U d'/of OTTAWA
39003002771649

6480 J IX 12

LA VIE DES SAINTS

pour tous les jours de l'année,

PAR L'ABBÉ PRADIER, curé de St-Agne (Dordogne).

Ouvrage approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Périgueux et de Sarlat, illustré de 102 gravures dans le texte.

Société de Saint-Augustin. — Desclée, De Brouwer et Cie,
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE. — MDCCCLXXXIX.

Universitas BIBLIOTHECA Cnaviensis

BX
4655
.P7
1889

APPROBATION

de Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Périgueux.

Périgueux, le 1er juin 1889.

MON CHER CURÉ,

Je bénis bien volontiers la pensée que vous avez eue de publier une nouvelle Vie des Saints. *En ce temps de défaillances, rien n'est plus propre à relever les courages abattus, à ranimer les âmes énervées, que le spectacle des grandes vertus pratiquées par les saints. Témoin de ces dévouements généreux, de ces héroïques expiations, de ces renoncements sublimes, le lecteur se sent pris d'une noble émulation, et s'écrie avec saint Augustin :* Numquid non potero quod isti, quod istæ?

Vous n'avez rien négligé pour obtenir cet utile résultat. Par votre style d'une simplicité discrète et de bon goût, vous avez laissé à vos récits édifiants leur charme naturel. Vous devez à l'obligation d'être court une sobriété qui ne dégénère presque jamais en sécheresse. Mis dans l'heureuse nécessité de ne raconter que les faits les plus intéressants, vous avez eu le talent de choisir les traits caractéristiques, ceux qui font ressortir la physionomie propre et la beauté surnaturelle de vos héros chrétiens.

Faire aimer les saints : telle est votre constante préoccupation. Elle apparaît même dans le choix du modèle que vous présentez chaque jour à notre imitation. Vous donnez la préférence au saint dont la vie parle plus éloquemment à l'imagination et au cœur. Vous recherchez les plus populaires, ceux dont le nom est le plus généralement porté, dont le culte est le plus répandu.

Dans ce livre consciencieux et sérieusement préparé, vous avez évité d'étaler une ambitieuse érudition ; vous vous êtes borné à plaire pour édifier. Vous trouverez votre récompense dans le bien que vous ferez.

Recevez, mon cher Curé, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† NICOLAS-JOSEPH, Évêque de Périgueux et de Sarlat.

32

La Vie des Saints.

1er Janvier. — S. FULGENCE, évêque. 533.

NÉ à Carthage, d'une famille patricienne, Fulgence s'était arraché jeune encore à la tendresse de sa mère, et, renonçant au monde, avait pris l'habit monastique. Lors de la sanglante persécution d'Hunéric, il avait confessé la foi au milieu des tortures. Cruellement flagellé, baigné de son sang et abandonné sur la voie publique, il parvint à gagner le littoral, et s'embarqua sur un navire qui le conduisit à Syracuse. Son dessein était de se rendre en Égypte, pour s'enfermer dans quelque monastère de la Thébaïde. La Providence en disposa autrement. Sur les conseils du vénérable Eulalius, évêque de Syracuse, il demeura dans cette ville et s'y consacra au service des pauvres et des étrangers.

Quelques années plus tard, il se rendit à Rome pour visiter les oratoires des martyrs. A cette époque, Théodoric fit son entrée dans la capitale du monde. Fulgence entendit les discours prononcés par ce prince ; il contempla dans leur splendeur les rangs pressés de la noblesse et de la curie, il fut témoin des pompes du siècle dans toute leur gloire. Ce grand spectacle enflamma son cœur d'un saint enthousiasme pour les choses du ciel. « Frères, » dit-il à ceux qui l'entouraient, « quelle ne doit pas être la beauté de la Jérusalem céleste, puisque la Rome de la terre est déjà si éclatante ! »

Thrasimond laissait alors une certaine liberté aux orthodoxes d'Afrique. L'humble religieux en profita pour retourner dans sa patrie. Il y gouvernait un monastère lorsque le roi des Vandales rouvrit la persécution. Pour rompre la perpétuité du gouvernement ecclésiastique, le tyran défendait, sous les peines les plus sévères, de pourvoir aux évêchés vacants. D'un commun accord, le clergé des diverses provinces résolut de refuser l'obéissance à ce décret. Ruspe, dans la Byzacène, était sans pasteur : on y nomma Fulgence (508).

Le nouvel évêque conserva les pratiques de la vie monacale au milieu des honneurs de sa dignité. Son premier soin fut d'établir un couvent dans sa ville épiscopale. Il y demeurait avec les frères, vêtu comme eux, partageant leurs travaux, ne se distinguant entre tous que par son humilité, sa douceur, sa patience et ses mortifications extraordinaires. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis l'élévation de Fulgence, lorsque Thrasimond l'envoya prendre par ses satellites, et le fit

déporter en Sardaigne avec soixante autres évêques africains. L'illustre exilé bâtit un monastère hors des murs de Cagliari, capitale de l'île, et y vécut à la tête de quarante religieux. Après la mort du vandale proscripteur, son fils Hildéric rappela les évêques bannis. Lorsque les navires qui les ramenaient abordèrent au port de Carthage, la multitude, retenant son haleine, considérait le débarquement des pontifes. Lorsqu'on signala Fulgence, de toutes les poitrines s'éleva une clameur qui retentit jusqu'aux cieux. Chacun voulait être le premier à le saluer, à incliner le front sous sa main bénissante. Au chant des psaumes, on le conduisit à la basilique Saint-Agilée. La foule, impatiente d'approcher l'homme de DIEU, l'aurait étouffé, sans les robustes jeunes gens qui formaient un cercle autour de lui en se donnant les mains. Pour satisfaire la pieuse avidité du peuple, Fulgence dut parcourir processionnellement toutes les rues de la ville. Même réception dans la province de Byzacène. On venait avec des flambeaux et des torches à la rencontre du pontife. Son éloquence n'avait point vieilli : quand il devait prêcher, ce n'était pas un auditoire, mais des populations entières qui accouraient pour recueillir sa parole.

Cependant l'heure de sa délivrance approchait. Le bienheureux avait interrompu ses fonctions pastorales pour se livrer à la pénitence des plus rudes anachorètes, dans le monastère de Chilmi. Une fièvre ardente le saisit ; elle dura soixante-dix jours. Sur le point d'expirer, Fulgence fit venir ses religieux et ses clercs : « Frères, » leur dit-il, « si j'ai causé de la peine à quelqu'un de vous, je lui en demande pardon. Si j'ai été parfois trop sévère, priez le Seigneur qu'il ne m'impute point ce péché. » En parlant ainsi, des larmes coulaient sur les joues du saint vieillard. Tous les assistants tombèrent à genoux : « Non, » lui dirent-ils, « vous avez toujours été bon, toujours affable et miséricordieux, toujours attentif au salut de tous et au bonheur de chacun. » Précieux témoignage pour un évêque, au tribunal de JÉSUS-CHRIST ! Fulgence, qui le méritait, le porta bientôt devant son juge et reçut la couronne des bons pasteurs (533).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si nous étions résolus, comme l'évêque de Ruspe, à subir pour la foi les tourments, l'exil, la mort même, nous renverserions sans peine les faibles obstacles qui nous arrêtent chaque jour dans la voie du salut. Demandons à DIEU le courage chrétien.

2 Janvier. — S. MACAIRE d'ALEXANDRIE. 394.

MACAIRE exerça d'abord le négoce dans sa ville natale d'Alexandrie. Baptisé à l'âge de quarante ans, il se retira dans un désert de la Lybie et se livra aux pratiques de la plus austère pénitence. Il vécut de longues années sans autre aliment que des herbes et des légumes crus ; encore n'en mangeait-il point tous les jours. Ses veilles n'étaient pas moins prodigieuses : il lui arriva de passer jusqu'à vingt jours et vingt nuits sans prendre aucun repos. S. Antoine l'avait en grande estime et

disait que *l'Esprit-Saint s'était reposé sur lui.* Comme cet illustre anachorète, Macaire eut à soutenir les violentes attaques de l'esprit mauvais. Pour le vaincre, il ne s'épargnait aucune mortification. Afin de mieux dompter la chair, il demeura six mois dans un marécage infesté de gros moucherons qui lui criblaient le corps de piqûres douloureuses. Un jour, tenté de partir pour Rome dans un sentiment de vaine gloire, il se coucha sur le seuil de sa cellule : « Traîne-moi, si tu peux, » disait-il au démon ; « pour mes pieds, ils ne me porteront pas à Rome. » Chargeant ensuite sur ses épaules deux grands paniers de sable, il se mit à parcourir le désert. Un de ses frères lui demanda ce qu'il faisait : « Je tourmente celui qui me tourmente, » répondit le saint ermite. Après quelques heures de ce pénible exercice, il revint à sa demeure, épuisé de fatigue, mais délivré de la tentation.

De tels exemples stimulaient le zèle des solitaires, et partout au désert la vertu florissait. Pallade nous en donne un trait charmant. Macaire reçoit un jour une belle grappe de raisin fraîchement cueillie ; sans y toucher, il la donne à son voisin malade. Celui-ci l'envoie à un troisième, qui, à son tour, en fait présent à un autre. Elle passe ainsi de main en main et revient intacte à Macaire.

Toujours sévère à lui-même, notre saint n'avait pour les autres que les doux sentiments d'une bienveillance aimable. « La rudesse, » disait-il souvent, « gâte les bons, et la douceur transforme les méchants. » Son affabilité lui mérita le surnom de *Civil*, et plusieurs païens durent leur conversion à la grâce qu'il savait mettre à les saluer et les accueillir.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Vous vous plaignez des attaques du malin esprit ? Tourmentez-le par la prière, par la mortification, et il cessera de vous tourmenter.

3 Janvier. — Ste GENEVIÈVE. 512.

GERMAIN d'Auxerre, prêchant un jour au village de Nanterre, remarqua dans la foule qui l'entourait une toute jeune enfant, que la parole divine tenait attentive et recueillie. C'était Geneviève. Il la fit approcher, lui baisa le front et dit à ses parents d'un ton prophétique : « Bénissez le jour qui vous donna une telle fille. Ses vertus la rendront précieuse aux yeux du Seigneur ; elle s'emploiera si bien à le servir que les saints eux-mêmes la prendront pour modèle. » Ensuite il fit cette demande à l'enfant : « Voulez-vous avoir JÉSUS-CHRIST pour époux ? » — « Il y a longtemps que je désire lui vouer ma virginité, » répondit Geneviève avec un sourire angélique, « et je serais heureuse de le faire devant vous, avec votre bénédiction. » Le lendemain, ses parents la ramenèrent au saint évêque. Il la trouva, comme la veille, résolue à se donner à DIEU. Alors, au milieu des chants et des prières, il la consacra au Seigneur par l'imposition des mains, et lui remit une médaille de JÉSUS crucifié, comme gage de fiançailles avec le divin Époux.

Cinq ans plus tard, elle reçut le voile des main des l'évêque de Paris; mais comm

Sainte Geneviève et Jeanne d'Arc priant pour la France. (Mosaïque de M. Hébert, église Sainte-Geneviève.)

les vierges n'étaient point encore obligées à la vie commune, elle retourna auprès de ses parents, qui l'employaient à la garde de leurs troupeaux.

Lorsqu'elle leur eut fermé les yeux, elle quitta Nanterre et vint se fixer dans la ville de Paris, près de sa marraine. Dans ce nouveau séjour, elle mena un genre de vie qui pouvait à lui seul sembler un miracle. Elle ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi. Sa nourriture consistait en quelques fèves cuites à l'eau et un peu de pain d'orge. Elle passait les jours et les nuits en prière, prosternée sur le sol, qu'elle arrosait de ses larmes. Tant d'austérité ne manqua point d'attirer sur elle l'attention et d'éveiller la malignité publique. Sur ces entrefaites, Geneviève fut atteinte d'une paralysie douloureuse. Elle resta trois jours de suite privée de tout mouvement : sans un reste de rougeur qui colorait ses joues, on l'eût crue morte. Quand elle sortit de ce sommeil, elle était guérie. Elle raconta alors que, durant son extase, un ange l'avait introduite dans le paradis, pour lui montrer les splendeurs que DIEU prépare aux saints. A partir de ce jour, il lui fut donné de lire dans le secret des consciences, et plus d'une fois des pécheurs expérimentèrent que rien n'était caché pour elle dans les replis de leur âme.

Vers 446, Germain, repassant à Paris, demanda ce qu'était devenue la jeune fille de Nanterre. « C'est une possédée, » lui répondit-on ; et la foule accumula contre elle les griefs les plus odieux. L'évêque se fait indiquer la demeure de la vierge. Il s'y rend, escorté par la multitude, qui le voit avec stupeur s'incliner devant Geneviève, comme s'il saluait un ange de DIEU. Se tournant alors vers la foule : « Voyez, » dit-il, « cette humble cellule dont le sol est détrempé par les larmes d'une vierge chère à DIEU, bénie des anges, et qui sera un jour l'instrument de votre salut à tous ! » Le peuple, changeant aussitôt en bénédictions les blasphèmes qu'il venait de proférer, s'écrie que Geneviève est digne de l'estime et de l'affection de Germain. Après cette réhabilitation méritée, le saint évêque continua sa route.

L'an 451, Attila, le fléau de DIEU, pénétrait dans les Gaules à la tête d'une armée de cinq cent mille barbares, qui portaient avec eux la dévastation et la mort. A la menace d'une telle invasion, les bourgeois de Paris, consternés, ne pensaient qu'à fuir pour sauver leur vie, et commençaient à transporter dans des citadelles mieux fortifiées leurs trésors et leurs richesses de tout genre. Geneviève, réunissant les femmes de la ville dans le baptistère de l'église, les exhorta à fléchir la colère du ciel par le jeûne, la prière et les veilles. Cependant elle disait aux hommes : « Ne quittez point votre cité, laissez-y tous vos meubles et tous vos trésors. Les Huns ne mettront pas le pied ici. » Cette prédiction, plusieurs fois répétée, exaspéra les habitants de Lutèce. La terreur que le nom d'Attila leur inspirait les rendait sourds à la voix de la pieuse vierge. « Elle veut nous faire tous égorger, » disait-on ; « peut-être est-elle d'accord avec les barbares ! » La fermentation des esprits alla croissant : la foule poussait des cris de vengeance. Les uns voulaient la lapider, d'autres la jeter à la Seine. En ce moment, l'archidiacre de St Germain entrait dans Paris. Lorsqu'il apprend la cause de tout ce désordre : « Qu'allez-vous faire ? » s'écrie-t-il ; « la vierge dont vous demandez la mort est une sainte. Le bienheureux Germain, avant d'expirer, m'a remis pour elle des eulogies, et en ce moment je

les lui apporte. » Ces paroles sauvèrent Geneviève ; et bientôt les événements confirmèrent de tout point sa prédiction : des plaines de la Champagne, le roi des Huns, sans attaquer Paris, marcha sur Orléans.

A dater de cette époque, l'humble bergère fut le conseil et la patronne de ses concitoyens. Sous sa direction ils élevèrent une église en l'honneur de St Denys, et de nombreux miracles établirent la sainteté de leur protectrice. Un jour, durant la moisson, un orage menaçait d'inonder les récoltes ; Geneviève pria, et le ciel reprit sa sérénité. Sur la Seine, une tempête fut apaisée par son intercession. Un avocat de la ville de Meaux, atteint depuis quatre ans d'une surdité que les médecins n'avaient pu guérir, recouvra subitement l'usage de l'ouïe. Mais de tous ces prodiges, le plus éclatant fut une résurrection accomplie dans Lutèce, sous les yeux d'une immense multitude. Un enfant de quatre ans était tombé dans un puits. Après trois heures d'inutiles recherches, on le trouva enfin et on le rendit mort à sa mère. La pauvre femme courut le déposer aux pieds de Geneviève. La sainte étendit sur lui son manteau, et se mit en prière. Agenouillée, fondant en larmes, elle suppliait le Seigneur de manifester sa puissance. Tout à coup l'enfant se réveilla comme d'un long sommeil et revint à la vie. Le ressuscité n'avait pas encore reçu le baptême. A la Pâque suivante, on lui donna le sacrement de régénération, avec le nom de Cellomer, parce qu'il avait recouvré la vie dans la cellule de Geneviève. Le bruit de ce prodige grandit encore la renommée de l'humble thaumaturge. Son crédit était sans bornes non seulement auprès des chrétiens, mais encore auprès des nombreux païens qui l'entouraient.

Après la bataille de Nogent, Clovis fit reconnaître sa domination sur tout le pays situé entre la Seine, la Marne, l'Aisne et l'Ourcq. Mais le jeune prince éprouva de la part des habitants de Lutèce une résistance dont les historiens fixent la durée à dix ans. Renfermée complètement dans l'île de la Cité, fortifiée de plus par des murailles et des tours, cette ville se prêtait à une défense énergique. Pour la prendre, Clovis, qui n'avait pas de bateaux, résolut de la bloquer. Les Parisiens ne tardèrent point à sentir les horreurs de la famine. La disette était si grande que l'on trouvait dans les rues des hommes, des femmes, des enfants morts de faim. Ce fut encore Geneviève qui sauva ses concitoyens Elle fit équiper une flottille de onze barques,remonta la Seine, parvint jusqu'à l'embouchure de l'Aube, et, naviguant sur cette rivière, descendit jusqu'à la ville d'Arcis-sur-Aube, où elle comptait remplir ses embarcations. Le gouverneur Pascivus accueillit la courageuse vierge et lui facilita les moyens de s'approvisionner. En même temps il lui présenta sa femme, atteinte d'une paralysie incurable, et supplia la thaumaturge de lui rendre la santé. A peine Geneviève eut-elle tracé le signe de la croix sur l'infirme que le mal avait disparu.

Pour compléter le chargement de sa flottille, Geneviève dut se rendre jusqu'à Troyes. Une foule innombrable vint à sa rencontre, et l'on exposa des malades sur les deux côtés de la route. La vierge les bénissait et ils étaient guéris. Dans l'intérieur de la ville, on lui présenta deux aveugles. Le premier était un homme que la justice divine avait frappé soudainement de cécité, un dimanche où, sans res-

pect pour la loi du repos, il travaillait à des œuvres serviles. L'autre était une jeune fille de douze ans, qui n'avait jamais vu la lumière. Geneviève ouvrit leurs yeux en invoquant le nom de la sainte Trinité. Témoin de ces merveilles, un clerc lui présenta son fils consumé par la fièvre depuis dix mois. La sainte bénit une coupe remplie d'eau, la fit boire au malade et il recouvra instantanément la santé. Les infirmes qui ne pouvaient arriver jusqu'à elle se faisaient apporter les franges arrachées de son manteau, et en les recevant ils étaient guéris.

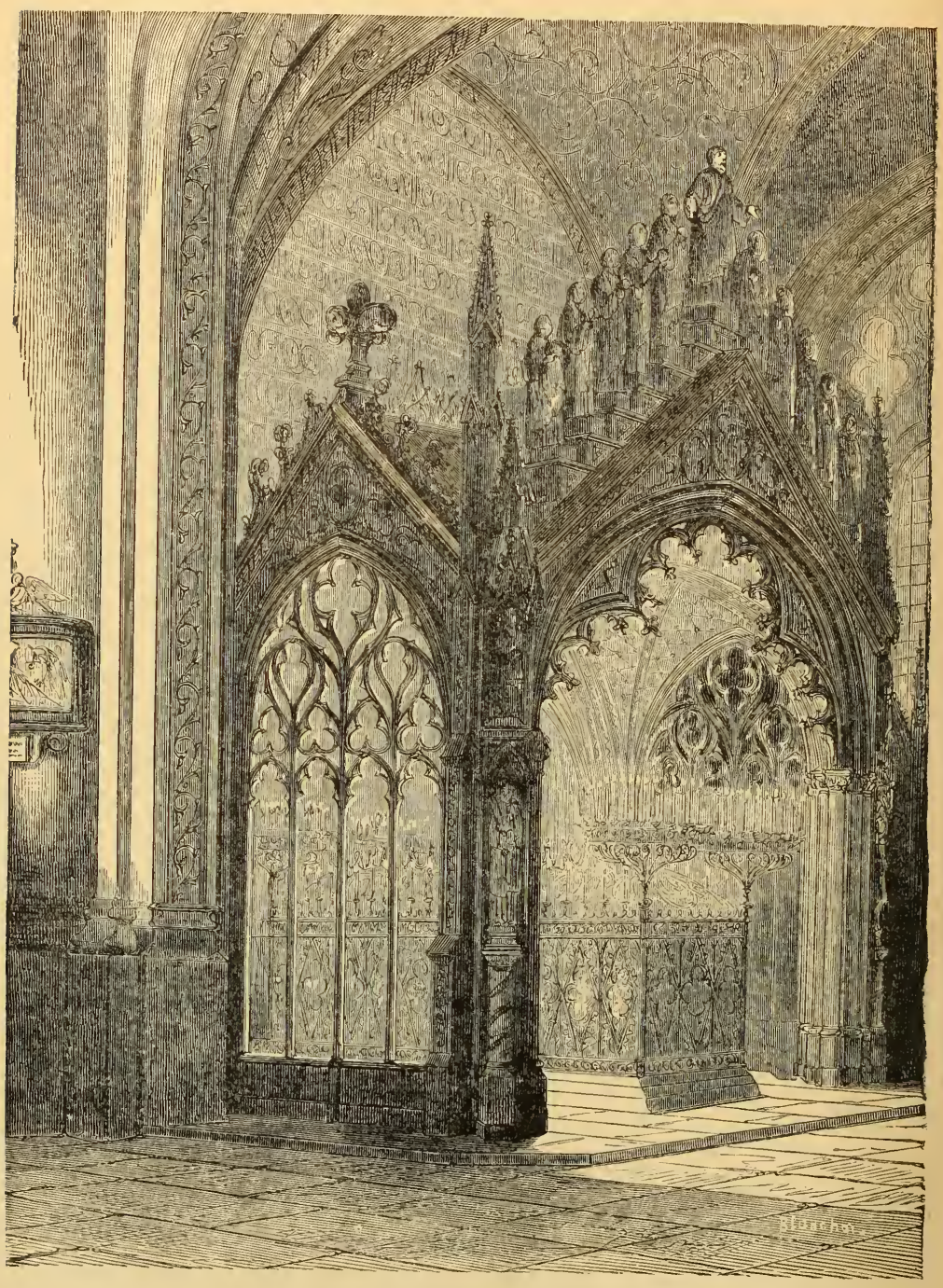
L'objet de sa mission une fois accompli, Geneviève revint à Arcis pour reprendre le chemin de Lutèce avec ses onze barques chargées de blé. Durant la traversée, un vent furieux jeta la flottille à la côte. Le danger était imminent ; déjà l'eau pénétrait dans les navires. Geneviève, les bras levés vers le ciel, implore le Seigneur. Soudain le vent se calme, les embarcations se redressent et reprennent d'elles-mêmes leur route. Alors le prêtre qui accompagnait la bienheureuse vierge s'écrie, empruntant le langage de l'Écriture : *Pour nous sauver, le Seigneur s'est fait notre protecteur et notre soutien.* Et tous les nautonniers chantent en chœur l'hymne de l'Exode, glorifiant DIEU qui venait d'accorder leur salut à la prière de sa servante. De retour à Paris, Geneviève y ramena l'abondance, et le roi des Francs ne prit pas cette ville, dont les portes devaient plus tard s'ouvrir d'elles-mêmes au Sicambre devenu chrétien.

De si grands bienfaits portèrent au loin la réputation de Geneviève. Du fond de l'Asie, Siméon le Stylite se recommandait à ses prières. En France, Mérovée, Childéric, et plus tard Clovis, ne refusaient rien à sa demande, et la reine Clotilde regardait comme un grand honneur de recevoir sa visite et de prendre ses avis. Un jour Childéric, voulant soustraire à l'intervention de la sainte quelques condamnés à mort, les fit conduire hors des murs, et donna l'ordre de tenir la ville fermée jusqu'après l'exécution des coupables. Mesures inutiles ! Geneviève accourt, les portes s'ouvrent, et elle arrive à temps sur les lieux du supplice pour désarmer la colère du prince.

La bienheureuse vierge alla visiter le tombeau de saint Martin à Tours. Pendant ce voyage elle guérit plusieurs malades, entre autres un enfant à la fois sourd, muet, aveugle et boiteux. A son retour, un démoniaque lui fut présenté. Or, l'ampoule de l'huile dont elle avait coutume d'oindre les malades, était vide. Troublée de ce contre-temps, la servante de DIEU ne savait que faire, car le pontife qui seul bénissait l'huile était absent. Elle s'agenouilla et se mit en prière, suppliant le Seigneur de faire miséricorde à l'infirme. Quand elle se releva, l'ampoule était pleine ; la vierge fit l'onction sur l'énergumène, et il fut aussitôt délivré.

Geneviève mourut presque centenaire, le 3 janvier 512. On l'inhuma dans l'église des saints apôtres Pierre et Paul, bâtie par Clovis sur ses conseils. Témoins de nombreux miracles opérés à son tombeau, les Parisiens reconnaissants la prirent pour patronne, et lorsqu'ils l'invoquèrent dans les calamités publiques, elle sut toujours les protéger.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vie de l'humble et pauvre bergère, qui fut par sa



Tombeau de sainte Geneviève.

sainteté la providence de tout un peuple, ne prouve-t-elle pas que *la piété est utile à tout ?* Les âmes vertueuses seront toujours le salut du monde.

4 Janvier. — Ste ANGÈLE, du tiers ordre de S.-François. 1309.

ANGÈLE naquit à Foligno, en Italie. Dans sa jeunesse, elle mena une conduite peu conforme aux règles de l'Évangile, aima le plaisir, la vanité, le luxe, et tout ce qui peut plaire à une âme sensuelle. Le monde avec ses menteuses félicités lui avait souri, et cette pauvre fille, dans ses illusions, s'y était livrée tout entière par une vie, non pas criminelle, mais frivole, dissipée, sans amour du bien, sans goût pour la vertu.

Dans ces tristes dispositions, Angèle embrassa la vie conjugale et donna le jour à de nombreux enfants. Mais quel espoir pourrait donc se fonder en de telles épouses et de telles mères ? La jeune dame sentit bientôt le poids de la condition difficile où elle s'était jetée à la légère, sans les forces et le courage que seule peut donner la vertu. DIEU, toujours incliné à la miséricorde, toucha cette âme au milieu des embarras domestiques et lui inspira les sentiments d'une sincère conversion. Cette mère de famille entrevit, pour elle et ses enfants, le danger de son insouciance religieuse. A son esprit apparut aussitôt toute la hideur du péché ; les dérèglements de sa vie commencèrent à lui tirer des larmes.

Angèle résolut d'entrer sans retard dans les exercices d'une sérieuse pénitence. Toutefois le souvenir de ses iniquités sans nombre la saisit d'une telle confusion, que la force de dominer sa honte lui manqua tout d'abord. Mais elle criait vers DIEU et se recommandait à Marie, l'avocate des pécheurs : elle obtint bientôt la grâce de surmonter ses faiblesses, et fit à un prêtre, avec grande componction, l'aveu général de ses fautes. Elle voulait être à l'avenir tout à DIEU : elle tint parole.

Cette âme pénitente se livra dès lors aux pratiques de la mortification, et supporta, en vue d'expier son passé, les dures épreuves de la vie. Sa fidélité ne tarda pas à lui attirer des grâces nouvelles. Un jour elle aperçut, dans un rayon de lumière, la miséricorde infinie de DIEU à son égard. Cette vision la fit entrer en des sentiments de reconnaissance qui lui arrachèrent un torrent de larmes. Elle ressentit, quelque temps après, une très vive impression, qui lui fit comprendre qu'en offensant le Créateur elle avait blessé toutes les créatures, dont la voix s'élevait contre ses crimes. Dans sa douleur, elle poussait des soupirs vers le ciel ; puis, s'adressant à toutes les choses dont elle avait fait mauvais usage, elle les coujurait de l'épargner au jugement de DIEU.

Ces angoisses, qui provenaient d'un cœur vraiment contrit, lui valurent des faveurs intimes : elle entendit une voix intérieure qui l'assurait d'un pardon sollicité dans les larmes, le repentir et la persévérance. Un jour qu'elle contemplait le Sauveur sur sa croix, Angèle pénétra si avant dans les plaies sacrées du Rédempteur, qu'il y eut en son âme comme une explosion des plus vifs sentiments de la

douleur et de la tendresse. Sur-le-champ elle résolut de se dépouiller sans réserve de tout ce qui fait obstacle à l'union parfaite avec DIEU, de mourir entièrement à elle-même.

Angèle se mit donc, — non sans peine, elle l'avoue, — à quitter les vanités mondaines, à mépriser les riches étoffes et les modes brillantes, à se priver des viandes délicates, à se débarrasser en un mot de tout ce qui sentait un luxe qui l'avait perdue. Pour plaire à son mari, elle avait dû renoncer jusqu'alors à rien entreprendre sur ce point ; mais le Seigneur, qui l'avait introduite dans le chemin de la croix, ne devait plus l'en retirer. Il commença par lui prendre sa mère, dont l'excessive tendresse l'avait gâtée. Ensuite il lui enleva son mari et, l'un après l'autre, tous ses enfants. Dépouillée de tout ce qui pouvait arrêter son essor vers le ciel, la jeune veuve n'aspirait qu'à sortir entièrement du monde, pour pratiquer en quelque lieu solitaire la pauvreté évangélique. Elle rencontra d'insurmontables obstacles ; ne pouvant faire davantage, elle prit le parti de s'exposer à tout souffrir, la faim, la soif, le chaud, le froid, la confusion, toutes les misères de la vie et la mort même, pour arriver au bonheur de se voir pauvre, et de donner ainsi à DIEU le plus haut témoignage de son détachement des créatures. Elle entra dans le tiers ordre de Saint-François, et en suivit la règle dans toute sa rigueur.

Il entrait donc dans les vues du ciel de conduire cette âme par la voie du calvaire. Était-ce en punition de la jeunesse dissipée d'Angèle? Les joies intérieures qu'elle ressentit alors ne permettent point de le croire. C'était plutôt, à l'entendre, le témoignage du plus miséricordieux amour. « Les joies de la terre, » disait-elle, « sont des miettes que le Seigneur laisse tomber de sa table ; les croix en sont les mets précieux, et il les réserve à ses favoris. » A ce titre, Angèle fut au premier rang. L'enfer eut le pouvoir de la faire passer par les plus terribles épreuves. La servante de DIEU eut à souffrir dans son âme et dans son corps d'inexprimables douleurs. Elle fut tentée de mille manières : la chair en elle se révolta contre l'esprit, et l'esprit contre DIEU ; les sens dominaient la raison, et la raison refusait de se soumettre à la grâce ; d'épais nuages enveloppèrent son âme, et elle sentit sa volonté défaillir par d'effrayantes faiblesses. Pendant deux ans, elle fut en proie aux plus délirantes tentations contre la pureté, au point de tomber en une espèce de désespoir. DIEU, pour la soutenir, lui fit alors connaître qu'à ses humiliations répondrait un jour sa gloire dans le ciel.

Cependant, il ne voulut pas différer jusqu'à la mort de son épouse la récompense de tant d'épreuves. Il l'introduisit enfin dans les divins celliers. Elle y goûta d'inénarrables délices, elle y puisa une connaissance profonde des choses de DIEU, principalement sur les mystères de la foi, sur la passion du Sauveur, sur la vie de la sainte Vierge et sur l'auguste sacrement de nos autels. Ce que furent, éclairées ainsi d'un rayon d'en haut, les brûlantes oraisons de cette âme sublime, DIEU seul le sait, avec les anges qui les lui présentèrent. Tant de faveurs n'affaiblirent point l'humilité de notre sainte. « Les visions, les extases, » disait-elle, « ne servent de rien si l'on ne se connaît soi-même, dans son néant. » Encore la

veille de sa mort, elle insistait sur ce point en ces termes : « Nous ne pouvons avoir de plus belles révélations, ni acquérir de plus hautes sciences, que de connaître notre rien, de savoir demeurer humbles et soumis dans le cachot de l'humiliation où DIEU nous tient enfermés. » Elle prit garde aussi de ne pas sacrifier aux goûts de son esprit contemplatif les exercices de la reine des vertus, la charité. Elle aimait à visiter, à servir les malades dans les hôpitaux, et, pauvre par vertu, elle y portait toujours l'aumône de ses privations. Une fois qu'il ne lui restait plus rien, ne mit-elle pas en vente au profit des indigents son propre voile ? Un jour elle eut le courage de boire l'eau dont elle venait de se servir pour laver les mains d'un lépreux couvertes d'ulcères. « En l'avalant, il me sembla, » dit-elle, « que je goûtais la plus douce des liqueurs. »

Ces actes de la plus héroïque charité expliquent la prédilection d'Angèle pour une sorte d'oraison qu'elle appelait *corporelle*, où les exercices du corps renouvellent les forces de l'esprit. « La divine Sagesse, » disait-elle, « qui fait toutes choses avec ordre, poids et mesure, a réglé que personne n'arrive à bien faire l'oraison mentale, s'il ne s'exerce en même temps aux actions extérieures qui soutiennent la ferveur de l'âme. »

Avant de mourir, la pieuse et humble veuve jouit d'un calme et d'un repos parfaits : toutes les douleurs du corps, toutes les angoisses de l'âme avaient disparu ; elle était comblée d'une sainte joie. Le bonheur et les délices du ciel semblaient commencer pour elle sur la terre. En ces belles dispositions, elle reçut avec joie les derniers sacrements et rendit son âme à DIEU, le 4 janvier 1309.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Bénissons toujours DIEU dans nos épreuves, car elles nous sont toujours salutaires. Sommes-nous coupables ? elles nous purifient ; justes ? elles accroissent nos mérites.

5 Janvier. — S. SIMÉON STYLITE. 461.

A l'âge de treize ans, un pâtre des hauts plateaux de la Cilicie, nommé Siméon, entendit dans une église la lecture des béatitudes : *Heureux les pauvres... Heureux ceux qui pleurent... Heureux ceux qui ont le cœur pur.* Ces saintes maximes l'enflammèrent du désir de la perfection, et il alla frapper sans retard à la porte d'un monastère où quatre-vingts religieux vivaient ensemble sous une sévère discipline. En peu de temps il les surpassa tous par ses austérités. On faisait un repas tous les deux jours : lui ne mangeait qu'une fois par semaine. Une corde de feuilles de palmier lui servait de cilice ; il l'avait si étroitement enroulée autour de son corps, qu'elle pénétra dans les chairs vives et détermina une large plaie circulaire. Il fallut pratiquer de profondes incisions pour la retirer. L'abbé s'efforça vainement de modérer son jeune novice ; à la fin, redoutant pour ses religieux l'exemple d'une sainteté qui prenait des voies si extraordinaires, il le congédia.

Siméon choisit alors une solitude du mont Télénisse, et s'enferma dans une

cabane où il voulut observer le jeûne de Moïse et d'Élie. Dans ce dessein, il pria son directeur, le vénérable Bassus, de faire murer la porte de son réduit. Bassus lui fit observer que ce serait tenter DIEU, et s'exposer à une mort certaine. « S'il en est ainsi, mon père, » répondit Siméon, « faites déposer dans ma cellule dix pains d'orge et une cruche d'eau ; vous serez sûr qu'avec ces provisions je ne mourrai pas de faim, et vous pourrez sans danger m'enfermer ici jusqu'à Pâques.» Il fut fait selon son désir. Le samedi de la semaine sainte, Bassus revint ; on ouvrit la grotte, les dix pains d'orge étaient intacts et la cruche toujours pleine d'eau, mais le solitaire n'avait plus la force ni de parler ni de se mouvoir. Avec une éponge Bassus lui humecta les lèvres et lui donna le sacrement de l'eucharistie. Fortifié par cette divine nourriture, Siméon se leva et mangea quelque peu de laitue et de chicorée cuites à l'eau. « Il y a vingt-huit ans qu'il passe ainsi tous les carêmes, » écrivait le grave Théodoret, témoin de ses vertus et de ses miracles.

« Après trois ans de séjour dans la grotte de Télénisse, poursuit cet historien, Siméon gravit le sommet de la montagne, s'y construisit une enceinte de pierres sèches, et s'attachant au cou et au pied droit une chaîne de fer scellée dans le rocher, il vécut captif du Seigneur dans la contemplation des choses célestes. A cette époque, l'évêque d'Antioche Mélèce vint le visiter : « Quittez cette chaîne, » lui dit le pontife ; « pour contraindre le corps la volonté doit suffire. » L'anachorète obéit.

» Cependant la renommée publiait partout les louanges du solitaire. On accourt au sommet du Télénisse. Les malades, les infirmes, s'y font transporter des rives les plus lointaines. Siméon les guérit. Toutes les avenues de la montagne ressemblent à un flot vivant, tant est grande la foule des pèlerins. Ismaélites, Perses, Syriens, Arméniens, Ibères, Homérites, tout l'Orient s'y donne rendez-vous. Des plages les plus reculées de l'Occident, nous y voyons accourir les Espagnols, les Bretons, les Gaulois. Je ne parle pas de l'Italie, d'où les voyageurs arrivent par milliers. La foule, qui se pressait autour de Siméon voulait toucher sa tunique. Ce contact sans cesse renouvelé devint insupportable à l'homme de DIEU. Pour s'y dérober, il imagina d'établir sa demeure sur une colonne de trois mètres d'élévation. Il y vécut trois ans. Il en fit construire successivement trois autres, dont la dernière n'avait pas moins de dix-huit mètres, et sur laquelle il passa les vingt-deux dernières années de sa vie.

» Dans le principe, les évêques et les prêtres du voisinage parurent alarmés d'un genre de vie si extraordinaire. L'un d'eux vint signifier au Stylite d'avoir à descendre immédiatement. Siméon obéit ; mais l'envoyé, conformément aux instructions qu'il avait reçues, lui dit : « Votre docilité prouve la droiture de vos intentions ; continuez donc à suivre les mouvements de l'Esprit-Saint et à correspondre fidèlement à votre vocation. »

» J'ai vu des caravanes de cent, deux cents, trois cents et jusqu'à mille Ismaélites venir au pied de la colonne de Siméon, abjurer l'idolâtrie, se faire instruire des mystères de notre foi et recevoir le baptême. Je faillis un jour être étouffé par

une bande de ces enfants du désert. Le Stylite leur avait dit que j'étais prêtre, et leur avait conseillé de me demander ma bénédiction. En un instant, toute cette multitude se précipite autour de moi, montant les uns sur les autres, tendant les mains pour toucher mon vêtement, ma barbe ou mes cheveux. Ils allaient m'écraser, quand Siméon, poussant un cri, arrêta soudain leur fougue indiscrète. Un autre jour, deux tribus hostiles vinrent simultanément au pied de la colonne. Peu s'en fallut qu'ils ne se livrassent un combat meurtrier sous les yeux mêmes du solitaire, qui finit par les réconcilier et leur faire jurer une paix éternelle. Un chef de tribu, atteint de paralysie, fut apporté mourant. « Croyez-vous en DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit ? » lui demanda le Stylite. — « Oui, je crois, » répondit l'infirme. — « Levez-vous et marchez, » dit Siméon. Le paralytique se leva et emporta son lit. En un seul jour j'ai compté jusqu'à douze cent quarante-quatre prostrations que le saint homme avait faites. Chaque fois il s'inclinait au point de toucher du front la pointe de ses pieds. A force de se plier ainsi en deux, il lui est survenu au dos une large plaie. Voici en quelle circonstance nous l'avons appris. Comme Siméon ne mange en temps ordinaire qu'une fois la semaine, et qu'il passe le carême dans un jeûne absolu, le bruit s'était répandu parmi le peuple qu'il ne prenait jamais de nourriture. Un Arabe lui dit un jour devant toute la foule : « Au nom de JÉSUS-CHRIST notre DIEU, dites-moi si vous êtes un homme, ou si plutôt vous n'êtes pas un ange. » Le Stylite fit apporter une échelle : « Montez près de moi, » dit-il à l'inconnu. Il lui fit toucher ensuite sous sa tunique de feuilles de palmier l'ulcère de ses reins, et ajouta : « Vous êtes maintenant bien convaincu que je ne suis qu'un homme mortel ? » Dans la réalité, le Stylite dort quelques heures, excepté la veille des grandes fêtes, où il passe toute la nuit debout, les bras étendus en croix. Son humilité, sa patience, sa mansuétude, sont admirables. Il accueille tout le monde avec bonté. Deux fois par jour il adresse une exhortation à la multitude qui entoure sa colonne. Isolé et comme suspendu entre le ciel et la terre, il étend sa sollicitude sur toutes les nations du monde. Tantôt il combat les fureurs de l'idolâtrie, l'aveuglement des juifs, l'opiniâtreté de l'hérésie ; tantôt il correspond avec les empereurs, les rois, les gouverneurs, les évêques. »

Siméon vivait encore lorsque la ville d'Antioche éprouva le fameux tremblement de terre qui renversa la plus grande partie de ses monuments et faillit l'anéantir. Ce désastre amena une foule immense, affolée, autour de la colonne miraculeuse du Stylite. Il semblait, dit un témoin oculaire, que DIEU eût arraché de leurs pays tous les peuples de l'univers pour les réunir sous la tutelle de son serviteur. Le solitaire fit pourvoir par ses disciples aux besoins de cette innombrable multitude, dont il relevait le courage par ses discours, ses prières ferventes et son dévouement à toute épreuve. Ce concours auprès du saint homme ne dura pas moins de cinquante jours. Après ce temps, il adressa de nouveau la parole à la foule, et l'exhorta d'observer les commandements de DIEU et les pratiques de la vie chrétienne ; puis il ajouta : « Retournez maintenant à vos demeures ; allez sans crainte à vos affaires : DIEU aura pitié de vous. » Un mois après,

saint Siméon mourut sur sa colonne, le 2 septembre 461. Sept évêques, escortés des troupes impériales et d'une foule innombrable, conduisirent solennellement son corps à la ville d'Antioche, et l'inhumèrent dans l'église de Saint-Cassien.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vie du Stylite nous offre un bel exemple du détachement du monde. La chair tend incessamment à nous ramener vers la terre, d'où elle tire son origine. L'âme, au contraire, qui vient d'en haut, ne demande qu'à s'élever, comme la flamme. Ne l'entravons pas dans les sollicitudes du siècle, et elle prendra l'essor.

6 Janvier. — Les ROIS MAGES.

DANS les régions voisines de l'Océan, aux lieux mêmes où commence le jour, disent les légendes, vivait une race descendue des patriarches Ses livres sacrés, œuvre de Seth, fils d'Adam, prédisaient qu'une étoile merveilleuse brillerait dans le ciel à la naissance du sauveur, et qu'au berceau de ce DIEU les fils de l'Orient porteraient leurs hommages et les dons de leur pays. Ses sages avaient la mission d'observer le cours des astres et de signaler l'accomplissement de ce prodige. Chaque année, après la moisson, trois d'entre eux s'établissaient au sommet du mont de la Victoire. Ils s'arrêtaient près d'une caverne pleine de mystère, entourée au dehors d'arbres séculaires qui la protégeaient de leur ombre. Une fontaine sacrée, dont les eaux avaient des propriétés merveilleuses, l'arrosait à l'intérieur. Après y avoir fait diverses ablutions, les mages adoraient en silence la majesté du Seigneur, et surveillaient avec attention les mouvements des cieux.

La nuit de la naissance du Sauveur, Gaspard, Melchior et Balthazar, trois jeunes mages, veillaient sur la montagne, suivant la coutume de leurs pères. Tout à coup leur apparaît une étoile d'une grandeur extraordinaire ; un enfant d'une ravissante beauté se montre dans ses rayons ; sur sa tête, dans une auréole, brille la croix, et une voix se fait entendre : « Allez au pays de Juda, » disait-elle, « vous y trouverez le Roi qui vous est promis : il vient de naître. »

Ils descendent aussitôt de la montagne, font en hâte les préparatifs du voyage, puis se mettent en marche, montés sur leurs dromadaires. *Et l'étoile les précédait.* Ils apportaient au DIEU-Enfant les richesses de leur patrie. Le Seigneur, qui les conduisait, leur donnait des ailes ; sa providence attentive ne laissa jamais l'eau tarir dans leurs outres, ni les provisions manquer dans leurs coffres. Le treizième jour ils entrent dans Jérusalem : « *Où trouverons-nous,* » demandent-ils, « *le Roi des Juifs qui vient de naître ?* » A cette question, la ville s'agite, Hérode se trouble. On interroge les prêtres et les scribes : « Ce roi, d'après les oracles, » répondent-ils, « doit naître à Bethléem, car il est écrit dans les Prophètes : *Bethléem, terre de Juda, tu seras grande parmi les cités de Juda, parce que de toi sortira le chef qui conduira Israël, mon peuple.* »

Hérode avait écouté les mages d'un cœur inquiet. Un nouveau roi des Juifs !

C'était pour lui un compétiteur dont il fallait à tout prix se défaire. Déguisant toutefois sous des paroles emmiellées son dessein régicide, il appelle en secret les mages, s'informe du temps où l'étoile leur était apparue, et leur dit : « Allez, informez-vous avec soin de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer. »

Sur l'indication des scribes et des prêtres, les mages reprirent leur marche, et l'étoile, un instant disparue, les conduisit jusqu'à l'étable. *Ils y trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa Mère et, se prosternant, ils l'adorèrent et lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.*

Saint Éphrem rapporte qu'à la vue de leurs magnificences, Marie voulut en pénétrer le mystère : « Puissants étrangers, » leur dit-elle, « qui vous a fait quitter le pays de l'aurore pour venir déposer ces trésors aux pieds d'un enfant ? » — « Mais, » répondirent-ils, « cet enfant n'est-il pas le Roi du monde ? » — « Eh! quel roi eut jamais pour demeure une étable et une crèche pour berceau ? » — « Cet enfant, votre Fils, est le Monarque des siècles. Il s'est fait petit pour notre amour ; cependant les rois inclineront devant lui leur couronne et l'adoreront. » — « Qui donc, aux extrémités du monde vous a fait connaître la vérité ? » — « Une étoile. Nous avons marché à sa lumière ; c'est elle qui nous a conduits. » — « Nobles étrangers, ne parlez point en ce pays de royauté ni de grandeur. Jérusalem est changée en un fleuve de sang ; tous les grands périssent ; je crains qu'Hérode, entendant parler d'un roi qui vient de naître, ne tire son glaive et ne coupe cette tendre fleur avant qu'elle ait porté son fruit de vie. » — « O Vierge, ne craignez point la fureur d'Hérode : car votre Fils est au-dessus des puissants et des forts, et il renversera son trône pour fonder lui-même un empire éternel. » — « Sages étrangers, DIEU, je le vois, vous a fait connaître les secrètes merveilles de sa bonté. Comme à vous, il m'a révélé par un ange que le règne de son Fils n'aura point de fin. » — « Cet ange est sans doute le même qui a conduit près de nous l'étoile miraculeuse, et qui nous a fait entendre sa voix. » — « Allez, glorieux fils de l'Orient, et annoncez à votre patrie que le Fils de DIEU vient de naître. » — « O Vierge, puisse la bénédiction de ce divin Enfant nous accompagner toujours ; et lorsqu'il manifestera au monde son empire, puisse-t-il venir nous visiter ! » — « Que la Perse et l'Assyrie se réjouissent en apprenant ces merveilles, » ajouta Marie. « Quand le règne de mon Fils s'étendra sur le monde, un de ses envoyés ira planter chez vous son étendard. »

Les mages quittèrent alors l'enfant et sa mère. Ils saluèrent d'un dernier regard la pauvre étable où reposait le Roi des cieux, et reprirent par mer le chemin de leur pays, parce qu'un ange leur avait défendu d'aller retrouver Hérode à Jérusalem. Revenus à la montagne de la Victoire, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu dans leur mystérieux pèlerinage, et s'appliquèrent avec un zèle plus grand encore à servir DIEU.

Quarante ans plus tard, saint Thomas, réalisant la prédiction de Marie, parvint jusqu'à ces lointaines régions. Les mages vivaient encore ; il versa

l'eau du baptême sur leur têtes blanchies ; eux l'aidèrent ensuite à propager la foi.

(V. Darras, *légende de Notre-Dame.*)

L'Adoration des mages, d'après le tableau de la cathédrale de Cologne.

Réflexion pratique. — A Jésus-Christ, notre frère, notre roi et notre Dieu, offrons, comme les mages, l'or de l'amour, l'encens de la prière, et la myrrhe de la mortification.

7 Janvier. — S. THÉODORE, abbé de Tabenne. 398.

C'EST au milieu des plaisirs mondains, en usage aux fêtes de l'Épiphanie, que le jeune Théodore, d'une des plus illustres familles de la Thébaïde, conçut le noble dessein de se donner à DIEU. Frappé de l'obstacle que font au salut les habitudes du siècle, « A quoi bon les grandeurs d'ici-bas, » se disait-il à lui-même, « si des regrets éternels doivent bientôt leur succéder ? Il serait téméraire de vouloir accumuler le bonheur de la terre et les célestes félicités ; je renonce donc aux joies présentes, afin d'assurer à mon âme celles d'un monde meilleur. » Et il versait d'abondantes larmes, en conjurant le Seigneur par ses ferventes prières de lui montrer sa voie.

Il ne tarda pas de venir frapper à ce monastère de Tabenne où l'on comptait, sous la direction de Pacôme, autant de saints que de religieux. Il s'y mit à servir DIEU avec une telle ardeur qu'il refusa un jour la visite de sa mère, par crainte d'être un instant distrait dans l'œuvre de sa perfection. Loin de blâmer un si complet renoncement, la noble veuve admira son fils, et prit le voile dans une communauté de femmes pour imiter sa vertu.

A l'âge de trente ans, Théodore reçut la prêtrise, et saint Pacôme lui confia le monastère, pour se retirer au moutier de Pabeau. C'est là que le jeune abbé venait apprendre chaque jour, auprès de son vieux maître, à diriger ses religieux. Bientôt, comme à Tabenne, on y admira ses vertus consommées ; et lorsque Pacôme, deux ans avant de mourir, tomba malade, les moines de Pabeau arrachèrent à Théodore la promesse de lui succéder. Informé de l'engagement de son disciple, le saint abbé l'en reprit comme d'une faute de présomption, et lui enleva la supériorité de Tabenne. Humblement soumis, Théodore, sans se plaindre, descendit de la première à la dernière place dans sa communauté.

Il fallut plus tard lui faire violence pour le contraindre à succéder à son vénéré père. Cependant il déploya dans sa nouvelle charge les qualités d'un supérieur accompli. A la fois doux et ferme, il sut toujours reprendre les défauts sans aigrir jamais les cœurs.

Il mourut saintement le 27 avril 398.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Il est impossible que l'homme accumule les jouissances de la vie présente et celles de la vie future. A l'exemple de S. Théodore, méprisons les joies de la terre pour mériter les délices du ciel.

8 Janvier. — S. LUCIEN, évêque. Fin du Ier siècle.

LUCIEN était originaire de Rome et fils du consul Lucius. Converti et baptisé par saint Pierre, il le suivit en Orient, et revint ensuite avec lui dans la capitale du monde. Plus tard, il fit partie de cette phalange d'apôtres qui reçurent du pape saint Clément, vers la fin du Ier siècle, la mission d'évangéliser les Gaules. En s'y rendant, il prêcha d'abord sans succès aux environs de Plaisance et de Parme. A Pise, au contraire, sa parole convertit les infidèles par milliers. Poursuivant sa route, il vint à Lutèce, et saint Denys lui confia le pays des Bellovaques. Là, il fallait vaincre avant tout le fanatisme des druides, l'opposition de la puissance romaine, les vices du polythéisme. Lucien y employa tout son zèle, soutenu d'ailleurs par les salutaires influences d'une éminente sainteté. Son détachement, sa mortification, donnèrent un immense crédit à sa parole ; peu à peu la vérité se fit jour dans ces âmes barbares, trente mille païens abandonnèrent le culte des idoles, et Beauvais fut une ville chrétienne. Lucien choisit alors deux disciples, Maxien et Julien, leur conféra les saints ordres, et les admit à partager ses travaux apostoliques.

Ces rapides progrès de la foi dans le Beauvoisis ne tardèrent pas d'alarmer le président Sisinne, qui gouvernait une partie des Gaules. Il donna l'ordre d'arrêter Lucien. Averti d'en haut que l'heure de son martyre était proche, le saint évêque s'était retiré avec ses deux disciples sur la montagne voisine, à une lieue de Beauvais. Ayant découvert sa retraite, les archers y courent. Pour épouvanter l'apôtre, ils massacrent d'abord ses compagnons Maxien et Julien ; puis ils s'emparent de lui, le traitent de magicien, de séducteur, de traître à l'empire. « J'ai toujours travaillé pour la gloire de DIEU et le bonheur de ma patrie, » répond Lucien, « et je n'ai point à rougir de mes œuvres, ni à désavouer ma doctrine. . . » Ses bourreaux ne lui donnent pas le temps d'achever ; ils le garrottent, ils le frappent, ils lui tranchent la tête. Cependant une voix du ciel qui encourageait le martyr a mis en fuite ses meurtriers. Alors, ô merveille ! le corps du décapité se dresse de lui-même, prend sa tête dans ses mains et marche d'un pas assuré jusqu'au lieu choisi pour sa sépulture.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Saint Paul veut que les chrétiens se montrent dignes de ceux qui leur ont annoncé la parole de DIEU. Ne point pratiquer leurs enseignements, c'est les déshonorer.

9 Janvier. — S. HONORÉ, martyr. XIVe siècle.

HONORÉ naquit à Buzançais, dans le diocèse de Bourges, vers la fin du XIIIe siècle. Ses parents l'élevèrent dans la crainte du Seigneur et l'amour du prochain. Les sentiments religieux, sauvegarde de l'honnêteté, lui étaient d'autant plus nécessaires qu'il allait, comme son père, se livrer à la dangereuse profession du négoce. Il fit le commerce des bestiaux, qu'il achetait en Poitou pour les revendre en Berry.

Dans ces deux provinces, sa probité devint proverbiale et son nom populaire. Il employait son gain à soulager les malheureux, à doter les mariages pauvres, à accroître l'aisance de sa vieille mère, objet de toute son affection. Celle-ci se lamentait sur les voyages continuels de son fils. Un jour, elle le prend à part, dans un petit jardin contigu au logis ; là, assise avec lui sous un laurier, la main dans sa main, les yeux humides et le regard tourné vers le ciel, d'une voix suppliante, elle le conjure de ne plus la quitter. Honoré lui expose qu'il a des engagements à remplir, des comptes à régler. Il lui demande, avec une déférence toute filiale, la permission de s'absenter une fois encore, une dernière fois. Était-ce l'effet d'un pressentiment ? Cette pauvre femme insista : « Je ne puis me résigner, » dit-elle, « à n'avoir pas de tes nouvelles pendant tout un long mois ! ... » Honoré, montrant l'arbre qui les ombrageait : « Mère, si vous voulez avoir de mes nouvelles à chaque instant, consultez ce beau laurier que planta mon père le jour de ma naissance : son état vous indiquera le mien. Ne m'avez-vous pas raconté vous-même que, durant la grosse maladie de mon enfance, il se mit à jaunir et à languir, et qu'il reverdit dès que je revins à la santé ? »

Honoré gagna sa cause et partit. Sa mère observait chaque jour le laurier. Un matin, hélas ! elle le trouva desséché : un crime horrible avait été commis. Un jour l'honnête marchand avait découvert dans son troupeau une génisse qui ne lui appartenait pas. Ses domestiques l'avaient volée. Il leur ordonna de la restituer sur-le-champ. Eux, exaspérés de se voir découverts, et craignant les suites de leur délit, profitèrent du moment où leur maître étanchait sa soif, au bord d'une fontaine, pour l'assassiner lâchement.

Cette mort, digne couronnement d'une vie consacrée tout entière à la bienfaisance chrétienne, fit d'Honoré un martyr de la justice, et bientôt de nombreux miracles établirent sa sainteté. Un siècle plus tard, Eugène IV le canonisa. En 1562, les calvinistes jetèrent au vent les cendres du martyr, conservées jusqu'alors à Buzançais. L'église de Thezenay, en Poitou, possède encore sa tête et une partie de son vêtement.

RÉFLEXION PRATIQUE. — *La prospérité repose sur les règles de la justice*, a dit l'Esprit-Saint, *et le péché rend malheureux*. Dans nos rapports d'affaires avec le prochain, ne soyons pas seulement justes, mais délicats.

10 Janvier. — S. GUILLAUME, archevêque de Bourges. 1209.

SAINT Guillaume, de la noble famille des comtes de Nevers, se livra avec ardeur, dès son jeune âge, à l'étude des lettres et à la piété, sous la conduite de son oncle, archidiacre de Soissons. Deux prébendes, l'une dans cette ville, l'autre à Paris, lui donnaient des revenus considérables, lorsqu'il prit la détermination de quitter le monde.

Il se retira d'abord à l'abbaye de Grandmont, au milieu d'une forêt sauvage des environs de Limoges, puis à Pontigny, où il fit profession dans l'ordre de Cîteaux. Ses vertus le désignèrent de bonne heure pour les premières dignités. Tour à tour prieur de Pontigny, abbé de Fontaine-Saint-Jean, abbé de Châlis, il fut ensuite élu, malgré sa résistance, au siège archiépiscopal de Bourges.

Pour mieux travailler à la sanctification de son troupeau, il commença par redoubler ses abstinences : « Ayant à prier pour les fautes d'autrui, » disait-il, « un évêque doit être sans péché. » Fidèle observateur de la règle cistercienne, il s'interdisait l'usage de la viande, et sous son vêtement de moine, qu'il voulut conserver, il portait habituellement un cilice. Sa maison était toujours ouverte aux pauvres, aux affligés ; les pécheurs trouvaient en lui un père tendre et dévoué.

Au milieu des occupations de sa charge, Guillaume se réservait chaque jour le temps nécessaire pour prier et se recueillir ; et afin d'imprimer plus vivement dans son âme la vérité de nos fins dernières, il assistait les mourants et suivait les convois funèbres jusqu'au champ du repos.

Il ne craignit point d'encourir la disgrâce de Philippe-Auguste en désapprouvant, avec le pape Innocent XIII, l'union illicite du monarque avec Agnès de Méranie.

Des conflits qui éclatèrent entre le saint prélat et plusieurs membres de son clergé, mirent sa patience à de rudes épreuves : il ne voulut triompher que par la douceur ; elle lui gagna les cœurs rebelles, et la concorde se rétablit.

Au moment de mourir, le pieux pontife demanda lui-même les sacrements. Extrémisé, il s'étendit sur la cendre, commença l'office de matines, et levant les yeux au ciel, rendit son âme à DIEU, le 10 janvier 1209.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vraie piété doit croître avec le rang ; plus on monte, plus on a besoin de vertu, pour éviter la folie de l'orgueil.

11 Janvier. — S. THÉODOSE le CÉNOBIARQUE. 529.

THÉODOSE remplit d'abord les fonctions d'interprète public des saintes Écritures. Un jour qu'il expliquait le chapitre où Abrabam, sur l'ordre de DIEU, quitte son pays et sa famille, il entendit une voix intérieure qui l'invitait lui-même à suivre l'exemple du patriarche. Alors, sans hésiter, il s'arrache au monde, sort de la Cappadoce, sa patrie, et part pour Jérusalem. Chemin faisant, il va saluer Siméon le Stylite et reçoit

ses instructions. Arrivé en Palestine, il visite les saints lieux, demande instamment au Seigneur de connaître sa volonté, et s'ouvre à un vieillard nommé Longin, un maître de la perfection. Sur ses conseils, il prit le gouvernement d'une église, mais il ne le garda pas longtemps. Il se retira sur une montagne déserte, où une caverne lui servit de demeure. Là il domptait sa chair par l'oraison, les veilles et les jeûnes, ayant pour toute nourriture quelques dattes et des herbes sauvages.

Bientôt l'éclat de sa vertu lui amena de nombreux disciples. Il avait un tel amour de la solitude qu'il lui répugnait de les garder avec lui : mais DIEU lui fit connaître par un miracle qu'il lui demandait le sacrifice de ses goûts pour se rendre utile à ses frères.

De ce moment, la vie cénobitique trouva en Théodose un maître des meilleurs et bientôt des plus illustres. Il bâtit un immense monastère qui reçut jusqu'à deux cents religieux. Rigides observateurs du silence, animés d'une sainte émulation pour l'accomplissement de leurs devoirs, on eût pris tous ces moines pour des anges revêtus de corps mortels. De vastes dépendances permettaient de recevoir en grand nombre les pèlerins, les pauvres, les malades. Le bon supérieur avait pour tous une intarissable charité ; cependant les plus infirmes étaient toujours les mieux reçus : il les consolait par ses exhortations, les secourait par ses aumônes, les servait de ses propres mains, et baisait affectueusement leurs plaies.

Le patriarche de Jérusalem, appréciant les mérites de Théodose, le mit à la tête de tous les cénobites de la Palestine ; d'où son surnom de *Cénobiarque.*

Le saint religieux eut aussi l'honneur d'être persécuté pour la foi. Anastase Ier soutenait l'hérésie d'Eutichès : Théodose lui fit savoir qu'il était disposé à mourir plutôt que d'admettre une erreur condamnée par quatre conciles. Puis, parcourant le pays, il se mit à prêcher la saine doctrine. L'empereur l'exila ; mais bientôt la mort de ce prince permit au Cénobiarque de retourner à son monastère. Il y finit ses jours à l'âge de cent cinq ans.

RÉFLEXION PRATIQUE.—Théodose obéit sans retard à la voix intérieure qui lui parlait renoncement et sacrifices ; et nous, devant les ordres formels de DIEU, et en des choses point difficiles, nous hésitons, nous différons, nous résistons !

12 Janvier. — S. ARCADE, martyr. IIIe ou IVe siècle.

LA Mauritanie subissait les horreurs d'une cruelle persécution. Pour l'éviter, Arcade avait abandonné sa demeure, et s'était retiré dans une solitude, où il se livrait secrètement aux œuvres de la pénitence et de la piété. Un jour il apprend que le gouverneur a fait arrêter à sa place un de ses parents. Aussitôt il retourne à la ville et va se présenter au juge : « Si vous retenez mon parent dans les fers à cause de moi, » dit-il, « rendez-lui la liberté ; car, je vous le déclare, il ignorait le lieu de ma retraite. D'ailleurs me voici, prêt à répondre personnellement de ma conduite. » — « Si tu veux sacrifier aux dieux, » dit le gouverneur, « tous deux vous serez libres. »

— « Que me proposez-vous ? » repartit Arcade. « Si vous croyez les chrétiens capables de trahir leur devoir par crainte de la mort, vous les connaissez mal. JÉSUS-CHRIST, pour moi, c'est la vie, et mourir m'est un gain. Inventez les supplices qu'il vous plaira, mais ne comptez point que je sois infidèle à mon DIEU. »

Le juge, en effet, imagina un supplice atroce : il fit couper au martyr, successivement et par intervalles, les articulations des doigts, des bras, des épaules, puis celles des pieds, des jambes, des cuisses. Cette horrible mutilation, qui faisait frémir les spectateurs et les bourreaux eux-mêmes, Arcade la supporta avec un courage héroïque. « Mon DIEU, » s'écria-t-il à plusieurs reprises, « enseignez-moi votre sagesse. Heureux membres ! » ajoutait-il, « c'est maintenant que vous m'êtes précieux, puisque vous appartenez véritablement au Seigneur, à qui je vous offre en sacrifice. »

Il ne cessa d'exhorter les témoins de cette scène sanglante à renoncer au culte des idoles et à reconnaître le vrai DIEU, qui le fortifiait et le consolait dans son martyre. Son courage, qui ne se démentit pas un seul instant jusqu'à la mort, laissa les chrétiens dans l'enthousiasme et les païens dans l'admiration.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Pour garder la foi et sauver son âme, Arcade se laisse tronçonner tous les membres ; et nous n'avons pas le faible courage de sacrifier à DIEU un instant de plaisir ! A l'avenir, soyons plus généreux.

13 Janvier. — Ste VÉRONIQUE de MILAN, vierge. 1497.

VÉRONIQUE était une pauvre et humble fille de Binasco, dans les environs de Milan. Occupée pendant le jour à gagner péniblement sa vie en travaillant la terre, elle se dédommageait, la nuit, des sacrifices que sa position imposait à sa piété : cette âme simple et candide employait alors de longues heures à méditer les divins mystères, approfondir les vérités de la religion et converser délicieusement avec DIEU.

Son plus vif désir était d'embrasser la vie religieuse. Mais comment y arriver ? Elle ne savait pas lire et n'avait, pour apprendre, ni temps ni maître. Toute seule, elle se mit à l'œuvre, étudia une grande partie de ses nuits et finit par obtenir, dans sa pieuse opiniâtreté, un résultat merveilleux. Un jour cependant sa lenteur la désespérait. Au milieu de sa veille, vaincue à la fois par le découragement et la fatigue, elle s'endort. Dans son sommeil Marie lui apparaît : « Console-toi, ma fille, » lui dit la Vierge immaculée ; « il te suffit de savoir trois lettres : la première, c'est d'aimer DIEU par-dessus tout, et de n'aimer les créatures qu'en DIEU et pour DIEU ; la seconde, c'est d'éviter l'impatience et les murmures à la vue des défauts du prochain ; la troisième consiste à méditer chaque jour la passion de mon Fils. »

Fidèle à cette leçon du ciel, Véronique désormais se contenta d'acquérir la science du crucifix, et de pratiquer les grandes vertus de patience et d'amour dont il donne aux hommes le plus éloquent exemple.

Par surcroît, le Seigneur lui ouvrit enfin le monastère des augustines de Sainte-Marthe, à Milan, où elle désirait être reçue. Elle y trouva, dans l'obéissance et

la piété, tout le bonheur qu'on peut goûter ici-bas. De ce paradis de la terre, à 52 ans, son âme s'envola dans le sein de DIEU.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La passion de Notre-Seigneur est le plus beau de tous les livres ; et tant de chrétiens ne songent même pas à le feuilleter, alors que leur devoir est d'en approfondir les enseignements. Aujourd'hui proposons-nous la salutaire contemplation du crucifix.

14 Janvier. — S. HILAIRE de POITIERS, évêque et docteur. 368.

HILAIRE, que saint Jérôme appelait le *Rhône de l'éloquence latine*, naquit à Poitiers d'une noble famille de l'Aquitaine. Pour achever son éducation déjà brillante, il entreprit de lointains voyages, notamment en Grèce et en Italie, qui durèrent dix ans. De retour dans sa ville natale, il y professa les lettres humaines. Il était encore païen, mais l'étude comparée des théories polythéistes et de la révélation biblique lui ouvrit les yeux. Après avoir lu les prophètes et l'Évangile, Hilaire se prosterna en disant : « Seigneur JÉSUS, je crois en vous, je vous adore, je vous aime! » Le fils des druides était chrétien. Il reçut le baptême avec sa femme et sa fille Abra. A partir de ce jour, il devint le plus ardent défenseur de la foi catholique. Il s'appliqua d'abord à former ses mœurs sur les règles de l'Église; puis, dans son zèle, il se mit à évangéliser autour de lui, apprenant aux uns les vérités de la religion, animant les autres à la pratique de la vertu. Encore simple laïque, il se montrait ainsi par avance digne du sacerdoce qu'il devait bientôt recevoir.

L'évêque de Poitiers venait de mourir. Le peuple choisit Hilaire pour lui succéder. Hilaire, esprit rigide, âme forte et généreuse, d'une éloquence entraînante et d'une logique inflexible, c'était bien le prélat qu'il fallait à cette époque troublée par l'hérésie. Humble autant que savant, il refusa. Ce fut en vain, et les instances du peuple finirent par triompher.

Hilaire, évêque, se sépara tout d'abord de sa femme et de sa fille, et ne vécut désormais que pour la famille spirituelle qui venait de le choisir pour père.

Rien n'est plus touchant que la lettre qu'il écrivit à sa fille Abra, pour la con-

soler de son absence et l'exhorter à choisir JÉSUS-CHRIST pour époux. « .....Vous êtes mon trésor, » lui disait-il, « et je ne songe qu'à vous rendre la plus parfaite et la plus heureuse des femmes. J'appris dernièrement qu'un jeune homme, riche et noble, avait une perle et une parure dont la possession comblerait les vœux des plus opulents princes de ce monde. J'allai le trouver... — J'ai, lui dis-je, une fille unique ; je l'aime ardemment ; je viens chercher pour elle la perle sans prix et la parure qui sont en votre pouvoir.... En parlant ainsi, je versai un torrent de larmes. Il me fallut revenir plusieurs fois. Je passai des jours et des nuits prosterné aux pieds de ce bienfaiteur, le suppliant d'exaucer ma prière. Enfin, car il est bon, et nul n'est meilleur que lui, le prince daigna m'adresser cette question : — Connais-tu bien la nature et le prix des objets que tu me demandes pour ta fille ? — Oui, Seigneur ; je sais qu'ils donnent le bonheur véritable et le salut éternel.... D'un signe il ordonna d'apporter en premier lieu la robe virginale. Oh ! ma fille, quel tissu de soie et d'or lui pourrait être comparé ? Elle efface la candeur de la neige. On me montra ensuite la pierre précieuse. Ni l'astre rayonnant aux cieux, ni les diamants de la terre, ni l'azur des eaux, ni les magnificences de la nature, ne sauraient approcher de son éclat divin. — Je vois, me dit le prince, que tu es un bon et tendre père, puisque tu viens de si loin chercher ces trésors pour ta fille bien-aimée.... Ils sont à toi..., mais avant d'accepter cette richesse éternelle, sache d'abord si ta fille est disposée à renoncer aux parures de la terre et aux vains joyaux du monde... — En vous transmettant son langage, ma fille, je vous supplie de vous réserver pour la perle et la parure du ciel, et de combler ainsi d'une joie ineffable le cœur de votre vieux père. Rien ne vaut les trésors que je vous offre. Libre à vous d'en obtenir la possession..... Consultez donc votre cœur, et dites-moi ce que je dois mander au jeune prince. Quand je saurai votre détermination, je vous ferai connaître le nom, la volonté, le pouvoir de cet inconnu. ...S'il arrivait que votre jeunesse ne pût démêler le sens de cette lettre, demandez-le à votre mère, qui, je le sais, désire par-dessus tout vous avoir engendrée pour DIEU. » Hilaire écrivit à Constance pour blâmer l'appui que ce prince donnait aux ariens et flétrir les violences de ces hérétiques : « C'est avec des larmes, » lui disait-il, « que nous venons vous conjurer de mettre un terme à l'inique oppression qui pèse sur l'Église, d'arrêter les intolérables persécutions, les outrages sanglants dont nous accablent les faux frères... Vous voulez la paix, dites-vous. Ne contraignez donc pas les consciences des fidèles à une alliance impossible entre la vérité et l'erreur.... N'oubliez pas, auguste empereur, que notre DIEU ne veut point d'hommages forcés. La foi qu'il demande ne saurait s'exiger par les tortures. Il repousse les adorations hypocrites. C'est mon cœur qu'il veut, c'est mon amour dont il se montre jaloux. Que signifient donc les fers dont on charge les mains de prêtres vénérables pour les forcer à croire ou à ne croire pas ? Les évêques sont jetés au fond des cachots ; les catholiques sont gardés à vue par une soldatesque armée ; les vierges du Seigneur sont livrées aux brutalités de la foule ; on appelle à ces spectacles qui font rougir la pudeur, une multitude avinée. Toutes ces atrocités se commettent en votre nom... »

Le courageux pontife se sépara de la communion de Saturnin d'Arles, prélat hérétique et vicieux, dont il combattit les erreurs devant le concile de Béziers. Ces actes de fermeté lui valurent un ordre de bannissement. Pendant son exil en Phrygie, il soutint la foi catholique, au concile de Séleucie, avec tant de zèle et de prudence que ses ennemis, redoutant sa logique, firent entendre à l'empereur qu'il fallait débarrasser l'Orient d'un tel brouillon, et le renvoyer à son église de Poitiers.

« Ce fut alors, » dit saint Jérôme, « que l'église des Gaules embrassa son grand Hilaire revenant victorieux de la défaite des hérétiques, et la palme à la main. » Il consacra ses forces à rétablir dans sa patrie la pureté de la foi. Ensuite il courut à Milan, dont un évêque usurpateur et arien, nommé Auxence, opprimait l'église. Malheureusement il ne put réussir à le faire déposer, et l'empereur Valentinien ne sut intervenir dans le débat que pour enjoindre à Hilaire de rentrer dans son diocèse. Il y mourut environ deux ans après ce voyage, le 13 janvier 368. Le pape Pie IX l'a mis au nombre des docteurs de l'Église.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Convaincu de la fausseté du paganisme, Hilaire abandonna cette religion facile pour vivre austèrement sous la loi de JÉSUS-CHRIST. Et nous n'osons pas secouer le joug d'une passion qui nous humilie et nous tyrannise, pour goûter enfin la joie des vrais enfants de DIEU !

15 Janvier. — S. PAUL, premier ermite. 342.

PAUL avait vingt-deux ans lorsque la persécution de Dèce atteignit la Basse-Égypte. Pour se soustraire à l'orage déchaîné contre les chrétiens, il se retira dans le désert de la Thébaïde. Sa demeure était une caverne ; une fontaine lui donnait son eau pour boisson un palmier, ses fruits pour nourriture et ses feuilles pour vêtement. Il y goûta de telles délices qu'il ne voulut plus rentrer dans le monde, et se contenta de prier pour ceux qui l'habitaient.

Saint Antoine enterre saint Paul.

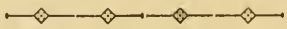
Les détails manquent sur la vie du saint ermite pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il demeura dans la solitude. Nous savons seulement que, dans sa vieillesse, DIEU lui-même prenait soin de le nourrir chaque jour. Le fait a été raconté par

le grand saint Antoine : « A l'âge de quatre-vingt-dix ans, » dit-il, « le Seigneur m'avertit par un songe qu'au fond du désert habitait un ermite parvenu au dernier degré de la perfection. J'avais hâte de le voir : je me mis en route. Après trois jours de marche, je rencontrai un vieillard si âgé qu'il semblait sur le point d'être réduit en poussière. Nous échangeâmes, dans une fraternelle accolade, les plus affectueuses salutations ; puis, assis au bord d'une fontaine, nous nous entretenions des choses du ciel, quand parut un corbeau qui laissa tomber devant nous un pain entier. » « Admirez, » me dit le vieil ermite, « admirez la miséricorde et la bonté de DIEU ! Il y a soixante ans que la Providence me fournit chaque jour la moitié d'un pain ; aujourd'hui que nous sommes deux, elle a doublé la provision. » Nous passâmes la nuit en prière. Le lendemain, Paul m'apprit qu'il touchait à sa dernière heure : « DIEU, » me dit-il, « vous a conduit ici pour m'ensevelir ; allez prendre, pour envelopper mon corps, le manteau qu'Athanase vous a légué ; en échange, vous emporterez ma tunique de feuilles de palmier. »

Antoine, tout ému, revint à son couvent : « Misérable pécheur que je suis, » s'écria-t-il devant ses frères, « j'ai vu Élie, j'ai vu Jean-Baptiste au désert, j'ai vu Paul en paradis! » Puis, entrant dans sa cellule, il prit le manteau et revola vers le pieux solitaire. En route, il vit son âme qui montait au ciel, escortée par les anges. Arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, dans l'attitude de la prière. Il se mit lui-même à prier, mais, ne l'entendant plus respirer, il comprit qu'il était mort. Il lui rend aussitôt les derniers devoirs, chante les hymnes et les psaumes selon la tradition catholique. Mais comment creuser sa tombe ? Deux lions à la crinière flottante sortent de la forêt; ils accourent auprès du cadavre, poussent des rugissements douloureux, font une fosse en grattant le sol et disparaissent. Antoine y dépose en pleurant la dépouille mortelle de son ami, et le recouvre de terre.

Le jour suivant, il reprit le chemin de son monastère, emportant comme un riche trésor la tunique du saint. Il s'en revêtait aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, « comme de l'armure d'un héros mort au sein de la victoire, » dit Montalembert.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Saint Paul nourri miraculeusement par un corbeau dans le désert, nous prêche l'abandon à la divine Providence. *Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? comment nous vêtirons-nous ? Les païens cherchent tout cela ; mais votre Père sait que vous en avez besoin.* (Matth. VI, 31 et 32.)



16 Janvier. — S. MARCEL, pape et martyr. 310.

UN pape transformé par ordre impérial en valet d'écurie, telle fut l'humiliation que le tyran Maxence imagina pour l'Église. Marcel la gouvernait sagement. Aux yeux du monarque c'était un crime. Occupé d'abord à combattre ses compétiteurs d'Afrique et d'Italie, il laissa quelque temps les chrétiens en paix, dans le but peut-être de les gagner à son parti en les épargnant. Le saint pontife profita de ce répit pour faire d'importantes réformes et organiser la ville de Rome en vingt-cinq paroisses, dont chacune fut confiée à un prêtre qui reçut le nom de *Cardinal :* d'où l'origine du sacré collège.

Dès que Maxence croit son pouvoir affermi, jetant le masque, il donne libre cours à sa haine contre la religion chrétienne. Son premier soin est de citer Marcel à son tribunal. Pour le faire apostasier, il met tout en œuvre : douceur, promesses, menaces, supplices. Rien ne réussit. Après avoir employé les fouets, il le condamne à servir dans les étables publiques. Couvert de vieux haillons, réduit à coucher sur la dure, plus mal nourri que les bêtes de somme, le saint pape ne cessait de bénir celui qui, pour nous sauver, ne craignit point, en naissant, l'abjection d'une étable.

Il avait passé neuf mois en ce vil exercice, lorsqu'il parvint, une nuit, à s'échapper. Une pieuse chrétienne, nommée Lucine, lui donna un refuge, et sa maison, où les chrétiens s'assemblèrent alors, devint bientôt une des églises paroissiales de Rome. Maxence ne tarda pas à l'apprendre. Furieux, il médita la plus sacrilège vengeance : sur son ordre on conduisit dans la maison consacrée de Lucine les bêtes que Marcel avait déjà soignées, et le vénérable pontife fut contraint de nouveau à les servir. Cette profanation permanente était pour son âme un supplice mortel, et chaque jour il arrosait de larmes le saint lieu déshonoré. L'infection, le chagrin, les mauvais traitements, ruinèrent bientôt la santé de l'auguste vieillard. Il succomba le 16 janvier 310.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Avec l'Apôtre réjouissons-nous dans les épreuves. Plus on persécute la vertu, plus on la fait resplendir. Maxence voulait humilier S. Marcel : il ne fit que lui donner une plus parfaite ressemblance avec JÉSUS-CHRIST, né dans une étable.

17 Janvier. — S. ANTOINE, abbé. 356.

AU milieu de la foule glorieuse des *Pères du désert* se dresse une figure éminente entre toutes : c'est Antoine. Jeune, riche et noble, à vingt ans il entend lire dans une église ce texte de l'Évangile : *Si tu veux être parfait*, etc., et il se l'applique. Il vend ses trois cents arpents de bonne terre, en donne le prix aux pauvres, s'enfonce dans le désert

pour y chercher DIEU et son salut. Il y vit d'abord seul dans une lutte formidable et incessante contre les cruelles tentations du démon et de la chair. Il éteint enfin l'ardeur sensuelle de sa jeunesse par le jeûne, par les macérations, par la prière surtout, « cette prière aussi longue que la nuit, » dit Bossuet, et qui absorbait ses veilles au point de lui faire redouter le jour. A trente-cinq ans, la bataille est gagnée. En domptant son corps, Antoine a conquis la liberté de l'âme.

Une tentation de saint Antoine. (Gravure de Lucas de Leyde, 1494-1533.)

Il traverse le Nil et remonte plus haut encore, dans les déserts les plus inconnus. Il y passe vingt autres années dans les ruines d'un vieux château.

Cette longue et heureuse solitude est troublée par les disciples qui accourent autour de lui, par les solitaires voisins qui viennent lui demander les secrets de la science de DIEU. Des pèlerins de toutes les nations lui présentent leurs infirmités à guérir, leurs consciences à purifier ; les philosophes lui apportent leurs doutes,

leurs objections, et trouvent en lui l'apologiste vigoureux et subtil, ingénieux et éloquent, de la Rédemption. On se groupe, on s'établit autour de lui : on y reste pour l'imiter en lui obéissant : il devient le père et le chef de tous les anachorètes de la Thébaïde, qu'il transforme en cénobites. Il les guide à la fois dans la culture de l'âme et dans le travail des mains, double et incessante activité qui doit désormais remplir leur vie.

Ce patriarche ne sort du désert que pour combattre le paganisme et l'hérésie. Il va à Alexandrie, d'abord pour encourager les chrétiens et pour rechercher lui-même le martyre pendant la persécution de Maximin ; il y retourne à la tête d'une armée de moines, pour y prêcher contre les ariens et rendre témoignage à la divinité du CHRIST. Il est proclamé le boulevard de l'orthodoxie, la lumière du monde. L'enthousiasme des populations éclate partout à sa vue : les païens et jusqu'aux prêtres des idoles accourent sur ses pas et s'écrient : « Laissez-nous voir l'homme de DIEU ! »

Mais il rentre en hâte dans sa Thébaïde. Il y achève sa vie au milieu d'une affluence toujours croissante de disciples et de pèlerins, qui recueillent ses instructions et qui admirent en lui jusqu'à la beauté inaltérable de ses traits, que l'âge ne parvenait pas à détruire, et surtout sa gaieté et son avenante affabilité. Il meurt enfin, plus que centenaire, après avoir fondé par son exemple, par son immense popularité, l'influence et la grandeur de la vie religieuse.

(V. Montalembert, *Moines d'Occ.*, t. II, pp. 61-64.)

RÉFLEXION PRATIQUE.— Les nombreuses tentations de saint Antoine firent de cet anachorète un des plus habiles soldats de la guerre à Satan. Or, voici ses conseils contre les ruses du malin : Soyez vigilants, armez-vous du signe de la croix, invoquez le nom de JÉSUS-CHRIST.

18 Janvier. — La CHAIRE de S. PIERRE, à Rome.

APRÈS avoir fondé le siège d'Antioche, en Orient, saint Pierre vint à Rome. Son dessein était de faire de la capitale du monde le centre de la foi. Entreprise audacieuse s'il en fut, et dont le caractère surnaturel est mis en lumière par ce dramatique dialogue imaginé par un saint père.

Figurez-vous l'apôtre, au visage pâle et la barbe crépue, revêtu d'une robe et d'un manteau usés par le voyage, pieds nus ou avec de pauvres sandales, se reposant près de la Porte-Navale, par exemple, tâchant de se renseigner sur le chemin qu'il doit suivre dans les détours de la grande ville, et se faisant nommer quelques-uns des principaux monuments qu'il découvre. De la borne où il est assis, il peut apercevoir, sur le sommet du Capitole, le temple de Jupiter qui domine Rome et le monde.

Pendant qu'il médite sur ce qu'il voit, un de ces chercheurs de nouvelles qui se plaisent à questionner les arrivants, s'approche de lui : « Étranger, » dit-il,

« pourrais-je savoir quelle affaire t'amène à Rome? Peut-être serai-je en état de te rendre quelque service. » — « Je viens annoncer le DIEU inconnu et substituer son culte à celui des démons. » — « Vraiment? Mais voilà une nouvelle que j'aurai le plaisir de raconter tout à l'heure à mes amis, en me promenant avec eux dans le Forum. Si tu veux bien, causons un peu. Et d'abord, quel est ton pays? » — « J'appartiens à cette race d'hommes que vous méprisez : je suis Juif. » — « Tu es alors un grand personnage dans ta nation? » — « Regarde ces pauvres mariniers qui se tiennent là, sur le bord du fleuve : comme eux, j'ai vécu du produit de ma pêche ; je n'ai ni or ni argent. » — « Mais tu as quitté cette grossière profession pour étudier les lettres et les sciences ; tu comptes sur ton éloquence ? » — « Je suis un ignorant. » — « Le culte du DIEU que tu prêches est donc bien attrayant pour te passer de toute recommandation ? » — « Le DIEU que j'annonce est mort du dernier supplice, sur une croix, entre deux voleurs. » — « Et quelle doctrine apportes-tu au nom d'un DIEU si étrange ? » — « Une doctrine qui semble folie aux hommes superbes et charnels, et qui détruit tous les vices auxquels cette ville a élevé des temples. » — « Quoi ! tu prétends convertir les Romains ? » — « Toute la terre. » — « Et pour longtemps ? » — « Tous les siècles. » — « Par Jupiter ! l'entreprise est difficile ; et tu n'imagines pas sans doute compter parmi tes amis les riches, les philosophes, les césars ? » — « Le riches, je leur dirai de se détacher de leurs biens ; les philosophes, je veux captiver leur esprit sous le joug de la foi ; les césars, je les destituerai du souverain pontificat ! » — « Tu dois donc prévoir qu'ils se tourneront contre toi et tes disciples, si tu en as. Que ferez-vous alors ? » — « Nous mourrons. » — « C'est, en effet, ce qu'il y a de plus vraisemblable dans tout ce que tu m'annonces. Étranger, au revoir. *(A part.)* Pauvre fou ! C'est pourtant dommage, car il m'a l'air d'un assez brave homme. »

Il se mit à l'œuvre, ce *pauvre fou* qui avait l'air d'un *brave homme ;* il mourut à la peine ; mais la foi du CHRIST, qu'il scella de son sang, ne tarda pas à triompher : Rome et le monde furent bientôt chrétiens. (V. Darras, *Hist. de l'Égl.*, t. V, p. 446.)

RÉFLEXION MORALE. — Pour être fiers de notre foi, il suffit de nous rappeler ses triomphes.

19 Janvier. — S. LOMER, abbé. 593.

LOMER n'était qu'un petit berger de la banlieue de Chartres. Pieux, mortifié, charitable, il se contentait d'un seul repas par jour, et distribuait aux pauvres le fruit de ses privations. Pour le récompenser, DIEU l'appela au sacerdoce.

Après son ordination, il remplit quelque temps la charge d'économe du chapitre. Mais ses goûts l'appelaient ailleurs. Il quitta secrètement la ville épiscopale, s'enfonça, le bâton à la main, dans l'épaisse forêt du Perche, et construisit pour s'abriter une hutte de branches d'arbres. Il vivait dans cette pauvre cabane comme un ange du ciel, lorsqu'une nuit des voleurs, en tournée de pillage, vinrent le

visiter. Le saint ermite les convertit ; mais dès ce moment le lieu de sa retraite fut connu, et de nombreux disciples accoururent pour se mettre sous sa direction. « Vous exigez trop d'un pauvre pécheur, » leur disait l'humble solitaire. Mais DIEU lui-même encourageait par des miracles leur pieux empressement. Un jour que notre saint voulait entrer dans l'église, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui ; à sa prière, un gros chêne changea de place, pour ne pas gêner le plan de ses constructions ; et la nuit, lorsque le malin, qui redoutait ses veilles, lui éteignait sa lampe, elle se rallumait toute seule. Un gentilhomme, gravement malade, lui fit remettre quarante pièces d'argent, avec prière de demander à DIEU sa guérison. Lomer lui en renvoya trente-neuf que, par inspiration divine, il reconnut mal acquises : « Avertissez votre maître d'avoir soin de son âme, » dit-il au messager ; « qu'il restitue cet argent sans retard : son heure dernière est proche. »

Saint Lomer mourut à Chartres, le 19 janvier 593, pendant un voyage qu'il avait entrepris sur les instances de son évêque.

Il est inscrit au Martyrologe de France.

RÉFLEXION PRATIQUE. — En restituant l'aumône d'un bien mal acquis, saint Lomer nous enseigne qu'avant d'être charitable il faut être juste.

20 Janvier. — S. SÉBASTIEN, martyr. 288.

SÉBASTIEN était un noble et courageux soldat. Chef de la première cohorte sous Dioclétien, il eut maintes occasions d'être utile aux chrétiens, dont il partageait la foi. Un jour, il apprend que deux frères Marc et Marcellin, soldats comme lui, et condamnés à mort, sont sur le point de céder aux larmes de leurs parents et de sacrifier aux faux dieux : il accourt, les presse de ses exhortations, ranime leur courage, et convertit leurs parents, leurs femmes, leurs enfants et leurs geôliers eux-mêmes.

Dioclétien apprit bientôt l'active propagande que faisait à Rome un de ses officiers en faveur d'une religion proscrite. Il le dégrada, le fit lier à un poteau, et commanda aux archers de sa garde de le cribler de flèches. On le laissa pour mort sur le lieu du supplice. La nuit d'après, une veuve chrétienne, venue pour l'ensevelir, s'aperçut qu'il

respirait encore : elle le fit porter dans sa maison, soigna ses blessures et parvint à le guérir.

Une fois rétabli, Sébastien, au lieu de se cacher comme on l'en conjurait, vint se mettre sur le passage de l'empereur, qui se rendait au temple. L'apparition d'un martyr exécuté terrifia Dioclétien. Revenu de sa frayeur, « N'es-tu pas Sébastien, » lui dit-il, « que j'ai commandé de mettre à mort ? Comment donc es-tu vivant ? » — « Je suis vivant, » répond le saint, « pour rendre témoignage de ma foi et de ta cruauté. Si tu veux vivre, cesse de persécuter des hommes innocents, justes et saints. » A ces paroles, le tyran passe de la stupéfaction à la fureur contre le jeune officier ; il le fait battre de verges à mort, puis jeter dans un cloaque. La pieuse Lucine l'en retira secrètement pour le transporter aux catacombes, et le pape Damase, au siècle suivant, érigea sur son tombeau la magnifique église de Saint-Sébastien.

Réflexion pratique. — Saint Sébastien est invoqué avec grande dévotion contre les maladies contagieuses. Demandons-lui de nous guérir de la lèpre du respect humain.

21 Janvier. — Ste AGNÈS, vierge et martyre. 304.

Tous les peuples, dit saint Jérôme, célèbrent à l'envi les louanges de sainte Agnès, qui couronna le triomphe de la chasteté par la gloire du martyre.

Rome fut le théâtre des combats victorieux de cette généreuse enfant. Elle brillait du triple éclat de la vertu, de la naissance et de la beauté, lorsqu'à la fleur de l'adolescence, — quatorze ans, — elle fut recherchée en mariage par le fils du gouverneur de Rome. Elle refusa d'abord modestement ; puis, lassée des poursuites incessantes du jeune homme, « Retirez-vous, » lui dit-elle un jour, « et cessez d'aspirer aux noces d'une vierge promise à un époux qui n'a point de rival : époux noble, beau, sage, puissant, dont l'amour me captive. Je l'aime, et je suis chaste ; je le reçois, et je suis pure ; je l'approche, et je suis vierge. » Exaspéré, le fils du gouverneur traduisit la noble chrétienne au tribunal de son père : « Marie-toi, Agnès, » lui dit le préfet ; « ou, si

tu veux rester vierge, sacrifie, comme font les Romaines, à la déesse Vesta. Sinon, je te châtierai comme tu le mérites. » « Rien au monde, » répondit la sainte, « ne me fera renoncer à l'époux que j'ai choisi. Et si vous réalisez vos menaces, JÉSUS, mon Seigneur, jaloux de ma vertu, saura bien me défendre. » Le gouverneur commande alors qu'on l'expose aux derniers outrages dans un lieu criminel. En vain, pour exécuter cet ordre, les bourreaux la dépouillent : sa chevelure grandit par miracle et voile tout son corps. On l'entraîne dans une maison infâme : un ange se tient auprès d'elle et la protège. Le fils du gouverneur ose se présenter : il tombe mort aux pieds d'Agnès. Le père, outré de douleur, accuse la vierge d'avoir tué son fils : elle prie, et le jeune homme ressuscite pour confesser publiquement que le CHRIST est le vrai DIEU.

Devant ces prodiges, les prêtres des idoles, consternés, réclament la mort d'Agnès. Le préfet, à regret et par peur, la livre à son lieutenant, qui la condamne aux flammes ; mais la vierge fait une prière, et aussitôt le feu s'éteint. Pour achever ce long martyre, on fit appel au glaive du bourreau. Alors vous auriez vu ce soldat, la main tremblante et la face blêmie, hésitant de frapper cette tendre et innocente victime agenouillée devant lui pour mourir : « Hâte-toi ! » lui disait-elle, « c'est une injure à mon Époux que de le faire attendre ; et il me tarde, à moi aussi, que mon corps périsse, puisqu'il est l'objet d'un amour que je n'accepte pas. » L'émotion des païens eux-mêmes allait jusqu'aux larmes. Agnès reçut enfin le coup de grâce. « Elle était morte, » dit saint Ambroise, « et la pudeur veillait encore : elle s'enveloppa de son vêtement ; puis, tombant à genoux, de sa main inanimée elle couvrit son visage. » C'était le 21 janvier 304.

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU, jaloux de l'innocence d'Agnès, multiplie les miracles pour la préserver. Soyons bien résolus à la vertu, et nous traverserons victorieusement, comme cette vierge admirable, les conjonctures les plus critiques.

22 Janvier. — S. VINCENT, diacre et martyr. 304.

HUESCA, en Aragon, revendique la gloire d'avoir vu naître Vincent. Petit-fils d'un consul et neveu de saint Laurent, cet illustre martyr étudia les saintes lettres sous la direction de Valère, évêque de Saragosse, qui le fit diacre de son église et l'employa à la prédication.

Dacien, un cruel ennemi du CHRIST, gouvernait alors l'Espagne. Aussitôt qu'un édit de Rome lui permit de poursuivre les chrétiens, il ordonna d'arrêter Valère et Vincent, et les fit conduire chargés de fers à Valence, où il résidait. Lorsqu'ils comparurent à son tribunal, l'évêque, affaibli par l'âge et les fatigues, pouvait à peine parler. Le jeune diacre répondit pour tous deux qu'ils étaient chrétiens et prêts à souffrir les combats de la foi. Dacien se contenta d'exiler le vieil évêque, mais il tourna toute sa fureur contre Vincent et lui réserva les plus horribles tortures.

D'abord on l'étendit sur un chevalet jusqu'à lui disloquer tous les membres ;

ensuite on lui déchira le corps avec des ongles de fer, et son sang coula à flots. Au milieu de ces tourments, le martyr, admirable de sérénité, reprochait aux bourreaux leur impuissance : « Vos moyens sont faibles, » disait-il « et vos inventions courtes. J'imaginais votre cruauté plus habile. » Redoublant leur fureur, ils le couchèrent alors sur un gril, et pendant qu'un brasier lui brûlait le dos, ils appliquaient sur sa poitrine des lames de cuivre rougies au feu. A voir le saint athlète immobile, les yeux fixés au ciel, on eût dit qu'il reposait.

Les bourreaux déconcertés ne savent plus quel parti prendre. Ils ramènent Vincent à la prison et le couchent sur des tessons de verre. Mais, ô prodige ! une lumière céleste éclaire le cachot, un concert divin se fait entendre, des chœurs d'anges apparaissent et chantent avec le martyr les louanges du Très-Haut. Témoins de ces merveilles, les soldats de la garde et le geôlier se convertissent et reçoivent le baptême. Dacien, averti, ne se possède plus. Il change cependant de tactique : « Tu as supporté des tourments excessifs, » dit-il à Vincent, « je veux donc qu'on te prépare un bon lit. » Son espoir était de le gagner par les délices, mais le glorieux martyr refusa de vivre dès qu'il cessa de souffrir. On l'avait à peine déposé sur cette molle couche qu'il pria le Seigneur de ne plus différer sa récompense, et aussitôt il expira (22 janvier 304).

Réflexion pratique. — La vie molle et sensuelle offre de si grands dangers, que Dieu ne voulut pas y exposer le plus généreux des martyrs. Et c'est là, imprudents, que nous voudrions tout doucement couler nos jours !

23. Janvier. — S. JEAN l'AUMONIER, patriarche. 620.

Seigneur, je vous rends grâce de ce que vous avez exaucé ma prière, et qu'il ne me reste plus en ce monde qu'une obole. A mon élection, j'ai trouvé huit mille écus dans le palais épiscopal ; j'en ai ensuite moi-même amassé davantage, grâce aux offrandes des amis de l'Église ; mais j'ai tout donné aux pauvres, mes frères. » — Tel fut le testament du saint patriarche d'Alexandrie Jean l'*Aumônier*. D'un trait il résume sa vie, qui ne fut qu'un long et merveilleux exercice de la bienfaisance chrétienne.

Jean, dans sa jeunesse, avait eu une vision. Pendant la nuit, une jeune fille d'une beauté remarquable, et en qui tout démontrait la distinction, la bonté, la douceur, lui était apparue : « Je suis la fille aînée du grand Roi, » lui avait-elle dit. « Prends-moi pour épouse, et tu auras accès auprès de lui ; car personne plus que moi n'en approche, et c'est moi qui l'ai fait descendre du ciel sur la terre pour sauver le genre humain. » A ce discours, l'adolescent avait reconnu la Miséricorde. Le matin même, allant à l'église, il donne son habit à un pauvre, et aussitôt un inconnu lui remet cent pièces d'or. Il comprit que l'aumône appelle les bénédictions de Dieu et se proposa de la pratiquer toujours sans mesure.

Jean n'était ni prêtre ni moine, mais ses vertus le désignèrent aux chrétiens d'Alexandrie pour le siège patriarcal de cette ville. Dès qu'il fut évêque, il dressa

la liste des pauvres, qu'il appelait ses seigneurs, « parce que, » disait-il, « ce sont eux qui nous donnent le royaume du ciel. » On en compta plus de sept mille, auxquels il fit l'aumône chaque jour. Ils venaient principalement de la Syrie, alors éprouvée par le fléau de la guerre, et de l'Égypte, que la disette avait ruinée. Non content de soulager les misères qu'il avait sous les yeux, il envoya des vivres et de l'argent à Jérusalem, aux monastères de la Palestine et à toutes les villes de Syrie. Les trésors de la Providence semblaient inépuisables dans ses mains à mesure qu'il donnait davantage.

Son immense charité ne lui faisait point oublier les autres devoirs de sa charge épiscopale. Il réforma des abus, rendit la justice deux fois par semaine et fit construire soixante-trois églises. Libéral envers les autres, il ne l'était nullement envers lui-même. Entre mille, citons un trait. Un homme riche, ayant appris que le saint patriarche n'avait sur son lit qu'une vieille couverture déchirée, lui en envoya une très précieuse et le conjura de s'en servir. Jean l'Aumônier s'en couvrit la nuit suivante, mais il ne put dormir, tant il se reprochait d'être bien à l'aise alors que des pauvres mouraient de froid. Le lendemain, il fit vendre la couverture. Le riche la racheta et la lui rendit. Le saint la fit vendre encore, puis une troisième fois : « Nous verrons bien, » disait-il en souriant, « qui de nous deux se lassera le premier. »

Dans un voyage entrepris par charité, le saint tomba malade à Rhodes. Il se fit transporter en Chypre et mourut dans la ville d'Amathonte, sa patrie, le 23 janvier 620.

Réflexion pratique. — Lisez en S. Matthieu (XXV) le tableau du jugement dernier tracé par Notre-Seigneur lui-même : l'aumône y joue le grand rôle. Vous êtes admis au séjour de la gloire, ou vous en êtes exclu, selon la conduite que vous avez tenue à l'égard des malheureux. Secourez donc les pauvres pour ouvrir le ciel à votre âme.

24 Janvier. — S. TIMOTHÉE, évêque et martyr. 97.

« Quelle foi, quel désintéressement, dit saint Augustin, de quitter son pays, sa maison, son père et sa mère, pour s'attacher à un apôtre dont il faudra partager la pauvreté, les fatigues et les souffrances ! »

Timothée eut ce courage. Né à Lystre, en Lycaonie, d'un père païen et d'une mère juive, il était déjà chrétien lorsque saint Paul traversa cette contrée. L'apôtre distingua d'abord ce jeune homme candide et modeste, intelligent et pieux; il se l'attacha, et pendant neuf ans il l'eut pour compagnon dans ses travaux et ses dangers, en Asie-Mineure, en Grèce et jusqu'à Rome. Quand les Juifs l'obligèrent à s'éloigner de Bérée, il chargea son « bien-aimé disciple » d'y affermir les nouveaux chrétiens dans la foi ; puis il l'envoya pour diverses missions à Thessalonique, à Philippes, à Corinthe. Étant venus tous deux à Éphèse, Paul y laissa Timothée, qui en fut le premier évêque.

Il n'est point douteux que, dans le gouvernement de cette église, le fidèle disciple ait appliqué les conseils que lui donna l'Apôtre : « Je veux que tu combattes le bon combat, conservant la foi et la bonne conscience... Un évêque doit être irréprochable, sobre, prudent, grave, chaste, hospitalier, modéré, ennemi des contestations, désintéressé. » (I Tim. I, 18 et 19 ; II, 2 et 3.)

Mais les multiples devoirs de l'épiscopat sont un fardeau si lourd que les saints eux-mêmes peuvent y faillir sur quelque point, et DIEU, dans l'*Apocalypse*, reproche à l'évêque d'Éphèse un manque de fermeté. Ce pontife racheta sa faute par un acte d'énergie qui lui valut la gloire du martyre. On célébrait à Éphèse, en l'honneur de Diane, une fête païenne où les outrages et les violences n'étaient point épargnés aux chrétiens. S'inspirant de son devoir, Timothée protesta contre cet acte d'idolâtrie, et s'efforça de ramener la foule à des sentiments plus humains. Au lieu de l'écouter, elle se tourna contre lui et l'accabla sous une grêle de pierres. Lorsque les chrétiens parvinrent à le dégager, il était presque mort. On le transporta sur la montagne voisine, où il s'endormit dans le Seigneur, le 24 janvier 97.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le guerrier dont le courage a un instant faibli dans le combat, court au poste le plus périlleux et y relève son honneur. Soldats de JÉSUS-CHRIST, pour laver nos faiblesses, promettons-lui de nous signaler à son service.

25 Janvier. — La CONVERSION de S. PAUL. 34.

SAUL, qui prit depuis sa conversion le nom de Paul, naquit à Tarse en Cilicie. Quoique juif de religion et d'origine, il était citoyen romain. Il aima l'étude et y surpassa tous ceux de son âge, sous la direction du docteur Gamaliel.

Il fut aussi un des plus ardents à persécuter les chrétiens. « Ne respirant que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, » dit l'historien sacré, « il vint trouver le prince des prêtres, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il y trouvait quelques membres de cette secte, hommes ou femmes, il fût autorisé à les conduire à Jérusalem chargés de chaînes. »

Il se mit en route, et déjà il approchait de Damas, lorsqu'il fut soudain environné d'une lumière du ciel Tombant à terre, il entendit une voix qui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? — Qui êtes-vous, Seigneur ? demanda-t-il. — Et la voix répondit : Je suis JÉSUS, que tu persécutes. Il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon. — Tremblant, saisi d'effroi, Saul dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Lève-toi, reprit le Seigneur ; entre à Damas, là on te dira ce que tu dois faire. — Or, les compagnons de Saul restaient debout, plongés dans la stupeur. Lui se releva, mais il ne voyait plus, quoiqu'il ouvrît les yeux. Ces hommes le prirent par la main et le firent entrer à Damas. Il y demeura trois jours sans voir et sans prendre ni aliment ni breuvage.

Or, il y avait en cette ville un disciple nommé Ananias. Le Seigneur l'inter-

La conversion de saint Paul (D'après Ludovico Caracci à la Pinacothèque de Munich)

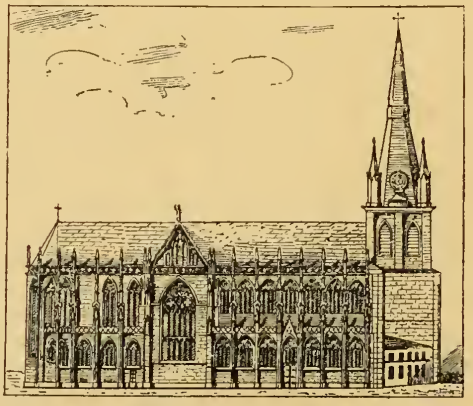
pella dans une vision. Ananias ! lui dit-il. — Me voici, Seigneur ! répondit celui-ci. — Lève-toi, dit le Seigneur ; va dans la rue Droite, à la maison de Judas, et demande un Cilicien né à Tarse, nommé Saul. Il est en prières. — (Or, en ce moment même, Saul avait une vision où lui apparaissait un homme du nom d'Ananias, qui entrait dans la maison et lui imposait les mains pour lui rendre la vue.) Cependant Ananias répondit au Seigneur : J'ai su par de nombreux témoins tout le mal que cet homme a fait à vos saints de Jérusalem. Il vient ici avec un mandat des princes des prêtres pour charger de chaînes tous ceux qui invoquent votre nom. — Le Seigneur lui dit alors : Va sans crainte, car cet homme est le vase d'élection qui portera mon nom devant les Gentils, les rois de la terre et les enfants d'Israël. Je lui révélerai tout ce qu'il lui faut souffrir pour mon nom.

Ananias alla donc, et vint à la maison indiquée. — Saul, mon frère, dit-il en lui imposant les mains, le Seigneur JÉSUS, qui vous est apparu sur la route que vous suiviez, m'envoie pour vous rendre la vue et vous communiquer la plénitude de l'Esprit-Saint. — Aussitôt on vit comme des écailles tomber des yeux de Saul ; il recouvra la vue et, se levant, il reçut le baptême. Ensuite il prit de la nourriture, et les forces lui revinrent.

Il demeura quelques jours à Damas avec les disciples, entrant dans les synagogues et proclamant que JÉSUS était le Fils de DIEU. Or, en l'écoutant, les Juifs stupéfaits disaient : N'est-ce pas cet homme qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquent ce nom ? N'est-il pas venu ici dans l'intention de les enchaîner et de les conduire aux princes des prêtres ? — Mais Saul redoublait d'énergie et déconcertait les Hébreux fixés à Damas, en affirmant que JÉSUS était le CHRIST. »

(Act. Apost. IX, 1-22.)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Ce n'est pas pour avoir dit : *Seigneur ! Seigneur !* que nous entrerons dans le royaume des cieux, mais bien pour avoir fait la volonté de notre Père céleste. Soyons donc prêts à dire, comme Saul : Que voulez-vous que je fasse, ô mon DIEU ?



Cathédrale de Saint-Paul à Liège.

26 Janvier. — Ste PAULE, veuve. 404.

Tous les membres de mon corps seraient-ils des langues humaines, écrivait saint Jérôme, je serais encore impuissant à relever comme il convient les mérites et les vertus de la vénérable Paule. Par son père, elle descendait d'Agamemnon, le célèbre vainqueur de Troie, et par sa mère, des Scipion et des Gracques. Aux avantages de la naissance elle réunissait une immense fortune et les plus brillantes qualités de l'esprit. Mariée à Toxotius, un descendant de Jules César, elle en eut quatre filles et un fils.

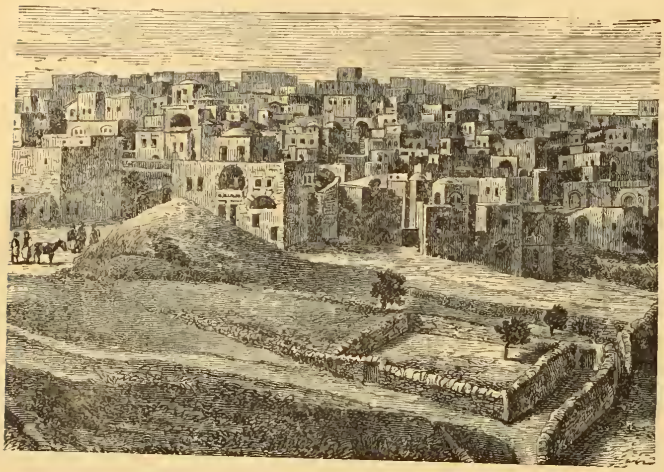
A 22 ans, cette jeune femme perdit son époux. Ce fut pour elle le coup de la miséricorde. Jusqu'alors elle avait été pieuse, mais mondaine. Grâce à l'influence de sainte Marcelle, son amie, elle résolut de se donner tout à Dieu, et de marcher sur les traces du Sauveur : elle méprisa les parures et les fêtes, ne mangea plus de viande, ne but plus de vin, coucha sur la dure et jeûna rigoureusement. Ses revenus, que le luxe incroyable de la grande vie romaine avait toujours dévorés, elle ne voulut plus s'en servir que pour soulager les malheureux. « Vous dépouillez vos enfants ! » lui disait-on. — « Mes aumônes appelleront sur eux les bénédictions du ciel, » répondait-elle, « et c'est le plus riche héritage que je puisse leur laisser. »

A la pratique de la vertu Paule joignit l'étude des saintes Écritures. Pour les mieux comprendre, elle apprit le grec et l'hébreu. Un maître incomparable, l'austère saint Jérôme, la dirigeait alors. Leurs relations toutes spirituelles furent l'objet d'une critique envieuse, qui souleva l'indignation du grand docteur. « N'y a-t-il donc à rechercher dans Rome, » s'écria-t-il, « qu'une femme pénitente et mortifiée ? une femme desséchée par sa vie austère, qui ne connaît d'autre passe-temps que l'oraison, d'autres chants que les psaumes, d'autres entretiens que l'Évangile, d'autre nourriture que le jeûne ? »

Cependant l'aînée des filles de Paule, veuve aussi après quelques mois d'une heureuse union, et résolue, comme sa mère, à sanctifier son veuvage, Blésilla, fut enlevée par une courte maladie. Cette mort déchira le cœur de la mère, à tel point qu'on eut des craintes pour sa vie. Il fallut que Jérôme usât de toute son autorité pour la remener à la résignation. « Vos larmes, » lui écrivait-il de Bethléem, « sont une révolte contre la Providence. Blésilla vous crie elle-même, du haut du ciel : Mère, vous pleurez mon exil de ce monde, et moi, j'ai compassion du vôtre, parce que des dangers sans nombre vous environnent. »

Ce deuil et le retour de Jérôme dans la Palestine hâtèrent l'exécution du dessein que Paule avait formé de quitter le monde pour la solitude. Elle emmenait Eustochie, sa troisième fille ; mais il lui fallait dire adieu à Pauline, la seconde, qui avait épousé Pammaque, et à son fils Toxotius. Cette séparation réveilla toute sa tendresse : il lui semblait qu'on lui arrachait les entrailles. Elle s'éleva néanmoins par l'héroïsme de sa foi au-dessus des répugnances de la nature. Elle

partit pour s'embarquer, suivie de son frère, de ses amis, de ses enfants, qui fondaient en larmes. Le jeune Toxotius lui tendait les bras, la conjurant de ne point l'abandonner. Elle, le cœur broyé, mais inébranlable, détourna ses yeux du rivage et les fixa au ciel. Et le vaisseau fit voile vers l'Orient.



Bethléem.

Arrivée en terre sainte, Paule visite ses divers sanctuaires avec les sentiments de la plus ardente piété. Elle fait ensuite le voyage d'Égypte pour contempler les cénobites, cette merveille du désert. De retour en Judée, elle s'établit à Bethléem ; et pendant que Jérôme entreprend la traduction latine de la Bible, qu'il dédie à sainte Paule et à Eustochie, la noble veuve fonde deux monastères et s'enferme dans celui des femmes, où elle est toujours la première à la peine et la dernière au repos. Saint Jérôme s'efforce en vain de la modérer. « Ce visage que je fardais autrefois, » lui répond-elle, « il faut maintenant le défigurer ; ce corps que j'énervais dans les délices, je veux qu'il soit flétri. Plus de beau linge et d'étoffes précieuses ; plus de ris et de plaisirs ; mais un cilice et des larmes ! » A une époque où elle relevait de maladie, les médecins voulaient qu'elle bût du vin. L'évêque Épiphane, qui venait la voir, se chargea de le lui conseiller. « Avez-vous réussi ? » demanda Jérôme au pontife. — « Si peu, » répondit-il, « qu'elle m'a presque amené, moi déjà vieux, à ne plus boire que de l'eau. »

Pendant que l'illustre patricienne se sanctifiait ainsi près du berceau de l'HOMME-DIEU, son fils vivait chrétiennement à Rome, et sa belle-fille, Læta, donnait le jour à une autre Paule, qui fut confiée dans la suite à son aïeule et lui succéda dans le gouvernement du monastère de Bethléem.

Sainte Paule mourut le 26 janvier 404, après dix-huit ans de vie monastique. Jérôme, son saint ami, était auprès d'elle à ses derniers moments ; il lui demanda si elle souffrait beaucoup. Elle lui répondit qu'elle était calme et tranquille. Ce furent ses dernières paroles, et ses yeux se fermèrent : rien n'était digne ici-bas d'arrêter plus longtemps ses regards. Sur sa tombe Jérôme fit graver cette épitaphe : « Ici repose celle qui laissa tout pour vivre pauvre auprès de la crèche de JÉSUS-CHRIST.»

RÉFLEXION PRATIQUE. — Lorsque DIEU fit entendre à la noble veuve le langage du sacrifice, un chrétien vulgaire, à sa place, eût objecté les embarras de famille. Plus soumise et plus généreuse, Paule se souvint qu'avec DIEU il faut obéir, pas raisonner. En discutant un ordre, nous préludons à la désobéissance.

27 Janvier. — S. JEAN CHRYSOSTOME, évêque et docteur. 407.

UN jour le célèbre rhéteur Libanius était dans sa chaire d'Antioche. Il lut, aux applaudissements de tout l'auditoire, un discours composé à la louange des empereurs : « Heureux, » s'écria-t-il en terminant, « heureux le panégyriste d'avoir à louer de tels empereurs! mais aussi, heureux les empereurs de régner dans un temps où le monde possède un si rare trésor ! » Ce discours était l'œuvre de Jean surnommé *Chrysostome*, c'est-à-dire *Bouche d'or*.

Après de brillantes études, il débuta dans le barreau. Mais les exigences de cette profession ne s'accordaient ni avec la gravité de son caractère ni avec l'ouverture de son esprit. Il se retira dans la solitude, parmi les moines, pour y vaquer aux études les plus sérieuses et aux exercices de la vie parfaite. Après six ans, sa santé le força de revenir à Antioche. Mélèce, patriarche de cette ville, lui conféra le baptême et l'ordonna lecteur. A la mort du saint pontife, le choix du peuple et du clergé se porta sur Jean. Lui, pour décliner l'honneur du sacerdoce, reprit secrètement le chemin du désert. Il y passa huit années, exclusivement consacrées à la prière et à l'étude.

Lorsqu'il reparut à Antioche, le successeur de Mélèce, Flavien, lui fit accepter les saints ordres et se déchargea sur lui du soin de la prédication. Alors commença la carrière oratoire de Jean, et une circonstance mémorable ne tarda pas à révéler sa prodigieuse éloquence. Le peuple, qui avait renversé les statues de Théodose, redoutait la vengeance de ce prince. Flavien partit pour aller fléchir l'empereur ; mais en attendant, il fallait agir sur les coupables et leur inspirer des sentiments dignes de l'indulgence du monarque outragé. Jean accepta cette mission difficile et réussit au-delà de toute espérance : de tous les points de la ville on accourut à ses homélies, « comme les abeilles à un champ de fleurs ; » la maison de DIEU ne désemplissait pas, et bientôt la réputation de l'orateur vola jusqu'aux extrémités de l'empire.

Le siège de Constantinople devint vacant : Chrysostome fut choisi pour l'occu-

per. Toutefois, comme on pouvait craindre et son refus et l'opposition du peuple d'Antioche, on usa de ruse pour le conduire à Constantinople.

Le voilà donc comme malgré lui évêque de la capitale de l'Orient. Il se montra digne de ce poste élevé. Actif, patient, énergique, persuasif, il réforma son clergé, fit la guerre aux abus, et s'opposa de toute son âme à cet esprit grec du Bas-Empire qui ruinait en même temps les caractères, la foi, les mœurs.

Un fragment de Théodoret nous montre ce que fut pour son troupeau cet illustre pontife : « L'un venait l'appeler pour secourir une misère urgente ; un autre lui demandait sa protection pour faire triompher le bon droit devant les tribunaux. Il distribuait des vivres aux affamés ; il revêtait la nudité des indigents ; il allait implorer des riches des secours qu'il partageait entre les pauvres. Tous les affligés le voulaient pour consolateur. Les prisonniers lui remettaient leurs mémoires justificatifs et le constituaient leur avocat d'office. Pas un malade pour qui l'on n'implorât la faveur de sa visite. L'étranger sans asile lui demandait l'hospitalité ; le débiteur poursuivi par un créancier impitoyable s'adressait à sa bourse, toujours vidée par l'aumône et toujours remplie par la charité des fidèles. Arbitre des querelles domestiques, pacificateur de toutes les discussions civiles, on le voulait toujours pour juge. Les esclaves menacés par la rigueur d'une maître tyrannique se réfugiaient près de lui : il parlait à tous le langage de la charité chrétienne et obtenait d'un côté la soumission, de l'autre l'indulgence. Les pauvres veuves, les orphelins dans la détresse, l'entouraient en criant : Père, ayez pitié de nous ! Oui, vraiment, il était père dans toute l'étendue du mot... Ici c'était un captif dont il se constituait le patron; là c'étaient des milliers d'indigents dont il se faisait le nourricier ; ailleurs des infirmes auxquels il ouvrait les portes de son hôpital ; plus loin des affligés dont il séchait les pleurs. Il était tout à tous, et constamment son visage reflétait la bienveillance et la douceur de JÉSUS-CHRIST. »

L'indulgence de Chrysostome ne l'aveuglait point. Une injustice faite à autrui semblait devenir la sienne propre. A Constantinople, comme jadis à Antioche, il reprit avec une noble indépendance et une intrépide liberté l'avarice des riches, le luxe des femmes et l'orgueil des grands. La cour même éprouva son zèle : il rappela souvent à l'empereur, à Eudoxie son épouse, leurs obligations. Cette vigueur épiscopale lui suscita des ennemis. Ils exploitèrent l'animosité de l'impératrice, et Chrysostome fut exilé. A peine était-il sorti de Constantinople qu'un tremblement de terre épouvanta la cour. Eudoxie elle-même demanda le rappel du saint : « Si l'évêque ne revient pas, » s'écria-t-elle, « nous n'avons plus d'empire ! »

Chrysostome revint ; mais le calme ne dura pas. On avait dressé à l'impératrice une statue d'argent près de l'église Sainte-Sophie, et l'on y célébrait des jeux publics mêlés de superstition. Le patriarche tonna contre cet abus. Eudoxie s'en offensa et lui fit reprendre le chemin de l'exil.

On le conduisit d'abord à Nicée, puis à Cucuse, en Arménie. Il avait confié sa

cause au pape Innocent. Les mesures que prenait ce pontife pour rétablir sur son siège l'illustre persécuté alarmèrent ses ennemis : en toute hâte ils le firent reléguer à Pithyonte, dans la région déserte des Tzanes, à l'extrémité du Pont-Euxin. Ses gardes avaient ordre de ne point l'épargner. Il raconte lui-même qu'en arrivant à Césarée, il fut tout heureux d'avoir de l'eau claire et un morceau de pain qui n'était pas moisi. Leurs mauvais traitements le tuèrent avant la dernière étape. Il mourut le 14 septembre 407, en prononçant cette belle parole de la résignation chrétienne : *En tout Dieu soit loué.*

RÉFLEXION PRATIQUE. — La perspective de l'exil et de la mort ne ferma jamais la bouche au vaillant patriarche de Constantinople. Gardons-nous, pour ménager l'opinion, de trahir la vérité.

28 Janvier.—S. CYRILLE, patriarche d'Alexandrie. 444.

SAINT Cyrille, que l'on a surnommé le *Défenseur de l'orthodoxie*, *Docteur de l'Incarnation*, était neveu de Théophile, patriarche d'Alexandrie. Il fit de tels progrès dans les études et la vertu qu'on le choisit pour succéder à son oncle. La ville d'Alexandrie se trouvait alors remplie d'hérétiques et de Juifs. Cyrille, déployant une sévérité que des historiens trouvent excessive, réprima l'insolence des uns et punit la cruauté des autres.

Outre les œuvres d'apostolat communes aux évêques où il exerça constamment son zèle, il fit honneur à l'Église par les savants ouvrages qu'il composa, et plus encore par sa noble et courageuse conduite dans l'affaire de Nestorius, patriarche de Constantinople. Cet évêque soutenait que Marie n'est point Mère de DIEU pour avoir donné à Notre-Seigneur le corps qu'il prit dans son chaste sein. De la sorte, il distinguait JÉSUS-CHRIST, homme, de JÉSUS-CHRIST, DIEU, au point d'admettre en lui deux personnes.

Cyrille défendit la vérité de toutes les forces de son beau talent et de sa grande foi. Mais il est rare qu'un dogmatiseur rende humblement les armes à son adversaire triomphant. Nestorius répondit aux lettres de Cyrille avec arrogance et mépris, continua de prêcher la fausse doctrine, et en infecta pour ainsi dire tout l'Orient. Le saint patriarche, tournant alors ses regards vers Rome, le centre et la règle de la foi, avertit le pape Célestin du funeste entêtement de Nestorius, et le supplia de porter remède aux troubles que semait partout cette division des croyances. Le saint père réunit un concile à Rome, condamna l'erreur et chargea Cyrille d'excommunier le patriarche de Constantinople, s'il refusait de se soumettre. Celui-ci, comptant sur la protection de l'empereur et sur sa propre autorité, refusa toute rétractation, et cita par représailles à son tribunal saint Cyrille lui-même, qu'il accusait d'hérésie. Pour en finir, le pape convoque à

Éphèse un concile œcuménique, et en donne la présidence à Cyrille, en qualité de légat du saint-siège.

S. Cyrille d'Alexandrie (d'après le Dominiquin).

Le 22 juin 431, les évêques, réunis en première session, conférèrent toute la journée. Une foule immense attendait, impatiente, la décison du concile. Dès qu'il eut proclamé que la Mère de JÉSUS-CHRIST est vraiment *Mère de Dieu*, l'allégresse fut générale. « Gloire à DIEU ! honneur au saint synode ! » criait-on de toutes parts. Au sortir de l'église on entoura les évêques, on les escorta jusqu'à leur demeure avec des flambeaux et des torches ; les rues étaient illuminées ; les femmes, portant à la main des cassolettes, brûlaient des parfums sur leur passage. Saint Cyrille, heureux de ce beau triomphe de la foi, retourna dans son diocèse et s'appliqua, le reste de sa vie, à rétablir et à cimenter la paix trop longtemps troublée par l'hérésie. Il mourut le 9 juin 444.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Marie est Mère du Verbe incarné, du Fils de DIEU devenu notre frère. Elle est donc aussi notre Mère : Aimons-la comme ses enfants.

29 Janvier. — S. FRANÇOIS de SALES, évêque et docteur. 1622.

FRANÇOIS de Sales ! voilà bien une des plus belles âmes que puissent offrir à notre admiration les annales de la sainteté. Il vint au monde le 21 août 1567, au château de Sales, près d'Annecy en Savoie. « Ce béni enfant, » dit le P. La Rivière, « portait dans toute sa personne le caractère de la bonté : toujours son visage était gracieux, son regard aimant et son maintien si modeste !... il semblait un petit ange. » Il fit ses études classiques à Paris, chez les jésuites. Dès cette époque, il promit à DIEU de rester tou-

jours chaste. En ce même temps, il éprouva une tentation de désespoir si violente que le trouble, la sécheresse et le dégoût s'emparèrent de son cœur. Pendant tout un mois, il se crut damné. Un jour que son âme était au paroxysme de l'épouvante, il va se prosterner devant l'image de Notre-Dame, dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès, implore le secours de la Mère de DIEU, lui promet de réciter le chapelet tous les jours de sa vie, et s'écrie dans un suprême effort de la plus séraphique charité : « Eh bien ! si je ne dois pas aimer le bon DIEU dans l'autre monde, je veux du moins l'aimer dans celui-ci ! » A l'instant même il retrouva la paix du cœur. Elle ne le quitta plus.

S. François de Sales (d'après la gravure de Morin, XVIIe siècle).

Lorsqu'il eut couronné du double titre de docteur ses études de droit à Padoue, il fit le pèlerinage de Rome et de Lorette, renouvela sa résolution de renoncer au monde et revint auprès de son père. Le comte de Sales rêvait pour son fils le plus brillant avenir, mais, toutes les aspirations de François étant vers le sacerdoce, Claude de Granier, son oncle, évêque de Genève, lui conféra la prêtrise et le chargea du ministère de la prédication. Les succès du jeune missionnaire furent prodigieux : trois ans de son apostolat ramenèrent à la vérité plus de soixante-douze mille protestants ; ce qui faisait dire au cardinal du Perron : « Convaincre les hérétiques, je m'en charge ; mais pour les convertir, il faut François de Sales. »

L'évêque de Genève le demanda pour coadjuteur et mourut peu de temps après. François reçut la consécration épiscopale, pour succéder à son oncle, le 8 décembre 1602. Sa nouvelle dignité ne fit qu'accroître son zèle, et il continua, comme un simple prêtre, à confesser, prêcher, catéchiser. Il visita jusqu'aux pa-

roisses les plus reculées de son diocèse, dans les gorges sauvages ou sur les flancs escarpés des montagnes, bravant les fatigues, les privations, et parfois les périls du voyage.

Sa vertu dominante était la douceur. « Le remède souverain contre les émotions subites d'impatience, » disait-il un jour, « est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles qu'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume. Lorsqu'on ne dit mot et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe, on étonne la colère et la calomnie, et l'on goûte une joie pure et durable. »

Il avait pour les pécheurs une tendresse ineffable. « Venez, » leur disait-il, « venez, mes chers enfants, que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur. Je ne vous demande que de ne point vous désespérer : je me charge de tout le reste. » Effectivement, *il se chargeait de tout le reste*, et au-delà : le trait suivant le fait bien voir. Un jour, il confessait un pécheur endurci, qui racontait froidement ses crimes comme on narre une histoire. L'évêque se mit à fondre en larmes : « Mon Père, qu'avez-vous donc ? » lui demanda ce mauvais pénitent. — « Mon fils, » répondit le saint, « je pleure de ce que vous ne savez pas pleurer. » Ce doux reproche fut efficace, et le pécheur pleura.

François avait-il à se plaindre d'une insolence, jamais l'aigreur n'y paraissait. Un jeune homme l'insultait un jour grossièrement : « Monsieur, » lui dit le saint évêque, « vous m'obligeriez beaucoup de me dire tout bas les injures qu'il vous plaira. Je vous proteste que je les porterai au pied du crucifix, et que personne n'en saura rien. » Un autre avait parlé de lui en termes licencieux : « Eh bien ! vous me voulez du mal, je le sais, » lui dit le charitable prélat ; « mais, croyez-le bien, m'arracheriez-vous un œil, que de l'autre je vous regarderais encore de bon cœur. »

François ruinait sa maison pour donner aux pauvres ; et lorsque son économe lui faisait des remontrances : « Vous avez raison, » répondait-il, « je suis incorrigible, et, qui pis est, j'ai bien l'air de l'être pour longtemps. » L'économe n'insistait pas, mais, en se retirant, il disait à ceux de la maison qu'il rencontrait : « Notre maître est un saint, mais il nous mènera tous et ira lui-même le premier à l'hôpital ! »

François de Sales, de concert avec sainte Chantal, institua les *visitandines*, qui restent toujours fidèles à l'esprit de leur saint fondateur.

Nous devons aussi à l'évêque de Genève des écrits abondants et lumineux, où respirent l'onction et la piété sous un coloris de langage admirable. L'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu* sont des chefs-d'œuvre qui conduisent bellement et sûrement les âmes dans le chemin de la perfection.

François mourut à Lyon d'une attaque d'apoplexie, le 28 décembre 1622.

Réflexion pratique. — Pourquoi le souvenir de saint François de Sales éveille-t-il toujours tant de sympathie ? Parce que cet homme de Dieu fut comme une incarnation de la douceur. Par la pratique de cette vertu l'homme revêt une force qui nous subjugue, nous attire et nous attache. Soyons doux, et, selon la promesse de Notre-Seigneur, nous posséderons la terre.

30 Janvier. — Ste BATHILDE, reine de France. 680.

Bathilde, — une des perles de la couronne de France, — était née d'une illustre famille anglo-saxonne. Enlevée par des pirates pendant les guerres de la Grande-Bretagne, elle fut vendue comme esclave à Erchinoald, maire du palais. Ses malheurs et sa beauté, autant que sa naissance, lui valurent des égards de la part de son maître : il l'aima bientôt et lui offrit de l'épouser. Pour toute réponse, elle prit la fuite en pleurant, et se tint cachée jusqu'au mariage du prince. Alors, au grand étonnement de tous, elle revint d'elle-même au palais reprendre ses anciennes fonctions de chambrière. Clovis II, à son tour, fut épris des grâces et des vertus de la jeune anglaise et lui demanda sa main : « Je suis votre esclave, » répondit Bathilde, « et, de gré ou de force, il faut que je me soumette à votre volonté. » — « Une esclave, » lui dit le roi, « ne saurait s'asseoir sur le trône de France ; je vous déclare libre, et libre aussi de refuser ma main. » — « Merci, seigneur, » répliqua la jeune fille, « merci de la grâce que vous m'accordez et de l'honneur que vous voulez me faire ; mais, en recouvrant la liberté, je retrouve pour tuteur mon père, et je ne puis accepter vos offres sans son consentement. »

Le père de Bathilde accéda sans peine aux vœux du jeune prince, et sa fille devint reine de France. Mais, en changeant de condition, Bathilde demeura ce qu'elle avait été jusqu'alors : douce, pieuse, charitable, zélée. Elle fit de grandes libéralités aux monastères, protégea le peuple, soulagea les malheureux, et rechercha les délices de la dévotion. Elle eut de son mariage trois fils, qui portèrent la couronne : Clotaire III, Childéric II et Thierry III. Chargée de la régence du royaume à la mort de Clovis, elle sut y maintenir la paix et la prospérité. Elle relève les monastères et en construit de nouveaux, elle envoie des missionnaires en Allemagne, elle nomme des saints aux évêchés vacants, elle abolit l'esclavage et fonde des hôpitaux. Peuples et grands, tous l'honoraient et la bénissaient.

Cependant Bathilde, au faîte de la puissance, n'aspirait qu'à descendre du trône pour terminer ses jours dans le silence d'un cloître. Elle fit dans ce but construire le monastère de Chelles et s'y retira, non point pour commander, mais pour obéir comme la dernière des novices. On la voyait, oubliant qu'elle était reine et mère de trois rois, vénérer l'abbesse comme sa supérieure, honorer les religieuses comme ses sœurs, et s'employer au travail comme une servante. Par surcroît, les souffrances l'assaillirent et la martyrisèrent ; mais, loin de se plaindre, elle bénissait Dieu. Elle mourut en odeur de sainteté, le 30 janvier 680.

Réflexion pratique. — Habituée à commander en reine, Bathilde ne dédaigne point d'obéir comme la dernière des femmes. A son exemple, abdiquons notre volonté propre entre les mains de nos supérieurs.

31 Janvier. — Ste MARCELLE, veuve. 410.

SUR la fin du IVe siècle, la vieille noblesse de Rome donna le bel exemple de cet entraînement vers la vie spirituelle et pénitente, qui peuplait les déserts de l'Orient, déjà sanctifiés par les Hilarion, les Macaire, les Pacôme et les Antoine. Au premier rang brilla sainte Marcelle, dont l'illustre famille avait donné à l'empire des gouverneurs et des consuls. Ayant perdu son époux après sept mois de mariage, elle fut recherchée par le premier magistrat de Rome, Céréalis, et sa mère la pressa de consentir à cette union. Marcelle, résolue de ne plus se donner à un homme mortel, refusa et devint, selon le mot de saint Jérôme, l'*exemplaire de la sainte viduité.*

Ayant appris de la bouche de saint Athanase comment se sanctifiaient dans la solitude des milliers de moines et de vierges, elle se proposa de les imiter dans le monde. Elle rejeta le luxe et les parures, se vêtit d'habits grossiers, s'interdit l'usage du vin et de la viande, et partagea son temps entre la lecture des Livres saints, la prière et la visite des pauvres. Son palais du mont Aventin fut bientôt comme un couvent : elle y réunissait les vierges et les veuves chrétiennes qui voulaient suivre avec elle les voies de la perfection, et elle n'en sortait que pour visiter les églises des saints apôtres et des martyrs, mais le plus secrètement possible, et jamais aux heures de la foule.

Lorsque saint Jérôme vint auprès du pape Damase, en 382, la pieuse veuve le pria de la diriger dans l'étude des Écritures, et sur ses instances le grand docteur ouvrit un cours sacré, que suivirent, assidues et attentives, Marcelle, Paule, Eustochie et d'autres chrétiennes de haute vertu et de grand nom. Les leçons du maître profitèrent si bien à Marcelle, qu'après le départ de Jérôme on eut souvent recours à elle pour l'explication des points obscurs de la Bible.

Après la mort de sa mère, dont elle ne s'était point séparée, Marcelle se retira hors de la ville, dans sa maison de campagne transformée en monastère. C'est là qu'elle eut à subir une épreuve douloureuse. Les hordes d'Alaric avaient assiégé Rome pour la troisième fois, et cette ville, prise d'assaut, était livrée au pillage. La maison de Marcelle fut envahie, et les barbares, croyant l'obliger par leurs mauvais traitements à livrer des richesses qu'elle n'avait plus, la déchirèrent à coups de fouet. Insensible à son propre malheur, la sainte veuve ne redoutait que l'insolence brutale de ces soudards pour la jeune Principia, sa compagne : à force de prières, elle finit par les attendrir ; ils respectèrent la jeune vierge et conduisirent les deux femmes à l'église Saint-Paul, qui servait de refuge.

Quelques jours après ce désastre, Marcelle rendit son âme à DIEU, le 31 janvier 410.

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'exemple des bons exerce autour d'eux une salutaire influence. Recherchons leur compagnie, afin d'imiter leurs vertus.

MOIS DE FÉVRIER.

1er Février. — S. IGNACE, martyr. 107.

IGNACE, deuxième évêque d'Antioche après saint Pierre, gouverna cette église quarante ans avec une telle sagesse, qu'il devint comme le patriarche de toute la Syrie.

Il soupirait depuis longtemps après le martyre, lorsque Trajan vint à Antioche et le fit comparaître. « Est-ce toi, » lui dit-il, « qui refuses d'offrir l'encens à nos dieux ? » — « Il n'y a qu'un seul DIEU, JÉSUS-CHRIST mort pour nous, » répond l'évêque. — « Tu avoues que

Martyre de saint Ignace d'Antioche.

ton DIEU est mort ? Et alors comment peux-tu l'adorer ? Nos dieux, à nous, sont immortels. » — « JÉSUS-CHRIST, éternel comme DIEU, s'est fait homme pour sauver les hommes et a souffert pour eux le supplice de la croix ; mais après trois jours il est ressuscité. Aucun de vos dieux a-t-il jamais rien fait de semblable et

peut-il lui être comparé ? Après s'être rendus célèbres par leurs crimes ou leurs turpitudes, ils sont tous morts et ne sont point ressuscités. » Et comme l'empereur le pressait de plus en plus de sauver ses jours en sacrifiant aux dieux : « Lequel voulez-vous que j'honore ? » dit l'évêque : « Mars l'adultère, ou Mercure le voleur ? »

Pour toute réponse, Trajan prononça cette sentence : « Ignace sera jeté dans les fers et livré, à Rome, aux bêtes de l'amphithéâtre. » Le martyr accueillit sa condamnation avec des transports de joie ; il présenta de lui-même ses mains aux chaînes et se mit à genoux pour les baiser. On le conduisit à Rome en suivant par terre les côtes d'Asie, de Macédoine et de Grèce. Le voyage dura plusieurs mois ; il ne fut qu'une marche triomphale, tant les chrétiens témoignèrent partout de leur vénération au saint confesseur de la foi. Passant à Smyrne, il put embrasser son vieil ami, saint Polycarpe, un autre disciple de saint Jean, et lui faire part du bonheur qu'il éprouvait à souffrir pour JÉSUS-CHRIST. « Tout ce que je désire,» écrivait-il aux Romains,« c'est qu'on me livre à des bêtes affamées, qui veuillent bien me dévorer sans retard. Autrement je les exciterai, je leur commanderai. Mes frères, pardonnez-moi, mais les avantages qui s'y trouvent, je les connais. »

Ignace arriva à Rome le 20 décembre, dernier jour des jeux publics. Les chrétiens se pressèrent en foule autour de lui ; le saint évêque les supplia de ne rien tenter pour empêcher son sacrifice. On le conduisit à l'amphithéâtre Flavien (le Colisée). Lorsqu'il entendit les lions rugir : « Je suis le froment de DIEU, » s'écria-t-il, « et je dois être moulu par la dent des bêtes pour être offert à JÉSUS-CHRIST comme un pain sacré. » Les fauves se jetèrent sur lui et le dévorèrent à l'instant. Et il ne resta de son corps que quelques os, précieuses reliques qu'enlevèrent les chrétiens et que reçut en triomphe l'église d'Antioche.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Selon le mot de saint Ignace, nous sommes le froment du CHRIST, semé par lui dans le sillon de l'Église, arrosé de son sang et fécondé par sa grâce. Mûrissons donc au soleil de sa charité, et ne nous plaignons pas d'être broyés sous la meule des épreuves, pour devenir un pain céleste.

2 Février. — S. CORNEILLE, le centurion. Ier siècle.

LE premier païen converti par saint Pierre fut Corneille, le centurion. Ce soldat craignait DIEU, multipliait ses prières et faisait d'abondantes aumônes. Un ange lui apparut et lui dit : « Tes prières et tes aumônes sont montées au trône de DIEU, comme un mémorial de tes bonnes œuvres. Envoie maintenant des hommes à Joppé, et fais venir près de toi Simon, surnommé Pierre ; il te dira ce que tu dois faire. » Appelant aussitôt deux de ses serviteurs et un soldat de sa cohorte, Corneille leur raconte sa vision et les dépêche à Joppé.

Pierre, de son côté, fut ravi dans une extase qu'il raconta aux apôtres et aux frères de Jérusalem : « Je voyais, » dit-il « comme une immense draperie de lin rattachée aux quatre extrémités, descendre du ciel et s'abaisser jusqu'à moi. Mes regards étaient fixés sur cette nappe mystérieuse ; elle était remplie de quadrupèdes, d'animaux, de reptiles et d'oiseaux de toute espèce. Une voix se fit entendre et me dit : Lève-toi, Pierre ; tue et mange. — Non, Seigneur, répondis-je ; rien de profane ou d'impur n'est jamais entré dans ma bouche ! — Et la voix reprit du haut du ciel : N'appelle point impur ce que DIEU a purifié. — Trois fois cette vision se reproduisit à mes regards, et elle disparut dans le ciel. Or, en ce moment même, trois étrangers arrivaient vers moi de la ville de Césarée. L'Esprit-Saint me dit de les suivre sans crainte. »

Le lendemain, Pierre partit avec eux, et six d'entre les frères de Joppé l'accompagnèrent. Après deux jours de marche, il arriva à Césarée. Corneille vint à sa rencontre et, se prosternant à ses pieds, il l'adora. Mais Pierre s'empressa de le relever en lui disant : « Moi aussi, je ne suis qu'un homme. » Et il pénétra dans la maison, et y trouva tous ceux que Corneille avait convoqués. Il se mit à leur prêcher JÉSUS-CHRIST, ses miracles, sa mort, la rémission des péchés à ceux qui croient en lui. Il parlait encore, lorsque l'Esprit-Saint descendit sur tous les assistants. Pierre, s'adressant aux fidèles, leur dit : « Qui donc refuserait l'eau du baptême à ceux qui ont reçu comme nous le Saint-Esprit ? » Et il ordonna de les baptiser au nom de JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur.

(Act. Ap. X et XI.)

Plus tard, une église fut bâtie sur l'emplacement de la maison du vertueux centenier.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Nos prières et nos bonnes œuvres sont comme des messagers que nous députons vers le ciel et qui nous en rapportent des trésors de miséricorde : *La prière monte, et la commisératiou descend*, dit saint Augustin.

3 Février. — S. BLAISE, évêque et martyr. 316.

Blaise, de Sébaste en Arménie, exerça d'abord la médecine. C'était un homme humble, pieux, patient. Chaste dans ses mœurs, juste dans ses actes, sincère dans ses paroles, il méritait l'éloge que font de Job nos Livres saints : *Vir simplex, et rectus, ac timens Deum;* homme simple, droit et craignant Dieu. Il méditait de se retirer dans la solitude pour y suivre les voies de la perfection, lorsque celui qui avait appelé à l'apostolat d'humbles pêcheurs, daigna le transformer en médecin des âmes : il fut choisi pour remplacer l'évêque de Sébaste, qui venait de mourir. Il gouverna son église avec tout le zèle et toute la sagesse qu'on puisse demander d'un saint pasteur. Son amour de la retraite lui fit choisir pour palais une caverne creusée dans le roc, sur la montagne voisine de la ville. C'est là qu'il traitait avec son peuple des choses du ciel : on accourait à lui de toutes parts, on écoutait ses exhortations ; et en guérissant les âmes souvent il soulagea les corps.

Lorsque le gouverneur de la Cappadoce et de l'Arménie commença la persécution des chrétiens à Sébaste, il fit rechercher l'évêque. Les soldats le trouvèrent dans sa caverne, entouré de bêtes sauvages qui le respectaient et lui obéissaient. Saisis d'admiration à cette vue, ils s'en retournèrent sans l'arrêter ; mais le gouverneur, moins sensible que les fauves du désert, envoya une seconde troupe s'emparer du pontife pour le conduire à son tribunal. Les soldats lui dirent, en l'abordant, qu'Agricolaüs le demandait : « Mes enfants, je suis prêt, » répondit-il avec un aimable sourire ; « et même il y a déjà longtemps que je vous attendais. Dieu s'est enfin souvenu de moi. Partons. » En route on lui amena plusieurs malades, entre autres un enfant qui se mourait de suffocation ; le saint confesseur pria pour eux et les guérit.

« Je suis ravi de vous voir, Blaise, cher ami des dieux immortels, » lui dit le juge en l'abordant. — « Ne donnez pas ce nom, répond l'évêque, à des esprits pervers qui ne peuvent faire aucun bien.» Agricolaüs, indigné, ordonne de bâtonner le martyr. Blaise supporte joyeusement ce long supplice ; après quoi on l'enferme dans un cachot. Mais les miracles qui s'y opèrent mettent le juge en fureur. L'évêque est ramené devant lui ; il le fait fouetter, déchirer avec des ongles de fer et jeter dans un lac. D'un signe de croix Blaise a solidifié les eaux : il s'assied tranquille, invitant les infidèles à éprouver ainsi la puissance de leurs dieux. Pour en finir, Agricolaüs lui fit trancher la tête.

Saint Blaise est le patron des cardeurs de laine et des tailleurs de pierre.

Réflexion pratique. — Jésus-Christ nous recommande dans l'Évangile d'être toujours prêts à mourir, puisque nous ignorons l'heure où la mort viendra. Heureux qui peut lui dire, lorsqu'elle se présente, le mot de Blaise à ses bourreaux : *Il y a longtemps que je vous attendais !*

4 Février.—S. ANDRÉ CORSINI, évêque de Fiésole. 1373.

AVANT la naissance d'André, sa mère, noble dame de Florence, eut un songe qui la bouleversa : il lui semblait qu'elle avait mis au monde un louveteau, et que ce monstre, s'étant réfugié dans l'église des carmes, s'était changé tout à coup en agneau. Cette vision porta la pieuse mère à vouer son enfant à la sainte Vierge, et à l'élever avec beaucoup de soin dans la vertu.

André ne répondit point à la sollicitude maternelle. Il devint querelleur, irrévérencieux, libertin. Un jour qu'il avait outragé sa mère, elle s'écria, fondant en larmes : « Quand donc mon louveteau se changera-t-il en agneau ? » André, pris d'un reste de tendresse, la questionne doucement. Elle lui raconte sa vision. Ému, travaillé par la grâce : « Mère, » réplique vivement le jeune homme, « séchez vos larmes ; c'est trop longtemps vivre la vie des brutes, le loup va devenir un agneau ! » Il s'échappe des bras de sa mère, vole à l'église des carmes, et là, prosterné devant l'autel, fait vœu de se donner à DIEU.

Peu de temps après, le jeune Corsini embrassa l'institut du Carmel. De prime abord sa ferveur étonna les plus parfaits. Ses passions un instant se révoltèrent, mais son énergie les dompta si bien qu'il demeura pour jamais leur vainqueur. Il porta jusqu'aux extrêmes limites l'obéissance, la ferveur, l'humilité. Prêtre, il était en chaire un apôtre, à l'autel un séraphin.

La ville de Fiésole le choisit pour son évêque. A cette nouvelle, André prend la fuite et se cache si bien qu'on désespère de le retrouver. Mais un enfant dévoile sa retraite, en même temps qu'un ordre du ciel l'oblige à la quitter. Le voilà donc malgré lui pontife : il s'en montrera digne. Loin de diminuer ses mortifications, à la haire il ajoute une ceinture de fer, et chaque jour il se discipline jusqu'au sang. Il considère les revenus de sa charge comme le patrimoine des pauvres, il leur donne sans calcul, et, à l'imitation du divin Maître, il leur lave les pieds. Un jour il s'en présenta un dont les jambes étaient pleines d'ulcères. André les pansa, et ils disparurent aussitôt. Ce saint homme avait un talent merveilleux de réunir les esprits divisés : à Fiésole et à Florence son entremise éteignit plusieurs discordes.

Il avait soixante-douze ans lorsque la sainte Vierge lui apparut la nuit de Noël

pendant la messe. Elle venait lui annoncer sa mort prochaine. Dès le lendemain, la fièvre le prit. Il régla les affaires de son évêché, récita dévotement les trois symboles des apôtres, de Nicée, de saint Athanase, et rendit son âme à DIEU en disant comme le vieillard Siméon : *Selon votre parole, Seigneur, laissez maintenant votre serviteur aller en paix* (6 janvier 1373).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Enfants chrétiens, vos mères, pour toucher vos cœurs, ont mieux à vous raconter qu'un songe : elles peuvent vous redire l'engagement solennel pris pour vous au baptême. N'oubliez pas cette promesse qui valut à vos fronts l'eau régénératrice du premier sacrement.

5 Février. — Ste AGATHE, vierge et martyre. 251.

AU temps où Dèce persécutait les chrétiens, Agathe comparut au tribunal du préteur de Sicile, Quintianus, à Catane. La vue de cette jeune fille, noble, riche et belle, enflamma son juge : il résolut de ne rien épargner pour obtenir sa main et la confia, dans ce but, à une femme perdue de mœurs, qui mit tout en œuvre pour corrompre sa foi et son innocence. L'inébranlable fermeté de la vierge défia l'audace criminelle de sa gardienne, et Quintianus apprit bientôt qu'il devait renoncer à la pervertir. Sur son ordre, elle se présenta de nouveau devant lui. « Eh quoi ! » s'écria-t-il, « tu es noble et d'illustre famille, et tu t'abaisses à un genre de vie qui ne convient qu'à des esclaves ? » — « La vraie noblesse, » répondit Agathe, « est d'aimer JÉSUS-CHRIST, dont je suis la servante. » — « Pour n'être pas les amis de ton DIEU, nous crois-tu donc dégradés ? » — « Le culte des idoles vous rend esclaves du démon. » Le gouverneur lui commande alors, sous peine des plus cruels supplices, de sacrifier aux dieux : « Quoi ! » dit l'intrépide vierge, « à l'infâme Jupiter, à l'impudique Vénus ? » Sur le champ, il la fit souffleter et conduire au cachot.

Le lendemain, on la ramène devant le préteur : « Renonce à ton CHRIST, » lui dit-il. — « Mais il est mon salut et ma vie ! » répond la vierge. A ces paroles, on l'étend sur un chevalet, on la déchire avec des ongles de fer, on la brûle avec des lames ardentes. Cette épreuve est pour elle un triomphe : elle semble rayonner de joie. Quintianus, redoublant de rage, lui fait couper le sein, et les bourreaux exécutent cette barbarie avec un tel raffinement que la chaste martyre reprend sévèrement son juge : « Tyran que tu es, » s'écrie-t-elle, « n'as-tu pas honte d'arracher à une femme le sein où tu as puisé le lait de ta mère ? »

Quintianus la renvoya en prison avec ordre de la laisser mourir de ses blessures. A peine était-elle dans son cachot qu'une lumière surnaturelle en dissipa les sombres horreurs, et saint Pierre lui apparut et la guérit. Le préteur, systématiquement aveuglé, attribua cette guérison à l'art magique d'Agathe, et lui ordonna de nouveau d'honorer les dieux de l'empire. « Mon DIEU est le seul DIEU, » répondit la vierge, « et je n'adorerai point les vôtres. » Alors on la saisit, on roule son corps avec une violence brutale sur des débris de verre mêlés à des charbons ardents,

puis on la jette expirante dans sa prison, et elle y meurt en priant DIEU de recevoir son âme.

Des miracles s'opérèrent sur son tombeau, et la ville de Catane fut préservée par son intercession des fureurs volcaniques de l'Etna.

Saint Pierre apparaît à sainte Agathe, et lui dit : « C'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui m'envoie vers toi ; je suis son apôtre Pierre. » Et pendant qu'il étend les mains, Agathe se trouve miraculeusement guérie.

RÉFLEXION PRATIQUE. — *La vraie noblesse est d'aimer Jésus-Christ ;* et le servir, c'est régner. Enviable royauté ! qui ne mène point aux trônes périssables de la terre, mais qui couronnera nos âmes dans les cieux.

6 Février. — S. VÉDASTE ou VAAST, évêque. 540.

Lorsque Clovis traversa Toul, après la victoire de Tolbiac, il y rencontra Vaast, vénérable prêtre qui s'était consacré à la vie contemplative et habitait un ermitage sur les bords de la Meuse. Il voulut s'en faire accompagner jusqu'à Reims, et profita de ses instructions pour se préparer au baptême. Durant le trajet, comme la foule se pressait autour du roi, au passage d'un pont près de Vouziers, un aveugle, apprenant que Vaast se trouvait dans le cortège, s'écria : « Bienheureux Vaast, élu de Dieu, ayez pitié de moi ! invoquez le Seigneur et rendez-moi la vue. » — Le solitaire comprit que Dieu lui accorderait cette grâce, non pas seulement pour récompenser la foi de l'aveugle, mais surtout pour fortifier le roi dans son pieux dessein, et disposer son entourage à imiter sa conversion. Il se mit en prières, puis, traçant un signe de croix sur le front de l'infirme, il dit : « Seigneur Jésus, qui êtes la vraie lumière, qui avez guéri l'aveugle-né de l'Évangile, ouvrez les yeux de cet homme, et que la multitude qui m'entoure comprenne que vous seul êtes Dieu, que le ciel et la terre vous obéissent. » Aussitôt l'aveugle recouvra la vue et se joignit à la foule en bénissant le Seigneur.

Vaast accompagna Clovis jusqu'à Reims. Saint Remi l'attacha d'abord à son église et plus tard le sacra évêque d'Arras. Quand l'ancien ermite de Toul se présenta aux portes de la cité dont il allait devenir le pasteur, il y trouva un aveugle et un boiteux qui lui demandèrent l'aumône. « Je suis, » leur dit-il, « un ministre de Jésus-Christ, et je ne possède ni or ni argent. Mais le Dieu que je prêche a des trésors inconnus aux hommes. » Il se mit en prières, et supplia le Seigneur avec larmes de manifester sa puissance au milieu de ce peuple idolâtre. A l'instant l'aveugle recouvra la vue et le boiteux l'usage de ses jambes. La foule, témoin de ce double miracle, se groupa autour de l'homme de Dieu et lui fit un accueil triomphal.

Son premier soin fut de chercher dans la cité des Atrebates l'emplacement de l'église que l'invasion d'Attila avait rasée. A l'aspect de ses ruines, que les ronces et les épines recouvraient, Vaast s'agenouilla et pleura. Puis il se mit à l'œuvre : le vieil édifice fut rebâti avec une magnificence nouvelle ; en même temps, les erreurs de l'idolâtrie disparurent du cœur des Atrebates, comme les ronces et les épines de leur cité dévastée. Le saint évêque évangélisa ce peuple pendant quarante ans avec un zèle qui ne fut point stérile : il n'y avait pas trouvé un seul chrétien à son arrivée ; il n'y laissa pas un seul païen à sa bienheureuse mort (6 février 540). (Darras, *Hist. g. de l'Église.*)

Réflexion pratique. — Fuir le monde, se renoncer soi-même et ne chercher que Dieu : voilà un chemin qui non seulement mène au ciel, mais souvent encore aux honneurs de la terre.

7 Février. — S. ROMUALD, fondateur des camaldules. 1027.

ROMUALD naquit à Ravenne, en 952, de l'illustre famille des Honorati. Sa première jeunesse fut mondaine et orageuse. A vingt ans, il assistait au duel où son père donna la mort à un de ses parents. Ce crime fit sur lui une salutaire impression : il résolut d'expier ses fautes par la pénitence et s'enferma dans le monastère de Classe, situé à quatre milles de Ravenne. Une fois hors du monde, il ne voulut plus y retourner : il prit donc l'habit, et fut bientôt un modèle d'austérité monacale. Sa rigueur indisposa même contre lui ses frères, et il les quitta pour se mettre sous la conduite d'un solitaire des environs de Venise, nommé Marin. C'était un homme de haute vertu, mais rude de manières et sans culture d'esprit. Pour reprendre Romuald, il lui donnait des coups de verge au côté gauche de la tête. Le disciple, après l'avoir longtemps souffert, lui dit un jour : « Mon maître, frappez à l'avenir du côté droit, s'il vous plaît, car je n'entends presque plus du côté gauche. » Marin admira tant de patience et adoucit son indiscrète sévérité.

Lorsque le doge de Venise, Pierre Orséolo, abandonna sa famille et le soin de la république pour entrer en religion, Romuald l'accompagna en Catalogne et y vécut plusieurs années, entouré de jeunes hommes qu'il se chargea de former à sa discipline. A cette époque, Marin lui-même le regardait comme son maître et lui obéissait.

Cependant Sergius, père de Romuald, touché de la grâce de DIEU et de l'exemple de son fils, avait quitté le monde et vivait dans un monastère, près de Ravenne, lorsqu'un jour il déclara, sous le coup d'une tentation violente, qu'il lui était impossible de persévérer. Les moines en donnent aussitôt avis à Romuald. Celui-ci, du fond des Gaules où il se trouvait depuis quelque temps, part nu-pieds, un bâton à la main, arrive en toute hâte au monastère et trouve le novice résolu de retourner au siècle. Alors, ne prenant conseil que des intérêts éternels de Sergius, il lui entrave les pieds, le charge de fers et en pleurant maltraite ainsi le corps de son malheureux père, afin de sauver une âme qui lui est chère entre toutes. Son zèle ne fut pas stérile : Sergius, ramené par de telles rigueurs, essuya sans nouvelle faiblesse l'orage intérieur qui, un instant, l'avait abattu, et retrouva bientôt la paix dans la persévérance.

Les sévérités de Romuald ménageaient à la vertu de nouveaux triomphes. Othon III et son favori Tham vinrent le trouver pour obtenir de DIEU le pardon de leurs crimes. Il enjoignit au prince d'aller pieds nus de Rome au mont Gargan, en pèlerinage à l'église de Saint-Michel, et de passer tout le carême au monastère de Classe. L'empereur obéit ponctuellement. Quant au favori du monarque, le saint l'obligea, pour trouver grâce devant DIEU, à passer le reste de ses jours dans un cloître.

Romuald bâtit plusieurs monastères. Le plus célèbre est celui de Camaldoli, en

Toscane. C'est là qu'il vit en songe une échelle qui allait de la terre au ciel, et où montaient des religieux vêtus de blanc. A son réveil, il assembla ses plus fervents disciples, leur donna l'habit de la vision miraculeuse, et fonda l'ordre célèbre des camaldules, qui a donné à l'Église de si nombreux et si grands saints. Il leur imposa la règle de Saint-Benoît, en y joignant quelques nouvelles observances.

A la fin de sa vie, Romuald se fit bâtir une cellule retirée avec un petit oratoire, et il y demeura dans le silence jusqu'au jour de sa mort (19 juin 1027).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Pour gravir les sommets escarpés de la vie spirituelle, le jeune Romuald supportait patiemment les coups de verge de son maître qui punissait de simples imperfections. Nous, au contraire, si quelqu'un s'avise, serait-ce par devoir, de reprendre nos plus condamnables écarts, nous boudons, nous murmurons, nous grinçons !

8 Février. — S. JEAN DE MATHA, fondateur des trinitaires. 1213.

JEAN, de famille ducale, vint au monde à Faucon, en Provence, l'an 1160. Ses parents présagèrent qu'il serait un saint, en le voyant dès le berceau refuser toute nourriture à certains jours de la semaine. Encore enfant, il laissait volontiers les jeux pour la prière et la méditation, et montrait une extrême tendresse envers les pauvres. Après qu'il eut étudié à Marseille, à Aix, et enfin à Paris, où il reçut le degré de docteur en théologie, l'évêque Maurice de Sully l'ordonna prêtre. Pendant la cérémonie de l'imposition des mains, on vit descendre sur sa tête un colonne de feu, et à sa première messe un ange apparut, vêtu d'une robe blanche avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et tenant à ses côtés deux captifs, l'un maure, l'autre chrétien. L'évêque conseillait à Jean d'aller soumettre ces visions au souverain pontife, mais l'humilité du jeune prêtre lui fit prendre un autre parti : il se retira dans le désert et se mit sous la conduite d'un solitaire nommé Félix de Valois. Ils embrassèrent ensemble les plus rigoureuses austérités. Un jour qu'ils conféraient pieusement des choses du ciel, assis près d'une fontaine, ils aperçurent un cerf qui portait dans sa ramure une croix rouge et bleue. Jean s'ouvrit alors à son compagnon du signe miraculeux de sa première messe, et du désir qu'il nourrissait depuis, de s'employer à la délivrance des chrétiens captifs chez les musulmans. Félix applaudit à son dessein et voulut s'y associer. Ils partirent pour Rome. Le pape Innocent III, après avoir mûrement délibéré, approuva le projet du nouvel institut, et le nomma lui-même l'*ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs* (1197).

L'œuvre prospéra dès le début, en France sous la conduite de Félix, en Italie sous celle de Jean de Matha. Celui-ci voulait se rendre personnellement en Afrique ; il dut se contenter, sur l'ordre du pape, d'y envoyer ses religieux, en se réservant lui-même pour une légation apostolique en Dalmatie. A son retour, la pourpre romaine lui fut offerte, mais le vicaire de JÉSUS-CHRIST n'arriva pas à vaincre l'humilité du saint religieux.

Jean put enfin partir pour l'Afrique et satisfaire son ardente charité. Il exhorta les chrétiens captifs à demeurer fermes dans la foi, et en fit élargir plusieurs centaines. Cette œuvre de miséricorde n'était pas sans dangers. A son second voyage, le zélé missionnaire avait embarqué cent vingt esclaves, lorsque les mahométans se précipitent sur le vaisseau en partance, coupent les mâts, déchirent les voiles, brisent les rames, enlèvent le gouvernail. Jean, plein de confiance en DIEU, donne quand même le signal du départ : on rame avec des débris de planches, on hisse pour voiles le manteau du saint et l'on aborde, après une heureuse traversée, au port d'Ostie.

Cependant les albigeois avaient franchi les Alpes et semaient en Italie leur pernicieuse doctrine. Jean courut les combattre : il prêchait, bâtissait des monastères, réformait les mœurs, rétablissait la foi. Après l'Italie, la France et même l'Espagne furent le théâtre de son apostolat.

Enfin, rappelé à Rome par le pape, il y mourut comblé de mérites, usé de fatigues et d'austérités, le 17 décembre 1213.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si, comme Jean de Matha, nous étions dociles aux inspirations du ciel, nous enfanterions des prodiges.

9 Février. — S. NICÉPHORE, martyr. 258.

IL y avait à Antioche, en Orient, un prêtre nommé Saprice et un laïque appelé Nicéphore, qui s'aimaient tendrement. La discorde souffla un jour dans leur cœur son venin mortel : ils en vinrent à s'éviter même dans la rue. Cependant Nicéphore fit des avances : plusieurs fois, par l'entremise de quelques amis, il tenta une réconciliation. Ce fut peine perdue. A la fin il se rendit lui-même auprès de Saprice, mais ne put l'ébranler.

Sur ces entrefaites la persécution s'allume contre les chrétiens. Saprice est arrêté. Il déclare au gouverneur qu'il est prêtre de JÉSUS-CHRIST, le seul vrai DIEU, et que les idoles sont d'exécrables démons. Condamné à la torture, il demeure ferme dans sa foi, qu'il va payer de sa tête, s'il persiste jusqu'au bout. Pendant qu'on le mène au supplice, Nicéphore accourt, et, se jetant à ses pieds : « Martyr de JÉSUS-CHRIST, » lui dit-il, « si je vous ai offensé, pardonnez-moi. » Saprice ne lui répond pas. Un peu plus loin Nicéphore renouvelle ses instances : « Martyr de JÉSUS-CHRIST, vous êtes sur le point de recevoir les palmes de la foi : oubliez, je vous en conjure, le tort que je vous ai fait. » Saprice est inexorable. Les bourreaux sont près de l'exécuter qu'il s'obstine encore, à ce moment suprême, dans sa rancune.

Elle lui devint fatale. Pour avoir opiniâtrément refusé la grâce de la réconciliation fraternelle, DIEU lui refusa la gloire du martyre.

« A genoux, » lui dirent les bourreaux, « qu'on te coupe la tête ! » — « Pourquoi me faire mourir ? » demanda Saprice. — « Parce que tu as refusé l'encens aux dieux de l'empire, contre les ordres du gouverneur. » — « Ne frappez pas, »

reprit-il ; « j'obéirai. » A ce moment, du milieu de la foule une voix se fit entendre : « Mon frère, » disait-elle, « DIEU vous réserve une couronne dans le ciel ; persévérez donc et sacrifiez votre vie plutôt que d'abandonner le CHRIST. » C'était Nicéphore qui parlait ainsi. Exhortations inutiles ! Saprice voulut sauver ses jours au prix de l'apostasie. Nicéphore, voyant ce prêtre trahir la foi, s'écria : « Je suis chrétien ! JÉSUS-CHRIST est le seul vrai DIEU, et je suis prêt à mourir pour lui à la place de Saprice. » Et il vint se mettre de lui-même entre les mains des bourreaux. L'un d'eux courut prendre les ordres du gouverneur ; il apporta bientôt une sentence capitale, et Nicéphore eut la tête tranchée (9 février 258). Cet épisode de la persécution en Orient confirme deux sentences de l'Esprit-Saint : *Peut-il aimer Dieu, celui qui n'aime pas son frère ?* (I Joan. IV, 20.) *Qui aime son prochain accomplit la loi.* (Rom. XIII, 8.)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Terrible leçon pour les cœurs rancuneux ! « Il n'est point d'œuvre de miséricorde qui nous soit d'un plus grand secours auprès de DIEU, » dit saint Augustin, « que l'oubli des injures. »

10 Février. — Ste SCHOLASTIQUE, vierge. 543.

SCHOLASTIQUE était la sœur jumelle de saint Benoît. Dès l'enfance elle se consacra au Seigneur. Lorsqu'elle apprit que son frère habitait le Mont-Cassin, elle alla le supplier d'être son guide, de lui tracer une règle et de lui permettre de fonder un monastère à une faible distance du sien. L'illustre religieux y consentit.

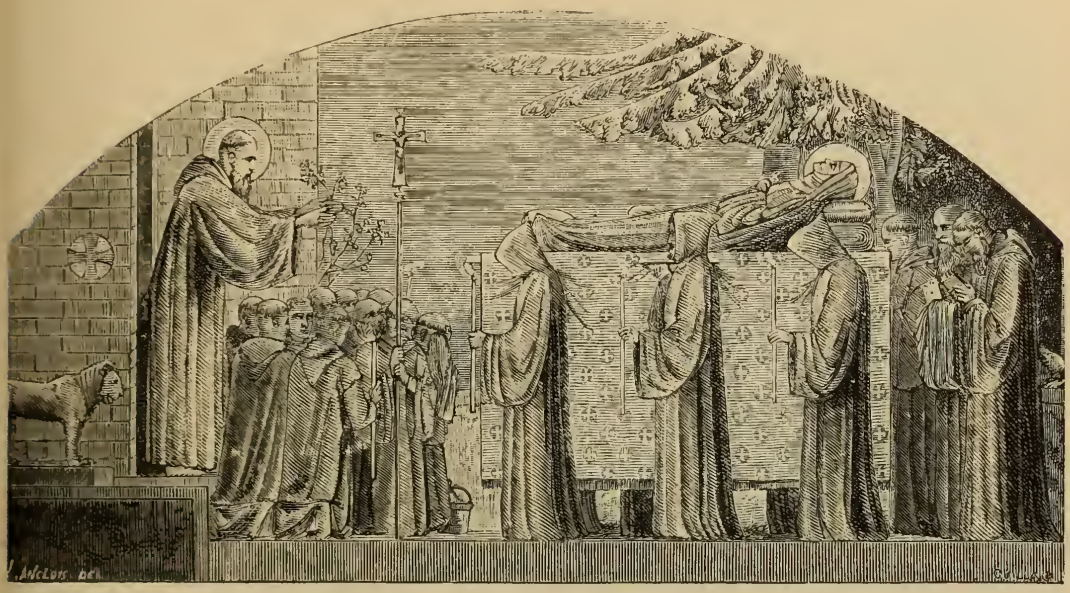
Bientôt un grand nombre de jeunes filles accoururent se ranger autour de Scholastique, pour se mettre sous sa direction et celle de saint Benoît. Telle fut l'origine de cet ordre fameux qui a donné tant d'héroïnes à la terre et de saintes au ciel. Le silence, la mortification, le travail et la prière étaient leurs exercices quotidiens. Scholastique ne se distinguait de ses compagnes que par une austérité plus rigoureuse, un recueillement plus entier, une oraison plus continue.

Dernier entretien de sainte Scholastique avec saint Benoît.

La sainte fille ne s'était réservé qu'une jouissance, celle de visiter son frère une

fois par an. Alors elle sortait de son cloître. Lui, de son côté, allait au-devant d'elle ; ils se rejoignaient sur le flanc de la montagne, en un lieu qu'on a longtemps vénéré.

Leur dernière rencontre est le seul épisode connu de la vie de sainte Scolastique, et qui a suffi pour assurer à son nom un impérissable souvenir. Ils avaient passé tout le jour en pieux entretiens et la nuit avançait. La vierge dit alors à son frère : « Je t'en prie, ne me quitte pas, afin que nous puissions parler des joies du ciel jusqu'à demain matin. » — « Que dis-tu là, ma sœur ? » répondit Benoît ; « à aucun prix je ne puis demeurer hors du monastère.» Devant ce refus, Scholastique appuie sa tête sur ses deux mains et se met à prier DIEU en pleurant à chaudes larmes. Il n'y avait pas le moindre nuage dans l'air. Cependant un orage



Funérailles de sainte Scholastique. — Saint Benoît reçoit sa sœur au Mont-Cassin et la fait placer dans son propre tombeau.
(D'après les fresques peintes au Mont-Cassin par les PP. bénédictins de la congrégation de Beuron.)

se déclare aussitôt : les éclairs brillent, la foudre gronde, la pluie tombe à torrents. « DIEU te pardonne, ma sœur, » dit Benoît ; « mais qu'as-tu fait ? » — « Eh bien ! oui, » répond la sainte, « je t'ai prié : tu ne m'as point écoutée ; alors j'ai prié DIEU, et lui m'écoute. Sors maintenant, si tu peux, et laisse-moi pour monter à ton monastère. » Le saint religieux, contraint par l'orage, dut rester jusqu'au jour. Il ne faut pas s'étonner de ce triomphe de la sœur sur le frère, dit saint Grégoire; des deux c'était la sœur qui avait le plus aimé ; or, auprès de DIEU, plus on aime et plus on est puissant.

Au matin ils se quittèrent pour ne plus se revoir ici-bas.

Trois jours après, Benoît vit l'âme de sa sœur montant au ciel sous la forme

d'une colombe. Il envoya chercher son corps et le déposa dans la sépulture qu'il avait fait préparer pour lui-même, et où la mort, quelques semaines plus tard, devait les réunir.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Il n'est rien qu'une foi vive, unie à l'amour ardent, ne puisse obtenir de DIEU : *En vérité*, disait Notre-Seigneur aux apôtres, *si vous avez la foi et que vous n'hésitiez point, quand même vous diriez à cette montagne : Soulève-toi et jette-toi dans la mer, cela s'accomplirait aussitôt. Tout ce que dans la prière vous demanderez avec foi, vous l'obtiendrez.* (Matth., XXI, 21 et 22.)

11 Février. — S. SÉVERIN, abbé. 507.

SÉVERIN naquit en Bourgogne d'une famille riche et chrétienne. Très jeune encore, il quitta le monde pour pratiquer les conseils évangéliques, et se retira au monastère de Saint-Maurice, dans le Valais. Sa vie, toute de charité, de pénitence et d'union à DIEU, le désigna pour la première charge dans cette grande famille monacale : il en devint l'abbé et la dirigea longtemps, plus encore par l'exemple de ses hautes vertus que par la sagesse de son gouvernement.

DIEU le favorisa du don des miracles. Il en opéra un si grand nombre que sa réputation vola bientôt jusqu'aux provinces les plus éloignées, jusqu'à la cour de Clovis, roi de France, alors miné par la fièvre et abandonné comme incurable par les premiers médecins du royaume. Instruit par la renommée du pouvoir surnaturel de Séverin, ce prince lui dépêcha un messager et le pria de venir auprès de lui. Le saint religieux, voyant un ordre du ciel dans le désir du roi, prit son chemin par la Bourgogne et partit pour Paris. A Nevers, il trouva l'évêque de cette ville en proie à de grandes douleurs, privé de la parole et de l'ouïe. Ses prières obtinrent de DIEU la guérison du prélat. Aux portes de Paris, un lépreux, que Séverin baisa, vit aussitôt disparaître son affreuse maladie. Le peuple, témoin de ce miracle, acclama le saint abbé et lui fit une réception triomphale.

Séverin se rendit sans retard auprès de l'auguste malade, doublement heureux de le recevoir sous de tels auspices. Aussitôt arrivé, il se prosterne, adresse au Seigneur une fervente prière et commande à la reine Clotilde et à toute l'assistance de prier avec lui. Puis, se relevant, il couvre le roi de son manteau : à l'heure même, la fièvre disparaît, Clovis se lève, Clovis est guéri ! Toute la cour est dans la joie, tout le peuple est en fête. Le prince, pour témoigner à DIEU sa reconnaissance, ordonne une procession générale, distribue aux indigents d'abondantes aumônes et accorde leur grâce à tous les prisonniers.

Dès qu'il fut permis à Séverin de quitter Paris, l'humble moine se hâta de rentrer dans la solitude. Il savait d'ailleurs par révélation que son âme allait bientôt quitter la terre, et qu'il ne reverrait plus sa chère famille de Saint-Maurice. En traversant le diocèse de Sens, il s'arrêta au petit oratoire bâti près de Château-Landon par les saints prêtres Paschase et Ursicin. C'est là qu'il devait

mourir. A ses derniers moments, une clarté miraculeuse qui parut dans sa cellule, signala le départ de son âme pour le ciel (507).

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU ne sait rien refuser à la prière des saints. Faisons-nous parmi eux des protecteurs, et, comme Clovis, nous obtiendrons du ciel des faveurs signalées.

12 Février. — Ste EULALIE, vierge et martyre. 304.

AU commencement du IVe siècle, un monstre de cruauté, Dacien, qui gouvernait l'Espagne, faisait ruisseler le sang des martyrs. Eulalie, jeune fille de noble race et à peine adolescente, ayant appris l'arrivée du tyran à Barcelone, s'échappe de la maison paternelle et vient, sous l'inspiration d'une charité naïve, se présenter à son tribunal. Sa distinction, sa beauté naissante frappent le gouverneur en même temps que son courage l'étonne. « Que veux-tu, mon enfant ? » lui demande-t-il d'un ton doucereux. — « Je veux te reprocher ta conduite cruelle envers d'innocentes victimes. »— « Mais, qui donc es-tu, pour me parler ainsi ? » — « Je suis une chrétienne. » — « N'insulte pas en ma personne l'autorité de nos divins empereurs. » — « Je méprise leurs idoles et je suis chrétienne. » — « Il te faut adorer nos dieux immortels. » — « Je n'ai pour eux que du mépris et je n'adore que le CHRIST. » Dacien, pour la châtier, commande à un soldat de la promener sur son dos par les rues de la ville, pendant qu'un satellite la fouettera, comme on corrige un enfant.

Il espérait par cette humiliation réduire Eulalie ; elle lui montra qu'à ce jeu cruel il n'avait rien gagné. Changeant alors de tactique, le tyran la fit dépouiller, mettre au chevalet, déchirer avec des ongles de fer, brûler avec des torches ardentes. L'intrépide vierge, aidée de la grâce d'en haut, supporta toutes ces tortures avec une sérénité admirable. Comme elle reprochait aux bourreaux leur impuissance, ils la jetèrent dans une cuve de chaux bouillante, et versèrent sur ses membres délicats de l'huile brûlante et du plomb fondu. Eulalie, toujours calme, toujours inébranlable, invoquait le Seigneur dans ses souffrances et triomphait de ses bourreaux. Honteux de leur défaite et redoutant pour les spectateurs un tel exemple d'héroïsme chrétien, ils l'attachèrent à une croix ; elle eut ainsi le bonheur de mourir du supplice de son divin époux, le 12 février 304. On vit son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. Son corps virginal, abandonné aux animaux carnassiers, fut, pendant la nuit, couvert de neige, puis recueilli par des chrétiens qui lui rendirent les honneurs dus aux restes consacrés des martyrs.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Au souffle de l'Esprit de DIEU, l'âme recherche avec enthousiasme les occasions d'affirmer son amour et sa foi. Puis, si les épreuves surviennent, elle y goûte un doux repos, et elle lasse les persécuteurs sans se lasser jamais.

13 Février. — S. POLYEUCTE, martyr. 257.

AU temps des empereurs Dèce et Valérien, vivaient à Mélitène, en Arménie, deux hommes de guerre, Néarque et Polyeucte, liés ensemble d'une étroite amité. Néarque était chrétien. Polyeucte n'avait pas encore renoncé au paganisme, mais il pratiquait les vertus d'un croyant et se montrait digne de le devenir.

Lorsqu'arrivèrent les jours de la persécution, Néarque trembla pour son ami : les dissentiments religieux n'allaient-ils pas refroidir leur vieille affection ? Une tristesse accablante s'empara de son âme. Polyeucte s'en aperçut bientôt et voulut en savoir la cause. « Cher ami, » s'écria Néarque, « ce qui m'accable, c'est la séparation qui va mettre fin à notre amitié. » — « Que dis-tu ? » s'écrie à son tour Polyeucte ; « la mort seule pourra nous séparer. » Puis il se lève, embrasse son ami et, le tenant étroitement serré : « Parle clairement, » ajoute-t-il ; qu'avons-nous à craindre ? » — « Cet édit fatal des empereurs ! » répond Néarque en soupirant. Polyeucte se sentit frappé au cœur ; mais à l'instant une pensée surnaturelle releva son courage : « Ami, » s'écria-t-il, « quelque chose s'y opposera. Naguère ton CHRIST m'est apparu : il m'a dépouillé de mon méchant habit pour me revêtir d'une tunique éclatante, qu'il a lui-même attachée sur mes épaules avec une agrafe d'or. » A ces mots, Néarque tressaillit de joie : « Est-ce que tu le connais, mon CHRIST, » dit-il, « le Fils du DIEU vivant ? » — « N'est-il pas le DIEU de mon ami ? » répliqua Polyeucte ; « et ne m'as-tu pas ravi d'admiration en me lisant ses discours ? Oh ! comme volontiers je lui sacrifierais ma vie :.. Mais je n'ai pas reçu le baptême ! » — « Polyeucte, celui qui meurt pour JÉSUS-CHRIST se baptise lui-même dans son propre sang. » — « A ce titre, Néarque, je serai bientôt chrétien. »

Polyeucte sort aussitôt, va saisir l'édit de persécution, le met en pièces et le jette au vent. Il entre ensuite dans le temple, renverse les idoles et les brise contre terre : « Vengeance, vengeance ! » crie-t-on de toutes parts : « nos dieux sont outragés ! » Les soldats accourent, conduits par Félix, beau-père de Polyeucte. Cet officier, apprenant que son gendre est le coupable : « Malheureux que je suis ! » s'écrie-t-il, fou de douleur, « mes enfants sont perdus ! » — « Voilà, » disait fièrement Polyeucte, « voilà comment le serviteur du CHRIST humilie vos idoles. »

Félix essaya d'ébranler sa foi, par la persuasion d'abord, et ensuite par les menaces. N'y pouvant réussir, il le fit arrêter. Pauline, avertie par son père, prend avec elle son enfant, vole tout en larmes vers son mari, et le conjure d'obéir aux empereurs. Polyeucte est en proie à la plus poignante émotion, mais demeure inébranlable : « Pauline, » dit-il à son épouse, « si tu veux m'écouter, je t'enseignerai la connaissance du vrai DIEU ; nous l'adorerons ensemble, et ensemble nous échangerons cette courte vie pour une vie éternelle. »

Pour lui faire désavouer sa foi on en vint aux plus cruels tourments, et comme

tous les efforts des bourreaux étaient stériles, Félix eut le courage barbare de condamner son gendre à la mort : Polyeucte dut périr par le glaive. En marchant au supplice, il aperçut Néarque : « Souviens-toi de notre amitié, » lui dit-il avec une émotion contenue. Un instant après sa tête tomba.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Cette pensée, que le CHRIST était le DIEU de son ami, ouvrait l'âme de Polyeucte à la grâce. Lions-nous avec les fervents : leur sainte amitié nous sera salutaire.

14 Février. — S. VALENTIN, prêtre et martyr. 270.

Saint Valentin chargé de chaînes.
(D'après le tableau de Barth. Zeitblom, à Augsbourg.)

LE prêtre Valentin vivait à Rome sous le règne de Claude II. Une haute réputation de sagesse et de sainteté lui avait attiré la vénération des païens eux-mêmes. Son zèle était ardent, sa charité le rendait le père des pauvres, son commerce doux et affable lui gagnait tous les cœurs.

L'empereur, ayant appris son mérite, voulut le voir ; dès qu'il le vit, il désira se l'attacher. « Pourquoi, » lui dit-il devant sa cour, « ne voulez-vous pas être mon ami, puisque je veux être le vôtre ? Pourquoi n'adorez-vous pas nos dieux ? » — « Seigneur, » répond Valentin, « si vous connaissiez Celui que je sers, vous détesteriez le culte des démons, et avec moi vous adoreriez le seul vrai DIEU, dont JÉSUS-CHRIST est le Fils. » —

« Que pensez-vous du grand Jupiter ? » lui demande un courtisan. — « Ce que vous devez en penser vous-même, avec vos poètes, qu'il est le type de la perversité. » On ne laissa pas de crier au blasphème, mais personne ne sut que lui répondre.

L'empereur voulut l'entretenir en particulier. Le saint prêtre lui parla de la religion du CHRIST avec tant de sagesse et de clarté, que le prince fut sur le point de se convertir. Mais, hélas ! quelle force le respect humain n'a-t-il pas sur le cœur de l'homme ! Claude, n'osant braver son entourage païen, livra l'homme de DIEU au préfet Calpurne, qui le fit jeter en prison et traduire devant le juge Astérius.

Celui-ci appela donc Valentin à son tribunal : « Comment, » lui dit-il, « vous, homme de sens et de sagesse, pouvez-vous regarder le CHRIST comme la vraie lumière ? » — « Croyez-le, Astérius, JÉSUS-CHRIST, mon Sauveur et mon DIEU, est vraiment la lumière qui éclaire tout homme en ce monde. » — « Si cela est, qu'il le prouve, qu'il éclaire ma fille, aveugle depuis plusieurs années, et je crois en lui ! »

Valentin, ne doutant pas que DIEU voulût confirmer sa foi par un miracle, fait venir aussitôt la jeune fille et marque ses yeux du signe de la croix, en disant : « Seigneur JÉSUS, vrai DIEU et vrai homme, qui avez guéri l'aveugle de naissance et qui voulez le salut de tous les hommes, exaucez la prière d'un misérable pécheur et rendez la vue à cette enfant. » A l'instant même la jeune fille est guérie. Astérius tint sa parole : il crut, lui et toute sa famille, et Valentin les baptisa au nombre de quarante-quatre, dont plusieurs, quelques jours après, endurèrent le martyre.

Le saint prêtre fut remis entre les mains d'autres juges. Pour ébranler sa constance, ils le firent fouetter à plusieurs reprises, le jetèrent dans les prisons chargé de chaînes, et enfin le condamnèrent à être décapité (14 février 270).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Souvent un seul miracle opéré devant des païens les détachait du culte de leurs idoles, et des milliers de prodiges auxquels nous croyons et qui confirment notre foi, n'ont aucune vertu contre nos passions, ces idoles de notre cœur ! Sommes-nous donc de cette race d'hommes que les plus étonnantes merveilles ne peuvent émouvoir ?

15 Février. — SS. FAUSTIN et JOVITE, martyrs. 122.

DEUX frères d'illustre famille, Faustin et Jovite, vivaient pieusement à Brescia, dans la Gaule cisalpine. L'évêque Apollonius, connaissant leur zèle et leur foi éclairée, conféra la prêtrise à Faustin, et à Jovite le diaconat. Devenus ministres du Seigneur, ils prêchèrent avec une hardiesse tout apostolique, et leurs succès alarmèrent bientôt les ennemis du nom chrétien. Le comte Italicus, un des plus acharnés, se rendit à Rome auprès de l'empereur, dénonça Faustin et Jovite comme les plus redoutables adversaires du culte des dieux, et obtint tout pouvoir pour réprimer leur prosélytisme.

De retour à Brescia, Italicus fit prendre Faustin et Jovite, leur ordonnant, sous

la menace des plus cruels supplices, de sacrifier aux idoles. Ils refusèrent énergiquement; et comme l'empereur devait arriver aux premiers jours, on les jeta en prison.

Adrien voulut les voir : « Est-il un dieu plus grand que le Soleil, » leur demanda-t-il, » pour que vous abandonniez son culte ? » — « Nous adorons le vrai DIEU, celui qui a fait le soleil, la lune et les étoiles. » — « Soyez sages. En sacrifiant aux dieux, vous vous assurez les premières places dans mon empire. » — « Ce serait un crime et une infamie pour nous. » — « Votre crime, c'est d'être chrétiens. » — « C'est notre devoir de l'être. » — Si vous ne voulez pas mourir, sacrifiez. » — « Nous ne sacrifions qu'à DIEU. » L'empereur les condamna aux bêtes. On lâcha sur eux quatre lions pour les dévorer, mais ils ne leur firent aucun mal. On lança des léopards : ils vinrent se rouler aux pieds des saints confesseurs. On ouvrit alors la cage des ours, que l'on excita avec des torches ardentes, mais ces fauves oublièrent, eux aussi, leur férocité.

Le lendemain, l'empereur, exaspéré, fit allumer un bûcher : le feu respecta les deux saints ; debout, immobiles, les mains vers le ciel, ils chantaient au milieu des flammes les louanges du Seigneur. A la vue de tels miracles, beaucoup de personnes se convertirent, entre autres Calocère, officier de la cour impériale, qui fut conduit à Milan avec Faustin et Jovite. Arrivés dans cette ville à la suite d'Adrien, on les tourmenta horriblement : les fouets, le plomb fondu, le fer rouge, furent employés tour à tour. Calocère succomba dans les supplices. Ses deux compagnons, toujours vivants, furent traînés à Rome pour y continuer leur généreux combat. Ils prirent ensuite le chemin de Naples, où on les jeta pieds et poings liés dans la mer. Encore une fois miraculeusement sauvés, on les reconduisit à Brescia, leur ville natale ; là tombèrent enfin sous la hache du bourreau leurs têtes vénérables, déjà chargées des lauriers du martyre (15 février 122).

RÉFLEXION MORALE. — Il faut toujours que l'homme subisse en ce monde quelque sorte de martyre. Le ciel est à ce prix.

16 Février. — Ste JULIENNE, vierge et martyre. 308.

JULIENNE, de Nicomédie, eut un père païen et une mère sans religion. Plus sage que ses parents, elle se fit baptiser. Lorsqu'elle apprit qu'Africain, son père, l'avait fiancée à Évilase, préfet de Nicomédie, elle exigea, pour consentir à cette union, que le jeune homme se fît chrétien. Stupéfait d'une telle réponse, Évilase porta ses plaintes au père de la jeune vierge. Africain, transporté de fureur, mande aussitôt sa fille : « Est-il vrai, » lui dit-il, « que tu refuses l'honneur d'être la première dans Nicomédie ? » — « Si mon fiancé ne veut pas être chrétien, » répond Julienne, « je regarde tout le reste comme rien. » — « Je le jure par les dieux ! » s'écrie Africain, « si tu persistes dans ton refus, moi-même je te livre aux bêtes : ma fille aux lions plutôt que chrétienne ! » — « Je respecte vos ordres, mon père ; mais je ne puis désavouer

ma foi. » — « Je t'en conjure, ma fille, sauve ta vie avec ta fortune. » — « Mon père, je suis chrétienne, et je resterai chrétienne. »

Furieux de cette réponse, Africain oublie que Julienne est sa fille : pour l'ébranler il a recours aux fouets, à la prison, aux fers. Il la livre ensuite au préfet, qui devient alors son juge. En la voyant paraître toute meurtrie, Évilase s'émeut : « Eh quoi ! » s'écrie-t-il, « une fille de votre rang et de votre mérite s'engager ainsi dans les ridicules extravagances des chrétiens ! Croyez-moi : sacrifiez aux dieux et devenez la première dans Nicomédie. » — « Je suis chrétienne : les honneurs me touchent peu ; votre salut m'occupe davantage. Si vous m'aimez, renoncez aux idoles et adorez le vrai DIEU. » Évilase, touché de ces paroles, répond en soupirant : « Je le ferais volontiers par amour pour vous, mais, hélas ! le puis-je ? Il y va de mes biens, de ma charge, de ma vie ! » — « Quoi ? » reprend Julienne, « vous craignez les princes de la terre, et vous ne redoutez pas le Roi du ciel ? Moi, je suis chrétienne, et pour rien au monde je ne voudrais déplaire à DIEU. »

Le préfet, craignant déjà d'être soupçonné de faiblesse, s'emporta jusqu'à menacer la jeune vierge ; et comme elle demeurait ferme dans sa résolution, des menaces il en vint aux actes. Par son ordre, les bourreaux attachèrent Julienne et la déchirèrent à coups de fouets ; puis ils la suspendirent par les cheveux et lui brûlèrent les flancs ; enfin ils lui percèrent les mains avec un fer chaud et la jetèrent à demi-morte dans un cachot. Le lendemain, ils s'attendaient à n'y trouver qu'un cadavre ; mais Julienne était guérie. Le préfet, plein de confusion et de rage, la fit jeter au milieu des flammes : le feu la respecta, et ce prodige convertit plus de cinq cents idolâtres qui furent martyrisés. L'huile bouillante, où l'on plongea l'héroïque vierge, ne fut pas moins inoffensive ; il fallut, pour en finir, lui trancher la tête (308).

RÉFLEXION MORALE. — Julien ne refusa de s'unir à un homme qui ne partageait pas sa foi. Que d'épouses gémissent pour n'avoir pas repoussé un hymen où les dissentiments religieux apportaient le germe fatal d'une inévitable désunion !

17 Février. — S. SILVIN, évêque. 718.

SILVIN, d'une illustre famille des Gaules, naquit à Toulouse, et passa une partie de sa jeunesse à la cour de Childéric II et de Thierri III, rois de Neustrie. Pour complaire à ses parents, il avait promis d'épouser une personne de condition ; mais son désir d'embrasser une vie plus parfaite lui fit rendre sa parole, et quitter famille et patrie pour entreprendre divers pèlerinages. Il fit le voyage de la Palestine et visita les lieux saints. Au retour, il alla vénérer le tombeau des saints Apôtres, à Rome, et le souverain pontife lui conféra le titre d'évêque régionnaire, c'est-à-dire avec mission de prêcher la foi dans les pays encore idolâtres.

La Picardie fut le principal théâtre de ses travaux apostoliques, et son zèle y

opéra de nombreuses conversions. Il était si humble, si doux, si mortifié ! On l'aimait comme un père, on l'honorait comme un roi, on l'écoutait comme un saint. Libéral envers les autres, il se contentait de peu pour lui-même : quelques fruits ou légumes étaient sa nourriture, des planches ou la terre nue, son lit. Bien des fois il donna aux pauvres ses propres vêtements. Il fit mettre en liberté plusieurs captifs dans des contrées lointaines. Pénétré de la grandeur de nos saints mystères, il voulait pour l'office divin la pompe des cérémonies, des chants majestueux et de riches décors ; il exigeait qu'il y eût toujours quelques adorateurs au pied du saint sacrement.

Au milieu des occupations incessantes de son laborieux ministère, il trouvait du temps chaque jour pour penser à son âme, ou plutôt il gardait un recueillement intérieur continuel, qui était une prière ininterrompue.

Sur la fin de sa vie, il supporta de longues souffrances avec une résignation angélique, et mourut doucement dans une extase où il voyait le ciel entr'ouvert (718). Sa dépouille reposa dans le monastère d'Auchy, en Artois, qu'il avait fondé. Les habitants de Thérouanne, de Boulogne, de Calais et du pays voisin lui doivent le bienfait de la foi.

RÉFLEXION MORALE. — Accomplis dans une pensée de foi, les pèlerinages ont une vertu sanctifiante que les âmes dociles ne manquent jamais de recueillir.

18 Février. — S. SIMÉON, évêque et martyr. 107.

SIMÉON eut pour père Cléophas (Alphée), frère de saint Joseph, et pour mère Marie, cette femme courageuse qui accompagna la sainte Vierge au Calvaire. Disciple du Sauveur, il fut témoin de ses miracles, de sa résurrection, de son ascension, et il reçut l'Esprit-Saint dans le cénacle, le jour de la Pentecôte.

L'évêque de Jérusalem, saint Jacques-le-Mineur, était son frère. Ils travaillaient ensemble à la conversion des enfants d'Israël, lorsqu'une horrible persécution mit la couronne du martyre sur la tête du pontife. Siméon fut élu pour lui succéder.

Cependant l'épouvantable désolation de Jérusalem, prédite par le Sauveur, était imminente : les Romains allaient assiéger cette ville maudite. Le nouvel évêque, emmenant avec lui tous les fidèles, se retira sur l'autre rive du Jourdain, au bourg de Pella. Après le sac de Jérusalem, dont il ne resta pas pierre sur pierre, les chrétiens bâtirent une cité nouvelle, et cette église, grâce au zèle et à la piété de Siméon, devint des plus florissantes. Un grand nombre de Juifs embrassèrent alors la foi chrétienne.

Pasteur vigilant, athlète infatigable, l'évêque de Jérusalem était une victime désignée d'avance aux fureurs de la persécution. Sous l'empereur Trajan, Siméon, plus que centenaire, fut dénoncé au proconsul Atticus comme un survivant de la race royale de David et l'un des plus fanatiques adorateurs de JÉSUS-CHRIST. Le gouverneur le fit arrêter. Touché de compassion à la vue de l'auguste vieillard, il

s'efforça de l'amener par la douceur à sacrifier aux idoles. N'y pouvant réussir, il employa pendant deux jours, pour le châtier, les fouets et d'autres supplices barbares. Le saint évêque, malgré son grand âge, fit preuve de constance et d'énergie à tel point que les spectateurs criaient au miracle.

Le proconsul, craignant pour le culte païen l'effet moral d'un pareil exemple, se hâta de condamner Siméon au supplice de la croix. Le vénérable pontife accueillit cette sentence avec des transports de joie : il allait mourir comme était mort son divin Maître ! Et il expira suspendu entre ciel et terre, en louant DIEU, en remerciant Notre-Seigneur (107). Il avait gouverné l'église de Jérusalem plus de quarante ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si DIEU vous présente une croix, ne vous plaignez pas; remerciez-le plutôt, comme fit Siméon. Dans ses bras austères elle porte JÉSUS-CHRIST.

19 Février. — S. GABIN et Ste SUZANNE, martyrs. 296.

GABIN, dalmate d'origine, était frère du pape S. Caïus et oncle de l'empereur Dioclétien. Il vécut d'abord dans le mariage et eut une fille nommée Suzanne. Devenu veuf, il entra dans le clergé de Rome et fut honoré de la prêtrise.

Dioclétien s'était associé dans le gouvernement de l'empire Constance-Chlore et Galérius, qu'il décorait du nom de *Césars*. Il voulut marier Galérius avec sa cousine Suzanne, et chargea l'impératrice Prisca de négocier l'affaire. Celle-ci manda près d'elle la jeune fille et sut bientôt le secret de son cœur : Suzanne était chrétienne, comme l'impératrice sa tante, et avait voué à DIEU sa virginité. Elle protesta qu'elle mourrait plutôt que de trahir ses serments. Dioclétien, irrité, donna l'ordre de la chasser du palais et de la renvoyer dans la maison de Gabin, son père. Suzanne prit congé de Prisca, qui la bénit en disant : « Allez, ma fille, le DIEU qui sauva jadis la juive Suzanne, protégera la Suzanne chrétienne. » Cependant Dioclétien ne comprenait pas cette obstination de jeune fille. « Comment, » disait-il à Prisca, « vous n'avez pu déterminer Suzanne, ce modèle de douceur et de sagesse, à un mariage qui comblerait tous nos vœux ! » L'impératrice, pressée par les instances de son époux, finit par avouer que Suzanne était chrétienne et voulait demeurer vierge. « N'est-ce que cela ? » reprit Dioclétien ; « je saurai y pourvoir. » Il manda un de ses officiers, Macédonius, païen exalté, et lui dit : « Suzanne est rentrée sous le toit paternel ; il s'agit de la contraindre à sacrifier aux dieux. Point de publicité ni de bruit ; va ! » Macédonius se rendit chez la jeune vierge. Il portait une statuette d'or de Jupiter Capitolin, posée sur un socle enrichi de diamants. « L'empereur me charge, » dit-il, « de vous remettre ce présent. Adorez le dieu de césar. » Suzanne prend l'idole, la jette par la fenêtre et la brise sur le pavé. L'officier courut raconter la scène à Dioclétien. Déjà l'empereur avait vu de mauvais œil les conquêtes de la foi nouvelle dans sa famille et son palais.

L'impératrice Prisca et sa fille Valérie étaient chrétiennes ; le capitaine des gardes, Sébastien, était un fervent disciple du Crucifié. La conduite de sa nièce acheva de l'exaspérer. « Va, » dit-il à Macédonius, « d'un coup d'épée tu me débarrasseras de cette jeune fanatique. » Quelques instants après, Macédonius parut de nouveau devant l'héroïque vierge, et, tirant son glaive, lui trancha la tête. L'impératrice vint, la nuit, éponger le sang de la martyre, dont le corps fut enseveli dans le cimetière d'Alexandrie. Quelques mois après, le prêtre Gabin et son illustre frère, le pape Caïus, tombaient eux-mêmes sous le fer des bourreaux.

(Darras, *Hist. g. de l'Église.*)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Suzanne fait généreusement à DIEU le sacrifice de sa vie ; et nous, chose étrange ! pour un vil intérêt, pour quelques instants de satisfaction coupable, nous faisons litière du bonheur éternel !

24 Février. — S. EUCHER, évêque. 738.

EUCHER vint au monde à Orléans. Sa mère l'éleva dans l'innocence et la ferveur. A dix-huit ans, ses études finies, il entra dans le clergé. Dès sa jeunesse, lire les Livres saints, surtout les épîtres de saint Paul, l'avait charmé. Un jour qu'il méditait ces paroles de l'Apôtre : *Il faut qu'on use de ce monde comme n'en usant point, car la figure de ce monde passera* (I Cor, VII, 31), il résolut de quitter le siècle et de vivre sur cette terre comme n'en étant pas. L'abbaye de Jumièges le reçut. Il y donnait depuis sept ans un merveilleux exemple d'humble soumission et de profonde piété, lorsque ses hautes vertus le firent choisir pour succéder à son oncle sur le siège d'Orléans (717). Pour vaincre la résistance du saint religieux, on eut recours à Charles-Martel lui-même. Ce prince l'envoya prendre au monastère et le fit conduire à Orléans, malgré ses raisons et ses larmes. Eucher fut sacré, aux acclamations du clergé et du peuple, et il compta bientôt parmi les plus fermes défenseurs des droits de l'Église.

Charles-Martel avait rendu d'immenses services à la chrétienté en arrêtant l'invasion musulmane, mais il ternit quelque temps sa gloire par un abus funeste aux intérêts de l'Église : il distribuait sans scrupule à ses compagnons d'armes les revenus des monastères et des évêchés, destinés aux besoins du culte et au soulagement des pauvres. L'évêque d'Orléans s'éleva contre cette usurpation sacrilège, et la persécution récompensa son courage. Charles-Martel ordonna de l'enlever à son église et de le conduire à Cologne, où il avait résolu de le laisser jusqu'à sa mort. Mais DIEU, qui prend plaisir à exalter ses serviteurs lorsque l'injustice les persécute, rendit glorieux l'exil du saint évêque. Eucher gagna l'affection du peuple et du clergé de Cologne, à tel point qu'il pouvait disposer de leurs biens comme des siens propres. Il n'en fallut pas davantage pour éveiller les défiances du prince : il craignit qu'Eucher ne se servît de son pouvoir contre un gouvernement qui l'avait éloigné de son diocèse ; il le fit donc transférer dans la forteresse d'Hesbaye, près de Liège, et le confia à la garde du duc Chrodebert, qui traita

son prisonnier avec la considération due au caractère épiscopal. Ce seigneur lui permit de se retirer dans le monastère de Saint-Trond. Eucher s'y adonna exclusivement à la prière et y finit ses jours, la sixième année de son exil, la cinquante-sixième de son âge, l'an 738.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Défendre la vérité, les lois de la morale et les droits de l'Église, c'est le devoir des évêques ; le nôtre, celui des rois eux-mêmes, c'est de les écouter.

21 Février. — S. PÉPIN de LANDEN. 640.

LE premier personnage de la race royale des Carlovingiens nommé par l'histoire est un saint, Pépin de Landen, dit *le Vieux*, duc de Brabant. Sa famille était-elle franque, ou gauloise, ou romaine ? On ne le sait point. Ce qui est certain, c'est que ses domaines couvraient le Brabant, les Vosges, les rives du Rhin, et que ses villas s'élevaient aussi par-delà la Loire et jusqu'au pied des Pyrénées. Mais son plus bel apanage était la vertu.

Premier ministre ou *maire du palais* sous trois rois, Clotaire II, Dagobert Ier et Sigebert II, Pépin exerça cette grande charge avec une rare prudence. Il fut, disent les chroniques, « le vivant domicile de la sagesse, le trésor des conseils, le soutien des lois, le pacificateur des différends, le rempart de la patrie, l'honneur de la cour, le modèle des chefs, la règle des rois.» Il eut pour amis et pour conseils S. Arnould, évêque de Metz, et, après la mort de ce dernier, S. Cunibert, archevêque de Cologne.

Lorsque Pépin mourut, le 21 février 640, dans son château de Landen en Brabant, toute l'Austrasie le pleura comme un père et le vénéra comme un saint. Son corps fut, depuis, transféré au monastère de Nivelles. Il fut le chef d'une famille de justes : l'Église honore sa compagne en ce monde, la bienheureuse Itta, son frère, S. Modoald de Trèves, et sa sœur, Ste Sévère ; puis les neveux, les nièces, les alliés : S. Vincent Madelgare, vulgairement S. Mauger ; Ste Valdétrude sa femme, et leurs enfants Dentelin, Landéric, Adaltrude et Madelberte ; les enfants du bienheureux Witger et de Ste Amalberge, Émebert de Cambrai, Reinelde, et leur illustre sœur Gudule, la patronne du Brabant ; enfin, dans d'autres branches collatérales, S. Wandrégésile, ami et contemporain du bienheureux Pépin ; l'héroïque pénitent S. Bavon, sa mère Adeltrude, sa fille Aglétrude, sa sœur Adilia.

Quant à la postérité directe de S. Pépin, elle fournit aux Martyrologes plus de douze saints, à commencer par ses filles : Ste Gertrude abbesse du monastère de Nivelles, fondé par sa mère, et Ste Begga, qui épousa Angésise, fils de S. Arnould, maire du palais, devenu plus tard évêque de Metz, et mit au monde, de ce mariage, Pépin d'Héristal, père de Charles-Martel, dont le fils Pépin-le-Bref fut le premier roi de la dynastie Carlovingienne. (Mgr Guérin, *Vie des Saints illustrée.*)

RÉFLEXION MORALE. — Voilà bien des saints dans une famille de princes ! Mais il y a bien plus de princes dans la grande famille des saints, car ils sont tous rois : *servir Dieu, c'est régner.*

22 Février. — Ste MARGUERITE de CORTONE, pénit. 1297.

MARGUERITE, née au bourg d'Alviano en Toscane, perdit sa mère à l'âge de sept ans. Privée de cet ange tutélaire, sans goût d'ailleurs pour la piété, elle s'abandonna de bonne heure à tous les excès de la vie légère, et finit par quitter son père, qui mettait une entrave à ses écarts. Elle avait roulé jusqu'au fond de l'abîme, lorsqu'il plut à DIEU de l'en retirer par un de ces coups de la grâce qui portent le sceau de sa miséricorde infinie. Un gentilhomme qui avait pour elle des assiduités coupables, était sorti emmenant le bel épagneul de sa complice. Au bout de deux jours, la pauvre bête revint seule. Étonnée, inquiète, Marguerite attendit en vain le retour de celui qu'elle aimait. Le quatrième jour, n'y tenant plus, elle part à sa recherche et s'engage, guidée par son chien fidèle, dans les profondeurs d'une forêt. L'animal, qui la précède, pousse des hurlements et semble inviter sa maîtresse à pénétrer dans un fourré. Elle se décide à le suivre. A peine a-t-elle fait quelques pas, elle aperçoit un cadavre ; elle se baisse, examine, pousse un cri de douleur : c'est le corps livide et défiguré du malheureux gentilhomme ! A ce spectacle horrible, elle se sent remuée jusqu'au fond de l'âme ; sa résolution est prise : elle rompra les entraves qui l'enchaînent à l'enfer. Marguerite ne connaissait plus au monde qu'un seul homme à qui elle pût demander asile et secours, son père, qu'elle avait honteusement quitté. Elle courut, tout en larmes, lui demander pardon. Un père est toujours père : il lui pardonna ; mais sa belle-mère ne voulut pas la recueillir. Chassée de la maison, sans nulle ressource, la pauvrette alla s'asseoir sous un figuier, dans le jardin de ses parents, résolue d'y mourir de faim. Là, exhalant sa peine, elle se mit à prier : « Doux Sauveur, » s'écria-t-elle, « n'aurez-vous point piété de mon âme ? Ne vous coûte-t-elle pas autant que celle de Madeleine, que celle de Thaïs ? » Le Seigneur, accueillant sa plainte, lui inspira d'aller à Cortone, pour y faire la confession de ses péchés. Un religieux de Saint-François l'accueillit charitablement et dirigea sa conversion. Après trois ans d'épreuve, d'obéissance et de repentir, elle entra dans le tiers-ordre. Jamais retour à DIEU ne fut plus sincère ni plus complet : la vie de Marguerite n'était qu'un tissu des plus rigoureuses pénitences. Ensevelie

dans une étroite cellule, sans feu, toujours au pain et à l'eau, couchant sur la terre nue, elle domptait sa chair par d'effrayantes macérations et n'ouvrait plus la bouche que pour parler à DIEU. Elle avait tellement en horreur la beauté de son visage, que, pour la détruire, elle se meurtrissait la face à coups de pierres.

De son côté, le démon travaillait à perdre l'héroïque pénitente. Il lui remplissait l'imagination, tantôt des trompeurs enchantements de la vie mondaine, tantôt des difficultés insurmontables de sa persévérance. Mais Marguerite le déjouait toujours en invoquant Marie, *le refuge des pécheurs.* Un jour, au plus fort de la tentation, JÉSUS lui apparut : « Aie bon courage, ma fille, » lui disait-il, « je suis avec toi, et tu sortiras victorieuse. » Après vingt-trois ans d'austères pénitences, DIEU, la trouvant digne du ciel, rappela son âme à lui, le 22 février 1297.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Voici une maxime de JÉSUS-CHRIST bien consolante pour tous les pauvres égarés : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.* (Luc. V, 32.) La plus grande injure qu'on puisse faire à DIEU, c'est de désespérer de sa miséricorde.

23 FÉV. — S. PIERRE DAMIEN, évêque et doct. 1072.

PIERRE appartenait à une maison jadis opulente, qui s'était appauvrie. Lorsqu'il vint au monde, vers l'an 988, à Ravenne, il reçut mauvais accueil : un de ses frères, dont le nombre était déjà très grand, se plaignit de ce qui appelait la bénédiction de DIEU dans sa famille. « Il ne manquait plus que ce malheur ! » s'écria-t-il à la vue du nouveau-né ; « faut-il donc tant d'héritiers pour un si maigre héritage ? » La mère, au désespoir, refusa de nourrir ce nouvel enfant. Une femme du voisinage, émue et indignée devant cet abandon, prit dans ses bras le déshérité à demi-mort et lui prodigua les soins les plus tendres. Ensuite, le rendant à sa mère : « Quoi ! » lui dit-elle, « les tigresses et les lionnes ne laissent pas leurs petits mourir de faim, et vous, chrétienne, vous abandonneriez votre fils ! Cet enfant que vous rejetez sera peut-être un jour l'honneur de sa famille. » Ces paroles réveillèrent l'affection maternelle, et le nourrisson fut comblé de caresses.

Cinq ans plus tard, Pierre devint orphelin. Celui de ses frères qui le tenait en sa puissance n'avait pour lui aucune tendresse : il le nourrissait mal, l'employait à la garde des pourceaux et le logeait avec eux. Ce pauvre enfant, ainsi maltraité, avait pourtant bien bon cœur : ayant un jour trouvé une pièce d'argent, il courut tout heureux l'offrir à un prêtre, et le pria de dire une messe pour le repos de l'âme de ses parents.

Son frère aîné, Damien, était dans les ordres. Devenu archiprêtre de Ravenne, il se chargea de l'éducation de Pierre, qui, par reconnaissance, voulut ajouter à son nom celui de son bienfaiteur.

Pierre étudia à Ravenne, à Faënza, à Parme. Ses progrès dans la jurisprudence et les lettres furent si rapides qu'il put lui-même bientôt les enseigner. Le plus brillant avenir s'ouvrait ainsi devant lui. Mais les dignités de la terre touchaient peu son cœur : « A quoi bon des biens qui passent ? » disait-il en lui-même ; « il faudrait les quitter un jour : dès maintenant je veux les sacrifier. » Il prit donc le chemin de la solitude et entra dans l'ermitage de Font-Avellane. Les moines y vivaient dans la plus austère sainteté. Pierre les surpassa tous, et ils le jugèrent digne de les gouverner. L'humble religieux le fit avec tant de sagesse que sa réputation vola bientôt dans toute l'Italie. Les honneurs, qu'il avait voulu fuir, vinrent alors le trouver dans son désert : plusieurs papes lui donnèrent leur confiance et l'employèrent avec succès à d'importantes négociations. Étienne X le nomma, en dépit de sa résistance, cardinal-évêque d'Ostie (1057). Ce saint homme honora la pourpre par son zèle, sa doctrine, son éloquence, sa charité. Par son entremise, deux antipapes, Benoît et Honoré, abdiquèrent leurs prétentions ; la discipline ecclésiastique refleurit dans le clergé de Milan ; Henri IV garda Berthe, sa femme, qu'il voulait répudier, et la ville de Ravenne rentra dans le devoir. Austère dans son palais comme autrefois dans sa cellule monacale, le pieux évêque jeûnait souvent au pain et à l'eau et n'avait pour lit qu'une planche. Il propagea le jeûne du vendredi, pour honorer la passion de Notre-Seigneur, et l'office de la Vierge avec le culte du samedi, pour célébrer la Reine du ciel, la Mère secourable.

Cependant, au sein des grandeurs, Pierre soupirait toujours après la tranquille obscurité de son ancien cloître. A force d'instances, il finit par obtenir d'y retourner. Mais il lui fallut en sortir trois fois encore pour s'employer, sur l'ordre du pape, à diverses missions graves et difficiles, dont nous avons dit plus haut les heureux résultats. Il revenait de sa dernière légation à Ravenne, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre pernicieuse. Il mourut à Faënza, chargé de mérites, à l'âge de quatre-vingt-trois ans (1072).

Réflexion pratique. — Pour accomplir ses plus grands desseins, Dieu choisit presque toujours les humbles et les petits. Ne méprisons personne, dans la crainte que l'avenir ne surprenne et ne confonde les vues toujours bien courtes de notre jugement.

24 Février. — S. MATTHIAS, apôtre.

APRÈS l'Ascension de Notre-Seigneur, les apôtres se réunirent dans le cénacle pour s'y préparer, d'un cœur unanime, par le silence et la prière, à l'avènement de l'Esprit-Saint. Pierre, se levant, prit la parole : « Hommes, mes frères, » dit-il, « il faut que la prophétie dictée à David par l'Esprit de DIEU reçoive son accomplissement. Judas s'est fait le guide de ceux qui saisirent JÉSUS ; il avait vu son rang marqué parmi nous, il avait été élu pour partager notre ministère. Et maintenant il est en possession du champ acheté au prix de l'iniquité : il s'est pendu ; son ventre s'est ouvert et ses entrailles se sont répandues sur le sol. Le fait est bien connu des habitants de Jérusalem, qui ont donné le nom de Hacel dama au champ de sa sépulture. Cependant il est écrit au livre des Psaumes : *Que sa maison demeure abandonnée ; que nul ne vienne l'habiter, et que son épiscopat soit confié à un autre.* Ainsi il faut constituer un de ces hommes qui nous ont accompagnés pendant toute la durée de la vie publique du Seigneur JÉSUS, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour de l'Ascension, afin qu'il soit avec nous un témoin de la résurrection. » — Ils en présentèrent deux : Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias. Ensuite ils prièrent et dirent : « Seigneur, qui connaissez le cœur de tous, montrez celui des deux que vous aurez choisi pour lui donner, dans ce ministère et cet apostolat, la place que Judas a laissée par sa prévarication pour aller en son lieu. » Ils jetèrent le sort, et le sort tomba sur Matthias, qui fut ainsi associé aux onze apôtres. (Act. Apost. I.)

Telle est l'histoire de l'élection de saint Matthias, où s'effacent les vues humaines pour laisser agir l'Esprit-Saint. On ne connaît point ici les sollicitations et les brigues ; nul ne se présente soi-même ; DIEU qui connaît le fond des cœurs décide seul ; rien n'est abandonné aux lumières et à l'industrie de l'homme.

Après la dispersion des apôtres, Matthias évangélisa la Judée. Il en parcourut les provinces, annonçant partout JÉSUS, confondant par sa sagesse les ennemis de l'Évangile, et opérant par ses vertus et ses miracles un grand nombre de conversions. Les chefs du peuple, irrités de ses conquêtes, l'arrêtèrent à Giscala, en Galilée, et le livrèrent au grand-prêtre Ananus. Le vaillant apôtre comparut devant le sanhédrin, qui n'avait à lui reprocher que sa foi au Sauveur du monde : « Ne sais-tu pas, » lui dit Ananus, « que, d'après la loi, celui qui blasphème le Seigneur est digne de mort ? » — « JÉSUS-CHRIST est le Fils de DIEU ! » répond Matthias. A ces mots, le pontife se bouche les oreilles et grince des dents : « Il a blasphémé ! » s'écrie-t-il; « qu'il meure donc et que son sang retombe sur sa tête ! » On le conduisit au supplice. Deux témoins lui jetèrent les premières pierres. Le saint martyr demanda qu'on en mît deux dans son tombeau, pour servir de témoignage ; et comme il tenait les mains étendues vers le ciel, les bourreaux lui abattirent la tête d'un coup de hache (l'an 63). Ses disciples l'ensevelirent avec honneur. Plus tard, sainte Hélène apporta son corps à Rome. Une partie repose

maintenant à Sainte-Marie-Majeure, et l'autre dans une église de Trèves qui lui est dédiée.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le Ciel détermine à chacun de nous sa vocation. Étudions donc la volonté divine et n'essayons pas d'y substituer la nôtre : ce serait mettre au jeu notre éternité.

25 Février. — S. CÉSAIRE, médecin. 369.

FRÈRE puîné de Grégoire de Nazianze, Césaire reçut dès ses premières années les soins profondément religieux de parents et de maîtres chrétiens. Quand vint pour lui l'heure de se perfectionner dans les sciences, on l'envoya aux célèbres écoles d'Alexandrie. De là, ses études achevées, il se rendit à Constantinople. Cette ville admira son solide mérite autant que ses grâces extérieures, et le jeune docteur conquit rapidement une estime et une affection générales. Les honneurs publics, une noble alliance et la dignité de sénateur lui furent offerts. L'empereur lui-même voulut l'attacher à sa personne : mais, sur l'avis de Grégoire, Césaire sacrifia tout pour aller servir Nazianze, sa patrie. Après avoir donné les prémices de son art à son pays natal, ses goûts le ramenèrent à la cour. En peu de temps Césaire était premier médecin et favori de l'empereur. Sa probité, sa générosité, ses manières obligeantes lui gagnèrent tous les cœurs. Là, les plaisirs, les honneurs, les séductions du monde l'entourent, mais ne le corrompent pas : la grandeur pour lui, c'est d'être chrétien et de le paraître. Les pauvres sont ses amis ; il leur donne le nécessaire, quelquefois même le confortable. S'il se maintient auprès des grands, ce n'est jamais en sacrifiant la vérité, dont il prend partout la défense. Telle est la conduite de Césaire à la cour ; et pourtant Grégoire craint encore pour lui. Il envisage avec effroi les dangers qui entourent ce plus jeune frère, et il ne cesse de lui écrire pour l'en retirer. Basile, son ami intime, seconde ses efforts. Mais Césaire, plein de respect pour leurs conseils, retarde son arrivée et semble vouloir un signe de DIEU. Il n'attendra pas longtemps. Trésorier des domaines de l'empereur Valens, il a été nommé intendant de la Bithynie. C'est là que DIEU l'attendait. Un violent tremblement de terre ruine Nicée, ville de cette province. Le nouvel intendant y perd une partie de ses biens, est enveloppé sous les décombres, et n'échappe à la mort que par miracle. Grégoire et Basile en prennent occasion de le presser une nouvelle fois de se donner à DIEU sans réserve ; « car plus que tout autre, » ajoutait ce dernier, « vous devez servir DIEU en ressuscité, puisqu'il vient de vous retirer de la mort. Césaire, ne résistant plus, allait enfin quitter le service d'un roi de la terre pour servir uniquement le Roi du ciel. DIEU ne lui donna pas le temps d'accomplir son sacrifice. Le pieux médecin mourut aux premiers jours de 369, laissant les pauvres pour ses héritiers. L'abbé Rol.

RÉFLEXION MORALE. — Césaire était un chrétien de haute valeur. Grégoire

néanmoins craignait pour lui l'atmosphère d'une cour. C'est que la vertu est bien difficile à pratiquer parmi les grands, où le vice jouit presque toujours de l'impunité du silence.

26 Février. — S. PORPHYRE, évêque. 421.

PORPHYRE était originaire de Thessalonique, où sa famille tenait le premier rang. Les maîtres les plus habiles de l'époque dirigèrent son éducation et lui apprirent à fond les deux grandes littératures. Ce jeune homme d'une si belle espérance laissa le monde pour aller s'ensevelir dans une thébaïde de Scété (378). Après cinq ans de mortifications surhumaines, sa santé fut si gravement compromise que l'abbé du monastère lui ordonna de quitter cette retraite. Il se fit transporter à Jérusalem. Là, chaque matin, appuyé sur un bâton, le pieux malade venait à l'église du Saint-Sépulcre pour y recevoir l'eucharistie ; son visage alors rayonnait de joie, et il semblait, dit son biographe, qu'il souffrît dans un corps qui n'aurait pas été le sien. A cette époque, la mort de ses parents le mit en possession d'un somptueux héritage : il s'empressa de vendre ses domaines pour en donner le prix aux pauvres. DIEU, en récompense, lui rendit la santé.

Le patriarche de Jérusalem, informé du grand savoir et de la haute vertu de Porphyre, se le fit présenter, lui conféra, malgré sa résistance, l'ordination sacerdotale et l'établit gardien de la vraie croix. Le saint prêtre s'acquitta de ce pieux office avec tant de zèle que de nombreuses conversions opérées par son entremise rendirent bientôt son nom célèbre, et, l'évêque de Gaza étant mort, le clergé et les fidèles de cette ville prièrent le métropolitain de leur donner Porphyre pour successeur. L'archevêque le fit venir à Césarée, sous prétexte de s'entretenir avec lui de certains passages des Écritures, et, en dépit de ses protestations, le sacra évêque. Durant toute la cérémonie, le saint ne cessa de fondre en larmes, tant l'honneur de l'épiscopat effrayait sa modestie. Peut-être aussi pressentait-il les formidables combats qu'allait livrer le paganisme expirant. Le nouvel évêque n'était pas encore sur son siège que la persécution commençait. Les bourgades de la Phénicie étaient peuplées de païens fanatiques. Ils avaient creusé de distance en distance, sur le chemin de Porphyre, d'énormes fossés ; ailleurs, ils avaient barricadé le passage avec des haies d'épines ; partout ils l'avaient jonché d'immondices. De place en place, ils allumaient des feux d'herbes et de racines, de manière à répandre un nuage de fumée dans la plaine. Le pontife n'échappa que par miracle à tous les pièges qu'on lui avait tendus. A Gaza, il trouva huit temples païens, florissants et bien dotés. Les dieux auxquels ils étaient consacrés eussent paru barbares à Rome ou à Athènes. Le plus célèbre était une sorte de Jupiter, le tout-puissant Marnas. Or, cette année, durant de longs mois il ne tomba pas une goutte de pluie. Les habitants de Gaza attribuèrent ce malheur à l'arrivée du bienheureux. « Voilà, » disaient-ils, « la réalisation de l'oracle de Marnas. Il nous avait bien

prédit que Porphyre serait un fléau pour notre ville ! » Et les idolâtres multipliaient les supplications et les sacrifices à ce dieu, qu'ils croyaient le maître de la pluie. Le courroux de Marnas demeurait inflexible. Cependant les chrétiens de la ville, au nombre de deux cent quatre-vingts, prièrent à leur tour : le saint évêque prescrivit un jeûne solennel et donna rendez-vous à l'église pour la soirée du lendemain. Toute la nuit s'écoula dans de pieuses et ardentes supplications. Quand le jour parut, les fidèles visitèrent processionnellement une antique église bâtie à l'ouest de Gaza, puis l'oratoire des saints martyrs. Au retour, ils trouvèrent les portes de la ville fermées. A genoux, la prière sur les lèvres, ils attendirent pendant deux heures le secours de DIEU. Tout à coup il s'élève du midi un vent violent qui pousse devant lui d'épais nuages ; bientôt les éclairs brillent, la foudre gronde, et une pluie dont les larges gouttes ont le retentissement de la grêle, tombe en abondance. Les païens, à la vue de ce miracle, ouvrent les portes de la ville, prennent place dans les rangs des fidèles et crient avec eux : « *Christus vicit :* le CHRIST a vaincu ! »

Avec le CHRIST, Porphyre aussi triomphait, et à la faveur de son éclatante victoire il se mit à combattre l'idolâtrie à Gaza et dans les environs. Il ferma les temples païens, puis, aidé de l'impératrice Eudoxie, il les renversa. La pureté de ses mœurs, l'austérité de sa vie, les ardeurs de son zèle, l'affabilité de sa personne, lui gagnaient les cœurs, et ses miracles les convertissaient. Lorsqu'il mourut à l'âge de 67 ans (421), sa ville épiscopale était presque entièrement chrétienne.

(Darras, *Hist. de l'Égl.*, t. XI.)

RÉFLEXION MORALE. — Pendant que les saints donnent au monde l'exemple du détachement des biens de la terre, la plupart des hommes ne rêvent que richesses. *Ceux qui veulent être riches*, dit l'Apôtre, *tombent dans une foule de désirs insensés et funestes, qui plongent dans la ruine et la perdition.*

(I. Tim. VI, 9.)

27 Février. — S. LÉANDRE, archevêque. 596.

LÉANDRE fut l'intime ami du pape saint Grégoire et l'apôtre des Visigoths en Espagne. Son père, de la race royale des Ostrogoths, et gouverneur de la province de Carthagène, avait cinq enfants dont quatre furent inscrits dans les diptyques de la sainteté. Léandre, l'aîné de tous, embrassa de bonne heure la vie monastique et devint en peu de temps si célèbre, que le peuple et le clergé de Séville le demandèrent pour archevêque (579). Léovigilde, qui régnait alors en Espagne, avait épousé la sœur de Léandre, Théodosie. Le nouvel évêque était donc son beau-frère. La charge de sa prélature n'en fut que plus difficile, car, hélas ! Léovigilde était arien militant. Le saint pontife entreprit de délivrer son diocèse de l'erreur. Dans ce but, il créa, à l'ombre de sa métropole, une école destinée à propager, avec la foi orthodoxe,

l'étude des sciences et des arts, et il présidait en personne aux exercices des nombreux élèves. Il compta parmi ses disciples les deux fils du roi, ses neveux, Herménégilde et Récarède. De son côté, le monarque ne reculait devant aucun moyen pour faire prévaloir l'hérésie : il gagna quelques évêques, condamna à la prison ou à l'exil ceux qui, comme Léandre, osèrent lui résister, assiégea dans Cordoue son propre fils, Herménégilde, qu'il s'était associé dans le gouvernement du royaume avant la conversion de ce jeune prince au catholicisme, et eut le courage barbare de le faire égorger.

Pendant cette lutte, qui dura plusieurs années, Léandre, privé de son siège, fit le voyage de Constantinople pour réclamer en faveur des catholiques l'intervention de l'empereur Maurice. Il y rencontra le futur pape Grégoire, venu lui aussi en ambassade pour traiter quelques affaires de l'Église romaine. Ces deux grands personnages se lièrent d'une étroite amitié qu'ils entretinrent jusqu'à la mort, malgré les distances, par des lettres admirables, où respire leurt endre et sainte affection.

L'évêque de Séville, quoique éloigné de son diocèse, ne laissa pas de poursuivre l'hérésie. On l'empêchait de parler : il se mit à écrire, et ses livres volèrent par toute l'Espagne, éclairant les consciences. Léovigilde lui-même eut des remords : il rappela Léandre avant de mourir et le donna pour guide à Récarède, son fils et successeur (586). Le nouveau roi, formé à l'école métropolitaine, n'eut point de répugnance à abjurer l'erreur ; il le fit publiquement, et travailla dès lors avec son oncle à la conversion des ariens. Ensemble ils ramenèrent les prélats hétérodoxes, la nation entière des Visigoths avec tous les Suèves ; et, pour affermir la vraie foi, ils assemblèrent le concile de Tolède, où soixante-quatre évêques renouvelèrent l'anathème contre Arius et sa doctrine.

Pour mieux assurer l'unité de la foi en Espagne, Léandre réforma la liturgie que les hérétiques avaient altérée.

Son ami le pape Grégoire lui envoya, avec le pallium, l'image de la Sainte Vierge attribuée à saint Luc, et si pieusement conservée à Guadalupe.

Léandre exhala son âme le 27 février 596, après avoir souffert avec une patience angélique diverses infirmités qui précédèrent sa sainte mort.

Réflexion pratique. — Le Sage nous exhorte à accepter toutes les peines qui nous arrivent, à supporter la douleur avec patience ; car, si l'or et l'argent s'épurent dans le feu, les hommes se rendent agréables au Seigneur dans le creuset de l'affliction. (Eccli. II, 4 et 5.)

28 Fév. — Les SAINTS PRÊTRES, DIACRES et PIEUX LAICS, victimes de leur charité pendant la peste. (IIe et IIIe siècles.)

LA fin du IIe siècle et la première moitié du IIIe furent marquées par une peste horrible qui, à plusieurs reprises, ravagea presque toutes les provinces du vaste empire romain. En Afrique, le fléau sévit avec une telle intensité, que saint Cyprien s'écriait dans son livre immortel *De Mortalitate* : « Une prompte mort va nous soustraire aux ruines, aux naufrages et aux tortures des persécutions. Comme si c'était la fin dernière et universelle, le monde semble crouler ! »

En Orient, pas une ville ne fut plus éprouvée qu'Alexandrie. L'an 253, le jour de Pâques, l'évêque saint Denys dépeignait à ce peuple son épouvantable malheur : « A l'heure où je parle, » s'écriait-il, « des lamentations retentissent de toutes parts ; des larmes tombent de tous les yeux ; en face de milliers de morts et de milliers de mourants, la ville entière pousse un cri de gémissement vers le ciel. L'immense clameur des Égyptiens pleurant leurs premiers-nés, comme parlent les saints Livres, se répète au milieu de nous. Pas une maison sans funérailles, et plût à DIEU qu'il n'y eût qu'un mort en chaque maison ! » Puis, établissant le contraste de la conduite des infidèles avec celle des croyants, le saint orateur ajoutait : « Que font les païens ? Dès qu'un membre de leur famille est atteint du fléau, ils l'expulsent de leur maison, ou s'enfuient eux-mêmes, laissant le moribond dans la solitude et le désespoir. Les rues sont pleines de ces infortunés, gisant à côté de cadavres privés de sépulture. Voilà les cruelles lâchetés de la peur ! Les idolâtres craignent de contracter la contagion ; ils fuient la vue même des pestiférés, et pourtant ils ne réussissent point à éviter la peste ! Mais le désastre a pour nous un tout autre caractère ; il est, comme tous les maux que DIEU nous envoie, une épreuve et un moyen de dévouement ; nous mourons comme les autres, mais nous restons vainqueurs. Combien d'entre nos frères, oubliant le soin de leur propre conservation, n'écoutant que la voix de la charité, se sont audacieusement établis au chevet des malades, ont assisté les moribonds, porté des médicaments aux victimes ! Quelques-uns, comme s'ils avaient attiré à eux et absorbé la contagion, sont morts à côté de ceux qu'ils avaient guéris. Des prêtres, des diacres, de pieux laïques, ont succombé de la sorte, héros de la charité ! Pensez-vous que ce genre de mort soit beaucoup moins glorieux que le martyre ? Soulevant dans leurs bras, appuyant sur leur poitrine le corps des mourants, nos chrétiens leur ferment la bouche et les yeux, les portent sur leurs épaules, les lavent pieusement, les revêtent de leur parure funèbre, et, après leur avoir donné le baiser de paix, les déposent dans le tombeau. Bientôt après ils meurent à leur tour, victimes de leur charité, et d'autres frères leur rendent les mêmes honneurs. »

L'Église honore en ce jour tous ces martyrs, qu'un dévouement obscur mais héroïque a mis en possession de la gloire éternelle. Admirons leur conduite ; et si l'amour du prochain nous impose quelque sacrifice, imitons leur vertu.

Réflexion pratique. — Pour nous faire aimer les œuvres de miséricorde, le Seigneur nous avertit que notre jugement roulera sur la conduite que nous aurons tenue à l'égard des malheureux : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ;... j'étais malade, et vous m'avez visité...* (Matth. XXV, 35, seq.)

29 Février. — S. PRÉTEXTAT, évêque. 586.

L'Histoire de Prétextat, archevêque de Rouen, donne un exemple mémorable des cruautés de Chilpéric et de son épouse Frédégonde. Ce Néron et cette Jézabel du septième siècle détestent l'homme de Dieu, ont soif de son sang. Le roi, le premier, veut assouvir sa haine. A cet effet, il assemble un concile dans l'église Saint-Pierre de Paris. Là, des évêques abusés ou courtisans vont condamner le juste. Voici son crime : Sigebert, roi d'Austrasie, vient d'être assassiné par les suppôts de Frédégonde. Sa veuve Brunehaut, que l'on a sauvée du poignard de Chilpéric, son beau-frère, est en exil à Rouen. Mérovée, fils de Chilpéric, a vu cette reine de vingt-huit ans, dont la beauté est encore dans toute sa fleur. Conduit par l'amour, il est venu lui offrir sa main avec l'espérance d'un trône. Prétextat, usant de son droit, a béni le couple royal. C'en est assez : il mérite l'exil, il mérite la mort. Aux deux premières séances de ce concile, Chilpéric paraît au milieu de l'assemblée et parle avec une violence barbare au pieux serviteur de Dieu : « Évêque, » s'exclama-t-il, « tu as cherché à m'enlever la couronne ; tu as voulu par tes présents détourner mon peuple de la fidélité qu'il me doit ; tu as payé pour mon meurtre ; tu as partagé à des conspirateurs un drap d'or qui ne t'appartenait pas. » Le saint évêque se disculpa si bien que Chilpéric disait secrètement à ses flatteurs : « J'avoue que les réponses de Prétextat m'ont confondu et je sais dans ma conscience qu'il dit vrai. » « Mais, » ajoutait-il, « il faut sa condamnation. Allez donc le trouver et tâchez d'obtenir qu'il me supplie, comme s'il était coupable, de tout oublier. » L'intrigue réussit, et Prétextat, loin d'y trouver sa grâce, fut jeté en prison, cruellement flagellé et envoyé en exil dans l'île de Jersey.

Frédégonde n'aimait pas Chilpéric. Elle le fit assassiner. Le peuple rappela alors son évêque, et le rétablit sur son siège métropolitain au milieu des plus sympathiques acclamations. Sa persécutrice en frémit de fureur au sein de sa retraite forcée, et le menace d'un second exil. « Dans l'exil comme ici, » répond Prétextat, « je serai toujours évêque, et Dieu m'appellera bientôt pour la récompense ; mais toi, femme, ta royauté ne durera pas toujours et tu seras exilée en enfer. »

Un dimanche matin, l'évêque, seul à l'église, chantait les louanges de Dieu, lorsque le fer d'un assassin le frappa. Frédégonde était vengée. Malgré sa blessure, Prétextat eut encore la force de monter à l'autel. Il se communia, et tomba en défaillance dans les bras de ses clercs qui l'emportèrent. Son artificieuse ennemie, pour savourer le spectacle de sa victime agonisante, se rendit auprès du mourant : « Saint évêque, » dit-elle, « quel malheur pour votre peuple et pour nous ! » Le

ministre de DIEU n'était plus dupe. Il répondit avec une sainte liberté : « La main qui m'a frappé a tué les rois, répandu le sang innocent, et fait le malheur de ce royaume ! » Frédégonde feignit de ne pas comprendre : « Nous avons, » dit-elle, « de très habiles médecins : permettez qu'ils viennent vous soigner. » — « DIEU me rappelle de ce monde, » reprit Prétextat, « mais toi, reine de crimes, tous les siècles te maudiront et mon sang retombera sur ta tête ! » En prononçant ces mots l'évêque expira. C'était le 14 avril 586. (L'abbé Rol.)

RÉFLEXION MORALE. — DIEU permet en ce monde le triomphe des méchants sur les bons, parce que la vie présente est une épreuve, et qu'il a d'ailleurs, pour punir le crime et récompenser la vertu, les jours sans fin de l'éternité. Patience un instant : l'heure de la justice va bientôt sonner.

Cathédrale de Rouen.

MOIS DE MARS.

1er Mars. — S. AUBIN, évêque d'Angers. 550.

Issu d'une noble famille du diocèse de Vannes, en Bretagne, Aubin quitta de bonne heure la maison paternelle pour se donner sans réserve à l'amour de Jésus-Christ. Il embrassa avec ardeur la vie religieuse au monastère de Cincillac, où, malgré la noblesse de sa naissance, il se montra le plus humble de tous, prenant un singulier plaisir aux actions les plus viles, et matant sa chair à force de veilles, d'oraisons et d'abstinences. A l'âge de trente-cinq ans, il fut élu abbé du monastère : il le gouverna avec tant d'habileté, de douceur et de ménagements, qu'il vint à bout d'y rétablir la règle dans sa pureté primitive. Dieu ne permit pas qu'une telle lumière restât sous le boisseau, il la voulut placer sur un lieu éminent pour répandre au loin ses clartés. L'Église d'Angers, veuve de son pasteur, choisit Aubin pour le remplacer, aux acclamations du clergé et du peuple. Dans ce nouveau poste, le saint religieux, déjà sexagénaire, montra toutes les vertus épiscopales. Uniquement attentif aux soins de son troupeau, il nourrissait les pauvres, visitait les malades, rachetait les captifs, et ne se lassait pas d'exercer tous les devoirs de la charité chrétienne. Vengeur de la discipline ecclésiastique et hardi défenseur des droits de Dieu, il ne se laissait fléchir, ni par la faveur des grands, ni par la puissance des rois. Aussi la véhémence de son zèle, en le portant aux plus rudes entreprises, l'exposa-t-il souvent au martyre, qu'il souhaitait ardemment. Il fit de nombreux miracles qui répandirent au loin sa renommée. D'un signe de croix il rendit la vie à un jeune homme du bourg de Gésine, nommé Malabond, guérit plusieurs aveugles, chassa les démons du corps des possédés, fit tomber les murs des prisons.

Il profita de son crédit auprès du roi Childebert pour obtenir la réforme de certains abus, notamment pour proscrire les mariages incestueux. A son instigation, des synodes se tinrent de tous côtés, et un concile national, dont il fut l'âme et le conseil, s'assembla dans la ville d'Orléans. Enfin, après vingt années d'épiscopat fertile en grandes œuvres, il rendit sa belle âme à Dieu (550). Sa dépouille mortelle fut l'objet de la vénération publique, et opéra de nombreux miracles. Saint Aubin est le patron de la ville d'Angers ; beaucoup d'églises lui sont dédiées en France, et plusieurs localités portent son nom.

Réflexion morale. — C'est dans la solitude du cloître et par les exercices des vertus monacales que la plupart des grands évêques préludaient à leurs travaux apostoliques. Selon la pensée de l'auteur de l'*Imitation*, la retraite leur apprenait à paraître, le silence à parler, l'obéissance à commander.

2 Mars. — Le Bienheureux HENRI SUSO. 1365.

Enri Suso, d'une famille illustre de la Souabe, entra chez les Dominicains de Constance à l'âge de treize ans. Il fut, les cinq années de son noviciat, religieux médiocre. Mais le Seigneur, qui voulait en faire un grand saint, ne l'abandonna point, et, pour le sauver, troubla miséricordieusement son âme : les plus pures affections, les plus innocents plaisirs donnaient à Suso de cuisants remords ; son cœur, avide d'épanchements, n'y trouvait qu'amertume. Un jour, au plus vif de sa peine, il était seul dans l'église à pleurer. Une vision le consola. Transportée dans les régions célestes, son âme goûta d'ineffables douceurs et brûla des plus ardentes flammes. Revenu à lui-même, le jeune religieux comprit qu'il existe, hors cette terre, un Être capable de passionner les cœurs les plus aimants. Sous cette impression, il entend lire au réfectoire cet éloge de la Sagesse divine : « La Sagesse est plus belle que le soleil, plus précieuse que la lumière du jour. Je l'ai recherchée dès mon enfance, je l'ai demandée pour époux, et je suis devenu l'adorateur de ses charmes. Lorsqu'elle habitera mon cœur, comme je reposerai doucement mon âme en elle ! Sa présence et ses entretiens n'apportent ni l'ennui ni l'amertume. » A ces paroles, il se prit à gémir : « Mon cœur est jeune et brûlant d'amour, » disait-il en lui-même ; « il m'est impossible de vivre sans aimer. Cependant les créatures ne peuvent, ni me plaire, ni me donner la paix... Oui, je tenterai fortune, je gagnerai les bonnes grâces de cette divine et sainte amie, je jouirai de sa tendresse ! Oh ! si je pouvais la voir au moins une fois ! si j'obtenais la grâce de lui parler ! » Au milieu de ces élans, la divine Sagesse lui apparut, assise sur un trône d'ivoire, plus brillante que le matin, plus éblouissante que le soleil, plus élevée que les cieux, plus profonde que les abîmes de la mer ; sa couronne était l'éternité, son vêtement la félicité, son langage la suavité. Elle porta sur lui son doux regard, en disant : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Puis elle disparut, le laissant plein d'enthousiasme pour sa beauté. Dès lors frère Henri méprisa toute affection humaine, se livra tout entier à la solitude, au silence de l'âme, consacra tous ses instants à la contemplation intérieure de l'éternelle Sagesse : « Me voilà donc tout entier à votre amour, » lui disait-il souvent. « Oui, vous êtes ma bien-aimée, la souveraine de mon cœur, et c'est de toute l'ardeur de mon âme que je vous embrasse et vous étreins, fleuve éternel de délices, fontaine intarissable de tout bien, abîme incompréhensible de grâce et de bonté ! » Un jour que les flammes du saint amour le brûlaient plus vivement, frère Henri se retire dans son oratoire, tout inquiet de ne savoir point traduire à Notre-Seigneur, comme il voudrait, sa reconnaissance. Tout à coup, il prend un stylet, se découvre la poitrine et entaille dans sa chair, au-dessus du cœur, le nom de *Jésus*. Ces lettres encore toutes saignantes, il se prosterne devant son crucifix : « Seigneur, mon unique amour, » s'écrie-t-il, « voyez si je vous aime ! Que ne puis-je vous imprimer jusqu'au fond de mon âme ! Mais

vous, achevez ce qui reste à faire, et gravez-y votre nom pour toujours. » La blessure se cicatrisa, mais les lettres parurent sur sa poitrine jusqu'à sa mort, et à chaque battement de son cœur le nom de JÉSUS se faisait sentir. Aux jours d'épreuves, le bienheureux découvrait sa poitrine, et la contemplation de cette marque d'amour le consolait et le fortifiait.

Depuis cette époque, DIEU le favorisa des grâces les plus extraordinaires : apparition de la Vierge Marie et des saints, connaissance des mystères de la vie future, visions de l'enfer, du purgatoire et du paradis.

Les souffrances du divin Sauveur étaient la grande méditation de frère Henri, et il les retraçait en quelque sorte sur lui-même : un rude cilice le couvrait ; sur sa chair nue, entre les deux épaules, il portait une croix de bois garnie de trente clous qui devaient être pour lui un supplice continuel. Ses jeûnes étaient fréquents, une table lui servait de lit.

DIEU cependant lui fit connaître qu'il devait modérer ses pénitences, ou plutôt les échanger pour des tribulations d'une autre nature. A partir de ce jour, Henri fut en butte aux persécutions du démon et aux calomnies des méchants. Mais ses croix les plus pénibles furent des aridités spirituelles, des tentations intérieures qui durèrent dix ans.

Il travailla néanmoins avec succès au salut des âmes dans le monde, et ses prédications ramenèrent à DIEU, quelquefois de la manière la plus inattendue, d'innombrables pécheurs.

Henri Suso mourut au monastère d'Ulm, en Allemagne, à l'âge de soixante-cinq ans (1365). Les fils de S. Dominique, ses frères, le fêtent en ce jour.

RÉFLEXION PRATIQUE. — En voyant une âme si aimante clouée dix ans à la croix, nous est-il permis, à nous, lâches et tièdes, de refuser la souffrance ? Si quelque affliction nous éprouve, ne murmurons pas : DIEU est près de nous.

3 Mars. — Ste CUNÉGONDE, impératrice et vierge. 1040.

CUNÉGONDE, fille de Sigefroy, comte palatin du Rhin, unissait en sa personne une beauté remarquable, des grâces exquises, d'aimables et nombreuses vertus. Elle épousa le duc Henri de Bavière, qui fut couronné empereur d'Allemagne après la mort d'Othon III. Les deux époux firent vœu de continence, et, fidèles à cette héroïque résolution, vécurent ensemble comme frère et sœur dans l'amour de DIEU et la pratique des œuvres de charité. Ils bâtirent et ornèrent avec une magnificence toute royale la cathédrale de Bamberg, qui fut consacrée, sur la demande de l'empereur, par le pape Benoît VIII. Cette belle église conserve encore un monument de l'indissoluble affection des deux augustes époux : c'est un évangéliaire d'or émaillé, sur lequel on lit cette inscription : « Le roi Henri, non moins illustre par l'ardeur de sa foi que par l'éclat de ses victoires, a choisi parmi les précieux joyaux de son

trésor ce livre admirable, pour l'offrir au service de l'autel. Bienheureux Pierre, prince de l'Église et porte-clefs du royaume des cieux, et vous, Paul, docteur des nations, obtenez à votre dévot serviteur et à la sérénissime reine Cunégonde un trône immortel dans les joies du paradis. »

Le secret de leur chaste affection n'était pas connu des hommes ; et il s'en trouva d'assez pervers pour essayer de la rompre et diffamer, en la personne de l'impératrice, la plus belle fleur de vertu qui se fût épanouie dans ce siècle. La rumeur scandaleuse fut avidement accueillie par le vulgaire, et l'empereur, alors retenu au loin par une expédition militaire, finit par ajouter foi aux récits qui lui venaient de toutes parts. Traduite en jugement, Cunégonde réclama l'épreuve du feu : « Qu'on chauffe à blanc douze socs de charrue, » dit-elle ; « je m'engage à marcher pieds nus sur ces fers ardents. » L'épreuve est acceptée ; la sainte lève les yeux au ciel : « Seigneur JÉSUS, » s'écrie-t-elle, « ayez pitié de votre humble servante ! » Puis elle s'avance, pose sa chaussure, parcourt sans broncher la ligne de feu, et reste debout sur le dernier soc comme sur un trône d'honneur. La foule émue se précipite pour vénérer la courageuse femme, et l'empereur se jette à ses pieds, implorant son pardon, lui redemandant son amour. « O roi, mon seigneur, » répond-elle, « c'est DIEU seul qu'il faut aimer, et non pas moi. Comme dans le passé, mon respect et mon affection pour vous seront toujours sans bornes. » Ce miracle du *jugement de Dieu* est attesté par tous les écrivains, et un bas-relief du tombeau de la sainte représente cet épisode dont la Germanie tout entière a conservé le plus profond souvenir. Après la mort de saint Henri, Cunégonde, foulant aux pieds la majesté des reines, prit l'habit de religion dans un monastère qu'elle avait bâti. Elle y passa les quinze dernières années de sa vie dans l'exercice de toutes les vertus du cloître. Ne se réclamant jamais de son ancienne grandeur, la pieuse impératrice travaillait de ses mains, servait humblement ses compagnes, se tenait assidue à l'oraison et à l'office. Il plut à DIEU de signaler sa sainteté par plusieurs miracles avant et après sa mort, qui arriva le 3 mars 1040.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les plus saintes âmes peuvent être victimes de la calomnie. DIEU ne leur promet pas de les en délivrer, comme sainte Cunégonde, par un miracle ; mais qu'elles supportent patiemment l'épreuve, et leur récompense sera belle dans les cieux.

4 Mars. — S. CASIMIR, prince de Pologne. 1483.

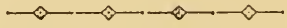
SAINT Casimir offre à tous un modèle accompli de chasteté. Il fut le troisième des treize enfants de Casimir IV, roi de Pologne, et d'Élisabeth d'Autriche, une des princesses les plus vertueuses de son siècle. Dès l'enfance, il se distingua par son amour de la retraite, son assiduité à la prière et une intarissable charité. Ennemi des plaisirs les plus honnêtes, ses délices étaient de passer des heures, chaque jour, au pied des autels. Sa dévotion pour JÉSUS était si tendre que ses yeux se baignaient de larmes à la seule

vue d'un crucifix. Ce jeune prince avait en si haute estime la pureté, qu'il préféra la mort dans la fleur de l'âge à la vie conjugale que les médecins lui prescrivaient comme moyen de prolonger ses jours. Il devait cette héroïque vertu à sa grande dévotion pour la Reine du ciel : « O mon âme, » disait-il souvent, « offre chaque jour tes hommages à Marie, solennise ses fêtes et célèbre ses éclatantes vertus... Si tu l'honores, elle te délivrera de tes péchés ; si tu l'invoques, le torrent des passions ne t'entraînera jamais. » Fils et frère de rois, sa modestie était si parfaite qu'il n'estimait que le titre de citoyen du ciel. Foulant aux pieds le luxe et la mollesse des cours, il portait un cilice, couchait sur la dure au pied d'un bon lit, et passait une grande partie des nuits à prier et méditer. Sa bienfaisance était sans bornes : « Rien ne fait plus d'honneur aux grands, » disait-il, « que de servir les pauvres. » Non content de leur distribuer ses biens, il employait encore pour les soulager tout ce qu'il avait de crédit auprès de son père et du roi de Bohême Ladislas, son frère. Ennemi de la médisance, jamais on ne l'entendit parler, même dans les conversations les plus intimes, des défauts du prochain. L'exemple d'une telle sainteté fut salutaire à son entourage : quand ses gens se trouvaient à la cour, on les distinguait moins par sa livrée que par la décence de leur maintien et la régularité de leur conduite.

Les ennemis de Matthias Corvin, roi de Hongrie, avaient offert la couronne à Casimir. Sa répugnance à l'accepter, la lenteur de sa marche vers son royaume, donnèrent au souverain déposé le loisir de lever une armée formidable. Le jeune prince, ne voulant pas verser de sang pour s'asseoir sur un trône, bénit le Seigneur et retourna sans regrets en Pologne. Il employa les douze années qu'il vécut encore à se sanctifier davantage et mourut plein de mérites, à l'âge de vingt-six ans, le 4 mars 1483. A son tombeau une jeune fille ressuscita et un grand nombre des malades furent guéris. Lorsqu'une redoutable invasion Moscovite menaça les Lithuaniens, Casimir apparut dans les airs pour ranimer leur courage et leur donner la victoire.

Cent vingt ans après sa mort, on trouva son corps intact, et sous sa tête l'hymne latine qu'il avait composée, puis récitée chaque jour, en l'honneur de Marie.

Réflexion morale. — Marie est la gardienne de la pureté. C'est elle, dit saint Jérôme, qui a fondé ici-bas une famille de cœurs vierges, afin que son Fils, adoré par les anges dans le ciel, ait aussi sur la terre des anges qui l'adorent.



5 Mars. — S. PHOCAS le jardinier, martyr. 303.

PHOCAS cultivait un jardin aux portes de Sinope, sur le Pont-Euxin. Il trouvait dans ce petit coin de terre de quoi se nourrir lui-même et venir en aide aux nécessiteux de la contrée. Quoique sa maison ne fût ni grande ni commode, il y accueillait avec joie les voyageurs sans asile, et leur rendait de son mieux tous les devoirs de l'hospitalité. Les chrétiens étaient alors en proie à la persécution ; ceux dont la foi était notoire, tels que Phocas, étaient souvent arrêtés et décapités sans jugement.

Un soir, deux voyageurs attardés frappent à la porte de Phocas ; il les accueille avec sa cordialité ordinaire, les fait asseoir à sa table et les entoure des soins les plus attentifs. Le repas et la conversation inspirant aux convives une familiarité réciproque, le jardinier demande à ses hôtes le motif qui les amène à la ville ; ils répondent qu'ils sont envoyés pour mettre à mort, partout où ils le trouveront, un chrétien nommé Phocas : « Aide-nous, » ajoutent-ils, « à le découvrir. » — « Volontiers, » dit-il : « je serai à vos ordres demain matin. En attendant, reposez-vous et dormez en paix dans mon humble demeure. »

Pendant qu'ils goûtent les douceurs du sommeil, Phocas creuse sa fosse et dispose tout pour ses funérailles. Au point du jour, il réveille les soldats et leur dit : « J'ai trouvé Phocas. Vous habitez sa demeure. Le voilà devant vous : remplissez votre mandat. » Les bourreaux hésitent : comment lever la main sur un tel homme, sous le toit même de l'hospitalité ? Il les encourage : « Frappez, » leur dit-il, « ne craignez rien. Que le crime retombe sur ceux qui l'ont commandé. » Et sa tête roule sous le glaive (22 septembre 303).

La tombe de Phocas devint l'orgueil et le palladium de sa patrie. « Les marins, » dit saint Astère, « la saluent de loin comme un phare sacré ; ils chantent des hymnes en l'honneur de Phocas ; ils l'invoquent pendant les tempêtes ; ils réservent pour les pauvres une portion de leur gain, en l'appelant la *part de Phocas*. L'humble maison du pauvre jardinier est maintenant enrichie de magnifiques présents. » La ville de Constantinople reçut une portion de ses reliques avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Les fêtes durèrent deux jours, et l'éclat en fut rehaussé par l'éloquence de saint Jean Chrysostome.

(Mgr Guérin, *Vie des Saints.*)

RÉFLEXION MORALE. — La fertilité d'un champ, d'une vigne, d'un jardin, est pour nous une salutaire leçon : elle nous invite sans cesse à rendre notre âme féconde en vertus.

6 Mars. — Ste COLETTE, vierge. 1447.

COLETTE Boilet fut l'unique fille d'un charpentier de Corbie, dans le diocèse d'Amiens. Sa mère, déjà sexagénaire, la reçut à sa naissance comme un don du ciel et l'éleva dans la piété. L'enfant, docile aux leçons maternelles, aimait le bon DIEU de tout son cœur ; et pour lui plaire et le mieux servir, elle fuyait les amusements de son âge, vivait dans la retraite, s'exerçait à la mortification et pratiquait la charité. Née avec toutes les grâces de son sexe, elle entendit un jour faire l'éloge de sa beauté. A ce compliment, une autre aurait tressailli de bonheur : Colette, humble et pure, s'effraya et résolut de détruire, à force de macérations, les charmes de son visage. Dès cette époque, en effet, elle devint pâle, maigre et défaite pour le reste de sa vie. Elle s'était fait une solitude de la maison paternelle, et, retirée dans sa petite chambre, elle partageait son temps entre la prière et le travail des mains. Loin de la gêner, ses parents étaient heureux de ses dispositions, et remerciaient DIEU de leur avoir donné une sainte.

Après leur mort, Colette distribua aux pauvres ce qu'ils laissaient, et se retira chez les béguines, femmes pieuses vivant en communauté sans faire de vœux. Cette règle mitigée ne fut pas de son goût, et elle entra chez les religieuses de Sainte-Claire, dites Urbanistes. N'y trouvant pas davantage l'austérité qu'elle souhaitait, elle prit l'habit du tiers-ordre franciscain et vint en recluse dans un ermitage de Corbie. Elle s'y livra pendant quatre ans aux exercices de la plus rude pénitence : quelques fagots lui servaient de lit, ses jeûnes étaient au pain et à l'eau, et le cilice ne la quittait pas. A cette âme si sainte, si mortifiée, DIEU accorda la faveur des extases. Il lui fit connaître les dangers du relâchement où vivaient certains monastères : elle en pleura beaucoup, et comme la vision céleste l'appelait à porter remède à ce mal, son humilité s'alarma, elle mit en doute une vocation qui lui semblait au-dessus de ses forces. Devenue aveugle et muette en punition de sa résistance, elle guérit subitement le jour où elle accepta la volonté de DIEU.

Pour l'accomplir, elle se rendit à Nice auprès du pape Benoît XIII, et reçut de ses mains l'habit de Sainte-Claire, avec la mission de réveiller dans cet ordre

l'esprit de saint François. Colette se mit à l'œuvre. Elle parcourut les diocèses de Paris, de Beauvais, de Noyon, d'Amiens ; mais elle n'eut pas plus tôt prononcé le mot de réforme qu'on s'éleva contre elle de toute part : on la traitait d'hypocrite, d'orgueilleuse, de visionnaire. Elle fut plus heureuse en Savoie et dans la Franche-Comté, où sa vertu et ses miracles amenèrent à son obéissance un grand nombre de filles de toute condition. Dès ce moment, l'entreprise fut assurée : bientôt on vit fleurir dans toute la France, puis au-delà du Rhin, des Pyrénées et des Alpes, l'ordre des *Colettines* ou *Pauvres Clarisses*. Depuis quarante ans, la sainte réformatrice travaillait, avec des fatigues inouïes, à peupler l'Europe de ses colonies d'âmes ferventes, lorsque DIEU l'appela au repos éternel, le 6 mars 1447. Son corps demeura flexible, et son visage flétri retrouva dans la mort la beauté de sa première jeunesse.

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU se sert de qui bon lui semble pour opérer les œuvres les plus difficiles. Savons-nous quelle est dans son plan notre destination ? Demeurons donc entre ses mains comme une cire molle, prêts à devenir ce qui lui plaira.

7 Mars. — S. THOMAS D'AQUIN, docteur. 1274.

THOMAS eut pour père Landolphe, seigneur d'Aquin, de Lorette et de Belcastro, et pour mère Théodora Caracciolo, qui descendait du fameux Tancrède de Hauteville. Il naquit au château de Rocca-Secca, vers la fin de 1226. Les religieux du Mont-Cassin lui donnèrent les premières leçons et furent émerveillés de ses progrès ; à onze ans, il fut en état de suivre les cours d'Universités. Sous la conduite d'un sage précepteur, on l'envoya à celle de Naples. Dans cette ville corrompue, Thomas reste pur et mène de front l'étude de la science et la sanctification de son âme. A quatorze ans, il frappe à la porte des Dominicains, qui l'admettent. Sa mère accourt, veut l'arracher à la solitude : il se dérobe à l'entrevue et part pour Rome. Théodora y vole sur ses traces ; mais le pape intervient et décide en faveur de la vocation de Thomas.

Pour le soustraire à d'inutiles instances, on le dirige sur Paris ; ses frères parviennent à l'arrêter et le ramènent au château paternel. Là, pour l'ébranler, il a contre lui toute sa famille ; sa mère d'abord, qui le supplie en pleurant : « Ma mère, » répondait le novice, « parce que j'aimerais DIEU davantage, vous en aimerai-je moins ? » ses sœurs, qui essaient de lui inspirer l'amour du monde et qu'il convertit à l'amour de DIEU ; ses frères, qui l'enferment dans une tour, l'accablent d'outrages et vont jusqu'à tendre un piège à son innocence. C'est une courtisane d'une grande beauté qu'ils introduisent auprès de lui pour le séduire. Thomas, qui redoute les ardeurs de sa jeunesse, ne peut prendre la fuite ; alors, implorant le ciel d'un regard, il saisit un tison ardent, poursuit sa tentatrice et l'oblige à quitter sa chambre. Après cette victoire, le saint jeune homme se prosterne, remercie le Seigneur et lui demande instamment la grâce de ne jamais pécher

contre la sainte vertu. Pendant sa prière, un ange lui apporte une ceinture comme gage de la protection divine et symbole de sa perpétuelle chasteté.

Thomas était ainsi captif depuis deux ans, lorsque, sur l'intervention du pape Innocent IV et de l'empereur Frédéric II, ses frères le laissèrent s'évader. Une corbeille suspendue à une corde que tiennent seulement les faibles mains de ses sœurs, le descend au pied du donjon pendant la nuit. Les Dominicains, secrètement avertis, étaient là pour le recevoir. Il retourne à Naples, fait sa profession l'année suivante (1243) et part pour Cologne, où il doit compléter ses études sous la direction d'Albert le Grand. Comme il traversait Paris : « Ne voudriez-vous pas être le roi de cette ville ? » lui demande naïvement son compagnon. — « J'aimerais mieux les commentaires de Chrysostome sur saint Matthieu, » répond vivement le saint.

A Cologne il écoutait, rêveur et taciturne, les leçons du maître, et ses condisciples, par dérision, l'appelaient le *grand bœuf muet de Sicile.* Bientôt son illustre professeur l'obligea de parler dans une thèse publique. En l'entendant il s'écria : « Le bœuf muet poussera dans la science de tels mugissements, qu'ils retentiront dans le monde entier. » En 1245, Thomas suit son maître à Paris et l'écoute encore dans la célèbre maison de Saint-Jacques. Trois ans plus tard, ils retournent tous deux à Cologne. Mais cette fois frère Thomas, à peine âgé de vingt-deux ans, devra lui-même enseigner, sous la surveillance d'Albert le Grand.

Après son ordination (1250), il revint à Paris, où la Sorbonne lui offrait une chaire. Leçons, prédications, écrits : tout fut remarquable dans le jeune docteur, et son nom retentit bientôt dans le monde catholique tout entier. Urbain IV l'appela à Rome dans le dessein de lui donner la pourpre, mais l'humble savant ne voulut jamais y consentir, et n'accepta que la charge de Maître du palais, qui l'obligeait à suivre le pape et à prêcher dans les villes qui recevaient la visite pontificale. A cette époque, il fut chargé, avec son ami saint Bonaventure, de composer l'office de la Fête-DIEU. Au jour fixé, les deux religieux paraissent devant le Souverain-Pontife et les cardinaux réunis: « A vous, frère Thomas, » dit Urbain IV. Et le fils de Saint-Dominique commence la lecture de cette œuvre immortelle où son pieux génie a merveilleusement mêlé la science du docteur avec l'onction du saint. A mesure qu'il déroule sa sublime inspiration dans l'auditoire frémissant, tous l'écoutent en silence et osent à peine respirer. Par moments, cependant, on pouvait remarquer le léger bruit de feuillets que l'on froisse. A la fin, les applaudissements éclatent, l'enthousiasme est à son comble. « A votre tour, frère Bonaventure, » dit le Pape. Alors le fils de Saint-François se lève et, montrant à ses pieds, épars sur le sol, les fragments de son manuscrit déchiré: « Très Saint Père, » répond-il, « voilà ce qui reste de mon œuvre. »

Urbain IV mourut bientôt après. Son successeur, Clément IV, appela Thomas, sans le consulter, au siège archiépiscopal de Naples. Ce fut un coup si rude pour l'humble Dominicain que le Pape, craignant de voir s'éteindre le flambeau pour l'avoir voulu placer sur le chandelier de l'Église, dut retirer sa bulle d'institution. Cet acte d'humilité valut au monde la *Somme Théologique.* Libre désormais de toute

Le triomphe de S. Thomas d'Aquin. (D'après le tableau de Benozzo di Gozzoli. XVe siècle.)

entrave, le docteur commença résolument cette œuvre capitale, dont les six mille articles, au dire du Pape Jean XXII, sont autant de miracles. Pour réaliser son chef-d'œuvre, Thomas n'eut que le court espace de huit ans ! Grégoire X l'avait appelé comme théologal au concile œcuménique de Lyon. N'écoutant ni sa faiblesse ni ses souffrances, il se mit en chemin, et mourut dans l'exercice même de l'obéissance, chez les Cisterciens de Fosse-Neuve, le 7 mars 1274, à l'âge de quarante-huit ans. Albert le Grand, son maître, vivait encore. Lorsqu'il apprit la triste nouvelle, il s'écria tout en larmes : « Frère Thomas d'Aquin, la lumière de l'Église, n'est plus de ce monde ! »

Réflexion morale. — Saint Thomas préférant à la première ville de France le livre d'un Père de l'Église qui explique l'Évangile : c'est le commentaire pratique de cette maxime de Jésus-Christ : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* Sur toutes choses nos intérêts éternels doivent avoir le pas.

8 Mars. — S. JEAN DE DIEU. 1550.

Le 8 mars 1495 était né au bourg de Montemayor-el-Nuovo, en Portugal, Jean Cindad. Ses parents, plus riches des biens du ciel que de ceux de la terre, semaient avec amour dans sa petite âme les germes féconds de leurs vertus. Un jour, l'humeur aventureuse de l'enfant rompit brusquement leur bonheur : Jean, âgé de neuf ans à peine, s'était sauvé de leurs bras pour suivre un étranger. Arrivé en Castille, son guide inhumain l'abandonna, et le fugitif dut garder les moutons pour manger un morceau de pain noir. Douze ans plus tard, il était soldat, et, à travers la vie des camps, récitait le rosaire chaque jour. Surpris dans une guerre par l'ennemi, qui lui enleva une partie du butin confié à sa vigilance, le malheureux engagé fut condamné au supplice de la corde. Son général ayant obtenu de commuer cette peine en un simple renvoi, Jean dut retourner à ses moutons. Sa nature ardente s'accommodant peu de ces loisirs, il s'enrôla des premiers dans une expédition contre les Turcs. Les combats finis et les troupes une fois licenciées, il revint en Portugal, mais trop tard pour revoir ses vieux parents. Sa mère était morte du chagrin de sa fuite, et son père, entré en religion, venait de succomber sous la même douleur. La conscience bourrelée de remords, Jean reprit une troisième fois son métier de berger, passant jour et nuit dans les larmes, la prière et les jeûnes. Sa vie lui semble encore trop douce, et il s'expatrie alors en Afrique pour cueillir les palmes du martyre. Les exhortations de son confesseur le ramènent en Espagne. Arrivé à Grenade, il entend un sermon du célèbre Jean d'Avila. Son âme est si touchée qu'il remplit l'église de ses cris et de ses sanglots, se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux, se déchire le visage et se met à suivre les places publiques criant *miséricorde ! miséricorde !* A quelque temps de là, on le voyait nu-pieds, la tête découverte, parcourant la ville de Grenade, une hotte sur le dos, une sébille à la main, en disant :

« Faites du bien pour vous, Messieurs, faites du bien pour vous ! » Jean venait d'établir le berceau des Frères de la Charité, et il mendiait pour ses protégés les malheureux. Alors lui fut donné par l'évêque de Tuy, avec l'habit de son ordre, le nom de Jean de DIEU. Usé par le travail et les austérités, le zélé serviteur allait mourir. Marie s'était montrée à lui, une couronne d'épines à la main, et lui avait dit : « Jean, les douleurs et les souffrances formeront au ciel ta couronne de gloire. » — « Bonne Mère, » avait répondu le saint, « venant de votre main, ces épines et ces croix servent de belles fleurs, de très agréables roses, fleurs pourprées du calvaire, roses de l'amour et du salut. » Un autre jour l'homme de DIEU trouva un pauvre à toute extrémité ; il le chargea sur ses épaules, le mit dans un lit et, voulant lui laver les pieds, les trouva percés de plaies. « Jean, » lui dit JÉSUS, « c'est moi. Tout ce que tu fais aux pauvres, c'est à moi que tu le fais. » La vision disparut, mais pour revenir, le 8 mars 1550, prendre dans ses bras l'âme de ce grand saint. Ses épreuves étaient finies, et le ciel s'ouvrait pour les couronner.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Aimons DIEU, aimons Marie, aimons nos frères, et les épines de ce monde seront pour nous des roses. L'amour possède la vertu de cette pierre philosophale que l'on cherche vainement, et qui changerait en or tous les métaux.

9 Mars. — Ste FRANÇOISE ROMAINE, veuve. 1440.

FRANÇOISE, d'une race illustre, naquit à Rome l'an 1384. Dès l'enfance, elle témoigna beaucoup d'inclination pour la vertu et une vive horreur de tout ce qui peut blesser la pureté. Amie de la prière et de la solitude, elle fuyait les divertissements de son âge et se tenait à l'écart des séductions du monde. Elle méditait de se donner tout à DIEU, lorsque, pour ne pas déplaire à ses parents, elle consentit à épouser Laurent de Pontiani, gentilhomme romain dont la fortune égalait la noblesse. Après son mariage, elle continua, autant que sa condition le lui permettait, son genre de vie austère, dans l'éloignement des spectacles et des réunions mondaines. Cette pieuse dame employait à l'oraison et aux œuvres de charité tout son temps libre, mais sa piété bien comprise lui faisait mettre en première ligne les soins du ménage ; son époux, qu'elle considérait comme le lieutenant de DIEU, la trouva toujours obéissante, dévouée, prévenante, respectueuse. Un jour qu'elle récitait l'office de la Sainte Vierge, elle interrompit quatre fois sa prière au même verset, pour se mettre au service de son mari et de sa maison. Lorsqu'elle put reprendre son livre d'heures, elle y trouva des lettres d'or : DIEU voulait par ce prodige lui faire apprécier le mérite de son obéissance. Elle eut trois enfants, deux fils et une fille, qu'elle éleva chrétiennement et garda dans l'innocence. Sa bonté pour les gens attachés à son service lui gagnait leur cœur, et les pauvres la bénissaient pour son intarissable bienfaisance.

Témoin de ses largesses, Laurent craignit un jour pour sa fortune ; il réclama

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

la clef du cellier, préleva la provision nécessaire à sa famille et vendit le reste. Mais DIEU, qui ne voulait pas priver Françoise des mérites de l'aumône, lui envoya par miracle quarante mesures du plus beau froment. Le gentilhomme comprit sa faute, et laissa dès lors à sa femme toute liberté de continuer ses bonnes œuvres. Françoise avait le privilège de voir toujours à ses côtés son ange gardien. Son dernier fils, mort à l'âge de neuf ans, lui apparut un jour et lui dit :« Ma sœur Agnès vous quittera bientôt ; mais consolez-vous, ma mère : elle viendra s'associer avec moi dans la gloire. » Puis, désignant un jeune homme qui l'accompagnait : « Celui-ci, » ajouta-t-il, « est un archange que DIEU vous donne pour vous soutenir et vous consoler pendant le reste de votre pèlerinage. » Toujours soumise à la volonté de DIEU, Françoise supporta sans se plaindre la séquestration de son fils, l'exil de son mari et la perte de ses biens : « Le Seigneur m'avait tout donné, » répétait-elle avec Job, « le Seigneur m'a tout repris : que son saint nom soit béni. » DIEU, voulant que sa résignation, comme celle du patriarche, reçût dès ici-bas une récompense, lui rendit ses biens, son mari, son fils. Après la mort de Laurent, elle se retira dans la congrégation des Oblates qu'elle avait fondée. Là, en compagnie des dames romaines qui lui devaient cet asile, elle vécut jusqu'à sa mort (1440) dans la pratique de la pénitence et de l'humilité.

RÉFLEXION MORALE. — Libéral envers tous, DIEU se montre extraordinairement bon pour ceux qui l'aiment davantage. Les intérêts de notre égoïsme lui-même sont donc de l'aimer sans mesure.

10 Mars.—Les QUARANTE MARTYRS de SÉBASTE 320.

PENDANT que Constantin protégeait le christianisme en Occident, son beau-frère Licinius le persécutait en Orient, surtout dans l'armée. Un jour le gouverneur de la Cappadoce, Agricola, vint donner lecture à la garnison de Sébaste d'un décret du tyran qui interdisait au soldat de professer la religion du CHRIST. Quarante légionnaires sortirent aussitôt des rangs et confessèrent courageusement leur foi. Le gouverneur les fit désarmer et jeter en prison. Lysias, leur capitaine, était alors absent. A son retour, il fit comparaître devant lui les rebelles. En chemin, les soldats chrétiens s'exhortaient mutuellement : « Nous avons trois ennemis, » disait l'un d'eux : « Satan, le gouverneur et le capitaine. Leur sera-t-il donné de vaincre quarante soldats ? Non ! leur triomphe serait notre honte ! » Lysias essaya vainement de les faire apostasier. Les trouvant inébranlables, il commanda de leur casser les dents à coups de pierres ; mais, par une permission de DIEU, les bourreaux se frappaient eux-mêmes, au lieu de frapper les martyrs. Le capitaine, furieux de ce miracle qu'il attribuait à la magie, prend lui-même une pierre et la jeta à l'un des vaillants confesseurs : au lieu de l'atteindre, elle va frapper le gouverneur au visage. Pour les châtier, on emploie les fouets et les crocs de fer ; mais leur foi demeurait toujours invincible. Alors on les condamne à mourir de froid sur un étang glacé. Pendant qu'on les dépouille,

ces saints athlètes retrempent leur âme dans la prière : « Béni soit DIEU ! » s'écriaient-ils. « Pour notre prince nous avons bravé la mort dans les combats ; mourons aujourd'hui pour le Roi immortel des cieux qui a daigné mourir pour nous. Seigneur, nous sommes quarante dans la lice : qu'il y ait quarante martyrs. »

Vers minuit, les rigueurs du froid glaçaient déjà les membres des suppliciés. Tout à coup une lumière brillante inonde la surface du lac ; le geôlier, témoin de ce prodige, lève les yeux : il voit des anges qui se tiennent dans les airs, prêts à couronner les confesseurs de la foi. Mais ils ne portaient que trente-neuf couronnes ! Pendant que le gardien étonné médite ce mystère, un des soldats, vaincu par la douleur, se traîne jusqu'à la chaudière d'eau tiède que l'on a placée près d'eux pour les tenter : il s'y plonge, trop tard cependant pour vivre, et meurt en apostat. « Je suis chrétien ! » s'écrie aussitôt le garde converti. Et il prend la place du prévaricateur sur le lac. Ils furent ainsi, comme ils l'avaient demandé à DIEU, quarante martyrs.

Quand le jour parut, ils étaient demi-morts. Pour les achever, on leur brisa les jambes à coups de bâton, puis on entassa leurs corps sur un chariot pour les porter au bûcher. Militon, le plus jeune, n'avait pas encore exhalé son âme. Comme les bourreaux le laissaient, dans l'espoir de son apostasie, sa mère, chrétienne héroïque, le prend dans ses bras et le place elle-même sur le monceau funèbre : « Va, mon fils, » dit-elle, « achever avec tes compagnons cet heureux voyage ; il ne sera pas dit que tu te sois présenté à DIEU le dernier. »

RÉFLEXION PRATIQUE. — La persévérance est un don du ciel ; prions pour l'obtenir et défions-nous toujours de nous-mêmes : Lucifer a prévariqué dans le ciel, Adam est tombé dans le paradis, Juda s'est damné auprès du Sauveur, et l'un des quarante chrétiens de Sébaste a perdu la couronne du martyre au milieu de ses saints compagnons !

11 Mars. — S. EULOGE, martyr. 859.

EULOGE, la plus pure gloire de Cordoue, sa patrie, vivait au temps où les Maures opprimaient l'Espagne. Ces barbares n'avaient point essayé d'abolir entièrement le christianisme : ils le toléraient dans leurs États, se contentant d'imposer un lourd tribut aux fidèles. Les chrétiens avaient donc leurs écoles, leurs églises, leurs monastères. Euloge, de noble et chrétienne race, étudia chez les clercs de la communauté de Saint-Zoïle. Les qualités de son esprit et de son cœur lui attirèrent l'estime et l'affection de ses maîtres, et dès qu'il eut reçu l'ordination sacerdotale, ils le mirent à la tête de leur collège ecclésiastique. En lui la vertu rehaussait la science. Il connaissait à fond les Écritures, et tout le monde admirait son esprit de charité, de pénitence et de douceur. Visiter les hôpitaux, les monastères, était sa meilleure récréation, et diriger les âmes vers le ciel, un besoin pour son zèle.

Abdérame III fut le premier des califes de Cordoue qui persécuta ouvertement les chrétiens (850). Euloge, arrêté avec d'autres prêtres, employa son temps à

prier, à écrire, à prêcher les détenus. Il composa une *Exhortation au martyre*, dédiée à deux vierges, Flore et Marie, qui donnèrent courageusement, l'année suivante, leur vie pour la foi. Euloge et ses compagnons furent alors épargnés. Il profita de son élargissement pour encourager, de vive voix et par sa plume, les persécutés à demeurer fermes dans la foi.Il recueillit les actes des martyrs de Cordoue dans un ouvrage qui a pour titre *Mémorial des saints*. A la mort de l'archevêque de Tolède (858), Euloge fut élu pour lui succéder. Sa doctrine, sa vertu et ses glorieux combats pour JÉSUS-CHRIST le rendaient digne de cet honneur ; mais DIEU lui réservait une plus belle couronne.

Une jeune fille musulmane, Léocritie, avait embrassé la foi chrétienne et s'était fait baptiser. Ses parents, pour obtenir son apostasie, la persécutaient sans relâche. Elle eut recours à Euloge, qui la prit sous sa protection et la confia aux soins de sa sœur, la vierge Anulone. Ces mahométans fanatiques mirent tout en œuvre pour découvrir la retraite de leur fille, et la trouvèrent enfin chez Euloge. Le prêtre et la jeune chrétienne furent arrêtés. Le juge commença par incriminer la conduite de l'homme de DIEU, le traitant de séducteur. « Je suis prêtre pour instruire, » répondit Euloge, « et ma religion me faisait un devoir d'apprendre les voies du salut à cette vierge qui désirait les connaître. Demandez-moi le même service, je suis prêt à vous le rendre. » Le juge, irrité, en vint aux menaces : elles furent inutiles. Un des conseillers du roi le prit à part : « Que des ignorants courent à une mort insensée, » lui dit-il, « je le comprends ; mais vous, un homme sage et très instruit, pourquoi imiter leur folie ? Renoncez le CHRIST de bouche, devant le tribunal ; vous reprendrez ensuite votre religion, et nul désormais ne vous inquiétera. » Euloge repoussa ce conseil avec horreur et fut condamné à perdre sa tête. Pendant qu'on le menait à la mort, un des eunuques de Mohammed lui donna un soufflet. Le martyr, fidèle au précepte divin, tendit aussitôt l'autre joue : « Je vous en conjure, » dit-il, « frappez maintenant celle-ci. » Et après un nouvel outrage, il offrit encore la première joue. Les bourreaux le décapitèrent le 11 mars 859. La vierge Léocritie subit la même peine quatre jours après.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Rien ne nous oblige, si nous avons subi un affront, d'en réclamer un autre. Ni Notre-Seigneur ni saint Paul, lorsqu'on les a souffletés, n'ont tendu l'autre joue. Ils n'en sont que plus admirables ceux qui, comme saint Euloge, recherchent de nouvelles humiliations.

12 Mars. — S. GRÉGOIRE, pape et docteur. 604.

FILS d'un sénateur immensément riche, arrière-petit-fils du pape Félix III, de la famille Anicia, Grégoire, le grand homme de son siècle, fut d'abord préteur de Rome. Dans l'exercice de cette magistature, il gagna le cœur des Romains et prit goût au luxe et à l'éclat des grandeurs terrestres, où il croyait pouvoir servir sans reproche son DIEU qui l'attendait ailleurs. Il hésite longtemps, déjà enflammé du souffle divin, mais sans

cesse retenu au monde par les attraits de la vie séculière. Enfin il cède à l'influence de ses relations intimes ; et alors, obéissant à la grâce qui l'éclaire, il rompt brusquement ses liens, consacre ses richesses à doter six monastères nouveaux en Sicile, en établit un septième dans son propre palais, à Rome, sur le mont Cœlius, et s'y fait moine lui-même. Il vend tout le reste de son patrimoine pour le distribuer aux pauvres ; et Rome, qui avait vu le jeune et opulent patricien parcourant ses rues dans des habits de soie et tout couvert de pierreries, le revoit avec admiration vêtu comme un mendiant, et servant lui-même les mendiants dans l'hôpital de son monastère.

Le pape Benoît Ier l'en retira malgré lui pour l'élever à la dignité de cardinal régionnaire, et Pélage II l'envoya comme nonce auprès de l'empereur Tibère, à Constantinople. Il y remplit avec éclat les devoirs de sa charge, rétablit les bonnes relations entre le saint-siège et la cour de Byzance, ne négligea rien pour obtenir de Tibère et de son successeur Maurice les secours que l'Italie réclamait contre les invasions des Lombards, et réduisit le patriarche Eutychius, qui niait la résurrection palpable des corps, à une édifiante rétractation.

Après six ans de ce laborieux exil, le saint cardinal revint à Rome et s'enferma dans son cher monastère de St-André, dont les religieux lui confièrent bientôt le gouvernement (584).

A cette époque, Rome faillit le perdre. Passant un jour par le marché, il vit exposés en vente de pauvres enfants païens d'une grande beauté, qu'on lui dit être du pays des Angles : « Faut-il que le démon possède les âmes de ces anges corporels ! » s'écria-t-il en pleurant. Sur quoi il courut auprès du pape, et se fit nommer missionnaire de la Grande-Bretagne. En apprenant son départ, l'ancien amour qu'il avait inspiré aux Romains se ralluma. On entoure le pape, on lui crie : « Vous avez offensé S. Pierre! vous avez ruiné Rome en laissant partir Grégoire. » Le pape ordonne de courir après lui ; on le ramène de force à son monastère.

En 590, Pélage II meurt de la peste : Grégoire est élu. C'est en vain qu'il refuse, qu'il s'enfuit et se cache. On le suit, on le découvre, et on le ramène une seconde fois à Rome, mais cette fois pour y régner.

Son premier acte fut cette fameuse procession de trois jours où défilèrent devant lui tous les moines et toutes les religieuses de Rome, implorant du ciel la cessation de la peste. Le saint pontife tenait dans ses mains l'image miraculeuse de la Mère de DIEU, peinte par St Luc, et, nu-pieds, couvert d'un habit de pénitent, il traversa toute la ville, de l'église Ste-Marie-Majeure à celle de St-Pierre. Dans ce parcours, quatre-vingts personnes tombèrent foudroyées par le terrible fléau. Un ange, remettant l'épée dans le fourreau, apparut alors sur le mausolée d'Adrien, qui, depuis, porte le nom de Château-St-Ange.

A l'avènement de Grégoire, le monde et l'Église n'offraient que des sujets d'alarmes. Les empereurs byzantins humiliaient la papauté; l'Afrique était en proie aux donatistes, l'Espagne tout entière à l'arianisme, l'Angleterre dans l'idolâtrie. En Gaule, la simonie souillait le sanctuaire, et les luttes de Frédégonde et de Brunehaut désolaient les chrétiens.

Le grand pape envisagea d'un œil intrépide et perspicace les dangers de la situation, et commença hardiment son œuvre réparatrice. Il réprime l'audace des Lombards et ramène, en les convertissant, la paix en Italie ; il réduit les donatistes en Afrique ; il détruit en Espagne les restes de l'arianisme ; il convertit les Juifs de Sicile et de Sardaigne ; il met fin aux schismes qui désolaient l'Orient ; il combat les vices radicaux de l'église gallo-franque, l'incontinence et la simonie ; il ramène l'Angleterre à la foi.

La messe miraculeuse de S. Grégoire le Grand (VIe siècle) figurant la présence réelle de N.-S. J.-C. dans l'eucharistie. (Miniature d'un missel du XVe siècle.)

Enfin, épuisé de fatigues après treize ans du plus laborieux pontificat, il meurt dans la soixantième année de son âge, et va recevoir au ciel la récompense de sa glorieuse vie (604) (1). (V. Montalembert, *Moines d'Occid.*)

1. La *Légende dorée* rapporte dans les termes suivants un miracle éclatant que DIEU opéra à la prière de saint Grégoire.

« Une femme offrait, tous les dimanches, du pain au benoit Grégoire, et quand il avait chanté la messe, il lui offrait le corps de Notre-Seigneur en lui disant : « Le corps de Notre-Seigneur

RÉFLEXION PRATIQUE. — Grégoire avait une santé frêle et délicate. Cependant quels ne furent pas son activité, sa mortification, ses travaux! Cessons de nous tant écouter, secouons la paresse : notre tâche deviendra plus facile.

13 Mars. — Ste EUPHRASIE, vierge. 411.

LA noble veuve d'Antigone, gouverneur de la Lycie et parent de Théodose, visitait un jour dans la Thébaïde, en compagnie de sa fille âgée de sept ans, un monastère de religieuses. L'abbesse dit à la petite Euphrasie : « Aimez-vous notre maison et toutes nos sœurs ? » — « Oui, » répondit l'enfant, « je vous aime. » — « Mais lequel aimez-vous mieux, votre fiancé ou nous ? » — « Mon fiancé, je ne le connais pas plus qu'il ne me connaît : vous, je vous connais et je vous aime ; mais vous, lequel aimez-vous mieux, votre fiancé ou moi ? » L'abbesse répondit : « Nous t'aimons, toi et notre CHRIST. » — « Eh bien, » dit l'enfant, « moi aussi, je vous aime, vous et votre CHRIST. » Cependant la mère d'Euphrasie, qui assistait à cet entretien, se mit à pleurer, et voulut emmener sa fille. L'abbesse dit à celle-ci : « Il vous faut partir, car on ne peut rester ici qu'en se vouant au CHRIST.» — « Où est-il, ce CHRIST ? » demanda Euphrasie. L'abbesse lui montra une image du Seigneur : elle se jeta dessus, la baisa, et dit aussitôt : «Alors, je me voue à mon CHRIST, je ne m'en irai plus avec madame ma mère; je reste avec vous. » La mère multiplia ses caresses pour essayer de la faire sortir avec elle ; l'abbesse joignit ses instances à celles de la mère. « Si vous restez, » lui disait-elle, « il vous faudra apprendre les saintes Lettres et tout le psautier, et jeûner tous les jours jusqu'au soir, comme font les autres sœurs. » — « J'apprends déjà à faire tout cela, » répondit la jeune fille; « laissez-moi seulement rester ici. » Alors l'abbesse dit à la mère : « Madame, il faut nous la laisser ; la grâce de DIEU reluit en elle : la vertu de son père et vos prières à tous deux lui vaudront la vie éternelle. » La mère, conduisant sa fille devant l'image du CHRIST, s'écria en pleurant : « Seigneur JÉSUS, ayez pitié de cette chère enfant qui vous désire et se donne à vous. » On la revêtit de la robe monacale ; sa mère lui dit : « Aimes-tu cette robe ? » — « Oui, certes, ma mère, car j'ai appris que c'était la robe de fiançailles que le Seigneur donne à celles qui l'aiment. » — « Que ton fiancé te rende donc digne de lui ! »

Ce fut la dernière parole de la mère désolée, qui embrassa sa fille et sortit seule en se frappant la poitrine. Elle mourut peu après, laissant la jeune Euphrasie héritière d'un double et immense patrimoine. A la sollicitation du gentilhomme qui

JÉSUS-CHRIST te garde la vie pardurable. » Cette femme se prit à sourire. Et Grégoire remit une partie du corps de Notre-Seigneur sur l'autel, et puis se retourna vers la femme et lui demanda devant tout le peuple pour quelle cause elle avait osé rire. Et elle dit : « Parce que tu appelles le pain que j'ai fait de mes propres mains le corps de JÉSUS-CHRIST. » Et Grégoire se mit en raison pour la mécréance de cette femme. Et quand il se leva, il trouva la partie de pain qu'il avait mise sur l'autel convertie en chair. Et la femme revint à la foi chrétienne. Alors Grégoire pria derechef et trouva cette partie de chair convertie en pain, qu'il donna en communion à cette femme. »

(Légende dorée.)

devait l'épouser, l'empereur Théodose lui fit écrire de revenir à Constantinople. Elle lui répondit qu'elle avait déjà un époux et le supplia, au nom de l'intime amitié qui l'avait uni à son père, de disposer de toute sa fortune au profit des pauvres, des orphelins et des églises, d'affranchir et de doter tous ses esclaves, de remettre aux colons de ses domaines paternels toutes leurs redevances, et enfin de prier pour elle avec l'impératrice. En lisant cette lettre, l'empereur ne put retenir ses larmes : «Vraiment, » s'écria-t-il, « cette fille est de race impériale ! » Les volontés de la jeune héritière furent exécutées. Elle resta donc dépouillée de tout dans le monastère égyptien ; elle y vécut jusqu'à l'âge de trente ans, occupée aux plus rudes travaux , à balayer les chambres, à porter l'eau et le bois à la cuisine, à cuire le pain dans le grand four de la communauté, à soigner les enfants malades et les pauvres folles que l'on amenait aux religieuses, comme à la source de tous les remèdes. Tous ces mérites ne la préservèrent pas des épreuves, des tentations, des calomnies qui sont le partage des saints et qui la poursuivirent jusqu'au jour où on l'enterra dans le tombeau de sa mère (411).

(V. Montalembert, *Moines d'Occid.*)

Réflexion Pratique. — Euphrasie, noble enfant, princesse généreuse, douce jeune fille, éprise d'un saint amour pour Jésus dès l'âge de sept ans, derrière les grilles d'un monastère ! Quelle condamnation de notre lâcheté spirituelle !

14 Mars.—Ste MATHILDE, impératrice d'Allemagne.968.

Mathilde a été une de ces grandes âmes qui étonnent la terre et couronnent leur vie d'une gloire immortelle. Naissance, beauté, richesse, éducation, qualités aimables du cœur et de l'esprit, tout portait la jeune comtesse à jouir des honneurs du monde et de ses plaisirs. Son mariage avec Henri l'Oiseleur, en la plaçant sur un trône, semblait devoir combler ses rêves et stimuler son orgueil. Mais les dehors séduisants des grandeurs, comme les grâces si flatteuses du jeune âge, ne purent ternir sa vertu, fortifiée par la prière, la méditation et le jeûne. Mathilde était déjà une sainte. La lecture des Livres sacrés, un ordre parfait dans sa maison et un travail sérieux, faisaient ses chères occupations. Son plus doux passe-temps était de secourir les pauvres, de visiter les malades, de consoler les malheureux. D'une bonté sans mesure, elle soulageait par d'abondantes aumônes les prisonniers qu'elle ne pouvait rendre à la liberté. Henri, son pieux époux, secondait ses dispositions, imitait de si nobles exemples. La main de Dieu bénissait visiblement cette famille, où la religion et la sainteté allaient passer comme héréditaires.

La croix, inséparable de l'amour, vint bientôt cimenter l'union du Christ avec sa servante, et en manifester toute la force. Après les premières douleurs d'un désolant veuvage, Mathilde vit deux de ses enfants se disputer la couronne paternelle, et, chose plus barbare, méconnaître son amour, devenir ses persécuteurs.

Trompés par de mauvais conseils, aveuglés peut-être par la cupidité, ils avaient craint que la reine n'épuisât par ses largesses les finances de l'Etat. Le ciel finit par leur ouvrir les yeux et toucher leur cœur. Ces deux princes rougirent de l'indignité de leur conduite envers une mère si tendre et si sainte; ils se réconcilièrent sincèrement avec elle et lui restituèrent tout ce qu'ils lui avaient pris.

La pieuse impératrice, relevée de son infortune, n'en fut pas moins généreuse ; elle fonda plusieurs monastères et distribua tout son avoir en autres bonnes œuvres. Assistée à ses derniers moments par l'archevêque de Mayence, son petit-fils, elle n'eut à lui laisser comme souvenir que la moitié d'un linceul. Le 14 mars 968, elle s'endormait doucement dans le Seigneur, couchée sur un cilice et la tête recouverte de cendres.

Réflexion pratique. — La vie de Ste Mathilde nous apprend que l'épreuve connaît le chemin du trône tout comme le sentier de la chaumière. Ne regardons pas d'un œil d'envie les grands dans leurs palais ; la splendeur cache souvent de profondes misères.

15 Mars. — S. ZACHARIE, pape. 752.

Saint Zacharie, Grec d'origine, gouverna l'Église après Grégoire III, de 741 à 752. Il signala son pontificat par une douceur et une bonté inaltérable, qui lui valurent l'amour du peuple romain et du clergé. Suivant le précepte de l'Apôtre, il était lent à punir et prompt à pardonner. Inaccessible à tout sentiment de vengeance, il ne rendait jamais le mal pour le mal, et ceux qui l'avaient persécuté avant son élévation ne reçurent de lui que des bienfaits. Père et pasteur, il avait pour tous des entrailles de miséricorde. Sous son administration le peuple de Dieu vécut dans la paix et l'allégresse. Il voulut fournir lui-même les distributions hebdomadaires d'aliments et de secours qui se faisaient dans la basilique de Saint-Pierre, et les étendit aux pauvres et aux malades de tous les quartiers de la ville. Pour arrêter la guerre que Luitprand, roi des Lombards, faisait au duché de Rome, Zacharie alla trouver ce prince et le conjura de mettre un terme à des discordes qui avaient déjà coûté tant de sang. Sur ses instances, Luitprand consentit à poser les armes et restitua, avec les prisonniers de guerre, le territoire de la Sabine et quatre villes dont il s'était empaparé. L'année suivante, ce guerroyeur s'étant mis en campagne pour assiéger Ravenne, le saint pape entreprit un second voyage. Sans autre appui que sa foi, il quitte son troupeau, à l'exemple du bon Pasteur, et vole au secours de la brebis en péril. Dieu favorisa visiblement cette démarche du pontife pacificateur. Pendant son voyage, des nuées couvrirent chaque jour le ciel jusqu'au moment où l'on dressait les tentes pour la nuit, et la chaleur brûlante de la saison, ainsi tempérée, permit au vicaire de Jésus-Christ de remplir sans trop de fatigue sa mission de charité. A son approche, les habitants de Pavie, capitale des Lombards, virent dans les airs des armées célestes dont les boucliers et les cuirasses étin-

celaient comme des flammes. Le roi se laissa toucher et rétablit les frontières de Ravenne dans leur ancien état. A cette époque, des trafiquants vénitiens parcouraient les marchés de l'Italie, sous le prétexte apparent de vendre diverses marchandises, mais en réalité pour soustraire des jeunes gens et des jeunes filles, qu'ils vendaient ensuite comme esclaves aux musulmans des côtes d'Afrique. Zacharie s'opposa courageusement à leur commerce infâme ; et comme ces marchands se plaignaient de perdre ainsi un gain considérable, il leur paya le prix qu'ils demandaient et délivra tous les captifs. Ce pape zélé rebâtit et orna diverses églises et autres monuments publics, seconda puissamment saint Boniface en Allemagne, tint plusieurs synodes, et n'épargna rien pour rétablir l'ordre et la discipline dans l'Église. Il fit un grand nombre de fondations en faveur des pauvres et des pèlerins, et assigna un revenu considérable pour l'entretien des lampes de Saint-Pierre. Il mourut en 752.

RÉFLEXION MORALE. — Les premières vertus de ceux qui commandent sont la bienveillance et la douceur. Elles rendent l'obéissance facile en gagnant les cœurs, tandis qu'une exigeante dureté provoque la rébellion en aigrissant les âmes.

16 Mars. — S. ABRAHAM, ermite. 376.

ABRAHAM quitta sa famille à l'âge de vingt ans, et alla s'enfermer dans la solitude, à une lieue de la ville d'Édesse, sa patrie. Il établit sa demeure dans une maison déserte, dont il fit murer les ouvertures, à l'exception d'une fenêtre, par où, de temps en temps, il recevait d'un ami un peu de pain et d'eau.

Douze ans plus tard, la mort de son père et de sa mère le laissa héritier d'une riche succession : sans sortir de sa retraite, il fit vendre ses biens au profit des pauvres.

Ce bel acte de charité, uni à ses autres vertus, le rendit bientôt célèbre. Or, il y avait dans son voisinage un bourg païen, où l'on avait plusieurs fois vainement tenté d'introduire la religion chrétienne. L'évêque d'Édesse jeta les yeux sur Abraham pour reprendre l'évangélisation de ce peuple obstiné. Le saint ermite résiste d'abord, par humilité autant que par répugnance à se produire, mais finit cependant par se rendre aux bonnes raisons du prélat. Ordonné prêtre, il gagne en toute hâte son poste périlleux. Il y est mal reçu : on le menace, on l'insulte, on veut le faire mourir. Lui, sans perdre courage, commence par bâtir une église. L'édifice achevé, il demande instamment à DIEU d'y rassembler les infidèles ; puis, confiant dans le Seigneur, il entre dans le temple païen, brise les idoles, renverse les autels, et foule aux pieds les trophées de la superstition. Le peuple, qui voit ses dieux outragés, se jette sur lui, l'accable de coups, le chasse du village. Heureux d'avoir souffert pour la foi, Abraham retourne à son église et passe la nuit en prières. Le lendemain, on renouvelle les mauvais traitements de la veille, on le frappe avec fureur, on le traîne expirant hors du village, la corde aux pieds. DIEU, qui est le maître de la vie et de la mort, soutient miraculeusement son

apôtre, et la lutte, bientôt recommencée, se poursuit trois longues années entre le zélé missionnaire et les païens opiniâtres. A la fin, cependant, ces hommes endurcis admirèrent la patiente charité de ce ministre du Seigneur. Mus par la grâce divine, ils se rendirent auprès de lui et demandèrent à connaître le DIEU qu'il prêchait. Abraham les instruisit et les baptisa au nombre d'un millier environ. Il passa encore un an avec eux pour les affermir dans la foi, puis il reprit secrètement le chemin de sa solitude. Le démon l'y suivit et lui livra une guerre acharnée. Mais ce qui l'affligea plus que les tracasseries du malin, ce fut la perversion de sa nièce Marie, jeune orpheline dont il s'était chargé. Après une chute honteuse, elle s'enfuit pour se livrer au plus dégradant libertinage. Son oncle la cherchait depuis dix ans, lorsqu'il la retrouva flétrie par le vice. L'homme de DIEU mêla tant de douceur à ses reproches, que la jeune prodigue, attendrie et repentante, s'enferma pour le reste de sa vie dans un ermitage voisin de celui du solitaire. Elle y mourut, quinze ans plus tard, en grande réputation de sainteté. Abraham l'avait précédée au ciel de quelques années, et en avait passé cinquante dans son désert.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le monde cherche en vain le bonheur au milieu des plaisirs ; saint Abraham le trouva au sein des austérités. Ayons son courage et DIEU nous donnera sa récompense.

17 Mars. — S. PATRICE, évêque. 460.

L'IRLANDE fête en ce jour son grand apôtre saint Patrice. Cet évêque, originaire d'Écosse selon quelques auteurs, de la Grande-Bretagne selon d'autres, eut pour père Calphurnius et pour mère Concessa, nièce de saint Martin de Tours. A l'âge de seize ans, des barbares l'enlevèrent et le conduisirent en Irlande, où il fut réduit à garder les troupeaux. Dès lors, il donna des marques de la plus haute sainteté : pénétré d'une foi vive et d'une crainte amoureuse du Seigneur, il prévenait le jour, et, bravant la neige, la glace, la pluie, s'adonnait avec ardeur à la prière. Cet esprit d'oraison continuelle ne l'abandonna jamais. C'était cent fois le jour et cent fois la nuit qu'il élevait son cœur vers DIEU. Délivré de la servitude au bout de six ans, il revint en Écosse, s'appliqua longtemps aux Lettres divines, entra dans les ordres et parcourut les Gaules et l'Italie.

Pendant son séjour à Rome, un avis du ciel

lui fit entendre qu'il était destiné à évangéliser l'Irlande. Il lui semblait d'ailleurs entendre la voix des petits enfants de ce malheureux pays qui lui demandaient le baptême en criant : « Reviens, reviens nous sauver ! » Le pape Célestin le consacra évêque et l'envoya, muni des pouvoirs apostoliques, dans ces contrées encore barbares. Grâce au zèle de ce nouvel apôtre, la foi fut implantée dans cette île pour y fleurir à jamais. Cependant ce ne fut point sans peine : le saint eut beaucoup à souffrir de la part des infidèles et faillit plusieurs fois endurer le martyre. Il convertit un grand nombre de païens, bâtit des églises, établit des écoles où la piété et les bonnes études marchaient de pair, et, après avoir établi son siège à Armach, dont les autres églises furent suffragantes, il se démit de ses fonctions épiscopales en faveur de Bénigne, prince Irlandais qu'il avait converti. Favorisé de visions célestes, orné du don de prophétie et du pouvoir des miracles, qu'il opéra nombreux et éclatants, Patrice devint bientôt illustre par toute l'Église. Les monastères qu'il fonda devinrent l'asile et le foyer de la poésie celtique : une fois transformés, dit un vieil auteur, les chants des bardes furent si beaux, que les anges de DIEU se penchaient au bord du ciel pour les écouter.

Patrice était parvenu à un âge fort avancé lorsque DIEU lui fit connaître sa fin prochaine. « Près de Doun, » raconte son biographe, « se trouvait un monastère de pieuses vierges, sous la direction de Brigitta, la perle de l'Hibernie. Le bienheureux évêque, entouré d'un cortège de religieux et de clercs, voulut visiter ces saintes filles et leur adresser une dernière fois ses paternelles exhortations. Pendant qu'il parlait, on vit une lumière brillante se fixer sur un point du cimetière, à l'est de l'église ; tous les assistants demandèrent au saint de leur interpréter ce signe du ciel. Patrice refusa de répondre, et, s'adressant à Brigitta : « Ma fille, » lui dit-il, « expliquez-nous vous-même le sens de cette apparition. » — « Le Seigneur, » répondit l'abbesse, « veut ainsi marquer la tombe où reposera bientôt son vénérable serviteur. » Patrice n'insista pas. Au moment de quitter Brigitta, il lui dit en secret : « Je retourne au monastère de Sabal. Préparez le suaire où vous devrez m'ensevelir et apportez-le sans retard. » Arrivé à Sabal, l'homme de DIEU s'étend sur sa couche, reçoit les divins mystères, bénit les siens, et passe des douleurs du temps aux joies de l'éternité. Brigitta, pieusement accourue, ensevelit sa dépouille mortelle et la dépose dans la tombe miraculeusement désignée au cimetière de Doun.

Par sa prédication, Patrice, d'un pays idolâtre avait fait l'*Ile des saints.*

RÉFLEXION PRATIQUE. — Patrice, au milieu des incessants labeurs de son apostolat, dit la légende, trouvait chaque jour le temps de réciter tout le psautier, de faire deux cents oraisons, trois cents génuflexions, et le double de signes de croix. — Et nous ne savons pas ménager quelques minutes pour notre âme et pour DIEU ! Quel contraste !

18 Mars. — S. CYRILLE de JÉRUSALEM, docteur. 385

SAINT Cyrille, dont le front resplendit de la double auréole du savoir et de la sainteté, naquit à Jérusalem, vers l'an 315. Ses études furent fortes et brillantes. Une connaissance approfondie et détaillée des saintes Lettres, des ouvrages des pères et des écrits païens, faisait le charme et la variété de sa parole. Ordonné prêtre à l'âge de trente ans, sa mission fut de prêcher tous les dimanches dans l'assemblée des fidèles et d'instruire les catéchumènes ; ce qu'il fit avec zèle et réputation. Nous avons de ses enseignements vingt-trois catéchèses ou instructions familières : dix-huit expliquent le symbole, et cinq les trois sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie, que les néophytes recevaient le même jour. Cette exposition claire et nette du dogme catholique est toujours citée avec éloge, et a valu au catéchiste le titre de docteur de l'Église.

Maxime, son évêque consécrateur, étant mort, Cyrille fut nommé par acclamation pour régir l'église de Jérusalem. Un grand prodige illustra le commencement de son épiscopat. Dans les cinquante jours de Pâques à la Pentecôte, le 7 mai 351, à neuf heures du matin, une immense croix de lumière paraissait dans les airs, étendant ses bras du Golgotha à la montagne des Olives. Idolâtres, Juifs et chrétiens, tous purent la voir ; ils l'admirèrent pendant plusieurs heures avec une crainte mêlée de joie, s'écriant : « JÉSUS-CHRIST est vraiment Fils de DIEU et faiseur de miracles ! »

Une entreprise orgueilleuse et impie suivit ce triomphe du divin Crucifié. Au signal de Julien l'Apostat, les Juifs, disséminés sur tous les points du globe, se rassemblèrent, comme au temps de Zorobabel, pour aller reprendre possession du sol de la patrie. Ce fut alors un spectacle imposant que les longues files de caravanes se dirigeant vers Jérusalem. Des milliers de familles voyageaient par groupes, emmenant leurs troupeaux, leurs meubles, leurs serviteurs, leurs richesses : tous les yeux, tous les cœurs étaient fixés vers la ville sainte. On s'y acheminait en chantant les hymnes de David qui célèbrent la gloire de l'antique Sion. Dans un élan spontané, les femmes juives donnaient leurs bijoux, leurs pierreries, pour contribuer à la grande œuvre de restauration. Des collectes, comme au temps de Béséléel, furent organisées avec enthousiasme. Pour stimuler encore l'ardeur unanime, Julien déclarait qu'il avait reçu de DIEU la noble mission de mettre fin à la nouvelle captivité de Babylone et de rétablir le temple de Jéhovah ; et il donnait ordre à tous les trésoriers de la province de pourvoir sur le trésor public aux frais énormes de la reconstruction.

Un plan avait été adopté sur des proportions gigantesques et avec une magnificence sans égale. D'habiles architectes furent mis à la tête des travaux. Sous leur direction, les meilleurs ouvriers en tout genre devaient exécuter une œuvre qu'on voulait voir figurer comme jadis au rang des merveilles du monde. Bientôt les marbres précieux, les pierres de taille, les bois de construction, s'accumulèrent à

Jérusalem, pendant que de vastes ateliers s'organisaient pour exécuter les divers travaux de ciselure, de sculpture, de tissage ou d'orfèvrerie.

La colonie chrétienne de la ville sainte, envahie et comme cernée par l'agglomération juive qui la pressait de toutes parts, était chaque jour l'objet des insultes et des sarcasmes de la foule. « Les fils d'Israël étalaient, » dit Rufin, « une arrogance et une fierté qui ne connaissaient plus de bornes. Ils se permettaient contre nous des actes de cruauté qui restaient toujours impunis ; ils inauguraient par ces violences le retour du règne de David ; c'est ainsi qu'ils l'appelaient. »

Cependant les travaux préparatoires se poursuivaient avec une ardeur incroyable. Il s'agissait de déblayer tout l'emplacement de l'ancien temple sur un périmètre égal à celui que le roi Hérode avait recouvert autrefois de ses immenses constructions. Il fallait achever de démolir les restes des fondations anciennes. St Cyrille suivait d'un œil attentif toutes les phases d'une entreprise si intéressante pour la foi chrétienne. Autour de lui, dans l'assemblée des frères, se manifestaient des inquiétudes fort naturelles. « Rassurez-vous, » disait-il, « les Juifs ne font en ce moment que réaliser eux-mêmes la prophétie de JÉSUS-CHRIST : ils démolissent ce qui restait encore des pierres superposées de l'ancien temple. » Tous les Juifs, riches et pauvres, hommes et femmes, grands et petits, s'étaient constitués ouvriers volontaires. On en vit employer au déblai des pics, des pelles et des corbeilles d'argent. Les Juives opulentes se paraient pour le travail de leurs robes tissées d'or et de soie; elles chargeaient les décombres dans le pan de leurs manteaux de pourpre.

Les travaux préliminaires de la reconstruction touchaient à leur fin. Les fondements du nouvel édifice étaient prêts, les matériaux nécessaires réunis à pied d'œuvre. Un jour fut fixé pour poser solennellement la première pierre. Au matin, une foule immense envahit le mont Sion, pour assister à la grande cérémonie. En ce moment, un tremblement de terre se fit sentir. La convulsion intérieure fut telle que des éclats de rochers s'élançant des entrailles du sol, comme poussés par une éruption volcanique, tuaient les ouvriers les plus rapprochés et portaient au loin la mort dans les rangs des spectateurs. Les édifices voisins du temple s'écroulèrent avec un fracas immense, engloutissant sous leurs débris une multitude de curieux qui s'y étaient entassés. Les cris des mourants et des blessés rêtentirent au milieu d'un sauve-qui-peut général. Le tremblement de terre dura toute cette journée, avec des intermittences terribles.

Le lendemain, les secousses ne se firent plus sentir ; on reprit courage, et l'on s'occupa de fouiller les décombres pour dégager les victimes qui auraient pu survivre à la catastrophe. Après cette première opération, que rien ne troubla, l'espérance et le courage se ranimèrent au fond des cœurs. On crut pouvoir reprendre l'œuvre si brusquement interrompue. A peine les ouvriers furent-ils installés, qu'une éruption de feux souterrains, combinés avec un orage effroyable, éclata tout à coup. Cette fois les victimes furent en bien plus grand nombre. La flamme électrique avait une telle énergie, qu'elle consumait en un clin d'œil et réduisait en cendres le fer des marteaux, des haches, des scies et des pics. Un cyclone, tourbillonnant au-dessus de la montagne, dispersa, comme des pailles légères, tous les matériaux

réunis pour la construction. La tourmente dura toute la journée. La nuit venue, elle prit un caractère plus prodigieux encore. Une grande croix se dessina dans le ciel en traits de feu, et des milliers d'autres petites croix du même genre, circulant dans les airs, venaient s'incruster sur les vêtements des Juifs, en y traçant distinctement des croix noires constellées au moyen de trous d'une finesse et d'une régularité qui eussent défié l'aiguille la plus subtile. Dans cette nuit affreuse, on entendait des voix éperdues proclamer la divinité de JÉSUS-CHRIST et demander le baptême (363).

(Darras, *Hist. gén. de l'Église.*)

L'effet moral de l'événement fut immense. Julien et un grand nombre de Juifs s'obstinèrent dans leur incrédulité, mais le monde entier ne s'y trompa point : DIEU avait vengé la mort de son CHRIST et confondu l'orgueil du peuple déicide !

L'infructueuse tentative des fils d'Israël avait été néanmoins une terrible épreuve pour l'église de Jérusalem et son évêque. Elle ne fut pas la seule. Trois fois Cyrille eut à subir la déposition et le bannissement, par les intrigues de son rival Acace, évêque arien de Césarée. Cette persécution ne prit fin qu'en l'an 379, où l'empereur Théodose rétablit le saint pontife avec honneur. Depuis il gouverna tranquillement son troupeau jusqu'à l'année 385, qui fut celle de sa mort.

RÉFLEXION PRATIQUE. — N'entreprenons rien contre DIEU : il a, pour arrêter et punir ses ennemis, la foudre et les flammes.

19 Mars. — S. JOSEPH, époux de Marie.

JOSEPH, de la tribu de Juda, et de la famille royale de David par la lignée de Salomon, était fils de Jacob et frère de Cléophas. Il ne pouvait avoir plus noble origine selon le sang, et cependant il était réduit, pour vivre, à faire le métier de charpentier. Malgré cette déchéance apparente, DIEU le destinait à glorifier sa race plus que tous ses illustres ancêtres, en lui confiant, dit Bossuet, « un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés. »

La Vierge Marie allait quitter la maison du Seigneur. Le grand-prêtre reçut d'en haut l'ordre de lui donner pour époux celui dont la verge fleurirait dans le temple. Tous les jeunes hommes de la famille de David vinrent donc déposer leurs baguettes près de l'autel.

On offrit des sacrifices au DIEU qui fit autrefois fleurir la verge d'Aaron, et qui voulait renouveler les prodiges des anciens jours. Mais, le lendemain, aucune des baguettes n'avait poussé de fleurs. Le pontife comprit que tous les fils de David ne s'étaient pas présentés au temple. Il se trouvait, en effet, parmi les membres de la famille royale un homme craignant DIEU, nommé Joseph. Comme il était avancé en âge, il n'était pas venu offrir sa baguette au grand-prêtre. Mais, apprenant que le ciel lui-même avait trahi le secret de sa vieillesse, il déposa la hache qu'il tenait à la main pour venir à son tour placer près de l'autel la verge du sort. Le lendemain, elle était couverte de fleurs, et l'on vit une blanche colombe, descendant du ciel, venir s'y reposer. Il fut donc manifeste que Joseph était l'époux choisi par le Seigneur lui-même à la Vierge immaculée.

Marie donna donc la main à l'humble Joseph, et ils se présentèrent ensemble devant les prêtres ; on inscrivit sur les tables annuaires leurs deux noms à jamais révérés ; le fils de David mit au doigt de sa fiancée un anneau formé d'une pierre d'améthyste, symbole de virginale fidélité.

Après la cérémonie, Joseph revint dans sa modeste demeure, et Marie retourna dans la maison de ses parents, accompagnée de sept jeunes vierges, qui demeurèrent quelque temps avec elle. Joseph ne tarda pas à se réunir à sa divine épouse. Mais comme l'Esprit-Saint lui avait appris qu'elle avait voué au Seigneur sa virginité, il ne vint s'établir auprès d'elle que pour être le gardien de sa pureté, le fidèle témoin des merveilles du Seigneur.

Son atelier, séparé, comme tous ceux du Levant, de la maison où vivait son épouse en était éloigné d'environ cent quarante pas. Cette pièce était une salle basse et carrée de trois à quatre mètres de côté : un banc de pierre s'offrait au dehors pour reposer le passant ou le voyageur, qu'une natte de palmier garantissait des rayons brûlants du soleil. C'était là le chétif abri que Joseph devait offrir un jour au Fils de DIEU, qui voulut passer pour *fils de l'artisan*. Là Joseph, suivant le témoignage de saint Justin martyr (163), confectionnait des jougs et des charrues. Là JÉSUS devait plus tard l'aider, dans ses rudes travaux, à scier le bois, manier la hache et le rabot, et vaquer à tous les détails intérieurs d'une vie d'atelier. Là enfin, l'Homme-DIEU devait donner au monde l'exemple d'une vie laborieuse, et le racheter de ses sueurs avant de le sauver par son sang.

Époux de la Reine des vierges, père nourricier de Notre-Seigneur, Joseph se montra digne de ces titres glorieux. L'Évangile l'a proclamé *homme juste;* DIEU l'a trouvé toujours docile à ses ordres, toujours vigilant, toujours dévoué. A Bethléem, en Égypte, à Nazareth, il a gardé JÉSUS, il a gardé Marie, unissant ainsi, pour le rachat du genre humain, les sollicitudes d'un homme mortel aux humiliations du Fils de l'Éternel.

On croit que Joseph mourut peu de temps avant le ministère public de Notre-Seigneur. Il eut donc le bonheur d'expirer entre les bras de JÉSUS et de Marie. Selon le vénérable Bède, son corps fut porté dans la vallée de Josaphat, près du

sépulcre où devait être déposée plus tard la dépouille mortelle de la plus pure des vierges.

Saint Joseph est le patron de l'Église universelle. (Bref de Pie IX en date du 7 juillet 1871). Il est le protecteur, à un titre spécial, des écoliers chrétiens et de leurs maîtres. Selon la remarque du Père Champeau, les enfants ont un attrait naturel pour le vénérable patriarche, qui a tant aimé JÉSUS, qui l'a porté tant de fois dans ses bras et qui a goûté si longtemps ses caresses. Ils vont à lui comme à un père, avec une confiance filiale, et saint Joseph accueille leurs naïves prières, comme il accueillait les demandes de l'enfant JÉSUS ; il ne les repousse jamais quand elles sont bonnes et utiles. Qui peut mieux que saint Joseph inspirer aux maîtres cet esprit de foi et de zèle qui l'a guidé toute sa vie dans ses sublimes fonctions auprès de JÉSUS, et qui leur est indispensable à eux-mêmes pour élever dignement les enfants de DIEU, les frères de JÉSUS-CHRIST ? Car, si leurs devoirs sont pareillement nobles et saints, ils sont en même temps pénibles et délicats.

L'instituteur chrétien doit les regarder comme le ministère le plus élevé après le sacerdoce. C'est une paternité spirituelle et active, qui succède à la puissance créatrice, ou plutôt qui s'adjoint à elle dans une mystérieuse et divine collaboration, pour continuer l'œuvre commencée, la développer et la perfectionner. Qu'est un enfant au sortir des mains maternelles et paternelles ? Un être faible à tous égards, incapable de subvenir à ses besoins matériels, comme il l'est manifestement de former lui-même son intelligence et son cœur. C'est à l'éducation de développer, par une culture intelligente et patiente, ses forces physiques et ses facultés morales, c'est à elle d'en faire un homme, un chrétien, une image vivante de JÉSUS-CHRIST, le type des enfants de DIEU : œuvre d'autant plus importante que l'homme restera toute sa vie ce que l'éducation l'aura fait. Telle est la règle générale, formulée dans ce proverbe de la Sagesse : *L'adolescent, lors même qu'il aura vieilli, ne s'écartera point de sa voie.* N'est-ce pas assez pour faire ressortir la dignité du maître et sa responsabilité ? Saint Joseph, père et gardien de JÉSUS, a été plus honoré de DIEU ; mais il n'eut à donner à son divin pupille que des soins matériels. Ceux de l'instituteur ont une plus grande portée : ils décident de l'avenir intellectuel et moral de l'enfant, le plus souvent même de son éternité.

L'œuvre est capitale, mais difficile et délicate. Elle exige plus de soins et de dévouement que ne sait en donner le commun des hommes, et elle n'atteint sa perfection que par une vertu surnaturelle. L'homme est impuissant contre certains défauts, certaines natures rebelles : il faut que la main de DIEU même retouche son œuvre déformée par le péché, que l'Esprit sanctificateur amollisse la matière sous la main du maître qui lui sert d'instrument. Ceux qui prétendent faire de l'éducation sans religion, comme ceux qui veulent en faire sans peine, sont des présomptueux et des fous ; et s'ils crient sur les places publiques qu'ils y ont réussi, ils sont des charlatans et des menteurs. Les belles phrases ne corrigent pas les vices, et la vertu ne s'apprend pas par cœur. La discipline même la plus rigoureuse peut enchaîner les bras et faire marcher les pieds suivant des lignes stratégiques, mais elle n'enchaîne pas les passions, elle ne gouverne pas les affections,

elle ne guérit pas les plaies du cœur : le collier de fer déchire le cou sans réformer le caractère. Autre chose est de dresser des animaux, de faire manœuvrer des soldats, autre chose d'élever des hommes. (V. P. Champeau, *Vie de S. Joseph.*)

Réflexion pratique. — Le vénérable patriarche, qui eut le bonheur de s'éteindre entre les bras de Jésus et de Marie, est le patron de la bonne mort. Demandons-lui souvent de nous obtenir, pour notre heure dernière, la grâce du saint viatique et la protection de la Reine du ciel.

20 Mars. — S. JOACHIM, père de la Ste Vierge.

Joachim, de la tribu de Juda et de l'antique famille de David, était pasteur de brebis à Nazareth. Stolan, père de sainte Anne, lui donna sa pieuse fille en mariage. Les deux époux vécurent dans la crainte du Seigneur et dans la pratique des bonnes œuvres. Ils firent trois parts de leurs biens : l'une était destinée au temple et aux ministres de la religion ; ils répandaient la seconde dans le sein des pauvres ; la dernière servait aux besoins de la famille. Cependant le bonheur n'était pas dans ce ménage : l'épouse de Joachim était stérile.

Depuis vingt ans ils priaient Dieu de les délivrer d'un tel opprobre, lorsqu'ils se rendirent, suivant leur coutume, à la ville sainte pour la fête des Tabernacles. Les enfants d'Israël y venaient offrir des sacrifices à Jéhovah. et le grand-prêtre Ruben immolait leurs victimes. Joachim se présenta à son tour. Il portait un agneau ; Anne le suivait, la tête voilée, le cœur plein de soupirs et de larmes.

Le grand-prêtre, en les apercevant monter les degrés du temple, n'eut pour eux que des paroles de mépris et de reproche : « Vous est-il permis, » leur dit-il, « de présenter votre offrande au Seigneur, vous qu'il n'a pas jugés dignes d'avoir une postérité ? Ne savez-vous pas qu'en Israël l'époux qui n'a pas la gloire d'être père est maudit de Dieu ? » Et en présence du peuple il repoussa leur offrande.

Joachim ne voulut point revenir à Nazareth avec les témoins de son opprobre. Leur présence eût augmenté sa douleur. Anne retourna seule dans sa demeure. Pour lui, il se retira dans une campagne voisine de Jérusalem, où des bergers gardaient ses troupeaux. Le calme silencieux de la vie pastorale, le spectacle touchant de la nature, apportèrent quelque soulagement à la blessure de son cœur. Qui n'a jamais senti que la solitude rapproche de Dieu ?

Un jour qu'il se trouvait seul dans les champs, à l'heure où les agneaux, fatigués, cherchent les frais ombrages, une lumière plus éblouissante que le soleil frappa ses regards. L'ange Gabriel se tint debout devant lui. Joachim se prosterna, tremblant de peur : « Ne crains pas, » dit le messager céleste, « je suis l'ange du Seigneur, et c'est Dieu lui-même qui m'envoie. Il a prêté l'oreille à ta prière, tes aumônes sont montées en sa présence. Anne, ton épouse, mettra au monde une fille ; vous

la nommerez Marie et vous la consacrerez à DIEU dans le temple ; le Saint-Esprit habitera dans son âme dès le sein de sa mère et il opérera en elle de grandes choses. » Après ces mots l'ange disparut.

Saint Joachim et sainte Anne. (D'après Taddeo Gaddi.)

Joachim vit bientôt se réaliser la prédiction de l'archange. De son côté, il fut fidèle aux ordres du Seigneur : sa fille reçut le nom de Marie, et, à trois ans, il la confia aux pieuses femmes qui élevaient dans le temple de Jérusalem les jeunes

filles consacrées au Seigneur. Elle y vivait depuis huit ans sous le regard de DIEU, lorsque Joachim la fit venir près de son lit de mort. Il étendit ses mains défaillantes sur la tête de l'enfant pour la bénir. A cet instant solennel, l'âme du saint patriarche eut une vision céleste : il aperçut les anges qui veillaient autour de sa fille, lui faisant comme une garde d'honneur. Dans le transport de sa reconnaissance, l'heureux vieillard commença un cantique d'actions de grâces que la mort arrêta sur ses lèvres.

Anne, son épouse, le fit ensevelir dans la vallée de Josaphat, non loin du jardin de Gethsémani, où elle devait le rejoindre un an plus tard.

(V. Darras, *Légende de N.-D.*)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Marie, ce lis de pureté, ce trésor de la terre et du ciel, fut la récompense des bonnes œuvres et surtout des aumônes de ses vertueux parents. Voulez-vous obtenir du ciel de grandes faveurs ? pratiquez la charité.

21 Mars. — S. BENOIT, abbé. 543.

CINQUANTE milles de Rome, en remontant le cours de l'Anio, le voyageur trouve une sorte de bassin qui s'élargit entre deux énormes parois de rochers, d'où une onde fraîche et transparente tombe de chute en chute jusqu'au lieu nommé Subiaco. C'est là qu'un jeune patricien, nommé Benoît, fuyant les délices et les dangers de Rome, vient chercher un refuge et la solitude avec DIEU. A peine âgé de quatorze ans, il se met à gravir ces monts presque inaccessibles. En chemin, il rencontre un moine, nommé Romain, qui lui donne un cilice et un habit de peaux de bêtes. Poursuivant son ascension, il découvre une caverne étroite et sombre, sorte de tanière où ne pénètre jamais un rayon de soleil. Il y fixe sa demeure et y reste inconnu de tous, excepté du moine Romain, qui le nourrit du reste de son jeûne, mais qui, ne pouvant arriver jusqu'à sa cellule, lui tend chaque jour au bout d'une corde un pain et une clochette, dont le son l'avertit de cette nourriture que lui apporte la charité.

Il vit trois ans dans cette sorte de tombeau. Des pâtres qui l'y découvrent un jour le prennent d'abord pour une bête. Cependant les tentations ne lui manquent pas. Un moment il songe à quitter sa retraite pour courir après les joies coupables du siècle. Or, il y avait auprès de sa grotte un massif de ronces et d'épines : il s'y roule à nu ; son corps n'est bientôt plus qu'une plaie, mais il éteint pour toujours le feu intérieur qui l'enflammait jusque dans le désert.

Sa solitude fut bientôt connue, et les disciples vinrent si nombreux qu'il fut contraint de bâtir douze monastères.

La malveillance, qui décocha contre lui ses traits les plus perfides, l'obligea pourtant de quitter ces gorges sauvages qu'il avait habitées trente-cinq ans. Il se retira au Mont-Cassin. Il en extirpa les restes du paganisme, fit construire par les bras de ses disciples un des plus célèbres monastères du monde, défricha les flancs

arides de la montagne et les champs dévastés d'alentour, et composa cette règle admirable dont s'inspirèrent dans la suite presque tous les fondateurs d'ordres religieux.

C'est là aussi qu'il fit le plus grand des prodiges, qu'il ressuscita un mort. Un paysan vient un jour au monastère, outré de douleur, portant entre ses bras un cadavre. Il le jette devant la porte, et court à la rencontre de Benoît qui revenait du travail. Dès qu'il l'aperçoit : « Seigneur Père, » s'écrie-t-il, « rendez-moi mon fils ! » Benoît s'arrête et lui dit : « Est-ce moi qui te l'ai enlevé ? » Le paysan répond : « Il est mort ! venez le ressusciter. » « Ceci est l'affaire des saints apôtres, et non la mienne, réplique Benoît ; que viens-tu m'imposer un insupportable fardeau ? » Mais le père insiste et jure, dans sa douleur passionnée, qu'il ne s'en ira point que le saint n'ait ressuscité son fils. L'abbé lui demande où est ce fils. « Voilà, dit-il, voilà son corps à la porte du monastère. » Benoît se met à genoux et se couche sur le cadavre. Ensuite, debout, les mains levées au ciel, il prie en ces termes : « Seigneur, ne regardez pas mes péchés, mais la foi de cet homme, et rendez à ce corps l'âme que vous en avez ôtée. » A peine a-t-il achevé sa prière que le corps de l'enfant s'agite à la vue de tous les assistants. Benoît le prend par la main et le rend à son père plein de vie et de santé.

La vertu, la renommée du saint patriarche, la puissance surnaturelle qui éclatait de plus en plus dans toute sa vie, l'érigèrent naturellement en protecteur des pauvres paysans contre les violences et les rapines des nouveaux maîtres de l'Italie. Depuis la mort du grand Théodoric, la barbarie avait repris chez les Goths son ancien ascendant. Les populations rurales gémissaient sous le joug de ces rudes oppresseurs, doublement acharnés, comme barbares et comme ariens, contre les Italiens catholiques. Benoît, le patricien romain devenu serf de DIEU, eut la noble mission de travailler au rapprochement des deux races cruellement divisées par la religion, la fortune, la langue et les mœurs. Le fondateur du Mont-Cassin apparaît comme un modérateur tout-puissant, comme un juge inflexible entre les vainqueurs et les vaincus. Citons un trait. Un nommé Galla courait le pays, tout haletant de fureur et de cupidité, se faisant un jeu d'égorger les prêtres et les moines qui lui tombaient sous la main, et en même temps de spolier et de torturer le peuple des campagnes, pour extorquer le peu qui leur restait. Un infortuné paysan, épuisé par les tourments que l'impitoyable Goth lui faisait endurer, imagina d'y mettre un terme en déclarant qu'il avait confié tout son avoir au serviteur de DIEU, Benoît. Sur quoi, Galla interrompit le supplice de sa victime, mais lui fit attacher les bras avec de grosses cordes, et, le poussant devant son cheval, lui ordonna de marcher en avant et de lui montrer le chemin pour arriver chez ce Benoît qui le frustrait ainsi d'un gain attendu.

Ils s'acheminent donc l'un et l'autre vers le Mont-Cassin : le laboureur, à pied, les mains liées derrière le dos, poussé à grand renfort de coups et d'injures par le Goth, qui le suivait à cheval : image trop fidèle des deux races que renferme dans son sein déchiré la malheureuse Italie, et que la majesté désarmée de la vertu monastique va juger et réconcilier. Arrivés au sommet de la montagne, ils aper-

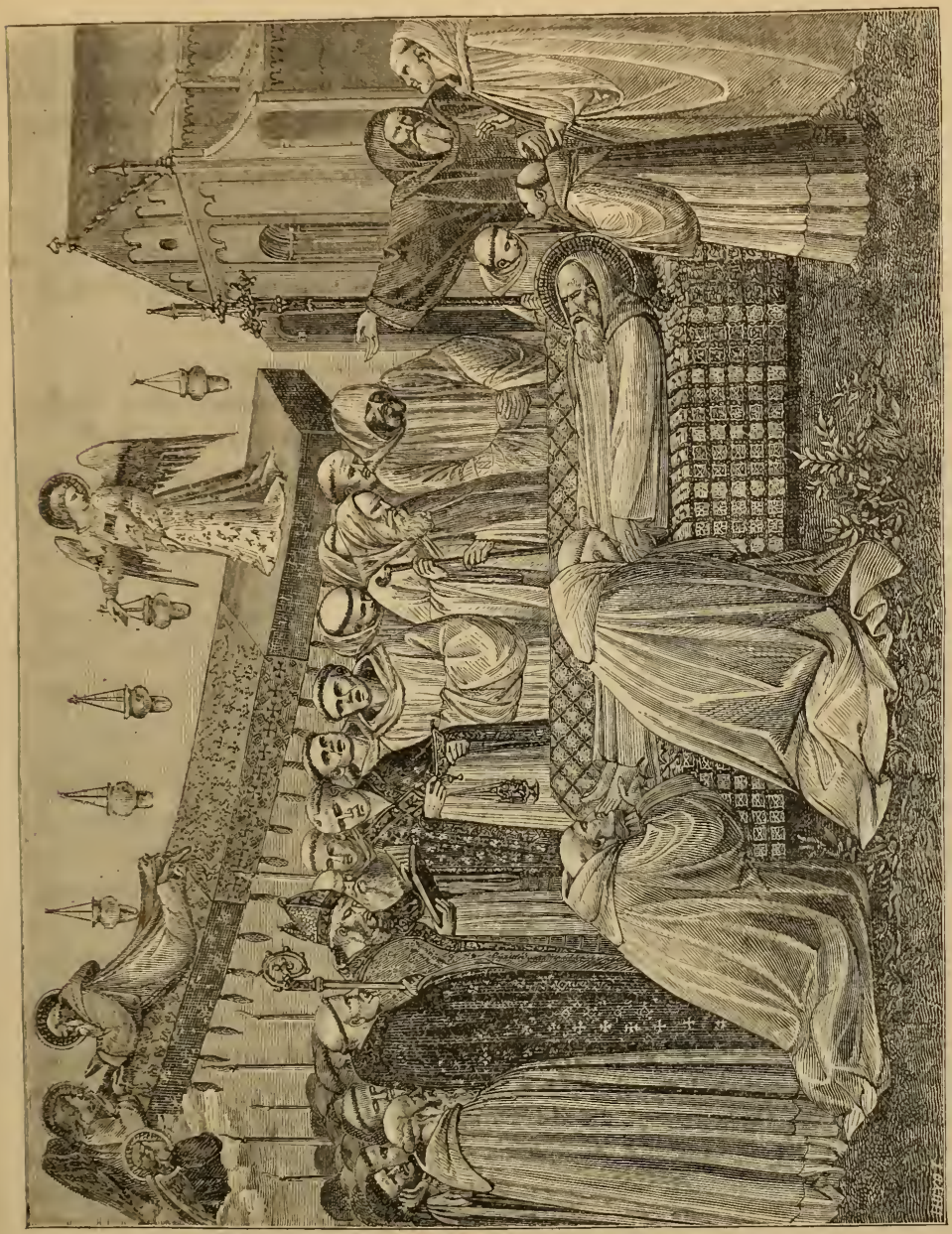
S. Benoît reçoit les fils de la noblesse romaine.

çoivent l'abbé assis tout seul, et lisant devant la porte de son monastère : « Voilà, » dit le prisonnier en se tournant vers son tyran, « voilà ce père Benoît dont je t'ai parlé. »

Aussitôt le Goth, croyant ici comme ailleurs tout emporter par la terreur, se met à crier au moine d'un ton furieux : « Lève-toi, lève-toi, et rends vite tout ce que tu tiens de ce paysan. » A ces mots, l'homme de DIEU lève les yeux de dessus son livre, et sans prononcer une parole, promène lentement son regard, d'abord sur le barbare à cheval, puis sur le laboureur garrotté et courbé sous ses liens. Sous le coup de ce regard vengeur, les cordes qui attachaient les pauvres bras du paysan se délient d'elles-mêmes, et l'innocente victime se dresse debout et délivrée, tandis que le féroce Galla, se laissant tomber par terre tout tremblant et comme hors de lui, reste prosterné devant Benoît et le conjure de prier pour lui. Sans interrompre sa lecture, Benoît appelle ses frères, leur dit de transporter le barbare évanoui dans l'intérieur du monastère, de lui donner quelques aliments bénits, et lorsque le

S. Benoît fait détruire une idole au Mont-Cassin.

despote est revenu à lui, l'abbé lui représente l'injustice, l'extravagance, la cruauté de sa conduite, et lui enjoint d'en changer à l'avenir. Le Goth s'en va tout brisé,



Mort de S. Benoît dans son abbaye du Mont-Cassin. (D'après une fresque de Spinelli d'Arezzo à l'église de San Miniato, près Florence.)

n'osant plus rien demander au laboureur,que le seul regard du moine avait délivré de son étreinte.

Benoît devint ainsi la merveille de son siècle. Il n'en vécut pas moins jusqu'à son dernier jour comme le plus humble des religieux. Sa mort fut digne de sa vie. Le 21 mars 543, Benoît, brûlé par la fièvre, se fit porter dans la chapelle où il avait d'avance fait rouvrir la tombe de sa sœur. Là, soutenu sur les bras de ses disciples, il reçut le saint viatique ; puis, se plaçant au bord de la fosse ouverte, les bras étendus vers le ciel, il mourut debout en murmurant une dernière prière. « Mourir debout, » s'écrie Montalembert, « c'était bien la forte et victorieuse mort qui convenait à ce grand soldat de DIEU. »

(V. *Moines d'Occid.*, t. II, pp. 1-40.)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Voilà donc ces moines ! bienfaiteurs signalés d'un monde qui, non content de les méconnaître, les accueille du sourire et des sarcasmes de l'impiété. On l'a dit maintes fois, et il est toujours bon de le redire : les couvents sont un paratonnerre social.

22 Mars. — Ste CATHERINE de SUÈDE, vierge. 1381.

FILLE de Ste Brigitte de Suède et d'Ulphon, prince de Norwège, Catherine suça la piété avec le lait de sa mère, et l'amour de DIEU sembla prévenir en elle l'usage de la raison. Ses parents l'envoyèrent dès l'âge de sept ans au monastère de Risberg, pour y être élevée dans la pratique des vertus chrétiennes. DIEU l'appelait à une si éminente sainteté qu'il ne lui permit pas de se livrer aux innocentes récréations de l'enfance : un jour qu'elle avait joué aux jonchets avec ses petites compagnes, les démons lui apparurent sous la forme de jonchets et la fustigèrent jusqu'au sang.

Son désir était de demeurer vierge. Cependant, pour obéir à son père, elle épousa Égard, jeune seigneur d'une grande piété. Le jour de leurs noces, elle lui vanta si bien les charmes de la pureté, qu'il fit vœu de continence. Ils vécurent donc ensemble comme deux anges terrestres, couchant sur la dure et joignant à cette mortification les jeûnes, les veilles, la prière et l'aumône. Catherine récitait tous les jours l'office de la sainte Vierge, les psaumes de la pénitence et beaucoup d'oraisons particulières. Avant de se livrer au sommeil, elle passait quatre heures à méditer la passion du Sauveur.

Sa mère, devenue veuve, était partie pour Rome et Jérusalem. Catherine obtint de son mari la permission d'aller la rejoindre. Elles visitèrent ensemble les sanctuaires célèbres de l'Italie et de la Palestine. DIEU, qui bénissait leur pieux voyage, les protégea constamment, et, en plusieurs circonstances où la grande beauté de Catherine excita la brutalité de quelques hommes sans vertu, il lui vint miraculeusement en aide pour déjouer ses convoiteurs. Égard mourut pendant cette pérégrination de sa sainte épouse, et Brigitte ne lui survécut pas longtemps. Catherine ramena en Suède le corps de sa mère et s'enferma, pour y finir ses jours, au monastère de Walstein.

Elle y donnait depuis trois ans l'exemple de toutes les vertus, lorsque les miracles

sans nombre opérés au tombeau de Brigitte l'obligèrent de retourner à Rome pour obtenir la canonisation de sa mère. Elle y travailla pendant cinq ans; mais, le schisme qui suivit l'élection d'Urbain VI mettant toujours obstacle à la conclusion de cette affaire, elle déposa toutes les pièces du procès dans les archives de l'Église romaine, et revint dans sa patrie au monastère qu'elle dirigeait. Pendant ce voyage, DIEU manifesta par plusieurs miracles la sainteté de sa servante. On raconte qu'un de ses gens étant tombé d'un chariot dont les roues l'écrasèrent, la vertueuse princesse n'eut qu'à le toucher pour le guérir à l'instant. En Suède, sa santé déclina bientôt. Depuis vingt-cinq ans, elle se confessait tous les jours : dans sa dernière maladie surtout elle prit garde à ne pas négliger ce grand moyen de sanctification, et elle mourut, pleurée de ses sœurs et pleine de mérites, le 24 mars 1381. Une étoile, parue ce jour-là sur le monastère, accompagna son corps jusqu'à l'église et se tint au-dessus du cercueil jusqu'à la fin des funérailles.

RÉFLEXION MORALE. — Sacrifier les honneurs et les plaisirs pour savourer les austérités de la croix : voilà le chemin raboteux où s'engagent vaillamment les âmes nobles et résolues. Mais le plus souvent, DIEU, pour récompenser leur courage, sème des fleurs sous leurs pas. Voulez-vous trouver sûrement JÉSUS? Prenez la montée du Calvaire. Vous l'y trouverez, comme les femmes de l'Évangile, vivant et glorieux.

23 Mars. — S. TURIBE, évêque. 1606.

TURIBE ou Toribio, second fils du seigneur de Mongrobejo, en Espagne, vint au monde l'an 1538. Il montra dès son enfance un goût marqué pour la vertu. Sa tendre dévotion envers Marie lui fit adopter de bonne heure le jeûne du samedi et la récitation quotidienne de l'office de la sainte Vierge et du rosaire. Pendant qu'il fréquentait les écoles publiques, il se privait, à table, pour faire chaque jour la part des pauvres. Ses hautes études achevées, le roi Philippe II l'occupa dans son royaume et finit par le nommer premier magistrat de Grenade. Il remplissait sa charge depuis cinq ans avec une prudence et une intégrité remarquables, lorsque l'archevêché de Lima devint vacant. La triste situation du Pérou, conquis et exploité par des aventuriers, exigeait un pasteur d'un zèle et d'un esprit tout apostoliques. Le roi choisit Turibe pour ce poste difficile. En apprenant sa nomination, le saint fut consterné : il se jeta au pied de son crucifix, et là, fondant en larmes, il pria DIEU de ne pas permettre son élévation. Il écrivit au roi pour le faire revenir sur sa décision, alléguant son incapacité et la défense que fait l'Église d'élever un laïque à l'épiscopat. Tout fut inutile et le roi maintint son décret.

Turibe, alors âgé de quarante-trois ans, reçut les ordres et fut sacré évêque. Il s'embarqua sans délai pour le Pérou et prit terre près de Lima, en 1581. Son diocèse avait cent trente lieues d'étendue le long des côtes, et comprenait, outre plusieurs grandes villes, une multitude de villages et de hameaux dispersés sur

la double chaîne des Andes ou Cordillères. A la vue de ces contrées immenses où il devra combattre les cupides exactions des Espagnols, l'ivrognerie et l'immoralité des Indiens, le courage de l'évêque ne défaillit point. Il voulut commencer immédiatement les visites de son vaste diocèse. La première dura sept ans. Il honora de sa présence les lieux les plus sauvages. En route, il priait et s'entretenait de choses spirituelles. Son premier soin, en arrivant, était d'aller à l'église répandre son cœur au pied des autels. L'instruction des pauvres le retenait souvent plusieurs jours dans le même endroit. Chaque matin, il offrait le saint sacrifice avec une piété angélique, et se préparait par de longues prières à cette grande action. Humble autant que charitable et mortifié, il prenait un soin extrême à cacher ses bonnes œuvres.

Il s'occupa constamment à discipliner son clergé. Dans ce but, il régla qu'on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains, et des conciles provinciaux tous les sept ans. Il se montrait tout à la fois le fléau des pécheurs publics et le protecteur des opprimés. Son zèle lui suscita bien souvent des persécutions : il n'opposa jamais à ses ennemis que la douceur et la patience, sans s'écarter toutefois des règles inflexibles de la justice et du devoir.

Le saint archevêque fonda des séminaires, des églises, des hôpitaux. Lorsqu'il était à Lima, tous les jours il visitait les pauvres malades et leur administrait lui-même les sacrements. Au temps où la peste ravagea une partie de son diocèse, on le vit se dépouiller en faveur des malheureux, exhorter son peuple à la pénitence, présider les processions, et offrir à DIEU sa vie pour le salut de son troupeau. Avec une telle conduite, le pasteur ne pouvait manquer d'obtenir l'affection de ses diocésains. Or, quand on est aimé, on est facilement obéi. Turibe, à la faveur de l'amour, extirpa les abus et fit fleurir l'esprit chrétien.

Le saint prélat faisait une troisième visite de son diocèse lorsqu'il tomba malade à Santa, ville située à cent dix lieues de Lima. Sentant la mort venir, il promit une récompense à qui lui apprendrait que les médecins n'avaient plus d'espoir, donna à ses domestiques ce qui servait à son usage et tout le reste aux pauvres, reçut les derniers sacrements et mourut, le 23 mars 1606, en disant avec le prophète : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le bon pasteur consacre sans relâche sa vie à ses chères brebis, et les brebis fidèles consacrent leur vie au Seigneur. Écoutons avec docilité nos pères et nos maîtres dans la foi : leurs enseignements sont le chemin du ciel.

24 Mars. — S. SIMÉON enfant, martyr. 1475.

ON était à la semaine sainte de l'an 1475. Le petit Siméon, un chérubin d'enfant, jouait devant la porte de la maison de ses parents, qui étaient de pauvres ouvriers de la ville de Trente, en Tyrol. Le Juif Tobie vint à passer. Il attira à lui par ses caresses l'innocente créature et la conduisit secrètement chez un autre Juif appelé Samuel, dont la maison servait de synagogue. La nuit venue, les Juifs s'y assemblèrent. Moïse, un vieil Israélite à longue barbe, prit l'enfant sur ses genoux, et pendant que Samuel lui entourait de son mouchoir la bouche et le cou pour étouffer ses cris, les autres lui tenaient les mains et les pieds, et Tobie la tête. Son petit corps fut mis à nu, et alors commença son martyre. Moïse, tirant un couteau, lui coupe l'extrémité de la chair, comme pour le circoncire. Il se met ensuite à lui déchiqueter la joue droite avec des tenailles, et chacun vient à son tour y découper un morceau de chair vive. Cette opération est renouvelée à la jambe droite de la victime. Puis le sinistre vieillard, aidé de Samuel, tient l'enfant dans la posture d'un crucifié, et commande aux assistants de le cribler de coups de poinçon, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, en disant : « Voilà comment nous avons tué JÉSUS, le DIEU des chrétiens : que nos ennemis soient de même confondus à jamais ! » Ce supplice dura plus d'une heure. A la fin, le petit martyr, levant au ciel ses yeux éteints, pencha sa tête blonde et rendit sa sainte âme au Seigneur. Il avait à peine deux ans et demi.

Le crime fut bientôt découvert, et la déposition d'un Israélite converti donna aux juges la raison de cette atrocité : « Le mercredi de la semaine sainte, » dit-il, « les Juifs ont coutume de faire des pains azymes et d'y mêler le sang d'un enfant chrétien. Ils s'en servent encore dans leur pâque, le jeudi et le vendredi, en le mêlant avec du vin. Lorsqu'ils bénissent la table, ils ajoutent habituellement des malédictions contre le CHRIST, et prient DIEU de faire tomber sur les chrétiens toutes les plaies dont il frappa jadis le pharaon et l'Égypte. » Les assassins de Siméon furent condamnés à mort, et un décret public défendit à tout Juif de se fixer à Trente. L'évêque de cette ville recueillit en grande pompe les restes du petit saint, et les transporta dans l'église de Saint-Pierre, où ils opérèrent de nombreux miracles.

RÉFLEXION MORALE. — Selon qu'une âme s'éprend d'amour ou de haine pour JÉSUS-CHRIST, elle est capable des plus grandes vertus ou de la plus basse cruauté. L'amour relève et ennoblit ; la haine déprave et avilit.

25 Mars. — L'ANNONCIATION.

CE fut à l'aube de ce jour, d'après Albert le Grand, que s'accomplit le plus auguste des mystères. Cette heure matinale, pleine de silence, de fraîcheur et de paix, était l'heure aimée de Marie. Quand la nature s'éveille riante et parfumée, que l'herbe des campagnes a bu la rosée des nuits, que dans les bois l'oiseau secoue ses ailes humides et chante au DIEU de la création ses premiers concerts, l'âme s'élève plus facilement vers le Père commun qui veille du haut des cieux sur tout ce qui respire, et dont le cœur se penche pour recueillir la prière de ses enfants.

L'ange Gabriel, dit l'Évangile, fut envoyé de DIEU dans une ville de Galilée, à Nazareth, vers une vierge fiancée à un homme de la race de David, qui s'appelait Joseph. Le nom de la vierge était Marie. L'ange vint à elle et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes. » En entendant ces paroles, la vierge fut troublée ; elle réfléchissait au sens d'une telle salutation : « Ne craignez point, Marie, » reprit l'ange, « car vous avez trouvé grâce auprès de DIEU. Voici que vous concevrez en votre sein, et enfanterez un fils que vous appellerez JÉSUS. Il sera grand et aura pour nom le Fils du Très-Haut. Le Seigneur DIEU lui donnera le trône de David son père ; il règnera à jamais sur la maison de Jacob, et sa royauté n'aura point de fin. » Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » L'ange répondit : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous enveloppera de son ombre. Aussi l'être saint qui naîtra de vous sera-t-il appelé Fils de DIEU. Et voici qu'Élisabeth, votre cousine, elle aussi a conçu un fils dans sa vieillesse, et elle est à son sixième mois, elle que l'on disait stérile ; parce que rien n'est impossible à DIEU.» Marie dit alors:«Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange la quitta.

A peine la Vierge a prononcé ce *fiat*, que l'Esprit-Saint descend en elle. Du sang très pur de cette nouvelle Ève, il forme un corps parfait, lui donne une âme comblée de toutes les grâces et les unit, à la personne du Fils de DIEU. A cette heure bénie se réalisent quatre mille ans d'espérances et de promesses divines. Le ciel et la terre se réconcilient dans une étreinte d'amour, et le sein virginal de Marie, divinement fécond, devient le temple auguste où s'accomplit cette union bienheureuse, ce mariage mystique de DIEU avec l'humanité déchue. Et toute la cour céleste, fléchissant le genou devant Marie, adore en elle le Verbe fait chair qui daigne habiter parmi les hommes pécheurs.

Pour consacrer à jamais le souvenir de cet heureux jour, témoin du mystère de l'Incarnation, l'Église en a fait le point de départ d'une ère nouvelle, et, trois fois par jour, elle invite ses enfants à faire monter vers DIEU, au son de l'*Angelus*, la prière de la reconnaissance. Cette dévotion, qui remonte au XIe siècle, a inspiré

une page digne d'un père de l'Église, et qui n'est point déplacée ici. Elle a pour titre l'*Angelus des pauvres ouvriers.*

« Mes frères, la cloche a sonné l'*Angelus.* Suspendez vos travaux, suspendez vos chants : DIEU nous donne audience, il nous écoute du haut de son trône de gloire. A genoux, mes frères, et prions. Nous travaillons tout le jour pour gagner la pain du soir ; prions un instant pour acquérir la vie éternelle.

L'ange du Seigneur annonça à Marie.... et elle conçut du Saint-Esprit...

» O Marie ! qui fûtes sur la terre une humble et pauvre femme, et qui maintenant régnez dans le ciel sur les anges et sur les saints ; ô Marie ! qui, du milieu de vos splendeurs éternelles, voulez être encore notre appui, notre refuge et notre mère : priez DIEU pour que nos cœurs soient purs comme le vôtre, afin que le Seigneur daigne aussi nous envoyer un ange, et qu'il descende lui-même dans nos âmes pour les régénérer, comme il descendit dans votre sein pour régénérer le monde.

Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole...

» Vierge adorable, obtenez-nous cette foi qui ne met point en doute la divine parole, et cette soumission dont vous avez donné l'exemple glorieux pour le salut du genre humain. Puisque DIEU veut, pour nous sauver, notre consentement comme il voulut le vôtre, faites que jamais nous ne le refusions par nos péchés ; que nous soyons toujours prêts à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner ; que nous ne reculions point devant la misère, vous qui l'avez subie ; devant la douleur, vous qui en fûtes abreuvée ; pas même devant l'opprobre, vous qui l'avez bravé, confiante dans la pureté de votre âme et dans l'infinie bonté de DIEU.

Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous...

» Seigneur, vous avez revêtu notre corps et nos peines. Vous avez travaillé, vous avez souffert, vous avez vécu pauvre, et vous êtes mort sur la croix par amour pour nous ! Nous n'étions plus les enfants de DIEU, et, pour apaiser sa colère, vous vous êtes fait notre frère et notre rédempteur ! Vous, son Fils innocent et sans tache, vous avez abdiqué son royaume pour venir ici-bas mourir, sous le poids des péchés du monde, et pour nous remettre dans la voie oubliée du salut. Seigneur, que sont donc les travaux et les peines du coupable auprès des fatigues et des souffrances de l'innocent ? Non ! nous ne nous plaindrons plus de nos misères, car toute la terre n'a pas assez de douleurs pour payer les joies que nous attendons ! Bientôt nous vous verrons, Seigneur, nous serons à vos pieds, nous serons dans vos bras. DIEU, par sa bonté, s'est fait homme, et, par sa bonté encore, l'homme deviendra DIEU ! DIEU est venu habiter parmi nous, nous l'avons chargé d'outrages, et cependant il veut que nous habitions le ciel et que nous demeurions éternellement heureux !

» Ah ! sainte Vierge, faites que nous ne perdions jamais cette belle espérance.

Priez pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

» Protégés de la Vierge Marie, frères de JÉSUS, enfants de DIEU, créatures bénies et bienheureuses que le Père céleste appelle à son héritage, relevons-nous

L'Annonciation. (D'après le tableau de Niccolo de Foligno, Pérouse.)

et reprenons avec joie nos pénibles travaux. Le travail est saint, la pauvreté, sainte. Ces instruments dont nous déchirons la terre avare, ce ne sont plus l'indice de la servitude ; ce sont les armes glorieuses que DIEU même a placées en nos mains pour conquérir le ciel. Qu'importent les privations et les mauvais jours ? Demain nous ne vivrons plus, demain nous ne serons plus les sujets de l'homme et de la mort. DIEU n'a fait que nous prêter à la vie comme le forgeron prête le fer à la fournaise, pour l'en retirer plus pur et plus précieux. Demain nous sortirons de l'épreuve, demain nous serons vainqueurs et nous régnerons. Amen. Amen ! »

L. Veuillot, *Pierre Saintive.*)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Soyons fidèles à la dévotion de l'*Angelus*. Elle nous remémorera, trois fois par jour, du grand bienfait de la Rédemption, et nous bénirons le Père céleste, qui nous a ainsi donné JÉSUS pour frère et Marie pour mère.

26 Mars. — S. LUDGER, évêque. 809.

DANS un canton de la Frise, la femme d'un chef païen avait mis au monde une fille. L'aïeule, irritée contre sa bru qui ne lui donnait pas de petit-fils, ordonna que l'enfant fût étouffée, comme le tolérait la loi, avant qu'elle eût goûté la nourriture des hommes. Un esclave l'emporta pour la noyer, et la plongea dans un bassin rempli d'eau. Mais l'enfant, étendant ses petites mains, se retenait aux bords. Ses vagissements attirèrent une femme du voisinage, qui l'emporta dans sa maison et lui mouilla les lèvres d'un peu de miel ; dès lors les lois ne permettaient pas qu'elle mourût. Elle grandit, devint chrétienne, se maria, et donna le jour à saint Ludger.

Petit enfant, le futur apôtre de la Saxe ramassait les écorces des arbres, les rattachait ensemble en forme de livres, et s'exerçait avec un pinceau à imiter les caractères des manuscrits. Ses parents l'offrirent à l'évêque d'Utrecht, qui le fit instruire dans l'école de son monastère.

En quelques années il apprit les lettres divines et humaines, et on l'envoya aux écoles d'York, où enseignait Alcuin. Il y passa quatre ans, et revint en Frise évangéliser le canton d'Ostracha. L'insurrection de Witikind le chassa de ce pays.

Mettant à profit ses loisirs forcés, il fit le pèlerinage de Rome, où le pape saint Adrien Ier l'accueillit avec faveur, et se retira au Mont-Cassin pour étudier la règle de saint Benoît et la rapporter parmi les moines de sa province. A son retour, Charlemagne, vainqueur des barbares, le chargea de convertir les cinq cantons de la Frise orientale. Ludger les parcourut, renversant les idoles et prêchant le vrai DIEU. Son zèle n'eut pas moins de succès dans l'île de Fositeland. A cette époque, on lui présenta un aveugle, nommé Bernlef, que les gens du pays aimaient, parce qu'il chantait les récits des anciens temps et les combats des rois. Le serviteur de DIEU le prit à part, fit le signe de la croix sur ses yeux et lui rendit la vue. Plus tard, il l'employa à baptiser les païens et à chanter les psaumes au peuple.

Le roi Charles, apprenant tout le bien que faisait Ludger, le nomma évêque de Mimingenford (Munster), au canton de Suterghau en Westphalie. Alors le saint apôtre éleva des églises, et dans chacune il plaça un prêtre du nombre de ses disciples. Lui-même instruisait tous les jours ceux qu'il destinait au saint ministère. Il ne cessait pas non plus d'exhorter le peuple, et pour s'entretenir plus longtemps avec les pauvres, il les invitait à sa table. Ses grandes aumônes vidaient les trésors de l'église au point qu'on l'accusa auprès de Charlemagne, d'être un dissipateur des biens du clergé. Il se rendit donc à la cour, et comme il s'était mis à prier en attendant l'heure de l'audience, trois fois un officier vint lui dire que l'empereur l'attendait. Le prince lui en fit des reproches : « Seigneur, » répondit Ludger, « DIEU doit être servi avant les hommes, et même avant vous. » Cette réponse suffit à Charles pour juger l'évêque, et il n'écouta plus aucune plainte contre lui.

La Westphalie étant devenue chrétienne, le serviteur de DIEU méditait de porter l'Évangile aux Scandinaves, quand il mourut à Munster le 26 mars 809.

(V. Ozanam : *La Civilisation chez les Francs*).

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU est notre premier maître : servons-le donc avant tout et avant tous.

27 Mars. — S. ISAAC, solitaire. 383.

SAINT Isaac vivait en Orient sous l'empereur Valens, qui patronnait l'hérésie d'Arius et persécutait les catholiques. Il embrassa de bonne heure la vie monastique. Sur l'ordre de DIEU, il quitta un jour sa retraite et se rendit à Constantinople pour faire des remontrances à l'empereur. Au lieu de l'écouter, ce prince le fit battre de verges et jeter en prison. Plus tard, Isaac se retira tout près de la capitale, dans une solitude où, pleurant à chaudes larmes sur les péchés et les misères du monde, il suppliait Notre-Seigneur de défendre sa cause et de mettre un terme à la sanglante persécution qui faisait d'innombrables victimes. Lorsqu'il apprit que Valens conduisait lui-même ses légions contre les Goths, il vint à trois reprises devant l'escorte impériale: « Où allez-vous, ennemi de DIEU ? » dit-il au tyran. « Vous voulez combattre, et

JÉSUS-CHRIST n'est point avec vous. Cessez d'abord la guerre que vous faites au Seigneur, et le Seigneur fera lui-même cesser la guerre que les Barbares vous ont déclarée. Rendez les évêques à leurs églises ; si vous le faites, vous serez vainqueur sans combat ; mais si vous refusez, vous apprendrez à vos dépens qu'il est dur de regimber contre l'aiguillon : vous perdrez votre armée, et vous périrez vous-même dans les flammes. » — « Insolent ! » s'écria Valens, « tu t'apercevras bien de mon retour. Je te ferai trancher la tête en rentrant dans cette ville. » Et il donna l'ordre de jeter en prison le pieux solitaire, et de l'y garder jusqu'à la fin de l'expédition.

Le farouche empereur se transporta,à marches forcées sur le théâtre de la guerre, et engagea le combat sous les murs d'Andrinople. Repoussés une première et une seconde fois, les Barbares se replièrent et découvrirent par leur retraite une forêt d'hommes rangés en bataille, dans un nombre tel que leurs lignes se reformaient à mesure qu'on les enfonçait. Tout à coup la ceinture d'ennemis qui enveloppait les Romains s'élargit autour d'eux et leur fit une large place. Valens parlait déjà de triomphe, quand un cercle de feu se dessina à l'horizon et succéda au cercle de fer. Profitant des broussailles et des herbes desséchées dont la plaine était couverte, les Goths venaient de l'incendier. La flamme, activée par une sécheresse impitoyable, se resserrait autour des bataillons impériaux. A partir de ce moment, le combat se changea en déroute et les soldats de Valens fuyaient de toutes parts. L'empereur, sur son cheval lancé au galop, essayait de franchir la barrière enflammée, lorsqu'une flèche l'atteignit et le renversa. Son corps réduit en cendres ne put jamais être retrouvé (378).

La prédiction d'Isaac s'était accomplie. Le saint ermite, devenu libre, retourna au désert, bâtit un monastère qu'il gouverna cinq ans. Lorsqu'il sentit la mort venir, il appela ses religieux, leur donna un supérieur, les exhorta pieusement à suivre le chemin de la perfection, et rendit son âme à DIEU le 27 mars 383.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Ne méprisons pas, comme Valens, les avertissements des hommes de DIEU. Que d'âmes, pour les avoir foulés aux pieds,ont péri victimes du feu de leurs passions !

28 mars. — S. GONTRAN, roi. 593.

la mort de Clotaire Ier, ses quatre fils partagèrent ses États : Gontran eut pour lui le royaume des Burgondes, avec Châlon-sur-Saône pour résidence. Il y débuta par des scandales personnels qui blessaient les lois sacrées du mariage chrétien, et sa jeunesse eut toute la fougue désordonnée d'un sang demi-barbare. Il avait en dernier lieu épousé Austrégésilde, une Franque digne d'être la contemporaine de Frédégonde. Lorsque cette femme apprit de ses deux médecins qu'elle allait bientôt mourir, elle manda Gontran : « Jure-moi, » lui dit-elle, « qu'aussitôt après mon dernier soupir tu feras trancher la tête à mes deux médecins. Du moins leur famille ne se réjouira pas quand la

mienne sera dans les larmes. » Gontran fit ce serment homicide, et il eut la cruauté de le tenir. « Quel viatique d'enfer pour une reine de Bourgogne ! » s'écrie naïvement un vieux chroniqueur.

Gontran voulut chasser de la Gaule « les horribles Goths ariens »; son expédition fut malheureuse et ne fit qu'irriter leur roi Léovigild. « Faites promptement périr nos ennemis, » écrivait le Barbare à Frédégonde. Gontran était du nombre. Cette reine perfide essaya plusieurs fois de le faire poignarder ; elle ne put réussir, mais elle suscita continuellement des difficultés et des embarras qui demandèrent à ce prince beaucoup de patience et de mansuétude. Heureusement, il avait retrempé son âme dans une sincère conversion à la suite d'un fait miraculeux dont il fut témoin à l'église de Marcenay. Le thaumaturge de la Burgondie, saint Vorle, disait la messe. Avant l'offertoire, il parut s'endormir d'un sommeil extatique qui dura près d'une heure; ensuite il continua la célébration des saints mystères. « Mon père, » lui demanda Gontran, « que vous est-il survenu tout à l'heure ? » Vorle répondit : « J'étais allé au hameau de la Plaine, où un petit enfant était en danger de périr dans les flammes. » A cette réponse, le roi dépêche immédiatement des cavaliers au hameau de la Plaine, c'est-à-dire à une distance de trois lieues. Ils y trouvent toute la population réunie autour d'une maison qui fumait encore, et attestant que le bienheureux Vorle a éteint l'incendie et arraché aux flammes un enfant qu'on leur montre dans son berceau. Ce miracle de *bilocation* eut pour effet immédiat le retour à DIEU du roi burgonde. Le triomphe de l'esprit chrétien sur cette âme farouche fut complet. L'Église et les pauvres devinrent dès lors l'objet exclusif de sa tendresse. Veuf et sans enfants, il refusa de se prêter à une nouvelle alliance. Tuteur de ses neveux Clotaire et Childebert, son autorité s'étendait réellement sur tout le royaume de Clovis. Il en profita pour imposer à tous les fonctionnaires la justice, le désintéressement et la clémence, réagir contre la simonie et le désordre, fonder plusieurs centres d'éducation monastique et religieuse. Outre l'église et le monastère de Saint-Marcel de Châlon-sur-Saône, son œuvre de prédilection, il dota richement St-Bénigne de Dijon, Saint-Maurice de Toul, Saint-Vincent de Paris. Il s'occupait du chant ecclésiastique et voulait que les églises ressemblassent au paradis, où les anges chantent sans cesse la gloire du Très-Haut. Lorsque la peste ravagea Marseille et Lyon, Gontran ordonna trois jours de jeûne au pain et à l'eau, qu'il observa lui-même rigoureusement. Il inspirait une telle vénération qu'on attendait de lui des miracles, et il en opéra de son vivant. Il mourut le 28 mars 593.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Des rois eux-mêmes, dans les siècles de foi, chantaient au lutrin pendant les offices, et nous négligeons peut-être de répondre hautement à la prière qui s'y fait en commun. Montrons-nous observateurs zélés des coutumes chrétiennes.

29 Mars. — SS. JONAS et BARACHISE, martyrs. 330.

Es chrétiens étaient déjà nombreux dans la Perse, lorsque Sapor II ouvrit, en 327, une persécution où il inventa des tortures qui avaient échappé à l'ingénieuse cruauté des proconsuls romains. Les églises furent renversées, les monastères incendiés et les religieux traqués comme des bêtes fauves. Dans la ville de Lubaham, on saisit Jonas et Barachise, deux frères chrétiens qui prodiguaient aux captifs emprisonnés pour la foi les secours de leur dévouement et de leur charité. Jonas fut attaché à un pieu, à demi-empalé, et fouetté de verges jusqu'à ce qu'on lui eût mis les côtes à nu. Plongé en cet état dans un étang glacé, il y passa la nuit. Le lendemain, on le somma de nouveau d'adorer le soleil et le feu, divinités de la Perse : « La vie, » répond Jonas, « est comme une semence que le chrétien répand sur la terre. S'il sait attendre l'heure de la moisson, la semence produira dans l'avenir une gloire immortelle. » Les juges, à ces paroles, lui font couper une à une les articulations des pieds et des mains, phalange par phalange, et, les étendant sur le marbre du prétoire : « Tu n'as qu'à attendre l'heure de la moisson, » lui disaient-ils ; « tu vois comme nous avons semé tes doigts, ils te produiront des pieds et des mains au centuple. » — « Dieu, qui les a créés, saura bien me les rendre, » dit le saint. Aussitôt on lui arrache la peau de la tête, on lui coupe la langue jusqu'à la racine, et on le jette dans une chaudière de poix bouillante ; mais, par une protection visible de Dieu, la poix s'échappa tout à coup du vase sans blesser le martyr. Les juges le font alors étendre sous un pressoir qui lui brise les membres. Ensuite on le scie par morceaux et on le jette dans une citerne desséchée, autour de laquelle les soldats montent la garde pour empêcher les chrétiens d'enlever ses précieuses reliques.

Son frère Barachise souffrit des tortures non moins atroces. On lui appliqua sur les bras des lames de fer rougies au feu. « Si tu fais tomber une de ces lames, » lui disent les juges, « nous affirmerons que tu as renoncé à la foi des chrétiens. » — « Ministres d'un roi impie ! » s'écria le saint, « je ne crains pas votre feu. Je ne secouerai point le bras, et je conserverai toutes les lames qu'il vous plaira d'y mettre. » A ces mots, les juges lui firent verser du plomb fondu dans les narines et dans les yeux ; ils ordonnèrent de le ramener dans sa prison et de l'y laisser suspendu par un pied. Le lendemain, les tourments n'avaient point affaibli la constance du martyr. On le frappa d'abord avec des épines, puis on lui enfonça dans la chair des pointes de roseaux ; quand tout son corps en fut couvert, les bourreaux le lièrent avec des cordes et le roulèrent sur le sol qu'il ensanglantait. Après cette horrible torture, on lui versa dans la bouche de la poix bouillante et du soufre enflammé. Il rendit l'esprit dans ce dernier supplice. Les restes des deux illustres frères, rachetés cinq cents drachmes par un chrétien, furent ensevelis avec honneur.

Réflexion pratique. — *Ceux qui sèment dans les larmes*, a dit l'Esprit-Saint,

moissonneront dans l'allégresse. Le laboureur déchire le sein de la terre pour y jeter la semence : de même le chrétien confie le germe de son bonheur éternel aux déchirements de la douleur et de l'épreuve dans la vie présente ; mais il sait que le temps de la moisson viendra bientôt, et qu'au ciel la récolte sera joyeuse et abondante.

30 Mars. — S. JEAN CLIMAQUE. 605.

É pour une gloire plus solide que celle du monde, Jean se détache sans retour, à la fleur de l'âge, des espérances les plus flatteuses de la terre. A seize ans, instruit des sciences humaines par une brillante éducation, il tourne tous ses soins vers la science du salut. Le monastère du mont Sinaï lui ouvre ses portes, et là, sous la conduite d'un saint vieillard, le jeune disciple fait de rapides progrès dans les voies de la perfection. Jamais novice n'avait été plus humble, plus soumis : habile dans les beaux arts, savant au-dessus de son âge, d'une obéissance aveugle,il cache adroitement et son savoir et sa vertu. Son vieux maître étant mort, Jean se consacre plus intimement à DIEU par la profession religieuse, et se retire dans la solitude qui est au bas du Sinaï. Sa vie d'anachorète est si pieuse qu'on appelle ce jeune solitaire l'*ange du désert.* Toutes ses heures s'écoulent dans la prière,le travail des mains et la méditation sur la mort, véritable remède, dit-il, contre l'ennui et la paresse. Parfois il se retire dans une petite grotte qu'on voit encore au pied de la montagne, pour cacher à ses frères les soupirs, les gémissements et les cris d'amour qu'il pousse vers le ciel. Dans cette union intime avec DIEU, Jean puise avec abondance ces lumières éclatantes qui ont fait de lui un des astres les plus brillants du monde contemplatif. C'est de cette source inépuisable qu'il tirera les trésors spirituels de son admirable livre l'*Échelle du paradis.* Depuis quarante ans, le saint vivait dans son désert, connu de tous pour l'éminence de ses vertus, lorsque les religieux du mont Sinaï l'arrachèrent à son ermitage pour l'avoir à leur tête. Jean regarda cet honneur comme un sacrifice et obéit. Devenu conducteur de la vie spirituelle, il composa, sur la demande de l'abbé Raïthe, son *Échelle du paradis*, Échelle mystérieuse qui représente, comme celle de Jacob,l'échelle des vertus chrétiennes et religieuses. Elle comprend trente degrés ou échelons, qui contiennent tous les progrès de la vie intérieure, depuis le renoncement au monde jusqu'à l'oraison la plus sublime. Après quatre ans d'une administration pleine d'humilité, de douceur et de charité, le pieux abbé se démit de sa charge, malgré les larmes et les prières de ses enfants, pour retourner à sa chère solitude. C'est là qu'il rendit sa belle âme à DIEU le 30 mars 605, à l'âge de quatre-vingts ans.

RÉFLEXION MORALE.— Lorsque DIEU veut se communiquer plus intimement à une âme et l'inonder de sa lumière , il la retire ordinairement du milieu du monde, et lui parle dans le recueillement de la solitude. (Osée, II, 14.)

31 Mars. — Ste BALBINE, vierge. IIe siècle.

UN soir, à la nuit tombante, deux hommes étaient réunis par miracle au fond d'un cachot romain. Chez eux l'émotion avait fait place à la reconnaissance ; avec un même cœur et une même foi, ils rendaient à deux genoux leurs actions de grâces au Seigneur, lorsque la porte qui les ensevelissait grinça sur ses gonds. Le visiteur était Quirinus, tribun militaire, geôlier de la prison et père de Balbine. A la vue des deux captifs, il blêmit de stupeur et d'effroi ; sa langue ne put articuler un son : il semblait foudroyé. Alors l'un des futurs martyrs, Hermis, ancien préfet de Rome, lui dit d'une voix toute céleste : « Pour t'assurer de ton captif le pape Alexandre, tu avais triplé ses chaînes, tu avais doublé les sentinelles à la porte de la prison ; et cependant, par la puissance du CHRIST, le voici à ma droite. Afin de sauver ton âme, notre DIEU, à qui rien ne résiste, lui a donné qu'il rompît ses fers, trompât tes gardes et ouvrît son cachot. Crois donc à JÉSUS-CHRIST, selon ta promesse. » Quirinus, revenu à lui-même, soupçonnait un tour de magie : « Ma fille Balbine, » dit-il, « est infirme et se meurt de langueur. Guérissez-la, et, je le jure, je suis chrétien. » — « Détache les fers qui lient mon cou, » lui dit le pape ; « fais-les toucher à ta fille, et elle sera guérie. » Le cachot se referma, et le lendemain, à la première heure du jour, le pape était miraculeusement retourné dans son cachot. Balbine, guérie, vint se jeter aux pieds du pontife, et demanda d'être chrétienne. A ses côtés, son père tout en larmes déplorait son incrédulité passée : quelque temps après il mourait martyr, les pieds, les mains et la langue coupés, le corps torturé sur un chevalet, la tête tranchée, et ses restes jetés aux chiens. Balbine, son enfant bien-aimée, ramassa avec respect les débris épars de son illustre père, les ensevelit pieusement dans le cimetière de Prétextat, et fit vœu de perpétuelle chasteté. Un jour, cette jeune vierge, étant venue visiter le pape dans sa prison, baisait respectueusement la chaîne qui l'avait guérie : « Cessez, » lui dit Alexandre, « de baiser cette chaîne ; cherchez plutôt les fers que le bienheureux Pierre a portés : ceux-là méritent vos hommages. » Balbine obéit et fut assez heureuse pour découvrir ce précieux trésor. Les dernières années de cet ange de la terre furent vouées à la pratique de plus en plus parfaite de toutes les vertus chrétiennes, surtout à l'assistance des pauvres, soit libres, soit captifs pour l'amour du CHRIST. Lorsque l'Époux céleste appela cette bienheureuse vierge aux récompenses éternelles, son corps immaculé fut enseveli près du martyr son père, sur la voie Appienne.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les martyrs oubliant dans les fers leurs propres souffrances pour ne s'occuper que de la conversion de leurs geôliers, quel spectacle et quelle charité ! Imitons leur dévouement et travaillons au salut de nos frères, instruits que nous sommes, par l'apôtre saint Jacques, qu'en retirant un pécheur de son iniquité, nous couvrons la multitude de nos propres égarements.

MOIS D'AVRIL.

1er Avril. — S. VALÉRY, abbé. 609.

VALÉRY était un petit pâtre auvergnat qui, pour s'instruire lui-même en gardant son troupeau, s'était fait tracer et montrer les lettres de l'alphabet sur des tablettes de sa propre fabrication, et qui parvint tout seul à transcrire le psautier. Adolescent, il s'éprit de la vie religieuse et entra dans un monastère voisin, puis dans celui de Luxeuil, où il passa quinze années dans la pratique des conseils évangéliques. Ses talents et ses vertus inspirèrent au moine Valdolen le désir de partager avec lui les fatigues de l'apostolat. Avec l'autorisation de saint Colombay, leur abbé, ils se dirigèrent ensemble vers Amiens. Un miracle signala leur arrivée dans cette ville. Valéry aperçoit un condamné suspendu à une potence : il se précipite pour le délivrer. Ne trouvant qu'un mort, il le ressuscite, obtient sa grâce et lui rend la liberté. Il évangélisa, dit-on, le pays de Caux et une grande partie du littoral de la Manche, où le paganisme avait de profondes racines. Ses miracles donnaient une force prodigieuse à sa parole, que confirmait encore son austérité monacale : il ne buvait ni vin ni bière, ne mangeait que du pain d'orge et passait quelquefois toute la semaine dans une abstinence absolue.

Valéry n'avait point perdu le goût de la solitude dans les fonctions de l'apostolat. Il bâtit un monastère à l'embouchure de la Somme, au lieu appelé Leuconaüs, dont la retraite lui avait agréé, passa le restant de ses jours dans la discipline claustrale et mourut en odeur de sainteté le 1er avril 619.

Trois siècles et demi plus tard, une nuit que le duc de France, Hugues Capet, gémissait des spoliations sacrilèges commises par ses grands vassaux, et songeait à relever sa patrie du déshonneur, le bienheureux Valéry lui apparut et lui dit : « Le vénérable confesseur Riquier et moi nous sommes exilés de nos monastères. DIEU t'a choisi pour l'instrument de sa justice ; hâte-toi de chasser l'usurpateur de nos abbayes, ramènes-y nos reliques et les religieux expulsés. A cette condition je te promets, de la part du Seigneur, que tu seras roi et que ta race et ses descendants occuperont le trône des Français durant sept successions. » Le duc obéit, fit reconstruire le couvent de Saint-Riquier (près Bruges), et obtint d'Arnould de Flandre la restitution des saintes reliques et des domaines usurpés. Le 2 juin 981, Hugues Capet, nu-pieds et la tête découverte, porta sur ses épaules durant l'espace d'une lieue les précieux ossements de saint Valéry. « Son visage, dit la chronique de Centulum, était inondé de larmes ; quand il déposa son pieux fardeau sur le maître-autel de l'abbaye, le peuple tout entier éclata en applaudissements et

salua en sa personne le loyal serviteur de JÉSUS-CHRIST. » Six ans après il était roi de France. (V. Darras, *Hist. de l'Égl.*)

RÉFLEXION MORALE. — Le bien, disent les philosophes, est expansif par nature. C'est pourquoi les saints se font les apôtres du bien et du vrai : leur bouche parle de l'abondance de leur cœur. Qu'avons-nous donc dans le nôtre pour ne jamais parler de DIEU ?

2 AU.—S. FRANÇOIS de PAULE, fondateur des Minimes. 1507.

AOLA, en Calabre, fut la patrie de François. Ses parents l'obtinrent par vœu, un concert angélique célébra sa conception, une flamme brillante éclaira son berceau ! Les germes des vertus se développèrent si vite en lui, que son père Martotilla disait naïvement à sa femme : « Le bon DIEU fera quelque chose de notre petit François ; élevons-le bien chrétiennement. » Il le placèrent, à treize ans, chez les Cordeliers de Saint-Marc, pour y porter douze mois, en exécution de leur vœu, l'habit de S. François d'Assise. Après l'avoir entendu, l'évêque de l'endroit disait : « C'est une flamme petite encore, mais d'où sortira plus tard un immense incendie d'amour divin. » Les religieux le regardaient déjà comme un prodige de sainteté, et la population avoisinante courait voir cet adolescent qui se tenait comme un ange au pied des autels. Son année de monastère finie, François fit les pèlerinage de Rome, d'Assise, du mont Cassin, visita les couvents et les ermitages les plus célèbres, et entra en solitude à peine âgé de quinze ans. Une cabane couverte de chaume, dans un coin du domaine paternel, fut sa première résidence ; mais bientôt il s'enfonça dans une grotte inaccessible et cachée, sur les bords de la mer, pour pratiquer plus librement ses rigoureuses pénitences. Là, vêtu d'un cilice, il couchait sur la pierre, vivait de fruits sauvages, de racines crues, et même dans la suite, au rapport d'un témoin, il mangea de l'herbe comme un cerf.

Il n'avait pas encore vingt ans, et déjà quelques hommes venaient à lui attirés par ses vertus. Bientôt leur nombre augmenta. Pour les recevoir il fallait, non plus quelques cabanes, mais un grand monastère. François se mit à l'œuvre, et rien ne lui manqua : ni l'argent, ni les matériaux, ni les ouvriers. Il donnait des ordres que les miracles seuls pouvaient justifier, et à son commandement, comme si DIEU lui eût délégué toute sa puissance, les miracles s'opéraient. Ce don merveilleux et permanent fit de notre saint un des plus grands thaumaturges de l'Église. Il semait les prodiges sur ses pas. On eût dit qu'il avait la clef de tous les cœurs et que son œil voyait l'avenir comme le présent. Il prédit la prise de Constantinople par les Turcs, le triomphe du roi de Naples sur ces barbares, et l'expulsion par le roi de Castille de tous les Maures d'Espagne.

François perdit un de ses neveux dont la mère avait traversé la vocation. Après les funérailles, il fit porter le cadavre dans son monastère, et le lendemain, lorsque sa sœur, fondant en larmes, lui exprima ses remords d'avoir détourné son enfant

de la vie religieuse, il le lui amena vêtu en moine et plein de santé : « Du moins qu'il soit libre désormais, » dit l'homme de DIEU, « de se donner au Seigneur. »

En 1474, une bulle de Sixte IV approuve les constitutions monastiques de François. Dès lors l'Institut des *Minimes* se répand dans toute l'Europe au milieu de miracles sans nombre. Le saint fondateur est, à lui seul, l'âme de tout un monde de religieux. Consulté de toute part, sans cesse visité par les grands et par le peuple, il suffit à tout, trouve chaque jour, malgré ses accablantes occupations, de longues heures pour se répandre en prières devant DIEU, et demeure le plus humble des hommes. Un jour le Souverain-Pontife lui propose de l'élever au sacerdoce. Rempli d'effroi, le religieux se jette vivement à ses pieds : « Saint-Père, » répond-il les mains jointes, « à quoi pensez-vous ? Moi, indigne de vivre, moi devenir prêtre?... Le moindre des ordres de la cléricature est au-dessus de ma bassesse. Tout mon désir est de vivre en tout temps et en tout lieu le dernier de tous. »

Le rôle de S. François auprès de Louis XI est connu de tous. Le monarque français, dit Mgr Dabert, ne voulait pas mourir. L'homme de DIEU lui fut envoyé comme un ange de détachement et de résignation. Il vint à lui, non pour maintenir en ses mains défaillantes l'autorité royale, mais pour en détacher son cœur ; non pour le soustraire, mais pour le préparer à la mort. La tâche était ardue : « Ce bon homme de Paul, dit l'historien Pierre Mathieu, entreprenait de rendre capable ce prince de deux choses dont l'apprentissage est fort difficile aux hommes, et auquel les rois sont peu dociles : aimer DIEU et mépriser le monde. »

Dès leur première entrevue, Louis XI demandait à François de le guérir. La réponse du thaumaturge, simplement évasive, ne satisfit pas l'auguste malade, et le médecin Jean Coctier, homme vil et odieux, parvint à l'indisposer quelque temps contre le saint moine. Le roi voulut éprouver la vertu du serviteur de DIEU. Un jour qu'il conversait seul à seul avec François, il tire soudain de ses poches plusieurs poignées de pièces d'or, les jette dans son chapeau et, les lui présentant : « Allons, bon homme, » dit-il, « prenez ceci ; personne n'en saura rien. » Surpris et même blessé d'une pareille proposition, le religieux repousse vivement de la main le chapeau du roi : « Rendez plutôt cet or, » dit-il, « à ceux à qui vous l'avez fait injustement enlever. » Louis XI, comme frappé d'un coup de foudre à ce mot, se retira précipitamment. Mais il rendit toute sa confiance au patriarche des Minimes, qui put dès lors exercer sur lui cette action à la fois douce et forte qui devait l'amener enfin à offrir à DIEU le sacrifice, longtemps refusé, de son autorité et de sa vie. Dans les derniers mois, le monarque s'entretenait tous les jours avec notre saint. Il parlait encore de sa guérison, mais avec une préoccupation qui allait en décroissant. Son habile et charitable directeur attendait patiemment le jour où le prince pourrait supporter sans trop de révolte sa formidable sentence de mort. A la fin, une question de Louis XI la provoqua — « Père François, » dit-il un jour, « je veux savoir si je dois mourir de cette maladie. » — « Sire, » répondit l'homme de DIEU, « vous ne guérirez pas, il vous reste peu de temps à vivre, et il faut vous hâter de mettre ordre à vos affaires. »

Arrivé à ses derniers jours, le roi, dit Commines, n'était plus qu'une *anatomie*

cheminante. Après une dernière crise qui lui avait ôté la parole, il comprit que c'en était fait de lui. Toujours néanmoins il avait espoir en ce bon solitaire du Plessis, qui, disait-il, pourrait bien lui allonger la vie s'il voulait. Mais toujours aussi même réponse de son solitaire : DIEU ne le veut pas, l'arrêt est porté.

Le roi fit venir d'Amboise le dauphin et lui donna de sages conseils. Ses dispositions devinrent vraiment chrétiennes. Il supporta son mal avec une patience telle qu'on ne l'entendit jamais se plaindre ; il reçut avec piété tous les sacrements, et mourut ainsi plus chrétiennement qu'il n'avait vécu, grâce aux prières de saint François de Paule (1483).

L'illustre patriarche s'employa encore vingt-quatre ans à la gloire de DIEU, au salut des âmes et à la propagation de l'Institut des Minimes.

Il avait quatre-vingt-onze ans d'une vie de labeurs et de mérites : DIEU l'attendait au ciel pour le couronner. Après avoir reposé en Calabre sur une planche suspendue au désert sur le sol nu, en France sur des sarments avec une pierre pour oreiller, il allait enfin le 2 avril 1507, de son couvent du Plessis-les-Tours, reposer dans le paradis, ce cri d'amour sur les lèvres : JÉSUS, MARIA !

(V. Mgr Dabert, *Hist. de S. François de Paule.*)

RÉFLEXION MORALE.— La grande sainteté de François fut, avant tout, l'œuvre de DIEU, mais l'éducation chrétienne qu'il reçut de ses parents aida le ciel. Or, telle est, d'ordinaire, l'économie de la Providence : elle combine les efforts de l'homme avec la grâce d'en haut. Demandons à DIEU pour la jeunesse une éducation qui soit le chemin de la sainteté.

3 Avril. — S. BENOIT le MAURE, franciscain. 1589.

BENOIT était un pauvre esclave, africain d'origine et sicilien par naissance, que son maître employait à la garde des troupeaux et aux travaux pénibles de l'agriculture. Content de son sort, il sanctifiait toutes ses occupations par la prière et offrait à DIEU comme pénitence ses sueurs et ses fatigues. Devenu libre à dix-huit ans, de ses économies il achète une paire de bœufs et travaille pour son compte.

Trois ans plus tard, un saint ermite va le trouver : « Benoît, lui dit-il, que faites-vous ici ? Vendez vos bœufs et suivez-moi. » Le jeune homme obéit et devient ermite de St-François, et mène la vie des Pères du désert dans la solitude de Santa-Domenica. Il portait un habit de feuilles de palmier, ne se nourrissait que d'herbages et d'eau claire une fois par jour, et traitait durement son corps. La petite communauté de Santa-Domenica vit bientôt accourir le peuple du voisinage ; Benoît et ses compagnons eurent peur de la dissipation et partirent. Ils se réfugièrent d'abord dans la vallée de Nazzara, puis ensuite dans la solitude aride et glacée de Mancusa, où ils disputèrent aux bêtes sauvages leurs cavernes pour s'y abriter. Un miracle opéré par Benoît fit affluer les malades, et il fallut encore partir. Les ermites s'installèrent à Monte-Pellegrino. Là notre saint les dirigeait dans le rude

sentier, lorsque Pie IV les réunit à l'ordre de St-François d'Assise. Benoît quitta donc le désert et alla se préparer aux grands vœux à Palerme. Ses supérieurs lui confièrent les fonctions de cuisinier. Il en fut tout heureux, parce que c'était la plus pénible et la moins relevée. DIEU cependant l'y distingua par des miracles : à la prière de Benoît les vivres se multiplièrent plusieurs fois, et un jour qu'il s'absorbait dans l'oraison au point d'oublier le repas, une main mystérieuse servit la table à l'heure ordinaire.

En 1578, le frère cuisinier, quoique simple lai, fut nommé gardien du couvent. Il sut gouverner avec tant d'humilité, de douceur et d'abnégation, qu'il se concilia tous les esprits. Trois ans plus tard, il dut se rendre à un chapitre qui se tenait à Girgenti. La foule fut telle sur son passage qu'il lui fallut s'enfuir pour l'éviter et qu'il n'osait plus voyager que de nuit. La raison de cet enthousiasme populaire était toute dans les miracles que le saint religieux ne cessait d'opérer autour de lui : il semblait, en effet, que le ciel lui eût donné tout pouvoir, et il s'en servait pour répandre à flots la charité.

Lorsqu'il fut au terme de sa charge, ses frères, pour ne pas se séparer de lui, le nommèrent successivement vicaire et maître des novices. Il fut un directeur admirable et il étonna par sa science, lui qui ne savait pas même lire. Sur la fin de sa vie, Benoît redevint cuisinier. Singulière cuisine que la sienne ! Elle ne désemplissait pas de visiteurs qui venaient consulter cet homme de DIEU, et il avait ordre de recevoir tout le monde, de répondre à chacun.

Lorsqu'il émigra de ce monde au ciel, en 1589, à l'âge de soixante-cinq ans, Ste Ursule, pour laquelle il avait eu grande dévotion pendant sa vie, le visita sur son lit funèbre, et inonda sa pauvre cellule d'une clarté merveilleuse. Et à son tombeau il se fit des miracles sans nombre.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vie de saint Benoît le Maure nous montre que a sainteté peut suppléer la science ; mais, ne l'oublions pas, rien au monde ne suppléera jamais la sainteté.

4 Avril. — S. ISIDORE de SÉVILLE. 638.

ISIDORE, fils de Sévérien, gouverneur de Carthagène en Espagne, naquit vers 570. Il fut l'élève de son frère Léandre, avant de le remplacer sur le siège métropolitain de Séville. L'archevêque usait envers lui d'une telle sévérité, qu'un jour le jeune Isidore, craignant les corrections qu'il recevait trop souvent, déserta l'école. Après avoir erré quelque temps dans la campagne, exténué de soif et de fatigue, il s'assit auprès d'un puits. Il se demandait d'où provenaient les sillons qui en creusaient la margelle, lorsqu'une femme lui expliqua que les gouttes d'eau, en tombant sans cesse sur le même endroit, avaient creusé la pierre. Alors, rentrant en lui-même, il se dit que si la dureté de la pierre se laissait ainsi creuser par l'eau goutte à goutte, son esprit finirait bien par subir l'empreinte de l'enseignement. Il retourna auprès de son

frère, acheva ses études de façon à posséder bientôt le latin, le grec et l'hébreu, et devint le collaborateur actif de Léandre dans la conversion des ariens.

Pour l'empêcher de se trop répandre au dehors, l'archevêque le tint longtemps dans une cellule, et lui donna des maîtres distingués qui en firent le plus grand savant de son siècle et l'oracle de l'église d'Espagne. En 601, il succéda à Léandre. Pendant les quarante années de son épiscopat, sa science, son zèle, son autorité, consolidèrent l'heureuse révolution et la renaissance religieuse et littéraire dont son frère avait été le premier auteur. Il acheva de détruire l'arianisme, étouffa la nouvelle hérésie des *acéphales*, continua, fortifia et agrandit le vaste système d'éducation dont Séville était le foyer, et créa cette liturgie espagnole si poétique et si imposante qui, sous le nom de Mozarabe, survécut à la ruine de l'église visigothe et mérita d'être ressuscitée par le grand Ximénès.

Écrivain fécond, infatigable et prodigieusement érudit, il rédigea, entre tant d'autres travaux, l'histoire des Goths, de leurs conquêtes et de leur domination en Espagne. Il fit connaître Aristote, et condensa toute la science de l'antiquité et de son temps, les arts libéraux, la philologie, la médecine, le droit, l'histoire naturelle, la géographie et jusqu'aux arts mécaniques, dans une vaste encyclopédie qui, sous le nom de traité *des Étymologies ou de l'origine des choses*, fut, avec l'ouvrage analogue du moine Cassiodore, le manuel des écoles du moyen âge.

Tant de travaux, qui eussent absorbé deux ou trois vies ordinaires, ne le distrayaient ni de ses devoirs d'évêque, ni de ses fonctions de vicaire apostolique. Il présida plusieurs conciles, visita régulièrement son diocèse, et parcourut toutes les provinces du royaume, faisant retentir jusque dans les plus humbles bourgades la trompette évangélique. Rien n'échappait à sa vigilance ; il s'opposait énergiquement au mal et s'appliquait soit à le corriger, soit à le prévenir. Il y réussit pleinement, et il eut la joie de rétablir dans toute leur vigueur, au sein des chrétientés d'Espagne, les règlements apostoliques, les décrets des Pères, les principales institutions de l'Église romaine. Pour mieux s'inspirer des traditions de Rome, il se rendit auprès de Boniface V (619). La Ville Éternelle le reçut avec tous les honneurs dus à un saint, et le Pape fit des instances pour le retenir auprès de lui. Isidore retournait à son siège en passant par Narbonne, lorsque les habitants de cette ville, éprouvés par une sécheresse désolante, vinrent le supplier d'obtenir du

ciel la fin de leurs malheurs. A cette multitude avide de le voir et de l'entendre, le saint prêcha la miséricorde divine, puis, élevant les mains, il pria avec ferveur. En ce moment, le ciel qui, depuis de longs mois, était resté d'airain, se couvrit de nuages ; la foudre gronda bientôt, et une pluie bienfaisante rendit la fertilité aux campagnes. Son entrée à Séville fut un véritable triomphe : les uns demandaient sa bénédiction, les autres baisaient respectueusement la frange de son manteau. Une femme tomba morte, étouffée par la foule. A cette vue, le pontife, fondant en larmes, s'agenouilla près du cadavre et lui rendit la vie.

Le 4 avril 638, sentant venir la mort, Isidore se fit porter à l'église et s'étendit sur une couche de cendres. Il reçut la Sainte Eucharistie, demanda pardon aux assistants des « fautes qu'il n'avait jamais commises », dit son biographe, ordonna de distribuer aux pauvres tout ce qu'il possédait, bénit la multitude qui ne cessait de lui baiser les mains et rendit son âme à DIEU. L'Espagne avait perdu le plus illustre de ses docteurs. Elle le pleura et voulut l'avoir pour patron.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Noblesse, science et sainteté ! triple gloire dont rayonna le front d'Isidore de Séville. Mais laquelle lui ouvrit le ciel ? La sainteté. Ne comptons pour rien les honneurs ni le savoir que n'accompagne pas la vertu : ils remplissent le cœur de l'homme d'ambition et d'orgueil, deux grandes routes de l'enfer.

5 Avril. — S. VINCENT FERRIER, dominicain. 1419.

LES annales chrétiennes n'offrent point, dans toute la suite des âges, de plus grande figure que Vincent Ferrier. Il apparaît avec la triple auréole d'une science précoce, d'une éminente sainteté et d'une puissance de parole incomparable.

Valence, en Espagne, fut son berceau. A douze ans, il étudiait la philosophie, à quatorze la théologie, et à dix-sept il entrait chez les Dominicains. Bientôt, on lui confia la chaire de philosophie dans sa ville natale d'abord, puis à Barcelone et à Lérida. Ses leçons eurent partout un éclat prodigieux. A vingt-huit ans, l'évêque, le clergé et tout le peuple de Valence le réclamèrent instamment, et il revint parmi eux enseigner et prêcher. On reconnut dès lors que DIEU donnait au monde un apôtre, et le démon jaloux plus d'une fois lui tendit des embûches. Un soir, le religieux, rentrant dans sa cellule, y trouva une jeune femme d'une rare beauté : « Je n'ai pu, lui dit-elle, me défendre des sentiments que j'éprouve pour vous, et me voici. » C'était en hiver, et dans un brasero brûlaient des charbons. Le saint les répand à terre, se met à genoux au milieu et, à son tour, provoque sa tentatrice en s'écriant : « Viens, malheureuse ! viens éprouver si ce feu est aussi terrible que celui de l'enfer. » A ce spectacle, la pécheresse épouvantée demanda pardon en sanglotant et se convertit sans retard.

A cette époque Pierre de Luna, devenu pape d'Avignon, fit venir à sa cour Vincent, dont il connaissait les grands mérites, le nomma maître du palais et le

prit pour confesseur. L'homme de DIEU s'efforça vainement d'éteindre le schisme dans lequel gémissait l'Église. Il en conçut une telle douleur qu'il faillit mourir. Au plus fort de la fièvre, Notre-Seigneur lui apparaît, le guérit subitement et lui ordonne d'aller par toute l'Europe prêcher les grandes vérités. Refusant la pourpre que lui offre Benoit XIII, il se fait nommer missionnaire apostolique et reprend le cours de ses prédications. Il commence par l'Espagne, sa patrie, où toutes les provinces, sauf la Galice, entendront sa voix; il parcourt ensuite le Languedoc, la Prov ence, le Dauphiné, la Savoie, la Lombardie, l'Allemagne, la Lorraine, la Flandre, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, revient en France pour la remuer de la Picardie à la Gascogne, se rend à l'appel du roi maure dans le royaume de Grenade, où il gagne plus de huit mille musulmans, reporte son action sur la Castille, l'Andalousie, l'Aragon, la Catalogne et les Asturies, avec un tel succès que vingt-cinq mille Juifs se convertirent. Les Vaudois eux-mêmes, perdus dans de profondes vallées sur les deux versants des Alpes, reçoivent la visite de l'intrépide missionnaire, et contre toute attente accueillent l'Évangile.

Vincent fit tous ses voyages à pied, sauf dans les dernières années de sa vie, où il alla sur un âne. Après cinq heures de sommeil, il passait le reste de la nuit à prier, lire et méditer. Il cherchait l'inspiration au pied du crucifix, et l'on sentait bien, en l'entendant, que son éloquence venait de là. Au point du jour, il chantait la messe et prononçait deux ou trois sermons. En descendant de chaire, il accueillait la foule de ses auditeurs, consolait les affligés, imposait les mains aux malades et souvent les guérissait. Puis venait un repas frugal et sobre. Vincent jeûnait tous les jours, excepté le dimanche, le mercredi et le vendredi, au pain et à l'eau. Il observa ce régime pendant quarante ans. La seconde moitié du jour était prise par les confessions. Lorsque l'homme de DIEU arrivait dans une ville, l'unique affaire était de l'entendre ; l'ouvrier quittait son atelier, le laboureur ses champs, le professeur son école, le juge son tribunal. On pouvait à peine retenir les malades dans leurs lits. Nobles et bourgeois formaient de brillantes cavalcades pour escorter avec honneur le missionnaire. A sa présence disparaissaient les fêtes mondaines, les désordres publics. C'était aussitôt une révolution dans les mœurs : plus de blasphèmes, ni de contestations, ni d'intempérance. Sa parole remuait profondément les âmes. A peine avait-il ouvert la bouche que les larmes coulaient de tous les yeux. En l'entendant prêcher les terribles jugements de DIEU, les pécheurs ne pouvaient dissimuler leur émotion ou dominer leur crainte ; souvent ils confessaient tout haut leurs crimes ; ils renonçaient à leurs passions pour embrasser les rigueurs de la pénitence et accomplir les œuvres de la charité chrétienne. Ce saint religieux retira du vice plus de cent mille pécheurs, convertit plus de quatre-vingt mille Juifs, hérétiques ou païens, et fit plus de huit cents miracles, parmi lesquels on cite la résurrection d'un enfant que sa mère avait coupé en morceaux et fait rôtir.

Vincent, appelé au concile de Constance, contribua à la pacification de l'Église et à l'élection de Martin V. Il avait repris ses courses apostoliques lorsqu'il mourut à Vannes, le 5 avril 1419, à l'âge de soixante-dix ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — O puissance de la grâce, et dans cet illustre conver-

tisseur qui mène une vie si prodigieuse, et dans les deux cent mille âmes qu'il arracha au démon ! Mais la miséricorde du Seigneur ne s'est point amoindrie ; ayons confiance en elle et convertissons-nous aujourd'hui tout de bon.

6 Avril. — S. CÉLESTIN, pape. 432.

CÉLESTIN, fils de Priscus l'Ancien et proche parent de l'empereur Valentinien, occupa le trône de saint Pierre pendant dix ans et gouverna l'Église avec une sollicitude et une prudence admirables.

Il s'employa constamment à maintenir la pureté des doctrines et l'autorité du Saint-Siège. Sa vigilance pastorale brilla surtout dans l'affaire de Nestorius, patriarche de Constantinople. Cet hérésiarque, voyant sa doctrine repoussée par les Orientaux, avait adressé au Pape une lettre où il déguisait ses sentiments sous des expressions captieuses. Célestin, prévenu par saint Cyrille d'Alexandrie, assembla un concile à Rome ; on y examina les écrits du patriarche de Constantinople, et ses blasphèmes contre l'unité de personne en Notre-Seigneur furent condamnés. Cyrille, chargé officiellement de recevoir la rétractation de Nestorius, ne put l'amener à se soumettre. Alors on convoqua, sous la présidence des légats du Souverain-Pontife, le célèbre concile d'Éphèse qui excommunia et déposa le patriarche hérétique.

A cette époque, on attaquait déjà dans les Gaules la doctrine de saint Augustin sur la nécessité de la grâce. Le Pape, dans une lettre aux évêques de ce pays, prit la défense du grand docteur de l'église d'Afrique, leur rappela que sa doctrine était celle de la Tradition et du Saint-Siège, et simplifia ainsi la question : « Il suffit de savoir et de croire que l'enseignement traditionnel des apôtres attribue à la grâce de JÉSUS-CHRIST aussi bien le commencement que la fin de nos œuvres. Nul catholique ne peut s'écarter de cette règle. »

Ce Pape chargea saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes d'aller détruire dans la Grande-Bretagne les semences du pélagianisme. Les doctes et pieux évêques y dissipèrent les prestiges de l'erreur et préservèrent ce pays du danger qui le menaçait.

Ce fut encore Célestin qui confia au diacre Pallade la mission d'évangéliser dans les Iles Britanniques plusieurs contrées encore idolâtres.

Presque à la veille de mourir, il institua saint Patrice évêque d'Irlande. Il avait grand souci du salut des âmes, et voulait qu'on ne désespérât point de ces pécheurs invétérés que l'effroi de la mort ramène à leurs derniers moments : « La contrition, » disait-il, « dépend moins du temps que du cœur. »

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le Pape est vicaire de JÉSUS-CHRIST, successeur de saint Pierre et chef de l'immense armée de DIEU, dont nous sommes les soldats. Obéissons-lui avec une ponctualité toute militaire.

7 Avril. — S. APHRAATE, solitaire. Fin du IVe siècle.

Issu de l'une des plus nobles familles de la Perse, Aphraate eut cependant le malheur d'appartenir à des parents ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, qui lui donnèrent une éducation toute païenne. Son bon naturel, sa raison droite, ses inclinations douces, et sans doute aussi les influences secrètes de la grâce divine, le préservèrent de la corruption des mœurs du paganisme. Arrivé à l'âge mûr, il fit connaissance avec des chrétiens venus de Mésopotamie. Il les interrogea sur les points essentiels de leur croyance, et, après une sérieuse méditation des vérités de la foi, il s'écria un jour : « Je suis chrétien ! »

Après son baptême, Aphraate n'aspirait qu'à la perfection et demandait instamment à Dieu de lui en montrer le chemin. Un jour, il entend une voix intérieure qui lui commande de quitter son pays, ses biens, ses proches, pour s'attacher à Dieu seul. Le néophyte ne balance point. Animé du noble courage qui fait accomplir les grands sacrifices, il rompt tous les liens qui l'attachent au monde, passe en Mésopotamie et vient à Édesse, où la communauté chrétienne donne le bel exemple de la plus édifiante ferveur. Il y complète et perfectionne ses connaissances religieuses, puis se retire dans une maisonnette, hors de la ville, pour n'être distrait en rien des choses de l'éternité.

Le nouveau solitaire fait de si rapides progrès dans la science des saints, qu'il arrive bientôt à une éminente vertu. Malgré les efforts de son humilité pour demeurer inconnu et caché, la réputation de sa sainteté se répand au loin, et lui attire bien des visites qui inquiètent son âme et troublent son recueillement. De toutes parts, on vient à son ermitage pour le voir, l'entretenir et se recommander à ses prières. Ce concours de peuple alarme le pieux reclus ; il prend la résolution de quitter son humble cellule et le voisinage d'Édesse. Le saint fugitif va en Syrie, visite, pour s'instruire toujours davantage, plusieurs solitaires avancés dans les voies de la perfection, et se fixe dans le territoire d'Antioche.

Là, il bâtit une pauvre cabane et s'y enferme. Ne s'occuper que de Dieu, prier avec une ferveur persévérante et se mortifier sans cesse : voilà son programme. Le grossier vêtement qu'il porte ressemble à un véritable cilice ; la terre couverte d'une simple natte de joncs lui sert de grabat, et pour sa nourriture, un morceau de pain avec un peu d'eau lui suffit. Dans sa vieillesse, à peine y ajoutera-t-il quelques herbages.

Aphraate vivait heureux dans sa solitude, lorsque les fureurs ariennes de l'empereur Valens portèrent le trouble et la persécution dans les églises d'Orient. Ce prince venait d'accorder aux païens la faculté de reprendre leurs rites idolâtriques et leurs sacrifices interrompus. « Les solennités de Cérès, de Bacchus et de Jupiter, dit Théodoret, recommencèrent avec une pompe nouvelle. » Constantinople surtout se distingua par son zèle rétrospectif. Les partisans de Julien

l'Apostat s'étaient concentrés dans cette ville, devenue odieuse à Valens depuis l'usurpation de Procope. Délaissée par le souverain, Constantinople se vengea sur le catholicisme en chassant tous les fidèles, qui se répandirent dans les campagnes environnantes. Pour célébrer les saints mystères, ils se réunissaient clandestinement dans une grotte, au pied de la montagne voisine. Cependant les os de Constantin le Grand reposaient dans la basilique des Saints-Apôtres, et le temple dédié par Constance à sainte Sophie restait vide. Le fonctionnaire impérial qui administrait alors Byzance ne crut pas avoir assez fait, tant que les catholiques proscrits pouvaient encore se réunir. Par son ordre, des soldats cernèrent la montagne et dispersèrent l'assemblée.

La liste des proscriptions épiscopales ordonnées par Valens était longue. Une de ses premières victimes fut saint Eusèbe de Samosate. Lorsque le commissaire impérial, porteur d'un ordre d'exil, se présenta devant l'évêque : « Gardez-vous, » lui dit le pontife, « de faire connaître à qui que ce soit le but de votre voyage. La population vous massacrerait. » Il fit cacher dans sa demeure le malencontreux messager, attendit que la nuit fût venue, et traversa l'Euphrate, accompagné d'un serviteur fidèle, qu'il renvoya ensuite chercher ses tablettes et ses livres. Déjà la disparition de l'évêque avait été signalée, quand le serviteur vint s'acquitter de sa commission. Ce furent alors des pleurs et des lamentations unanimes. La multitude désolée se transporta sur l'autre rive du fleuve, rejoignit l'illustre fugitif et le supplia de rentrer à Samosate. « Nous vous défendrons comme un père, » s'écriaient-ils. « Toute l'autorité de l'empereur sera impuissante à vous arracher du milieu de nous. » — « Non, non, » répondit Eusèbe ; « l'Apôtre nous commande d'obéir aux puissances ; je vous dois l'exemple et j'obéis. » La foule éplorée lui offrit alors de l'argent, des vêtements, des vivres. Eusèbe ne voulut rien accepter et partit, exilé volontaire, pour obéir à la tyrannie d'un despote. Quelques jours après, la secte arienne envoyait à Samosate un évêque intrus, mais il ne se trouva pas, dans toute la ville, un seul chrétien qui consentît à mettre le pied dans la basilique profanée.

Les frontières de la Mésopotamie, comme celles de la Thrace, voyaient se renouveler les mêmes scènes de persécution. L'évêque d'Édesse, saint Barsès, fut d'abord exilé par ordre de l'empereur dans l'île déserte d'Aradus. Barsès était thaumaturge. Sa réputation s'étendait bien au delà des limites de l'Osroène, dont Édesse était la capitale. Les malades accouraient à lui de toute la Phénicie, de l'Égypte et de la Thébaïde. L'île d'Aradus fut bientôt peuplée de la multitude des pèlerins. Valens ordonna de transférer l'auguste vieillard à Oxyrinque, dans l'Heptanomide. La foule l'y suivit encore, et la haine impériale échangea une troisième fois ce lieu d'exil pour la misérable bourgade de Phéno, sur les extrêmes limites de la Nubie, au centre d'une population barbare, où le saint confesseur mourut de chaleur et de faim.

Les fidèles d'Édesse, comme ceux de Samosate, refusèrent l'évêque arien envoyé par Valens. La nuit du samedi au dimanche, ils quittaient la ville pour aller en pleine campagne assister à la célébration des saints mystères. Ce jour-là, Édesse

demeurait complètement déserte ; l'intrus restait seul, avec ses familiers, dans l'église vide. L'empereur en conçut une telle irritation, qu'il ordonna au préfet Modeste d'aller massacrer les chrétiens réunis. Modeste sortit à la pointe du jour avec son armée de bourreaux. En traversant la plaine, il rencontra une pauvre femme qui se dirigeait en hâte vers le lieu de l'assemblée. Elle portait un enfant à la mamelle. « Où vas-tu ? » lui demanda-t-il. — « Rejoindre mes frères les chrétiens. On m'a dit qu'on allait les mettre à mort ; je veux partager leur martyre ! » — « Mais pourquoi emmener cet enfant ? » — « Pour ne pas le frustrer d'une couronne si glorieuse ! » Modeste, touché jusqu'aux larmes de cette foi invincible, retourna près de Valens et lui raconta l'incident. « De grâce, » ajouta-t-il, « renoncez à l'idée d'un pareil massacre qui nous déshonorerait, sans éteindre la soif des catholiques pour le martyre ! » L'empereur y consentit. Le préfet se contenta donc d'aller haranguer les catholiques, les invitant à accepter la communion arienne, et comme il n'en put rien obtenir, il fit saisir les clercs, au nombre de quatre-vingts, et les condamna à être déportés dans les montagnes de la Thrace.

A Antioche, saint Mélèce avait été le premier des évêques exilés par Valens, et lorsque l'empereur arriva dans cette ville, en 372, depuis huit ans l'illustre proscrit gémissait loin de son troupeau. Vraisemblablement l'évêque Paulin, son compétiteur, fut épargné, parce que sa communion, adoptée seulement d'un petit nombre de catholiques sincères mais outrés, pouvait être un moyen de division pour les orthodoxes. Quoi qu'il en soit, la communauté de saint Mélèce à Antioche demeura fidèle à son évêque ; elle ne consentit jamais à une transaction d'aucun genre. « Les prêtres Flavien et Dorothée, qui étaient à sa tête, montrèrent, dit Théodoret, la fermeté d'un roc inébranlable. Chassés de leurs églises, ils conduisirent leurs ouailles sur les bords de l'Oronte, à quelque distance de la ville, et y tinrent leurs assemblées hebdomadaires. Le chant des psaumes, dans cette chrétienté persécutée, ressemblait à celui que les Juifs de la captivité faisaient entendre sur l'Euphrate, quand ils suspendaient leurs lyres aux saules du rivage babylonien. » La tyrannie de Valens ne put venir à bout de cette résistance occulte. Les espions de la police impériale, de connivence avec les proscrits, les informaient d'avance des mesures prises contre eux. La catholique Antioche se rappelait qu'elle avait eu pour fondateur le prince des apôtres. Elle ne laissa point profaner la chaire apostolique, qui faisait sa gloire.

Les solitaires des environs fournissaient leur contingent d'héroïsme et venaient, par leurs exhortations et leurs exemples, encourager la population fidèle. « Un jour, poursuit Théodoret, l'empereur Valens, du balcon de son palais, aperçut un moine qui longeait le quai de l'Oronte. Il l'appela. « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il. — « Je suis Aphraate, serviteur de JÉSUS-CHRIST. » Le nom du solitaire était tellement connu par les miracles sans nombre dus à son intercession, que Valens ne put l'entendre sans témoigner une espèce de surprise respectueuse. « Mais où allez-vous ? » ajouta-t-il. — « Je vais, » répondit le vieillard, « à l'assemblée des fidèles, prier pour la prospérité de votre empire. » — « Je croyais, » dit l'empereur, « que le devoir d'un ermite était de rester dans sa cellule, sans

venir se mêler parmi les hommes. » A ces mots, l'homme de DIEU, fixant sur son interlocuteur un regard plein de majesté : « Il est vrai, » dit-il, « c'est là mon devoir, et je l'ai fidèlement accompli tant que le troupeau de notre divin Sauveur a vécu en paix. Mais aujourd'hui que les brebis du bon Pasteur sont livrées aux loups dévorants, j'ai dû tout quitter pour venir à leur secours. Dites-moi, en effet, auguste empereur, si j'étais une jeune fille renfermée dans l'intérieur de la maison paternelle, et que je visse l'incendie dévorer le bâtiment, que me conseilleriez-vous de faire ? Devrais-je rester tranquillement assise, et attendre que la flamme eût tout consumé ? ou plutôt ne devrais-je point courir au dehors pour donner l'alarme, et employer toutes mes forces à combattre le progrès du feu ? Voilà précisément ce que je fais à l'heure présente. Vous avez mis le feu à la maison de mon Père ; je viens éteindre l'incendie. » L'empereur, étonné de cette vigoureuse réplique, laissa sortir Aphraate en liberté. Le chambellan de service, moins respectueux que son maître, injuria le saint et le reconduisit jusqu'à l'escalier du palais, en l'accablant des plus grossières invectives. Quelques instants après, l'empereur chargea cet officier d'aller faire préparer son bain. Le chambellan sortit pour exécuter l'ordre, mais il ne revint pas. Lassé de l'attendre, Valens l'envoya chercher. En entrant dans la salle du bain, on trouva l'officier étendu à terre, étouffé par la vapeur de l'eau bouillante. « Les ariens eux-mêmes, dit Théodoret, furent forcés de reconnaître que la main de DIEU s'était appesantie sur le blasphémateur. Mais cet exemple ne les convertit point. Ainsi que le pharaon d'Égypte, ils endurcirent leur cœur, et continuèrent à suggérer au prince les mesures les plus violentes contre les catholiques. »

Aphraate profita de la liberté que lui laissait l'empereur pour soutenir le courage et la constance des catholiques orthodoxes. La tempête ne s'apaisa qu'à la morte funeste de Valens, brûlé vif dans une chaumière où il s'était réfugié avec toute sa suite, après la défaite d'Andrinople (378).

Alors notre bienheureux ermite rentra dans sa chère cabane, et continua d'y servir DIEU jusqu'à une extrême vieillesse. Il alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus sur la fin du IVe siècle (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Il est bon d'être dans la solitude pour y travailler en paix à la sanctification de son âme ; mais il vaut mieux, si l'intérêt de la religion le demande, se jeter dans la mêlée pour défendre JÉSUS-CHRIST et sa foi. Montrez-vous chrétien, non seulement à l'église et dans votre famille, mais partout.

1. Cf. Darras, *Hist. gén de l'Église*, t. X, ch. II.

8 Avril. — S. PERPÉTUE, évêque. 491.

PERPÉTUE, ou Perpet, occupa trente ans le siège épiscopal de Tours, après la mort de S. Eustache, en 461. Proche parent de son prédécesseur, issu comme lui d'une famille sénatoriale, ses richesses répondaient à la noblesse de son extraction, et l'usage qu'il en fit prouva sa piété : il les employa à nourrir les pauvres et à construire des églises. Son zèle était encore plus ardent pour le maintien de la discipline dans le clergé que pour la décoration des autels. Dès le commencement de son épiscopat, il tint un concile avec les évêques de sa province, venus à Tours célébrer les fêtes de saint Martin. Quatre ans plus tard, il les réunit de nouveau à Vannes, à l'occasion du sacre d'un évêque de cette ville, et y promulga seize canons disciplinaires qui témoignent de sa vigilance pastorale.

Les nombreux prodiges opérés sur le tombeau de saint Martin attiraient une affluence telle, que l'ancienne église était devenue insuffisante. Perpet la fit abattre, et sur ses ruines il éleva une basilique monumentale, où la richesse des ornements répondait à l'ampleur de l'architecture. Elle avait cent soixante pieds de longueur, soixante de largeur, quarante-cinq de hauteur jusqu'à la voûte, trente-deux fenêtres dans le chœur et vingt dans la nef. Il y avait dans tout l'édifice cent vingt colonnes et huit portes, dont trois dans le chœur. Nous rapportons ces détails, donnés par Grégoire de Tours, dans le but de faire connaître la magnificence des églises de la Gaule au Ve siècle. « Maintenant, » disait une inscription de Sidoine Apollinaire, « le temple de saint Martin peut le disputer à celui de Salomon, jadis la septième merveille du monde. Puissent les dômes élevés par Perpétue durer perpétuellement jusqu'à la venue du CHRIST, qui doit ressusciter tous les peuples. »

Quinze ans avant sa mort, le bienheureux fit son testament. Il est un modèle de l'usage que les saints évêques doivent faire de leurs biens. « Au nom de JÉSUS-CHRIST, » dit-il, « moi, Perpétue, je n'ai point voulu sortir de ce monde sans avoir fait un testament, de peur que les pauvres ne fussent frustrés des richesses que la bonté divine m'a si libéralement accordées, et que les biens d'un évêque, ce qu'à DIEU ne plaise, ne passassent à d'autres qu'à l'Église. » Et après avoir donné à quelques parents et amis de modestes souvenirs, tels que manuscrits, reliquaires et vases sacrés : « Mais vous, » poursuit-il, « très chers frères, mes délices, ma couronne, ma joie, mes seigneurs, pauvres de JÉSUS-CHRIST, indigents, mendiants, malades, veuves, orphelins, je vous constitue et déclare mes héritiers. Je veux que tout ce qui reste de mes biens... vous appartienne ; qu'on le vende aussitôt après ma mort et qu'on en fasse trois parts : deux seront confiées au prêtre Agrarius et au comte Agilon, pour être distribuées à leur volonté aux hommes qui sont dans

l'indigence ; la troisième sera remise à la vierge Dadolène, pour être distribuée, comme il lui plaira, aux veuves et autres femmes pauvres. »

Il avait ainsi réglé les jours de jeûne dans son diocèse : depuis la Quinquagésime jusqu'à la Saint-Jean, et depuis le 1er septembre jusqu'à la Saint-Martin, deux jours par semaine ; depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, trois jours par semaine ; enfin depuis la Saint-Hilaire jusqu'à la mi-février, deux jours par semaine.

L'Église honore la mémoire de saint Perpet le 8 avril.

Réflexion pratique. — Heureux qui nourrit dans son cœur, envers les pauvres, l'admirable tendresse du saint évêque de Tours ! Il méritera leur reconnaissance et ils prieront pour lui. Or, *le Seigneur exauce les désirs des pauvres*, dit le Psalmiste. Un grand amour des malheureux est un signe de prédestination.

9 Avril. — S. HUGUES, évêque. 730.

Hugues, petit-fils de Pépin d'Héristal, neveu de Charles-Martel et fils de Drogon, duc de Champagne, « était un saint prêtre, dont la vertu et la science n'eurent d'égales que la modestie et l'humilité. Instruit dès ses premières années dans l'étude des Lettres saintes, il surpassa tous ses condisciples en sagesse et en dévotion. Arrivé à l'âge de l'adolescence, son âme, dégagée de toute affection aux choses de la terre, ne respirait que du côté du ciel. Il distribua ses richesses entre les diverses églises de la Neustrie, et prit l'habit religieux au monastère de Fontenelle. Or, son oncle, Charles-Martel, se plut à accumuler sur sa tête les plus riches abbayes et les plus grands évêchés. En même temps qu'il lui donnait le gouvernement des monastères de Fontenelle et de Jumièges, ainsi que l'administration de nombreux domaines royaux, il lui conféra simultanément les sièges de Rouen, de Paris et de Bayeux. De telles nominations étaient directement contraires à la loi de l'Église et aux règles des saints canons. Hugues, en les acceptant, ne cédait pas à un sentiment de cupidité perverse. Il n'usa de son autorité que pour prévenir de plus grands maux, remettant l'administration des diverses églises aux mains des prêtres les plus vertueux, restaurant les édifices sacrés, pourvoyant à tous les besoins des âmes. Celui qui voudrait se rendre compte du zèle vigilant, de l'infatigable sollicitude que déploya le vénérable évêque, n'aurait qu'à consulter les archives épiscopales de Rouen, de Paris, de Bayeux, et celles des monastères de Fontenelle et de Jumièges. La liste des pieuses libéralités de saint Hugues est immense. Il fut vraiment le père et le consolateur des peuples. Sa vie fut courte, mais pleine de saintes œuvres. Il émigra vers le Seigneur le 9 avril 730 et fut enterré dans l'église Sainte-Marie-de-Jumièges. » (Bolland., 9 avril.) Les nombreux miracles obtenus par son intercession rendirent son culte populaire, et bientôt ses reliques furent exposées à la vénération publique.

Réflexion Pratique. — La sainteté d'un évêque ne doit pas être une vulgaire sainteté. Prions Dieu de donner toujours à son Église des pasteurs élevés en vertu comme en dignité. Ils sont nécessaires aujourd'hui plus que jamais.

10 Avril. — S. MACAIRE, évêque d'Antioche. 1012.

Macaire, d'une noble famille d'Arménie, fut élevé, au sortir de l'enfance, par l'évêque d'Antioche, son parent. Ses progrès dans les belles lettres et la piété furent rapides. Promu au sacerdoce et chargé de fonctions importantes, il édifia son église à tel point qu'à la mort de l'évêque, le peuple et le clergé l'élurent à sa place. La conduite de Macaire justifia pleinement ce choix. Tous les jours il prêchait, visitait les malades, faisait l'aumône aux malheureux. Sa charité pour les pécheurs était si tendre qu'ils ne résistaient pas à ses suppliantes exhortations ; sa vie pauvre, ses austérités, sa modestie, par où il voulait plaire à Dieu seul, plaisaient aussi à son peuple : on le regardait, on l'honorait comme un saint. Son humilité s'en alarma, et il prit le parti de se démettre de sa charge. Il confia son diocèse à un prêtre de grand mérite, distribua en bonnes œuvres le peu qu'il avait, sortit secrètement de la ville et partit pour les saints lieux.

Alors les Sarrasins en étaient maîtres. Macaire entreprit de convertir ceux qu'il rencontra. Son zèle lui valut la persécution : les barbares s'emparèrent de lui, l'étendirent pieds et mains liés sur la terre, en forme de croix, lui chargèrent la poitrine d'un bloc de pierre, et lui firent subir, en cet état, mille tourments ignominieux. Le saint supporta leur brutalité avec une telle patience qu'ils lui firent grâce de la vie et se contentèrent de le jeter en prison. Un ange vint le délivrer. L'intrépide apôtre se remit alors à prêcher les Juifs et les Sarrasins, dont un grand nombre se convertirent à la vue des miracles qu'il opérait. Tout à coup il apprend que les fidèles d'Antioche vont le forcer à reprendre le gouverment de son église. Aussitôt, pour se dérober à leurs instances, il s'embarque pour l'Occident. Il traverse la Grèce, la Dalmatie et l'Allemagne, laissant partout des marquis visibles de sa haute sainteté, et va se réfugier au monastère de Blandenberg. On l'y reçoit, à sa grande satisfaction, comme un coureur que l'on héberge par pitié. Bientôt cependant sa vertu le trahit : on le traite avec tant d'égards qu'il prend la fuite, résolu cette fois de ne plus s'arrêter en aucun lieu, afin d'être sans cesse exposé aux mépris, aux outrages, aux incommodités d'un voyageur pauvre et inconnu. Mais la gloire le poursuit, et partout où il pose ses pas des miracles s'opèrent. En Bavière, il délivre du mal caduc la femme du seigneur Adalbert qui lui donnait l'hospitalité. A Cologne, même miracle en faveur de son hôte. A Malines, il éteint un grand incendie qui menaçait de réduire en cendres la ville tout entière. A Tournay, il apaise une sédition populaire, dont le prince Baudouin le Vieux n'avait pu triompher. A Cambrai, les portes d'une église s'ouvrent toutes seules

devant lui. Fatigué des honneurs qui s'obstinent à le suivre, il s'enferme, à Gand, au monastère de Saint-Bavon. La ville était ravagée par une peste horrible, qui emportait chaque jour plus de six cents personnes. Macaire s'offrit comme victime pour sauver les autres. DIEU, agréant son sacrifice, éloigna le fléau et prit sa vie (10 avril 1012.)

RÉFLEXION MORALE. — Les saints fuient les honneurs et nous les recherchons ; les dignes se sentent écrasés sous le poids des charges, et nous voudrions les accumuler sur nos faibles épaules. Il faudra cependant un jour descendre du théâtre et se voir juger !

11 Avril. — S. LÉON LE GRAND. 461.

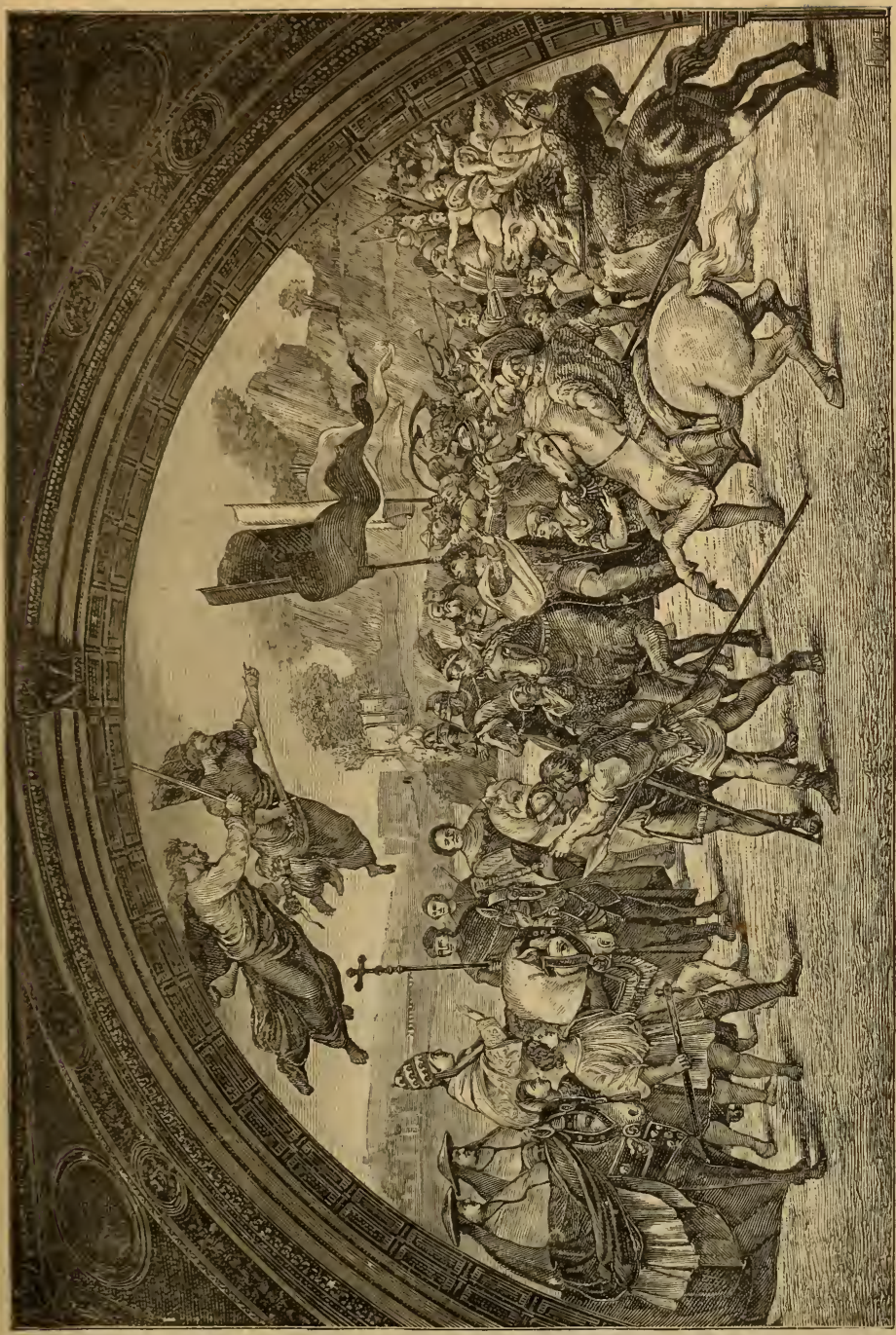
LÉON, d'une des plus nobles familles de Toscane, naquit à Rome vers 390. Il se distingua dans les lettres profanes aussi bien que dans la science sacrée, et mérita la confiance des papes Zozime, Célestin Ier et Sixte III. A la mort de celui-ci (440), les Romains le nommèrent par acclamation et le contraignirent de s'asseoir sur la chaire de Saint-Pierre. Jamais pontife ne s'était trouvé au milieu de circonstances plus critiques. Les Barbares menaçaient l'empire, gouverné par une femme au nom d'un enfant, et les hérétiques, soutenus par l'autorité de la cour, troublaient l'Église. Il fallait défendre le dogme, rétablir la discipline, corriger les mœurs, imposer la suprématie pontificale. Léon ne faillit point à cette œuvre : esprit délié, caractère énergique, il sut unir les vertus du saint aux qualités de l'homme d'État.

Il obtint des évêques de la Mauritaine Césaréenne, aujourd'hui province d'Alger, le respect des saints canons. Il fit juger par un tribunal mixte les manichéens d'Afrique réfugiés à Rome : on reconnut que leur doctrine était subversive de la religion, de la morale et de la société. Beaucoup d'entre eux abjurèrent leurs erreurs et rentrèrent dans le sein de l'Église ; les autres furent bannis.

Léon traça aux évêques d'Espagne la règle à suivre pour triompher des priscillianistes qui niaient, comme les manichéens, la réalité de l'Incarnation.

En Orient, un moine s'obstinait à n'admettre en JÉSUS-CHRIST que la nature divine avec l'apparence du corps humain, et voulait imposer son erreur. Un moment Eutichès parut triompher. Grâce aux intrigues de l'impératrice et à la faiblesse de Théodose, un conciliabule tenu à Éphèse anathématisait le pape et déposait saint Flavien, patriarche de Constantinople. Léon réunit à Chalcédoine un concile œcuménique, le fit présider par ses légats, et l'éclaira par sa lettre immortelle sur le mystère de l'Incarnation. Eutichès, Nestorius et leurs sectateurs impies furent alors condamnés par six cents évêques (451).

En Occident, Attila était descendu avec ses Huns de la Gaule en Italie ; déjà la Ligurie était mise à feu et à sang ; l'empereur Valentinien et sa cour quittaient Ravenne et couraient s'enfermer dans les murs de Rome. Or, l'antique capitale



Saint Léon le Grand arrête Attila aux portes de Rome. (D'après une fresque de Raphaël, au Vatican.)

n'avait pour la défendre qu'une garnison insuffisante et découragée. Le seul espoir de salut était de compter sur la clémence d'Attila : c'était compter sur un miracle. Le miracle eut lieu et fut l'œuvre du pape saint Léon. Accompagné d'un consulaire, d'un sénateur et des principaux membres du clergé romain, le pontife, revêtu des insignes de sa dignité, pénétra dans le camp des Barbares et se présenta devant le *fléau de Dieu*. Attila, contre l'attente générale, accueillit avec les plus grands honneurs le vicaire du CHRIST, écouta respectueusement ses conseils, et lui promit de vivre en paix avec l'empire. Il avait vu debout près du pape un personnage d'une majesté surhumaine, aux regards terribles, au geste menaçant, qui lui ordonnait de consentir à tout ce que demandait l'envoyé des Romains.

Lorsque le sénateur Maxime eut fait assassiner Valentinien III pour lui prendre sa femme et la pourpre, Eudoxia, dit l'abbé Darras, crut venger son honneur et la mort de son époux en sacrifiant à son ressentiment l'intérêt sacré de la patrie. Elle fit appel au roi des Vandales, Genséric, et lui promit de l'aider à s'emparer de Rome. Le barbare sortit du port de Carthage à la tête d'une flotte formidable. La nouvelle de son arrivée le précéda en Italie et y répandit la terreur. Maxime, l'assassin couronné, se préparait à fuir. Sa lâcheté révolta ses partisans eux-mêmes. Quelques domestiques du palais le tuèrent, mirent son cadavre en pièces, et en jetèrent les membres épars dans le Tibre (12 juin 455). Cependant Genséric était à trois journées de la ville éternelle. Un seul homme avait conservé, au milieu de la consternation générale, tout son courage et toute son énergie : cet homme était le pape. Il avait sauvé la capitale de l'invasion d'Attila, il la sauva encore de la férocité de Genséric. Le pontife alla au-devant du roi vandale et lui fit promettre de respecter la vie et l'honneur des malheureux Romains et d'épargner les monuments publics. C'était tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer d'un roi pirate, qui amenait ses hordes sauvages au pillage de Rome comme à une récompense depuis longtemps promise.

Léon-le-Grand mourut en 461, et fut le premier pape enterré dans la basilique de Saint-Pierre.

Il nous reste de lui 69 discours, monument impérissable de son éloquence apostolique.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vertu, jointe au génie, exerce une puissance incomparable. Si nous n'avons pas le génie, ayons du moins la vertu.

12 Avril. — La Bse MECHTILDE d'ÉCOSSE, vierge. 1150.

MECHTILDE, un lis royal de la terre d'Écosse, était petite-fille de l'illustre Marguerite. Pieusement élevée dès sa plus tendre jeunesse, elle méditait de se donner toute à DIEU, lorsqu'elle vit son frère aîné Malcolm abdiquer ses droits à la couronne pour se retirer dans la solitude et son second frère Walter descendre du siège archiépiscopal de St-André pour se faire moine cistercien. Ces exemples enflammèrent son cœur, exaltèrent son courage,

Il lui restait un plus jeune frère, Alexandre, qui devait occuper, à la mort de son père David, le trône de leurs ancêtres. Elle l'aimait tendrement et désirait lui faire partager son dégoût pour le monde. « Eh quoi ! mon frère, » lui dit-elle un jour après l'avoir longuement exhorté, « serez-vous donc le seul de notre famille à rester attaché aux biens périssables d'ici-bas ? » Le jeune prince se mit à pleurer. L'esprit luttait en lui contre la chair. Après un moment d'hésitation : « Fais de moi ce que tu voudras, » répondit-il enfin. La pieuse princesse se procura pour elle et pour lui des habits de paysans ; ils s'en revêtirent, passèrent secrètement en France, et vinrent frapper à la porte des cisterciens de Foigny. Mechtilde implora l'assistance de l'abbé, et obtint pour son frère l'emploi de vacher du couvent. Il vécut et mourut dans cette humble fonction. Sa sœur demeura quelque temps auprès de lui pour le fortifier dans sa vocation ; elle l'aidait à traire le lait, à faire le beurre et le fromage, à remplir en un mot toutes les charges d'un berger ; puis, sans le perdre de vue, elle se retira dans une solitude voisine, se construisit une misérable cabane et y vécut, comme Madeleine à la Ste-Baume, d'une vie tout angélique. Un peu d'eau, quelques herbes ou racines, quelques épis d'orge glanés, avec des fruits sauvages, composaient toute sa nourriture ; elle couchait par terre, ne mangeait qu'à genoux et priait continuellement.

DIEU récompensa dès ici-bas cette héroïne de la mortification et de l'humilité : il descendit à elle dans les douceurs et les transports de l'extase, et lui donna un pouvoir merveilleux sur les créatures. Les populations voisines la regardaient comme une sainte, et après sa mort (12 avril 1150), beaucoup de miracles s'opérèrent sur son tombeau.

RÉFLEXION MORALE. — Qui laisse tout pour DIEU retrouve tout en DIEU. JÉSUS-CHRIST lui promet le centuple ici-bas et les joies éternelles là-haut.

13 Avril. — S. JUSTIN, philosophe et martyr. 168.

JUSTIN était né vers l'an 103, à Flavia-Neapolis, aujourd'hui Naplouse, d'une famille païenne de colons envoyés par Titus dans la Samarie. Fils et petit-fils de vétérans, il ne voulut point suivre la carrière des armes. Dès sa jeunesse, il se livra passionnément aux recherches de la philosophie et adopta la doctrine de Platon. Or, il raconte lui-même qu'un jour, en se promenant sur le bord de la mer, il rencontra un vieillard qui portait sur son visage une douce et grave majesté. Cet inconnu lui fit comprendre que la philosophie toute seule était stérile, et qu'il faut chercher ailleurs la vérité. « Quels guides suivrons-nous donc, » demanda Justin, « si des hommes tels que Socrate, Platon, Aristote et tant d'autres, n'ont pas connu la vérité ? » Le vieillard reprit alors : « Longtemps avant les sages que vous venez de nommer, il y eut des hommes justes, amis de DIEU et remplis de son Esprit-Saint. On les appelait prophètes. Étrangers à toute pensée de vaine gloire, de cupidité ou d'ambition personnelle, ils transmirent, sans crainte et sans faiblesse, les inspirations qu'ils

avaient reçues d'en haut. Nous possédons leurs écrits : quand on les lit avec foi, ils révèlent à l'intelligence la seule doctrine digne d'un véritable philosophe, la science du principe et de la fin de toutes choses. Priez donc que les portes de la lumière soient ouvertes à votre intelligence, car nul ne peut voir ni entendre la vérité si DIEU et son CHRIST n'y disposent son âme. » Ainsi me parla le vieillard, dit Justin, et il s'éloigna, en me recommandant de méditer sur notre entretien. Je ne l'ai plus revu depuis ; mais mon cœur brûlait de connaître les prophètes et les hommes divins, amis du CHRIST. En repassant dans mon esprit chaque parole du vieillard, je trouvais que cette philosophie devait être la plus sûre et la plus utile. Voilà comment je suis devenu philosophe chrétien.

Après sa conversion, Justin conserva le manteau des philosophes, mena la vie austère des ascètes et travailla sans relâche à défendre la religion chrétienne. Il vint à Rome et fut le premier qui ouvrit une école catholique, où il formait l'intelligence de ses élèves à la foi. Il publia avec un rare talent un grand nombre d'écrits. Les plus célèbres furent ses deux *Apologies*. La première, adressée à l'empereur Antonin, vers l'an 135, amena ce prince à accorder le libre exercice du culte à l'Église naissante. Dans la seconde, adressée à Marc-Aurèle, Justin prend à partie le philosophe païen Crescent, dont il réfute les objections. Ce misérable sophiste, pour se venger, dénonça son contradicteur et le fit arrêter. Justin, et avec lui six autres confesseurs qui partagèrent sa détention et son supplice, comparut devant le préfet de Rome Rusticus : « On vante ton savoir et ton éloquence, » lui dit le juge ; « écoute-moi donc. T'imagines-tu vraiment, qu'après avoir meurtri ton corps de coups de fouet, quand je t'aurai fait trancher la tête, tu monteras au ciel ? » — « Je ne me l'imagine pas, » répond le martyr, « je le sais d'une science certaine, et je n'ai pas à cet égard le moindre doute. » — « Sacrifiez tous aux dieux, sans quoi les tortures vous y contraindront. » — « Les tortures ? » s'écrie Justin, « mais nous ambitionnons la gloire de les souffrir pour le nom de JÉSUS-CHRIST ! » Alors Rusticus les condamne à subir la peine de la flagellation et à être ensuite décapités. Tous ils allèrent au martyre en chantant les louanges du Seigneur (168).

RÉFLEXION MORALE.— Pilate disait à JÉSUS d'un ton de mépris: « *Quid est veritas ?* Qu'est-ce que la vérité ? » Justin, au contraire, cherche la vérité, l'aime de tout son cœur, la propage avec zèle et meurt pour sa défense. Qui des deux avait raison ? Le philosophe chrétien, ou le Romain sceptique ? La vérité, c'est la vie, c'est le CHRIST, c'est DIEU.

14 Avril. — S. BÉNÉZET, berger. 1184.

LE 13 septembre 1177, un petit pâtre du Vivarais gardait aux champs les quelques brebis qui composaient toute la fortune de sa mère, lorsque DIEU daigna lui parler : « Laisse ton troupeau, » lui dit-il, « et va me construire un pont sur le Rhône. » — « Seigneur, » répond l'enfant, « je ne sais où est le Rhône, je n'ose quitter ma mère ni mes brebis, et je

n'ai dans la poche que sept oboles. » — « Va, te dis-je, et sois sans inquiétude : je pourvoirai à tout. » Le jeune berger se met en route ; un ange sous la figure

Ruines du pont Saint-Bénézet, à Avignon. (Par M. Thuillier.)

d'un pèlerin lui sert de guide. Ils se dirigent ensemble vers le Rhône. A la vue du fleuve, Bénézet exprime de nouveau ses craintes naïves : le Rhône est si large ! et lui si faible, si pauvre, si inconnu ! Son céleste compagnon l'encourage, lui promet

le secours de DIEU et le laisse en face d'Avignon. Un bateau se trouve sur la rive: Bénézet demande le passage, au nom de la Vierge Marie. Le bâtelier, qui était un juif, se moque de la Vierge et de lui, et consent à peine de prendre le jeune étranger pour ses trois dernières oboles. Arrivé dans la ville, Bénézet apprend que le peuple est réuni à Notre-Dame-des-Doms. Il y court.

L'évêque était en chaire. L'enfant l'interrompt hardiment, et crie que DIEU l'envoie pour bâtir un pont sur le Rhône. Le pontife ordonne que l'on mène ce pauvre fou au viguier. Le juge l'écoute ; puis, avisant un bloc de pierre que trente hommes n'eussent pas soulevé : « Si DIEU t'envoie, » dit-il à l'enfant, « prends ce rocher pour poser la première pierre. » — « Je le veux bien, » répond Bénézet. Aussitôt, sans hésiter, il charge le bloc sur son épaule et le porte, entouré d'une foule immense de spectateurs, sur les bords du Rhône. Alors on crie au miracle, et tout le monde veut contribuer à une entreprise que DIEU patronne visiblement.

Il ne fallait pas moins qu'une vocation divine pour faire à cette époque ce que ni les Romains ni Charlemagne n'avaient osé tenter sur un fleuve aussi large et aussi rapide. Le *pont de Jésus-Christ*, exécuté par Bénézet, comprenait dix-huit arches, d'une longueur totale de dix-huit cents mètres sur cinq de largeur. Le petit architecte du bon DIEU mourut le 14 avril 1184, avant d'avoir terminé son œuvre ; mais il laissa derrière lui la corporation des *frères pontistes* (faiseurs de ponts), qu'il avait fondée pour achever, conserver, réparer le pont, et loger les voyageurs indigents. Selon ses désirs, son corps fut déposé dans la chapelle bâtie sur l'éperon qui soutenait la troisième arche. Il s'y opéra tant de miracles qu'au rapport d'un témoin oculaire ce pèlerinage était aussi fréquenté que celui de Notre-Dame du Puy. Le pont de Bénézet n'existe plus, depuis deux siècles, qu'à l'état de ruines gigantesques rongées par les flots.

RÉFLEXION MORALE. — L'esprit de DIEU, qui est la sainteté, la sagesse, la puissance infinie, souffle où il veut, et bien souvent il a rempli des bergers. Bénézet, Moïse, Geneviève, Jeanne-d'Arc, le grand pape Sixte-Quint et cent autres dont les œuvres merveilleuses étonnèrent le monde, ont gardé les troupeaux.

15 Avril. — Le VÉNÉRABLE CÉSAR DE BUS. 1607.

CÉSAR, le septième des treize enfants d'une noble famille originaire du Milanais, naquit à Cavaillon, le 3 février 1544. Il fut, dès son enfance, très dévot à la sainte Vierge, grand ami de la mortification, tout charitable envers les pauvres. A dix-huit ans, il prit les armes, avec la noblesse de Provence, pour réprimer l'insurrection des huguenots. Lorsque l'édit de pacification le ramena chez son père, il s'appliqua avec succès à la peinture et à la poésie. Jusqu'alors il s'était conservé pur, mais un séjour de trois ans à Paris le plongea dans la débauche, et il retourna dans son pays natal aussi scandaleux

qu'il avait été édifiant. Une pieuse veuve et le sacristain de Cavaillon résolurent ensemble de le changer, et y réussirent à force de prières, de mortifications et de remontrances. César commença par brûler ses poésies licencieuses, en demandant pardon à ses amis du scandale qu'il leur avait donné. Puis il se livra tout entier à la pénitence et à l'oraison, où il goûta pendant cinq ans d'extraordinaires douceurs. Retiré dans une cellule hors de la ville, ses disciplines étaient fréquentes et ses jeûnes continuels. Ordonné prêtre, il redoubla d'austérité pour lui-même et se mit sans réserve au service du prochain. On le voyait jour et nuit au chevet des mourants dans les hôpitaux. Son zèle s'étendait aux hérétiques, et comme il savait que la corruption de l'esprit découle ordinairement de celle du cœur, il évitait avec eux les discussions stériles pour aller droit à la source du mal : « Avant de disputer, » leur disait-il, « combattons ensemble notre ennemi commun ; détruisons la colère, l'impureté, l'orgueil et tous les autres vices ; concevons une grande crainte des jugements de DIEU et des peines de l'enfer. Il ne sera pas difficile après cela de nous entendre. » On ne se contentait pas des instructions qu'il donnait à l'église, on allait sans cesse le visiter dans son ermitage. Ce saint prêtre aimait aussi à évangéliser les campagnes. Un jour des paysans le chassèrent de leur village avec force injures ; mais la peste qui ne tarda pas de sévir parmi eux, fournit au missionnaire sa vengeance : il accourut, soigna les uns, convertit les autres et força la vénération de tous.

Non content d'instruire par lui-même, ce pieux chanoine voulut perpétuer son ministère en fondant la congrégation *de la doctrine chrétienne.* Les clercs réguliers de cet institut avaient pour fonction particulière d'enseigner la doctrine de la foi avec méthode et simplicité. L'Évangile et les saints canons avec le vœu d'obéissance, étaient toute leur règle, qui fut approuvée par Clément VIII (1599). On doit aussi à César de Bus l'établissement des ursulines en France pour l'éducation des jeunes filles.

Devenu aveugle dans les dernières années de sa vie, il refusa les soins d'un médecin arabe qui offrait de le guérir. Environ dix-huit mois avant sa mort, DIEU e délivra d'une horrible tentation qui mettait sa vertu à l'épreuve depuis vingt-six ans. Les démons eurent alors la permission de le rouer de coups. Notre-Seigneur et la sainte Vierge le visitaient bien quelquefois ; mais, la nuit suivante, les mauvais esprits le maltraitaient si fort, qu'un jour il se plaignit amoureusement au divin Maître *de payer trop cher ses visites.* A sa dernière heure, Satan vint lui reprocher les désordres de sa jeunesse : « Oui, » lui répondit le mourant, « mais j'ai ensuite porté la croix. » Il trépassa paisiblement le 15 avril 1607.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Que de bonnes œuvres ont été le résultat de la conversion du vénérable César ! Et cette conversion eut pour promoteurs une humble femme et un pauvre sacristain,associés dès lors aux mérites de ces œuvres. Savons-nous tout le bien que nous ferions avec un peu d'apostolat autour de nous ? Parlons, prions et faisons pénitence pour l'amour du prochain.

16 Avril. — S. BENOIT-JOSEPH LABRE. 1783.

LE 16 avril 1783, on ramassa un pauvre mendiant qui se mourait sur les degrés extérieurs de l'église de Notre-Dame-des-Monts, à Rome ; on le transporta dans la maison du boucher François Zaccarelli, et il expira, le soir même, pendant qu'on récitait près de lui les prières des agonisants.

A peine avait-il rendu le dernier soupir, que les enfants se mirent à crier dans les rues : « Le saint est mort ! le saint est mort ! » Et comme on transportait sa dépouille à l'église, pour l'exposer à la vénération publique, un homme perclus recouvra l'usage de ses membres en touchant son cercueil. Cet humble parmi les humbles, que DIEU se hâtait ainsi de glorifier, était un enfant de la France : il s'appelait Benoît-Joseph Labre. Né le 26 mars 1748, à Amettes dans l'Artois, d'une famille honorable et nombreuse, dès la plus tendre enfance il fut pieux et mortifié. A treize ans, son oncle, curé d'Érin, le prit chez lui pour achever son éducation. Benoît-Joseph vit bientôt ce saint prêtre tomber martyr de la charité, dans une épidémie où ils se dévouèrent ensemble au service des malades.

A dix-huit ans, il veut entrer chez les chartreux, chez les trappistes : sa santé n'y peut soutenir la rigueur de la règle. Alors, résolu à vivre en solitaire au milieu du monde, il entreprend de visiter les grands sanctuaires de l'Italie, de l'Espagne, de la Suisse, de l'Allemagne. Il va toujours à pied, prend les chemins les moins fréquentés, et s'arrête dans les lieux qui rappellent quelque souvenir cher à la piété des fidèles. Revêtu d'un habit pauvre et déchiré qu'il ne quitte point, il porte un chapelet à la main, un autre au cou, un crucifix sur la poitrine, et sur les épaules un sac contenant tout son avoir : le Nouveau Testament, l'Imitation de JÉSUS-CHRIST, quelques autres livres de piété et son bréviaire, qu'il récite chaque jour. La pluie, le froid, la neige, la chaleur, rien ne l'arrête ; il couche le plus souvent en plein air, sur la paille ou le sol nu ; il évite les auberges, où son recueillement serait troublé par le bruit, les blasphèmes, les chants des voyageurs ; il se contente pour nourriture d'un morceau de pain, d'herbes crues ou d'aliments gâtés ; il donne aux pauvres le surplus de ses jeûnes, et à ceux qui lui conseillent de se

mieux sustenter il répond : « Peu me suffit ; le reste n'est que pâture aux vers. » Souvent il est le jouet des enfants et de la populace ; on l'insulte, on le maltraite, on le regarde comme un insensé : il supporte tout avec patience et amour. Au milieu de tant d'austérités, parfois le démon impur le tourmente si horriblement qu'il est contraint, pour repousser ses attaques, de se rouler par terre et de flageller son corps avec vigueur. Et cependant quelle n'était pas la prudence de sa vertu ! « Si une femme posait sa main sur moi, » disait-il, « j'arracherais la peau qu'elle aurait touchée. » N'était-ce pas ce sentiment, aussi bien que son extrême mortification, qui lui inspira d'entretenir sur son corps cette répugnante vermine qui le suppliciait et faisait redouter son contact ?

Benoît-Joseph avait une clairvoyance admirable dans les voies du salut. Une jeune infirme qu'il avait consolée lui demanda comment il fallait aimer DIEU : « Pour aimer DIEU comme il convient, » répondit l'humble mendiant, « il faudrait avoir trois cœurs en un seul. Le premier, tout de feu pour DIEU, le second, tout de chair pour le prochain, le troisième, tout de bronze pour soi-même. » Un de ses hôtes le pria de lui laisser quelque souvenir de son passage ; au même instant le marteau de l'horloge vint à frapper : « Chaque fois que vous entendrez ce timbre, » dit le saint, « rappelez-vous que l'heure suivante ne vous appartient pas. »

Un prêtre appelait la foi de S. Labre *une foi illuminative*. Cet humble mendiant montait si haut dans la contemplation des mystères, qu'il en rapportait des vues précises, nettes et vivantes, qui émerveillaient ses directeurs. Sa prière consistait surtout à contempler la présence divine ; comme son cœur était entièrement détaché des désirs et des joies de ce monde, son esprit s'absorbait rapidement en DIEU et recevait de lui des communications sublimes ; et la lumière de l'âme communiquait parfois des clartés surnaturelles au corps lui-même. Citons un fait :

En mars 1783, l'abbé Ludgi Pompéi passait devant Sainte-Marie-Majeure. On était aux derniers jours du carnaval, et le Saint-Sacrement était exposé à la chapelle Borghèse. L'abbé entra dans la basilique pour y faire son adoration. Il vit Benoît, la tête droite, dans l'attitude de la contemplation. Tout à coup le visage du mendiant s'illumine, lance des rayons et brille d'un tel éclat, qu'il semblait brûler. Des étincelles de feu ruisselaient de la tête du pauvre et tombaient par terre. Cet ecclésiastique les suivait instinctivement du regard pour voir où elles allaient se poser et s'éteindre. Cette irradiation dura assez de temps pour que le prêtre fût bien assuré de la réalité du prodige, et pût se rendre compte de la distinction à faire entre la lumière du soleil ou des cierges et cette merveilleuse splendeur. Elle s'éteignit brusquement. La face de Benoît, qui s'épanouissait au milieu de ces rayons enflammés, reparut alors dans son état ordinaire de pâleur et d'épuisement. L'abbé Pompéi rendit grâces à DIEU d'avoir été favorisé de ce spectacle. Le soir, il rentra dans la basilique ; et y retrouva à la même place le serviteur de DIEU, qui n'avait pu s'éloigner de JÉSUS-hostie.

Benoît-Joseph avait aussi le don de prévoir l'avenir et de lire dans les cons-

ciences. « Allez vous réconcilier avec DIEU, mon fils, » dit-il un jour à un jeune homme, « car votre mort est proche. » Le libertin se moqua de lui et mourut à l'improviste. Un autre jour il accoste un homme et lui dit : « Mon frère, chassez la pensée qui vous hante : c'est une tentation du démon. » A cette exhortation imprévue, le coupable reste stupéfait, et renonce à son projet criminel d'abandonner sa femme.

Le saint mendiant prédit la révolution française de 1793, comme un châtiment réservé à l'impénitence de la société d'alors.

Ses grands pèlerinages terminés, Benoît-Joseph se fixe à Rome pour le reste de ses jours. Là, sans autre asile que les ruines du Colysée, où il se retire pendant les nuits, et où chaque jour il fait avec tant de ferveur les stations du chemin de la croix ; passant les matinées entières à l'église, se nourrissant des débris que les animaux dédaignent sur la voie publique ; dans un martyre perpétuel de pénitence et une continuelle oblation de prières, à peine interrompues par quelques heures de sommeil ; pieds nus et couvert de haillons, mais déjà glorifié devant DIEU et même devant les hommes, Labre vit en exemple éclatant suscité du ciel par opposition à la sensualité qui déshonore son siècle. Et cet héroïsme de pénitence n'a de cesse que le jour où Benoît-Joseph tombe épuisé sur les marches d'une église.

Les restes mortels du bienheureux, consacrés par sa béatification en 1860 et sa canonisation en 1881, reposent dans l'église de Notre-Dame-des-Monts, où il avait tant prié devant l'image miraculeuse de la *Madone*, et dans la chambre où il mourut (n° 3, via dé Serpenti), les visiteurs s'agenouillent avec respect devant ses pauvres hardes, défroques sans valeur qu'il tenait de l'aumône et que la sainteté a rendus précieuses par-dessus l'or et les pierreries.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les gens du siècle, qui ne comprennent rien à l'esprit de DIEU, censurent en Benoît Labre la victime volontaire d'une vermine immonde. Ne les imitons pas : respectons les voies extraordinaires de la pénitence et de la sainteté. Ce pauvre, affamé d'isolement et de mépris, n'était-il donc pas libre de se mortifier à sa guise ?

17 Avril. — S. ÉTIENNE, abbé. 1134.

ÉTIENNE Harding, d'une riche et noble famille anglaise, étudia d'abord au monastère de Shirburn. Il vint ensuite à Paris, acheva ses études, fit le pèlerinage de Rome, et, au retour, s'enferma dans l'abbaye de Molesmes, récemment fondée par saint Robert. Dans cette solitude régnait alors la plus grande pauvreté, et avec elle les vertus monastiques. L'abondance y introduisit bientôt le relâchement. Étienne, qui s'était fait bénédictin pour suivre la règle de saint Benoît, voulut être de la petite colonie autorisée à quitter Molesmes pour la forêt de Cîteaux. Là, ces fervents appliquèrent la stricte

observance jusque dans les moindres détails. Écoutons un historien anglais : « Ils ont vaincu la nature ; leurs austérités sont effrayantes. Ils dorment sur la planche nue, tout habillés et avec leur ceinture ; levés à minuit pour les matines, ils ne retournent point au dortoir, mais ils règlent la psalmodie de telle sorte qu'en toute saison l'office des laudes puisse commencer sans interruption à l'aube du jour. Après les laudes, il chantent prime et célèbrent le saint sacrifice. Tout le reste du temps est partagé entre le travail des mains, l'oraison et la psalmodie. Après complies, le cellérier et le frère hospitalier servent les hôtes, mais sans enfreindre la règle du silence. Des ides de septembre à pâques, excepté le dimanche, ils ne rompent le jeûne qu'une fois par jour. Jamais ils ne sortent du cloître que pour aller au travail des champs, et là, comme partout, ils ne parlent, s'il en est besoin, qu'au prieur ou à l'abbé... Leur tendresse pour les pauvres, pour les pèlerins, est angélique ; ils les entourent des soins les plus délicats, se réservant à eux seuls le crucifiement perpétuel du corps en vue du salut des âmes (1). »

Le nouvel institut était à peine ébauché lorsque Étienne dut prendre la succession du bienheureux Albéric, deuxième abbé de Cîteaux. Au milieu de son désert, avec les quelques religieux dont la mort diminuait peu à peu le nombre sans qu'aucune vocation nouvelle comblât les vides, il poursuivit la rédaction de la règle commencée par son précédesseur et compléta le code cistercien, sublime législation qui devait guider tant d'âmes dans les voies de la perfection monastique. Le saint réformateur trouva des ennemis : d'abord les moines relâchés, ensuite les clercs scandaleux ou simoniaques. Il ne répondit aux aboiements de la haine qu'en redoublant d'ardeur pour l'accomplissement de sa tâche. Mais le petit troupeau ne s'augmentait pas d'un seul membre, et le vénérable abbé n'osait presque plus espérer. Par surcroît, la peste qui décima la Bourgogne en 1112, n'épargna point Cîteaux. L'un des moines atteint par le fléau allait mourir. Ses frères priaient à genoux autour de sa couche funèbre, lorsque l'abbé lui parla ainsi : « Vous avez été témoin, fils bien-aimé, des tribulations qui nous poursuivent depuis notre arrivée en ce désert, où nous suivons la règle de notre bienheureux père Benoît. Mais il ne nous est pas suffisamment démontré que ce genre de vie soit agréable à DIEU, surtout quand les autres moines du voisinage s'accordent à nous traiter de novateurs téméraires, de fauteurs de scandales et de schisme. Et puis, je le crains, notre institut va s'éteindre au berceau : le Seigneur n'a pas daigné jusqu'ici nous envoyer de nouveaux disciples, pour hériter de nos traditions et les transmettre aux âges futurs. Je vous ordonne donc, mon fils, en vertu de votre vœu d'obédience, de revenir après votre mort nous éclairer sur les desseins de DIEU. » — « Seigneur père, » répondit le mourant, « j'aurai grande joie à vous obéir si, par l'efficacité de vos prières, DIEU m'accorde d'accomplir l'ordre que vous me donnez. » Quelques jours après, Étienne méditait, assis à l'écart, le capuchon rabaissé sur le visage. Soudain il voit le moine défunt s'avancer vers lui dans une auréole de lumière. « Quel est votre sort éternel ? » lui demande l'abbé. — « Très doux père, je suis dans la joie des cieux, » répond l'appa-

(1) Willelm Malmesbury.

rition ;« et je reviens, selon l'ordre que vous m'avez donné, vous annoncer que votre genre de vie est agréable à DIEU, et que le temps est proche où la semence de bénédiction déposée en ce lieu germera au centuple. » Quelques mois plus tard, trente-et un postulants frappèrent ensemble à la claie d'osier qui servait de porte au monastère de Cîteaux. Étienne les reçut à bras ouverts. Dès ce moment, l'ordre se développa d'une manière prodigieuse, et le saint abbé, dans les vingt ans qu'il vécut encore, put compter un cent de fondations cisterciennes.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Que sommes-nous, grand DIEU ! auprès des moines de Cîteaux ? Leur vie était une mortification continue, la nôtre est une permanente sensualité. Nous voulons pourtant le ciel comme eux : efforçons-nous donc de le mériter.

18 Avril. — La Bse MARIE de l'INCARNATION. 1618.

MARIE naquit le 5 février 1565, dans la grande ville de Paris, au doux royaume de France, et reçut à son baptême le nom de Barbe. Fille unique de Nicolas Avrillot et de Marie L'Huillier, elle joignait à la noblesse du sang et de la vertu la possession d'un riche patrimoine. Les grâces naturelles de l'esprit et du cœur, qu'avait développées en elle le bon DIEU, complétaient les flatteuses espérances d'un brillant avenir. Cependant le monde était loin de plaire à cette âme prévenue des bénédictions divines. Sa mère employa cruellement toute son influence pour lui fermer le cloître et l'obliger à se choisir un époux. Marie se soumit comme à la voix de DIEU : « Mes péchés, » dit-elle, « m'ont rendue indigne du titre d'épouse de JÉSUS-CHRIST : il faut bien que je me contente de le servir dans un état inférieur. » Entre dix-sept et dix-huit ans, cette aimable victime de l'obéissance épousa Pierre Acarie de Villemor, homme d'une grande foi et d'une charité encore plus grande. Leur ménage fut un tableau parfait de la famille chrétienne. Les domestiques eux-mêmes étaient si touchés des exemples de vertu de tels maîtres, qu'ils ne sortaient de leur service que pour entrer en religion. Aucune œuvre charitable ne trouvait Mme Acarie insensible : les prisonniers, les malades, les ruinés, les pauvres honteux, les filles indigentes, recevaient d'elle la consolation et l'aumône. Cette âme charitable en vint à se nourrir de pain de suif, afin de pouvoir secourir les malheureux, et à partager son lit avec de pauvres femmes qu'elle voyait dans l'affliction. Marie de Médicis et Henri IV la choisirent pour distribuer leurs largesses aux infortunés. Mais de toutes les œuvres de piété qu'entreprit Mme Acarie pendant qu'elle était encore dans le mariage, la plus célèbre et la plus importante fut l'établissement des carmélites en France. Le zèle, le talent, l'énergie et la prudence qu'elle y employa lui firent donner le titre de fondatrice de l'ordre dans le royaume. Elle inspira aussi l'établissement des ursulines, pour l'éducation des jeunes personnes, et des prêtres de l'Oratoire, pour la formation du clergé diocé-

sain. Son mari étant mort en 1613, elle fit à ses enfants le partage de leurs biens, et entra chez les carmélites en qualité de simple sœur converse. Déjà ses trois filles l'y avait précédée. A cette époque, le carmel de Pontoise était ruiné encore plus au temporel qu'au spirituel. Pour le relever, on y envoya *sœur Marie de l'Incarnation :* elle paya les dettes, agrandit les bâtiments, orna l'église, et fit revivre parmi ses compagnes le véritable esprit de sainte Thérèse. Elle expira dans ce couvent, le 18 avril 1618, après une longue et douloureuse maladie. Pie VI a béatifié cette digne contemporaine et amie de sainte Chantal. Ses reliques reposent dans la chapelle des carmélites de Pontoise.

(L'abbé ROL.)

MAXIME PRATIQUE. — Il ne suffit pas d'aimer DIEU ou le prochain, il faut les aimer l'un et l'autre, et d'un amour actif aussi bien qu'affectif. Les sentiments tout seuls ne sauvent pas: il faut les œuvres.

19 Avril. — S. LÉON IX, pape. 1054.

DESCENDANT de Charlemagne, parent de Hugues Capet, de Conrad le Salique et des comtes de Dagsburg, l'alsacien Brunon, avant de ceindre la tiare, fut religieux, chanoine de Toul, grand prévôt de St-Dié, évêque de Toul. Son cousin, l'empereur Henri III, le fit élire, de sa pleine autorité, à Worms, et proclamer malgré lui sous le nom de Léon IX (1048). Brunon partit alors pour Rome en pèlerin, et ne s'intronisa que lorsque le peuple et le clergé de la ville papale eurent canoniquement renouvelé son élection.

Il réunit des conciles à Rome, à Verceil, à Mayence, à Reims, pour condamner des erreurs, pour réformer les mœurs et la discipline. Dans l'intervalle de ces assemblées, Léon IX allait parfois au Mont-Cassin se reposer des grandeurs et s'associer aux humbles exercices de la vie monacale.

Il entreprit de repousser les Normands qui ravageaient le midi de la péninsule italique ; mais ses troupes furent défaites, et il demeura lui-même prisonnier pendant un an. A la fin il gagna ses vainqueurs à JÉSUS-CHRIST : ils le reconduisirent à Capoue, non plus comme un captif, mais comme un père ; et de là il revint à Rome, où la mort ne tarda pas à le réclamer. Son agonie fut sublime. Le saint pontife se fit transporter dans l'église de St-Pierre, et là, en présence de son cercueil qu'il avait ordonné d'y placer, il passa deux jours, tantôt exhortant les fidèles qui se pressaient autour de lui, tantôt prosterné devant l'autel et priant à haute voix : « O JÉSUS, » disait-il, « ô bon Pasteur, je te recommande l'église que tu m'avais confiée. Entoure-la du rempart de ta protection ; repousse loin d'elle le schisme et l'hérésie. Ah ! daigne la défendre, toi qui as versé pour elle ton sang précieux ; et s'il est des hommes que j'aie liés ou excommuniés à tort en combattant pour la foi, absous-les, je t'en supplie, ô toi le clément et le miséricordieux ! » Puis, s'approchant de son tombeau : « Voyez, mes frères, » disait-il, « ce que c'est que la condition humaine : moi qui suis sorti presque du néant pour

arriver au comble de la gloire d'ici-bas, me voici prêt à rentrer de nouveau dans le néant. J'ai vu changer en palais spacieux ma cellule de moine ; et maintenant, il faut m'enfermer dans l'étroit espace de cette tombe... O pierre ! sois bénie entre toutes les pierres, et béni soit celui qui t'a créée et qui a voulu que tu gardasses ma poussière. Sois-moi fidèle, ô pierre ! et, de même que JÉSUS-CHRIST a fondé son Église sur la pierre apostolique, puisses-tu ainsi garder fidèlement mes os jusqu'au jour du jugement, afin qu'à la venue du terrible juge tu puisses me rendre à ton créateur et au mien ! » Vers l'aube, ceux qui veillaient le mourant crurent voir les saints apôtres Pierre et Paul qui s'entretenaient avec leur successeur en écrivant des paroles mystérieuses. L'ami du saint pontife, Hildebrand, qui allait bientôt devenir Grégoire VII, était là. Les dernières paroles de Léon IX furent pour lui confier l'administration de l'église romaine. Au moment où le pape expira, les cloches de St-Pierre sonnèrent d'elles-mêmes (1054).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Libre ou enchaîné, le pape est toujours le vicaire de JÉSUS-CHRIST, et mérite obéissance et dévouement filials. Mais lorsqu'il souffre persécution pour avoir soutenu les droits de l'église et de ses enfants, c'est un amour de tendresse et de sacrifice que nous lui devons. Aimons le pape.

20 Avril. — S. MARCELLIN, évêque.

AU temps où la Gaule était encore païenne, Marcellin et deux de ses compagnons, Vincent et Domnin, guidés par l'esprit de DIEU, partirent d'Afrique, abordèrent à Nice et s'avancèrent dans la province des Alpes maritimes. Embrun offrait à leur zèle une abondante moisson qui semblait n'attendre que des ouvriers. Ils travaillèrent à la recueillir, et, pour donner à leur apostolat l'efficacité d'une vie édifiante et pieuse, ils bâtirent hors de la ville un petit oratoire, où ils passaient en prières le temps qu'ils ne donnaient pas à l'évangélisation du peuple. Les païens, attirés par les vertus des missionnaires et par la force de leurs discours, vinrent en foule demander le baptême ; Embrun fut bientôt une chrétienté, et Marcellin, malgré sa résistance, dut accepter d'en être l'évêque. Uni désormais par les liens sacrés à ces âmes qu'il voulait sauver, ses soins n'en furent que plus tendres et son dévouement plus complet. Le jour, il s'entretenait familièrement avec ses diocésains pour les instruire des vérités saintes, se faisait tout à tous, recevait d'un visage égal un bon et un mauvais accueil ; la nuit, il offrait à DIEU ses prières et ses larmes pour obtenir la conversion des infidèles. Toute sa conduite ne respirait que mansuétude, modestie, simplicité, prudence et discrétion.

Ce grand pontife avait reçu, selon la promesse de Notre-Seigneur, le don des miracles, qui confirment si éloquemment la doctrine évangélique. Aussi réussit-il à rendre la ville d'Embrun presque toute chrétienne. Un jour qu'il se trouvait avec un des rares païens qui tenaient encore à leurs idoles, il le pria d'accepter, comme

un heureux présage, de s'asseoir à la table épiscopale : « J'ai souvent ouï parler de vos miracles, » dit cet homme pendant le repas ; « mais je n'ai pu encore en voir aucun ; d'ailleurs je tiens à mon Apollon. » Au même instant celui qui servait à boire lui brisa sa coupe par maladresse : « Eh bien, » ajouta l'infidèle, « je serai convaincu de la vérité de votre religion si vous réparez d'un mot la coupe de cristal que votre échanson vient de laisser tomber. » Aussitôt Marcellin fait au ciel une courte et fervente prière ; ensuite, d'un signe de croix, il opère le prodige demandé, et le païen renonce sur le champ à son Apollon et demande le baptême. Un autre jour, Marcellin, suivi d'un grand nombre de fidèles, se rendait à Seynes pour consacrer l'église. Il trouve la rivière d'Ubaye grossie par la fonte des neiges et leur opposant une barrière infranchissable. Il se met en prière : les eaux s'écartent et la foule passe à pied sec. En souvenir de ce miracle, on nomma la rivière le *torrent sanctifié*. Une année, à l'approche des fêtes de Noël, le baptistère où les catéchumènes devaient recevoir le sacrement de la régénération se remplit de lui-même d'eaux vives.

L'exemple des vertus du saint apôtre parlait aussi fort que ses prodiges. Son humilité surtout faisait l'admiration de tous. Une fois, deux rustres l'insultèrent jusqu'à lui imposer le fardeau de leur mule, tombée sous le faix. Sans se plaindre, l'homme de DIEU traversa la ville, portant le bât sur ses épaules. Les deux brutaux finirent par admirer tant de patience et implorèrent leur pardon.

Marcellin mourut plein de mérites, et les miracles continuèrent à son tombeau.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La foi, le courage, la patience et la prière viennent à bout de toutes choses. Nous soucions-nous de ces vertus ? Quels moyens mettons-nous en œuvre pour les acquérir, les fortifier, les développer en notre âme ? « *Aide-toi*, dit le proverbe, *et le ciel t'aidera.* »

21 Avril. — S. ANSELME, évêque et docteur. 1109.

ANSELME naquit d'une très noble famille lombarde, à Aoste, en Piémont. Il eut le malheur, à quinze ans, de perdre sa mère, qui l'avait formé à la piété. Son père, gentilhomme sans vertu, d'un caractère violent et bizarre, n'était pas apte à la remplacer auprès de lui. Le jeune homme, fervent d'abord jusqu'à vouloir quitter le monde, se laissa peu à peu entraîner et finit par vivre dans la dissipation.

Obligé de se séparer de son père, il s'enfuit secrètement de la maison et faillit mourir de fatigue au passage du mont Cenis. En France, il commença par perdre trois ans à ne savoir que devenir. Son goût pour les livres l'entraîna en Normandie, où le célèbre Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, donnait des leçons de philosophie. Anselme s'y livra tout entier à sa passion pour l'étude. L'exemple de son maître, aussi saint que savant, et le souvenir de sa mère firent renaître dans son

âme le goût de la piété. Honteux de dépenser tant de soins à s'instruire, point du tout à se sanctifier, il résolut d'entrer en religion, et prit à vingt-sept ans l'habit de Saint-Benoît. Ses progrès dans la voie de la perfection furent rapides : il jeûnait et se macérait impitoyablement ; la prière et l'étude avec l'exercice de la charité partageaient tout son temps ; sa modestie, sa douceur, ses entretiens, sa politesse, tout en lui inspirait l'amour de la vertu. L'abbaye du Bec, dont il fut successivement prieur et abbé, étendit alors sa réputation dans toute l'Europe et devint un vrai séminaire de savants et de saints.

Lanfranc était devenu archevêque de Cantorbéry. Anselme, son disciple, vint deux fois le visiter. On aima, en Angleterre, ce moine onctueux et avenant, et lorsque le siège primatial vaqua, on l'y fit monter malgré lui. On attelait sous le même joug, selon son expression, un taureau indompté et une pauvre vieille brebis. De fait, son épiscopat ne fut qu'une longue lutte contre les injustices, les usurpations sacrilèges de Guillaume le Roux et de Henri Ier. Deux fois il prit le chemin de l'exil. En France, en Italie, on le reçut comme un confesseur de la foi, et le pape le combla de témoignages affectueux. Il ne put siéger paisiblement que les trois dernières années de sa vie ; mais alors l'entente fut si parfaite entre les deux pouvoirs que lorsque Henri passait sur le continent, c'était Anselme qui exerçait à sa place l'autorité royale. Ce saint prélat mourut couché sur la cendre, couvert d'un cilice, dans la 76me année de sa vie, le 21 avril 1109.

Il avait été aussi grand écrivain que grand évêque. Ses œuvres, qui l'ont fait mettre au rang des docteurs de l'Église, décèlent un habile philosophe, un métaphysicien subtil, un exact théologien, un mystique profond.

Réflexion morale. — Rien ne remplace une mère chrétienne. Heureuses les familles qui possèdent un tel trésor ! Les principes distillés des lèvres d'une mère pieuse dans le cœur de ses enfants ne s'oblitèrent pas. La vie mondaine les voilera peut-être, mais tôt ou tard le voile se déchire, et, grâce à l'éducation maternelle, l'homme se retrouve chrétien.

22 Avril. — SS. ÉPIPODE et ALEXANDRE, martyrs. 177.

Eux jeunes gens, Alexandre, grec d'origine, et le gaulois Épipode, à la fleur de l'âge, s'étaient étroitement unis par les liens d'une sainte amitié. Appartenant tous deux à d'illustres familles, suivant les mêmes études, ils s'excitaient mutuellement à la piété et se préparaient au martyre par la pureté de leur vie, l'innocence du cœur, les bonnes œuvres et la mortification. Retirés au commencement de la persécution dans la bourgade de Pierre Encise, près de Lyon, ils vivaient ensemble dans la solitude, chez une veuve chrétienne qui leur avait offert un asile. Découverts par les satellites du gouverneur, ils sont jetés en prison et conduits, trois jours après, au tribunal, les mains liées derrière le dos comme de vils criminels. Sur la demande du magistrat : « Nous

sommes chrétiens, » répondirent-ils avec un égal courage. — « A quoi donc ont servi les tourments de ceux qui ont été mis à mort, » s'écria le juge, « si l'on ose encore parler du CHRIST ? » Faisant ensuite séparer les deux amis, pour qu'ils ne pussent s'exhorter l'un l'autre à demeurer fermes dans la foi, il s'adresse d'abord à Épipode. « Le crucifié que tu adores, » lui dit-il, « interdit la joie et les plaisirs qui font le charme de la vie. Nos dieux, au contraire, reçoivent nos joyeux hommages au milieu des festins et des fleurs. Abjure donc une austérité insupportable et consens à goûter les délices de la jeunesse. » — « Chez les chrétiens, » répond le généreux adolescent, « l'âme commande et le corps obéit. Mais les infamies par lesquelles vous croyez honorer vos idoles vous exposent à une mort éternelle. » Le juge, à ces mots, le fait frapper au visage à coups de poing. Épipode, la bouche ensanglantée, criait encore : « JÉSUS-CHRIST est mon DIEU, un seul DIEU avec le Père et l'Esprit-Saint ! » On l'étend sur un chevalet, deux bourreaux se disposent à lui déchirer les flancs avec des ongles de fer ; mais le peuple, témoin de cette scène, et craignant de voir expirer la victime sous des mains étrangères, demande à grands cris qu'on lui abandonne le martyr, pour le mettre en pièces au gré de sa fureur. Le tumulte allait dégénérer en une véritable émeute. Le gouverneur, pour la prévenir, se hâta de faire décapiter Épipode, qui alla recevoir dans les cieux le prix de sa constance.

Le lendemain, Alexandre fut ramené au tribunal. « Sacrifie aux dieux, » lui dit le gouverneur ; « profite de l'exemple des autres, car nous avons tellement pourchassé les chrétiens qu'il ne reste plus que toi de cette race impie. » — « Vous vous trompez, » répondit Alexandre, « le nom chrétien ne peut périr. La vie des hommes le perpétue, et il se propage par leur mort elle-même. » On étendit alors le saint martyr sur le chevalet, les jambes écartées ; et, dans cette attitude, trois bourreaux se relayèrent pour le frapper. Il endura ce barbare supplice sans proférer une plainte. Enfin le gouverneur, désespérant d'ébranler son courage, le condamna à mourir, et on l'attacha à une croix.

Les chrétiens furent assez heureux pour soustraire le corps des jeunes martyrs à la vigilance des soldats, et le même tombeau réunit les restes des deux héroïques amis. (Darras, *Hist. de l'Égl.*)

RÉFLEXION MORALE.— « Chez les chrétiens l'âme commande et le corps obéit. » La plus noble partie de notre être a les premiers droits à nos prédilections, et il y aurait de l'injustice à les donner à la matière. L'âme qui permet au corps de prendre le pas n'est plus chrétienne.

23 Avril. — S. GEORGES, martyr. 303.

GEORGES, que les Grecs appellent le *grand martyr*, était d'une illustre et chrétienne famille de Cappadoce. Il se distingua par sa bravoure et sa sagesse dans l'armée de Dioclétien, qui fit de lui un commandant de sa garde.

Lorsque s'ouvrit la persécution contre les chrétiens, le jeune officier avait vingt

Saint Georges. (D'après Raphaël.)

ans. Il se regarda comme une victime destinée au sacrifice, et, pour s'y préparer, il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et affranchit ses esclaves. Dépouillé de tout, il n'attendait que l'occasion de montrer sa foi : elle se présenta bientôt.

L'empereur réunit un jour son conseil et lui communiqua son dessein d'exterminer le christianisme. Tous les courtisans applaudissaient, lorsque Georges, se levant d'un air grave et noble, prit la défense de la religion. Il démontra l'injustice et l'impiété d'une telle persécution ; il fit une éloquente apologie du christianisme, confondit les idolâtres, et finit par exhorter le prince à abolir un édit qui ne poursuivait que l'innocence. L'auditoire, stupéfait, demeurait suspendu ; Dioclétien ordonna au consul Magnence de répondre. Celui-ci, dans l'impossibilité de réfuter le jeune apologiste, lui reprocha d'insulter ainsi aux dieux de l'empire et d'être lui-même chrétien. « Mais oui, » s'écria le généreux athlète, « je suis chrétien, et ce nom seul fait toute ma gloire. » A l'instant Dioclétien le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot.

Des supplices horribles l'attendaient. On le suspend à un poteau pour l'éventrer à coups de lance ; on l'attache à une roue armée de pointes d'acier qui, à chaque tour, lui labourent profondément les chairs. Cependant les bourreaux l'ont à peine délié qu'il se trouve miraculeusement guéri de toutes ses blessures ; et, à ce spectacle, beaucoup de païens embrassent la vraie foi. Il reste plongé pendant trois jours dans une fosse de chaux vive : on l'en retire sain et sauf. Nouvelles conversions à la vue de ce nouveau prodige. Dioclétien, outré de rage, fait chausser le martyr de brodequins de fer rougi au feu et l'oblige à courir dans cet état. Georges endure ce tourment sans paraître souffrir.

L'empereur, déconcerté, fit suspendre les supplices, et tenta da gagner l'héroïque soldat par de séduisantes promesses. « Menez-moi au temple, » lui répondit le jeune chrétien. Le prince tressaillit de joie, croyant l'avoir ébranlé. Arrivé au temple : « Êtes-vous des dieux ? » cria Georges en s'adressant aux idoles. A ces mots, accompagnés du signe de la croix, d'effroyables hurlements se firent entendre et les statues tombèrent à la renverse. La foule, d'abord paralysée de frayeur, retrouva bientôt ses sentiments de fanatisme et fit entendre le cri répété de « Mort au sacrilège ! » Dioclétien fit trancher la tête au martyr le 23 avril 303.

Saint Georges est particulièrement honoré en Russie, en Angleterre et à Gênes. Il est le patron des hommes de guerre et des armuriers.

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU a ses élus dans tous les rangs ; les armées lui ont donné des légions de martyrs. La vie présente est une milice continuelle : soyons les soldats de JÉSUS-CHRIST.

24 Avril.—S. FIDÈLE de SIGMARINGEN, martyr. 1622.

MARC Rey naquit à Sigmaringen, en Allemagne, l'an 1577. Son père Jean Rey et sa mère Geneviève de Rosenberg, nobles et catholiques, le firent élever dans les bons principes à l'université de Fribourg, en Suisse, où il prit ses degrés. La vie du jeune étudiant fut digne de sa future sainteté : il portait un cilice et ne buvait point de vin. Sa modestie et sa douceur faisaient l'admiration de tous ses condisciples. Chargé d'accompagner trois jeunes gens des premières familles du pays qui visitaient les différents états d'Europe, il fut constamment pour eux l'exemple d'une tendre piété. « Un jeune homme, » leur disait-il, « doit mépriser les vaines parures ; et s'il s'ajuste comme une femme, il se montre indigne de la gloire qui s'acquiert en foulant aux pieds les plaisirs... Avant de commander aux autres, il faut savoir se commander à soi-même..... »

Au retour de ce long voyage, Marc exerça à Colmar, en Alsace, la profession d'avocat, où il acquit une grande réputation de justice et de charité. On le vit souvent préférer la cause du pauvre à celle du riche, jamais nuire par la médisance à la partie adverse. Néanmoins cet homme intègre craignit pour son salut et alla frapper au couvent des capucins de Fribourg. Il y fit profession et reçut le nom de Fidèle, après avoir distribué toute sa fortune au séminaire de son diocèse et aux pauvres.

De ce moment, il rechercha les humiliations et les austérités de la pénitence Presque quadragénaire, il était docile comme un enfant, et rien n'interrompait le recueillement de son âme tout abîmée en DIEU.

Chargé du double ministère de la prédication et de la confession, il s'y employa avec un zèle et un succès éclatants : il opéra des prodiges de conversion dans la ville de Weltkirchen et aux alentours. Aussi, lorsque la *Propagande* s'adressa au provincial des capucins pour arrêter l'invasion du calvinisme en Suisse et surtout dans le canton des Grisons, cette œuvre fut confiée au P. Fidèle. Ce saint religieux l'accepta de grand cœur, dans l'espoir qu'il aurait beaucoup à souffrir de ce peuple grossier, de ces hérétiques violents et fanatisés. Ses premières conférences avec les calvinistes ramenèrent à la vérité deux gentilshommes. Ce fut le signal de nombreux retours. Le disciple de S. François parcourait le pays, toujours pieds nus à travers les rochers et les glaces, et des conversions marquaient partout son passage. Pour arrêter le cours de ses succès, les partisans de la réforme résolurent de le faire mourir. A Sevis, un calviniste déchargea sur lui son mousquet en pleine église : « Je suis entre les mains de DIEU, » répondit l'apôtre aux fidèles qui le pressaient de se retirer. Plus tard, une troupe de ces misérables s'empara de lui, et ils osèrent lui proposer d'adhérer à leur doctrine : « Je suis venu, » leur répondit-il, « non point embrasser vos erreurs, mais les combattre.... sachez d'ailleurs que je ne crains pas la mort. » Aussitôt un coup d'estramaçon le renversa par terre : « Mon DIEU ! » s'écria

le martyr en se relevant sur ses genoux, « pardonnez-leur ; pauvres aveugles, ils ne savent ce qu'il font ; JÉSUS, ayez pitié de moi ; Marie, assistez-moi. » Un second coup le noya dans son sang et les poignards l'achevèrent (1622).

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'erreur est aveugle : en persécutant les chrétiens elle montre où est la vérité ; en faisant des martyrs elle suscite contre elle-même le plus invincible témoignage. Douze millions de fidèles ont donné ce témoignage à notre foi : tenons-la fermement pour divine, et pratiquons-la sans défaillance.

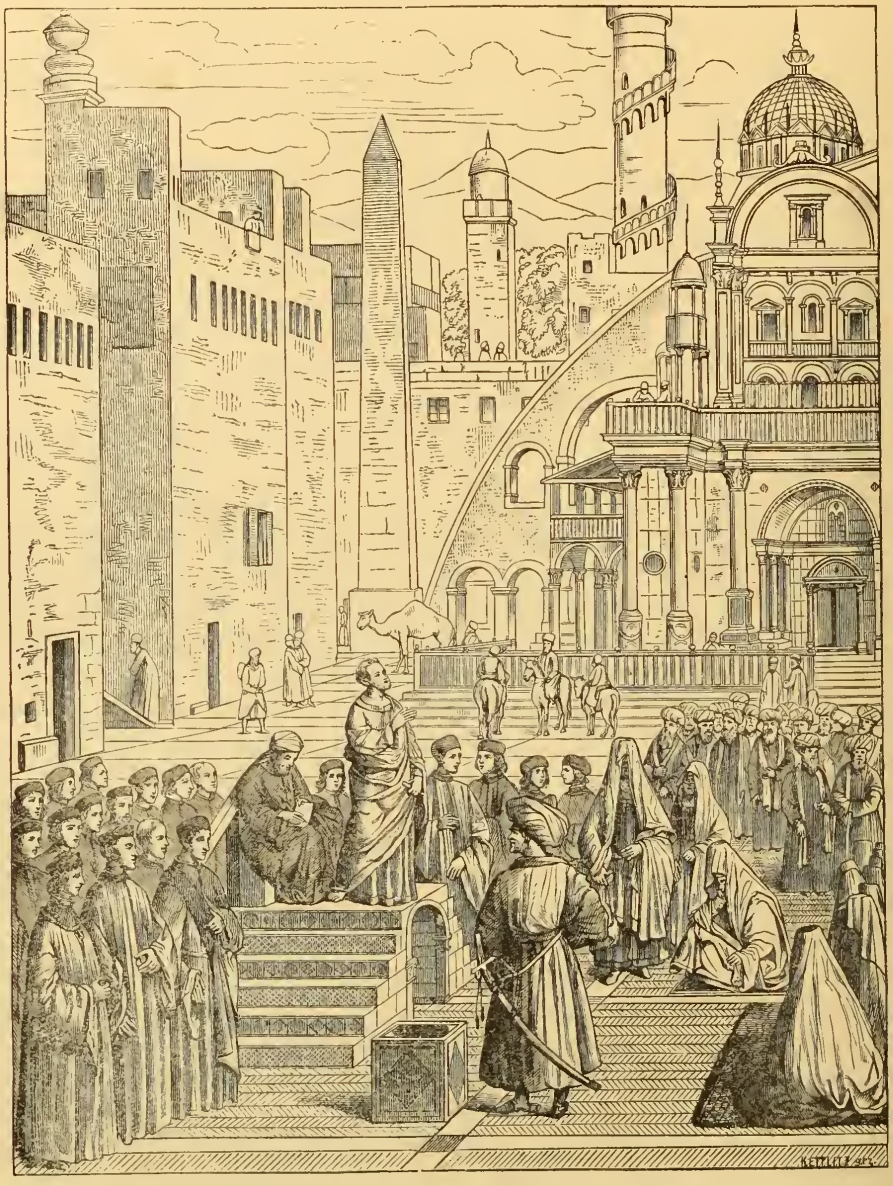
25 Avril. — S. MARC, évangéliste. 62.

JUIF d'origine et de la tribu de Lévi, Marc dut sa conversion à saint Pierre, son oncle. Il devint son fidèle disciple, lui servit d'interprète et l'accompagna deux fois en Italie. A la demande de ses frères de Rome, il écrivit un court Évangile, suivant ce qu'il avait appris de la bouche de son maître. Pierre approuva le livre et en ordonna la lecture dans les églises.

Lorsque les Juifs furent chassés de Rome, vers l'an 49, Pierre envoya son disciple en Afrique prêcher le royaume de DIEU. L'évangéliste descendit d'abord à Cyrène, où il fit par ses miracles un grand nombre de conversions ; il parcourut ensuite la Lybie, et les peuples, ouvrant les yeux à la vérité, abattirent leurs idoles et adorèrent le vrai DIEU. Il mit douze ans à ces missions ; puis il entra en Égypte, et ce pays, grâce au zèle de l'apôtre, abandonna ses grossières superstitions et devint la terre fortunée où les vertus élurent leur séjour. A l'ombre de la chaire de St Marc, l'ascétisme germa les fleurs délicates de la virginité qui embaumèrent le désert. Philon, le plus éloquent des Juifs, écrivit l'éloge de ces chrétiens épris de la perfection : « Quiconque, » dit-il, « veut embrasser leur genre de vie, se dépouille volontairement de ses biens et les abandonne à ses proches. Ainsi dégagés des intérêts humains, ils quittent les cités pour aller vivre dans la solitude. Ils n'emportent ni aliments, ni breuvage, ni rien de ce qui regarde les soins du corps ; ils se livrent à la contemplation et méditent les Écritures. Nul ne mange ni ne boit avant le coucher du soleil ; il en est même qui passent plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Un grand nombre de femmes adoptent cette religion et persévèrent dans la virginité jusqu'à la mort. Leur chasteté est volontaire, bien différente de la contrainte légale que subissent les prêtresses du paganisme. »

De si nombreuses et si éclatantes conversions allumèrent la haine contre l'apôtre : « Mort au Galiléen qui est venu renverser nos dieux ! » criaient les païens ameutés. Marc un instant céda devant l'orage ; il établit Aniénus à sa place, quitta la ville et mit deux ans à parcourir les provinces d'Afrique converties à la foi. Puis il revint à Alexandrie, disposé à tenir tête aux infidèles. Un jour de Pâques, pendant qu'il célébrait les saints mystères, les païens le saisissent à l'autel, lui

attachent une corde au cou et le traînent jusqu'au Boucoléon, sur le rivage de la mer. Durant le trajet sa chair, qui se déchire en lambeaux, ensanglante les rochers.



La prédication de saint Marc. (D'apres Gentile Bellini.)

Vers le soir, comme il respirait encore, on le jeta dans un cachot. Au milieu de la nuit, il fut consolé, d'abord par une vision angélique, puis par une apparition du

Seigneur, qui l'appelait dans son royaume céleste. Au matin, les idolâtres le viennent reprendre et le traînent, comme la veille, sur les rochers du Boucoléon. « Seigneur, » dit-il, « je remets mon âme entre vos mains. » Et il expire, la huitième année du règne de Néron. De pieux fidèles d'Alexandrie lui rendirent les honneurs de la sépulture et déposèrent son corps au lieu de la *Roche-Taillée* (62).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Marc, persécuté, tantôt cède à l'orage par la fuite, tantôt résiste courageusement aux païens. Telle est l'âme chrétienne aux prises avec les tentations ; elle doit tantôt fuir, tantôt les braver, selon leur nature et les circonstances.

26 Avril. — S. RIQUIER, prêtre. 645.

DEUX des premiers compagnons de saint Colomban, Gaidoc et Fricor, débarqués d'Irlande avec lui et venus pour prêcher dans le Ponthieu (Basse-Picardie), furent accablés d'injures et de mauvais traitements. Au moment où ils allaient être expulsés du territoire, un seigneur, nommé Riquier, vint à leur secours et les recueillit chez lui. En échange de son hospitalité, ils lui inspirèrent l'amour de toutes les vertus chrétiennes, et même de la vie monastique, et cette seule conquête suffit pour les dédommager de leur échec. Riquier, devenu prêtre et religieux, se mit lui-même à prêcher les populations qui avaient si mal reçu ses hôtes irlandais. Il réussit au-delà de toute attente, et se fit écouter, non seulement des pauvres, dont il consolait les misères, mais aussi des riches et des puissants, dont il réprimait les excès. Les plus nobles seigneurs de la contrée lui étaient favorables, y compris même les gardiens des forêts, hostiles d'ordinaire aux apôtres monastiques. Les succès de son éloquence étaient aussi des triomphes pour la charité : on lui apportait en masse des aumônes, qu'il consacrait à racheter des captifs, à soulager les lépreux et autres malheureux atteints de maladies contagieuses et dégoûtantes. Après avoir étendu jusque dans l'île de Bretagne ses courses apostoliques, il revint fonder dans ses domaines, à Centule, au nord de la Somme, un monastère qui devait plus tard prendre son propre nom, et devenir un des plus considérables de l'époque carlovingienne. Sur ces entrefaites, Dagobert, roi de Neustrie, vint le visiter dans sa retraite, et l'invita à prendre place à sa table, parmi ces *convives du roi* qui constituaient la plus haute aristocratie chez les Francs. Riquier accepta sans difficulté : il profitait de ces occasions pour dire au roi la même vérité qu'il avait su faire accueillir par les autres Francs. Il le reprenait avec une autorité et une liberté toutes sacerdotales, l'exhortait à ne pas s'enorgueillir de sa puissance et de ses richesses, à repousser les adulations de ses courtisans, et lui demandait comment il pensait faire, au jour du jugement, pour répondre de tant de milliers d'hommes qui lui étaient confiés, lui qui aurait déjà tant de peine à rendre compte de sa propre âme. Le jeune Dagobert accueillait si bien ses sermons, qu'il fit à l'abbé Riquier une donation spécialement destinée à entretenir le luminaire de son église, en mémoire de cette

lumière invisible de la vérité chrétienne dont la voix du moine avait éclairé son âme.

Sur la fin de sa vie, Riquier se retira dans la forêt de Crécy, près de Centule, pour y mener, avec un seul compagnon, la vie solitaire. Mais la générosité de deux seigneurs, Giflemar et Mauronte, lui permit bientôt de bâtir en ce lieu un nouveau monastère qui porta le nom de Forest-Moutier. Le saint abbé y mourut le 26 avril, vers 645. Le tronc d'un arbre fut son premier cercueil. Quelques mois plus tard, on transféra sa dépouille mortelle dans son premier monastère, qui donna naissance à la ville de Saint-Riquier.

(V. Montalembert, *Moines d'Occid.*)

Réflexion pratique. — Accueillir, héberger, défendre les envoyés du Seigneur, c'est le lier par obligation à nous. Soutenons l'Église dans la personne de ses ministres comme dans ses œuvres et institutions : Dieu n'oubliera ni notre bienveillance ni nos sacrifices.

27 Avril. — S. PIERRE CANISIUS. 1597.

Canisius naquit à Nimègue le 8 mai 1521. Il devait être un de ces hommes qui ne bronchent pas dans le sentier du bien : leur mission, comme celle de Jean-Baptiste, commence avec leur vie. Son premier jouet fut un livre, son premier mot une prière, et depuis il alla toujours étudiant et priant. Sa ville natale n'eut pas assez de maîtres pour son ardeur de savoir ; on l'envoya tout jeune et tout seul à Cologne, déjà infestée d'hérésie. Les réformés avaient un art infernal pour séduire les jeunes gens : ils les entraînaient par la louange, et le plaisir achevait ensuite l'œuvre de la vanité. Canisius fut comblé d'éloges : peine perdue ! Il était si modeste qu'il n'en crut rien. Mais un jour parvient à lui le nom d'un vertueux prêtre qui venait d'arriver à Mayence. Le jeune écolier part sur-le-champ et va le trouver : c'était le Père Lefèvre, premier compagnon de saint Ignace. Sous sa direction, Canisius fait une *retraite spirituelle*, et, de ce jour, sa vocation est particulièrement fixée : il sera de ces hommes au renoncement sublime, qui consacrent au service de la vieille foi tout ce que le cœur peut posséder de courage, tout ce que l'esprit peut embrasser de connaissances, tout ce que l'âme peut contenir de vertus. Pour commencer, son père étant mort, il fit donner aux pauvres, sans en rien réserver, toute sa part du bien paternel. On ne devient pas jésuite tout d'un bond. Après de sévères épreuves, Canisius fut reçu novice dans la compagnie naissante et continua ses études. Ordonné prêtre, il alla prêcher, confesser, convertir. A vingt-six ans il fut légat d'un cardinal d'Allemagne au concile de Trente. De là il vint à Rome, et saint Ignace l'envoya professer la rhétorique à Messine. L'Allemagne, qui devenait hérétique, eut besoin de lui : il quitta sans murmurer Messine pour Ingolstadt. Plus tard il dut se rendre à Vienne, où il publia son célèbre catéchisme ; et de là à Prague, à Augsbourg, à Trieste, à Rome, à Inspruck, à Cologne, à Mayence. Parfois le pieux missionnaire était accueilli comme un ange de miséricorde et de salut,

et sa marche devenait un triomphe ; ailleurs la populace lui jetait des pierres et de la boue ; sans faire plus d'attention aux outrages qu'aux louanges, il allait prêcher deux ou trois fois par jour, conseiller le prince, consoler le pauvre, instruire l'ignorant. Jamais en repos, toujours infatigable, il n'interrompait son apostolat que pour prendre sa plume ou se retremper dans la prière. A soixante ans il attendait la mort à Inspruck,lorsque de nouveaux labeurs s'ouvrirent devant lui. Les hérésiarques faisaient en Suisse de redoutables conquêtes : Canisius y fut envoyé. Huit années durant, il prêcha, parcourut les campagnes, fonda la célèbre maison de Fribourg où il résidait. Son zèle ramena promptement dans les cantons helvétiques la paix avec les mœurs, la concorde avec la foi. Puis, ne pouvant plus prêcher à la suite d'une attaque d'apoplexie, le vieux prêtre employa ce qui lui restait de forces à publier des livres. Enfin, ayant appris par révélation que sa dernière heure était proche, il regarda la mort venir et l'accueillit avec sérénité. Elle lui ouvrit le ciel le 27 avril 1597.

(V. L. Veuillot, *Pèlerinages en Suisse.*)

Réflexion morale. — C'est un précepte des jésuites, que le chrétien ne doit être inférieur en connaissances à homme qui soit au monde, comme il doit tendre toujours à dépasser les autres en charité et en humilité. Sur cette double base ils asseyent leur enseignement et ils font des savants et des saints.

28 Avril. — S. PAUL de la CROIX. 1775.

La nuit où Paul vint au monde, à Ovada, en Ligurie, une splendeur merveilleuse éclaira la chambre de sa mère. Étant enfant, il tomba dans un fleuve et ne dut la vie qu'à l'intervention de la sainte Vierge. Paul justifia de bonne heure ces présages de sainteté : il prenait son sommeil sur des planches avec une pierre pour oreiller ; de grand matin, il faisait oraison, puis se donnait la discipline, mais avec tant de force que, plus d'une fois, son frère fut obligé de lui arracher des mains l'instrument de pénitence.Il ne mangeait le vendredi qu'un morceau de pain mendié, et buvait du fiel mêlé de vinaigre. A vingt-deux ans il se mit à exercer, parmi les jeunes gens, une sorte d'apostolat ; ils se moquèrent d'abord de ses discours, puis réformèrent leurs mœurs, et dix d'entre eux embrassèrent plus tard la vie monastique. Ses parents voulurent le marier : il ne leva même pas les yeux sur la jeune fille qu'on lui offrait. A la mort d'un oncle il refusa son héritage, renonçant à tout pour marcher dans la voie de la pénitence chrétienne. Une vision lui apprit que Dieu le destinait à établir la congrégation des passionnistes. Aussitôt il se fit raser les cheveux, s'agenouilla devant son père et sa mère pour recevoir leur bénédiction, vêtit une grossière tunique de drap noir et alla rédiger, dans le silence de la solitude, sous l'inspiration de Dieu, la règle de son institut. L'évêque d'Alexandrie lui confia quelque temps l'office de la prédication et lui permit bientôt de partir pour Rome. En route, la tempête le jeta au mont Argentaro. Ce lieu désert lui sembla convenir à sa future

communauté ; il y revint lorsque le maître de la chambre l'eut chassé, à Rome, comme un vagabond. Benoît XIII lui conféra le sacerdoce et lui permit de s'adjoindre des compagnons de prière et d'étude. Dès lors il jeta les fondements de son association religieuse. Elle eut, comme la plupart des grandes œuvres, un début difficile ; mais les bénédictions du ciel ne lui manquèrent pas, et elle vit bientôt venir à elle des sujets de haute distinction. En 1737 l'église et le couvent d'Argentaro furent solennellement bénits. Trois ans après, Benoît XIV fit examiner les règles des passionnistes, et les approuva par une bulle en 1746. Elles ajoutaient aux trois vœux ordinaires celui de prêcher avec amour la passion du Sauveur. Paul et ses compagnons l'accomplirent avec tant de zèle qu'ils ramenèrent un nombre incalculable de pécheurs, d'hérétiques et d'impies. Paul surtout parlait des tourments du Sauveur avec une telle onction et une telle véhémence, que son auditoire et lui se trouvaient tout en larmes, et que les cœurs les plus durs se laissaient entraîner à la pénitence.

La flamme que le divin amour entretenait dans la poitrine de cet homme angélique allait parfois jusqu'à brûler le vêtement qui touchait son cœur; et lorsqu'il montait au saint autel, les larmes inondaient son visage; parfois même des transports extatiques l'élevaient de terre, et tout son extérieur participait au resplendissement de son âme.

Chéri des papes, vénéré des prêtres et des fidèles, Paul fut toujours humble jusqu'à se croire un serviteur inutile, un misérable pécheur digne d'être foulé aux pieds par les hommes et les démons.

Ce saint amant de la passion du Sauveur mourut à Rome, après avoir exhorté ses frères, dans les termes de la plus touchante tendresse, à garder leur sainte vocation. Il avait vécu quatre-vingt-un ans (1775).

Réflexion pratique. — O mon Dieu ! que votre amour est puissant ! Sous son action merveilleuse, l'âme se purifie, s'éclaire, se transforme ; elle s'attache à vous et, pour votre amour, à la croix : elle y cherche le sacrifice, et voilà que vous lui versez le bonheur à torrents ! Aimons Dieu bien fort ; il nous le rendra.

29 Avril. — S. ROBERT, abbé. 1110.

Deux époux de race illustre, et d'une piété plus noble encore, Thierry et Ermengarde, alliés aux comtes de Bar-sur-Seine, eurent vers l'an 1017 un fils nommé Robert, dont la naissance fut marquée par une grâce surnaturelle. La glorieuse Mère de Dieu apparut en songe à Ermengarde et, lui remettant un anneau d'or : « Le fils à qui tu vas donner le jour, » dit-elle, « je le veux pour fiancé : voici l'anneau du contrat. » L'enfant, ainsi prévenu des bénédictions célestes, s'appliqua de bonne l'heure à l'étude des lettres divines et humaines ; il y fit de merveilleux progrès. A quinze ans, il offrit à Dieu la fleur de sa très gracieuse jeunesse et prit l'habit des bénédictins à St-Pierre de Celle, en Champagne. Là, dans le jeûne et la prière, il se consumait nuit et jour

comme un holocauste d'agréable odeur, soumettant la chair à l'esprit et l'esprit à DIEU. Son éminente sainteté fixa bientôt tous les regards : il devint prieur du monastère. L'abbé de St-Michel de Tonnerre ne tarda pas à mourir. Robert fut élu à sa place. Il dut se résigner à un honneur qu'il n'avait pas ambitionné, qui répugnait même à ses goûts d'obscurité, de silence et d'abnégation. Il se sentait d'ailleurs appelé à une vie plus austère que celle de la règle bénédictine mitigée. Les religieux de St-Michel ne partageaient point ses idées ; il les quitta et revint simple moine à la Celle de Troyes. Les honneurs, qu'il fuyait avec une si persévérante modestie, le vinrent encore chercher. Les religieux de St-Aigulphe de Provins (St-Ayoul) le demandèrent pour prieur, et l'obéissance lui fit accepter cette nouvelle charge. Peu de temps après, quelques ermites de la forêt de Colan, où l'on comptait de nobles chevaliers, obtinrent du pape Alexandre II que Robert vînt les diriger. L'humble *fiancé de Marie*, sur l'ordre du pontife, courut à eux, le cœur plein de joie ; car ce petit troupeau servait le Seigneur dans la faim, la soif, la nudité, le froid, le jeûne et la prière. Mais il était impossible de créer dans cette solitude un établissement définitif pour des religieux dont le nombre croissait chaque jour. Robert transféra sa communauté dans un vallon voisin, et fonda l'abbaye de Molesmes, à 17 kilomètres de Châtillon-sur-Seine. Au début, après les fatigues corporelles du labeur quotidien, le pain manquait souvent aux serviteurs de DIEU ; ils se contentaient de légumes cuits à l'eau. L'évêque de Troyes vint un jour les visiter. Ils l'accueillirent en grande vénération et se confondirent en excuses, car ils n'avaient absolument rien à lui offrir pour sa nourriture et celle des seigneurs qui l'accompagnaient. Touché jusqu'aux larmes d'un pareil dénûment, le prélat les bénit, s'entretint longtemps avec eux, et les quitta en se recommandant à leurs prières. La disette devint telle dans l'ermitage que les frères se virent exposés à mourir de faim. Robert, plaçant en DIEU toute sa confiance, choisit deux religieux et leur dit : « Allez à Troyes acheter le blé nécessaire. Je ne puis vous en fournir le prix, mais comptez sur l'invitation du prophète : *Vous qui n'avez point d'argent, venez, hâtez-vous, achetez et mangez.* » Les deux envoyés parurent pieds nus dans la cité de Troyes ; le peuple les entoura de sa vénération, et l'évêque les renvoya avec un chariot chargé de provisions et d'étoffes pour la nourriture et l'habillement de toute la communauté. Dans la suite, les donations faites au monastère de Molesmes en bannirent la pauvreté ; mais avec le bien-être parut bientôt le relâchement Un jour deux étrangers se présentèrent pour recevoir quelque nourriture. L'économe, mandé par Robert, affirma qu'il n'avait pas un seul morceau de pain à leur donner. « Mais alors, » demanda l'abbé, « avec quoi nourrissez-vous aujourd'hui les pères ? » — « Je n'en sais rien, » repartit l'économe, et il s'éloigna. Quelques heures après, les religieux se rendaient au réfectoire ; les tables étaient servies : l'économe avait eu soin de mettre en réserve ce qui était nécessaire pour le repas. Le saint abbé, frémissant et indigné de la conduite du cellérier, ramassa toutes les provisions dans une corbeille et courut les jeter dans la rivière. Comme il rentrait, trois chariots remplis de pain arrivèrent à la porte. DIEU justifiait ainsi l'indignation de son serviteur contre des moines plus avisés que chari-

tables. Mais les leçons de Robert ne corrigèrent point ces cœurs indociles. Il résolut donc de quitter l'abbaye et vint s'établir à *Vivicus*, accompagné des quatre religieux qui partageaient sa ferveur. Ceux qu'il abandonnait ne tardèrent pas à se repentir. Sur leurs instances, Robert, toujours disposé au pardon, revint à Molesmes. Dix ans plus tard il en sortit encore, mais cette fois avec vingt frères dont la grâce de DIEU avait touché le cœur, et qui préféraient à une vie abondante et commode la règle austère de leur patriarche S. Benoît. Raynaud, vicomte de Beaune, leur accorda une lande inculte dans la forêt de Cîteaux. Ils s'y rendirent la serpe et la faux à la main, ouvrant à la croix processionnelle qui leur servait d'étendard un sentier à travers les branches sauvages, les ronces et les épines. La petite colonie, qui débutait si humblement, fut le germe béni de cette illustre réforme qui peupla l'Europe de monastères, et illumina le monde par ses grands hommes, ses docteurs et ses saints. Cîteaux était à peine fondé qu'un ordre d'Urbain II rendit Robert à Molesmes. Il eut le bonheur cette fois d'y introduire l'esprit bénédictin et d'y achever en paix les jours de sa glorieuse vieillesse (28 avril 1110). (V. Darras, *Hist. de l'Égl.*)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Comme S. Robert, mettez en DIEU toute votre confiance, et ne calculez pas toujours vos charités sur les raisonnements d'une prudence égoïste.

30 Avril. — Ste CATHERINE de SIENNE. 1380.

SIENNE, en Toscane, fut le berceau de Catherine. Encore petite enfant, sa vie fut merveilleuse. Sans cesse elle saluait la Reine du ciel d'un angélique *Ave Maria*. A l'âge de six ans, Notre-Seigneur lui apparut pour la bénir. Cette vision la transporta de joie et mûrit sa jeune âme: elle fit vœu de virginité, puis, munie d'un morceau de pain, elle se retira dans une vieille masure, hors de la ville, pour y vivre en solitude. Ses parents, qui rêvaient de l'établir dans le monde, traversèrent ses goûts de mortification et de prière. Sa sœur, qui secondait leur dessein, l'amena un jour à commettre une légère faute de coquetterie. Sans retard, pour se punir, Catherine coupe ses cheveux et prend un voile sur sa tête. Ses parents, plus résolus que jamais de lui faire perdre ses pensées de dévotion, l'obligèrent alors de vaquer aux plus basses occupations du ménage. Non moins humble que mortifiée, elle s'y résigna sans peine et ne laissa point de montrer toujours un visage doux et souriant. Un prodige désarma bientôt son père : sur la tête de sa fille, pendant qu'elle priait, il vit descendre une colombe, symbole de sa candeur. De ce jour il la laissa libre. Elle en profita pour servir DIEU selon sa guise. Elle s'interdit d'abord le vin et la viande, puis le pain lui-même, se contentant de quelques herbes crues ; deux planches lui servirent de lit ; un rude cilice revêtit sa chair délicate, et plus tard une chaîne de fer armée de pointes le remplaça. Catherine devint un prodige de pénitence : la nuit elle sommeillait à peine une heure, et trois fois par jour elle se disciplinait jusqu'au sang.

Dès qu'elle put s'affilier au tiers-ordre de Saint-Dominique, elle en reçut l'habit avec une indicible joie, et, redoublant d'austérité, sa vie ne fut plus qu'un long miracle. Elle observa un silence de trois années, sans l'interrompre autrement que pour aller à l'église et se confesser. Notre-Seigneur lui apparut à cette époque et la combla des dons surnaturels qui en ont fait une des plus grandes saintes de l'Église.

L'enfer, jaloux de tant d'innocence, excita dans cette âme une horrible tempête : l'esprit impur assaillit Catherine des tentations les plus honteuses, et de lubriques fantômes hantèrent son imagination. En vain essaya-t-elle de noyer ces feux immondes dans ses larmes : il lui fallut subir, comme l'Apôtre, un long et humiliant combat. A la fin, le divin Maître lui apparut pour la consoler : « Où étiez-vous donc, Seigneur, » lui dit-elle, « que vous m'ayez ainsi abandonnée ? » — « J'étais auprès de toi, » lui répondit le Sauveur, « et je prenais plaisir à te voir résister et combattre. » Paroles consolantes pour toute âme aux prises avec le démon de l'impureté ! Cette vision dissipa l'orage, et Catherine ne goûta plus qu'extases et transports.

Cependant la charité l'obligea de se produire : elle soigna jusqu'à leur mort deux femmes, l'une affligée d'un hideux cancer, l'autre lépreuse, qui toutes deux payaient d'injures son inépuisable dévouement. Pour vaincre ses répugnances, l'héroïque vierge baisait leurs plaies infectes. Une fois même elle but l'eau dont elle s'était servie pour les laver. La nuit suivante, son divin Époux vint à elle et lui permit, en récompense de sa victoire, de baiser la plaie de son Cœur.

Les Florentins, brouillés avec le pape, employèrent la pieuse Siennoise à négocier leur réconciliation : elle le fit avec plein succès. Grégoire XI habitait alors Avignon ; la sainte profita de son séjour dans cette ville pour l'engager à retourner à Rome. Le pape se rendit à son conseil.

On le voit, l'influence de Catherine fut considérable. Les papes, les cardinaux, les princes rivalisaient de respect pour elle, et l'écoutaient comme un oracle. Elle profita de son crédit pour servir Urbain VI, lorsque Raynaud des Ursins voulut venger l'excommunication de la reine Jeanne (de Naples). Catherine mourut à Rome, après avoir supporté durant quatre mois, sans jamais se plaindre, des souffrances atroces (1380). Sa vie n'avait été que de 33 ans.

Réflexion pratique. — Faisons, pour l'amour de Dieu, de vrais sacrifices, qui coûtent à la nature : des faveurs célestes en seront la douce récompense.

MOIS DE MAI.

1er Mai. — S. AMATEUR, évêque. 418.

ERS l'an 364, le vieil évêque d'Auxerre, Valérien, était appelé à bénir l'union de deux jeunes époux, riches de tous les biens de ce monde et du trésor plus précieux des vertus chrétiennes. Amateur, fils unique du sénateur éduen Proclidius, allait épouser la noble Marthe, de Langres. Il avait passé son adolescence dans les célèbres écoles d'Autun, de Lyon et de Bordeaux ; il avait complété son éducation par un voyage en Italie et en Orient ; et maintenant, pour acquiescer aux désirs de sa famille, il donnait sa main à la jeune Marthe, qui, résignée elle-même à la volonté de son père, eût préféré le voile des vierges aux riches ornements dont on la revêtit le matin de cette fête. Or, il arriva que le saint évêque, par erreur, lut sur les époux la formule en usage pour la consécration des lévites. On le fit s'apercevoir de sa méprise, et il s'empressa de la réparer ; mais les époux avaient remarqué l'incident : ils le considérèrent comme un avertissement du ciel. Le soir, Amateur dit à sa compagne : « Avez-vous compris, ma sœur, les paroles du bienheureux évêque ? » — « Oui, » répondit-elle, « et je ne peux y songer sans effroi. » — « Ne vous alarmez point, » reprit Amateur. « Peut-être DIEU a-t-il voulu par cette méprise manifester ses desseins sur nous. Auriez-vous le désir de lui consacrer votre vie ? » — « Si vous le permettiez, frère bien-aimé, » dit Marthe, « je serais au comble de mes vœux ! Je vous appartiens, et c'est du fond du cœur que je vous ai donné mon affection, par obéissance à mes parents ; mais je bénirai le Seigneur s'il daïgne me dégager des liens de la terre, pour me consacrer uniquement aux choses du ciel. » Après ce dialogue, le frère et la sœur s'endormirent d'un chaste sommeil. A quelque temps de là Valérien mourut. Les deux époux vinrent un jour s'agenouiller aux pieds de son successeur Helladius, et lui demander, l'un d'être admis au nombre des clercs, l'autre dans une communauté de vierges. « Béni soit DIEU qui vous a choisis purs et immaculés ! » dit l'évêque. « Il montre aujourd'hui qu'il avait lui-même dirigé la langue du bienheureux Valérien vous consacrant au Seigneur. » Après la mort d'Helladius, le prêtre Amateur fut demandé à grands cris pour évêque. On eût dit une émeute, tant l'impatience du peuple était vive. L'épiscopat d'Amateur fut signalé par des œuvres éclatantes. Un des clarissimes d'Auxerre, le néophyte Ruptilius, se vit frappé d'une maladie incurable pour avoir refusé son parc et sa maison à l'évêque, qui en voulait faire une basilique. D'un signe de croix Amateur le guérit et obtint du miraculé la concession qu'il demandait. Un jour, il rencontra le convoi funèbre d'un jeune enfant, qui avait été tué accidentellement sous les yeux de son malheureux père.

Touché de compassion, l'homme de DIEU fit arrêter le cortège, pria le Seigneur à deux genoux et ressuscita le pauvre petit. Ce miracle acheva le paganisme dans la contrée, et porta au loin la réputation du thaumaturge. Des multitudes de malades, d'affligés, d'infirmes, accouraient à Auxerre et assiégeaient la maison du saint évêque. L'an 418, averti d'en haut que sa fin était proche et que le gouverneur de la ville, Germain, devait lui succéder, Amateur convoque son peuple et son clergé : « Fils bien-aimés, » leur dit-il, « je vais bientôt mourir ; cherchez parmi vous un homme ferme qui soit le gardien vigilant de la maison de DIEU. » On lui répond par des sanglots et des pleurs. Il se dirige vers l'église ; la multitude le suit. Le duc Germain était là avec son escorte. L'évêque s'approche de lui : « Mon fils, » dit-il, « préparez-vous à remplir dignement votre nouveau ministère. C'est vous que le Seigneur a choisi pour porter le bâton pastoral qui va bientôt échapper à mes mains défaillantes. Et vous, » dit-il au peuple, « consentez-vous, après ma mort, à choisir librement Germain pour évêque ? » — « Amen, Amen ! » crie la foule. Interdit, tremblant, Germain n'avait pas même la force de parler. Le pontife lui conféra les ordres mineurs, et quelques jours après l'ordonna prêtre. Le 1er mai, il se fit porter à l'église et s'assit sur son trône pontifical : « C'est là que je veux mourir, » dit-il aux clercs qui l'assistaient. A cette nouvelle la multitude accourut, fondant en pleurs. « Mes enfants, » leur dit-il, « cessez vos lamentations ; le pontife que le Seigneur vous destine vaut mieux que celui qui va vous quitter. » En achevant ces mots, il expira.

RÉFLEXION MORALE. — Quelle fraîcheur et quels parfums de lis dans ce gracieux épisode de la chasteté ! Comme la vertu de ces nobles époux confond les lâches chrétiens et condamne leur mollesse !

2 Mai. — S. ATHANASE, évêque et docteur. 373.

LOUER Athanase, c'est louer la vertu même, disait son premier panégyriste saint Grégoire de Nazianze. Athanase devait être le modèle des évêques et l'admiration des anachorètes, aussi étonnant par sa piété que par sa science, et toujours digne de la haine des ennemis de la foi. Alexandrie fut son berceau, la maison de l'évêque son école. Quand il eut achevé ses études littéraires, le désir d'avancer dans les voies de la perfection le conduisit aux pieds du fameux solitaire saint Antoine. Il resta quelques années sous sa direction, et revint près du patriarche Alexandre, qui l'employa comme secrétaire. Il n'était que diacre lorsqu'il renversa, au concile de Nicée, toutes les subtilités d'Arius. Cinq mois après, le patriarche d'Alexandrie mourut en le désignant pour son successeur, et les évêques d'Égypte confirmèrent son choix. Athanase s'était caché, redoutant le fardeau de la prélature pour ses jeunes épaules, — il avait à peine trente ans ; — on ne tarda pas à découvrir sa retraite, et il fut sacré aux acclamations de tout le peuple (326). Les premières années de son

épiscopat furent assez tranquilles ; mais lorsque, rappelé de l'exil par l'empereur trop crédule, Arius voulut rentrer dans le clergé d'Alexandrie, Athanase repoussa cet hérétique et mit en fureur toute la secte. Elle remua ciel et terre contre le saint patriarche, inventant sans cesse des calomnies pour le perdre. A la fin, elle réussit : dans le conciliabule de Tyr, Athanase fut déposé par les évêques ariens, et l'empereur, pour le soustraire à leurs violences, l'envoya à Trèves dans les Gaules. L'église d'Alexandrie redemanda son pasteur ; saint Antoine et ses solitaires joignirent leurs instances à celles du peuple. Constantin, prévenu par la mort, n'eut pas le temps de rappeler l'illustre banni. Cet acte de sagesse fut l'œuvre de Constantin le jeune, son fils. Athanase, réintégré sur son siège, retrouva ses persécuteurs plus que jamais acharnés contre lui. Leurs cruautés allèrent si loin qu'il prit le parti, pour faire épargner son troupeau, de s'enfuir au désert, puis à Rome, où le pape le reçut comme un confesseur de la foi et l'empereur Constant comme un saint. Grâce à ce dernier, il put retourner dans sa ville patriarcale ; mais, après la mort de Constant, l'arianisme le fit encore déporter. A l'avènement de Julien, les décrets d'exil furent annulés. Athanase en profita. Il lui fallut reprendre pour la quatrième fois le chemin de l'exil lorsque le nouvel empereur, levant le masque, renia le christianisme, persécuta l'Église et releva le culte des idoles. A la mort de l'apostat, le patriarche d'Alexandrie recouvra sa liberté. Hélas ! au règne trop court de Jovien succéda la tyrannie de Valens. Ce fut le signal d'un cinquième orage, et le saint pontife se vit obligé de prendre encore la fuite. Pour échapper à la colère de l'empereur, il s'enterra en quelque sorte tout vivant et passa quatre mois dans le tombeau de son père. Enfin Valens, craignant une sédition à Alexandrie, donna l'ordre d'y laisser Athanase en paix. Ce grand persécuté s'endormit dans une radieuse vieillesse, le 2 mai 373, après quarante-sept ans de l'épiscopat le plus tourmenté. D'une foi profonde et inébranlable, d'une dialectique terrassante, d'un talent d'exposition incomparable, d'une pénétration qui voyait clair dans les affaires les plus embrouillées, d'une prudence que les pièges de ses

Saint Athanase. (D'après le Dominiquin.)

ennemis ne trouvèrent jamais en défaut, d'une fermeté que personne n'avait vue fléchir dans le devoir, Athanase avait acheté par un demi-siècle de travaux, de persécutions et d'exils, la gloire d'attacher son nom au triomphe de la vérité catholique sur la grande hérésie du IVe siècle.

« *Il mourut dans son lit,* » dit la légende du bréviaire romain. Il trouvait ainsi dans la mort un repos qu'il avait vainement demandé pendant sa vie aux grottes des montagnes et aux profondeurs du désert. Saint Grégoire de Nazianze prononça son oraison funèbre. « Cherchez, » s'écria-t-il, « cherchez une vertu qu'Athanase n'ait point pratiquée, une condition, un rang, un âge dont il n'ait été le modèle ! Vous êtes en foule dans cet auditoire, hommes et femmes, jeunes gens et vierges, enfants et vieillards, prêtres et peuple, moines et époux, simples et grands, riches et pauvres, travailleurs et contemplatifs. Tous vous pouvez reconnaître dans Athanase la vertu propre à votre condition. Un cénobite admirera les prodiges de mortification par lesquels il s'était affranchi des liens du corps, des servitudes matérielles, pour vaquer au jeûne et à la prière. Un autre célébrera cette voix angélique qui ne se lassait point de chanter notre divine psalmodie. Celui-ci sera touché de son amour pour les pauvres et de son infatigable charité ; celui-là contemplera avec un respectueux étonnement ce caractère intrépide qui opposait aux puissants un front d'airain, et déployait des trésors de tendresse pour les petits et les humbles. Les vierges trouveront en lui un modèle de virginité ; les époux, le plus sage des directeurs ; les solitaires, un patriarche de la solitude ; les cénobites, un législateur ; les simples, un guide ; les savants, un docteur ; les emportés, un frein ; les malheureux, un consolateur ; les cheveux blancs, un bâton de vieillesse ; les jeunes gens, un maître ; les pauvres, un aumônier ; les riches, un dispensateur; les veuves, un appui; les orphelins, un père; les étrangers, un hôte. Et ces mérites si divers ne sont que le petit côté de la gloire d'Athanase.... »

Plus haut encore que l'éloquence de saint Grégoire, l'Église catholique a élevé la voix pour glorifier la mémoire d'Athanase. Le symbole qui porte le nom de ce patriarche est aujourd'hui récité à l'office du dimanche par tous les prêtres de l'univers. Ce ne fut point assez : l'Église romaine, pour mieux consacrer la sublimité intellectuelle du pontife d'Alexandrie, a voulu lui donner le premier rang parmi les quatre grands docteurs dont la statue colossale supporte le dôme de la confession de saint Pierre. Athanase et Chrysostome pour l'Église grecque, Ambroise et Augustin pour l'Église latine, représenteront jusqu'à la fin des siècles le génie catholique, uni à la sainteté du caractère et à l'indomptable énergie de la foi.

Réflexion pratique. — « Dans ma première défense, » dit saint Paul à son disciple Timothée, « nul ne m'a assisté, tous m'ont abandonné : que cela ne leur soit point imputé ! Mais le Seigneur a été près de moi : il m'a fortifié,... et j'ai été délivré de la gueule du lion. » (II Tim., IV, 16 et 17.) Ayons en Dieu la confiance de l'apôtre, la confiance du grand Athanase, et nous éprouverons les effets de la protection divine.

3 Maï. — INVENTION de la SAINTE CROIX. 326.

L'IMPÉRATRICE sainte Hélène, mère de Constantin et presque octogénaire, avait entrepris le pèlerinage des saints lieux. Arrivée à Jérusalem, elle commença par faire abattre le temple et l'idole de Vénus qui, depuis trois siècles, profanaient le lieu où s'était accompli le mystère auguste de notre rédemption. On enleva les terres rapportées et l'on découvrit, à une grande profondeur, trois croix que les Juifs y avaient enfouies, après leur déicide, avec l'inscription trilingue de celle du Sauveur, et les clous qui avaient percé les mains et les pieds de l'Homme-DIEU. Sur laquelle de ces croix JÉSUS était-il mort? La foi sut le découvrir. Macaire, évêque de Jérusalem, les fit porter toutes trois chez une femme de la ville, atteinte depuis longtemps d'une maladie incurable. On lui appliqua successivement chacune des croix ; au contact de la troisième, la malade se leva pleine de santé. Cette même croix, dit saint Paulin, fut placée sur le cadavre d'un homme mort tout récemment, et aussitôt le défunt revint à la vie.

La pieuse impératrice se prosterna pour vénérer le bois sacré de notre rédemption. Elle envoya une part de ce précieux trésor à son illustre fils, qui fonda, pour l'y déposer, dans la ville de Rome, la belle église de Sainte-Croix. Elle fit renfermer la partie la plus considérable dans une châsse d'argent, bâtit en son honneur l'église du Saint-Sépulcre, et en confia la garde à l'évêque de Jérusalem. Le titre de la croix et les quatre clous furent apportés à Rome par sainte Hélène. Pendant le voyage, une effroyable tempête menaça le navire dans l'Adriatique. L'impératrice fit déposer quelques instants dans les flots un de ces clous bénis, et la mer se calma. Constantin en prit un pour servir de diamant à sa couronne.

On a détaché du bois adorable de la vraie croix une multitude de parcelles répandues dans tout l'univers, et l'on en détache encore. Saint Cyrille de Jérusalem y voyait, de son temps, un prodige comparable à celui de la multiplication des pains dans le désert.

Les parties les plus considérables de la vraie croix se conservent à Rome dans l'église de Sainte-Croix, et à la métropole de Paris.

L'église de Saint-Quentin en possède un fragment insigne long de onze centimètres et épais de deux et demi.

Des clous du crucifiement, un se trouve à Rome, un autre à la cathédrale de Milan, et deux morceaux d'un troisième à Paris, dans le reliquaire de la vraie croix.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Un chrétien vénère la croix : elle est le signe et le gage de notre rédemption ; un chrétien écoute la croix : elle parle renoncements et sacrifices ; un chrétien chérit la croix et aime à la baiser : elle fut le tribunal de miséricorde pour le larron pénitent, et elle sera toujours le trône de l'amour divin.

Invention de la sainte croix. (D'après le tableau de Barthel Beham, conservé à la Pinacothèque de Munich.)

4 Mai. — Le B. JEAN-BAPTISTE de la SALLE. 1719.

JEAN-BAPTISTE, fils de Louis de la Salle, conseiller au présidial de Reims, naquit en cette ville le 30 avril 1651. Il fut visiblement prédestiné à quelque œuvre providentielle. Tout petit enfant, il est attiré à l'autel par un charme invincible. Dédaignant la magistrature et les hautes charges auxquelles son père voulait le préparer, comme l'aîné de la famille, il choisit la cléricature, où l'appellent ses vertus précoces, ses dons de prière et de recueillement, de modestie et de mortification. Il reçoit la tonsure cléricale, et tout jeune est investi d'un canonicat de l'église de Reims. Il va étudier la théologie à l'université de Paris et se former à la perfection sacerdotale au séminaire de Saint-Sulpice, alors dans toute son austérité, sous M. Tronson. Il monte enfin à l'autel, à l'âge de vingt-sept ans, et revient à Reims édifier le peuple chrétien et consoler le clergé par la régularité de sa vie, la ferveur de sa piété et l'ardeur prudente de son zèle.

Le P. Barré, de l'ordre des minimes, avait fondé dans cette ville des écoles gratuites. Mme de Maillefer envoya de Rouen M. Adrien Niel pour continuer l'œuvre du fils de saint François de Paule. Jean de la Salle seconde cette pieuse entreprise, et bientôt l'inconstance de M. Niel l'oblige à la diriger lui-même. Il donne d'abord des avis aux instituteurs, puis un règlement. Il les loge près de chez lui, plus tard dans sa maison, et enfin il la quitte pour aller avec eux dans une habitation étrangère. Ce ne fut pas sans peine qu'il les retint à la tâche commencée. Ces hommes s'inquiétaient de l'avenir. Lorsque le dévoué directeur les encourageait à se livrer à la Providence, ils songeaient que cette confiance lui était facile, avec son bénéfice et son riche patrimoine. Lorsque Jean-Baptiste connut leur pensée intime, il se démit de son canonicat, vendit tous ses biens pour soulager la misère publique, et se réduisit à vivre d'aumônes.

Libre alors de toute charge comme de tout honneur, il tient son premier chapitre, il rédige ses premières règles, il expose aux regards du monde le costume de son institut. « Ce costume est toujours le même, » s'écrie un éloquent et regretté pontife, Mgr Besson ; « tels le XVIIe siècle a vu passer les premiers frères des Écoles chrétiennes, tels nous voyons leurs successeurs, avec leur grossière chaussure, leur rabat, leur manteau et leur robe fermée par des agrafes de fer. Passez, chers frères, passez à travers les peuples, drapés dans ce grave et antique manteau, dernier reste des costumes du grand siècle, qui sied si bien à votre caractère et à votre mission. Passez, vaillants mais radieux, si on vous insulte ; modestes, si on vous acclame ; toujours fidèles à l'esprit comme à l'habit du bienheureux la Salle. Vous portez depuis deux siècles, sous cette robe de bure, un cœur qui n'a jamais cessé de battre, et pour l'Église et pour la France, d'un mouvement que rien n'a pu ni interrompre ni ralentir, et vous demeurez, après tant de révolutions, les chers frères des Écoles chrétiennes !

» A peine le bienheureux a-t-il revêtu ces saintes livrées, que DIEU bénit les

Le bienheureux de La Salle faisant l'école.
(D'après un tableau de Mariani, offert à Sa Sainteté Léon XIII.)

prémices de son œuvre. La communauté s'étend, le noviciat se fonde, et, par un

premier mouvement de confiance et de popularité, voici des jeunes gens qui viennent du dehors pour apprendre de notre fondateur l'art d'enseigner les enfants du peuple. Il veulent demeurer dans le monde, mais ils veulent y vivre en maîtres chrétiens. Que ne fera pas le bienheureux pour favoriser leur vocation ! Il les accueille, il en forme une communauté nouvelle, il la discipline et il la soutient par la règle ; il l'anime de son esprit ; il donne aux paroisses de la Champagne des instituteurs séculiers vraiment dignes de la confiance publique. Voilà le premier modèle des écoles normales. Ainsi, le génie de la Salle a devancé notre siècle et deviné nos institutions. »

DIEU donne aux grandes œuvres, comme une pierre fondamentale, la croix. Elle ne manqua point à celle du bienheureux, et il en fut le martyr en même temps que le fondateur. Persécuté par les jansénistes, calomnié, trahi même par ses confrères, insulté et maltraité dans les rues, il souffrit des privations de toutes sortes.

Paris, où la Providence avait marqué pour l'avenir le siège de son institut et le centre de son apostolat universel, Paris ne réservait guère à la Salle que des contradictions. Il alla pendant douze ans du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Antoine, ouvrant des classes dans les paroisses les plus pauvres et les plus populeuses, fondant un pensionnat pour les Irlandais fugitifs, imaginant en faveur des ouvriers une école dominicale, transportant son noviciat de la ville à la campagne, partout en butte à l'envie, aux préventions et à la méchanceté. Tout se tourne à la fois contre lui. Ses amis l'oublient, ses premiers protecteurs meurent ou l'abandonnent ; la corporation des maîtres écrivains, tremblant pour son industrie, déchaîne contre lui des hommes puissants ; l'autorité ecclésiastique le dépose de sa charge de supérieur ; et à peine y est-il rétabli sur les instances de ses frères, que les procès s'engagent devant la juridiction civile ; le Parlement le condamne ; c'en est fait, il faut fermer l'école de Saint-Sulpice, il faut transférer à Rouen ce noviciat déjà transplanté tant de fois. Il s'installe dans cette ville avec douze frères, sans autres ressources assurées qu'une allocation de dix-sept sous par jour.

Le plus grand désir de la Salle était de fonder une école à Rome. L'humble frère qu'il envoie demeure vingt-quatre ans dans la ville éternelle, sans argent, sans protection, seul au milieu de toutes sortes de tentations et de découragements, n'ayant pour se consoler que sa correspondance avec le bienheureux.

Et que dire des pénitences volontaires que le pieux la Salle ajoute à tant d'épreuves qu'il faut subir ? Son estomac délicat se révolte devant la nourriture grossière de la communauté : il le réduit par la diète. Sa mortification n'a point de cesse : le jour il porte un cilice, et il dort la nuit sur une chaise ou à plate terre. Son vêtement est le plus usé ; il a pour tout meuble un Nouveau Testament, une Imitation de JÉSUS-CHRIST, un crucifix et un chapelet.

Le bienheureux, toujours humble, avait à peine fondé son institut qu'il cessa, nous l'avons dit, d'en être le supérieur. On le vit alors le dernier des frères et le plus obéissant de tous : il ambitionnait, comme une faveur, d'éplucher les légumes, de laver la vaisselle, de balayer les immondices ; et il n'eût pas osé recevoir une visite ni proférer un mot sans permission.

En 1714, il fut forcé de reprendre le gouvernement de la congrégation, mais trois ans plus tard il décida ses enfants à lui rendre la liberté. Il en profita pour se préparer à la mort, dans cette chère maison de Saint-Yon où il avait ramené ses novices chassés de Paris. Il mourut méconnu, délaissé, persécuté, comme meu-

rent les saints que DIEU prédestine à vivre en œuvres durables et à pulluler en une postérité sans fin (7 avril 1719). Aujourd'hui ses fils, au nombre de douze mille, répandus dans le monde entier, dirigent d'innombrables écoles. Leur dévouement obscur et désintéressé mérite la récompense de DIEU, la reconnaissance du peuple et l'admiration de tous.

Jean-Baptiste de la Salle a été proclamé *bienheureux* par Léon XIII le 14 février 1888

RÉFLEXION PRATIQUE. — Après le prêtre, rien n'est nécessaire dans une paroisse comme l'instituteur chrétien : soyons dévoués, par nos paroles et nos œuvres, aux écoles catholiques.

5 Mai. — S. PIE V, pape. 1572.

DEUX religieux dominicains cheminaient à travers la Lombardie, distribuant la parole évangélique aux populations qu'ils rencontraient. Un jour, dans le village de Bosco, un jeune pâtre vint à eux, dont la physionomie ouverte et intelligente les frappa : il se nommait Michel. Dès ses plus tendres années, il désirait se donner à DIEU, mais la pauvreté de sa famille l'en empêchait. La Providence, qui en avait fait un vase d'élection, l'envoyait aux fils de saint Dominique. « L'enfant les accosta d'une voix timide, et les surprit par la maturité de son jugement. La vocation, encore inaperçue aux yeux mêmes de la plus tendre sollicitude, allait se révéler à son insu dans ce naïf entretien, à ce point, que les religieux lui demandèrent s'il voulait continuer la route avec eux, lui promettant de l'initier à leurs études, et même de le faire entrer dans leur ordre, si plus tard il s'en rendait digne.

» L'enfant, ému de voir prévenir ainsi la passion secrète de son jeune cœur, accepta leur offre avec joie : tous les sentiments de la nature semblèrent céder sans effort à la voix divine. Il courut vers son père et sa mère, s'agenouilla, implora leur bénédiction, et, s'attachant au pan de la robe de l'un des dominicains, les suivit d'un pas ferme et léger. C'est ainsi qu'il les accompagna jusqu'au couvent de Voghère, à sept lieues de Bosco. » (1)

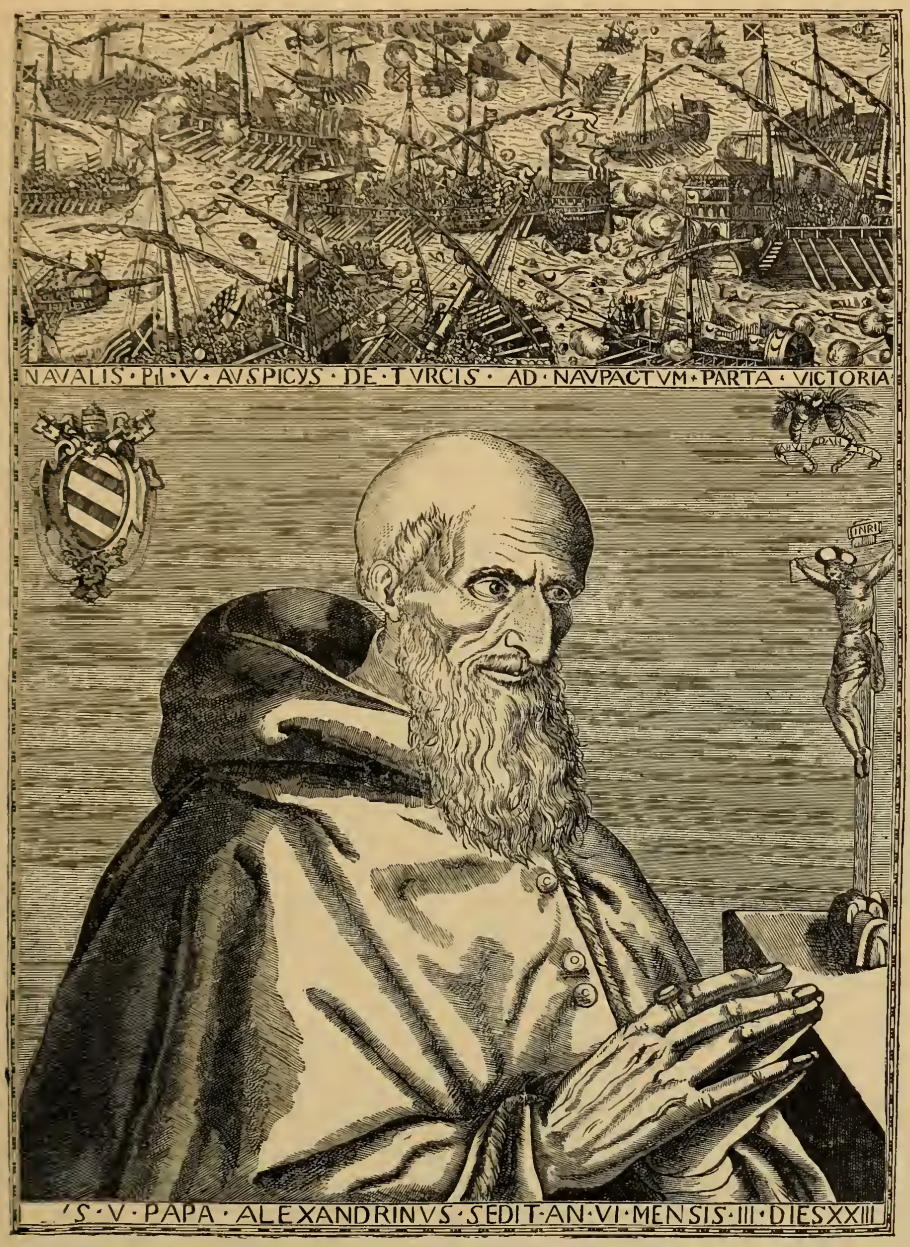
Tels furent les humbles commencements de celui qui devait être l'immortel Pie V. Il appartenait à la noble famille des Ghislieri, que les guerres civiles du XVe siècle avaient réduite à la dernière misère. Après avoir étudié chez les dominicains, il entra dans leur ordre, reçut la prêtrise, professa la philosophie et la théologie, fut maître des novices et prieur dans plusieurs maisons. Austère et détaché, il s'appliqua partout à faire vivre l'esprit du fondateur saint Dominique.

Il avait cinquante-quatre ans lorsque, malgré ses larmes et ses prières, Paul IV le fit évêque de Sutri. L'année suivante, il fut élevé à la dignité cardinalice, puis transféré de Sutri, déjà transformé, à Mondovi, où ses travaux et ses exemples détruisirent les abus et apportèrent la paix. A la mort de Pie IV, le sacré collége l'élut pape, sur la désignation de saint Charles Borromée, et il prit le nom de Pie V.

Le nouveau pontife inaugura son règne par de grandes libéralités envers les pauvres. Avec sa fiévreuse activité il porta sur le trône pontifical une rigueur de

1. De Falloux, *Hist. de S. Pie V.*

discipline qui rappelait les premiers siècles de l'Église. S'imposant à lui-même le



Saint Pie V et la bataille de Lépante. (D'après une gravure italienne du temps.)

régime du cloître, il bannit le luxe, corrigea les mœurs, réforma le clergé, obligea les évêques à la résidence, resserra la clôture des religieuses, mit partout en

vigueur les décrets du concile de Trente, et en publia le catéchisme, ainsi qu'un bréviaire et un missel nouveaux.

Au dehors, il travailla de toutes ses forces à combattre l'hérésie. En Allemagne, aux Pays-Bas, en France, les catholiques reçurent de lui, avec ses conseils, des secours d'hommes ou d'argent pour s'opposer à la réforme.

Les infidèles, conduits par Sélim II, s'étaient emparés de l'île de Chypre et menaçaient l'Europe. Pie V, pour les arrêter, fit appel aux princes chrétiens. Philippe II, roi d'Espagne, et Venise firent avec lui presque tous les frais de la croisade. Le 7 octobre 1571, les armées navales se rencontrèrent dans le golfe de Lépante. Les Turcs, complètement battus en quatre heures de combat, perdirent deux cents galères, vingt-cinq mille hommes et dix mille prisonniers. Quinze mille chrétiens enchaînés sur les navires ennemis recouvrèrent la liberté. Cette victoire, qui mit fin aux envahissements des Turcs, fut attribuée à la sainte Vierge, dont les fidèles imploraient la protection, au moment de la bataille, en récitant le rosaire. Pie V, pour en perpétuer le souvenir, institua la fête de *Sainte Marie de la Victoire*, dont Grégoire XIII fit, deux ans plus tard, *Notre-Dame du Rosaire.*

En Pie V les qualités privées n'étaient pas moins remarquables que celles de l'homme d'état. Ce grand pape réunissait chaque soir toute sa maison pour la prière en commun. Il célébrait les divins mystères avec tant de ferveur, que des hérétiques se convertirent pour l'avoir vu au saint autel. Il ne mangeait de viande que trois fois la semaine. Lorsqu'il fut malade à mort, on lui en présenta, sur la prescription du médecin, un de ses jours d'abstinence : « Voulez-vous, » dit-il en la refusant, « que, pour deux jours qu'il me reste à vivre, je viole une coutume que j'observe depuis soixante ans ? » En lui point de népotisme ni d'injustes préférences : il réservait ses faveurs pour les pauvres. Jamais il ne garda le souvenir d'une injure ; il refusa même de poursuivre un homme qui avait conspiré contre sa vie. Sa dernière maladie lui causa d'horribles souffrances pendant près de deux mois. « Seigneur ! » disait-il alors, « augmentez la douleur, mais augmentez aussi la patience. » Sa mort, qui mit en deuil le monde catholique, fut reçue avec une explosion de joie par les Turcs. Sélim II avait plus peur de ce pape que de tous les rois de la terre (1572).

Réflexion pratique. — Les papes continuent à travers les siècles l'œuvre de Jésus-Christ, dont ils sont les vicaires : ils sauvent le monde. Attachons-nous au souverain pontife comme à Jésus-Christ.

6 Mai. — S. JEAN DAMASCÈNE, docteur. 780.

JEAN, surnommé à juste titre le Thomas d'Aquin de l'église grecque, naquit à Damas, vers la fin du VIIe siècle. Son père Sergius, questeur général de l'empire sarrasin, lui donna pour précepteur un moine italien, nomma Cosmas, aussi savant que pieux, qu'il avait racheté de l'esclavage. A son école, Jean, dont l'intelligence prompte et vive avait l'essor et l'élan de l'aigle, ne tarda pas à devenir habile et vertueux. Son rare mérite lui valut la confiance du calife, qui le nomma gouverneur de Damas, la capitale de son vaste empire. A cette époque, Léon l'*Iconoclaste* ou *briseur d'images* se mit à persécuter l'Église. Jean Damascène écrivit plusieurs lettres où il défendait la foi. L'empereur, par vengeance, résolut de le trahir : il fit fabriquer par d'habiles faussaires une lettre dans laquelle Jean lui offrait de lui livrer Damas, et l'envoya au calife. Celui-ci crut à la trahison de son ministre, et sur l'heure lui fit couper la main droite. Jean courut se prosterner devant une image de la Mère de DIEU et la supplia de lui rendre sa main, promettant de l'employer désormais à écrire ses louanges et celles de son divin Fils. Sur cette promesse, il s'endormit. Pendant son sommeil, la bonne Vierge lui apparut et le guérit. A son réveil, une ligne rouge marquait sur le tour du poignet la trace circulaire du coup de sabre. Bientôt toute la ville retentit du miracle. Le calife vint lui-même : « Quel médecin t'a guéri ? » demanda-t-il à son ministre. « Aucun autre que la Reine du ciel, » répondit Jean. Le prince contemplait avec stupéfaction la cicatrice miraculeuse et les flots de sang qui avaient coulé sous le fer du bourreau. « Ce n'est pas toi, » dit-il enfin, « c'est l'empereur de Byzance qui est un traître. Je crois à ton innocence ; reprends tes fonctions accoutumées. » Jean ne voulait plus des honneurs du monde : il distribua ses biens aux pauvres et aux églises, et alla faire profession de la vie monastique, en compagnie de son ancien maître, à la laure de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Bientôt son éminente vertu le rendit cher à ses supérieurs, qui le jugèrent digne du sacerdoce. Après son ordination, il reprit avec une nouvelle ardeur l'étude des Écritures, et composa des livres aussi beaux que solides pour convaincre les hérétiques et instruire les fidèles. Ses ouvrages se succédèrent avec une étonnante rapidité. Toujours sur la brèche, Jean Damascène était partout où se rencontraient les ennemis de la foi. Les manichéens, sous le nom de pauliciens, pullulaient en Syrie, protégés par les califes en haine de la foi chrétienne. Pour les empêcher de séduire les fidèles, Jean écrivit un dialogue où il réfuta avec une logique inflexible tous leurs systèmes impies. Les eutychéens, les monothélites, les nestoriens, étaient en même temps l'objet de ses poursuites ardentes. Ainsi employait-il sa main miraculée à défendre la Mère de DIEU, sa bienfaitrice, et son Fils JÉSUS-CHRIST.

Mais il ne se contentait pas d'écrire. Pour soutenir les fidèles en butte à la

persécution, il parcourut la Palestine, alla même à Constantinople, sans se laisser effrayer par la puisssance de l'empereur.

Cependant ni ses études ni ses voyages ne diminuèrent en rien sa tendre piété : le recueillement et la contemplation firent toujours ses plus chères délices.

Ce grand docteur mourut dans son humble cellule de moine à un âge fort avancé, vers l'an 780.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Ceux qui aiment DIEU et sa Mère, voyez si tout ne leur tourne pas à profit. Damascène est persécuté, condamné, atrocement mutilé : il demande un grand miracle et l'obtient ; reconnaissant, il consacre à Marie cette main droite qu'elle lui a rendue, et le sacerdoce récompense sa fuite du monde ; toute sa vie il accomplit son vœu, mais il obtient une éminente sainteté devant DIEU et la gloire des grands docteurs devant le monde chrétien.

7 Mai. — S. STANISLAS, évêque et martyr. 1079.

LE patron de la Pologne, Stanislas, vint au monde le 26 juillet 1030, près de Cracovie, dans la noble famille des Szepanowski. Fruit tardif d'une union trentenaire, il fut consacré à DIEU dès le berceau, et dans la suite il se montra digne d'un tel début. Sans goût pour les amusements du jeune âge, il n'aimait que la prière, la mortification et les bonnes œuvres. Après de brillantes études aux universités de Gnesen et de Paris, Stanislas distribua aux pauvres son immense patrimoine et résolut d'entrer dans un monastère. L'évêque de Cracovie, connaissant son mérite, mit obstacle à son dessein, l'ordonna prêtre,le fit chanoine de sa cathédrale, et le chargea du soin d'annoncer la parole de DIEU. Le jeune ecclésiastique s'acquitta de cette tâche avec un succès merveilleux ; ses discours produisirent une réforme générale dans les mœurs, et toute la Pologne lui donna sa confiance.

Le bon évêque de Cracovie, dont le désir était de voir Stanislas lui succéder, voulut, de son vivant, lui résigner son bénéfice : l'humilité du noble chanoine s'y refusa. Cependant, à la mort du pontife, il fallut bien céder aux vœux réunis du clergé, du roi et du peuple, à l'ordre formel du pape, et le sacre de Stanislas eut lieu en 1072.

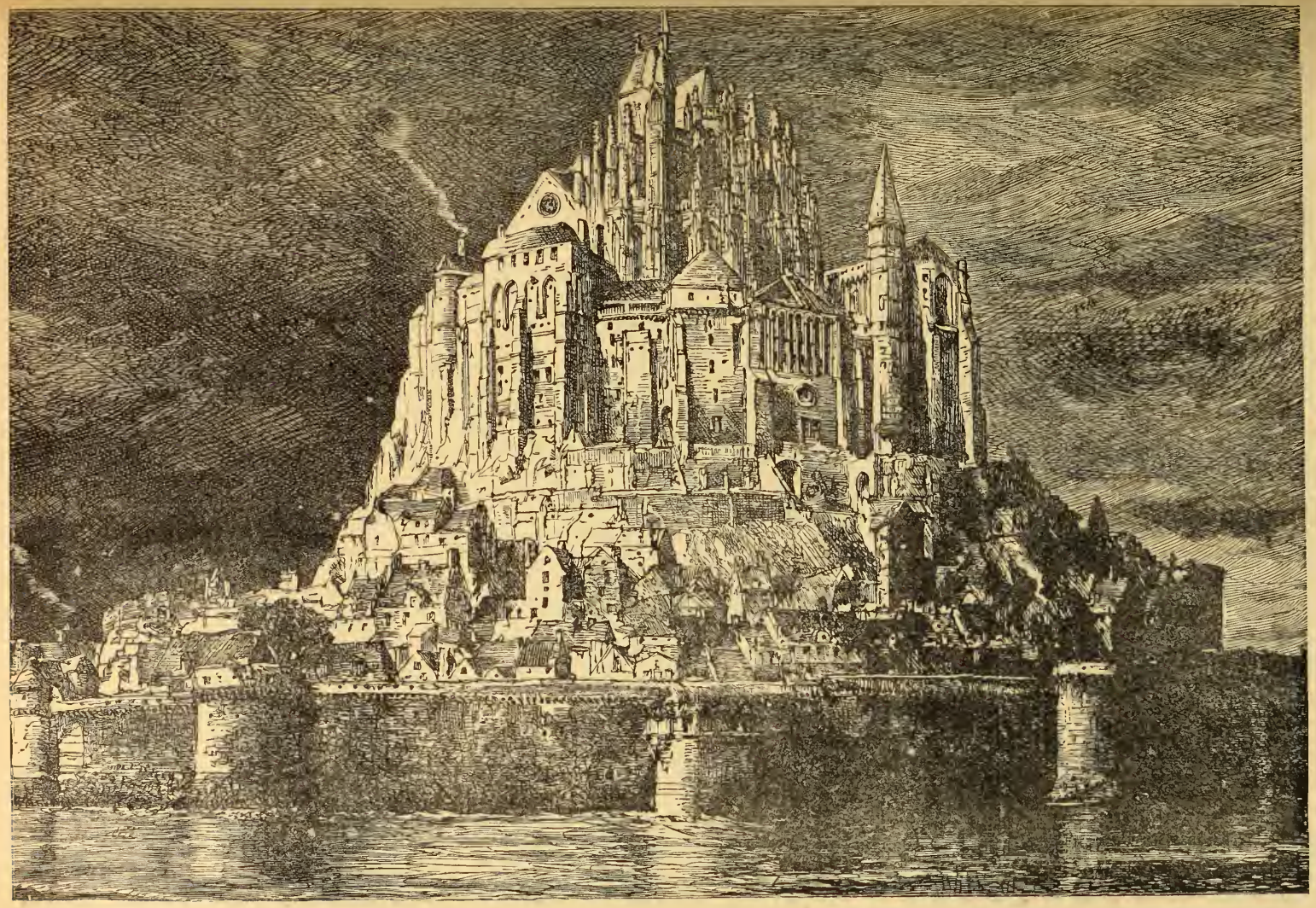
Boleslas II, qui mérita le surnom de *cruel*, gouvernait alors la Pologne. Sa tyrannie et ses débauches le rendirent méprisable et odieux à ses sujets ; il ne mettait aucun frein à ses criminelles passions. Le saint évêque eut le courage de lui reprocher le scandale de sa conduite. Ses remontrances impressionnèrent le tyran. Il parut d'abord se repentir ; mais bientôt, hélas ! il changea ses bonnes dispositions en une haine implacable contre l'homme assez hardi pour blâmer ses écarts. Par esprit de vengeance, il accusa le saint d'avoir volé une terre et le fit comparaître à son tribunal. Stanislas ne trouva que des témoins intimidés, qui n'osèrent pas le défendre. « Accordez-moi trois jours, » dit-il, « et j'amènerai le vendeur

devant vous. » Or, cet homme était mort Les juges accordèrent volontiers cette demande qui les égaya beaucoup ; mais quel ne fut pas leur effroi lorsque ce vendeur, ressuscité par les prières de l'évêque, parut devant eux, témoigna qu'il avait reçu le prix de son champ, et redescendit ensuite dans son tombeau ! Boleslas ne garda pas longtemps la salutaire impression de ce miracle. L'évêque renouvela ses avertissements, le prince les méprisa ; l'évêque menaça de l'excommunication, le prince menaça de la mort ; Stanislas lança l'anathème, Boleslas le brava ; l'évêque lui fit fermer les portes de l'église, le tyran, furieux, lui envoya ses gardes avec ordre de l'assassiner. La première troupe, frappée d'une stupeur surnaturelle à la vue de l'homme de DIEU, recula devant le crime ; une seconde fit de même ; une troisième encore. Alors le monstre s'élança lui-même, transporté de rage, se jeta sur le pontife, qui priait à l'autel pour ses ennemis, et d'un coup de sabre lui fendit la tête. Le corps du martyr, haché en morceaux, fut jeté dans les champs, comme une proie aux carnassiers ; des aigles en rassemblèrent les fragments épars, qui se rejoignirent ensuite d'eux-mêmes sans aucune trace de section (1079). Grégoire VII excommunia les meurtriers. Boleslas se moqua de cette censure ; mais, quelques années plus tard, il s'enfuit de ses états, haï, méprisé de tous, et se tua de ses propres mains (1090).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Tomber victime de son zèle dans l'accomplissement du devoir, quel enviable sort ! Mais ce n'est qu'au petit nombre que DIEU demande le témoignage du sang. Suppléez donc au martyre par la générosité de votre vie.

8 Mai. — L'APPARITION de S. MICHEL, archange. 493.

UN des riches habitants de Siponte envoyait ses troupeaux de bœufs paître sur les flancs du Gargano, à l'extrémité de la Capitanate, dans les états napolitains. Un jour, se dérobant à l'œil des bergers, un taureau des plus farouches disparut. Maître et serviteurs se mirent à sa recherche. On le découvrit enfin sur la cime la plus escarpée de la montagne, à la porte d'une grotte où personne jusque-là n'était encore monté. L'animal, en se retournant et s'élançant d'un bond, pouvait écraser les hommes qui le poursuivaient. Le maître les fit écarter ; s'abritant lui-même derrière un rocher, il banda un arc et lança contre l'animal une flèche empoisonnée. La main était sûre et le coup bien dirigé ; mais la flèche, à moitié chemin de sa course, et sans avoir rencontré aucun obstacle, revint sur elle-même avec la rapidité de l'éclair et frappa celui qui l'avait lancée. L'étrangeté du fait et la mort de ce malheureux jetèrent la consternation dans la ville. Les citoyens consultèrent l'évêque. Il ordonna un jeûne de trois jours. A la fin du triduum, un ange lui apparut et lui dit : « Je suis l'archange Michel, un de ceux qui se tiennent sans cesse devant la face du Seigneur. J'ai choisi ce lieu pour être vénéré sur la terre ; j'en serai le protecteur à jamais. » Après cette vision, l'évêque et les habitants se rendirent processionnellement sur le rocher, jusqu'à la hauteur où ils purent atteindre, et firent des prières



Abbaye du Mont Saint-Michel.

publiques en l'honneur de l'archange. A quelque temps de là, un parti ennemi vint fondre sur les campagnes voisines, menaçant la ville de Siponte. Au moment où la bataille s'engageait, vers la quatrième heure du jour, le mont Gargano s'ébranla par une secousse formidable ; de son sommet couvert d'une noire vapeur jaillissaient des éclairs et des foudres qui allaient frapper l'ennemi. Une victoire complète fut le résultat du secours miraculeux de l'archange. Depuis lors, les habitants exécutèrent des travaux qui paraissent encore aujourd'hui gigantesques, afin de pouvoir accéder plus facilement jusqu'à la cime du rocher. La grotte naturelle qu'on y trouva fut revêtue à l'intérieur de marbres précieux, et transformée en une église, dont la dédicace solennelle eut lieu le 29 septembre (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Remercions DIEU de nous avoir donné ses anges. Leur présence est douce et leur compagnie aimable : ils ne querellent ni ne parlent, mais, en silence et avec bonté, ils s'occupent à répandre dans nos cœurs la confiance et le joie ; car celui qui est la source de ces bienfaits, le Seigneur, est avec eux.

9 Mai.—S. GRÉGOIRE de NAZIANZE, évêq. et doct. 391.

UNE auréole de douceur et de suave tristesse entoure le front de saint Grégoire de Nazianze. C'est qu'il fut le fruit des pleurs et des humbles prières de sainte Nonna, sa mère. « Seigneur, » redisait sans cesse la pieuse femme, « donnez-moi un fils que je puisse consacrer au service de vos autels. » Une nuit elle s'endort dans les larmes en répétant son oraison habituelle. Un enfant d'une céleste beauté lui apparaît alors. Tandis qu'elle le contemple avec amour : « Voilà le fils que le ciel t'accorde, » lui dit une voix ; « nomme-le Grégoire, car DIEU le veut ainsi. »

Dans sa joie d'être mère d'un ministre de JÉSUS-CHRIST, Nonna oublia les douleurs de l'enfantement. A peine avait-elle reçu le nouveau-né dans ses bras que, joyeuse, elle l'offrait au Seigneur.

Sa piété lui valut de nouvelles grâces. Elle donna le jour à deux autres saints : Césaire et Gorgonia. A son époux, qui vivait dans le paganisme, elle mérita la grâce de la conversion ; après quatre ans de persévérance dans les vertus chrétiennes, de premier magistrat de Nazianze il devint son évêque, et mérita d'être honoré dans l'Église d'un culte public.

L'innocence de ses enfants était pour Nonna le trésor le plus cher. Aussi ne voulut-elle confier à personne le soin de leur première éducation. Elle-même leur apprit à lire dans la Bible, leur fit comprendre et aimer les enseignements de ce livre divin, les mena à l'église demander la force de les mettre en pratique. Là, son seul maintien inspirait à sa petite famille la crainte de DIEU. Elle était toujours à genoux ; elle ne détournait point les yeux de l'autel.

1. Darras, *Hist. de l'Egl.*

Dans une terre bien préparée le grain de froment rend le centuple. Les exemples de Nonna disposèrent Grégoire à la vertu. Malgré sa jeunesse, il fuyait les jeux redoutait le péché, savourait l'étude et la prière. Son innocence lui valut une faveur d'en haut. « Un jour, » raconte-t-il, « j'aperçus près de moi deux vierges d'une majesté surhumaine. La modestie et la simplicité de leurs vêtements, plus blancs que la neige, faisaient toute leur parure. Je tressaillis aussitôt d'un transport céleste. Mais comment rendre mon bonheur lorsque leur douce voix me fit entendre ces paroles : « Nous sommes la tempérance et la chasteté. Nous siégeons auprès du CHRIST. Donne-toi tout à nous, cher fils, accepte notre joug, et nous t'introduirons dans les splendeurs de l'immortelle Trinité ! »

Fidèle aux deux austères compagnes que le ciel lui donnait, Grégoire se livra tout entier à l'étude. Nazianze, Alexandrie, Athènes, le virent tour à tour faisant marcher de front la science et la piété. Il se lia, dans cette dernière ville, avec un jeune homme qui allait devenir célèbre lui aussi. Inséparables l'un de l'autre, attentifs à éviter les compagnies dangereuses, Grégoire et Basile ne connaissaient dans Athènes que deux rues, celle de l'église et celle des écoles. Ses études terminées, Grégoire enseigna quelque temps à Athènes, puis retourna auprès de son père, devenu évêque de Nazianze. Bientôt ses goûts pour la solitude le poussèrent au désert. Les deux amis s'y réunirent et se livrèrent avec une sainte émulation à l'étude, aux mortifications, à la prière, au travail manuel. Ils eurent à peine le temps de savourer les douceurs de leur retraite : Grégoire fut rappelé par son père, âgé de plus de quatre-vingts ans, qui l'ordonna prêtre, malgré son humble résistance, afin de l'associer au gouvernement de son église. De son côté, Basile dut se rendre auprès de son évêque, pour lui aider d'abord, pour lui succéder ensuite sur le siège de Césarée. Il voulut avoir son ami pour suffragant à l'évêché de Sasimes, mais des tracasseries civiles empêchèrent Grégoire d'en prendre possession. Il gouverna celui de Nazianze pendant la vieillesse de son père. On voulait qu'il lui succédât ; pour éviter cette charge, Grégoire alla se cacher dans le désert. Ce grand docteur avait trop de mérite pour qu'on lui permît de s'ensevelir en paix. Depuis quarante ans l'hérésie d'Arius triomphait à Constantinople. Opprimés par le patriarche hérétique Démophile de Bérée, les catholiques n'avaient pas même la faculté de se réunir ostensiblement. L'idée leur vint d'appeler Grégoire à leur secours. Munis de lettres pressantes où les évêques d'Asie suppliaient l'illustre solitaire d'accepter la mission qui s'offrait à son noble cœur, les envoyés byzantins le vinrent trouver au monastère de Ste-Thècle, près de Séleucie. Grégoire les reçut en pleurant. « Que ferez-vous, » leur dit-il, « d'un vieillard épuisé par l'âge et les maladies, dont le corps est courbé, la tête chenue, le vêtement pauvre, la bourse vide, la parole agreste et dure ? » Il crut cependant qu'il ne devait pas résister : comptant sur DIEU, il partit. La fraction catholique de Constantinople était sans crédit, sans richesses, sans influence ; elle n'eut pas même de logement à lui offrir. Il recut l'hospitalité dans une famille alliée à la sienne, et s'y tint caché plusieurs jours, étudiant, jeûnant et priant. La populace hurlait autour de sa demeure. Un jour, elle l'entraîna comme un assassin au tribunal du gouver-

neur, qui le fit relâcher. Le saint évêque disposa d'abord en chapelle la maison qu'il habitait. Bientôt il fallut l'agrandir. Ses prédications habiles et prudentes lui gagnèrent les esprits, tout Constantinople vint l'entendre, et des miracles couronnèrent le triomphe du grand apologiste. Les ariens épouvantés eurent recours à des scènes de violence. Grégoire n'y opposa qu'une patience invincible. Le peuple, redevenu catholique, ne tarda pas à le proclamer archevêque, et Théodose, en confirmant son élection, enjoignit aux hérétiques d'évacuer toutes les églises de la ville. Pour se venger, les ariens tentèrent d'assassiner Grégoire. Un jour qu'il était malade, une troupe de mauvaise mine pénétra jusqu'à son lit ; mais, au lieu d'exécuter leur mandat de mort, les meurtriers se jetèrent à genoux et demandèrent la bénédiction du pontife. Quelques mois après s'ouvrit à Bizance le deuxième concile œcuménique (381).

Grégoire voulut y faire reconnaître Paulin pour successeur de S. Mélèce au siège d'Antioche. Le rejet de son avis entraîna sa démission. Sans laisser au concile le temps de la refuser, il annonça pour le lendemain son discours d'adieux solennels à la ville de Constantinople. Quand il parut dans la basilique des apôtres, en présence de tous les évêques, devant une foule immense accourue pour l'entendre une dernière fois, il y eut un frémissement universel d'émotion : les larmes coulèrent de tous les yeux. Grégoire fit entendre en ce jour les accents de sa plus ardente éloquence : « Mes cheveux blancs m'avertissent, » s'écria-t-il, « que je dois songer au repos. Je vous en supplie donc, laissez-moi vous quitter ! Signez-moi mon congé, comme à un vétéran qui a bien servi son prince et son pays. Adieu, églises de Constantinople, demeures sacrées de la foi ! Adieu, chaire pontificale, concile des pontifes, sénat des prêtres, vous tous enfin, ministres du sanctuaire ! Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule empressée où je voyais briller les poinçons furtifs qui dérobaient mes paroles ! Adieu, ange gardien de cette église qui protégiez ma présence et qui protégerez mon exil! Et vous, Trinité Sainte, sauvez mon peuple! Que j'apprenne chaque jour qu'il s'élève en sagesse et en vertu. Mes enfants, gardez le dépôt sacré des traditions ; souvenez-vous de mes labeurs. Que la grâce de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur demeure avec vous tous. Amen ! »

Le doux et triste archevêque se retira dans la terre d'Arianze, où il avait un jardin, une fontaine et quelques arbres. Il y vécut dix ans, puis s'éteignit, à la veille du triomphe complet de la Trinité,qu'il avait si ardemment défendue (391). Les derniers mots tracés par sa main défaillante furent ceux-ci, bien dignes de couronner la vie de ce champion de la divinité de JÉSUS-CHRIST : « Je ne tremble que devant la justice de DIEU : sauve-moi dans tes bras, ô CHRIST, ô mon Roi ! »

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'amitié des saintes âmes est toujours pure ; elle mène puissamment au bien : choisissons-nous des amis vertueux.

10 Mai. — Ste SOLANGE, martyre. 880.

LA patronne du Berry, Solange, était une pieuse et ravissante jeune fille des environs de Bourges.

A peine âgée de sept ans, elle crut entendre la voix de DIEU qui lui disait : « Viens à moi, et tu seras pour toujours mon épouse. » — « Prenez-moi, Seigneur, je suis à vous, » répondit la naïve enfant. A l'extrémité du champ où elle gardait ses moutons, près du bois de Turby, sur les bords d'un charmant ruisseau, le *Ouatier*, la petite bergère s'était fait un rustique oratoire, ombragé par un vieil orme et quelques chênes, caché aux regards par une haie de vigne sauvage et d'églantiers. C'est là qu'elle se retirait pour s'entretenir avec DIEU. Chaque jour elle visitait l'église de sa paroisse ; elle communiait fréquemment ; elle méditait sans cesse le mystère de la Passion. Elle prodiguait les plus tendres soins aux pauvres, aux malades, aux affligés ; elle convertissait les pécheurs. « Jamais elle n'avait pris part à aucun divertissement public ; jamais on ne l'avait aperçue ni aux chants des bardes, ni aux joyeuses réunions de la jeunesse folâtre de son village. » Les anciens écrits nous parlent « des jeûnes, des veilles, des macérations effrayantes qu'elle imposait à son corps innocent. » Elle avait un tel pouvoir, que « son pur regard, comme autrefois l'ombre de saint Pierre, faisait des miracles et opérait des guérisons. » La modestie rehaussait en elle toutes les vertus. Lorsque, penchée vers l'onde du ruisseau pour laver le linge de sa famille, elle apercevait ses traits angéliques, elle se hâtait, dit-on, de briser ce miroir mobile, de peur d'admirer son visage.

Solange avait quinze ans. Rainulfe, le fils du comte du Berry, était alors dans la fleur de la jeunesse, beau, bien fait, vif d'esprit, mais violent et à la merci des passions. Dans ses chasses, il vit souvent la gracieuse bergère, lui parla quelquefois, s'éprit pour elle d'un amour ardent et résolut de l'épouser. La vierge refusa.

Un jour la jeune bergère, se croyant seule, commença, pendant qu'elle filait, un chant pur, lent et suave. Rainulfe, caché dans un buisson, la contemplait, attentif et ravi. Sortant de sa retraite, il s'approcha de Solange, lui renouvela ses prières et ses offres séduisantes. Il dut se retirer, emportant dans son cœur tout en flammes la blessure d'un nouveau refus.

Incapable de maîtriser son aveugle passion, il revint à cheval, par un jour de mai, bien résolu d'obtenir Solange ou de l'enlever. Promesses, prières, supplications, tout fut inutile. Exaspéré, le jeune comte veut se saisir de la bergère par la violence : elle fuit. Furieux, il s'élance sur son coursier, qu'il fait bondir sur les traces de la pauvre fille. D'un bras dont la colère double la force, il l'étreint avec violence, la met en selle avec lui et l'emporte au galop, toute en larmes et frémissante de terreur. « JÉSUS, JÉSUS, secourez-moi ! » répétait-elle sans cesse. Ils allaient franchir le ruisseau de la *Gavelle*, lorsque Solange, dans un suprême

effort, s'échappe des bras du ravisseur, glisse à terre et s'enfuit. Rainulfe, transporté de rage, fond sur la fugitive, tire son glaive, et frappe avec tant de violence que la tête si belle de la vierge roule sur le bord de l'*Ouatier*. Son sang rougit l'herbe de la prairie et l'onde du ruisseau. Morte, elle prononçait encore le nom de JESUS. On dit que le meurtrier se repentit aussitôt, et implora le pardon de DIEU, en invoquant Solange, martyre de la sainte virginité (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Sommes-nous disposés, comme Solange, à tout sacrifier à la vertu, même notre vie ? Les saints ont pour maxime : *Tout pour Dieu et notre âme ;* c'est bien le moins que nous ayons celle-ci : *Rien contre Dieu et notre âme.*

11 Mai. — S. FRANÇOIS de GIROLAMO. 1716.

FRANÇOIS de Girolamo, un grand convertisseur italien, naquit dans la terre d'Otrante, à Grottaglia, le 17 décembre 1642. Vertueux dès l'enfance, il aimait surtout les pauvres. A douze ans, les prêtres chargés de son éducation l'employèrent à catéchiser les petits enfants : il donnait ainsi de bonne heure les prémices du glorieux apostolat qu'il devait exercer pendant un demi-siècle. A Tarente, à Naples, où il étudia, ses qualités aimables et son amour de la prière le firent remarquer. Prêtre à vingt-quatre ans, il exerça dans un collège de jésuites la charge de préfet, puis se fit admettre dans leur compagnie. Après un an d'épreuve, ses supérieurs l'envoyèrent en mission avec le célèbre Père Agnello Bruno. « Ce ne sont pas des hommes, » disait le peuple en les voyant, « mais des anges du paradis, qui viennent sauver nos âmes. » Lorsque, quatre ans plus tard, François eut fait ses vœux, on lui confia le soin de préparer les fidèles de Naples à la communion générale du troisième dimanche de chaque mois. Soixante-douze coopérateurs, choisis par lui, l'aidaient dans ce ministère, l'accompagnaient dans les rues de la ville et sur les places publiques où il allait prêcher. Sa voix éloquente remuait les âmes et convertissait d'innombrables pécheurs. Les églises s'emplissaient de fidèles, on comptait les communions par dizaines de milliers. Ce succès valut à François le titre de préfet des missions du pays. Victimant son frêle corps par les jeûnes, les veilles, les disciplines et un travail continuel, le saint missionnaire évangélisa pendant quarante ans les diverses contrées du royaume de Naples. Il prêchait dans les communautés et les séminaires, dans les bourgs et les villages, dans les prisons et les bagnes ; et partout les conversions étaient nombreuses. Ses sermons étaient courts, mais d'une force irrésistible et d'une onction pénétrante. Les miracles appuyaient fréquemment ses paroles : il sondait les cœurs, annonçait l'avenir, guérissait les maladies. Un jour qu'il prêchait dans une rue, de la maison voisine une femme dévergondée chercha vainement à l'interrompre. Lorsqu'il

1. V. Mgr Guérin, *Vies des Saints illust.*

repassa plus tard à ce même endroit, on lui apprit que cette malheureuse venait de mourir. Alors, s'approchant du cadavre : « Parle, » s'écria-t-il, « où est ton âme ? » La morte parut se ranimer : « En enfer ! en enfer ! » répondit-elle d'une voix sépulcrale qui glaça d'épouvante les assistants.

Il recommandait un jour, en pleine rue, à la charité des fidèles, une femme perdue de mœurs qui lui demandait un asile où elle pût rentrer en grâce avec DIEU. Tout à coup, d'une fenêtre entr'ouverte, quelqu'un jette de l'argent aux pieds du saint. « Qui que vous soyez, » s'écrie aussitôt François, « vous venez de faire une bonne action ; prenez courage, la grâce de DIEU n'est pas loin de vous. » En effet, dès le lendemain, la personne à qui s'adressait le remercîment du bienheureux se convertit, et elle fut, dans la suite, un modèle de pénitence et de régularité.

Une pauvre femme avait porté le cadavre de son petit enfant dans le confessionnal de François. Touché de pitié, l'homme de DIEU le ressuscita et le remit sain et sauf dans les bras de sa mère.

En 1716, une cruelle maladie exerça la patience du pieux jésuite et lui ouvrit la porte du ciel. Il avait 74 ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Un zèle si merveilleux pour le salut des âmes ne nous fera-t-il pas comprendre que l'unique chose nécessaire est de sauver la nôtre ?

12 Mai. — S. ÉPIPHANE, évêque. 403.

ÉPIPHANE, le Jérôme de l'Orient, vint au monde à Besanduk, près d'Éleuthéropolis, en Palestine. Son père gagnait sa vie à labourer la terre et sa mère à filer du lin. Un riche juif, appelé Tiphon, lui laissa toute sa fortune. Épiphane fut converti, dès sa jeunesse, par le spectacle de la charité d'un moine qui s'était dépouillé de son vêtement pour en couvrir un pauvre. Sous l'impression de ce bel exemple, après avoir doté sa sœur, il distribua le reste de ses biens aux indigents, et ne garda qu'une somme modique pour acheter des livres. Il avait une véritable passion pour la solitude et les saintes Lettres. Afin de mieux comprendre le texte sacré, il étudia profondément l'hébreu, l'égyptien, le syriaque ; il avait une connaissance suffisante du latin ; il écrivait très purement le grec, sa langue maternelle. De bonne heure il se fit disciple de de saint Hilarion et devint digne d'un tel maître. Après plusieurs années passées sous sa direction dans le désert de Libye, Épiphane revint en Palestine, résolu de doter sa patrie d'établissements religieux pareils à ceux qui florissaient en Égypte. Il fonda le monastère d'Éleuthéropolis, qui devint bientôt célèbre, et s'y ensevelit dans l'étude, la prière, la mortification et le jeûne pendant trente ans. Vers 370, un ordre d'Hilarion, son vieux maître, vint l'arracher aux douceurs de la vie contemplative. L'illustre solitaire avait courageusement planté l'étendard

de la foi dans l'île de Chypre. Préoccupé du sort de sa chrétienté naissante, à la veille de mourir, il enjoignait à Épiphane, en vertu de l'obéissance qu'il lui avait jurée, d'accepter le titre de métropolitain de Salamine.

Épiphane, régulièrement élu par les évêques de l'île, se laissa consacrer à la condition qu'il dirigerait toujours son monastère d'Éleuthéropolis. L'entrevue d'Hilarion et de son disciple bien-aimé, devenu son propre évêque, fut touchante. Comme ils étaient à table, on leur servit quelques petits oiseaux. Épiphane en présenta au vieux moine. « Non, » dit ce dernier ; « depuis que je porte l'habit religieux, jamais je n'ai rien mangé qui ait eu vie. » — « Je n'en saurais dire autant, » reprit l'évêque ; « mais depuis que j'ai revêtu la robe de moine, je ne me rappelle pas m'être endormi ayant à me reprocher contre qui que ce soit une injure dont je ne lui aurais pas demandé pardon, ou un sentiment d'aigreur pour une offense que je n'eusse pas sincèrement pardonnée. » Hilarion se jeta aux genoux de l'évêque et lui dit : « Mon père, vous observez une règle plus parfaite que la mienne. » Quelques jours après, Hilarion mourut, plein de jours et de saintes œuvres. Épiphane l'ensevelit de ses mains et prononça en pleurant son oraison funèbre. Cette mort le laissa comme orphelin sur une terre nouvelle pour lui, où il devait être à la fois évêque et moine, passant tour à tour de l'état militant à l'état contemplatif, du gouvernement d'un diocèse au tête-à-tête avec DIEU. Sa vie de retraite n'avait pas développé en lui les qualités d'un administrateur. Aussi l'histoire lui reproche-t-elle, outre son excessive crédulité, quelques empiètements de juridiction regrettables. Mais il rachetait ces défauts par un savoir éminent. Son *Anchoratus*, où il expose la doctrine chrétienne, son traité *contre toutes les Hérésies*, qu'il intitulait lui-même *la boîte aux remèdes*, parce qu'on y trouvait la réfutation des erreurs opposées aux dogmes religieux, sont des ouvrages d'une grande valeur.

Sur la fin de sa vie, Épiphane était allé combattre les fauteurs de l'origénisme à Constantinople. Il ne devait plus revoir son bien-aimé diocèse. Assis sur le tillac du navire, comme s'il eût été averti d'en haut du sort qui l'attendait, « il se mit à raconter aux deux prêtres qui l'accompagnaient les diverses circonstances de sa vie, les périls qu'il avait courus, les voyages qu'il avait entrepris et les nombreuses luttes dont sa longue carrière avait été traversée. Ce récit se prolongea jusqu'au coucher du soleil. En ce moment, le ciel s'obscurcit, le vent s'éleva et les flots s'agitèrent. Le saint évêque annonça que la tempête durerait deux jours et deux nuits. « Mais rassurez-vous, » dit-il aux matelots, « le navire abordera heureusement au port. » Après ces paroles, l'illustre vieillard fut pris d'une défaillance. On le porta sur un lit. Quand il reprit ses sens, il fit placer sur son cœur le livre des évangiles, croisa les bras, et demeura dans une sorte de prostration qui dura jusqu'au matin du troisième jour. Selon la prophétie qu'il avait faite, la tempête s'était calmée. Le soleil se levait radieux à l'horizon. Épiphane se réveilla comme d'un long sommeil et demanda de l'encens. Il le fit brûler par ses prêtres et dit : « Mes enfants, prions. » Agenouillés près de sa couche, les prêtres priaient et pleuraient en silence. Enfin il leur fit signe de s'approcher, les embrassa et leur

dit : « Adieu, mes bien-aimés. Soyez heureux sur cette terre. Vous n'y verrez plus Épiphane. » A ces mots, il expira (403). Le navire, en abordant à Salamine, n'apportait plus qu'un cercueil, autour duquel tous les habitants de l'île de Chypre vinrent répandre leurs prières avec leurs larmes. Ils avaient perdu un père, et l'Église un de ses plus illustres et plus saints docteurs (1).

Réflexion Pratique. — Sans la charité, votre religion est vaine. Adoptez donc la règle de saint Épiphane : Ne souffrez jamais que personne s'endorme, le soir, ayant au cœur quelque chose contre vous, et ne vous livrez jamais vous-même au sommeil, ayant au cœur quelque chose contre le prochain.

13 Mai. — S. JEAN le SILENCIEUX, évêque. 558.

Jean, de Nicopolis en Arménie, reçut une éducation foncièrement chrétienne. La mort de ses parents le mit, tout jeune encore, à la tête d'une fortune considérable. Comme son cœur n'était pas au monde, il fit bâtir une église dans sa ville natale et fonda un monastère où il se retira. Les religieux qui partageaient sa solitude admirèrent sa sagesse, son humilité, sa douceur, et par-dessus tout son grand amour du silence. Il les dirigeait depuis dix ans, lorsque l'archevêque de Sébaste, qui connaissait son mérite, le donna pour évêque aux habitants de Colonie. Sans rien changer à sa vie de prière et de mortification, le saint religieux fut pasteur accompli. Prêchant d'exemple autant que de parole, il fit fleurir le piété parmi ses diocésains. Au bout de neuf ans d'épiscopat, fatigué des tracasseries que lui suscitait son beau-frère Pasinique, gouverneur de l'Arménie, Jean résolut de quitter son siège. Il s'embarqua secrètement pour la Palestine, visita les saints lieux et se retira dans la laure de saint Sabas. L'abbé, ne le connaissant point, l'employa au service des maçons qui bâtissaient l'hôpital du monastère. Jean fit le métier de manœuvre avec une admirable simplicité. Il travaillait dans un silence absolu, l'âme recueillie, le visage serein. A cette première épreuve ses supérieurs connurent sa vertu : ils lui confièrent le soin de recevoir les étrangers. Dans cette charge, son amour du silence doubla sa discrétion, la vertu propre d'un frère hôtelier. Saint Sabas comprit bien vite que son nouveau disciple avait le goût de la haute contemplation. Il lui permit d'aller vivre dans un ermitage séparé.

Jean, renfermé dans sa cellule, y passait jusqu'à cinq jours sans prendre aucune nourriture, uniquement occupé des choses du ciel. Après trois ans de cette vie angélique, on le nomma économe du monastère. Le recueillement de son âme ne perdit rien dans les occupations distrayantes de ce nouvel emploi. Au bout de quatre années, saint Sabas, extrêmement édifié des vertus de Jean, le conduisit à Jérusalem dans l'intention de le faire ordonner prêtre. Pour sortir de ces con-

1. Darras, *Hist. gén. de l'Egl.*, t. X et XI.

jonctures, l'humble moine confia son secret au patriarche, qui déclara, sans découvrir le mystère, qu'il ne pouvait pas élever ce religieux au sacerdoce. Affligé de cet incident, saint Sabas priait humblement le Seigneur de l'instruire sur les dispositions de son disciple. Un ange lui apparut : « Console-toi, » lui dit-il ; « Jean est un vase d'élection ; mais celui qui est déjà évêque ne peut point recevoir la prêtrise. » L'abbé reprocha doucement au religieux l'excessive réserve dont il avait usé à son égard. Jean, qui se voyait découvert, voulut quitter la laure. Son supérieur ne le lui permit pas. Il rentra donc dans sa cellule, et y passa quatre ans sans parler. Il vécut ensuite dans le désert de Rube, sans autre nourriture que des fruits et des racines. Après neuf ans, saint Sabas le ramena au monastère, où il continua sa vie de mortification et de silence pendant quarante années encore. Il mourut en 558, à l'âge de cent cinq ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — *Là où les paroles abondent,* dit l'Esprit-Saint, *le péché ne manque pas.* Mettez en pratique cette sentence d'or de saint Bernard : « Il faut limer deux fois ses paroles avant d'ouvrir la bouche ; et la lime, c'est le silence. »

14 Maí. — S. BONIFACE, martyr. 305.

AGLAÉ, fille d'un proconsul romain, jouissait d'une immense fortune. Soixante-quinze intendants administraient ses domaines sous les ordres d'un chef, nommé Boniface, qui menait avec elle une vie scandaleuse. L'heure de la persécution ayant sonné, l'illustre matrone songe à se convertir. Elle mande son favori : « Un moyen d'obtenir le pardon de nos péchés, » lui dit-elle, « c'est d'honorer les saints qui souffrent et meurent pour JÉSUS-CHRIST. Va donc en Orient, où sévit la persécution, et apporte-moi quelques-unes de leurs pieuses reliques. » Boniface prend de l'or, des chevaux, des parfums, et se dispose à partir. « Si l'on vous apporte mon corps pour celui d'un martyr,» dit-il en prenant congé d'Aglaé, « lui ferez-vous bon accueil ? »

En chemin, il se prive de vin et de viande, résolu, lui aussi, d'expier son passé. A Tarse, il laisse à l'hôtellerie ceux qui l'accompagnaient, et se rend tout seul à la place publique, où l'on torture des chrétiens : il fend la presse des curieux, s'agenouille devant les saints athlètes, baise leurs plaies, les encourage à souffrir. « Quel est cet homme ?» demande le juge. — « Je suis chrétien, » répond Boniface. — « Ton nom, te dis-je. » — « Je le répète : je suis chrétien. » On le fouette, on le déchire jusqu'aux os, on lui enfonce sous les ongles des roseaux aigus ; et comme il ne cesse de bénir DIEU, on lui verse dans la bouche du plomb fondu. Il supporte tous ces tourments avec une admirable sérénité. La foule en est émue : « Il est grand, le DIEU des chrétiens ! » s'écrie-t-on de toutes parts. Et l'on renverse l'autel des idoles en menaçant le proconsul lui-même, qui s'échappe effrayé. Le

lendemain, il fait jeter Boniface dans une chaudière remplie de poix bouillante : un ange l'en retire sain et sauf, et plus de cinq cents idolâtres se convertissent. Alors le tyran lui fait trancher la tête.

Cependant les compagnons de Boniface ont appris son martyre. Ils accourent au lieu du supplice, achètent à prix d'or sa dépouille et l'apportent à Aglaé. La noble convertie fait ériger un oratoire où elle conserve les restes sanctifiés de Boniface, et elle ne songe plus qu'à racheter son âme par la pénitence et les bonnes œuvres.

Réflexion pratique. — Boniface était resté charitable, au sein même des plus déplorables faiblesses : les prières des pauvres qu'il avait secourus l'introduisirent dans le ciel par la glorieuse porte du martyre. L'aumône, dit saint Ambroise, est comme un autre baptême qui efface les souillures de l'âme. Si donc quelqu'un pèche après avoir été baptisé, il lui reste à se purifier par l'aumône.

15 Mai. — S. ISIDORE, laboureur. 1170.

L'Église, qui canonise les rois, aime aussi à couronner de l'auréole de la sainteté les petits et les humbles. Parmi ces derniers, Isidore, le grand patron de l'Espagne, est au premier rang. Il vint au monde à Madrid, dans une famille pauvre mais vertueuse. Élevé dans la crainte de Dieu, il pratiqua dès l'enfance la piété, la patience, l'humilité, la charité. Lorsqu'il fut en âge de choisir un état pour gagner sa vie, le jeune Isidore se mit au service d'un gentilhomme en qualité de laboureur. Il exerça cette profession jusqu'à la fin de ses jours. Exact, obéissant, fidèle à tous ses devoirs, ce saint agriculteur n'allait chaque jour à la charrue qu'après avoir entendu la messe et dévotement prié Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Dieu montra combien sa religion lui était agréable. Des ouvriers l'accusèrent auprès de son maître de venir trop tard au labour. Il se disculpa en montrant qu'il faisait plus d'ouvrage que personne. Les accusations continuèrent néanmoins, et son maître résolut de le surveiller.

Or, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il aperçut Isidore en compagnie de deux anges resplendissants de lumière qui travaillaient avec lui ! Le gentilhomme comprit que le temps donné à la dévotion n'est pas un temps perdu, et, plein de vénération pour son digne serviteur, il n'écouta désormais aucune plainte contre lui. Un jour qu'Isidore priait dans l'église Ste-Madeleine, on vint lui dire qu'une de ses bêtes de somme allait être dévorée par un loup, s'il n'accourait promptement à son secours : « Allez en paix, mes enfants, » répondit le saint ; « il en sera ce qui plaît à Dieu. » Et il continua sa prière. Lorsqu'il arriva aux champs, il trouva sa bête saine et sauve et le carnassier mort à côté d'elle.

Isidore avait pour les pauvres des attentions touchantes. Il ménageait chaque jour sur sa propre indigence de quoi donner à de plus nécessiteux que lui; et plus d'une

fois DIEU fit des miracles pour favoriser sa charité. Un jour qu'il ne lui restait plus rien à distribuer, un mendiant survint, demandant l'aumône. Tout triste de le laisser partir à jeun, Isidore commande à sa femme de regarder si la marmite est vide. Elle l'était en effet. Il l'invite à y regarder encore. Cette fois elle se trouvait remplie jusqu'au bord. Et joyeux, il régala le pauvre affamé.

Dans la campagne où il labourait, Isidore fit jaillir miraculeusement une fontaine en frappant la terre de son aiguillade, afin d'étancher la soif de son maître. Bien plus, il ressuscita la fille de ce gentilhomme.

Ce pauvre laboureur à gages et sa pieuse femme, imitatrice fidèle de ses vertus, devinrent, sans s'en douter, l'admiration de toute l'Espagne, et ils conquirent pour les siècles la vénération du monde. Isidore s'endormit dans la paix du Seigneur le 15 mai 1170, à l'âge de soixante ans. Madrid l'honore comme son patron.

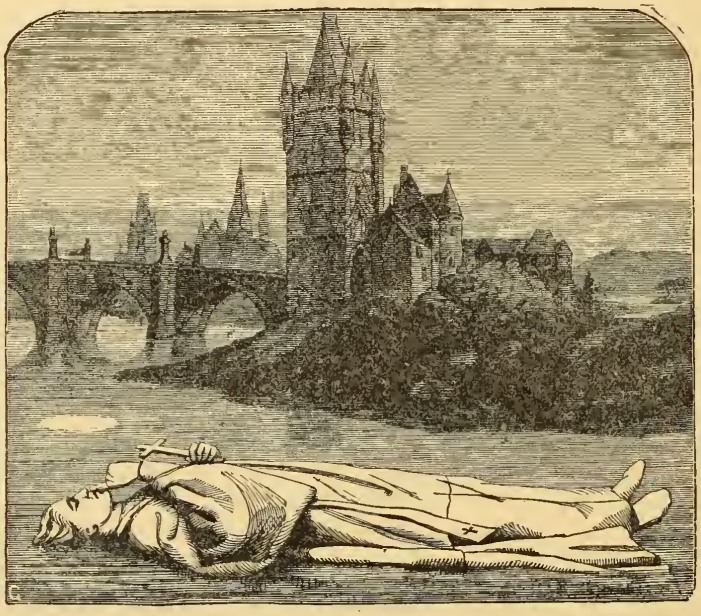
RÉFLEXION MORALE. — S'ils veulent aimer DIEU, les petits et les humbles ont part à ses faveurs signalées tout comme les grands. Ne jugez point ni n'estimez les hommes sur leur position, mais plutôt sur leurs vertus. Le ciel couronne les bons laboureurs et condamne en même temps les mauvais rois.

16 Mai. — S. JEAN NÉPOMUCÈNE, martyr. 1383.

PARMI les martyrs du secret de la confession, Jean, de Népomuck en Bohême, est le plus célèbre. Il naquit vers 1330, fit ses études à Staaze, et les couronna des degrés de docteur en théologie et en droit canon à l'université de Prague. Une fois prêtre, il reçut l'ordre de se livrer à la prédication. Dès le début, ses succès furent tels qu'on ne tarda pas à le nommer chanoine de Prague, et que l'empereur Wenceslas voulut l'avoir pour prêcher à la cour : mission périlleuse, vu les désordres et la cruauté de ce prince. Le jeune chanoine s'en acquitta aux applaudissements de tous. L'empereur lui offrit, comme récompense, un évêché, puis, sur son refus, une riche prévôté. Jean, qui ne tenait ni aux honneurs ni aux richesses, n'accepta que les fonctions plus modestes d'aumônier à la cour. Il eut à diriger la conscience de l'impératrice. Jeanne de Bavière était une princesse vertueuse ; par les soins du pieux chanoine elle fit des progrès étonnants dans les voies de la perfection. L'amour de DIEU lui était d'autant plus nécessaire que Wenceslas, jaloux jusqu'à l'absurde, la faisait cruellement souffrir. Une idée sacrilège hanta l'esprit de l'empereur : forcer Jean à lui révéler les confessions de l'impératrice. Il le fait venir. Saisi d'horreur, l'homme de DIEU expose dignement les graves motifs de son silence. Wenceslas, habitué à voir ses caprices servis par des esclaves, n'écoute rien, se dépite, et congédie brusquement ce prêtre qui ose lui résister. Jean comprit ce silence calculé d'un maître vindicatif : sa perte était résolue.

Quelques jours plus tard, l'empereur en débauche donnait l'ordre d'embrocher son cuisinier, pour le punir d'avoir mal préparé son rôti. Pas une protestation ne

s'élevait contre une telle barbarie. Népomucène accourt ; il se jette aux pieds du tyran et le conjure de revenir sur sa décision. Pour toute réponse, l'empereur le fait conduire au cachot. Cependant il ne tarde pas à l'élargir et à l'inviter à sa table. C'était pour renouveler auprès de lui sa coupable tentative. Lorsqu'ils furent seuls : « Vous pouvez, » dit-il, « me rendre sans inconvénient le service que je vous demande ; je m'engage sur l'honneur à vous garder le secret. Si vous persistez à me désobéir, vous vous exposez aux plus cruels supplices, et même à la



Martyre de saint Jean Népomucène.

mort. » — « Sire, » répond l'aumônier, « il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. » Wenceslas le condamne à d'atroces tortures : on l'étend sur un chevalet, avec des torches ardentes on lui brûle les flancs. A force de prières, l'impératrice obtint sa grâce, et le martyr eut le courage de reparaître à la cour. Averti du ciel que sa fin était proche, il redoubla de zèle en chaire et au saint tribunal. Un soir que Népomucène rentrait au palais, l'empereur lui renouvela ses instances, et, les voyant inutiles, commanda de le jeter dans la Moldau. Le

corps du saint, recueilli sur le rivage, fut inhumé dans l'église des religieux de la Pénitence (1383). Lorsqu'on ouvrit son tombeau, trois siècles et demi plus tard (1719), la langue du martyr s'était conservée fraîche et vermeille comme celle d'un homme vivant.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Tout confesseur est prêt à dire avec saint Augustin : « Ce que j'ai appris en confession, je ne le sais pas plus que si je ne le savais pas du tout. » Ayons confiance au ministre de JÉSUS-CHRIST, ouvrons-lui notre âme en toute sécurité.

17 Maí. — S. PASCAL BAYLON, franciscain. 1592.

PASCAL Baylon, né en 1540 à Torre-Hermosa, dans le royaume d'Aragon, était fils de pauvres cultivateurs, qui l'employèrent dans son enfance à garder les troupeaux. Ne pouvant aller aux écoles, il portait un livre avec lui, et priait ceux qu'il rencontrait de lui apprendre ses lettres. Au sortir du premier âge, il se loua comme berger chez un riche propriétaire. La vie des champs offrait toutes sortes de charmes à cette âme innocente et pieuse : il admirait DIEU dans la nature et le bénissait dans ses œuvres ; on le voyait souvent à genoux, sur le gazon, sous quelque arbre, ou au bord d'un ruisseau limpide, pendant que son troupeau broutait l'herbe de la vallée. Sobre, modeste, charitable, il avait acquis sur ses compagnons une grande et salutaire influence : il corrigeait leurs erreurs, apaisait leurs querelles, dissipait leur ignorance, secouait leur paresse. Tous le respectaient comme un maître et le vénéraient comme un saint.

A vingt ans, Pascal résolut d'embrasser un état de vie plus austère. Un de ses amis voulut l'en dissuader. Pour toute réplique, le jeune pâtre frappa trois fois la terre de sa houlette en disant : « Puisque tu doutes de ma parole, du moins seras-tu convaincu par l'effet ? » Aussitôt trois fontaines jaillirent à ses pieds. Il entra chez les franciscains déchaussés de Valence. On lui offrit de le mettre au nombre des religieux de chœur : il ne voulut être que frère lai, pour remplir les plus bas offices et se sanctifier dans les humiliations. Dès lors il s'élança comme un géant dans sa voie, pratiquant la règle dans toute sa rigueur, appliqué nuit et jour à l'œuvre de sa perfection. Son jeûne était perpétuel. Deux planches lui servaient de lit et une pierre d'oreiller. Trois fois le jour il se disciplinait jusqu'au sang ; une haire et une chaîne de fer achevaient en lui l'immolation du vieil homme. Ses oraisons presque continuelles étaient souvent accompagnées d'extases. DIEU donna d'ailleurs à cet esprit illettré une telle ouverture pour les choses d'en haut que l'humble frère put écrire d'admirables traités sur DIEU, l'Incarnation, la grâce, les anges, la prière, et les divers degrés de la perfection chrétienne. L'archevêque de Valence, Jean de Ribera, qui les avait lus, disait : « A quoi servent nos études, puisque les simples qui se contentent de prier en savent plus que nous qui pâlissons sur les livres ? »

Chaque saint a ses dévotions préférées. Celles de Pascal étaient une confiance toute filiale envers Marie et un ardent amour du saint sacrement.

Un jour le saint fut député vers le général de son ordre, à Paris. Il chemina pieds nus et en habit de moine à travers la France, alors couverte de huguenots. Plusieurs fois la populace l'accueillit par des huées, ou même à coups de pierres et de bâtons. Lui ne s'en retourna qu'avec le regret de n'avoir pu cueillir dans son voyage la palme du martyre. Rentré dans son monastère, il se remit paisiblement à ses travaux accoutumés. Lorsque la mort vint les interrompre et l'introduire dans la gloire, il avait cinquante-deux ans (1592). A la cérémonie de ses funérailles, pendant que le prêtre élevait l'hostie sainte, le mort ouvrit les yeux, et, chose admirable, dans son tombeau de marbre il les conserve toujours ouverts et brillants, comme s'il était encore en vie.

RÉFLEXION MORALE. — La vie de saint Pascal est une touchante démonstration de cette maxime du Sage : *Dieu communique ses secrets aux âmes simples* (1).

18 Mai. — S. FÉLIX de CANTALICE. 1587.

ENCORE un pâtre qui devient un saint. Félix, né en 1513 à Cantalice, dans les États du pape, garda les troupeaux dès son enfance. Alors, pour satisfaire ses goûts de piété, il traçait une croix sur l'écorce d'un arbre et priait là des heures entières. A douze ans, son père le mit au service d'un gentilhomme nommé Picarelli. Sans rien négliger de ses devoirs, le petit domestique demeura fidèle à ses dévotions. Outre ses nombreuses prières vocales, il offrait à DIEU, tout en travaillant, de candides et suaves oraisons. Le souvenir des souffrances de JÉSUS-CHRIST touchait tendrement son cœur. Lorsqu'on lui demandait s'il savait lire, il répondait : « Je ne connais que six lettres, cinq rouges et une blanche : les rouges, ce sont les cinq plaies de notre Sauveur ; la blanche, c'est la sainte Vierge. » Humble, doux, charitable et gai, Félix ne sut jamais être méchant. Si quelqu'un l'insultait : « DIEU fasse de vous un saint, » répliquait-il d'un ton aimable. Lorsqu'il connut la vie des Pères du désert, craignant l'insuffisance de ses bonnes œuvres pour son salut, il ne songea qu'à imiter ces grands modèles. Un jour qu'il méditait sur les moyens à prendre, deux taureaux dont le dressage lui était confié prirent peur, le renversèrent, et firent passer le soc de la charrue sur son corps. Il se releva sans autre mal que ses habits en lambeaux, mais décidé cette fois à quitter le monde. C'était vers l'an 1540 : Félix avait alors vingt-sept ans. Le bouvier dit adieu à son maître et frappa au couvent des capucins de Citta-Ducale. En lui donnant la robe, le supérieur lui montra le crucifix et l'exhorta à imiter ce divin modèle par une vie de renoncements et d'humiliations. Félix, attendri jusqu'aux larmes, sentit dans son cœur

1. Prov. III, 32.

un désir véhément de s'attacher lui-même à la croix par la pratique des grandes vertus de l'ordre séraphique, l'humilité, la pénitence, la pauvreté. En 1545, il fit les vœux de frère convers. Quatre ans après, ses supérieurs, qui le considéraient déjà comme une vivante image de leur bienheureux père, l'établirent quêteur au couvent de Rome, et il exerça cet emploi pendant quarante ans. Lorsqu'il partait pour la quête : « Allons, mon frère, » disait-il à son compagnon, « le chapelet à la main, les yeux à terre et l'esprit au ciel. » Il parlait rarement, mais toujours avec une extrême douceur et une profonde humilité. Les enfants qui le rencontraient dans la rue prenaient plaisir, par espièglerie, à le saluer à la manière monacale : « *Deo gratias*, frère Félix, *Deo gratias !* » Lui, ravi et pleurant de joie, répondait plus fort : « *Deo gratias !* DIEU vous bénisse, mes enfants ; *Deo gratias !* » « Pourquoi, » lui disait-on, « allez-vous pieds-nus ? » — « Pour marcher plus à mon aise, » répondait Félix avec une douce jovialité. Le bon frère quêteur avait la permission de distribuer une partie des aumônes qu'il recevait. Il en profitait pour visiter les malades et leur rendre les plus humbles services. En même temps l'onction pénétrante de sa parole attendrissait les pécheurs et disposait les mourants au repentir et à la résignation. Frère Félix garda sa fonction jusqu'à la fin de sa vie, parce que, disait-il, « un bon soldat doit mourir l'épée à la main, et un âne sous sa charge. » Il rendit paisiblement son âme à DIEU le 18 mai 1587.

RÉFLEXION PRATIQUE. — A ces savants dont les hautes spéculations laissent le cœur sec et froid, je préfère mille fois l'ancien bouvier, l'humble lai, le pauvre quêteur Félix, qu'un *Deo gratias* fait fondre en larmes. Qu'est-ce que notre vie, et que faisons-nous sur la terre si nous n'aimons pas DIEU ?

19 Mai. — S. PIERRE-CÉLESTIN, pape. 1296.

PIERRE-CÉLESTIN, le futur pape abdicataire, était le dernier des douze enfants d'un simple laboureur de la Pouille, en Italie. Après avoir étudié, il se retira sur une montagne déserte, où il vécut trois années dans les exercices de la pénitence. Quelques personnes de piété, qui découvrirent sa retraite, le décidèrent à se rendre à Rome pour recevoir la prêtrise. A son retour, il prit l'habit de l'ordre de Saint-Benoît dans le monastère de Fiesole et obtint de son abbé la permission de vivre en solitude dans une caverne du mont Murrone. Il y reçut toutes les faveurs des âmes contemplatives, mais seulement après de violentes épreuves, qu'il surmonta par l'obéissance à son directeur. Lorsque les bois qui environnaient son ermitage furent abattus, Pierre passa sur le mont Magella. Deux disciples s'étaient joints à lui. Ensemble ils bâtirent des cellules et goûtèrent le bonheur du désert. La nuit, ils veillaient et priaient ; le jour, ils travaillaient. Bientôt les visiteurs arrivèrent nombreux. Craignant l'esprit de dissipation, Pierre gravit le sommet de la montagne, et s'enferme dans une grotte à peine accessible. Un immense concours ne tarde pas à s'y faire, qui l'oblige

de retourner à Murrone, où il bâtit un monastère sous la règle et selon l'austérité primitive de Saint-Benoît. Il y vivait paisiblement au milieu de ses frères, lorsqu'un jour trois évêques et deux notaires apostoliques viennent à lui, porteurs d'un message du sacré collège. Les ambassadeurs romains trouvent un vieillard couvert de haillons, amaigri par les jeûnes, succombant déjà sous le poids des années et des travaux de la pénitence. Ils ploient les genoux devant lui. Ne comprenant rien à cette scène, lui-même s'agenouille devant eux. Lorsqu'il apprend l'objet de leur visite, de la surprise il tombe dans la désolation. Il essaie de fuir ; le peuple du voisinage accourt et l'arrête. Il est réduit à partir pour occuper le trône pontifical, et il s'intronise sous le nom de Célestin V.

Cependant le nouveau pape eut beau faire construire dans son palais une cellule de bois semblable à celle qu'il avait dans le désert, il regrettait toujours sa douce retraite. Bientôt il se persuada qu'il était incapable de gouverner l'Église ; après cinq mois de règne, il assembla les cardinaux en consistoire, à Naples, fit devant eux son abdication et retourna vers ses chères montagnes.

Malgré lui, le pape démissionnaire pouvait susciter des difficultés à son successeur Boniface VIII. Celui-ci le fit venir et lui demanda, pour éviter des troubles dans l'Église, à s'enfermer, avec deux religieux de son ordre, dans la forteresse de Fumone. Célestin acquiesça volontiers au désir du pontife : « Jamais, » disait-il, « je n'ai souhaité autre chose au monde qu'une cellule ; on me l'a donnée : je suis content. » Après dix mois de retraite, DIEU l'appela au ciel pour récompenser sa rare vertu (19 mai 1296). Boniface VIII lui fit faire de magnifiques funérailles, et des miracles éclatants s'opérèrent à son tombeau.

RÉFLEXION MORALE. — Une âme vraiment humble descend du trône plus joyeusement qu'elle n'y monte. Loin de se cramponner aux honneurs, elle est toujours prête à s'appliquer l'injonction du Seigneur, en Isaïe : « Descends, assieds-toi dans la poussière, vierge, fille de Babylone ; assieds-toi sur la terre ; il n'y a pas de trône pour la fille des Chaldéens ! » (1)

20 Mai. — S. BERNARDIN de SIENNE.

NÉ à Massa-Carrara, Bernardin, que son éloquence tout apostolique fit surnommer la *trompette du ciel*, était de l'illustre famille siennoise des Albizeschi. Orphelin dès l'enfance, la vertueuse Diane, sa tante, l'éleva dans une tendre piété envers DIEU, une grande dévotion à la Sainte Vierge, et une ardente charité pour les pauvres. Un jour qu'elle laissait un mendiant se retirer sans aumône : « Pour l'amour de DIEU, tante, donnez-lui ma part, » dit le bambino tout ému ; « je ne dînerais pas s'il souffrait la faim. » Ses oncles paternels l'appelèrent à Sienne pour y faire ses études. Il étonna ses maî-

1. Isaïe, XLVII, 1.

tres par l'ouverture et la pénétration de son esprit. L'angélique pureté de sa vie les étonna bien davantage. Un jour qu'un voluptueux cherchait à souiller l'innocence de Bernardin, l'écolier le dénonça à ses camarades, et excita si bien leur indignation qu'ils poursuivirent ce misérable à coups de pierres. Les plus vicieux n'osaient tenir leurs mauvais propos devant cet ange incarné : « Silence! » disaient-ils, « voici Bernardin. » Après avoir étudié les sciences, la philosophie, la théologie et le droit, le pieux jeune homme concentra son attention sur l'Écriture sainte. A cette source divine il puisa l'ardent désir de se sanctifier soi-même en se dévouant aux œuvres de miséricorde. Dans cette pensée, il voulut être membre de la confrérie des disciples de la Vierge à l'hôpital de la Scala ; et lorsque la ville de Sienne fut infectée de la peste, on vit le noble hospitalier de vingt ans grouper ses confrères autour de lui, les soutenir par son exemple, les animer par ses exhortations, et persévérer jusqu'à la fin dans l'exercice de ses périlleuses fonctions au chevet des pestiférés. A cette école du dévouement Bernardin fixa sa vocation, et bientôt après il entra chez les franciscains de la primitive observance, où il prononça ses vœux le 8 septembre 1404, à l'âge de vingt-cinq ans. Il reçut l'ordre de se livrer au ministère de la prédication évangélique. La faiblesse et l'enrouement de sa voix parurent d'abord un obstacle à sa mission apostolique, mais il obtint d'en être délivré par l'intercession de la Mère du Verbe incarné. La parole de DIEU, sur ses lèvres, était un feu qui consume tout ce qu'il approche. « Bernardin, » disait-on, « est un charbon ardent. » Il s'appliquait surtout à inspirer le dégoût du monde et l'amour de JÉSUS-CHRIST. Sa parole retentissait comme un tonnerre pour réveiller les hommes endormis dans la vanité et le mensonge, et les élever aux désirs des biens éternels. Le nom de JÉSUS, écrit en lettres d'or sur un petit tableau qu'il présentait à son auditoire, résumait tous ses discours. Il avait des hardiesses de langage, des élans inaccoutumés, qui déconcertaient le vulgaire. On le dénonça au pape Martin V comme un téméraire agitateur des consciences. Le pontife, prévenu par d'habiles mensonges, le fit comparaître devant lui, et le condamna sans explication à garder pour toujours le silence. L'humble religieux se soumit sans dire un mot pour justifier sa conduite. Cette attitude fut pour le pape un trait de lumière : dans le zélé prédicateur il vit le saint et lui rendit sa liberté. Plus tard, il voulut le faire évêque de Sienne ; mais alors Bernardin ne montra pas la même docilité : il refusa, comme il refusera dans la suite les évêchés de Ferrare et d'Urbin, qui lui seront offerts par Eugène IV. Son unique ambition était de donner des âmes à DIEU. Il prêcha dans presque toute l'Italie, et partout sa parole portait des fruits. A la suite de ses exhortations, les hommes lui abandonnaient leurs instruments de jeux, et les femmes, leurs fards et leurs parures. Les Guelfes et les Gibelins, qui mettaient alors tout à feu et à sang, suspendirent eux-mêmes leurs discordes.

En 1438, Bernardin fut élu vicaire général de son ordre. Il en profita pour le réformer et l'étendre. Son administration réussit à tel point qu'il porta le nombre de ses monastères de vingt à deux cents. Après cinq années, il se démit de sa charge, reprit le cours de ses prédications, et ne s'arrêta que pour tomber de

fatigue sur sa pauvre couche, et y mourir le 20 mai 1444. Six ans plus tard, Nicolas V le canonisait.

Réflexion pratique. — Bernardin, condamné par le pape sur de faux rapports, garda le silence : il n'en fallut pas davantage pour éclairer son juge. Faisons parler nos bonnes œuvres et nos vertus, plutôt que notre langue.

21 Maï. — S. HOSPICE, reclus. 581.

Hospice, dont le berceau nous est inconnu, fit son noviciat de la vie ascétique près des solitaires d'Égypte, et vint au pays de France mettre en pratique les beaux exemples dont il avait été l'heureux témoin. Il trouva près de Nice, à l'extrémité de la Provence, une vieille tour abandonnée qui lui parut très propre à son dessein de vivre en ermite; il s'y enferma. Chargé de chaînes pesantes, vêtu d'un cilice hérissé de pointes, il ne rompait son jeûne que pour manger quelques racines amères et quelques dattes. Il travaillait une partie du jour à des ouvrages de feuilles de palmier ou de joncs, et consacrait à la prière le reste de son temps et ses veilles presque continuelles. Le bruit qu'un homme merveilleux habitait la vieille tour se répandit bientôt sur toute la côte, et l'on vint de partout voir le solitaire d'Occident, qui surpassait peut-être en austérités les anachorètes de l'Orient. La foule obligea le saint ermite à murer l'entrée de sa masure : il n'y laissa qu'une étroite fenêtre, assez élevée, par où il recevait sa maigre pitance et répondait aux visiteurs.

Favorisé du don de prophétie, l'homme de Dieu annonça l'invasion des Lombards dans les contrées voisines des Alpes. Sur son avis, les paysans se retirèrent dans les villes et sur les montagnes, pour se soustraire à la fureur des barbares. Il donna le même conseil aux religieux d'un monastère voisin de son ermitage, qui venaient souvent s'édifier près de lui. Les moines voulurent l'amener à s'enfuir avec eux : « Mettez-vous à l'abri de la tempête, » leur dit-il, « et ne soyez pas en peine de moi ; je serai maltraité, mais on ne m'ôtera pas la vie. » Vers l'an 575, les barbares se répandent le long des côtes de Gênes et de Provence. Une bande, qui se dirige du côté de Nice, arrive jusqu'au pied de la tour, et quelques soldats l'escaladent et l'envahissent. Désappointé de n'y trouver qu'un homme chargé de chaînes qu'ils prennent pour un scélérat, ils le maltraitent et lui demandent quel est son crime. « Je suis un misérable couvert d'iniquités, » leur répond le saint. Alors l'un d'eux lève son sabre pour lui fendre la tête, mais son bras demeure immobile et raidi. Le meurtrier, tremblant de peur, tombe à genoux et implore sa victime. Hospice fait le signe de la croix. Le barbare se relève guéri et converti. Dans la suite il reçut le baptême et fit profession au monastère voisin.

La tranquillité revenue, la vénération pour le saint anachorète alla toujours croissant. De toutes parts on accourait à son ermitage, et des miracles éclatants le

rendirent célèbre par toute la France et l'Italie. Un bourgeois d'Angers y recouvra l'ouïe et la parole ; un aveugle-né y trouva la vue. De l'Orient même vinrent des malades qui s'en retournèrent en louant le Seigneur et en publiant la sainteté du nouveau thaumaturge.

Cette vie d'étonnantes austérités touchait à sa fin. Un visiteur demandait au vénérable reclus comment il avait pu tant souffrir : « DIEU, à qui j'offre ma pénitence, » répondit-il, « m'a soutenu et fortifié. D'ailleurs me voici maintenant au bout de mes travaux : je vais jouir du repos que le bon DIEU m'a promis. » Trois jours après, sentant la mort venir, il ôte ses chaînes, se met à genoux et reçoit les sacrements ; puis, étendu sur une planche, les mains levées vers le ciel, il s'endort dans la paix du Seigneur, le 21 mai 581.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les plus grands saints évitaient, autant qu'ils le pouvaient, le commerce des hommes, pour être tout à DIEU dans la solitude. Comment aimons-nous si peu la retraite ? Aurions-nous le privilège, que n'ont pas eu les saints, de n'être pas plus exposés au milieu du monde que dans le désert ?

22 Mai. — Ste JULIE, vierge et martyre. 439.

LE 19 octobre 439, Genséric, roi des Vandales, entrait à Carthage en vainqueur. La capitale de l'Afrique fut pillée, ses édifices publics rasés jusqu'aux fondements. Un édit ordonnait à tous les citoyens d'apporter au farouche monarque ce que chacun possédait de meubles précieux, d'or, d'argent, de pierreries. La cité conquise avait un sénat célèbre dans tout l'univers. Genséric réduisit les patriciens en servitude et les fit vendre à l'encan. Julie, une jeune patricienne, fut achetée par un marchand d'esclaves, nommé Eusèbe. Cet idolâtre respecta la vierge de JÉSUS-CHRIST, et lui permit de suivre les pratiques de son culte. Elle supporta la servitude avec patience et résignation, finit même par chérir son état pour l'amour de Notre-Seigneur, qui n'avait pas dédaigné de revêtir la forme d'esclave. Fidèle et vigilante dans tous ses devoirs, elle se mortifiait comme un ermite et priait comme un ange. Eusèbe comprit bien vite qu'il possédait en elle un trésor. Il l'emmena dans un voyage qu'il faisait en Gaule. Lorsque le navire qui les portait fut près de la Corse, Eusèbe le fit approcher de la pointe septentrionale, appelée aujourd'hui Cap-Corse, et ordonna de jeter l'ancre. A ce moment les insulaires célébraient un sacrifice en l'honneur de leurs divinités, et se préparaient à immoler un taureau. Le marchand descendit sur le rivage et se joignit à eux. Julie se tint à l'écart, ne voulant point participer à cette fête idolâtrique. Mais elle laissa échapper quelques paroles où elle déplorait l'aveuglement et l'extravagance des païens. C'en fut assez pour allumer la colère du gouverneur Félix. Il proposa d'abord au marchand d'esclaves de lui échanger cette chrétienne, offrant en retour quatre jeunes et robustes prisonniers. Eusèbe refusa le marché : « Me donneriez-vous toute votre fortune, » répondit-il, « vous ne

me paieriez pas cette fille.» Le gouverneur invita Eusèbe à un banquet et commanda de l'enivrer. Pendant qu'il dormait du sommeil de l'ivresse, des soldats s'emparèrent de la vierge : « Renonce à ton DIEU, » lui dit Félix, « adore les nôtres, et je te promets la liberté. » — « Je me garderai bien, » répond la jeune fille, « d'acheter ma liberté par une lâche apostasie ; d'ailleurs, en servant JÉSUS-CHRIST je suis libre. » Le gouverneur, considérant cette réponse comme une insulte, ordonne que Julie soit souffletée, flagellée, traînée par les cheveux, et enfin crucifiée. La vierge, tout heureuse de donner à sa foi le témoignage de son sang, mourut ainsi du supplice de son divin Époux.

Des religieux de l'île Marguerite vinrent prendre son corps et l'ensevelirent dans leur abbaye. En 766, on le leva de terre pour le transférer à Brescia, en Italie.

RÉFLEXION MORALE. — De nobles jeunes filles s'affectionnant, comme Julie, aux basses fonctions des servantes, voilà un spectacle permanent dans l'Église de JÉSUS-CHRIST. C'est qu'en revêtant la forme des esclaves, DIEU nous a donné l'exemple des humiliations volontaires ; et, après lui, les âmes généreuses les recherchent pour son amour.

23 Maí. — S. CRISPIN de VITERBE, capucin. 1750.

UNE pauvre femme de Viterbe mena un jour son fils Crispin, âgé de cinq ans, devant l'image miraculeuse de la Quercia et lui dit : « Regarde, mon enfant, voilà ta mère. Je te donne à elle aujourd'hui ; honore-la comme ta protectrice, aime-la toujours de tout ton cœur. » Cette parole fit sur l'enfant une telle impression qu'il jeûna, dès lors, aux fêtes de la Sainte Vierge, et plus tard tous les samedis de l'année. Après avoir étudié la grammaire chez les jésuites, Crispin fit l'apprentissage de cordonnier. Chaque semaine on lui donnait une petite pièce d'argent. Il en achetait les plus belles fleurs du marché pour les offrir à la madone. Sa piété le portait souvent à interrompre son sommeil pour prier, à dormir sur la terre nue et à prendre la discipline. A vingt-cinq ans, il entra chez les franciscains et se fit admettre parmi les frères lais. On l'employait à quêter, à bêcher le jardin, à soigner les malades. Quand il fut profès, on l'envoya comme cuisinier au couvent de Tolfa. Il avait organisé dans sa cuisine un autel de la Vierge, qu'il ornait des plus belles fleurs. De Tolfa, où une épidémie lui avait offert l'occasion d'opérer plusieurs miracles, Crispin fut envoyé à Rome, toujours pour la cuisine, avec sa chapelle et ses fleurs. Les plus grands personnages, les cardinaux, le pape lui-même, voulurent voir le bon frère Crispin. Il les recevait avec une aimable naïveté, faisant toujours preuve d'une piété pleine de sens. Ces visites néanmoins blessaient sa modestie : pour les fuir, il changea de monastère. Monte-Rotondo le posséda quelque temps, Orviéto le reçut après. Les habitants de cette ville lui devinrent tellement sympathiques qu'ils ne permirent pas à ses supérieurs de le changer encore de résidence. Lorsque ce

n'était plus lui qui venait quêter, les portes ne s'ouvraient pas, et les pauvres capucins avaient à subir la grève des aumônes. Ils rappelaient alors en toute hâte frère Crispin, qui trouvait partout l'accueil d'un père rentrant dans sa famille. Ces témoignages d'affection n'enflaient point le cœur de l'humble religieux. Lorsqu'il traversait la foule : « Allons, mes enfants, » s'écriait-il, « faites place à l'âne des capucins ! » — « Où est donc cet âne ? » lui dit un jour un homme qui ne le connaissait pas. — « Ne vois-tu pas que je porte le bât ? » répondit le saint en montrant sa besace. Quelqu'un lui demanda pourquoi il allait toujours tête nue : « C'est parce qu'un âne ne porte pas de chapeau, » répliqua-t-il avec une joviale humilité. Vers la fin de sa vie, après avoir quêté quarante ans à Orviéto, les supérieurs de l'ordre l'appelèrent à Rome, pour qu'il pût s'y reposer un peu avant de mourir. Ses bons amis d'Orviéto le réclamèrent encore et le reçurent comme un prince. Il s'en plaignit à sa manière : « Vaut-il la peine, » dit-il, « qu'on fasse tant de bruit pour un pauvre âne usé ? » Crispin mourut en 1750, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante-sept de vie religieuse.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Voyez comme la vertu rend aimable et sympathique. Quelle bonne humeur et quelle simplicité charmante dans ce bon frère Crispin ! Comme lui, soyons humbles et dévots à la Sainte Vierge.

24 Maï. — S. VINCENT de LÉRINS. 450.

VINCENT, que l'on croit frère de saint Loup, évêque de Troyes, naquit à Toul et fut élevé dans la connaissance des lettres. Après de brillantes études, il embrassa la carrière des armes et y conquit un rang distingué. Longtemps ballotté sur la mer orageuse du monde, comme il dit lui-même, il réfléchit sur les dangers que courait son âme, et, pour la mettre à l'abri des écueils de la vie présente et des feux du siècle futur, il finit par se réfugier dans le port tranquille de la religion.

Il y avait alors dans une petite île de la Méditerranée, appelée Lérins, un monastère célèbre. C'est là que Vincent fit profession de la vie ascétique. Il s'y exerça dans la pratique de toutes les vertus, devint un modèle pour ses frères, et parut parmi eux comme un astre éclatant. L'obéissance lui imposa la dignité sacerdotale, et la confiance de saint Eucher le donna pour maître aux deux fils de cet illustre sénateur.

Témoin attristé des ravages de l'hérésie, Vincent voulut prémunir les fidèles contre le funeste danger de l'ignorance religieuse. Dans ce but il composa un livre admirable qu'il publia, sans nom d'auteur, sous le titre modeste de « *Commonitorium*, ou traité d'un pèlerin en faveur de l'antiquité et de l'universalité de la foi catholique, contre les nouveautés profanes de toutes les hérésies. » Œuvre immortelle, où le savant religieux expose, dans un langage à la fois simple et théologique, les principes qui serviront de pierre de touche pour discerner le vrai du faux en matière de religion ! « L'Église de JÉSUS-CHRIST, » dit-il, « sage et

diligente gardienne des dogmes qui lui sont confiés, n'y change jamais rien, n'y diminue rien, n'y ajoute rien. Elle ne retranche pas le nécessaire, elle n'introduit point le superflu. Sans toucher à ce qui n'est pas de son domaine, elle ne laisse rien perdre de ce qui lui appartient. Elle met tous ses soins et sa prudence à traiter dignement les choses anciennes,... à veiller sur le dépôt des vérités révélées. » La sainte Écriture n'est pas l'unique fondement des vérités de la foi. Souvent il faut recourir à la tradition, et croire *ce qui a été cru par tous, partout et toujours*. L'Église, par cette règle, a condamné les donatistes et les ariens. Mais comment reconnaître la vraie tradition ? Les Pères l'ont consignée dans leurs ouvrages. On tiendra pour certain et avéré ce que tous ou la plupart ont constamment admis et publiquement affirmé Quant aux propositions enseignées par un seul docteur, ou contrairement aux autres, il faut les mettre au rang des opinions incertaines et destituées de la sanction d'une croyance universelle, publique et dominante.

Par son petit volume, indispensable introduction aux études théologiques et modèle presque continu d'élégante latinité, Vincent est une des gloires de l'Église universelle. Cet humble grand homme s'éteignit pieusement vers le milieu du Ve siècle. La révolution profana ses reliques au monastère de Lérins.

Réflexion morale. — Aimer le monde, c'est faire preuve d'ignorance ou de lâcheté. Ne savez-vous pas que sa malice et ses scandales l'ont fait maudire de Jésus-Christ ? Si le monde vous plaît, dit saint Augustin, c'est que vous voulez toujours vivre dans le péché.

25 Mai. — S. GRÉGOIRE VII, pape. 1085.

Hildebrand, né à Soana, en Toscane, était fils d'un charpentier. Son intelligence et son amour de l'étude engagèrent un de ses oncles, abbé d'un monastère, à se charger de son éducation. Il répondit aux soins de ses maîtres et devint une des plus brillantes espérances de l'Église.

Lorsque Grégoire VI partit pour l'Allemagne, après s'être démis de la papauté, le jeune Hildebrand l'accompagnait. Ils passèrent à Cluny. L'abbé du monastère, devinant les éminentes qualités de ce jeune clerc, le détermina providentiellement à rester avec lui : l'éducation sévère d'un cloître plein de sa ferveur primitive devait former l'âme du futur pontife. Cluny le conserva sept ans ; il y fut toujours un modèle accompli.

La réputation de science, d'intégrité, de sagesse du moine Hildebrand, s'étendit hors du monastère, et l'évêque de Toul, Brunon, devenu le pape Léon IX, voulut l'avoir pour conseiller. Il lui confia la direction du monastère de Saint-Paul, à Rome, et le créa cardinal. Envoyé en France pour l'extirpation des abus, ce prêtre austère y combattit les vices avec une ardeur implacable, et, dans un concile tenu à Tours, il força le fameux Bérenger à rétracter ses erreurs. Sous les papes Victor II, Étienne IX, Nicolas II et Alexandre II, le grand cardinal conserva la plus haute

influence : il fut l'âme de leurs conseils ; nulle mesure importante n'était prise sans lui.

A la mort du dernier, la multitude le demanda pour pape, et, d'un commun

Saint Grégoire VII. (D'après un portrait du Musée britannique de Londres.)

accord, le Sacré Collège se rendit aux vœux du peuple. Il fut proclamé sous le nom de Grégoire VII (1073). L'ambition des grands et les désordres du clergé avaient mis l'Église dans un état déplorable. Pour l'affranchir et la réformer, il fallait un bras de fer. Dans un concile tenu à Rome, Grégoire posa les règles de cette

réforme si nécessaire, et il mit toute son énergie à les faire passer dans la pratique universelle. Nul pape, depuis les apôtres, ne déploya peut-être un pareil courage pour procurer la liberté de l'Église ; nul sûrement ne soutint de plus rudes travaux, ne souffrit de plus amères tribulations pour la cause de la vérité. L'empereur Henri IV, irrité d'un décret qui lui enlevait l'investiture des bénéfices ecclésiastiques, poussa l'esprit de vengeance jusqu'à faire attenter aux jours de Grégoire. Le pape, qui dut son salut à l'amour de son peuple, cita l'empereur à comparaître devant lui pour répondre des crimes dont on l'accusait de toutes parts. Henri fit déposer Grégoire dans le conciliabule de Worms. Un bulle d'excommunication fut lancée alors contre l'insolent monarque, et les princes allemands l'obligèrent à se soumettre, sous peine de le démettre. L'empereur alla trouver le pape à Canossa pour se faire absoudre. Grégoire, doutant de sa sincérité, le fit attendre trois jours avant de l'admettre. Il l'avait bien jugé : à peine absous, le tyran retourne en Allemagne, la rage dans le cœur, et prépare une expédition contre l'Italie. Le pape l'excommunie une seconde fois ; l'empereur fait de nouveau déposer Grégoire et vient à Rome, à la tête d'une armée formidable, protéger l'intronisation de l'antipape Wibert (1080). Arraché aux fureurs impériales par le noble chef des Normands, Rober Guiscard, le saint pontife se retire d'abord au Mont-Cassin, puis à Salerne, où le saisit la maladie qui devait le mener au tombeau. En présence des cardinaux assemblés, il protesta que toujours, dans ses actes, il avait eu en vue le bien de l'Église et la réforme des mœurs : « J'ai aimé la justice, » s'écria-t-il, « et j'ai haï l'iniquité : voilà pourquoi je meurs en exil. » Ce grand soutien de l'Église et de la société mourut saintement le 25 mai 1085, après douze ans de pontificat ; et DIEU, pour répondre d'avance à toutes les calomnies qui devaient essayer de flétrir sa mémoire, glorifia sa tombe par d'éclatants miracles.

La vie de Grégoire VII ne fut pas seulement celle d'un grand pape, elle fut encore celle d'un grand saint. Les faits surnaturels y prirent une place tellement considérable, que ses ennemis les plus acharnés furent contraints d'en reconnaître l'existence, tout en cherchant à les expliquer par l'intervention du démon et la puissance de la magie. Quelques jours après son sacre, comme il cfficiait pontificalement à l'église du Sauveur, on vit une colombe planer sur sa tête durant la consécration. Un des officiers de la comtesse Mathilde fut subitement guéri d'une grave maladie par la bénédiction du saint-père. Un autre, dans les mêmes conditions, recouvra instantanément la santé en buvant quelques gouttes de l'eau dont Grégoire s'était servi pour l'ablution des mains à la messe pontificale. Rome tout entière fut témoin d'une autre guérison miraculeuse dont le pape lui-même fut l'objet. Durant un été où les chaleurs, si malsaines dans cette ville, avaient été plus fortes que de coutume, l'homme de DIEU, atteint de la fièvre, fut, après quinze jours de souffrances, réduit à un tel état de faiblesse qu'on n'attendait plus que son dernier soupir. A trois heures de l'après-midi, l'auguste malade vit apparaître la Vierge Marie, qui lui demanda s'il avait assez souffert. « Glorieuse Dame, » répondit-il, « c'est à vous d'en juger. » La Vierge le toucha légèrement de

la main et disparut. Aucun des assistants n'avait vu l'apparition céleste. Grégoire commanda aussitôt de préparer ses ornements pontificaux, parce qu'il voulait se rendre à l'église. On crut d'abord qu'il avait le délire. Mais, se levant : « Je suis guéri, » dit-il ; et après qu'on l'eut revêtu des ornements sacrés, il se fit conduire à l'église. La guérison était complète, et le lendemain il célébra la messe pontificale en présence de tout le peuple dans la basilique de Latran.

Élevé à la première dignité de l'Église, il continua ses jeûnes perpétuels, ses oraisons ininterrompues, ses veilles studieuses : son corps était vraiment le temple du CHRIST. Avare de chacun de ses instants, il repoussait énergiquement le sommeil ; au milieu de l'abondance qui régnait autour de lui, il se condamnait à souffrir la faim, la soif, et tous les genres d'incommodité corporelle. Les ermites vont chercher dans les grottes des montagnes la solitude, l'abstinence forcée ; il eut le mérite, incomparablement supérieur, de se créer cette solitude et de pratiquer cette abstinence parmi les enfants du siècle, au milieu desquels sa condition le forçait de vivre. Il les voyait s'absorber dans les préoccupations matérielles, courir aux vanités du monde, au plaisir et au lucre ; mais lui, planant par la sublimité de la vertu dans les régions surnaturelles, il considérait la vie terrestre comme un pèlerinage et plaçait plus haut la patrie. Et pourtant, quelles n'étaient pas son affabilité pour tous, la simplicité de son accueil, la facilité de son abord ! Accessible aux serfs et aux sujets comme aux seigneurs et aux princes, il rappelait à chacun les devoirs de sa condition et de son rang. Il instruisait tous les âges, édifiait tous les auditeurs, poussait chacun dans la voie du bien, et jamais personne ne sortit de son audience sans avoir entendu une parole qui le rendît meilleur. Grégoire avait le don des larmes : durant le sacrifice de la messe, chaque matin il arrosait l'holocauste du Calvaire des pleurs de sa componction.

Il ne mangeait qu'une fois par jour. Ses convives trouvaient à sa table le luxe qui convient à la dignité pontificale, mais lui ne se nourrissait que d'herbes sauvages, de pois chiches et de légumes cuits à l'eau. Tel fut celui qui lutta contre le jeune roi Henri IV, ce type de la sensualité et de l'infamie couronnées. C'est l'un des plus frappants contrastes dont l'histoire ait consacré le souvenir. Jusqu'au dernier jour de sa vie, Henri IV traîne à travers le monde son cortège de hideuses passions et de caprices féroces; Grégoire VII, après une vie effroyablement austère et une lutte incessante contre les désordres, les vices, la corruption de son siècle, meurt pour arracher l'Église et la république chrétienne à la tyrannie d'un prince qui rêve le pontificat suprême avec un sacerdoce marié. Henri IV comptait des centaines de mille hommes sous ses drapeaux ; Grégoire VII n'avait d'autres armes que la prière et les promesses immortelles de JÉSUS-CHRIST à son Église. Le pape, il est vrai, meurt en exil, mais ne doutant point du triomphe de la justice ; vingt ans après, Henri IV finit ses jours, à Liège, dans l'opprobre de l'indigence, et son corps, par l'effet de l'excommunication pontificale, demeure cinq années sans sépulture.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Comme Grégoire VII, aimons la vérité, pratiquons la justice, et confions tout le reste à la garde de DIEU.

26 Mai. — S. PHILIPPE de NÉRI, fondateur de l'Oratoire. 1595.

PHILIPPE, de l'illustre famille florentine de Néri, fut confié tout jeune à de saints religieux, qui l'élevèrent dans les bonnes études et la piété. Son père, craignant de le voir entrer dans un monastère le mit chez un oncle, riche négociant, qui voulut le faire héritier de tous ses biens. Philippe rêvait à d'autres trésors. Après deux ans, il obtint la permission d'aller à Rome, en qualité de précepteur chez un noble florentin. Tout en formant l'esprit et le cœur de ses élèves, le jeune maître étudiait la théologie, l'Écriture sainte, et menait une vie si parfaite qu'il ne tarda pas à devenir un sujet d'admiration. De vertueux jeunes gens s'attachèrent à lui et formèrent avec lui une association de charité en faveur des pèlerins pauvres de la ville éternelle. Le confesseur de Philippe l'engagea, pour être plus utile au prochain, à entrer dans le sacerdoce. Il obéit et se fit recevoir, à trente-six ans, parmi les prêtres de Saint-Jérôme. Dès lors il se livra sans réserve à la conquête des âmes, et mit un zèle incroyable pour les amener à la fréquentation des sacrements. Dans ce but il obtint d'ouvrir un *oratoire*, dont le nom servit dans la suite pour désigner la congrégation qu'il fonda.

Le cardinal de Bérulle, général de l'Oratoire en France.
(D'après une gravure de B. Audran, XVIIe siècle.)

Ce saint prêtre employait des nuits entières à prier, se contentant d'un peu de

sommeil sur la terre nue, dans le porche de quelque église, ou même au cimetière sur les tombeaux des morts. Chaque jour il ne faisait qu'un maigre repas, et visitait plusieurs églises pour adorer Notre-Seigneur et vénérer les reliques des saints. L'amour de DIEU pour les hommes était le sujet ordinaire de ses méditations ; la seule vue d'une crucifix lui arrachait des larmes.

Au rapport de Baronius, son illustre disciple, Néri était un des hommes les plus capables de son siècle ; mais le désir de ne savoir que JÉSUS, et JÉSUS crucifié, le fit renoncer à l'étude suivie des lettres humaines. Un jour il vendit tous ses livres et en donna le prix aux pauvres. Occupé de DIEU seul, il reçut bientôt le don de la plus sublime contemplation, il fut inondé de douceurs et des flammes divines de l'extase. Parfois en ses ravissements on l'entendit s'écrier : « Assez, Seigneur, assez ! suspendez le torrent de vos délices... O DIEU, qui êtes si aimable, pourquoi ne m'avez-vous donné qu'un seul cœur pour vous aimer ?... Éloignez-vous, Seigneur ; je ne suis qu'un mortel ; vous allez me faire mourir d'amour ! » C'est surtout au sacrifice auguste de nos autels que le saint éprouvait ces transports : on le vit plus d'une fois élevé de terre et la tête couronnée d'une auréole de lumière. Les élans de son amour pour DIEU furent si violents qu'il en eut deux côtes rompues du côté du cœur.

Foncièrement humble, Philippe se complaisait dans les persécutions et le mépris. Il repoussa toujours les dignités avec horreur, et s'il lui fallut subir celle de général de l'Oratoire, il s'en démit sur la fin de ses jours, et voulut être à DIEU seul. Pour récompenser tant de vertu, le ciel lui délégua les plus grands pouvoirs : Philippe sauva beaucoup de personnes en péril, guérit un grand nombre de malades et de mourants, ressuscita même un mort. Il jouissait fréquemment de la conversation des anges, et la Mère du Sauveur daigna le visiter dans une maladie et le guérir. Le nombre d'âmes arrachées au démon par cet apôtre est incalculable. Lorsqu'on lui porta le viatique, à sa dernière heure : « Voici mon amour ! » s'écria-t-il ; « donnez-moi vite mon amour ! » Après l'avoir reçu : « J'ai mon médecin, » ajouta-t-il ; « je suis guéri. » Bientôt après, il expira (1595). Sa vie sainte et laborieuse avait duré quatre-vingts ans. A son tombeau, un enfant mort-né ressuscita pour recevoir le baptême.

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'eucharistie et le crucifix furent les deux grands amours de saint Philippe, la double source de son zèle apostolique et de son éminente sainteté. Méditons JÉSUS crucifié, fréquentons l'auguste sacrement de nos autels.

27 Mai. — Ste MARIE-MADELEINE de PAZZI, vierge. 1607.

CATHERINE de Pazzi, en religion Marie-Madeleine, d'une noble famille de Florence, donna, tout enfant, des présages de sainteté. Son amour des pauvres la portait à jeûner pour les nourrir ; son amour de DIEU, à laisser le jeu pour la prière. L'eucharistie exerçait sur elle une merveilleuse attraction. Ne pouvant encore la recevoir, la petite Catherine s'approchait des personnes qui venaient de communier, pour respirer auprès d'elles le parfum du Bien-Aimé. Le jour de sa première communion, elle fit vœu, dans l'extase de son bonheur, de n'être jamais qu'à DIEU seul.

A quinze ans, son père voulut la marier. Elle, qui s'était fiancée à JÉSUS-CHRIST, obtint par ses larmes et ses prières d'entrer chez les carmélites de Florence. A sa profession, Marie-Madeleine eut des ravissements qui durèrent quarante jours : c'étaient les noces spirituelles de cette brûlante épouse de l'Agneau sans tache.

La croix est le trône du divin amour : c'est à la croix que le Sauveur conviait sa céleste amante, c'est à la croix qu'elle voulut s'attacher. Elle reçut de Notre-Seigneur l'invitation de jeûner cinq ans au pain et à l'eau, sauf les dimanches, et le démon eut le pouvoir de la tourmenter horriblement. Blasphème, orgueil, impureté, gourmandise, infidélité, tout fut pour elle matière à épreuves. Elle ne goûtait aucun repos ni jour ni nuit. Les jeûnes rigoureux, les disciplines sanglantes, les cilices armés de pointes de fer, les oraisons ferventes et prolongées, rien ne pouvait calmer son âme. La vue de la croix fortifiait cependant son courage et l'enflammait d'un nouveau désir d'exprimer toujours en elle *l'Homme des douleurs*. Térèse s'écriait : « Ou souffrir ou mourir ! » Madeleine allait plus loin : « Non pas mourir, mais souffrir ! » Après cinq ans, DIEU consola cette âme bien-aimée. Le jour de la Pentecôte elle eut une extase : ce fut le signal des faveurs qui descendirent en elle jusqu'à l'inonder. Dans ses fréquents transports on l'entendait s'écrier: « O Amour, pourquoi n'êtes-vous pas connu ? pourquoi n'êtes-vous pas aimé ?.. Que n'ai-je une voix assez forte pour crier jusqu'aux extrémités du monde : Amour ! Amour !... Créatures, que n'êtes-vous tout langues pour louer mon Amour, et tout cœurs pour l'aimer !... Amour, Amour, si vous ne trouvez pas où reposer, venez, venez dans mon cœur ! » L'ingratitude des hommes et la perte des âmes arrachaient de ses yeux des torrents de larmes ; volontiers, pour les sauver, elle eût accepté toutes sortes de tourments.

Maîtresse des novices pendant quatre ans, elle eut soin d'inculquer dans leur âme les règles de direction spirituelle qu'elle tenait de Notre-Seigneur lui-même. Elle voulait qu'elles eussent en tout la pureté d'intention qui les animerait au moment de la mort, qu'elles n'eussent pas plus d'estime pour leur corps que pour la terre que nous foulons aux pieds, que leur condescendance pour autrui allât aussi loin que possible.

Malgré sa résistance, on la nomme sous-prieure de la communauté. Alors elle

se donne toute à ses sœurs ; elle passe des nuits entières sans sommeil à leur service et au soin des malades, dont elle guérit plus d'une fois les ulcères en y appliquant les lèvres. Malade elle-même, de violentes douleurs à la tête et à la poitrine l'éprouvaient durement : elle ne demandait qu'à souffrir jusqu'à la fin de sa vie, et en mourant elle recommandait à ses bonnes sœurs, par-dessus tout, l'amour des croix. Elle fut détachée de la sienne, pour aller jouir des délices éternelles, le 27 mai 1607.

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'amour de DIEU élève et transforme les âmes à tel point qu'elles aiment les croix, et y trouvent plus de délices que le mondain à la coupe des plaisirs. Nous, qui répugnons tant à la pénitence, comme nous aimons peu le bon DIEU !

28 Maí. — S. GERMAIN, évêque de Paris. 576.

GERMAIN avait une mère dénaturée, Eusébie, qui essaya de lui enlever la vie que DIEU venait à peine de lui donner. Il fut ensuite confié à une tante aussi inhumaine que sa mère ; mais, par un juste châtiment de DIEU, le poison qu'elle destinait à son neveu faillit coûter la vie à son propre fils Stratidius. A la suite de cette tentative monstrueuse, Germain se donna au moine Scopilion, de Luzy, qui le garda quinze ans et l'éleva dans des sentiments de foi vive et de piété. Agrippinus, évêque d'Autun, l'ordonna prêtre, et son successeur le mit à la tête du monastère de Saint-Symphorien. Le nouvel abbé se distingua par son abstinence, ses veilles, ses aumônes. Il donnait tout aux pauvres, et forçait la Providence à nourrir miraculeusement ses religieux. Il passait les nuits en prières au tombeau de saint Symphorien, où DIEU le favorisait de communications prophétiques. Là un vénérable vieillard lui apparut un jour et lui donna les clefs de la ville de Paris. « Que signifie ce présent ? » demanda Germain. — « Je vous apporte, » dit l'apparition, « les clefs d'une ville dont vous serez le protecteur et le père. » Quatre ans après, Germain fut élu au siège de Paris. La langue humaine est incapable de dire la charité, le zèle infatigable du saint évêque. Pontife par ses fonctions, il resta moine par l'austérité de sa vie. Il passait en prières et sans feu les nuits d'hiver, affrontant les glaces de l'âge et de la saison. DIEU seul, qui les a comptées, sait le chiffre des aumônes que les mains du pieux prélat distribuèrent aux indigents. Un jour le roi Childebert lui fait remettre six mille pièces d'or. Aussitôt Germain s'achemine au palais pour remercier le prince, et, durant le trajet, il en distribue trois mille aux pauvres qui se présentent. « Vous reste-t-il encore de l'argent ? » demande le roi. — « J'ai encore la moitié de ce que vous venez de m'envoyer, » répond l'évêque. « Il ne s'est point trouvé assez de pauvres sur ma route pour épuiser la somme entière. » — « Seigneur, » reprend le roi, « distribuez tout ce qui reste. Avec la faveur du CHRIST, nous aurons toujours de quoi donner. » Et, brisant les vases d'or et d'argent qu'il trouve sous sa main, Childebert en remet à l'évêque les précieux fragments.

L'aumône par excellence, à cette époque de guerre, était la rançon des prisonniers. Germain étendait cette œuvre de miséricorde aux Espagnols, aux Scots, aux Bretons, aux Burgondes, aux Saxons. Lorsqu'il manquait d'argent pour les racheter, on le voyait s'asseoir triste, le front pensif, la parole brève et contrainte Si on l'invitait alors à quelque festin, il faisait une collecte parmi les convives, et quand les sommes recueillies s'élevaient au prix d'un captif, son visage retrouvait la sérénité.

Le zèle du saint évêque n'était pas moins remarquable. Ses discours, pleins d'onction et de doctrine, produisirent les plus grands fruits, et la ville de Paris eut bientôt changé de face. Le roi lui-même, jusqu'alors peu édifiant, se convertit, bannit le désordre de sa cour et pratiqua les bonnes œuvres. DIEU l'en voulut récompenser dès ici-bas. Presque mourant dans sa villa de Chelles, ce prince fait appeler Germain. L'évêque, agenouillé près du lit royal, passe la nuit en prières. Au matin, il se relève, impose les mains à l'auguste malade et lui rend la santé.

Sous Clotaire et ses successeurs, au milieu des troubles et des luttes violentes, Germain eut besoin d'une prudence, d'une force et d'une patience consommées. Toujours à la hauteur de sa tâche, impassible devant la colère des grands, il réprima les abus, vengea la morale, défendit l'Église.

Jusqu'au dernier souffle il travailla pour DIEU et pour son peuple.

On le vit s'arracher à son lit de souffrance pour faire auprès de Sigebert une dernière et solennelle tentative en faveur de la paix, dans cette lutte fratricide où deux femmes, Brunehaut et Frédégonde, jouèrent un rôle si odieux. Sigebert allait poursuivre Chilpéric jusqu'à Tournay. Lorsqu'il se mit en route, escorté de ses cavaliers d'élite, tous régulièrement armés de boucliers peints et de lances à banderoles, un homme pâle, en habits sacerdotaux, parut au-devant de lui. C'était l'évêque Germain. « Roi Sigebert, » dit-il, « si tu pars sans intention de mettre à mort ton frère, tu reviendras vivant et victorieux. Mais si tu as une autre pensée, tu mourras ; car le Seigneur a dit par la bouche de Salomon : *La fosse que tu prépares pour ton frère sera celle où tu tomberas toi-même.* » Le roi ne fut nullement troublé de cette allocution inattendue : son parti était pris, et il se croyait sûr de la victoire. Mais la prédiction de saint Germain devait bientôt se réaliser à Vitry (575).

Déjà le pontife avait adressé dans le même sens à la reine Brunehaut une lettre qui est un monument de noble indépendance et de franchise épiscopale. « ... *Malheur à l'homme*, lui écrivait-il, *par qui vient le scandale !* Cette parole, je l'ai répétée à tous ceux qui auraient dû la comprendre... Comme aucun d'eux ne daigne m'écouter, c'est à vous que j'adresse mes instances ; car si, grâce à leurs discordes, le royaume tourne à sa perte, il n'y aura pas là un grand triomphe pour vous ni pour vos enfants. Que ce pays ait à se féliciter de vous avoir reçue. Montrez que vous y venez pour le sauver, non pour le perdre ; calmez la colère du roi. En lui persuadant d'attendre avec patience le jugement de DIEU, vous ferez tomber à néant les mauvais propos du peuple. C'est avec tristesse que je vous écris ces choses, car je sais comment périssent rois et nations, à force d'offenser

DIEU... C'est une victoire sans honneur que de vaincre son frère, d'humilier des membres de sa propre famille, et de ruiner la propriété fondée par nos ancêtres. En se battant l'un contre l'autre, c'est contre eux-mêmes qu'ils combattent ; chacun d'eux travaille à détruire son popre bonheur. L'ennemi qui les regarde, et

Vue de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris.

qui approche, se réjouit en voyant qu'ils se perdent. Nous lisons que la reine Esther fut l'instrument de DIEU pour le salut de tout un peuple : faites de même éclater votre prudence et la sincérité de votre foi, en détournant le seigneur roi Sigebert d'une entreprise condamnée par la loi divine, et en faisant que le peuple jouisse du bien de la paix, jusqu'à ce que le Juge éternel prononce dans sa

justice. L'homme qui mettrait de côté l'affection fraternelle, qui mépriserait les paroles d'une épouse, qui refuserait de se rendre à la vérité, cet homme, tous les prophètes élèvent la voix contre lui, tous les apôtres le maudissent, et DIEU lui-même le jugerait dans sa toute-puissance. »

Brunehaut daigna-t-elle répondre à la lettre prophétique du vénérable vieillard? On ne le sait point ; mais il est certain qu'elle méprisa son conseil. Sur le lit de douleur où il attendait sa mort prochaine, Germain ne cessa de prier pour sa malheureuse patrie. Il était alors presque octogénaire. Le jour précis où il devait émigrer pour le ciel lui fut miraculeusement révélé. Il ordonna à son secrétaire de tracer en gros caractères, sur la paroi qui faisait face à son lit, ces mots : *V des calendes de Juin.* Les assistants ne comprirent point d'abord quelle était sa pensée, en voulant avoir ainsi d'une manière permanente cette date sous les yeux. Mais la mort du saint évêque, survenue exactement le V des calendes de juin (28 mai 576), donna à tous l'explication de l'énigme. Ses funérailles furent accompagnées d'un prodige qui attesta hautement sa sainteté. Au moment où le cortège passait devant la prison publique, comme les captifs mêlaient de l'intérieur leurs acclamations à celles du peuple, le cercueil devint tout à coup si lourd que les porteurs ne pouvaient avancer. Les prisonniers furent mis en liberté, et le corps du bienheureux se laissa de nouveau transporter facilement.

Saint Germain avait fondé à Paris, avec la munificence de Childebert, le monastère si fameux dans nos annales de Saint-Germain-des-Prés (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Employons-nous à ramener l'harmonie dans les familles : c'est une œuvre très agréable à DIEU.

29 Mai. — S. MAXIMIN, évêque. 349.

AU IVe siècle, une illustre famille de Mouterre-Silly, près de Loudun, dans le Poitou, donnait à l'Église quatre saints et une sainte, dont le plus célèbre est Maximin. Après avoir reçu une éducation digne de son rang, il alla compléter ses études dans la célèbre école de Trèves, qui était alors la capitale de toutes les Gaules. S. Agricius, évêque de cette ville, comprit bientôt que DIEU lui avait envoyé un trésor. Il fit entrer Maximin dans les ordres, et le jeune prêtre se distingua par son savoir et sa ferveur. Sur un ordre du ciel, Agricius, avant de mourir, le choisit pour son successeur, aux applaudissements du peuple et du clergé (332).

Plus que jamais, il fallait alors à un évêque un intrépide courage, une foi clairvoyante et inébranlable, afin de résister à l'arianisme triomphant. Ces rares vertus, au témoignage de S. Jérôme, Maximin les possédait. Il fut un généreux défenseur de la vérité catholique.

Le grand persécuté S. Athanase, pendant les vingt-huit mois de son exil à

1. V. Darras, *Hist. g. de l'Égl.*, t. XV.

Trèves, eut en lui un consolateur, un soutien, un ami. Maximin prodigua les mêmes égards à S. Paul, patriarche de Constantinople, banni par l'empereur Constance, et son zèle sut maintenir dans l'orthodoxie le frère de ce prince, Constant Ier, alors maître de tout l'Occident. Sur son conseil, l'empereur convoqua le concile de Sardique, où les évêques détrônés par les ariens furent rétablis dans leurs églises (347). L'année précédente, l'évêque de Trèves avait été l'un des plus habiles et des plus énergiques défenseurs de la foi de Nicée, aux conciles de Milan et de Cologne.

Dans un voyage qu'il fit à Rome, Maximin eut pour étrange compagnon de route un ours, qu'il forçait à porter son bagage, pour le punir d'avoir dévoré sa bête de somme.

Le saint évêque mourut dans son village natal vers l'an 349. Paulin, son successeur, fit transférer ses cendres à Trèves, où elles furent l'objet d'un culte que sanctionnèrent de nombreux miracles. Le plus célèbre fut la guérison subite de Charles Martel, au VIIIe siècle. Étant à Trèves, disent les actes, Charles fut saisi d'une violente maladie, qui le mit en quelques jours aux portes du tombeau. Une nuit, tourmenté par la fièvre, il vit paraître un vénérable évêque qui lui dit : « Que fais-tu, malheureux ? » — « Je ne fais aucun acte de volonté, » répond le prince « puisque je meurs. Mais toi, qui es-tu ? » — « Je suis Maximin, évêque de Trèves, » réplique l'inconnu ; « va demain te prosterner à mon tombeau, et tu seras guéri. » Après ces paroles la vision disparaît. Charles appelle son secrétaire, couché près de lui. « Tu as vu ce Maximin qui vient de me parler ? » lui dit-il. — « Non, seigneur, je n'ai rien vu, rien entendu. » — « Cours après lui, » dit le prince ; « il vient de m'annoncer que si je me prosterne à son tombeau je serai guéri. » Le secrétaire sort de l'appartement, et visite tout le palais sans rencontrer personne. Dès l'aube du jour, Charles se fit transporter au tombeau de Maximin. Là, il fut pris d'un doux sommeil, et le bienheureux évêque, apparaissant de nouveau, lui dit : « J'ai prié le Seigneur afin qu'il te rendît la santé. Maintenant, aie confiance, mais ne fais plus de mal. » En se réveillant Charles était guéri, ses forces lui étaient subitement revenues, et comme il n'avait rien mangé depuis vingt jours, il fallut lui apporter à l'instant de quoi apaiser la faim qui le dévorait. En souvenir de cette guérison miraculeuse, Charles Martel fit à l'église St-Maximin le don royal de quatre beaux domaines.

MAXIME PRATIQUE. — La gloire des chrétiens persécutés rejaillit sur ceux qui les reçoivent et les consolent. Soyons dévoués aux âmes qui souffrent pour DIEU.

30 Mai. — S. FERDINAND, roi d'Espagne. 1252.

FILS d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérangère, reine de Castille et tante de saint Louis, Ferdinand III reçut une éducation digne du trône, où il monta dès l'âge de dix-huit ans. Il épousa Béatrix de Souabe, qui lui donna sept fils et trois filles. Dirigé par sa pieuse mère et par Rodrigue, archevêque de Tolède, son règne fut celui de la justice et

Saint Ferdinand de Castille.
Peinture de l'une des fenêtres latérales de la Collégiale de la ville d'Eu.

de la charité. Il dressa un code des lois les plus sages, et les fit exécuter moins par la force que par l'amour.

Les mahométans possédaient alors la plus grande partie de l'Espagne. Ferdinand leur fit une guerre qui fut l'œuvre de toute sa vie. Dans cette lutte, il n'avait en vue que la gloire de DIEU, le triomphe de la croix et la délivrance de sa patrie. Son principal étendard était une image de la Vierge ; il portait à l'arçon de sa selle une statuette devenue célèbre sous le nom de *Notre-Dame des Batailles*, et conservée depuis à la cathédrale de Séville. Ce prince donnait à ses soldats l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement, portait un cilice et passait souvent la nuit en prière, surtout à la veille d'engager un combat. Aussi DIEU donna-t-il à ses armes d'heureux et nombreux succès. Il enleva d'abord une vingtaine des meilleures places de l'Andalousie et se rendit maître du royaume de Baëza. Arrêté par la mort de son père, qui lui laissait le royaume de Léon, il reprit bientôt le cours de ses conquêtes (1234) ; et pendant que Jacques d'Aragon s'emparaît de Majorque, lui, chassait les musulmans de Cordoue, la capitale de leur empire. Bientôt après, Murcie, Carthagène, Jaën, étaient à lui. Grenade, effrayée, se soumit volontairement, et Séville, après un siège de seize mois, se rendit aux chrétiens. Voyant cette place démantelée malgré sa nombreuse garnison et ses remparts formidables, le More qui la commandait s'écria : « Il n'y a qu'un favori de DIEU qui ait pu, avec si peu de monde, prendre une ville si forte et si peuplée. »

Comme saint Louis, son cousin, Ferdinand était pour ses sujets un père plutôt qu'un roi. Jamais il ne les chargea d'impôts : c'était dans une sévère économie qu'il trouvait de quoi subvenir aux frais de la guerre. Un de ses conseillers lui proposa un jour de

lever un gros subside. « A DIEU ne plaise ! » répondit le monarque ; « je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Mores. »

La reine Béatrix mourut encore jeune. Ferdinand la pleura beaucoup ; cependant, sur les conseils de sa mère, il accepta une nouvelle épouse, digne, elle aussi, de sa royale et sainte affection. Il en eut deux fils et une fille.

Ce saint roi préparait une expédition en Afrique, quand il tomba malade. Pour accueillir la mort comme une victoire, à ses derniers moments il fit réciter le *Te Deum*, puis il expira paisiblement, le 30 mai 1252. Son règne avait duré 35 ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — *La piété est utile à tout* et à tous : elle forme les bons pères, les fils soumis, les chastes époux, les magistrats intègres, les rois dévoués à leur peuple. Soyons pieux.

31 Mai. — Ste ANGÈLE MÉRICI, vierge. 1540.

ANGÈLE reçut le jour, en 1474, à Désenzano, dans le diocèse de Vérone. C'était une ravissante enfant, où la beauté du visage et la magnificence de la chevelure le disputaient à la vivacité de l'esprit. Lorsqu'à dix ans elle entrevit le danger de ces avantages extérieurs, elle s'étudia à les détruire, et ne voulut plaire qu'à JÉSUS-CHRIST. Orpheline à la fleur de l'adolescence, le désir d'une vie parfaite la conduisit dans la solitude ; mais l'oncle qui lui servait de père mit obstacle à sa retraite. Toutefois elle sut pratiquer à la maison les austérités du désert. Revêtue d'un cilice, elle se flagellait, jeûnait habituellement, passait même des jours entiers sans nourriture. Presque toujours en prière, à peine goûtait-elle, couchée sur la terre nue, quelques heures de sommeil. A vingt-deux ans elle perdit son oncle. Libre désormais, elle quitte son patrimoine, et fait vœu de rester pauvre et chaste dans le tiers-ordre de Saint-François. Réduite à mendier pour vivre, elle trouve cependant les moyens de faire elle-même l'aumône ; elle soigne les infirmes et les malades, console les affligés, réconcilie les ennemis, fait pardonner des coupables, et ramène à la vertu des cœurs égarés. Le pain des anges, unique faim de son âme, fortifie son amour pour son DIEU, et souvent des transports inénarrables récompensent dès ici-bas l'héroïsme de son dévouement.

Elle voulut visiter les saints lieux. Dans cette longue pérégrination qu'elle fit avec les yeux du cœur, la pieuse vierge échappa, comme par miracle, au naufrage et à la captivité chez les barbares. A son retour, elle alla gagner l'indulgence du jubilé dans la ville éternelle. Les lumières qu'elle reçut au cours de ce pèlerinage fixèrent définitivement son projet : à leurs clartés s'élabora le plan d'un institut providentiel. Humble mais clairvoyante, Angèle gémissait depuis longtemps sur un mal funeste et profond de la société, l'éducation défectueuse des jeunes filles. Elle se disait que l'état moral des familles dépend beaucoup de la mère, et que les mères ne sont pas de vraies chrétiennes parce qu'on les a mal élevées. Quel

remède à cette plaie sociale ? Relever la bannière de la virginité, que les dernières hérésies avaient tenté de rendre odieuse ; renoncer au siècle, abdiquer sa propre volonté, faire profession de vertu austère ; se consacrer par état à l'instruction gratuite des jeunes filles, leur inspirer l'amour de DIEU et du devoir. Ce fut tout le programme d'Angèle. Rentrée dans son pays, elle se hâta d'en poursuivre l'exécution. Au début, elles étaient vingt-huit compagnes. La pieuse directrice avait loué une maison à Brescia, près de l'église de Sainte-Afre. Ce fut un beau spectacle pour les habitants de cette ville de voir sortir chaque jour, à des moments précis, le groupe de ces vierges dévouées, qui se répandaient dans tous les quartiers pour y semer l'instruction, les bons conseils et les bons exemples. Une communauté de femmes sans vœux ni clôture, c'était alors une innovation. Elles firent néanmoins admirer leur zèle et gagnèrent la confiance : la *compagnie de Sainte-Ursule* était fondée. Une règle était nécessaire. Angèle se mit en oraison, la dicta, la fit approuver par l'évêque. Après la mort de la sainte, elle devait subir d'importantes retouches ; il n'en est pas moins vrai cependant que l'œuvre d'Angèle fut le germe béni de cette admirable congrégation des ursulines qui, depuis trois siècles, a dirigé des millions de jeunes filles dans l'étude des sciences et la pratique de la piété.

Angèle mourut le 27 janvier 1540. Pendant que la cathédrale et l'église de Sainte-Afre se disputaient son corps, il resta un mois, odoriférant et flexible, sur le catafalque où le peuple ne se lassait pas de le vénérer.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Sainte Angèle a donné à la société chrétienne des institutrices dévouées, parce qu'elle a su leur inspirer, avec l'amour de DIEU et du prochain, l'esprit de sacrifice dans la pratique des austères vertus du cloître. Favorisons de tout notre pouvoir l'éducation des couvents.

MOIS DE JUIN.

1er Juin. — S. SIMÉON de TRÈVES, reclus. 1035.

IMÉON, le saint des pèlerinages, naquit à Syracuse d'une famille d'origine grecque. A l'âge de sept ans, il fut mené par son père à Constantinople, où il fit ses études. Parvenu à l'adolescence, il déclara sa résolution de renoncer au monde. Quittant donc la maison paternelle, il se rendit à pied au tombeau de JÉSUS-CHRIST. Un solitaire qui s'était fixé sur les bords du Jourdain le prit sous sa direction. Après quelques années de vie anachorétique, Siméon vint recevoir le diaconat dans le monastère fondé jadis par saint Jérôme à Bethléem. Il y vécut deux ans, et voulut ensuite visiter la montagne du Sinaï, où Jéhovah avait dicté sa loi au grand prophète Moïse.

Le couvent du Sinaï était alors un centre célèbre d'études et de science religieuse, où affluaient chaque année, de tous les points de l'Europe, les plus riches offrandes. Deux religieux venaient annuellement en France recevoir les largesses du duc de Normandie, Richard II, l'un des plus magnifiques protecteurs du catholicisme en Orient. Les deux délégués de l'an 1026 moururent en chemin, et l'on chargea Siméon d'aller reprendre leur mission inachevée. Il s'embarqua au port d'Alexandrie sur un navire vénitien ; mais, en arrivant sur les côtes de Syrie, le vaisseau fut pris par des corsaires, qui mirent à mort matelots et passagers. Au moment de l'abordage, Siméon s'élança à la mer ; il fut assez heureux pour gagner la plage voisine, puis la ville d'Antioche. Il y trouva sept cents pèlerins français revenant de Jérusalem. Il se joignit à eux et emmena un saint moine, nommé Cosmas, qui consentit à partager les fatigues de son voyage. Parvenus à Belgrade, les deux religieux furent retenus prisonniers par le gouverneur de la ville, alors en guerre avec l'empire de Byzance. Après quelques mois de détention, ils s'embarquèrent pour l'Italie, reçurent à Rome la bénédiction du pape, et continuèrent leur voyage. Cosmas tomba malade et mourut en Aquitaine.

Siméon poursuivit seul sa route vers la Normandie. Le duc Richard II, dont il venait de si loin recueillir les aumônes, avait cessé de vivre. A la voix du saint moine d'autre cœurs s'ouvrirent, et il quitta la France chargé de présents. L'archevêque de Trèves, qui se disposait à faire le pèlerinage des lieux saints, partit avec lui. Ce prélat fut si touché de la sainteté du pieux pèlerin, qu'il ne voulut plus s'en séparer. A force d'instances il finit par obtenir de l'abbé du Sinaï la permission de ramener Siméon en Allemagne (1029). Ce fut donc le monastère de Trèves qui posséda le moine grec durant les dernières années de sa vie. Une cellule de reclus, où il s'enferma pour n'en plus sortir vivant, devint le théâtre des

plus éclatants prodiges. Sa mort elle-même fut accompagnée d'un vrai miracle. Le corps de l'homme de DIEU conserva toute sa souplesse et toute son incorruptibilité durant plus d'un mois, sans qu'on osât lui donner la sépulture. Une foule immense ne cessait de visiter le saint et des guérisons sans nombre avaient lieu chaque jour (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — La solitude est un excellent précepteur, et saint Bernard affirme que l'on apprend plus dans les forêts que dans les livres. Réservons un coin de notre journée à la vie solitaire et méditative.

2 Juin. — S. POTHIN et ses Compagnons, martyrs. 177.

EN l'année 177, sous l'empire de Marc-Aurèle, une horrible tempête éprouva les églises de Vienne et de Lyon. Les tortures que l'on infligea aux bienheureux martyrs dépassèrent en atrocité tout ce que l'on peut concevoir. Fouets, grils, tenailles, chevalets, bêtes de l'amphithéâtre : le paganisme délaissé mit tout en œuvre pour venger sur les chrétiens l'honneur de ses dieux. Pothin, grec d'origine, disciple de saint Polycarpe et premier évêque de Lyon, fut la plus illustre victime. C'était un vieillard nonagénaire. A la faiblesse de l'âge était venue se joindre celle d'une douloureuse maladie, en sorte qu'on fut obligé de le porter au tribunal ; mais la vigueur de son esprit et son ardeur pour le martyre triomphaient de sa vieillesse et de ses infirmités. On eût dit que sa grande âme faisait un suprême effort pour rester dans ce corps débile afin de ménager à la foi de JÉSUS-CHRIST un dernier triomphe. Les soldats le portèrent donc au tribunal. Tous les magistrats et le peuple entier l'escortaient au milieu des vociférations, comme s'il eût été le CHRIST en personne. « Quel est le DIEU des chrétiens ? » lui demanda le gouverneur. — « Vous le connaîtrez si vous en êtes digne, » répondit l'évêque. A ces mots, sans pitié pour ses cheveux blancs, la multitude se rue sur lui : les plus proches le frappent à coups de pieds et de poings, les plus éloignés lui lancent à la tête tous les projectiles qui leur tombent sous la main. Ils auraient cru commettre un sacrilège s'ils n'eussent outragé l'auguste vieillard. Après cette explosion de violences, Pothin, couvert de plaies, à demi-mort, fut jeté dans un cachot, où le surlendemain il expira.

Après des supplices atroces, Attale, Épagathe, Alcibiade et Alexandre, comme citoyens romains, eurent la tête tranchée. Le néophyte Maturus et le diacre Sanctus, condamnés aux bêtes pour l'amusement du peuple, achevèrent leur martyre sur la chaise de fer rougie au feu, et une horrible odeur de chair brûlée se répandit dans l'amphithéâtre.

De cette phalange de héros, Blandine restait la dernière. La bienheureuse vierge avait déjà subi la torture, et les bourreaux, acharnés sur elle depuis le matin jusqu'à la nuit, s'étaient avoués vaincus, lorsqu'au dernier jour des jeux

1. Bolland. *Acta Sanct.*, 1 jun.

solennels, on la conduisit dans l'arène avec un jeune chrétien âgé de quinze ans, nommé Ponticus. Invités à sacrifier aux dieux, ils refusent avec un geste de mépris. Le peuple éclate alors en imprécations de fureur. Sans pitié pour la jeunesse de Ponticus ni pour le sexe de Blandine, on les soumet aux tourments ordinaires. De temps en temps les bourreaux s'interrompaient, mais en vain, criant à leurs victimes de jurer par le nom des dieux. Blandine exhortait elle-même Ponticus à montrer à cette foule barbare ce que la foi de JÉSUS-CHRIST peut accomplir de merveilles dans un enfant. Le jeune chrétien résista avec un courage invincible, et expira dans les tortures. Enfin Blandine, comme une mère qui a vu triompher tous ses fils, et les a conduits couverts de palmes immortelles au Roi de gloire, parcourut la dernière ce champ ensanglanté de douleurs et d'épreuves. Elle semblait pressée d'aller rejoindre les siens ; on eût dit qu'elle courait à un festin nuptial. Après la flagellation, l'exposition aux bêtes et le supplice de la chaise de fer, elle fut roulée dans un filet et jetée à un taureau furieux, qui la lança à plusieurs reprises dans l'arène. Enfin, victime innocente, l'épée du confecteur lui donna le coup de la mort, et les païens eux-mêmes disaient que jamais femme n'avait tant ni si héroïquement souffert (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Qui peut séparer de JÉSUS CHRIST une âme livrée à l'amour divin ? La persécution ? la violence ? le glaive ? la mort ? — Rien ! Examinez si telles sont les dispositions de votre cœur.

3 Juin. — Ste CLOTILDE, reine de France. 545.

GONDEBAUD, roi des Bourguignons, avait fait périr la famille de Clotilde et détenait cette enfant, sa nièce, dans un château-fort, où les pauvres seuls l'approchaient librement. Clovis apprit par ses ambassadeurs que Clotilde était une princesse accomplie et digne d'un trône. Résolu de l'épouser, il lui députa Aurélien, un des favoris de son conseil. Pour aborder la jeune fille, le messager eut recours à un stratagème. Déguisé sous les haillons d'un mendiant, il se présente, la besace sur l'épaule ; Clotilde l'accueille, et pendant qu'elle lui lave les pieds, selon l'usage, il lui dit tout bas : « Le roi des Francs m'envoie vers vous. Il désire vous prendre pour épouse, et voici l'anneau royal qu'il m'a chargé de vous remettre, comme preuve authentique de ma mission. » — « Il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen, » répond Clotilde ; « si DIEU pourtant veut se servir de moi pour amener Clovis à le connaître, je serai heureuse d'accomplir sa volonté. Voici mon anneau. Retournez promptement auprès du roi et dites-lui qu'il se hâte de faire sa demande à Gondebaud, mon oncle. Il faut profiter de l'absence d'Arédius, son conseiller, qui serait contraire à notre projet. » Aurélien s'empressa d'aller rendre compte à Clovis de tous les détails de son voyage. Il fut aussitôt chargé de retourner, non plus comme

1. Épître des églises de Lyon et de Vienne.

mendiant, mais comme ambassadeur près de Gondebaud, pour exiger au nom du roi des Francs la remise immédiate de sa fiancée. « Quelle est cette fiancée ? » demanda Gondebaud. — « Votre nièce Clotilde, » répondit Aurélien ; « mon maître a échangé avec elle son anneau. » Le roi de Bourgogne manda sa nièce. Elle montra l'anneau de Clovis et déclara qu'elle deviendrait volontiers son épouse. Gondebaud, crainte d'une guerre, consentit au mariage. Aurélien lui offre alors un sou et un denier, gage usité des alliances matrimoniales chez les Francs, et fait monter Clotilde sur la basterne qui doit la conduire à son royal époux. Les bœufs marchaient bien lentement. La princesse, qui redoutait Arédius, précipite sa marche en montant un cheval rapide. Ses craintes n'étaient point chimériques : à peine avait-elle franchi la frontière burgonde, qu'une bande de cavaliers galopaient à sa poursuite. Il était trop tard. Les noces furent célébrées à Soissons.

Clovis témoignait d'une grande tendresse pour sa jeune épouse. Elle en profita pour l'exhorter à se convertir, et obtint de faire baptiser son premier enfant, qui mourut bientôt. Son second fils, également baptisé, tomba malade. « Il en sera de celui-ci comme de son frère, » disait Clovis ; « le nom de votre CHRIST lui portera malheur. » Mais la reine pria avec ferveur et DIEU rendit la santé à l'enfant. Ce fut pour elle une occasion de presser son époux d'aller au vrai DIEU, mais elle ne put rien obtenir.

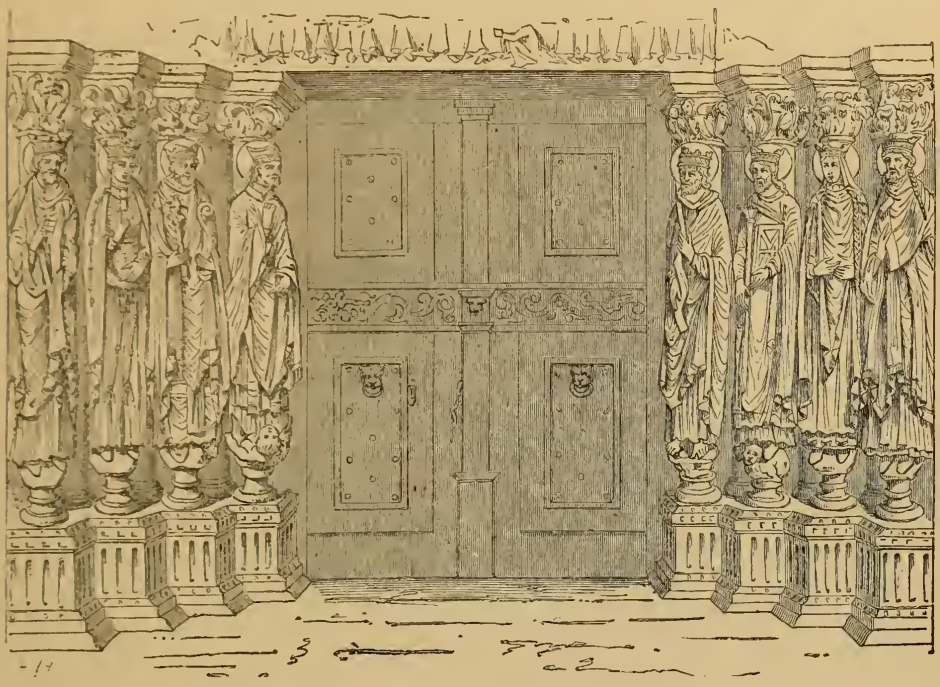
Cependant les troupes allemandes venaient de passer le Rhin et s'avançaient vers la Gaule pour la reconquérir. Clovis marche contre elles et les attaque à Tolbiac (496). Il est repoussé en tel désordre que ses bataillons, refoulés les uns sur les autres, se donnaient mutuellement la mort. A ce spectacle, Clovis ne peut retenir ses larmes. Le cœur brisé, il lève les yeux au ciel et s'écrie : « DIEU de Clotilde, je t'implore : donne-moi la victoire et je croirai en toi ! » A peine avait-il parlé que le combat changeait de face. Les Francs reprirent courage ; les Allemands plièrent, leur roi fut tué et leur nation conquise.

Fidèle à sa promesse, Clovis écoute les instructions de saint Remi et de saint Waast ; et le jour de Noël de la même année, il reçoit solennellement le baptême à Reims avec toute sa famille, les chefs francs et une multitude de trois mille guerriers. A la nouvelle de cette conversion, le monde chrétien tressaillit de joie ; et comme la nation franque allait être la seule qui professât officiellement le catholicisme, Clovis fut proclamé *Fils aîné de l'Église* et transmit ce beau titre aux rois ses successeurs.

Au comble de la gloire humaine, ce prince chrétien vécut toujours en union intime avec sa sainte épouse. Arrivé à l'âge de quarante-cinq ans, alors qu'il pouvait se promettre un règne long et paisible, la mort vint le frapper tout à coup (511). Clotilde, brisée de douleur, quitta le monde, s'établit à Tours, près du tombeau de saint Martin, et consacra le reste de sa vie à la prière et au soulagement des pauvres.

Et, certes, la France avait besoin des prières d'une sainte. Ses princes, divisés par l'ambition, se faisaient une guerre fratricide. Clodomir fut l'une des premières victimes (524). Clotilde voulut élever les enfants, encore en bas âge, de son mal-

heureux fils, afin de les rendre capables de lui succéder, et elle les aima tendrement. Or, Childebert et Clotaire lui firent dire un jour : « Envoyez-nous nos neveux ; nous les ferons élever sur le pavois. » Elle prépara sans défiance les orphelins pour la cérémonie. « Allez, » leur dit-elle en les embrassant, « je ne croirai plus avoir perdu mon fils Clodomir si je vous vois rétablis dans son héritage. » Mais quel ne fut pas son trouble lorsqu'un sénateur lui présenta, de la part de Childebert et de Clotaire, des ciseaux et une épée nue : « Très glorieuse reine, » dit-il, « nos maîtres vous prient de fixer le sort des enfants de Clodomir. Voulez-vous qu'on leur coupe la chevelure avec des ciseaux, ou qu'on les égorge



Ancien portail de la basilique de Saint-Germain-des-Prés.

Entrée principale au bas de la tour qui subsiste encore aujourd'hui. — Les personnages représentés sont, de gauche à droite, Clodomir, sainte Clotilde, Clovis, saint Remi, Thierry, Childebert, Ultrogotlie, femme de Childebert, Clotaire.

avec ce glaive ? » Éperdue, hors d'elle-même, sans savoir ce qu'elle disait, Clotilde s'écria : « S'ils ne sont point élevés au royaume, j'aime mieux les voir morts que tondus ! » Car il s'agissait, non d'une vocation sainte, mais d'un déshonneur à imposer à ses petits-fils, et elle avait le droit de protester. Toutefois elle s'en repentit amèrement.

L'envoyé répondit à ses maîtres ce mensonge : « La reine approuve la mort ; » et ils massacrèrent les jeunes princes (533), sauf Clodoald (saint Cloud), qui entra plus tard dans la cléricature, et devint la gloire de sa famille.

Pour comble de maux, la sainte veuve reçut en ces tristes jours un mouchoir tout rouge du sang de sa fille Clotilde. Elle l'avait mariée à Almaric, roi des Goths, pour le convertir. Mais ce linge ensanglanté révélait assez le martyre que la princesse avait eu à supporter pour défendre sa foi.

Chilpéric et Clotaire prirent bientôt les armes l'un contre l'autre. N'ayant pu les arrêter ni par ses avis ni par ses conseils, Clotilde recourut à la prière. Le jour que les deux frères allaient engager la bataille, une terrible tempête éclata soudain : au milieu du fracas de la foudre on vit tomber du ciel des flots de soufre et de feu, et une grêle de pierres dispersa les armées, sans tuer d'autres soldats que ceux de l'agresseur.

La sainte reine, qui ne cessait de faire prier, fonda une foule de monastères et d'églises, à Paris, Rouen, Tours, Chelles, Laon, les Andelys.

Des historiens l'accusent d'avoir agi plus d'une fois par sentiment de vengeance. Nous croyons, avec l'abbé Darras, que l'innocente victime des fureurs de Gondebaud avait le devoir, comme reine, de faire respecter la justice et d'appeler sur des rois coupables les représailles de la guerre.

Après trente-neuf ans d'un veuvage rempli de grandes œuvres, le 3 juin 553, l'âme de Clotilde monta au ciel pour prier auprès du trône de DIEU en faveur du beau pays de France.

RÉFLEXION MORALE. — *Une grâce qui passe toute grâce*, dit l'Ecclésiastique, *c'est la femme sainte et modeste* (XXVI, 19). A la longue, sa douce et aimable piété triomphe même d'un cœur barbare. Que de maris indifférents qui se convertiraient s'ils avaient une Clotilde pour épouse !

4 Juin. — S. FRANÇOIS CARACCIOLO. 1608.

FRANÇOIS, qui portait dans le monde le nom d'Ascanio, naquit à Santa-Maria, dans les Abruzzes, de la noble famille des Caracciolos (1563). Il reçut une brillante éducation et passa dans l'innocence l'époque la plus critique de la vie. L'amour de la sainte eucharistie, une vive dévotion à la Sainte Vierge et une tendre compassion pour les pauvres, lui ouvrirent de bonne heure le chemin de la perfection. Atteint de la lèpre à vingt-deux ans, il promit de se donner à DIEU, s'il guérissait. Son mal disparut subitement. Ascanio, pour tenir sa parole, vendit ses biens, en donna le prix aux indigents et se prépara au sacerdoce par l'étude de la théologie, à Naples. Dès qu'il fut prêtre, il se fit enrôler dans l'association des *Bianchi*, chargée de pourvoir aux besoins spirituels des prisonniers. Un jour il lui arriva de recevoir et de lire, par mégarde, une lettre destinée à un autre : c'était l'invitation de deux hommes de bien, Adorno et Fabrice Caracciolo, à former une nouvelle société de religieux. Ascanio vit dans cette erreur un coup de la Providence et voulut être du nouvel institut. Les pieux fondateurs, réunis dans l'ermitage des camaldules de Naples, passèrent quarante jours dans le jeûne et la prière, pour attirer la bénédiction de DIEU sur

leur dessein ; ils allèrent ensuite, munis d'un projet de règles, solliciter l'approbation de Sixte-Quint. Ce grand pape encouragea l'entreprise des serviteurs de DIEU et confirma leur ordre sous le nom de *clercs réguliers mineurs*. Aux trois vœux ordinaires, ces religieux ajoutaient celui de ne rechercher aucune dignité. Chaque jour, à tour de rôle, ils devaient, l'un d'eux, jeûner au pain et à l'eau, un autre, se flageller, un troisième, porter le cilice ; de sorte qu'une rigoureuse pénitence fut perpétuelle dans la communauté. L'adoration du saint sacrement ne devait pas non plus y avoir de cesse. Prêcher, confesser, donner des missions, était, hors du couvent, le principal ministère des clercs mineurs.

Deux ans après la fondation, Adorno mourut. François, malgré sa résistance, dut accepter le généralat, et c'est alors qu'il fit éclater sa haute vertu. Tout entier à son œuvre, il la fécondait jour et nuit par ses jeûnes, ses prières et ses larmes. En peu de temps il put établir plusieurs maisons en Italie. Trois voyages d'Espagne, qu'il fit en pèlerin mendiant sa pitance, essuyant fatigues et dangers, lui permirent de fonder dans ce royaume un bon nombre de monastères.

Ce saint homme fut toujours extrêmement humble. Paul V lui offrit en vain les dignités ecclésiastiques. Étant simple religieux, il lui arriva un jour de réciter tout haut, à l'heure du silence, un *Ave Maria*. Le supérieur, qui l'entend, sort de sa cellule, et d'un ton brusque lui ordonne de se taire. François, humblement confus, se précipite aux pieds du père et sollicite une pénitence avec son pardon. Dans un voyage, comme il traversait le lieu de sa naissance, il voit accourir ses anciens vassaux qui le vénéraient comme un saint. Alarmé de leurs hommages, il s'agenouille sur la place publique, tire son crucifix et demande pardon à ses compatriotes des mauvais exemples qu'il leur avait donnés, disait-il, dans sa jeunesse.

Son amour des pauvres était héroïque. On le vit souvent mendier pour eux dans les rues, se priver de sa portion à table pour augmenter la leur, donner en hiver ses propres vêtements. DIEU se hâta de récompenser tant de mérites. François mourut à l'âge de 44 ans (1608).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les saints s'effrayent des sentiments de vénération qu'on leur témoigne, et y répondent par des actes d'humilité ; les orgueilleux, au contraire, désirent et provoquent les manifestations qui flattent leur amour-propre. Pratiquement, sommes-nous de ceux-ci, ou de ceux-là ?

5 Juin.—S. BONIFACE, apôtre d'Allemagne, martyr. 755.

BONIFACE, nommé d'abord Winfrid, naquit vers 680 dans le Devonshire, en Angleterre. La conduite édifiante de quelques moines qu'il eut, tout enfant, l'occasion de voir chez son père, l'enflamma du désir de vivre comme eux. Il entra au couvent d'Exeter et y fit profession. De là ses supérieurs l'envoyèrent à Nutcell finir ses études. La poésie, l'histoire, la rhétorique, la théologie, les saintes Écritures, le jeune religieux les apprit si

bien que l'enseignement de ces sciences lui fut bientôt confié. Son abbé le fit ordonner prêtre à l'âge de 30 ans, et le chargea du ministère de la parole. Le saint moine, brûlant de zèle pour le salut des âmes, déplorait surtout la triste condition des peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il obtint d'aller leur prêcher l'Évangile, mais sa première mission échoua. Quelque temps après son retour au monastère, il en devint abbé. Cependant la conversion des infidèles, qui lui tenait toujours au cœur, l'amena bientôt à se démettre de sa charge pour reprendre l'apostolat, et Grégoire II lui confia l'évangélisation de l'Allemagne. L'homme de DIEU se met à parcourir la Bavière, la Thuringe, la Frise, la Hesse et la Saxe, convertissant les païens, substituant au culte des idoles la foi de JÉSUS-CHRIST. Le pape, informé des succès du missionnaire, le mande auprès de lui, le sacre évêque, et le renvoie, muni de nouveaux pouvoirs, chez les peuples qu'il gagnait à DIEU. La moisson, de jour en jour plus abondante, demandait de nouveaux ouvriers. Boniface les fit venir d'Angleterre,et dirigea leurs travaux en qualité d'archevêque et primat d'Allemagne. A son troisième voyage de Rome, il reçut le titre de légat du Saint-Siège, avec plein pouvoir de gouverner la Germanie.

Le saint apôtre fut puissamment secondé par le fils de Charles-Martel, Carloman,duc d'Austrasie. La vie de Boniface édifiait tellement ce prince, qu'il déposa la couronne pour s'enfermer dans le monastère du Mont-Cassin. Charles-Martel avait facilité, lui aussi, la tâche du moine missionnaire, au point que Grégoire III leur attribuait à tous deux la conversion de cent mille païens.

Mais que de fatigues et de dangers pour Boniface avant d'atteindre à ces beaux et pacifiques triomphes ! Souvent il manqua du nécessaire ; plus d'une fois il dut demander son pain au travail de ses bras. DIEU cependant soutenait le zèle de son serviteur et lui prêtait sa puissance. Un jour qu'il allait, la hache à la main, abattre un chêne sacré, la foule païenne s'ameute et le suit menaçante. Qu'il touche à l'arbre, et elle va se ruer sur lui pour le mettre à mort. L'apôtre, calme et confiant, frappe un premier coup. O prodige ! le chêne tombe, fendu en quatre , et les infidèles, glacés d'épouvante, n'osent pas venger leurs dieux.

Vers 752, Boniface reçut le titre d'archevêque de Mayence, organisa les évêchés de Passau, Freisingen, Ratisbonne, Salzbourg, Erfurt, Wurzbourg, et sacra Pépin le Bref à Soissons. Il eut ensuite à reprendre l'évangélisation de la Frise retombée dans l'idolâtrie. Pour lever tout obstacle à cette œuvre, il se démit de son siège, nomma son successeur et partit de Mayence pour n'y plus retourner vivant. Un évêque, trois diacres et quatre religieux l'accompagnèrent. En peu de jours plusieurs milliers de personnes reçurent le baptême. L'archevêque préparait à JÉSUS-CHRIST de nouvelles conquêtes, lorsque des idolâtres fondirent sur lui et le massacrèrent avec cinquante-deux de ses disciples, en haine de la foi, le 5 juin 755.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Quelle gloire pour un homme d'être ainsi le salut de tout un peuple ! Prions pour la conversion des infidèles, des hérétiques, des schismatiques, et mettons-nous de la *Propagation de la foi :* nous participerons de la sorte aux mérites de l'apostolat.

Départ de saint Boniface. (D'après une peinture murale de l'église des Saints, Munich.)

6 Juin. — S. NORBERT, fondat. des prémontrés. 1134.

SPRIT, naissance, fortune, beauté physique : tous ces avantages préférés du monde, Norbert les réunissait en sa personne. Mais de vertu, point. Comment se détermina-t-il,avec de telles dispositions,à frapper aux portes de la cléricature ? Lui,l'âme de toutes les assemblées mondaines, entraîné par le tourbillon des amusements profanes, se fit pourvoir d'un canonicat, dont il toucha les revenus sans prendre aucun souci de la charge. Il menait joyeuse vie à la cour d'Allemagne, en qualité d'aumônier d'Henri IV, lorsqu'il plut à DIEU de rompre l'assoupissement de cette âme, appelée à la plus haute perfection. Un jour que Norbert chevauchait dans le luxe d'un équipage brillant,un orage soudain l'environne d'éclairs et de tonnerre ;la foudre,qui tombe à ses pieds avec un fracas horrible, fait cabrer son cheval, et le cavalier désarçonné demeure longtemps comme mort sur la place. Revenu à lui-même, et tout changé devant cette menace de la mort, comme S. Paul sur le chemin de Damas, il demande au Seigneur ce qu'il doit faire. Une voix intérieure lui répond : « Fuis le mal et fais le bien. » Sur-le-champ il forme la résolution d'expier ses fautes. Il avait alors trente ans.

Au lieu de rentrer à la cour, le jeune chanoine retourne à son chapitre. Pendant deux ans il se prépare aux saints ordres par l'étude, la prière, les larmes, et demande ensuite la prêtrise à l'archevêque de Cologne. Résolu de ne vivre désormais que pour DIEU , ce prêtre pénitent donne aux pauvres tout son patrimoine , renonce au canonicat, prend une soutane de peau d'agneau avec une corde pour ceinture, et va trouver en Languedoc le pape Gélase II, qui l'écoute ravi , et lui accorde la charge de missionnaire apostolique. Sans interrompre ses austères pénitences,le nouvel apôtre commence bientôt ses prédications évangéliques. Il parcourt le Languedoc, la Guyenne, le Poitou, l'Orléanais, obtenant partout de merveilleuses conversions. Mêmes travaux et mêmes succès dans le Hainaut, le Brabant et le pays de Liège.

Calixte II présidait un concile à Reims. Norbert s'y rendit, reçut de nouveaux pouvoirs, et céda aux instances de l'évêque de Laon, qui désirait l'occuper dans son diocèse. Ce prélat lui offrit le val désert de *Prémontré* pour l'établissement d'un monastère. Le saint fondateur eut bientôt sous sa direction quarante religieux, qui firent tous profession le jour de Noël 1121, sous la règle de Saint-Augustin. Leur vêtement était une robe de laine blanche. Ils observaient le jeûne et le silence perpétuels. A la vie monastique ils associaient le ministère pastoral. Cinq ans plus tard, une bulle d'Honorius II approuva l'institut des *prémontrés*. Cet ordre, qui comptait déjà huit cents religieux, prit dès lors une immense extension : 1.300 monastères d'hommes et 400 de femmes : voilà un chiffre étonnant qu'il lui fut donné d'atteindre. Ce n'est pas tout : Norbert, le premier, fonda un tiers ordre.

Saint Norbert réfutant l'hérésiarque Tanchelm. (Musée de Munich.)

Voici quelles circonstances l'y amenèrent. Le très noble et très chrétien comte de Champagne, Thibaud,vint un jour à Prémontré trouver S. Norbert, et lui ouvrit son âme. Mais, ô voies admirables de la Providence ! Thibaud n'était venu chercher que des conseils pour la direction de sa conduite, et voilà que, « considérant l'éloquence de l'homme de DIEU et la maturité de ses paroles , » il s'éprend tellement de lui et de son œuvre que, séance tenante , il s'offre tout entier à Norbert avec toutes ses possessions.

Une pareille démarche devait naturellement sourire au fondateur d'un institut qui ne datait que de deux ou trois ans , et qui devait avoir besoin de protecteurs. Tout autre, plus intéressé ou moins éclairé que Norbert, eût écouté avec complaisance une semblable proposition ; lui, sans l'accepter ni la rejeter, demanda quelques jours pour consulter le Seigneur. Nous voici loin, bien loin des captations habiles dont certains historiens se plaisent à déshonorer la mémoire des saints fondateurs d'ordres.

S. Norbert avait compris, en effet, que l'organisation des nombreux châteaux de Thibaud ne pouvait point si aisément être supprimée : c'eût été jeter le trouble dans la hiérarchie féodale des nombreux vassaux du comte , c'eût été amoindrir le royaume de France lui-même. Il savait de plus la religion, la charité, la sagesse de Thibaud. Ne serait-ce pas aller à l'encontre des desseins du Très-Haut que de lancer dans un autre genre de vie un prince que DIEU semblait avoir prédestiné au bonheur de plusieurs provinces ?

Cependant Thibaud attendait toujours la réponse du saint. Le ciel avait parlé à l'âme de Norbert : « Vous ne serez pas religieux, » dit-il au comte de Champagne ; « non, vous porterez le joug du Seigneur comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, en y ajoutant celui de la société conjugale. DIEU nous garde de contrarier les vues que l'économie de la Providence divine a éternellement eues sur vous ! » — « Si c'est la volonté de DIEU, ô mon maître, » répondit le prince, « il ne m'appartient pas d'y contredire ; mais sachez-le bien, père vénéré, je n'épouserai point d'autre femme que celle qui m'aura été choisie par vous. »

Cette généreuse démarche du comte de Champagne et le refus de Norbert étaient, dans les éternels desseins de DIEU, l'occasion qui devait amener la fondation du tiers ordre de Prémontré. Thibaud, voulant rester uni de cœur à Norbert et à ses disciples,lui demanda,avant de le quitter,une règle de vie chrétienne. C'est alors que le saint lui traça un règlement, avec des pratiques assez faciles pour pouvoir être suivies dans le monde, et assez précises cependant pour devenir aux âmes de bonne volonté un chemin sûr et un rempart contre les écueils du siècle. Outre ces précautions toutes morales, il convenait de donner au nouveau frère un signe extérieur de son agrégation à l'ordre. S. Norbert revêtit solennellement Thibaud d'un petit scapulaire de laine blanche.

Par la création du tiers ordre , S. Norbert venait d'introduire la vie religieuse jusqu'au foyer de la famille et parmi le tourbillon des affaires séculières. A lui l'honneur d'avoir été choisi de DIEU pour être l'instrument de cette salutaire ins-

titution, imitée dans la suite par plusieurs autres fondateurs, notamment par S. François et S. Dominique (1).

Norbert ne resta pas longtemps le chef de sa sainte phalange de religieux. Il avait débarrassé le diocèse d'Anvers des perfides hérésies de Tanchelm, lorsque les députés de Magdebourg vinrent trouver à Spire l'empereur Lothaire, pour lui demander un archevêque. Malgré sa résistance, Norbert fut élu, et le légat du pape lui commanda d'obéir. Lorsque le nouveau pontife se présenta, pauvrement vêtu et monté sur un âne, à la porte de son palais, le concierge, qui le prit pour un mendiant, lui en refusa l'entrée. Averti de son erreur, le zélé fonctionnaire voulut prendre la fuite : « Soyez sans crainte, mon frère, » lui dit le prélat ; « vous m'avez mieux connu que ceux qui m'ont fait évêque. » L'humble religieux garda sur son siège les vertus et l'austérité claustrales, y ajoutant toutefois la sollicitude d'un zélé pasteur. Lorsqu'il mourut, après huit années de gouvernement, l'église de Magdebourg, réformée, florissante, avait repris le rang des grandes métropoles (1134).

Réflexion pratique. — Les cœurs ardents peuvent aller loin dans le bien comme dans le mal. Avons-nous une nature passionnée ? Ne nous en plaignons point : pour qui veut la soumettre à la grâce de Dieu, c'est un trésor.

7 Juin. — S. PAUL Ier, évêque de Constantinople, mart. 351.

Paul de Thessalonique était diacre de l'église de Constantinople, lorsque, à la mort d'Alexandre, il fut élu au siège de cette ville (340). L'éloquence de sa parole et son zèle pour la foi le rendaient digne de ce périlleux honneur. Macédonius, voyant ses intrigues déjouées, résolut aussitôt de perdre le nouvel évêque, dont il convoitait le trône. Eusèbe de Nicomédie prêta son concours à ce vil ambitieux, et ils parvinrent à faire bannir le pontife. Paul se retira dans l'Occident, et Maximin de Trèves le reçut avec tous les égards que mérite un saint. Rétabli dans son église, l'illustre persécuté dut bientôt reprendre le chemin de l'exil. A la mort de l'usurpateur Eusèbe, les catholiques de Constantinople se hâtèrent de rappeler leur patriarche légitime. Quand le vénérable vieillard débarqua sur la rive du Bosphore, l'allégresse publique éclata en acclamations, et l'on put croire un instant que les jours de paix revenaient avec lui. L'illusion ne dura point : à un intrus les évêques ariens voulurent donner un intrus pour successeur, et sacrèrent Macédonius, prêtre indigne et ennemi déclaré de Paul. Cette élection fut le signal d'une guerre civile. L'empereur Constance, averti par les ariens, envoie le préfet de ses gardes, Hermogène, avec l'ordre d'enlever S. Paul et de le conduire en exil. Les catholiques voulurent défendre leur évêque ; toutes les têtes s'exaltèrent et la violence ne connut plus de bornes ; la multitude se saisit d'Hermogène, brûla son palais, le massacra lui-même et traîna par la ville ses membres épars (342). A cette nouvelle, Constance accourt d'An-

1. Dom Godefroy Madeleine. — *Histoire de S. Norbert.*

tioche, et arrive aux portes de Constantinople, décidé d'y mettre tout à feu et à sang. Le peuple en larmes, le sénat et tous les ordres en deuil, vinrent à sa rencontre ; il se laissa fléchir à leurs prières, à la condition que Paul serait banni. Le patriarche quitta donc une troisième fois son église, qui retombait aux mains d'un usurpateur.

L'année suivante, le concile de Sardique rétablit sur leurs sièges les évêques orthodoxes, et le pasteur légitime de Constantinople put retourner encore au milieu de son troupeau. Mais Macédonius recommença contre lui ses agissements criminels, et le fit de nouveau bannir comme partisan de Magnence. Le préfet du prétoire, qui craignait un soulèvement populaire, fit saisir secrètement le patriarche et donna l'ordre de le conduire à Thessalonique. L'auguste proscrit recevait dans cette ville les témoignages de sympathie de toutes les églises catholiques de l'Orient. On le transféra donc, chargé de chaînes, à Singara en Mésopotamie, puis à Émèse, et enfin à Cucuse, dans les déserts du mont Taurus. Il y fut jeté dans un cachot, où il demeura six jours sans nourriture. Lorsque les ariens pénétrèrent dans sa prison, espérant n'y plus trouver qu'un cadavre, Paul respirait encore. A l'aspect du saint vieillard, dont le visage amaigri leur souriait avec une mansuétude angélique, ils sentirent redoubler leur fureur, et, se précipitant sur cette noble victime, ils l'étouffèrent (351).

Réflexion morale. — La vertu persécutée ne se plaint pas : elle confie sa cause à Dieu lui-même, et garde invincible son espérance jusque dans les bras de la mort. La victoire pour elle, c'est le ciel.

8 Juin. — S. MÉDARD, évêque. 545.

Médard vint au monde à Salency, près de Noyon, vers l'an 457. Nectard, son père, un des leudes du roi Childéric, avait été converti par sa femme, une pieuse gallo-romaine nommée Protagia. Leur fils, élevé dans la vertu, donna de bonne heure des preuves de la plus tendre charité. Un jour il portait une riche étoffe au tailleur, qui devait lui en faire un manteau ; sur sa route un aveugle demi-nu lui tend la main : ému de compassion, l'écolier jette son étoffe sur les épaules du mendiant. Lorsque son père lui confiait la garde de son haras, Médard distribuait aux pauvres toutes ses provisions, et rentrait le soir à jeun dans la maison paternelle. Un jour il alla plus loin. Un guerrier franc vint à passer, portant sur l'épaule une selle et une bride. « Pourquoi voyagez-vous ainsi ? » lui demanda le gardeur. — « Le cheval que je montais, » répondit l'inconnu, « vient de tomber mort, et je n'ai point d'argent pour me procurer une autre monture. » — « Voici des chevaux, » reprit le jeune homme ; « choisissez celui qui vous conviendra, et ne vous fatiguez pas davantage. » L'étranger remercia, sella un des chevaux qui paissaient dans la prairie et s'éloigna. Lorsque Nectard fit compter son troupeau, une des meilleures bêtes

manquait. Médard, qui ne cacha point son action, reçut une réprimande sévère. Cependant on se met à recompter. Cette fois, ô miracle ! pas un des nobles cour-

« Un aigle étend ses ailes sur Médard enfant, pendant l'orage, et ce prodige manifeste sa sainteté à un serviteur et à ses parents. »

siers ne manque à l'appel. « Mon fils, » s'écrie alors le père tout ému, « tous mes biens sont à toi ; disposes-en selon ta volonté, et prie DIEU que ta mère et moi nous ayons part à la bénédiction du ciel. »

Médard n'avait d'attrait que pour les choses de la piété. Ses parents le confièrent à l'évêque de Vermand, qui l'éleva au sacerdoce à l'âge de 33 ans. Le jeune prêtre eut bientôt la douleur de perdre son père et sa mère. Il revint habiter Salency avec sa sœur. Ce fut alors qu'il institua la fête de la *Rosière*, détachant à cet effet de ses terres patrimoniales un domaine qui garda jusqu'à la révolution le titre de *fief de la Rose*, et dont les revenus servaient annuellement à doter la plus vertueuse fille du pays. Ce ne fut point le seul bienfait de Médard à ses compatriotes. L'armée des Francs, sous la conduite de Clotaire, conduisait des files de chariots remplis de butin et se disposait à piller Salency. Le saint prêtre vient à la rencontre des guerriers ; il leur parle avec tant de force et d'éloquence qu'ils abandonnent le fruit de leurs déprédations et renoncent à leur sinistre projet.

A la mort de l'évêque de Vermand, peuple et clergé, d'une commune voix, élurent à sa place le prêtre de Salency. « Je suis indigne de l'épiscopat, » s'écriait Médard. Et il fondait en larmes. La multitude consternée répondit par des gémissements et des sanglots. Dans cette lutte entre l'humilité du saint et les désirs de tout un peuple, ce fut le peuple qui l'emporta. Médard se laissa conduire devant le bienheureux Remi, qui lui donna la consécration épiscopale. Dévastée par les Vandales et les Huns, la cité de Vermand n'était plus qu'une ruine. Médard se fixa à Noyon. Son ami Éleuthère, dont il avait prédit, dès l'enfance, l'élévation à l'épiscopat, mourut prématurément sur le siège de Tournay. Médard présida ses funérailles. Après les obsèques, on l'acclama évêque de Noyon et de Tournay. Cette fois encore l'élu essaya de résister ; mais le roi, les leudes, la population tout entière, firent intervenir le métropolitain saint Remi, et Médard dut accepter ce double fardeau. Il se fit bénir à Tournay comme à Noyon. Les Flandres comptaient encore de nombreux idolâtres. Le zélé pontife, à pied, la croix à la main, parcourut toutes ces contrées. En quinze ans de labeurs il vint à bout de les convertir. Dans chaque village il bâtissait des églises, instituait des prêtres, établissait des monastères et des écoles. Un jour vint où ce bon pasteur, frappé d'une maladie incurable, s'alita pour ne plus se relever. Il était alors à Noyon. A cette nouvelle on accourut de toutes parts près de son lit de douleur. On eût dit des milliers d'enfants qui venaient pleurer leur père. En apprenant la maladie du saint évêque, Clotaire, qui revenait de Bretagne, où il avait vaincu et puni de mort la révolte de son fils Chramne, précipita sa marche, arriva à temps pour recevoir une dernière bénédiction de l'auguste vieillard, et se fit un honneur de porter sur ses épaules royales la dépouille mortelle de ce grand serviteur de Dieu (545).

Réflexion Pratique. — Ils sont très nombreux, les grands saints qui ont débuté par d'insignes aumônes. C'est que Dieu est la caution des pauvres ; il rend avec usure ce qu'on leur prête : pour un peu de pain il donne sa grâce, ses faveurs, le ciel. Soyons charitables.

9 Juin. — S. COLUMBA, prêtre, apôtre de l'Écosse. 597.

COLUMBA avait pour aïeul l'un des huit fils du grand roi Niall, monarque suprême de toute l'Irlande de 379 à 405. Il naquit à Gartan (duché de Donegall), le 7 décembre 521. Son éducation se fit au monastère de Clonard, sous l'abbé Finnian, qui dirigeait non seulement un séminaire de moines, mais un collège fréquenté, dit-on, par trois mille élèves. Le jeune prince fit abandon de tous ses droits éventuels au trône d'Irlande pour se consacrer à DIEU. A peine eut-il fait profession, qu'il employa la grande influence de sa famille pour créer quantité de monastères nouveaux. Il se plaisait surtout à Derry, où il avait fait si grande la part des pauvres, que le couvent fournissait chaque jour leur subsistance à cent d'entre eux. Columba, qui fut un des bardes inspirés de son pays, a plus d'une fois chanté Derry et Kildare, le célèbre sanctuaire où reposait sainte Brigitte.

L'Irlande convertie n'offrait qu'un champ restreint au zèle du noble moine. En 563, il débarquait à l'île d'Iona, sur les côtes de Calédonie (Écosse). Son but était de conquérir à l'Église de nouveaux pays. Douze frères l'accompagnaient : ils se construisirent des huttes, puis une maison de planches, humble monastère qui n'en donna pas moins le vol, dans la suite, à un essaim de colonies, d'où sortirent plus de trois cents couvents et églises. Trois ans suffirent à Columba pour évangéliser les nombreuses îles répandues sur la côte occidentale. Vers 566, il s'avança vers le nord, où habitaient les Pictes, ces barbares dont les Romains n'avaient pu venir à bout. Tout d'abord, il se rendit favorable leur roi Bruidh, avec lequel il s'était découvert un lien de parenté ; mais un obstacle insurmontable à la faveur royale était l'opposition des druides. La lutte fut longue. Néanmoins l'intrépide champion du CHRIST finit par triompher. Lorsqu'il mourut, le drapeau de la foi était solidement planté dans ces régions barbares, et de nombreux monastères en couvraient les montagnes, les landes, les forêts.

La conversion des Pictes fut l'œuvre capitale de saint Columba, mais non point son unique mission. Il usa de son influence pour apaiser les conflits sanglants qui s'élevaient sans cesse autour de lui. Nous le voyons protéger Aïdan contre les Anglo-Saxons, le couronner de ses mains roi des Scots, et mettre sa grande autorité morale au service de la nouvelle royauté écossaise. Poète lui-même, il plaida la cause des bardes auprès du roi Aedh, et réussit à sauver leur corporation. Ayant maintes fois navigué avec ses moines, il aimait les matelots et partageait avec eux son expérience de la mer. En Irlande comme en Écosse, l'agriculture lui dut beaucoup : il enseigna à greffer les sauvageons, à découvrir les sources, à labourer selon la meilleure méthode, à construire des barrages pour la pêche du saumon. Il réprima le brigandage, et une tradition le montre poursuivant lui-même un voleur jusque dans la mer.

Columba mourut, après une longue maladie, dans son monastère d'Iona, le 9 juin 597 (1).

Réflexion pratique. — Les saints n'entendaient point se reposer ici-bas. Nous admirons les prodigieux résultats de leur incessante activité ; faisons mieux : imitons leur zèle, rendons-nous utiles.

10 Juin. — Ste MARGUERITE, reine d'Écosse. 1093.

Le prince Edgard, qui comptait succéder à son oncle Édouard le Confesseur sur le trône d'Angleterre, se vit contraint d'échapper par la fuite à Guillaume le Conquérant. Le vaisseau qui l'emportait avec sa sœur Marguerite essuya une violente tempête, qui les jeta sur la côte d'Écosse. Le roi de ce pays, Malcolm, se souvint qu'obligé lui-même à fuir Macbeth, l'usurpateur de son trône, il avait reçu à la cour d'Angleterre bon accueil et protection. Touché du malheur des jeunes princes, il promit de les défendre, et fit la guerre à Guillaume plutôt que de les livrer.

Cependant Marguerite donnait à l'Écosse le spectacle de toutes les vertus. Les qualités de son esprit et de son cœur, plus encore que sa rare beauté, faisaient l'admiration de tous. Malcolm conçut pour elle la plus haute estime et lui offrit sa main. Devenue reine en 1070, à l'âge de 24 ans, par sa conduite pleine de douceur et de respect elle s'attacha le cœur de son époux, et de l'ascendant qu'elle sut prendre elle ne se servit que pour faire fleurir la religion, la justice et la paix. Elle cultiva l'esprit du roi, elle adoucit son caractère, elle polit ses mœurs, elle l'embrasa d'amour pour les préceptes de l'Évangile, elle en fit un des souverains les plus vertueux de l'Europe. Charmé de la profonde sagesse et de la haute vertu de son épouse, Malcolm ne lui laissait pas seulement l'administration de ses affaires domestiques, il la consultait encore pour celles de l'État.

La pieuse reine, au milieu du tumulte de la cour, sut conserver le recueillement de son âme. Une parfaite pureté d'intention, l'assiduité à la prière, le complet renoncement à soi-même, les jeûnes austères et les saintes veilles, furent ses principaux moyens de perfection. Plaire au Roi des rois était son unique désir ; les charmes de l'amour divin faisaient tout son bonheur ; ses délassements les plus doux consistaient à secourir les indigents, à soigner les malades, à consoler les malheureux. Lorsque ses aumônes avaient vidé sa cassette, elle vendait ses bijoux. Aussi voyait-on courir à elle comme à leur mère les veuves, les orphelins, les nécessiteux de toute sorte. Le palais chaque jour se remplissait de pauvres. Marguerite et le roi lui-même, avant de prendre leur repas, les servaient, le genou en terre.

La reine se privait de tous les amusements mondains, réduisait même les heures de son sommeil pour donner plus de temps à la piété. Avant la Noël, comme

1. V. Montalembert, *Moines d'Occid.*, t. III.

avant Pâques, elle jeûnait quarante jours. A ces deux époques, elle se levait la nuit pour assister à l'office canonial, le matin elle entendait plusieurs messes, et pour ses repas elle se contentait d'une nourriture grossière, à laquelle d'ailleurs elle touchait à peine.

Le ciel bénit le mariage de Marguerite : elle devint mère de six princes et de deux princesses, dont elle fut la première institutrice. Elle leur inspira l'amour de DIEU et l'horreur du péché. Pour préserver leur innocence, elle ne permit jamais aux personnes vicieuses de les approcher. Sa prière assidue leur obtint les grâces du Seigneur, ses bons exemples les stimulèrent, et ses leçons, distillées d'un cœur rempli du pur amour, produisirent des fruits merveilleux. Les trois de ses fils qui régnèrent, Edgard, Alexandre et David, surent acquérir une grande réputation de piété, de sagesse et de valeur. L'on a dit à juste titre de David qu'il fut le plus bel ornement du trône écossais. Mathilde, une des deux princesses,qui devint reine d'Angleterre, a été mise au rang des saintes.

Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère. Elle mit tous ses soins à la rendre heureuse. Persuadée que la religion est la seule base solide du bonheur, elle s'appliqua surtout à la faire fleurir. Dans ce but, elle fonda de toutes parts des églises, des hôpitaux, des monastères. Après le culte religieux, la grandeur d'un peuple est dans sa civilisation. Pour en favoriser le développement, Marguerite protégea de tout son pouvoir les lettres, les sciences, les arts.

Les instructions de cette reine avaient pleinement convaincu Malcolm qu'il devait préférer la paix du royaume à la gloire des batailles. Mais ce monarque savait aussi qu'il est du devoir d'un prince de défendre ses sujets contre les attaques de l'ennemi. En s'emparant du château d'Alnwick, le monarque anglais, Guillaume le Roux,le mit dans la nécessité de donner des marques de sa valeur.Malcolm demanda la restitution de cette place ; puis, sur le refus du monarque anglais, il vint en faire le siège. La garnison, pressée de toutes parts et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre, et proposa au roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville ; mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance saisit le moment où Malcolm avançait les mains pour lui porter dans les yeux un coup mortel. Édouard, fils du roi d'Écosse, continua vivement le siège pour venger la mort de son père. Son courage lui coûta la vie ; il fut tué dans un assaut.

Pendant ce temps, Marguerite se préparait à paraître elle aussi devant DIEU. Avertie d'en haut que sa fin était proche, elle avait fait à son confesseur Thierri, avec la plus vive componction, l'aveu général de ses fautes, et elle supportait patiemment les souffrances d'une longue maladie, lorsque Edgard, son fils, arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient Édouard et Malcolm. Le jeune prince, redoutant pour sa mère l'effet de la triste nouvelle, répondit qu'ils se portaient bien. « Je sais ce qui est arrivé, » répliqua aussitôt la reine. Alors, levant les mains au ciel : « DIEU tout-puissant, » s'écria-t-elle, « je vous remercie de m'avoir envoyé aux derniers moments de ma vie une si grande affliction ; j'es-

père qu'avec votre miséricorde elle me purifiera de mes péchés. » Puis, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur et répéta plusieurs fois cette prière : « Seigneur JÉSUS, qui par votre mort avez sauvé le monde, délivrez-moi de tout mal. » Enfin son âme fut affranchie des liens du corps le 16 novembre 1093, dans la 47e année de son âge. « Nous n'avons point souvenance, » disent les actes, « d'avoir vu, même aux premiers siècles de l'Église, une vie plus édifiante que celle de la reine d'Écosse. »

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vie de Marguerite est une éclatante démonstration de cette parole de l'Esprit-Saint : *Aux âmes qui aiment Dieu tout est profit*, surtout les épreuves. Pour notre sainte, l'exil fut le chemin du trône, et la mort de son époux et de son fils, la dernière étape de son acheminement au ciel. Aimons DIEU, et tout sera pour nous une occasion de mérites.

11 Juin. — S. BARNABÉ, apôtre. 61.

JOSEPH, que les apôtres surnommèrent Barnabé, c'est-à-dire *Fils de la prophétie ou de consolation*, naquit en Chypre d'une famille lévitique, et fut, avec Saul, un disciple du docteur pharisien Gamaliel. Converti par Notre-Seigneur lui-même, il vendit ses biens, un des premiers, pour en remettre le prix aux apôtres ; et lorsque Paul, après son coup de la grâce, vint à Jérusalem, ce fut Barnabé qui présenta son ancien condisciple à Pierre et à Jacques.

Barnabé reçut la mission d'affermir dans la foi les fidèles d'Antioche. Ses prédications et ses vertus en augmentèrent bientôt le nombre, et lorsque S. Paul, qu'il alla chercher à Tarse, lui eut aidé pendant un an, la moisson évangélique fut si abondante que les croyants commencèrent à prendre un nom, celui de *chrétiens*.

Tandis qu'ils travaillaient avec un zèle ardent à augmenter l'église d'Antioche, l'Esprit-Saint les choisit pour *apôtres* des nations infidèles. Ils vont d'abord à Séleucie, puis en Chypre, où ils visitent Salamine et la fameuse Paphos. Dans cette dernière ils convertissent le proconsul Sergius Paulus. Ensuite ils se rendent à Perge en Pamphylie, à Antioche de Pisidie et à Iconium, métropole de la Lycaonie. Partout ils annoncent JÉSUS au milieu des contradictions et des persécutions, et partout ils gagnent un grand nombre d'âmes à la cause de l'Évangile. A Lystre, les miracles qu'ils opèrent les font prendre pour des dieux et les païens se disposent à leur offrir des sacrifices. Aux yeux de ces idolâtres Barnabé n'était rien moins que le grand Jupiter lui-même. En effet, cet apôtre avait un air très grave et un beau maintien ; ses yeux exprimaient une douceur inaltérable, ses lèvres distillaient la suavité du miel, et en sa personne éclatait avec une grâce toute divine la splendeur d'une grande vertu.

Les deux apôtres voulurent détourner ces infidèles du culte de leurs idoles,

mais l'opiniâtreté païenne opposa une telle résistance, qu'ils durent prendre la fuite pour ne pas périr lapidés. A Derbe, au contraire, ils firent de nombreuses conversions. Puis, retournant sur leurs pas, ils affermirent partout leurs conquêtes, et revinrent à Antioche.

Alors s'éleva la fameuse controverse touchant les rites de la loi mosaïque. Paul et Barnabé en référèrent aux apôtres, et dans le concile de Jérusalem où ils assistèrent, on déclara ces rites abolis. Nos deux apôtres des peuples idolâtres y furent confirmés dans leur mission déjà si consolante, et ils retournèrent à leurs travaux.

Antioche les vit encore ensemble, mais ils ne tardèrent pas à se séparer. En compagnie de Marc, son disciple, Barnabé visita de nouveau l'île de Chypre. Ensuite il évangélisa Corinthe et l'Italie. Milan l'honore comme son premier évêque et le fondateur de son église ; Brescia et Bergame se glorifient d'avoir reçu de lui la foi.

Le vaillant apôtre devait mourir dans son île natale. Il la parcourut plusieurs fois avant de se fixer à Salamine. Les juifs de cette ville étaient les plus rebelles à embrasser l'Évangile. Barnabé, pour les convaincre, se rendait chaque semaine dans leurs synagogues, et prouvait qu'en JÉSUS-CHRIST se réalisaient toutes les prédictions des prophètes. Plusieurs conspirèrent sa mort. L'évêque, instruit du complot, assemble ses disciples, célèbre la messe en leur présence et les communie de sa main. Puis, prenant à part son fidèle compagnon : « Sors de la ville, » lui dit-il ; « tu enseveliras mon corps et tu retourneras vers Paul, en attendant que le Seigneur dispose de toi, car ton nom doit devenir célèbre dans l'univers entier. » Ainsi préparé, il s'achemine tranquillement vers la synagogue. A peine y est-il entré, qu'une meute de Juifs en fureur l'entourent, se jettent sur lui et le précipitent dans un obscur cachot. Le lendemain, on le traîne hors de la ville pour le lapider comme blasphémateur, et on l'écrase sous une grêle de pierres. Les meurtriers livrent ensuite le corps du martyr aux flammes du bûcher ; mais le feu respecte cette dépouille vénérable. Marc vient la prendre en secret et l'ensevelit pieusement dans une caverne éloignée de la ville (61).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Ceux qui sèment autour d'eux les bons exemples d'une pieuse vie, participent aux mérites de l'apostolat et en auront au ciel la récompense.

12 Juin. — S. JEAN de SAINT-FACOND. 1479.

JEAN, né à Sahagun, dans le royaume de Léon, avait pour père Gonzalès de Castrillo, et pour mère Sancia Martinèz, distingués l'un et l'autre par leur naissance et leur vertu. Dès son jeune âge il donna des marques de sainteté. Il avait coutume de rassembler ses petits camarades et, monté sur un tertre, il leur prêchait la vertu, l'amour de DIEU et

l'union fraternelle. Après de bonnes études chez les bénédictins de Saint-Facond, il entra dans la cléricature et fut créé chanoine de la cathédrale de Burgos.

La vie du jeune prêtre était régulière et sa vertu au-dessus du commun ; cependant, par un effet de la grâce, son état l'inquiétait. Il se démit de ses bénéfices et ne voulut conserver qu'une modeste chapelle pour dire la messe, prêcher et catéchiser. La retraite, la mortification, la pauvreté, devinrent ses délices. Le désir de connaître plus à fond les sciences sacrées le conduisit à Salamanque, où il étudia quatre ans. Il fut ensuite appelé à la conduite des âmes dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Ses fréquentes prédications y produisirent des fruits merveilleux. Il vaquait depuis neuf ans à ce ministère en bon ouvrier du Seigneur, lorsqu'une maladie grave, qui demandait une opération douloureuse, mit ses jours en danger. Il fit vœu, s'il guérissait, de quitter entièrement le monde. Aussitôt rétabli, Jean se présenta chez les ermites de Saint-Augustin, qui l'admirent à la vêture en 1463.

Dès l'abord le novice parut consommé dans la vie spirituelle. L'année suivante, sa profession redoubla sa ferveur, et il ne le cédait à personne en détachement, en austérité, en obéissance, en tout genre de vertus. Chargé de l'emploi de cellérier, on raconte qu'il pourvut abondamment, pendant une année entière, au besoin de toute la communauté avec un petit tonneau de vin qui se multipliait par miracle. Devenu maître des novices, puis prieur, ses exemples et ses leçons firent à ce point fleurir la discipline du couvent, qu'on aurait dit d'un monastère d'anges.

Les soins intérieurs de la maison n'empêchèrent point le saint religieux de se livrer, au dehors, à la sanctification des âmes. Il reprit, avec un zèle tout nouveau, le ministère de la prédication. Salamanque lui dut son renouvellement spirituel. Les discordes en faisaient alors un foyer d'abominables vengeances. Par sa douceur et sa charité, le pieux ermite extirpa les haines et calma les esprits. Comment d'ailleurs résister à un homme qui lisait dans les replis de la conscience, et qui connaissait l'avenir aussi bien que le présent ? Ce saint prêtre célébrait chaque jour les divins mystères avec une ardeur séraphique, et il lui fut donné de voir plus d'une fois, des yeux de la chair, le DIEU que voilent les faibles espèces d'un pain anéanti. Descendu de ce nouveau Thabor, Jean conservait en son âme l'impression de la divinité ; sa foi s'exaltait jusqu'à produire des miracles. Un jour sa nièce venait de mourir, à l'âge de sept ans ; il pria pour elle, et la remit pleine de santé dans les bras de son frère.

Lorsque la gloire de DIEU ou les intérêts du prochain commandaient une inflexible fermeté, Jean, habituellement doux, savait parler avec une hardiesse tout apostolique. Cette attitude lui attira des persécutions. Un grand du monde, à qui il reprochait l'oppression de ses vassaux, résolut de le faire périr : deux assassins furent chargés d'exécuter le crime. Cependant, à la vue du vénérable serviteur de JÉSUS-CHRIST, au lieu de porter sur lui une main sacrilège, ils tombèrent à ses genoux pour lui demander pardon. Peu après, le duc, gravement malade, n'obtint sa guérison qu'en priant sa victime d'intercéder pour lui.

Arrivé au terme de sa carrière, Jean prédit l'heure de sa mort, et s'endormit dans le Seigneur le 12 juin 1479.

RÉFLEXION MORALE. — Les âmes que DIEU appelle plus haut sentent l'aiguillon du remords dans l'exercice des vertus communes. Si elles refusent toute ascension, trouveront-elles le chemin du ciel ?

13 Juin. — S. ANTOINE de PADOUE. 1231.

FERNANDEZ, qui plus tard devait s'appeler Antoine, naquit à Lisbonne (1195). Son père, Martin de Bullonès, était un officier de l'armée portugaise ; sa mère, Térèse de Cavera, descendait des anciens rois des Asturies. Cette noble dame sut inspirer à son petit Fernandez une angélique piété et une tendre dévotion à la Reine du ciel. Après de bonnes études à l'école des chanoines de Lisbonne, il entra, à quinze ans, chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Un si précoce renoncement au monde où l'attendaient, avec les avantages du rang et de la fortune, les charmes et les plaisirs d'une société choisie, alarma sa famille et étonna ses amis. Pendant deux ans, on obséda le novice pour le faire revenir sur sa décision. Fatigué de cette lutte inutile, Fernandez changea de couvent. Ses supérieurs l'envoyèrent à Coïmbre. Pendant qu'il résidait dans cette ville, on y reçut en grande pompe la dépouille mortelle de cinq religieux mineurs, martyrisés au Maroc. L'éloge de ces confesseurs de la foi retentissait de toute part, mêlé au récit de leurs nobles combats. En écoutant ces narrations enthousiastes, le jeune chanoine sentait naître dans son cœur une sainte émulation. Que n'eût-il pas donné pour avoir, lui aussi, le bonheur de mourir sur un tel champ de bataille ! Dominé par ce désir, il se demandait si l'ordre humble et austère des mineurs n'était pas celui qui répondrait le mieux à ses goûts intimes, lorsqu'une vision miraculeuse changea ses doutes en certitude. François d'Assise, alors en Italie, lui apparut et l'exhorta d'embrasser sa religion. Dès ce moment Fernandez n'hésita plus. Un jour, vêtu de l'habit de Saint-François, il va trouver son supérieur et lui demande son congé. Celui-ci, dépité de le perdre, lui fait un adieu ironique : « Allez, allez, » dit-il, « vous deviendrez peut-être un saint ! » — « Quand vous apprendrez ma canonisation, » réplique tranquillement le novice, « vous en louerez DIEU des premiers. »

Fernandez avait alors vingt-cinq ans. Les frères mineurs le reçurent dans l'ermitage de Saint-Antoine des Oliviers, où il prit ce même nom d'Antoine, que ses travaux et ses miracles allaient immortaliser. Il obtint bientôt, à son désir, la permission de passer en Afrique. Il y resta plusieurs mois malade et fut contraint de reprendre la route d'Espagne. Pendant la traversée une violente tempête le jeta sur les côtes de Sicile.

Saint François tenait alors dans Assise un chapitre général de son ordre. Antoine s'y rendit. Ses pieux entretiens avec son père spirituel furent pour lui la source d'abondantes consolations. L'illustre fondateur connaissait le mérite du

nouveau frère, mais il jugea bon de ne point encore le divulguer. Antoine ne reçut ni grade ni emploi. Cependant le P. Gratien, ministre de la province de l'Émilie, voulut bien lui confier la direction spirituelle de quelques religieux menant la vie érémitique au Mont-Paul, près de Forli. Antoine va dans cette solitude et s'installe dans une cellule creusée dans le roc. Il y passe neuf mois, livré aux plus durs exercices de la pénitence et aux douceurs de la contemplation. La vie obscure de cet homme de DIEU touchait à son terme : une circonstance providentielle vint tout à coup le mettre en lumière, et lui ouvrir cette voie de célébrité universelle et de continuels prodiges où peu de saints ont marché avec autant d'éclat.

C'était en 1222. Antoine avait suivi un de ses supérieurs à Forli, où quelques frères du Mont-Paul et plusieurs dominicains devaient recevoir l'ordination. Au moment d'adresser, suivant l'usage, un pieux discours aux jeunes ordinands, l'évêque prie le ministre franciscain de remplir ce devoir. Le ministre s'en excuse et s'adresse aux religieux de Saint-Dominique, mais il n'obtient que des refus. Se tournant alors vers le frère Antoine, il lui intime l'ordre de monter en chaire. Le bienheureux se trouble et allègue son incapacité : « DIEU vous aidera, » répond le supérieur. Antoine s'incline et obéit.

Il prend pour texte ces paroles : *Jésus-Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort.* A mesure qu'il parle, ses auditeurs remarquent avec surprise une transformation progressive dans sa personne et son langage. Sa taille se redresse, son regard s'illumine, toute sa physionomie s'anime, son geste devient énergique, aisé, précis. En même temps, sa phrase, d'abord simple et froide, se colore et s'enflamme; elle charme, elle frappe, elle étincelle des feux incomparables du génie chrétien. On le sent, le doigt de DIEU a marqué ce front pour l'auréole. Cet homme est prédestiné à de grandes œuvres. Sa voix puissante assemblera les foules et leur imposera sa foi.

Heureux d'avoir découvert un tel trésor, les supérieurs d'Antoine s'empressèrent de l'appliquer au ministère apostolique. Ses missions obtinrent partout un succès prodigieux ; sa parole pleine de force et d'onction soulevait et transformait les masses.

Au milieu de ses triomphes oratoires, Antoine reçut l'ordre d'aller à Bologne enseigner la théologie à ses frères. Les leçons du professeur grandirent sa renommée. En 1224, il prêcha le carême à Verceil, et fit dans cette ville son premier miracle public. Pendant qu'il était en chaire, un cortège funèbre entra dans l'église. On portait à sa dernière demeure un enfant vivement regretté. Malgré le respect dû au saint lieu, les parents, désolés, éclatent en sanglots et en cris de douleur. Ces plaintes déchirantes pénètrent l'orateur jusqu'au fond de l'âme. Soudain il s'adresse au mort et lui commande de sortir du cercueil. Aussitôt le jeune homme se lève et se jette plein de vie dans les bras de ses parents.

Cette même année, Antoine vint en France, où les Albigeois propageaient leurs erreurs par la menace et le meurtre. L'homme de DIEU, avec le seul glaive de la parole, fut plus puissant contre ces sectaires que les troupes chargées de réprimer

leurs désordres. Il opéra des conversions si nombreuses, qu'il fut appelé *le marteau des hérétiques.*

Professeur de théologie à Montpellier, il composa dans cette ville ses belles *Homélies sur les Psaumes.* Cet ouvrage était à peine terminé, qu'une main furtive s'empara du manuscrit. L'auteur, affligé de ce larcin, prie DIEU de lui faire retrouver son livre ; alors le coupable, qui l'emportait loin du monastère voit se dresser devant lui sur le chemin un fantôme dont la laideur l'épouvante, et qui lui reproche sa mauvaise action en menaçant de le châtier. Le dérobeur retourne aussitôt au couvent, restitue le manuscrit et réclame son pardon avec larmes. De là vient la coutume d'invoquer saint Antoine de Padoue pour recouvrer les choses perdues.

C'est à Montpellier que le bienheureux fit cesser le coassement des grenouilles. Elles foisonnaient dans un étang voisin du monastère ; leur assourdissant concert était pour les religieux un véritable supplice. Antoine alla un jour leur donner sa bénédiction et leur commander d'être moins importunes ; depuis lors on ne les entendit plus.

L'illustre orateur enseigna aussi à Toulouse. Un jour il y disputait avec un Albigeois sur la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans le saint sacrement. A bout d'arguties, l'hérétique s'écria comme ferait un positiviste de nos jours: « A quoi bon les paroles? Je n'accepte que les faits. Donnez-moi par un miracle la preuve certaine, visible, de la vérité que vous défendez. Je vais laisser ma mule trois jours sans nourriture ; ensuite je l'amènerai ici devant la foule ; de votre côté, vous viendrez avec l'hostie consacrée. Si ma mule refuse alors les aliments que je lui présenterai et témoigne de quelque respect pour votre DIEU, je jure de me soumettre. » Le défi semblait bizarre ; mais une âme était en jeu : Antoine l'accepta. Au jour et à l'heure fixés, il porte processionnellement l'hostie sainte, s'arrête devant l'animal : « Au nom de ton créateur que j'élève devant toi, » lui dit-il, « je t'ordonne de l'adorer, afin que les plus opiniâtres soient convaincus de sa présence réelle dans l'eucharistie. » Pendant qu'il parle, on offre à la bête les aliments les plus propres à tenter sa faim ; elle semble ne pas les voir, et s'agenouille à la voix du prêtre avec tous les signes d'une profonde vénération. Alors les fidèles éclatent en applaudissements et l'hérétique, s'avouant vaincu, fait sur le lieu même son amende honorable.

Du Languedoc, Antoine passa au Puy-en-Velay avec le titre de gardien. Là, comme partout, les prodiges se multiplient sur ses pas. A un libertin qui le menaçait, il prédit qu'il mourra martyr ; effectivement, cet homme suivit plus tard son évêque en Palestine et fut martyrisé par les infidèles. Antoine prêchait un jour à quelque distance de la ville. Une bonne femme alla tirer pour lui du meilleur vin. Dans son empressement elle oublia de refermer le tonneau. A son retour, il était vide. Elle le referma néanmoins, persuadée que DIEU ne permettrait pas qu'elle eût à regretter sa bonne action. Lorsqu'elle revint à la cave, le tonneau était rempli.

A Bourges, les églises ne pouvaient contenir la foule qui se pressait autour du

saint. Un jour qu'il prêchait en plein air, un violent orage menaça tout à coup de fondre sur l'immense auditoire. Il se fit un mouvement d'épouvante : « Ne vous effrayez pas ! » s'écrie l'orateur ; « gardez vos places ; pas une goutte d'eau ne vous mouillera. » On obéit. L'orage éclate avec fureur autour de l'assemblée, mais ni un grêlon ni une goutte de pluie n'atteint les assistants.

Nommé custode à Limoges, notre saint rend la santé à une femme que son mari avait maltraitée cruellement. Une nuit qu'Antoine avait reçu l'hospitalité d'un chrétien riche et pieux, cet homme crut voir la chambre de son hôte brillamment illuminée. Intrigué autant que surpris, il s'approche de la porte et regarde par une fissure ce qui se passe dans l'appartement. Le bon religieux tenait sur ses genoux un enfant d'une merveilleuse beauté qui le comblait de douces paroles et de charmantes caresses : c'était l'Enfant JÉSUS. Plus que tout autre, le souvenir de cette faveur céleste demeure attaché à la mémoire du saint. On ne voit guère de ses images où il ne soit représenté avec le divin Enfant suspendu à son cou, ou bien reposant sur ses genoux dans le gracieux abandon d'un colloque familier.

François d'Assise venait de mourir. Antoine dut se rendre à Rome pour l'élection d'un général de l'ordre. Le souverain pontife le chargea de prêcher le carême. On vit se renouveler, durant cette station, ses triomphes apostoliques. Le jour de Pâques, l'illustre prédicateur reçut le don des langues : tous les chrétiens accourus des diverses parties du monde s'étonnèrent de le comprendre ; chacun crut qu'il parlait son propre idiome. Le Pape Grégoire IX, frappé de son éloquence, le surnommait l'*arche du testament.*

A Rimini, Antoine n'eut pas le succès ordinaire. Un jour il engage les habitants de cette ville à le suivre sur le bord de la mer pour apprendre des poissons comment on doit recevoir la parole de DIEU. A sa voix, ces auditeurs d'un nouveau genre accourent par troupes innombrables et se rangent en bon ordre pour écouter l'orateur. Il leur prêche la bonté de DIEU, qui prend soin de leur vie, et il les exhorte à le bénir. Les poissons répondent à ce discours par des mouvements joyeux ; on les voit ouvrir la bouche, incliner la tête en signe d'assentiment. Alors, se tournant vers la foule profondément émue, le religieux lui adresse un de ces discours aussi puissants sur les esprits que les miracles mêmes, et tous ces hommes obstinés dans le vice ou dans l'erreur tombent à ses pieds et lui promettent de changer de vie.

Poursuivant ses pérégrinations apostoliques, le bienheureux missionnaire arrive à Padoue (1228). La population le reçoit avec empressement ; lui, comme toujours, guérit les infirmes et convertit les pécheurs. Tout à coup l'on apprend que le gendre de l'empereur Frédéric II, Ezzelin, s'est emparé de Vicence, de Brescia, de Castel-Fonte, et menace de poursuivre au loin ses sauvages exploits. Antoine, qui partage l'émotion commune, court au-devant du féroce guerrier : « Ennemi de DIEU, tyran cruel, chien enragé, » lui dit-il, « le sang chrétien que tu verses à flots crie vengeance contre toi ! Quand donc cesseras-tu d'irriter le Ciel et de braver la sentence qui plane sur ta tête ? » Les témoins de cette scène frémissent malgré eux à la pensée des fureurs qu'un tel langage va exciter dans l'âme du tyran ;

mais, loin de s'emporter, Ezzelin tremble, pâlit et tombe humblement aux pieds du religieux. « Ne soyez pas étonnés de ma terreur, » dit-il ensuite à ses courti-

Miracle de Saint Antoine de Padoue
(D'après les Heures d'Anne de Bretagne, XVe siècle.)

sans ; « j'ai vu des rayons divins sortir du visage de ce moine, et il me semblait, à sa voix, que l'enfer s'entr'ouvrait pour me recevoir. »

Le serviteur de DIEU continuait à remplir dans la ville de Padoue sa double charge de professeur et de missionnaire, lorsque DIEU l'appela, jeune encore, à la récompense éternelle. Il avait à peine trente-six ans. L'année suivante, Grégoire IX le canonisa (1232).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le vrai chemin de la gloire, c'est l'humilité ; plus elle est profonde, plus est grande la gloire que DIEU lui réserve. Soyons humbles.

14 Juin. — S. BASILE, évêque. 379.

BASILE, que l'on surnomma *le grand*, *le flambeau de l'univers*, *l'homme inspiré de Dieu*, appartenait à une famille de saints. Lorsque les plus habiles maîtres de Césarée, sa patrie, n'ont plus rien à lui apprendre, il va étudier à Constantinople, à Athènes ; puis il revient dans sa ville natale ouvrir un cours de rhétorique et suivre la carrière du barreau. Les dangers de la vaine gloire le font bientôt renoncer au monde : il se retire dans la solitude, visite les ermites de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, pour s'éclairer dans les voies de la perfection, retourne vers l'aïeule qui a formé son enfance, Ste Macrine, et fonde dans le Pont plusieurs monastères d'hommes et de femmes, qu'il dirige de sa parole et de sa plume. Alors vient s'unir à lui son ami Grégoire de Nazianze, et ils mènent ensemble une vie pauvre, pure et mortifiée, que se partagent la prière, le travail des mains, l'étude et les saintes veilles. Ce fut pour l'un et l'autre le chemin de l'épiscopat.

Élevé malgré lui au sacerdoce, Basile déploie au service des bonnes mœurs et de la vérité un zèle infatigable et une rare éloquence. A la mort d'Eusèbe, l'Église de Césarée le choisit pour évêque. Il avait jusqu'alors surpassé les autres : dans sa nouvelle dignité il se surpassera lui-même. Tous les jours, soir et matin, il rassemble son peuple pour la prière, et tous les jours il lui prêche la parole de DIEU : son troupeau, avide de l'entendre, s'amasse en foule. Le pieux pontife amène un grand nombre de fidèles à communier trois et quatre fois par semaine. Son dévouement ne connaît pas de bornes quand il s'agit d'éclairer les hérétiques, de convertir les pécheurs, de soulager les malheureux. A la porte de sa ville épiscopale, il bâtit un immense palais des pauvres, que la reconnaissance publique avait surnommé la *Basiliade*, où se trouvaient réunis en une série de bâtiments magnifiques, des hôpitaux pour les malades des deux sexes, des hospices pour les vieillards, les infirmes et les incurables, des asiles pour les étrangers, des écoles pour l'enfance et la jeunesse. C'était là que Basile aimait par-dessus tout à multiplier ses visites. Il se jetait au cou des lépreux, les embrassant comme des frères. Au milieu de cette cité nouvelle, une vaste église, parée de toutes les splendeurs du culte, s'élevait comme le centre des consolations, dominant le refuge de toutes les douleurs. Une communauté de moines desservait les hommes. Des vierges et des veuves remplissaient le même office près des femmes. Un nombre prodigieux de gardiens, d'infirmiers, d'instituteurs, de frères servants, peuplait ce royaume

de la charité, dont l'évêque était l'âme. Une institution de ce genre exigeait un crédit immense et d'énormes capitaux. Or, Basile n'avait d'autre crédit que son zèle et sa foi, ni d'autre trésor que sa charité. Aussi était-il surtout le prédicateur de l'aumône. Et quels accents ne lui inspirait-elle pas ! Son homélie *sur les riches* restera à jamais le modèle de cette foi vigoureuse, de cette triomphante charité, qui débordent d'une âme d'apôtre pour fondre au creuset de l'amour divin les deux éléments les plus réfractaires : l'égoïsme et la cupidité : « Il y a, » dit-il, « dans le récit évangélique, une parole importune, odieuse, insupportable ; c'est celle-ci : *Vends tout ce que tu possèdes et donnes-en le prix aux pauvres.* Ah ! si le Maître eût dit : Jetez votre or dans le gouffre des plaisirs, prodiguez-le aux femmes perdues, achetez des diamants, des tableaux, des meubles : riches du siècle, vous triompheriez ! Quelle démence ! Vous connaissez les ruines gigantesques qui dominent la ville de Césarée comme un amas de rochers artificiels. A quelle époque furent bâties ces murailles aujourd'hui démantelées ? Je l'ignore. Mais je sais qu'il y avait alors des pauvres dans notre cité, et qu'au lieu de les secourir, les riches engloutissaient leurs trésors dans de folles constructions. Que reste-t-il cependant de leur fastueuse dépense ? Le temps a soufflé sur ces pierres colossales, il les a dispersées comme un jouet d'enfant, et le maître de ces palais en ruine gémit dans l'enfer. Quand je pénètre dans la maison d'un riche opulent et sans entrailles, quand mes yeux contemplent la magnificence de l'ameublement et du décor, je songe en moi-même à la folie de cet homme qui orne avec tant de luxe des objets inanimés et qui laisse son âme inculte. Quel charme trouvez-vous à contempler vos sièges d'ivoire, vos tables d'argent, vos couches d'or, quand à votre porte des milliers d'affamés demandent du pain ?... Et c'est en présence d'un pareil superflu que vous osez refuser une obole à l'indigence !... Sachez-le bien, l'or qui vous est inutile appartient à l'indigent, le pain que vous ne mangez pas doit rassasier sa faim, le vêtement que vous ne portez pas doit couvrir sa nudité. »

Un homme si puissant en bonnes œuvres aurait dû, ce semble, être à l'abri des persécutions. Elles ne lui manquèrent pourtant point. Il en triompha par son héroïque fermeté. Le préfet Modeste l'avait cité un jour à son tribunal. Le saint pontife se présente avec un visage tranquille. On cherche d'abord à le gagner par les promesses : il se montre insensible. Alors, réplique-t-on, ce sera pour vous la confiscation, l'exil, les tourments, la mort ! A ces mots, Basile se redresse fièrement : « Eh ! » s'écrie-t-il, « qu'ai-je à craindre vos menaces ? La confiscation ? Je n'ai rien. L'exil ? Je n'ai d'autre patrie que le ciel. Les tourments ? Le premier éteindrait le frêle souffle qui m'anime. La mort ? Elle me réunirait à mon DIEU. » — « Jamais homme ne m'a parlé avec cette audace, » dit le gouverneur stupéfait. — « C'est que jamais, sans doute, vous n'aviez eu affaire à un évêque, » répond Basile. Modeste alla trouver Valens : « Nous sommes vaincus, » dit-il à son maître ; « rien n'est capable d'ébranler cet homme. » L'empereur laissa donc Basile en paix pour le moment ; mais, sur les instances des ariens, il voulut enfin le condamner à l'exil. Lorsqu'il prit la plume pour signer le décret, il ne put former une seule lettre et la plume se brisa sous ses doigts. Une seconde, une troisième

épreuve ne réussirent pas mieux. De dépit, il déchira le parchemin en mille morceaux.

L'évêque de Césarée profita du repos que lui accordait la Providence afin d'achever les grandes œuvres qu'il avait entreprises pour l'amour de DIEU et le

Saint Basile. (D'après Francisco Herrera, XVIe siècle.)

salut des âmes ; puis, sentant venir la mort, il s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ; » et il s'éteignit pieusement le 1er janvier 379. Quand il fallut porter au tombeau le corps du pontife, la multitude se précipita sur le catafalque ; chacun voulait toucher la frange du manteau, contempler une dernière fois le visage endormi du saint. Les places, les portiques, les toits des maisons, aient envahis par une foule compacte ; des mil liers de spectateurs se pressaient

en avant, en arrière, et de chaque côté du cortège. Jamais pareil concours ne s'était vu. Les chants de la psalmodie étaient interrompus par des sanglots ; un frémissement de douleur passait sur l'innombrable assistance. Étrangers, païens, juifs, tout le monde pleurait. L'Église venait de perdre un de ses plus doctes écrivains, un des plus grands orateurs qui aient jamais existé.

RÉFLEXION PRATIQUE. — En ce monde la sainteté domine tout : soyons des saints, et rien au monde ne pourra nous dominer.

15 Juin. — Ste GERMAINE COUSIN, vierge. 1601.

GERMAINE était une pauvre fille des champs, à qui DIEU réservait une part immense dans le ciel, mais qui ne devait rien avoir des biens de la terre : ni le rang, ni la fortune, ni la beauté, ni la santé, ni le savoir, pas même l'affection de ses proches. Son père, humble cultivateur de Pibrac, à quinze kilomètres de Toulouse, s'appelait Laurent Cousin, sa mère, Marie Laroche. Germaine naquit avec la main droite difforme et inerte ; de plus elle était scrofuleuse ! Dans cet état, la sollicitude maternelle ne tarda pas à lui manquer : elle devint orpheline, et le remariage de son père lui donna une marâtre.

Cette dernière, irritée d'avance contre la petite infirme qui tombait à sa charge, s'endurcit dès les premiers jours dans un sentiment de répulsion et de dégoût. Jamais la pitié n'amollit son cœur, n'arrêta

Dieu permet que les morceaux de pain renfermés dans le tablier de Germaine se changent en roses.

sa main prête à frapper, ne retint sur ses lèvres un injuste reproche ou une méchante parole. L'orpheline n'avait pas la permission d'aborder ses frères et ses sœurs, qui s'éloignaient d'elle par ordre de leur mère. La pauvre fille n'osa jamais prendre place autour du foyer, dans le cercle de la famille : elle se reléguait sans murmure dans quelque coin de la chaumière, trop heureuse lorsque les emportements de la marâtre ne venaient pas l'en arracher. Jamais un regard de son père ne l'appela au milieu des autres enfants de la maison ; jamais la voix de Laurent Cousin ne s'éleva contre les injures adressées à sa fille aînée.

Germaine gardait le troupeau ; on lui accordait pour toute rémunération de l'eau, du pain noir et une couche de sarments sous l'escalier. Cependant la rigueur d'une telle vie ne suffisait pas à cette âme éprise de la croix : elle y ajoutait des privations volontaires. Son ardeur pour la mortification venait d'une piété fervente. Elle aimait le DIEU de l'eucharistie et le recevait tous les dimanches. Son unique joie de tous les jours était d'entendre la messe. A l'appel de la cloche, elle plantait sa quenouille en terre comme un signe de ralliement pour son troupeau, et partait confiante en la garde de DIEU. Sa foi n'était point trompée : les loups respectaient ses brebis ; celles-ci, de leur côté, n'allèrent jamais, en son absence, causer aucun dommage dans les champs voisins. Non moins dévote à Marie, l'humble bergère récitait souvent le chapelet, qu'elle regardait comme son livre, — car elle ne savait pas lire, — et mettait un empressement amoureux à saluer la Mère du Verbe quand tintait l'angelus.

La piété véritable est communicative : Germaine se plaisait à rassembler autour d'elle, sous les ombrages des champs, les enfants que sa douceur attirait ; elle leur parlait de DIEU, leur enseignait les vérités de la foi, jetant dans leur âme quelques étincelles de l'amour divin qui brûlait son cœur.

Il y eut dans le village des railleurs assez méchants pour infliger la publique persécution du sarcasme à cette victime des persécutions domestiques. Ils surnommèrent Germaine *la Bigote*. Ce fut alors que DIEU voulut placer l'auréole du miracle sur le front de la pauvre fille humiliée. Un jour elle allait, comme à l'ordinaire, entendre la messe dans l'église de Pibrac. Il lui fallait traverser le ruisseau, débordé à ce moment ; mais elle avançait toujours, comme si elle n'eût pas aperçu l'obstacle impossible à franchir. Deux paysans l'observaient à quelque distance, riant du mécompte qu'ils prévoyaient pour l'infirme. Quelle ne fut pas leur surprise de voir, à l'instant même où le pied de Germaine toucha le rivage, les eaux se diviser et laisser à sec un passage sur le lit du ruisseau !

Plusieurs fois renouvelé, ce miracle déconcerta l'envie et fut le signal d'une profonde vénération pour la pieuse bergère. Seule, la marâtre semblait ne pouvoir changer de sentiment. Les aumônes de Germaine l'irritaient et l'intriguaient à la fois. D'où cette fille sans ressources tirait-elle ce pain qu'elle distribuait aux pauvres ? Sans doute, elle le dérobait dans la maison. Imbue de cette idée, la méchante femme s'élance un jour à la poursuite de Germaine partie pour les champs.

Un laboureur et une paysanne, à qui la marâtre communique ses soupçons,

l'accompagnent, en vue de modérer sa colère et d'empêcher ses violences. Dès qu'elle a rejoint la pauvre fille, elle la force à ouvrir son tablier. Les deux témoins poussent un cri d'admiration : au lieu de pain, ce sont des bouquets de fleurs embaumées qui tombent du tablier de Germaine ! Ce nouveau prodige avait lieu en plein hiver.

L'impression fut si profonde que Laurent Cousin, sortant de sa coupable indifférence, témoigna le regret d'avoir méconnu sa fille et lui offrit sa légitime place au foyer ; mais la jeune sainte ne voulut rien changer dans sa vie pénitente et garda son misérable réduit. C'est là qu'elle devait accomplir, à l'âge de vingt-deux ans, sa destinée de souffrance et d'abandon. Un jour qu'elle n'avait pas quitté à l'heure ordinaire son dur grabat, Laurent l'appelle sans recevoir de réponse ; il descend aussitôt sous l'escalier, et trouve Germaine endormie dans la mort sur son lit de sarments (1601). Elle fut inhumée dans l'église de Pibrac.

Quarante-trois ans plus tard, le fossoyeur leva la dalle qui recouvrait la sépulture de Germaine ; il trouva le corps de la bergère miraculeusement remonté du fond de la fosse à la surface du sol, et n'offrant aucune marque de corruption.

Réflexion pratique. — Les belles âmes sont comme les métaux précieux : pour jouir de tout leur éclat, il leur faut le creuset. Si donc l'épreuve nous visite, ne nous en plaignons pas.

16 Juin.—S. FRANÇOIS RÉGIS, de la Compagnie de Jésus. 1640.

Jean-François Régis, né à Fontcouverte, dans le diocèse de Narbonne, le 31 janvier 1597, appartenait à une famille noble et pieuse. Dès l'enfance, il se montra sérieux. Au collège, il fut un modèle pour ses camarades. Résolu de se consacrer à l'apostolat, le 8 décembre 1616 il entrait chez les jésuites à Toulouse. Après deux ans de noviciat, — deux ans de vie angélique, — ses supérieurs l'envoyèrent achever ses études à Cahors, puis à Tournon, où il mérita d'être appelé l'*ange du collège*. Ainsi préparé, le jeune religieux enseigna les belles-lettres à Billom, à Auch, au Puy, et revint ensuite à Toulouse faire ses études théologiques. Chaque nuit il interrompait son sommeil pour aller se prosterner devant le tabernacle ; et comme on dénonçait au supérieur ce trouble nocturne : « Laissons, » dit-il, « cet ange communiquer librement avec son Dieu. »

François venait de recevoir l'onction sacerdotale, lorsque la peste apparut à Toulouse. Il se dévoua au soin des malades avec une charité aussi tendre qu'héroïque : il aurait voulu y trouver le martyre. On résolut alors de l'employer aux travaux de la vie apostolique, dans les missions du Vivarais, du Forez et du Velay. Le saint homme y déploya tout son zèle, y dépensa toutes ses forces, et, après dix ans, y tomba comme tombent les héros sur un champ de bataille.

Le matin, il était toujours à l'église, pour prêcher et confesser. Simple, mais énergique et onctueuse, sa parole eut des succès prodigieux : partout les foules

accouraient, avides de l'entendre. Le soir, il visitait les prisons, les hôpitaux, s'occupait des pauvres et mendiait même pour eux. Il avait un magasin de blé toujours ouvert aux indigents. Par un temps de disette, son économe l'avertit un jour qu'il ne restait plus un seul grain à donner. Au même instant une pauvre femme vint présenter son sac : « Allez, » dit Régis à l'économe, « vous trouverez de quoi le remplir. » Le grenier se trouva plein.

Jamais les rigueurs de l'hiver, dans ces âpres pays de montagne, n'arrêtèrent l'apôtre. Il avait un courage de bronze. Un jour il se fractura la jambe en roulant au fond d'un précipice. Chose incroyable si des témoins oculaires ne l'avaient attestée, il n'en continua pas moins sa route, appuyé sur un bâton et soutenu par son guide. Arrivé au but, il commença par se mettre au confessionnal. Quand on vint l'en arracher pour le soigner, DIEU l'avait guéri.

Les mortifications de François ne le cédaient point à son zèle. Il ne goûtait, dans ses missions, ni viande, ni poisson, ni œufs, ni vin. Il se donnait de rigoureuses disciplines, portait toujours un cilice, dormait à peine quelques heures sur un banc ou à plate terre, et passait les nuits à gémir et à prier.

Un tel homme avec de tels moyens opéra d'innombrables conversions. Les calvinistes abandonnaient l'erreur, les pécheurs pleuraient leurs fautes, les femmes perdues entraient dans les refuges, la foi se ranimait, la piété refleurissait, la charité triomphait. Seuls les hérétiques, les libertins étaient mécontents. Ils mirent plus d'une fois la vie du missionnaire en péril. L'un d'eux l'attendit un jour dans un endroit écarté, avec le dessein de le frapper à mort. « O mon frère, » lui dit François, « je donnerais ma vie pour sauver votre âme, et vous voulez la damner en m'assassinant ! » Ce doux reproche fut un coup de foudre : se jetant à deux genoux aux pieds du saint, le coupable implora son pardon et promit de se convertir. L'apôtre, bien d'autres fois, fut insulté, frappé, indignement maltraité ; mais il refusa toujours de découvrir les auteurs de ces noirs attentats. Pardonner, c'est aimer ! Or, le disciple de saint Ignace était tout amour afin de sauver les âmes.

Ce vaillant soldat du CHRIST mourut les armes à la main. C'était vers Noël de 1639. En se rendant à la Louvesc pour une mission, il perdit son chemin, erra longtemps parmi les bois, et souffrit beaucoup du froid et de la fièvre. Arrivé à la Louvesc, il se mit à l'œuvre, mais ses forces le trahirent ; il s'alita, et les médecins jugèrent le mal sans remède. Alors l'humble religieux demanda d'être placé dans une étable, pour expirer au moins, comme JÉSUS était né, sur la paille. La vénération qu'on avait pour lui ne permit pas d'écouter son désir. Le jour anniversaire de sa naissance, il entra dans un transport extatique et s'écria : « Que je suis content ! Je vois venir à moi JÉSUS et Marie, qui vont me conduire au ciel ! » Un instant après il expira.

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'esprit de DIEU rend charitable jusqu'à l'oubli de soi-même ; l'esprit du monde rend égoïste jusqu'à l'oubli des autres. Prenons garde à ne pas nous livrer à l'esprit du monde : JÉSUS-CHRIST l'a frappé de malédiction.

17 Juin. — Ste ALÈNE, vierge et martyre. 661.

LE prince Léwold, de Dilbeke, aux Pays-Bas, était un ennemi juré de la religion de JÉSUS-CHRIST. Un jour de chasse, il rencontre par hasard, en dehors de ses terres, un chrétien de ses sujets, qui l'invite, le mène dans sa maison, lui parle des mystères augustes de notre foi, et s'efforce vainement de le disposer en sa faveur : le barbare ne l'écoute que pour se railler de lui, et, de retour en son palais, il raconte plaisamment son aventure.

La jeune Alène, sa fille, avait entendu son récit. Elle conçut un vif désir de connaître la religion des chrétiens. Mais comment y arriver ? L'attachement de Léwold pour les idoles, la surveillance des gens de la maison, tout semblait rendre impossible l'objet de ses vœux. Quel n'est pas le courage d'une femme stimulée par la grâce divine ? Guidée par son bon ange, une nuit elle sort à la dérobée, traverse intrépidement les bois, et va se faire catéchiser à Worst. Elle y retourne aussi souvent qu'elle peut, et finit par se convertir.

Ses sorties ne purent échapper toujours à l'œil des siens : un domestique de son père la surprit et la dénonça. Léwold, jugeant mal de sa fille, se mit en grande colère : il dissimula cependant, résolu de la surprendre en flagrant délit. Le serviteur eut ordre de la surveiller avec soin. A la première sortie d'Alène, il la suit en tapinois. Arrivée au bord de la Senne, la jeune fille franchit les eaux comme si elle eut marché sur la terre ferme, et continue sa route sur l'autre rive ! L'espion retourne en toute hâte vers son maître et lui raconte ce qu'il a vu : la stupéfaction peinte sur son visage ne laissait aucun doute sur l'authenticité de son récit. « Ma fille est chrétienne ! » s'écrie Léwold. Cette action de marcher sur les eaux était à ses yeux une sorcellerie qui ne pouvait venir que des chrétiens. Dans sa fureur, il commande à ses soldats de garder la rivière, de saisir sa fille à son retour, et de l'amener à ses pieds, où elle devra renoncer à JÉSUS-CHRIST ou mourir.

La jeune princesse ne tarda pas à reparaître. Elle traversa les eaux, solidifiées sous ses pas, et tomba aux mains de la troupe embusquée. Lorsqu'elle vit ces hommes autour d'elle, la noble vierge trembla pour sa pudeur et résolut de se défendre. Elle résista avec tant de force et de courage qu'en essayant de l'entraîner ces brutaux lui arrachèrent un bras. La douleur fut si violente pour cette nature délicate qu'elle tomba raide morte. Les soldats, effrayés, abandonnent le cadavre et vont raconter à leur maître la fin tragique de sa fille (17 juin 661).

DIEU prit soin des reliques de l'innocente victime, et ne voulut point les laisser, au fond des bois, à la rapacité des animaux sauvages. De pieuses mains rapportèrent son corps et l'ensevelirent avec honneur. Des miracles nombreux s'opérèrent à son tombeau.

Un seigneur aveugle, nommé Omond, apprenant ces merveilles, conçut l'espoir de recouvrer la vue par l'intercession de la sainte martyre. Il communiqua son

dessein à Léwold. « Allez, » dit le prince, « et si elle vous rend la vue, je suis chrétien. » Omond va prier au tombeau d'Alène ; les yeux de son corps s'ouvrent à la lumière et ceux de son âme à la vérité. Fidèle à sa parole, Léwold se convertit avec sa femme Hildegarde et toute sa maison.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si nous bravons tout pour aller à DIEU, au besoin, il fera des miracles pour se donner à nous.

18 Juin. — Ste MARIE la DOULOUREUSE, vierge et martyre. 1302.

MARIE reçut le jour dans un village du Brabant. Son père et sa mère, bons chrétiens, l'élevèrent dans la crainte et l'amour de DIEU. Elle répondit à leurs leçons, se donna tout à DIEU, puis se retira, du consentement de ses proches, dans une petite solitude où sa vie fut laborieuse, pauvre et mortifiée. Les grâces de son visage, qu'elle était seule à ignorer, éblouirent un jeune voluptueux. Épris de la belle solitaire, il eut l'effronterie de se glisser vers elle et mit tout en œuvre pour la solliciter de répondre à sa flamme. La pieuse fille le repousse avec horreur. Le démon, qui règne en maître dans un cœur où la passion domine, inspire alors à ce mauvais sujet le plus infernal stratagème, afin de forcer la vierge fidèle de consentir à ses vœux. Marie avait coutume d'aller, de temps en temps, quêter sa pauvre pitance dans une maison charitable. Son persécuteur imagine d'y voler adroitement un vase de prix, et de le cacher dans le sac de la vertueuse solitaire. On s'aperçut bientôt du vol et on rechercha le larron.

Ce vaurien court aussitôt vers sa victime, lui annonce qu'elle est la voleuse, qu'il le sait, qu'il va la déclarer. Elle n'a qu'un moyen de sauver son honneur : consentir à ses vœux. « J'ai l'innocence, » répond Marie, « et je veux la conserver. » Lui, comme un chasseur qui tient sa proie dans un piège inévitable, bondit de satisfaction, découvre la coupe, et presse la jeune fille, suspendue entre un double déshonneur, l'un devant DIEU, l'autre devant les hommes : « Ou consentir, ou se voir dénoncée ! » dit-il. — « Mourir, s'il faut, » répond-elle ; « offenser DIEU, jamais ! »

A ces mots le misérable s'éloigne, va trouver les magistrats et accuse Marie comme voleuse ; la coupe, il l'a découverte dans son sac, et il tient la preuve manifeste du méfait. Malgré ses protestations d'innocence, la jeune vierge est déclarée coupable. Sa famille, qui voit peser un déshonneur sur elle et sur toute sa parenté, l'accable de malédictions, et le juge, appliquant dans toute leur rigueur les lois draconiennes de l'époque, la condamne à la peine de mort.

Comme on la menait au supplice, l'innocente victime passa devant une image de Notre-Dame. Elle s'agenouilla, sollicita le pardon de ses meurtriers, pria la bonne Vierge de délivrer les innocents qui l'invoqueraient à l'avenir, et de l'assister elle-même à ses derniers moments. Sa prière achevée, les bourreaux la

descendirent, pieds et mains liés, dans une fosse, et la recouvrirent de terre (18 juin 1302).

Le calomniateur de Marie était présent. Cet horrible supplice le troubla, et DIEU, pour le punir, permit au démon de le tourmenter. Durant sept ans, il fut le jouet du malin esprit, et l'ange des ténèbres déclara hautement qu'il ne l'abandonnerait qu'au tombeau de Marie *la Douloureuse*. On y conduisit le malheureux possédé ; à peine eut-on invoqué la solitaire qu'il se trouva guéri. Alors il publia son crime ; la sainte martyre fut vénérée dans tout le pays, et le ciel daigna révéler sa gloire par de nombreux miracles.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Comme cette fleur du désert, soyons prêts à tout souffrir, à mourir même, plutôt qu'offenser DIEU.

19 Juin. — SS. GERVAIS et PROTAIS, martyrs. 60.

L'AN 386, l'évêque de Milan, saint Ambroise, eut une révélation. Gervais et Protais, deux frères jumeaux, martyrisés sur la fin du pontificat de saint Pierre, lui apparurent et lui révélèrent le lieu où reposaient leurs pieuses reliques. C'était dans un local dépendant de la basilique des saints Félix et Nabor. « Dès le lendemain, » dit l'illustre pontife, « je fis entreprendre les fouilles. Toute la ville accourut. Je n'étais pas sans une certaine inquiétude sur le résultat, et je priais avec ferveur. Enfin, après une excavation qui dura une demi-heure, nous découvrîmes le sépulcre vénérable. A l'ouverture du cercueil, les ossements nous apparurent dans leur situation naturelle, en état parfait de conservation. Seulement la tête des deux martyrs avait été séparée du tronc par le glaive des bourreaux. Le fond du cercueil était encore rempli d'un sang coagulé mais vermeil. » Des transports d'enthousiasme saluèrent la précieuse découverte. Un possédé du démon approcha de la tombe sacrée et fut guéri à l'instant même. Un aveugle recouvra subitement la vue en portant à ses yeux un linge qui avait touché les restes sacrés des deux martyrs. La translation se fit avec une pompe royale. La métropole ambroisienne fut consacrée, et les corps de saint Gervais et de saint Protais y furent déposés le 19 juin 386, jour où l'on célèbre encore aujourd'hui la mémoire des deux frères confesseurs de la foi.

Cependant l'impératrice Justine riait avec ses courtisans de la découverte d'Ambroise. Il avait trouvé, disait-elle, dans l'église des saints Félix et Nabor, deux squelettes qu'il y avait d'avance fait placer à sa fantaisie. Il avait payé deux mendiants pour jouer les rôles d'énergumène et d'aveugle. Nos modernes rationalistes n'auraient pas mieux inventé.

Ces plaisanteries sacrilèges n'eurent point de succès. La découverte de l'évêque de Milan produisit dans tout l'Occident une sensation immense. La glorification posthume de la dépouille des saints martyrs s'associait à celle d'Ambroise encore

vivant. Les barbares eux-mêmes prononçaient son nom comme celui d'un thaumaturge. Les Gaules adoptèrent dès lors le culte de saint Gervais et de saint Protais. Une église fut dédiée en leur honneur dans la ville de Lutèce, et un grand nombre de paroisses les choisirent pour patrons. Leurs reliques se conservent toujours à Milan, dans la basilique ambroisienne.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Saint Jean Damascène recommande « d'honorer les reliques des saints comme des fontaines salutaires, d'où découlent des grâces privilégiées. » Quand nous entrons dans une église, saluons avec respect les reliques de ces amis de DIEU, nos intercesseurs auprès de lui.

20 Juin. — S. SILVÈRE, pape et martyr. 538.

SILVÈRE, né en Campanie, fut élevé au trône pontifical par ordre du tyran Théodat, roi des Goths, alors maître de Rome. Plus tard le clergé ratifia son élection, dans le but d'éviter un schisme et de maintenir l'unité catholique. Bientôt après, l'empereur Justinien envoya Bélisaire délivrer toute l'Italie de la captivité des Goths. L'illustre général prit d'assaut la ville de Naples, qui refusait de lui ouvrir ses portes, et vint livrer bataille à l'ennemi sous les murs de Rome, où il entra le 10 décembre 536. Un retour offensif des vaincus fit subir à cette ville un siège long et rigoureux ; mais à la fin Bélisaire mit en déroute la multitude des Goths et assura le triomphe du nom romain. Accueilli avec honneur par Silvère, le général se fixa dans le palais du mont Pincio.

Or, à cette époque, l'impératrice Théodora pressait le pape de révoquer un jugement de son prédécesseur, qui avait déposé Anthime, évêque de Constantinople, pour cause d'hérésie. « Voilà, » disait Silvère, « un incident qui me coûtera la vie. » Toutefois, plein de confiance en DIEU, il avait refusé la réhabilitation de l'hérétique toujours opiniâtre dans son erreur. L'impératrice indignée fit remettre à Bélisaire ce message : « Faites naître une occasion de vous saisir de la personne du pape. Vous le déposséderez du pontificat et l'enverrez à Constantinople... » A la réception de cet ordre, le généralissime s'écria : « Je suivrai les instructions qu'on me donne, mais ceux qui veulent la mort du pape en répondront devant DIEU. » On produisit de faux témoins : ils déposèrent que le souverain pontife correspondait avec le roi des Goths pour lui livrer la ville et trahir les Romains. Le patrice Bélisaire n'ajoutait aucune foi au témoignage de ces hommes soudoyés. Cependant, par crainte de l'impératrice, et pressé d'ailleurs par sa femme, il mande Silvère au palais Pincio. Le pape est introduit dans la salle du Mausolée, où se trouvent la patricienne Antonina étendue sur un lit de repos, et son mari Bélisaire assis à ses pieds. Cette femme interpelle le pontife en ces termes : « Dites-moi, seigneur pape : quel mal avons-nous fait à vous et aux Romains pour que vous ayez conjuré notre perte et entrepris de nous livrer au pouvoir des Goths ? » Comme elle parlait encore, des hommes apostés pour ce coup de main sacrilège,

pénètrent dans l'appartement, traînent l'auguste vieillard dans la pièce voisine, lui arrachent ses habits pontificaux et le vêtent d'une robe de moine.

Silvère fut remis entre les mains de Vigile, le futur antipape, qui le fit d'abord déporter aux îles Pontia, et, quelques mois après, à Patare,en Lycie. L'évêque de cette ville, ému d'une respectueuse compassion pour les infortunes du vénérable persécuté, se rendit à Constantinople, et reprocha à l'empereur les indignes traitements qu'il faisait subir au chef de l'Église. Justinien affecta le plus profond étonnement et déclara qu'il croyait ce pape mort depuis plusieurs mois. Sincère ou non, cette réponse de l'empereur provoqua un crime. On dit que l'impératrice, de concert avec Antonina, fit poignader le pontife par un vétéran nommé Eugène (538).

Bélisaire, en portant la main sur l'oint du Seigneur, avait mérité les châtiments du ciel. Ils ne lui manquèrent pas. Accusé de conspiration contre l'empereur, ce prince le dépouilla de ses biens et lui fit crever les yeux. Il fut réduit à demander l'aumône dans Constantinople. Cependant il s'était déjà repenti et avait fait bâtir une église où une inscription contenait l'aveu public de sa faute. Ce monument expiatoire se voit encore à Rome dans l'église des religieux *Porte-Croix*, entre le mont Pincio et le Quirinal.

Réflexion pratique. — Infailliblement la justice de Dieu, qui couronne la vertu, venge aussi les crimes. Et cependant, à voir notre conduite, ne semble-t-il pas que nous comptons sur notre impunité ?

21 Juin. — S. LOUIS de GONZAGUE. 1591.

L'Illustre maison de Gonzague, une des premières d'Italie, a reçu son plus grand éclat du jeune saint que l'Église honore en ce jour. Louis eut pour père Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, prince du saint-empire, chambellan du roi d'Espagne Philippe II, et pour mère dona Marta, fille du seigneur de Chieri, en Piémont, dame d'honneur d'Isabelle de France, reine d'Espagne. Avant sa naissance, les médecins déclarèrent qu'il ne vivrait pas : la marquise alarmée fit un vœu à Notre-Dame de Lorette, et le sauva. La première enfance de Louis fut exceptionnelle. Encore au berceau, où il ne pleura jamais, la sérénité de son visage et la douceur de son regard inspiraient le respect et l'affection. La personne spécialement chargée de lui disait : « Quand je tiens le petit prince, il me semble que je porte un ange du ciel. » A la vue d'un pauvre, il agitait ses petits bras et gazouillait d'une manière si expressive, qu'on ne pouvait se méprendre sur les sentiments qui animaient son âme compatissante ; alors on lui mettait dans la main de quoi faire l'aumône, et il témoignait sa joie et son bonheur.

Ferdinand,dont les goûts belliqueux n'admettaient pas d'inclinations pacifiques dans un Gonzague, s'affligeait de celles de Louis. « Si on le laisse plus longtemps

aux femmes,» disait-il, « cet enfant ne sera jamais bon qu'à faire un homme d'église.» Le jeune prince avait alors quatre ans. Son père le conduisit, revêtu d'une petite cuirasse et coiffé d'un casque, à Casal-Major où il dirigeait les manœuvres de ses troupes. Le bambin y assista, la visière baissée, la lance au poing, avec le sérieux d'un capitaine ; il fit l'exercice à feu et prit goût à la vie des camps. Un jour, pendant que tout le monde faisait la sieste, le petit héros se glisse dans les rangs des soldats endormis, ouvre une giberne, enlève la boîte à poudre, charge une pièce de campagne et y met le feu. Au bruit de la détonation, tous les hommes sont sur pied : on craint une révolte. Le mystère est bientôt éclairci, et l'on constate alors que le petit canonnier n'a échappé à la mort que par un miracle : le recul de la pièce aurait dû le broyer.

Lorsque les troupes se mirent en campagne, Louis fut renvoyé à Castiglione. Le mauvais exemple des gens de guerre avait fait sur lui quelque impression : il répétait sans malice leurs paroles inconvenantes. Son gouverneur l'en reprit. Désolé de sa faute, toute d'ignorance, le doux enfant fondit en larmes et ne prononça plus un mot malsonnant.

Dès qu'il eut atteint sa septième année, Louis se donna tout à DIEU et se fit un devoir de réciter à genoux, chaque jour, l'office de la Vierge et les sept psaumes de la pénitence. A huit ans, il alla commencer son cours d'études à Florence. Au moment de quitter sa pieuse mère : « Vous m'avez souvent répété, » lui dit-il, « que vous seriez heureuse d'avoir un fils religieux. Eh bien, je ne serais pas étonné que DIEU vous accordât cette grâce, et j'espère que ce sera moi qu'il daignera appeler. » Le jeune Gonzague, installé dans la rue des *Anges*, s'adonna de tout cœur à l'étude et plus encore à la piété. Il voulut faire une confession générale. Pendant son accusation il tomba évanoui. « C'est trop de sensibilité, » lui dit son gouverneur ; « on pourrait supposer que votre seigneurie manque de courage. » — « Ah ! cher ami, » répond le noble enfant, « DIEU est si bon et je l'ai tant offensé ! » Cet ange se croyait le plus grand des pécheurs.

D'une nature impressionnable, Louis se surveillait de manière à ne trahir jamais un mouvement de colère ; néanmoins il se reprochait avec douleur ses trop vives émotions et se promit de les combattre par tous les moyens possibles, afin de détruire en lui tout ce qu'il y avait d'humain. Depuis lors il fut impossible de remarquer dans cet aimable enfant même un geste de vivacité. Prosterné un jour à l'autel de Marie, qu'il aimait tendrement, il fit vœu de chasteté perpétuelle. La Vierge très pure agréa tellement sa promesse, qu'elle le préserva toujours des tentations contraires à la sainte vertu. La modestie, la timidité, la fuite des occasions dangereuses, abritaient d'ailleurs son innocence.

A une si parfaite réserve, Louis ajouta toujours la mortification secrète de son corps. Il macérait sa chair par l'usage du cilice et de la discipline ; il glissait dans son lit des tessons ou dormait sur une planche ; il jeûnait trois fois la semaine au pain et à l'eau ; il passait en prières une grande partie de ses nuits. L'oraison avait pour son âme d'irrésistibles attraits ; l'extase l'y tenait des heures entières dans les

ineffables jouissances des communications avec son DIEU. Sa plus grande peine était de ne pouvoir se livrer comme il aurait voulu à la pénitence.

A douze ans le jeune Gonzague avait quitté Florence pour Mantoue. Il obtint de rentrer à Castiglione, où il mena plus librement sa vie angélique. Il eut le bonheur d'y faire sa première communion de la main de l'archevêque de Milan, saint Charles Borromée. Les avis paternels de cet homme de DIEU exercèrent sur l'adolescent la plus heureuse influence. A partir de cette époque, chaque fois qu'il entendait la messe, Gonzague fondait en larmes, tant était vive sa dévotion pour le sacrement de nos autels.

Obligé de retourner en Espagne où le roi l'appelait, Ferdinand y conduisit son fils. C'est à la cour de Madrid que notre jeune saint, à qui tout souriait dans le monde, conçut le projet d'entrer dans la compagnie de JÉSUS. A cette nouvelle, la marquise tressaillit de joie ; mais le chambellan de Philippe II entra dans une colère étrange et menaça de punir son fils avec rigueur. Il lutta pendant trois années entières avant d'acquiescer au désir de Louis, qui dérangeait toutes ses vues d'avenir pour sa noble famille. Vaincu à la fin par la vertu de son héroïque fils, il consentit à sa vocation. Louis, au comble de ses vœux, abdiqua ses droits d'aînesse en faveur de son frère Rodolphe, et partit pour Rome, où le P. Aquaviva, général des jésuites, le présenta au pape Sixte-Quint, le 21 novembre 1585. Il avait dix-huit ans.

Sa pauvre cellule de religieux lui sembla un paradis ; en y entrant il s'écria : « C'est ici le lieu de mon repos ; je l'ai choisi pour en faire ma demeure. » Le novice parut, dès l'abord, un maître dans l'exercice de la discipline claustrale : son humilité profonde, sa patience à toute épreuve, son obéissance absolue, sa ponctualité sur les pratiques les plus minutieuses de la règle, décelèrent bientôt en Gonzague une sainteté si évidente pour tous, que l'on s'emparait à l'envi des objets qu'il avait touchés ; on les baisait avec vénération, et, lorsque la chose était permise, on les conservait respectueusement comme des reliques. Dans le cœur de Louis, l'amour de DIEU était une flamme qui dévorait insensiblement son corps. Il reçut l'ordre de détourner un peu son esprit des choses divines ; son effort pour fuir DIEU était vain : il retrouvait DIEU partout.

Son noviciat terminé, Gonzague se livra aux études de philosophie et de théologie. Un incident vint en rompre le cours. Des haines survenues dans sa famille à l'occasion d'un riche héritage l'obligèrent d'accepter le rôle de médiateur. Lorsqu'il arriva à Castiglione, tout le monde accourut à sa rencontre ; plusieurs se mettaient à genoux, l'honorant comme un saint et pleurant de ne l'avoir pas pour seigneur. Il réussit bientôt à réunir les cœurs divisés, et alla continuer ses études à Milan. DIEU lui révéla dans cette ville sa fin prochaine. La pensée du ciel le remplit alors d'une joie ineffable : il devint tout absorbé, tout abîmé en DIEU.

Ses supérieurs l'avaient rappelé à Rome, lorsqu'une maladie contagieuse s'y déclara. La Compagnie de JÉSUS, toujours admirable de dévouement, prodigua les trésors de sa charité dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les quartiers les plus pauvres de la ville. Louis de Gonzague rivalisait de zèle avec ses frères. Il

parcourait les rues de Rome, tendant la main aux riches pour secourir les pauvres ; il entrait dans les maisons des grands pour recueillir les restes de leur table, qu'il

Saint Louis de Gonzague.

distribuait ensuite aux plus nécessiteux ; il courait à l'hôpital rempli des malheureux que l'épidémie avait atteints, il pansait leurs plaies, préparait leur couche,

les exhortait et les consolait. A la fin, il tomba victime de sa charité. Le jour de sa mort le P. Provincial s'approcha de son lit : « Eh bien, frère Louis, » lui dit-il, « où en êtes-vous, mon enfant ? » — « Je m'en vais, mon Père. » — « Et où allez-vous ? » — « Je vais au ciel ! » Le P. Provincial fit quelques pas en arrière et dit à voix basse aux religieux qui se trouvaient près de lui : « De grâce ! écoutez-le : il parle d'aller au ciel comme nous parlerions d'aller à Frascati (1) ! » Quelques heures plus tard, Louis prononça le nom de JÉSUS et son âme s'envola. C'était le 20 juin 1591. Il avait 24 ans.

Son corps fut inhumé dans l'église du collège romain, et l'on vit s'opérer à son tombeau une multitude de miracles. En 1604, Louis de Gonzague fut proclamé *bienheureux*. Sa vénérable mère dona Marta vivait encore, et put jouir de l'ineffable bonheur de le prier en vénérant ses reliques.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vie à la fois innocente et mortifiée de Louis de Gonzague lui valut à la mort une confiance invincible qui lui faisait dire : *Je vais au ciel !* Si nous n'avons pas suivi ce parfait modèle dans la vertu, suivons-le du moins dans la pénitence.

22 Juin. — S. PAULIN, évêque de Nole. 431.

PAULIN, né à Bordeaux en 353, comptait une longue suite d'illustres aïeux. Son père était préfet des Gaules. Il eut pour maître le célèbre Ausone, qu'il surpassa bientôt. « Chacun, » dit S. Jérôme, « admirait l'élégance et la pureté de son langage, la délicatesse et la distinction de ses pensées, la douceur et l'énergie de son style, la richesse et la vivacité de son imagination. » Un tel mérite appuyé d'une telle naissance l'éleva aux premières dignités de l'empire, et même au consulat. Il ne songeait point alors à la vocation qui l'attendait dans l'avenir. Tout entier à l'admiration d'Homère, de Virgile et d'Horace, il trouvait dans la mythologie grecque et romaine des charmes invincibles. Il rêvait, sur les bords de la Garonne, aux exploits héroïques et aux luttes accomplies par les demi-dieux sur les rives du Simoïs, du Tibre et de l'Eurotas. Il alla en Espagne épouser à Alcala de Hénarès une pieuse et noble héritière, qui lui apporta de grands biens.

Pendant quinze ans, Paulin déploya ses rares talents et sa merveilleuse capacité dans l'administration des affaires, en Gaule et en Espagne, où sa sagesse, sa générosité, sa douceur, lui avaient conquis l'estime universelle. Parvenu à ce point des grandeurs humaines, il ouvrit enfin les yeux sur le néant des choses d'ici-bas. Aidé par les entretiens de S. Ambroise de Milan, de S. Delphin de Bordeaux, et surtout par les exemples de sa digne épouse, il conçut la noble ambition de travailler pour le royaume du ciel. La douleur acheva en lui l'œuvre de la grâce. Paulin perdit son fils Celsus. De ses mains attendries, le malheureux père donna la sépulture au jeune enfant près des saints martyrs Justus et Pastor, car Celsus

1. Les jésuites avaient à Frascati une campagne où ils passaient leurs jours de repos.

avait été baptisé. Depuis ce jour le cœur du patricien fut à JÉSUS-CHRIST. De concert avec Thérasie, la mère désolée, une alliance fraternelle succéda à l'union conjugale. Paulin vendit toutes ses terres, en distribua le prix aux pauvres, commença une vie de retraite et de solitude, pendant que Thérasie entrait elle-même dans une communauté de vierges consacrées au Seigneur. L'Espagne avait admiré le courageux renoncement dont les deux époux chrétiens donnaient l'exemple au milieu des splendeurs et des richesses du siècle. L'enthousiasme public se manifesta vis-à-vis de Paulin dans une circonstance solennelle. Il était venu incognito passer les fêtes de Noël à Barcelone. Trahi par l'indiscrétion d'un de ses familiers, le peuple l'entoura, le conduisit à la basilique et le fit ordonner prêtre par l'évêque Eulampius. Élevé aux honneurs du sacerdoce par une surprise contre laquelle sa modestie protestait vivement, Paulin songea à se dérober aux hommages qui l'importunaient. Il quitta l'Espagne et vint se réfugier dans une petite cellule qu'il construisit de ses mains, près du tombeau de S. Félix, évêque de Nole en Campanie. Pendant que l'univers entier célébrait à l'envi sa résolution héroïque, l'ancien consul disait modestement : « Misérables que nous sommes! nous croyons donner quelque chose à DIEU ; mais ce n'est qu'un trafic où nous sommes seuls gagnants ! Peut-on regarder comme un grand sacrifice d'acquérir le salut de son âme à un prix aussi vil que sont les biens de ce monde ? Vendre la terre et acheter le ciel ! Hélas ! j'ai coûté bien plus cher à mon DIEU, lui qui est mort sur le Calvaire pour racheter un esclave tel que moi ! » Dans son ermitage, qui devint bientôt une communauté de moines, tout son bonheur était de se livrer à l'oraison et à la pénitence, et sa plus chère occupation, de garder et balayer l'église où reposaient les cendres du saint évêque. Il vécut ainsi quinze ans.

Élu au siège de Nole, il devint une des plus belles gloires de l'Église. Tout à son troupeau, il gouverna son diocèse en père vénérable, et inspira la vertu plus par l'amour que par la crainte. C'était l'époque de l'invasion des Barbares. On vit Paulin racheter les captifs, soulager les malheureux, soutenir ou relever le courage de tous. Un jour une veuve éplorée vient lui dire en sanglotant que le gendre du roi des Vandales emmène son fils captif ; elle le conjure de lui donner de quoi payer sa rançon. Touché jusqu'au fond de l'âme du désespoir de la pauvre mère, le charitable pasteur est prêt à tous les sacrifices pour lui rendre son enfant ; mais que faire ? toutes ses ressources sont épuisées. « Allons trouver le prince, » dit-il ; « nous lui proposerons de m'échanger contre votre fils. » La veuve, stupéfaite, ne peut en croire ses oreilles et n'ose accepter, mais l'évêque insiste tellement qu'elle ne peut refuser. Ensemble ils vont présenter leur supplique au Vandale. « Que savez-vous faire ? » dit le prince à Paulin. — « Je suis assez bon jardinier, » répond le prélat. — « Alors j'accepte l'échange. » La veuve emmène son fils et l'évêque de Nole, l'ancien sénateur, le poète illustre, l'écrivain de mérite, travailla quelque temps, esclave volontaire, avec d'autres esclaves, dans les jardins du prince Vandale en Afrique. Le roi finit par apprendre son rang, sa naissance et l'acte héroïque de sa charité. Alors il le renvoie libre, avec tous les captifs du diocèse de Nole et plusieurs vaisseaux chargés de provisions.

Paulin mourut presque octogénaire, l'an 431. Il a laissé de beaux ouvrages en vers et en prose qu'admirèrent les Ambroise, les Augustin et les Jérôme.

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'évêque de Nole, — un grand génie et un grand saint, — se jugeait faible et misérable ; et nous, point savants ni vertueux, nous croyons à notre mérite ! Soyons plus humbles et nous serons plus vrais.

23 Juin. — B. MARIE d'OIGNIES, vierge. 1213.

MARIE, dont Nivelles en Brabant fut le berceau, montra dès l'enfance une modestie remarquable, à tel point qu'elle refusait les petites robes coquettes dont sa mère voulait la vêtir.

A l'âge de quatorze ans, elle accepta, par pure soumission à la volonté de ses parents, la main d'un jeune seigneur qu'ils lui avaient choisi pour époux. Jean, — c'était son nom, — heureux de posséder le trésor qu'il avait envié, entra dans les vues de son angélique épouse : ils vécurent ensemble comme deux frères, et convinrent de s'employer au service des pauvres et des lépreux. Ce genre de vie les exposa aux railleries, mais l'amour des humiliations leur fit mépriser les vains jugements du monde. Ils apprirent dans la méditation de la vie et des souffrances de Notre-Seigneur à mourir entièrement à eux-mêmes. Marie surtout trouvait dans la passion du Sauveur un sujet d'intarissables larmes.

Jamais cette sainte âme n'eut le malheur de commettre un péché mortel. Lorsque, au tribunal de la pénitence, elle accusait les fautes légères dont personne ici-bas n'est absolument délivré, sa douleur lui arrachait de profonds gémissements. Elle ne mangeait qu'une fois le jour, et son repas consistait en un morceau de pain noir et dur, avec un peu d'eau et quelques légumes. La prière absorbait continuellement son âme. Lorsqu'elle travaillait, son livre d'heures, ouvert devant elle, ne lui permettait pas de perdre DIEU de vue un seul instant. Sa conversation était ravissante, et pour aimer la vertu il suffisait de l'entendre. Elle dormait peu, gagnait du travail de ses mains de quoi vivre et faire l'aumône, et n'avait d'autre récréation que les œuvres de miséricorde.

Et cette femme, pauvre pour avoir tout donné, riche des faveurs célestes et remplie de trésors spirituels,s'estimait une misérable pécheresse, une servante inutile, indigne d'occuper une place parmi les créatures. « Pourquoi vous adresser à une pauvre ignorante ? » disait-elle à ceux qui la consultaient sur leur conscience.

Marie avait coutume de visiter souvent l'église de Notre-Dame d'Oignies. Ce pèlerinage, qui demandait quatre heures de marche, par dévotion elle le faisait pieds nus, même dans les rigueurs de l'hiver. Sur la fin de sa vie, elle alla se fixer près de ce sanctuaire, où elle savait, par révélation, qu'elle devait mourir et être inhumée. L'année de son bienheureux trépas, elle baisait chaque jour son crucifix avec transport en s'écriant : « Mon doux Sauveur, je ne veux plus demeurer ici-bas ; je veux aller à votre maison ! »

Pendant sa dernière maladie, le Roi et la Reine des anges vinrent plusieurs fois la visiter et la consoler. Pendant qu'on lui donnait les dernières onctions, elle vit autour de sa couche tous les apôtres avec S. Pierre tenant à la main les clefs du royaume des cieux pour le lui ouvrir. Elle y entra le 23 juin 1213, à l'âge d'environ 36 ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le monde, qui ne comprend rien à la folie de la croix, jugeait Marie insensée ; mais DIEU, content de ses travaux et sacrifices, lui envoyait, le jour de sa mort, tout le sénat des apôtres pour la conduire au ciel. Méprisons le siècle et ses maximes.

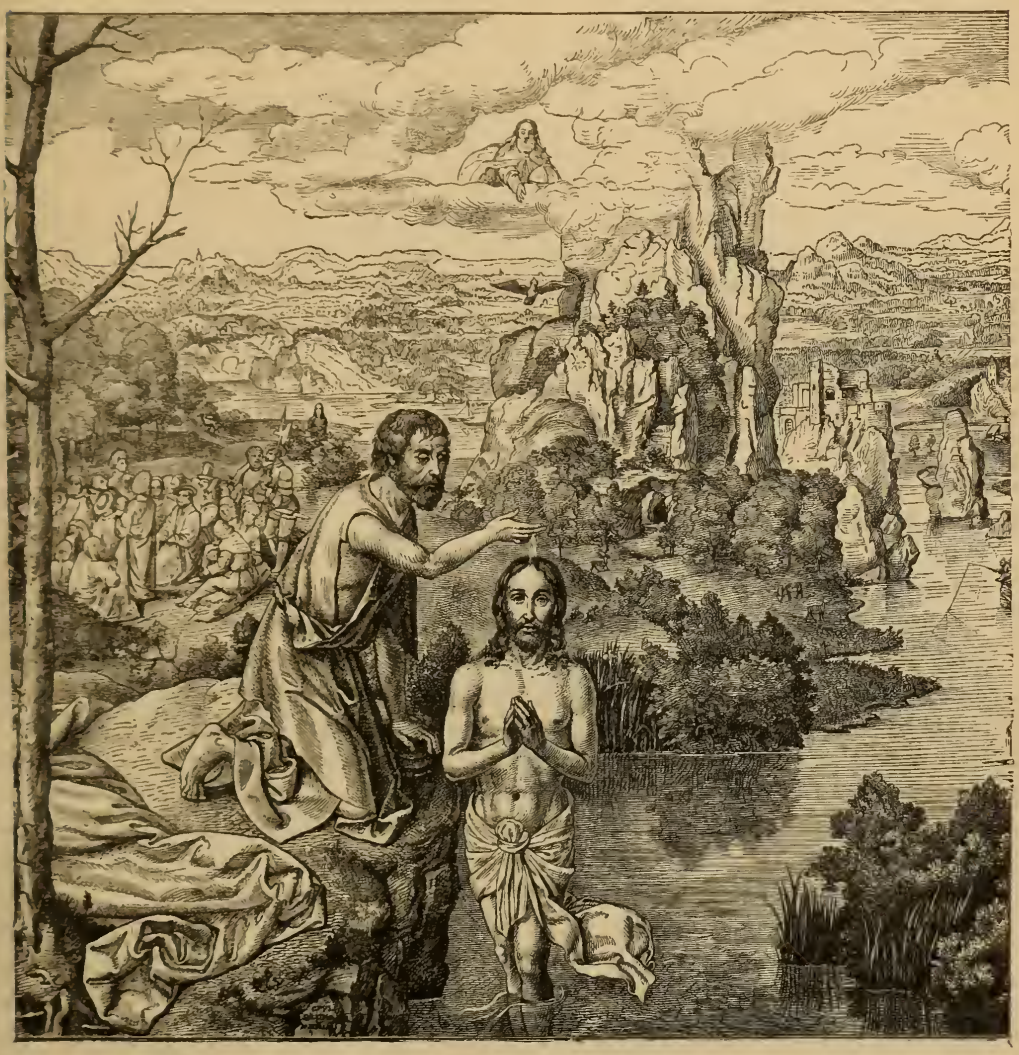
24 Juin. — S. JEAN-BAPTISTE. 31.

L'ÉGLISE célèbre les saints le jour de leur mort, qui est celui de leur naissance aux joies éternelles, mais pour Jean-Baptiste, elle l'honore le jour même où il vint au monde, parce qu'il y parut déjà sanctifié. Son père Zacharie et sa mère Élisabeth, cousins de la sainte Vierge, *marchaient dans la voie de tous les commandements du Seigneur.* Un jour Zacharie offrait les parfums dans le sanctuaire, et le peuple priait dans le parvis du temple ; l'ange Gabriel apparut au prêtre fidèle : « Zacharie, » lui dit-il, « ta prière est exaucée : ton épouse Élisabeth aura un fils ; tu l'appelleras Jean ; il sera grand devant DIEU : l'Esprit-Saint se reposera sur lui, et il marchera devant la face du Seigneur, afin de ramener les incrédules à la sagesse des justes et de préparer un peuple parfait. » Zacharie doutait, car il n'espérait plus avoir d'enfant. « A quel signe, » demanda-t-il, « reconnaîtrai-je la vérité de votre parole ? — A partir de cet instant, » répondit l'ange, « tu seras muet, jusqu'à l'accomplissement de ma promesse. » La prophétie du céleste messager se réalisa.

Élisabeth, six mois après, reçut la visite de Marie. La présence du Rédempteur sanctifia Jean-Baptiste, qui tressaillit dans le sein de sa mère. Le temps venu, l'épouse de Zacharie mit au monde un fils, et au jour de sa circoncision il reçut le nom de Jean, c'est-à-dire *plein de grâce.* Alors son père recouvra la parole et bénit DIEU par un sublime cantique.

Nous ne saurions omettre les délicieuses traditions de la sainte famille qui se rapportent à la première enfance de Jean-Baptiste. Une infinité de verrières et de tableaux représentent le petit précurseur jouant avec JÉSUS sous les yeux de leurs mères. Peut-être Ste Élisabeth serait-elle allée, dans les deux années qui, suivant la chronologie des légendes, précédèrent la fuite en Égypte, offrir à Marie le fils que la présence de JÉSUS avait sanctifié avant sa naissance. Parmi les compositions qu'inspira ce gracieux sujet au génie religieux des artistes, la *Vierge au silence*, d'Annibal Carrache, mérite d'être mentionnée. L'Enfant-DIEU est endormi dans les bras de la Vierge ; sa figure, douce et calme, rayonne de tout le bonheur d'un sommeil enfantin ; sa bouche vermeille s'entr'ouvre pour laisser échap-

per un sourire. Le jeune fils d'Élisabeth accourt bruyamment près du DIEU endormi ; il étend la main, il va réveiller JÉSUS. Marie, un doigt sur la bouche, fait signe à Jean de respecter le repos de son Maître. La main du joyeux enfant s'arrête et demeure suspendue par le geste de la Vierge attentive. Voilà toute la



Baptême de Notre-Seigneur par saint Jean-Baptiste.
(D'après Joachin Patinier, Vienne, Belvédère.)

scène ; mais si les paroles manquent, l'admiration ne s'épuisera jamais devant l'œuvre du peintre immortel.

Élisabeth, disent les légendes, apprit bientôt que les sicaires d'Hérode massacraient les enfants de Bethléem et de ses environs. Glacée d'effroi, elle s'enfuit

dans les campagnes, à la recherche de quelque retraite obscure. N'en trouvant pas, elle s'assit au pied d'une montagne et pleura. Pendant qu'elle exhalait sa douleur, une caverne profonde s'ouvrit dans les flancs du rocher et se referma sous ses pas.

Cependant les soldats vinrent trouver Zacharie et lui dirent : « Où avez-vous caché votre enfant ? » — « Par le DIEU dont je suis le prêtre et que je sers dans son temple, » répondit le vieillard, « je ne sais où est mon fils. » Le roi, consulté, donna l'ordre aux bourreaux de porter ses menaces au père du précurseur. « DIEU m'en est témoin, » répondit encore le saint ministre, « je ne sais où est mon fils. Vous êtes les maîtres, prenez ma vie ; le Seigneur recevra mon âme, car vous verserez le sang innocent. » Ils le massacrèrent donc entre le vestibule et l'autel. Le lendemain, les prêtres virent le sang figé sur les dalles du sanctuaire, mais ils ne retrouvèrent point son corps (1).

Élisabeth allaitait son enfant dans la caverne miraculeuse. Après quarante jours elle succomba de douleur et d'alarmes ; mais DIEU, qui veillait autrefois sur Israël au désert, envoya un ange pour prendre soin du précurseur de JÉSUS dans la grotte d'Aïn (2).

Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de trois ans, il se retira au désert, où, séparé du commerce des hommes, il se prépara dans la prière et la pénitence à l'auguste mission qu'il devait remplir. Il portait un vêtement de poil de chameau avec une ceinture de cuir autour des reins ; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, et ne buvait ni vin ni aucune liqueur enivrante.

L'an 29 de JÉSUS-CHRIST, Jean quitta la solitude et commença de prêcher aux bords du Jourdain. Son nom fut bientôt célèbre dans la Judée ; de toutes parts on accourait pour l'entendre, et il eut des disciples. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il était le Messie ; mais il les détrompa : « Je vous baptise dans l'eau, » leur dit-il, « mais un plus puissant que moi va venir. Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. Celui-là vous baptisera dans l'Esprit-Saint. »

Il prêchait depuis six mois, lorsque JÉSUS vint à lui. En le voyant : « Voici l'Agneau de DIEU, » s'écria le baptiseur, « voici celui qui efface les péchés du monde, celui dont j'ai dit : Après moi viendra quelqu'un qui était avant moi ; et je ne baptise dans l'eau du Jourdain que pour le manifester aux yeux d'Israël. » JÉSUS lui demanda son baptême : « C'est moi qui devrais le recevoir de vous, » s'écria Jean, « et vous venez à moi ? » — « Laisse maintenant, car il nous faut accomplir ainsi toute justice. » Sans plus insister, Jean baptisa le Fils de DIEU. Alors le ciel s'ouvrit, l'Esprit-Saint descendit en forme de colombe sur la tête de JÉSUS, et une voix fit entendre ces paroles : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Jean de son côté disait à la foule : « J'ai vu celui qui doit baptiser dans l'Esprit : il est véritablement le Fils de DIEU. » Plus tard il rendit encore ce témoignage en présence des Juifs.

Hérode Antipas venait d'épouser Hérodiade, femme de son frère Philippe. Jean-Baptiste osa lui rappeler qu'une telle union outrageait les lois de la morale.

1. Protevang. Jac.
2. Cedrenus.

Livré à lui-même, le prince n'eût point inquiété l'homme de DIEU pour ses courageuses remontrances. Mais Hérodiade avait juré la perte du précurseur, et, ne pouvant arracher une sentence de mort à son mari, elle eut recours à la ruse. Les pharisiens, les docteurs de la loi, protestaient contre le baptême de Jean, qui n'était, à leurs yeux, qu'un démoniaque. A l'instigation d'Hérodiade, ils le dénoncèrent comme séditieux, et déterminèrent le tétrarque à l'enfermer dans la forteresse de Machéronte. La cruauté d'Hérodiade n'était pas encore satisfaite. Mais le faible Antipas, craignant une révolte parmi le peuple, résista pour le moment aux sollicitations de cette femme sanguinaire. Il affecta même pour l'illustre captif un intérêt tout particulier, permit à ses disciples de le visiter dans sa prison, et profita lui-même de son séjour à Machéronte pour entretenir avec lui des relations bienveillantes attestées par les évangélistes.

Sa cruelle concubine guettait toujours l'occasion de consommer enfin sa vengeance. Le moment favorable se présenta. Le jour anniversaire de sa naissance, Hérode avait à sa table les princes, les tribuns et les grands personnages de la Galilée. La fille d'Hérodiade, la jeune Salomé, entre dans la salle du festin, et exécute devant les convives une danse qui charme le cœur du monarque et de tous les assistants. Le roi dit à la jeune fille : « Demandez-moi ce que vous voudrez, fût-ce la moitié de mon royaume, j'en fais le serment, je vous l'accorderai. » Salomé sort aussitôt et consulte sa mère : « Que demanderai-je ? — La tête de Jean-Baptiste, » répond Hérodiade. La danseuse rentre précipitamment dans la salle : « Je veux, » dit-elle au roi, « que vous me fassiez apporter dans un plateau la tête de Jean-Baptiste. »

Cette demande contrista le roi. Cependant, à cause de son serment, il envoya un de ses gardes décapiter le précurseur dans sa prison. Le soldat revint bientôt, apporta dans un bassin la tête sanglante et l'offrit à la jeune fille, qui la remit à sa mère. S. Jérôme nous a conservé un souvenir traditionnel qui dépeint, en cet horrible épisode, toute la fureur vindicative d'Hérodiade : « Ce que Fulvie, » dit-il, « osa faire sur la tête ensanglantée de Cicéron, Hérodiade le fit sur celle de Jean-Baptiste. En haine de la vérité, ces deux femmes percèrent de leurs aiguilles d'or la langue éloquente de l'un et la langue inspirée de l'autre. »

Les disciples du précurseur obtinrent de transporter son corps à Sébaste, l'antique Samarie, pour le soustraire aux outrages que le ressentiment d'Hérodiade pouvait réserver encore à ses restes sacrés. Plus tard, cette femme odieuse et son faible époux expièrent tristement leur crime. Dépouillés de leurs États par Caïus, successeur de Tibère, ils furent d'abord exilés à Lyon, dans les Gaules, et relégués ensuite en Espagne, où ils traînèrent les derniers jours de leur existence maudite.

Sous le règne de Julien l'Apostat, les païens livrèrent aux flammes le corps du saint précurseur, qui reposait dans le tombeau du prophète Élisée. Heureusement il se trouva dans la foule quelques moines déguisés qui réussirent à saisir une partie de ces précieuses reliques, et les emportèrent dans leur couvent à Jérusalem. Elles passèrent depuis à diverses églises d'Occident. Rome et Amiens possèdent une partie de la tête. Perpignan, un bras et une main. On montre à Gênes

le plateau qui reçut le chef sanglant du martyr. A Venise, on garde le manteau que Jean portait au désert. A Aix-la-Chapelle, on conserve le linceul où fut mis son corps après la décollation. A Rome, l'église Sancta Maria *in Campitelli* possède un pan de son vêtement de poil de chameau.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le vice a beau persécuter l'innocence : même dans la mort elle triomphe. Ayons toujours le courage de la vertu : la malice des hommes ne pourra jamais que nous ouvrir le ciel.

25 Juin. — Ste FÉBRONIE, vierge et martyre. 304.

SOUS le règne de Dioclétien, il y avait à Nisibe, en Mésopotamie, un monastère de cinquante vierges. L'une d'elles, Fébronie, âgée de vingt-cinq ans, était renommée à la fois par l'éclat merveilleux de sa beauté, par l'extrême austérité de sa vie, par la profondeur de sa science ascétique et les prédications éloquentes que tous les vendredis les nobles matrones de la ville venaient entendre de sa bouche.

Pour mieux respecter la pudeur et la réserve de sa fille spirituelle, l'abbesse faisait tendre un voile devant le siège de la jeune religieuse pendant qu'elle parlait, de sorte qu'elle n'avait jamais été vue depuis sa plus tendre enfance, non seulement par aucun homme, mais même par une femme du monde.

La jeune veuve d'un sénateur, encore païenne, et destinée par sa famille à de secondes noces, voulut à tout prix entretenir la savante et pieuse recluse, et s'introduisit auprès d'elle sous le déguisement d'une religieuse étrangère. Elles passèrent toute une nuit à lire l'Évangile, à conférer sur la religion, à s'embrasser et pleurer d'enthousiasme pour le Sauveur du monde, et la sénatrice ne sortit du couvent que convertie à la foi chrétienne et à la chasteté du veuvage. « Qui donc, » disait Fébronie à l'abbesse, « qui donc peut être cette religieuse, qui voyage et qui pleure comme si elle n'avait jamais entendu expliquer les saintes Écritures ? » — « C'est Hiéria, » lui répondit la supérieure, « Hiéria, la veuve du sénateur. » — « Oh ! » ajouta Fébronie, « pourquoi ne me l'avoir pas dit ? car je lui ai parlé comme à une simple sœur. » La noble veuve devint en effet la sœur et l'amie de notre sainte ; elle ne la quitta plus jusqu'au jour où la jeune vierge cueillit les palmes du martyre.

Sélénus et son neveu Lysimaque, ministres des cruautés impériales, arrivèrent à Nisibe, chargés d'exécuter les édits contre les chrétiens. Les religieuses du monastère, imitant les moines, l'évêque et le clergé, avaient pris la fuite. Seule, la vénérable Bryénis demeura ferme à son poste, avec son assistante Thomaïs et Fébronie sa nièce. « Restons, » avait-elle dit, « combattons, souffrons, mourons pour celui qui est mort pour nous ! » La jeune religieuse, à son tour, s'était écriée : « Vive DIEU, dont je suis l'épouse ! Je ne sortirai point de cet asile sacré : je veux y mourir ! »

Sélénus fit envahir le monastère. La belle Fébronie, chargée de chaînes, fut

traînée devant le tribunal du persécuteur. « Quelle est ta condition ? » dit le juge. — « Esclave, » répond la vierge. — « De qui ? » — « De JÉSUS-CHRIST. » — « Ton nom ? » — « Humble chrétienne. » — « Mais ton nom ? » — « Fébronie. » — « Ma fille, » ajoute Sélénus, tes charmes et ta beauté, ta science et ta vertu désarment ma colère. Sois l'épouse de mon neveu, qui n'est point indigne de toi : vous serez tous deux mes enfants, et tu seras comblée d'honneurs et de richesses. » — « Ma couche nuptiale est dans les cieux, » répliqua Fébronie ; « là j'ai un époux incomparable, et ma dot sera le royaume céleste. » — « Arrachez-lui ses vêtements, » crie aux gardes le juge irrité ; « allumez sous elle un brasier ; déchirez ses flancs à coups de verges. » Les soldats exécutent ces ordres avec une telle barbarie que les clameurs de la foule intercèdent pour la victime. Mais Sélénus, inflexible, encourage les bourreaux. « Eh bien ! » dit-il à Fébronie, « vas-tu obéir ? » — « Cruel vieillard, » répond la vierge, « que ne m'envoies-tu bien vite vers mon celeste époux ! » A cette apostrophe, le tyran, transporté de colère, lui fait successivement arracher les dents et la langue, couper les seins, les pieds et les mains ; et comme elle respirait encore après cette longue et horrible mutilation, il ordonna de lui trancher la tête (15 juin 304).

Le sang de la martyre fut une semence, non seulement de chrétiens, mais de religieux. Les deux neveux de Sélénus abandonnèrent le culte des idoles pour embrasser la vie monastique, et la noble Hiéria, se donnant elle-même avec tous ses biens au couvent de Nisibe, vint déposer ses parures sur le cercueil de son amie, et pria l'abbesse de lui donner auprès d'elle la place de cet ange envolé au ciel.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Quand donc nous aussi, devant la vaillance des martyrs, abandonnerons-nous nos idoles, je veux dire ces passions qui reçoivent chaque jour l'encens de nos complaisances coupables ?

26 Juin. — SS. JEAN et PAUL, martyrs. 362.

DEUX frères romains, Jean et Paul, étaient au service de Constance, fille de l'empereur Constantin. Pour reconnaître leur fidélité, cette princesse les dota magnifiquement, et ils purent, selon leurs vœux, soulager les pauvres par d'abondantes aumônes. Julien l'Apostat voulut à son tour les avoir dans son palais ; mais ces fervents chrétiens refusèrent avec horreur les avances d'un homme qui avait cyniquement trahi sa foi. Piqué de leur mépris, le tyran les somma d'imiter son apostasie, et leur donna dix jours pour se résoudre, sous peine de mort, à offrir l'encens aux dieux immortels.

Les futurs martyrs, profitant de ce délai, distribuèrent tout ce qu'ils possédaient, afin de pouvoir, libres de toute entrave, sacrifier plus facilement leur vie. Le dixième jour, Térentianus, préfet du prétoire, se rend auprès d'eux au nom de l'empereur. Il dépose religieusement sur un piédestal la statue de Jupiter, et commande aux deux frères d'adorer le plus puissant des dieux. « Nous sommes chré-

tiens, » répondent ces fiers vétérans, « nous ne reconnaissons que le vrai DIEU, et, s'il le faut, nous mourrons pour la foi de JÉSUS-CHRIST. » Térentianus avait l'ordre de sévir, en cas de refus, avec la dernière rigueur. Par crainte d'un soulèvement du peuple, qui aimait ces généreux chrétiens, il les fit exécuter en silence dans leur propre maison, le 26 juin 362.

On ne put cependant garder le secret de leur glorieuse mort : les esprits immondes le divulguèrent par la bouche de plusieurs possédés, parmi lesquels Térentianuus avait le chagrin de compter son propre fils. Il fit conduire ce malheureux enfant au tombeau des saints qu'il avait couronnés du martyre ; leur intercession le délivra. Frappé de ce miracle, le préfet crut, avec son fils, au DIEU de ses victimes, dont il voulut, par reconnaissance, écrire la vie et les derniers combats.

Les restes des deux officiers reçurent la sépulture chrétienne dans un tombeau creusé dans un terrain qui leur avait appartenu. Plus tard on bâtit une église au lieu même de leur martyre et on y transféra leurs saintes reliques. Elles y reposent encore de nos jours, dans une urne de porphyre, sous la garde des religieux passionnistes.

Les noms de ces deux athlètes de la foi sont inscrits au canon de la messe après celui de S. Chrysogone.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Vivre pour DIEU, et, s'il le faut, mourir pour lui, voilà le devoir d'un vrai chrétien. Sommes-nous dans ces dispositions ?

27 Juin. — S. ÉMILIEN ou ÉMILAND, évêque. 725.

EN 725, les Sarrasins, après avoir promené de Marseille à Autun la dévastation et la mort, menaçaient d'envahir toute la France. Charles Martel était retenu en Bavière par une guerre importante : c'en était fait peut-être du royaume catholique des Francs, si un héros ne s'était trouvé là pour arrêter le torrent. Le sauveur de la patrie fut un évêque, Émilien, qui occupait à cette époque le siège de Nantes. Il convoque ses braves Bretons dans sa cathédrale, et, par un discours pathétique, enflamme leur foi et leur patriotisme. « Allons ensemble, » s'écrie-t-il en terminant, « allons écraser ces sauvages ennemis, ces bêtes furieuses qui dévorent les chrétiens nos frères ! » Les guerriers bretons répondent par une immense acclamation qu'ils sont prêts à suivre leur évêque.

Quelques jours après, Émilien se trouve à la tête d'une puissante armée. Avant le départ, il célèbre le saint sacrifice, et distribue lui-même à ses soldats le pain des forts, le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST. Pleins d'ardeur, ces intrépides volontaires de la croix marchent jour et nuit pour atteindre plus vite les dévastateurs de leur pays. Une armée de Sarrasins assiégeait Sens ; les Bretons l'attaquent à l'improviste et la mettent en déroute. Après ce premier triomphe, Émilien vole au secours de la ville d'Autun, qui n'était pas encore investie. A peine y est-il entré qu'on lui remet le commandement général des troupes éduennes et bre-

tonnes réunies. Il marche contre les barbares et les bat deux fois de suite. Mais au moment où les infidèles allaient subir un troisième et définitif échec, ils furent secourus par une armée formidable. Les troupes d'Émilien résistèrent héroïquement ; vaincues par le nombre, elles infligèrent aux musulmans des pertes énormes, et préparèrent ainsi la complète et glorieuse victoire des chrétiens sous Charles Martel. Le nouveau Machabée périt dans la mêlée en criant à ses soldats : « Redoublez d'audace, soyez constants, et ne craignez point une mort qui conduit à la vie éternelle. » (22 août 725).

Les reliques du martyr se conservent encore à Saint-Émiland, près d'Autun, où il avait offert à l'ennemi son dernier combat (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Même dans les plus saintes entreprises, le succès peut nous faire défaut, mais non pas la récompense.

28 Juin. — S. IRÉNÉE, évêque, docteur et martyr. 202.

IRÉNÉE, originaire d'Asie, eut pour maîtres le vénérable évêque de Smyrne, saint Polycarpe, et le savant Papias, évêque d'Hiéraple. Il puisa donc la foi aux sources primitives de la pure doctrine. A la méditation des Écritures il joignit l'étude des sciences profanes, car il avait une âme ardente et curieuse de toutes les connaissances humaines.

Il vint dans les Gaules soutenir la mission que saint Polycarpe y avait envoyée sous la conduite de Pothin. Attaché à l'église de Lyon, il se fit connaître comme un des adversaires les plus actifs du montanisme, et fut chargé par ses frères de porter au pape leur lettre au sujet de cette hérésie.

A son retour, il trouva les rangs des fidèles bien éclaircis par la persécution, et le siège épiscopal vacant par le martyre de saint Pothin. Élu évêque de cette église presque éteinte, il sut la relever, la garantir et l'étendre. Bientôt ses prédications rendirent la ville de Lyon presque entièrement chrétienne. DIEU le favorisa du don des miracles, ce qui contribuait puissamment à la conversion des païens. Irénée nous apprend lui-même qu'à cette époque les dons et les grâces extraordinaires abondaient dans l'Église. Il parle d'aveugles, de sourds guéris miraculeusement, bien plus, de morts ressuscités à la prière des simples fidèles. C'est, dit-il, la preuve irrécusable que JÉSUS-CHRIST nous protège, et il demande aux hérétiques pourquoi le ciel ne fait pas en leur faveur de semblables prodiges.

Le saint évêque publia contre eux un grand nombre d'écrits. Il déclare n'avoir jamais appris à composer des livres, et être tout à fait étranger à l'art du beau langage. La modestie du pieux docteur n'a pas empêché l'antiquité chrétienne de rendre justice à sa profonde érudition, et même aux charmes et à la finesse de son style. Tertullien l'appelle *un homme versé dans toutes les sciences*, saint Augustin, *un docteur illustre*, et Théodoret, *la lumière de l'église des Gaules*.

1. V. Mgr Guérin, *Vies des saints* illustrée.

De tous les ouvrages de saint Irénée, son traîté *contre les hérésies* est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous. Le motif qui le lui inspira témoigne de sa charité pastorale et de son zèle pour la foi. Les valentiniens avaient pénétré dans la province dont Lyon était la métropole, et y faisaient de grands ravages. Un certain Marc, qu'Irénée appelle *un vrai précurseur de l'Antechrist*, avait réussi, par sa profonde habileté et le prestige de ses qualités extérieures, à gagner à son parti un grand nombre de femmes, surtout parmi les plus considérables de la société lyonnaise. Le pontife voulut ramener au bercail ces brebis infidèles et prévenir d'autres défections. Un tel dessein demandait l'exposition claire et complète des erreurs gnostiques et leur réfutation péremptoire, théologique et rationnelle. Les cinq livres qui composent l'ouvrage réalisent ce plan d'une manière si heureuse, leurs arguments ont une telle force contre toute hérésie, qu'un professeur protestant, Semler, s'écriait dans sa chaire de Halle : « Si les livres d'Irénée sont authentiques, il nous faut tous nous faire catholiques romains ! »

Le traité de l'illustre docteur établit d'une façon magistrale les deux grands principes qui ont toujours séparé le christianisme vrai, pur, intégral, du christianisme faux, altéré, tronqué, qui ont, en d'autres termes, toujours distingué la foi et la vérité de l'hérésie et de l'erreur. Le premier est que « toute manière d'expliquer l'Écriture sainte qui ne s'accorde point avec la doctrine constante de la tradition, doit être rejetée. » Le second principe est que « toutes les églises doivent se conformer à celle de Rome, dépositaire et interprète des traditions apostoliques. »

Pendant que l'évêque de Lyon se signalait ainsi par son zèle contre les ennemis de la foi, son amour de la paix lui dictait une démarche auprès du pape saint Victor Ier, dans le différend, qui divisait les Orientaux et les Occidentaux, relatif au jour de la célébration de la Pâque. Il pria respectueusement le vicaire de JÉSUS-CHRIST de tolérer, en raison des circonstances, la coutume orientale, et d'attendre une époque plus favorable pour établir l'uniformité.

Sous l'inspiration d'Irénée, Lyon, foyer d'apostolat et de saine doctrine, devint une école qui forma des controversistes distingués, en même temps que d'infatigables ouvriers évangéliques. Les uns, comme Caïus et Hippolyte, continuèrent de combattre l'erreur par la plume ; les autres se répandirent dans les contrées environnantes et propagèrent la foi.

Cependant les cruels édits de Septime-Sévère retentirent comme l'éclat de la foudre dans le monde entier. Il sembla, tant furent grands les massacres, que l'univers allait périr. C'était à Lyon que l'empereur, en pleine guerre civile, avait triomphé de son compétiteur Claudius Albinus. Quand il y revint, il apprit que cette ville, convertie par Irénée, refusait d'adorer les dieux. Il obéit alors à la féroce cruauté, ou plutôt à la rage qui faisait le fond de son caractère. Par ses ordres, les portes de Lyon furent fermées, et ses soldats, le glaive à la main, entrèrent dans toutes les maisons, égorgeant quiconque persistait à confesser le CHRIST. « Je n'entrerai dans cette cité, » avait dit Sévère, « que pour offrir des sacrifices à mes dieux. Or, ils ne veulent pas que leur culte soit souillé par celui

des chrétiens. » Le massacre commença donc. Il fut immense : ni l'âge, ni le sexe, ni le rang, ne furent épargnés. On vit cette multitude d'héroïques chrétiens venir d'elle-même, dans les transports d'une sainte allégresse, s'offrir au glaive des bourreaux, qui parcouraient la ville comme des bacchantes. Le sang coulait en ruisseaux dans les rues, et les deux fleuves qui baignent la cité roulaient leurs eaux toutes rougies. L'impie césar avait donné l'ordre qu'on lui amenât le bienheureux Irénée. Depuis quelques jours, le saint évêque, par une faveur de JÉSUS-CHRIST, connaissait l'imminence du danger. Au milieu de la nuit, pendant qu'il était en prières avec un de ses prêtres, un ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Après tant de labeurs, voici venir la récompense. C'est par le martyre que tu entreras dans le royaume des cieux. Relève le courage de tes frères, car le meurtrier approche, et l'heure des grands combats va sonner. Affermis ton troupeau contre les menaces de l'antique ennemi, qui peut tuer le corps, mais ne saurait tuer l'âme. La passion des chrétiens sera consommée en quelques heures. Pour toi, ton supplice sera plus long, mais ton triomphe n'en sera que plus glorieux. » A ces paroles de l'ange, Irénée s'écria : « O JÉSUS, mon Seigneur et mon DIEU, je vous remercie des paroles de joie et de consolation que vous daignez m'adresser ! Donnez, Seigneur, donnez à ce peuple la grâce de la persévérance. Que nul d'entre eux n'apostasie votre saint nom. Fortifiez-les par votre puissance divine, et que tous conquièrent généreusement par la mort la palme de l'immortalité ! » Puis, docile à la voix du Ciel, il fit réunir les fidèles et commença à les préparer au combat. On les vit aussitôt distribuer tous leurs biens aux pauvres ; il s'exhalait d'eux comme une suave odeur de martyre ; ils passaient les jours et les nuits dans la prière et les colloques divins, attendant d'heure en heure le moment annoncé par le CHRIST. Quand le césar eut ordonné le massacre général, et que l'église de Lyon eut été noyée dans le sang de ses fils, on amena l'évêque à l'empereur. A la vue du saint vieillard, le tyran entra dans un accès de rage. Il épuisa contre sa victime toutes les inventions de la cruauté. L'athlète de DIEU endura tous les supplices avec une constance invincible, et consomma son témoignage le 28 juin 202. La nuit suivante, le prêtre Zacharie recueillit les précieuses reliques du martyr et les déposa dans une crypte ignorée des persécuteurs. Un autel s'élève aujourd'hui sur ce corps sacré, hostie immolée pour le CHRIST. Là, le bienheureux évêque distribue encore à son troupeau fidèle le céleste aliment des divins mystères, le couvre de sa protection et le fortifie par ses miracles. En 1562, les huguenots profanèrent son auguste tombe et dispersèrent ses cendres. Le crâne, jeté sur le chemin, fut recueilli par un catholique, et déposé plus tard dans l'église primatiale de Saint-Jean, où on le vénère encore.

Une ancienne inscription porte à dix-neuf mille le nombre des chrétiens de Lyon qui confessèrent, avec leur saint évêque, le nom de JÉSUS-CHRIST.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Telle est la foi chrétienne : Irénée, un homme de génie, la croit, l'annonce, la défend par sa parole et sa plume, et donne pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang.

29 Juin. — S. PIERRE, prince des apôtres. 66.

SIMON, fils de Jonas, était né à Bethsaïde en Galilée. Plus tard il avait quitté ce lieu pour habiter avec sa belle-mère le bourg de Capharnaüm, et y exercer sa profession de pêcheur. Lorsque Jean-Baptiste parut sur les bords du Jourdain, Simon et son frère André s'attachèrent à lui et devinrent ses disciples. André ne tarda pas à suivre JÉSUS, que le précurseur appelait l'*Agneau de Dieu*, et son premier soin fut d'annoncer à son frère qu'il avait trouvé le Messie. Aussitôt Simon vient à JÉSUS, qui lui change son nom en celui de Pierre, lui donne la prééminence parmi les apôtres et lui promet le pouvoir suprême dans son Église,comme récompense de son amour et de sa foi. Au milieu des douze, Pierre se montre toujours digne d'une telle prérogative : le premier, il proclame JÉSUS *le Christ, Fils du Dieu vivant.* Lorsque le Sauveur demande à ses disciples, scandalisés de ses paroles touchant la promesse eucharistique, s'ils veulent l'abandonner, Pierre répond : « Seigneur, où irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » A la transfiguration, il s'écrie dans un transport d'amour : « Il nous est bon d'être ici ! » Lorsque, de sa barque il reconnaît son Maître, il s'élance vers lui et marche sur les flots. La veille de la Passion, il veut retenir JÉSUS, et quand il le voit décidé à mourir, il veut mourir avec lui. Il déclare qu'il ne peut souffrir que le Fils de DIEU lui lave les pieds. Il a le malheur de le renier trois fois, mais un regard du Sauveur le fait fondre en larmes amères, qui creuseront, le reste de sa vie des sillons sur ses joues ; et avant l'Ascension, il efface son triple reniement par une triple protestation d'amour. Alors il reçoit du CHRIST, qui va retourner vers son Père, la conduite de tout le troupeau, brebis et pasteurs.

Voilà Pierre constitué le chef de l'Église. Nous le voyons, en vertu de sa primauté, prendre la parole, après la descente du Saint-Esprit, pour annoncer le premier l'Évangile ; faire, au nom de JÉSUS, le premier des grands miracles, en guérissant à la porte du temple un boiteux de naissance ; proposer l'élection d'un nouvel apôtre à la place de Judas ; confirmer dans la foi les Samaritains ; recevoir dans l'Église les prémices des gentils en la personne du centurion Corneille ; choisir enfin, dans le partage des travaux apostoliques, Rome, le cœur du paganisme et la tête de l'univers.

Partout les miracles suivent les pas du grand apôtre : à Lidda il rend au paralytique Énée l'usage de ses membres ; à Joppé, il ressuscite la veuve charitable Tabithe ; son ombre même guérit les malades et les infirmes. Mais la plus grande de ses merveilles est sa parole, qui arrache les âmes à la mort et leur donne la vie éternelle. Il fonde la grande église d'Antioche, métropole de l'Orient ; il y travaille de l'an 33 à l'an 40, sans oublier, ni les églises de la Palestine, qu'il visite, ni la ville de Jérusalem, où il reçoit S. Paul, le loup ravisseur devenu agneau. Avant d'aller à Rome, Pierre prêche dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la

Cappadoce et l'Asie-Mineure ; mais le principal théâtre de son apostolat est Rome, la grande Babylone. Il arrive dans cette ville en l'an 40, et y siège pendant vingt-cinq années, sans toutefois y demeurer toujours. En 44, Hérode Agrippa le charge de chaînes et l'emprisonne à Jérusalem ; un ange rompt ses fers et le délivre. En 49, un édit de Claude le force à sortir de Rome avec les fidèles. En 51, il préside le concile général des apôtres, et il se retrouve à Antioche avec S. Paul. De retour à Rome, il étend son zèle à toute l'Italie, et prêche en une multitude de lieux.

L'an 61, l'apôtre des Gentils, prisonnier de la foi, va rejoindre Pierre dans la ville éternelle et travaille avec lui à la diffusion des vérités évangéliques. Après deux ans de captivité, Paul repasse en Orient, puis revient à Rome, où Simon le magicien donnait le spectacle de ses impostures. Pour anéantir la vertu des miracles et de l'ascension du Sauveur, cet ennemi de la foi avait promis de ressusciter un mort et de s'élever publiquement dans les airs. Pierre était présent. Simon essaya sur un cadavre la puissance de sa magie ; elle demeura vaine. Alors la voix de l'apôtre se fit entendre, et la mort, docile à ses ordres, abandonna sa victime, un jeune homme qui fut rendu plein de vie à sa mère. Simon, voulant se relever d'une telle humiliation, tenta de prendre l'essor du haut du Capitole. Mais que pouvait le démon en présence de l'apôtre ? Le pauvre magicien tomba des airs, se brisa une jambe et mourut de sa chute, quelques jours après, dans la rage et le désespoir.

Le temps de la récompense allait venir pour les deux plus grands ouvriers de l'Évangile. Après l'incendie de Rome, Néron, le plus méchant des hommes, détourna sur les chrétiens la terrible accusation qui pesait sur lui, et, feignant de les croire coupables, il dirigea contre eux une persécution sauvage. Pierre, sur les instances des fidèles, avait pris le parti de quitter Rome, lorsque, au sortir de la ville, JÉSUS lui apparut. « Où donc allez-vous, Seigneur ? » lui demande l'apôtre. — « A Rome, pour y être de nouveau crucifié, » répond le Sauveur. Pierre comprend la leçon et retourne sur ses pas. Il fut bientôt saisi et réuni à S. Paul. Incarcérés d'abord dans le souterrain de Sainte-Marie-*in-Viâ-latâ*, les deux apôtres furent ensuite conduits au *Tullianum* de la prison Mamertine, où ils passèrent neuf longs mois. Rien de plus horrible que ce cachot infect et désolé, qui n'a ni porte, ni fenêtre, ni jour quelconque, vrai tombeau de blocs de pierre, où l'on ne pénétrait que par une étroite ouverture pratiquée au centre de la voûte. Là jadis mourut de faim le roi de Numidie Jugurtha ; Cicéron y fit étrangler les complices de Catilina ; Lentulus, Aristobule II, roi de Judée, Tigrane, roi d'Arménie, et bien d'autres encore, y furent tués après avoir servi au triomphe de Pompée ; César y fit mettre à mort son héroïque adversaire, le gaulois Vercingétorix ; Tibère y fit subir le même sort à son favori Séjan et à une foule de patriciens et de matrones romaines. Que de douleurs avaient vues ces sombres murailles six fois séculaires, qui allaient devenir le plus ancien monument de la tradition chrétienne à Rome !

Au pied de la colonne où la chaîne des saints apôtres fut scellée pendant leur

captivité, coule une fontaine dont les pèlerins boivent avec respect l'eau consacrée.

Saint Pierre est choisi par Notre-Seigneur pour être le prince des Apôtres.
(D'après Pietro Perugino, Rome, Sistina.)

La tradition nous apprend que cette source jaillit miraculeusement à la voix de

Pierre, lorsque les deux geôliers Processus et Martinien, convertis par l'apôtre, reçurent le baptême de sa main enchaînée. La prison était devenue une église. Les deux nouveaux chrétiens se firent prosélytes à leur tour. Ils amenèrent successivement au premier pape quarante-neuf de leurs comgagnons ou des détenus confiés à leur garde, qui reçurent le sacrement de la régénération dans le baptistère miraculeux.

Le 29 juin 66, Pierre et Paul furent arrachés aux ténèbres de la prison Mamertine pour être conduits publiquement au supplice. La solennité de l'exécution, dans la pensée du tyran, devait avoir pour résultat d'étouffer le christianisme par la terreur et de noyer la superstition nouvelle dans le sang de ses chefs. Néron se trompait : la parole du CHRIST investit le trône apostolique d'une inviolable majesté. Pierre n'était qu'un pauvre pêcheur galiléen, qu'on allait crucifier la tête en bas, et l'empereur pouvait d'une fenêtre de sa maison d'or suivre du regard le condamné marchant au supplice. Mais aujourd'hui, qui s'inquiète de Néron ? A peine l'étranger peut-il, à force de recherches, retrouver parmi les ruines l'emplacement supposé du palais des césars. Tout le monde, au contraire, lui désignera le point précis de la voie d'Ostie où Pierre et Paul, séparés par les bourreaux, se dirent le dernier adieu sur cette terre : « La paix soit avec toi, chef de l'Église, pasteur de tous les agneaux du CHRIST ! » dit S. Paul. — « Va en paix, prédicateur des biens célestes, guide des justes dans le chemin du salut ! » répondit S. Pierre.

Ces paroles, conservées à la mémoire des siècles par S. Denys l'Aréopagite, sont encore aujourd'hui gravées, entre deux colonnettes, sur le fronton de la modeste église des *Adieux*.

Arrivé au lieu du supplice, Pierre ne put contenir la joie de son cœur. « J'ai hâte, » s'écria-t-il, « de quitter ces liens de chair et d'aller à mon Maître ! » Il accourt à la croix comme à un trône. Près de mourir, il parlait encore : « Voici l'arbre de vie, où la mort a été vaincue et le monde racheté. Grâces à vous, JÉSUS, Fils du DIEU vivant ! Ma voix et mon cœur vous bénissent ; en toutes choses vous êtes tout pour moi, vous à qui sont dus l'honneur et la gloire, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. » Lorsqu'il eut expiré, Marcel, un de ses disciples, détacha le corps, l'embauma de parfums et le déposa dans son propre tombeau du Vatican, où s'élève aujourd'hui la majestueuse basilique de St-Pierre, la plus grande église du monde.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Pierre, le renieur du CHRIST, devenu la première colonne de l'Église, nous montre que la foi vive et l'amour tendre peuvent élever une âme convertie au-dessus même des âmes innocentes.

30 Juin. — S. PAUL, apôtre. 66.

SAUL, (en hébreu *Schaoul, désiré,*) naquit à Tarse en Cilicie, l'an 2 de l'ère chrétienne. Il étudia dans les écoles de sa ville natale, puis à Jérusalem auprès du pharisien Gamaliel, le plus fameux docteur de l'époque. Irréprochable dans sa conduite, fidèle observateur des prescriptions du judaïsme, il poussa le zèle jusqu'à persécuter les chrétiens de l'Église naissante : il fouillait les maisons, contraignait les croyants à blasphémer le nom de JÉSUS, ou les emmenait captifs et chargés de chaînes. « Je croyais, » disait-il plus tard, « qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre JÉSUS de Nazareth. »

DIEU, qui l'appelait à étonner et changer le monde, le terrassa lui-même sur le chemin de Damas, et le pharisien persécuteur se releva converti. Trois ans de solitude en Arabie, sur les rochers de l'Horeb, où il retrouvait les traces de Moïse et d'Élie, le préparèrent à l'apostolat. De retour à Damas, il confesse hautement JÉSUS-CHRIST dans les synagogues ; sa parole si autorisée produit une telle émotion, que les Juifs tremblent pour leur foi et arrachent au gouverneur des mesures contre l'Apôtre. Pour le sauver, les disciples durent suspendre dans une corbeille cet homme qui allait conquérir l'univers, et le descendre ainsi en dehors du rempart. Loin de fuir au désert, il se rend à Jérusalem « *pour voir Pierre,* » dit Bossuet, « afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. »

Au bout de quelques semaines, l'hostilité croissante des pharisiens le force de s'éloigner. Il quitte la Palestine, fonde les églises de Syrie et de Cilicie, et s'adjoint à Barnabé pour évangéliser Antioche. Dans cette ville devenue bientôt, grâce à leurs efforts, la métropole de la foi en Asie, Saul reçoit l'imposition des mains et sa mission spéciale d'apôtre des gentils.

Barnabé le conduit en Chypre, sa patrie. Saul y convertit le proconsul Sergius Paulus, malgré les artifices d'un magicien juif, qui devient aveugle en punition de sa malice. L'Apôtre, qui désormais s'appellera Paul, repasse en Asie, séjourne à Perge, à Antioche de Pisidie, à Icône où sa prédication ameute les infidèles, à Lystres où il guérit un homme perclus de naissance. Ce miracle fit prendre Paul et son compagnon pour des dieux : on amena deux taureaux couronnés de fleurs, et le prêtre païen s'apprêtait à les leur offrir en sacrifice, malgré leurs efforts pour empêcher cet acte idolâtrique, lorsque des Juifs venus d'Icône et d'Antioche de Pisidie, changèrent en fureur l'admiration si enthousiaste de la foule. Paul fut traîné hors de la ville, accablé de pierres et laissé pour mort ; il put néanmoins partir le lendemain pour Derbe avec Barnabé. Ils revinrent ensuite sur leurs pas, et s'embarquèrent pour Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis l'année précédente.

Après avoir assisté au concile de Jérusalem, les deux apôtres se séparèrent.

Paul prit d'abord avec lui Silas, puis le jeune Timothée. A Troade, Luc vint aussi se joindre à Paul et ne le quitta plus, se faisant le compagnon de ses travaux apostoliques et l'historien de sa vie.

A Philippes, en Macédoine, l'apôtre chassa le démon d'une pythonisse. Les maîtres de la jeune fille, qu'ils employaient à l'art très lucratif pour eux de la divination, soulevèrent la populace. Paul fut arrêté, flagellé, jeté, couvert de chaînes dans un obscur cachot. DIEU lui-même le délivra : la prison fut secouée comme par un tremblement de terre, les liens du captif se rompirent et les portes tombèrent. Le geôlier, témoin du miracle, se convertit. Les magistrats ne retenaient plus l'homme de DIEU. Alors il fit valoir son titre de citoyen romain, reprocha aux juges d'avoir violé à son égard les formes de la procédure, et les menaça de donner suite à ses griefs. Ils vinrent, tremblants, lui faire des excuses, et le prier de s'en aller. De cette ville où son zèle avait fondé une église florissante, l'infatigable évangéliste gagna Thessalonique, Bérée, Athènes, Corinthe, où il travailla dix-huit mois, Éphèse et Jérusalem.

Les diverses contrées d'Asie le revirent ensuite; Éphèse particulièrement le retint trois années. Les prodiges et les travaux du grand Apôtre y multiplièrent les conversions, au point d'exciter une épouvantable sédition de la part des païens en faveur de la célèbre Diane et de son temple. Paul fut livré aux bêtes de l'amphithéâtre et ne conserva la vie que par miracle.

Une nuit que l'Apôtre prêchait aux fidèles de Troade, assemblés dans une salle située au troisième étage, un jeune homme se laissa tomber d'une fenêtre. On le releva mort. Aussitôt Paul descendit et le ressuscita. Poursuivant ses courses évangéliques, il visite les îles de Lesbos, de Samos, l'Ionie, la Carie, les îles de Cos et de Rhodes, la Lycie, la Phénicie. Il serait trop long d'énumérer toutes les villes, tous les pays qu'il conquiert à JÉSUS-CHRIST. D'une activité sans égale, cet ouvrier de DIEU ne connaît point le repos. « Les fatigues, la prison, les coups, » dit-il lui-même, « j'ai goûté tout cela avec surabondance. Cinq fois fustigé par les Juifs, trois fois bâtonné, une fois lapidé, trois fois naufragé, une nuit et un jour au profond de la mer, j'ai vu souvent la mort de bien près. Voyages sans nombre, dangers au passage des fleuves, dangers des voleurs, dangers venant de ma nation et des gentils, dangers dans les villes, au désert, sur les flots, parmi les faux frères ; peines, labeurs, veilles, faim, soif, jeûnes, froid, nudité : j'ai tout souffert. » Cependant pour lui ce n'est point assez : aux œuvres et aux fatigues de cet immense apostolat il ajoute, « de peur d'être réprouvé, » dit-il, les veilles, les oraisons, les austérités de toute sorte. Aussi dispose-t-il d'une extrême puissance, et manie-t-il comme une cire molle les esprits et les cœurs. « Il ira, » s'écrie Bossuet, « il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera JÉSUS dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes

il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome

Saint Paul à Athènes. (D'après Raphaël.)

n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît à relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. »

L'apôtre voulut retourner à Jérusalem. A Milet, à Tyr, à Césarée, les fidèles en pleurs, pressentant pour lui la persécution, s'efforcèrent de le retenir. Il passa outre. Quelques jours après son arrivée dans la ville sainte, les Juifs se soulevèrent

contre lui, le battirent et l'auraient mis à mort, si le tribun Lysias ne l'eût arraché de leurs mains pour le jeter en prison. Conduit sous escorte à Césarée, Paul se justifia sans peine devant le gouverneur Félix des accusations portées contre lui. Néanmoins, pour plaire aux Juifs, ce juge inique le retint prisonnier. Il était encore dans les fers lorsque, deux ans après, Festus remplaça Félix tombé en disgrâce. Alors il l'appelle, comme citoyen romain, au tribunal de césar, et on l'embarque pour Rome. Pendant la traversée, le navire essuie une horrible tempête et vient échouer sur les côtes de Malte. L'apôtre débuta dans cette île par des miracles : une morsure de vipère ne lui fit aucun mal ; tous les infirmes qui vinrent à lui retrouvèrent la santé. Le père de Publius, le premier de l'île, était de ce nombre. Sa guérison convertit son fils, que Paul, avant de partir, établit évêque de cette chrétienté naissante. L'apôtre fit son entrée dans Rome au milieu du cortège des croyants venus à sa rencontre. Sa première captivité fut assez douce : il put demeurer, avec le soldat qui le gardait, dans une maison particulière, et annoncer librement l'Évangile. Sa prédication eut des effets merveilleux jusque dans le palais impérial. Au bout de deux ans, il comparut devant Néron, qui l'acquitta.

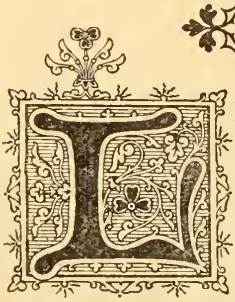
Rendu à la liberté, Paul retourne en Orient et sème la parole de vie en une multitude de lieux ; il établit Timothée évêque d'Éphèse ; il fonde l'église de Crète, qu'il confie à Tite ; il visite encore une fois la Macédoine, l'Épire, le Péloponèse. De Rome, il traverse la partie méridionale des Gaules et va en Espagne. Il rentre enfin dans la ville éternelle, où DIEU lui a révélé qu'il souffrira le martyre. Il ne tarda pas à être arrêté et enfermé, avec le prince des apôtres, dans cet horrible cachot *Tullien*, enfoui à trente pieds sous terre. Il en sortit, le 29 juin 66, pour aller mourir aux *Eaux Salviennes*. A ses derniers moments, il convertit encore trois soldats, Longin, Aceste et Mégiste, qui cueillirent après lui les palmes du martyre. Sa tête, tranchée par le bourreau, fit trois bonds sur le sol, marqués chacun d'une fontaine miraculeuse.

Saint Paul a écrit d'admirables épîtres, qui sont comme un autre évangile, où les grands docteurs et les grands saints trouvent pour l'esprit de vives lumières, et pour le cœur d'intarissables délices.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Qui peut se flatter de travailler comme saint Paul à la gloire de DIEU ? Cependant l'infatigable apôtre, par crainte de la réprobation, châtiait son corps et le traitait en esclave. Demandons à DIEU de nous pénétrer d'une frayeur salutaire.

MOIS DE JUILLET.

1er Juillet. — S. LÉONOR. VIe siècle.



LÉONOR était un de ces moines évêques venus au VIe siècle des Iles Britanniques, comme les Samson, les Magloire, les Brieuc, pour évangéliser les Celtes d'Armorique. Il avait choisi un site désert, à l'embouchure de la Rance, où lui et ses soixante disciples ne pouvaient vivre que du produit de la chasse et de la pêche. Un jour, en priant, il voit se poser à ses pieds un petit oiseau blanc portant au bec un épi de blé. « Il y avait donc sur cette côte sauvage un lieu où le blé pouvait croître, où il en croissait encore quelques épis. » Léonor, après avoir remercié DIEU, charge un de ses moines de suivre l'oiseau, qui le conduit à une clairière de la forêt voisine, où s'étaient conservés, en se ressemant d'eux-mêmes, quelques pieds de froment, dernier reste peut-être d'une riche culture disparue de ces lieux avec les habitants qui l'avaient apportée.

A cette nouvelle, le saint entonna le *Te Deum*, et le lendemain au point du jour, après avoir chanté matines, toute la communauté s'achemina, Léonor en tête, vers la forêt, pour la jeter bas. Ce travail dura longtemps. Les moines, excédés de fatigue, suppliaient leur père d'abandonner cette tâche accablante, et de chercher une autre terre moins rude à exploiter. Il refusa de les écouter, en disant que c'était le diable qui leur envoyait cette tentation de paresse. Mais ce fut bien pis quand, la forêt renversée, il fallut se mettre à cultiver le sol défriché. Alors les moines résolurent de laisser là leur chef et de s'enfuir pendant la nuit. Mais ils furent rassurés et consolés en voyant douze grands et beaux cerfs venir d'eux-mêmes s'atteler aux charrues déjà préparées, comme autant de bœufs. Après avoir labouré tout le jour, lorsqu'on les déliait sur le soir, ils s'en retournaient à leur gîte, au fond des bois, et revenaient le matin du jour suivant. Cela dura ainsi plus de cinq semaines, jusqu'à ce que de nouveaux champs furent disposés à produire une moisson des plus abondantes. Après quoi les douze cerfs disparurent, emportant avec eux la bénédiction de l'évêque d'outre-mer.

Dans cette légende, que Montalembert a donnée comme une des plus fines perles du précieux écrin de la tradition celtique, les Bollandistes ne voient qu'une altération de la vérité historique. Voici, selon la Borderie, quelle en fut l'origine. Lors de la disparition graduelle du peuple gallo-romain, les bœufs, les chevaux, les chiens, étaient retournés à l'état sauvage, et les missionnaires bretons durent aller chercher ces animaux dans les forêts pour les remployer aux usages domestiques. Le miracle était de rendre à l'homme l'empire et la jouissance des créatures que DIEU lui avait données pour instruments. Cette domestication des espèces

animales redevenues farouches est un des épisodes les plus intéressants de la mission civilisatrice des anciens cénobites (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — *L'homme*, dit l'apôtre S. Jacques, *a dompté toute sorte d'animaux, les bêtes de la terre, les oiseaux, les reptiles. Mais nul homme ne peut dompter la langue.* Faut-il du moins surveiller cette indocile, pour atténuer ses écarts.

2 Juillet. — La VISITATION de la SAINTE VIERGE.

LA sainte Vierge avait appris par l'ange que sa cousine Élisabeth, jusque là stérile, allait bientôt mettre au monde le fruit de sa vieillesse. Elle se mit donc en marche pour se rendre à la petite ville d'Aïn, séjour de Zacharie, et distante de Nazareth d'environ vingt-sept lieues. Elle dut traverser les montagnes d'Éphraïm, et parcourir dans la plus grande partie de sa longueur la profonde vallée du Térébinthe. « Elle se hâtait, » dit l'écrivain sacré, prenant, comme la charité, les ailes de la colombe, et fuyant, comme la modestie, les regards des hommes.

Arrivée au seuil de la demeure, la Vierge frappe doucement à la porte. Élisabeth accourt lui ouvrir et Marie la salue.

Au son de cette voix angélique, Élisabeth a senti l'enfant tressaillir dans son sein. Inondée elle-même de la lumière divine, elle s'écrie : « Soyez bénie entre les femmes, et béni soit le fruit de vos entrailles ! Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon DIEU vienne me visiter ? Voici qu'à votre parole l'enfant que je porte dans mon sein a tressailli d'allégresse. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, car les promesses que le Seigneur vous a faites s'accompliront. »

Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. N'est-ce point une allusion à l'incrédulité du prêtre Zacharie, qui était encore sous le poids de son châtiment ?

Jean-Baptiste devait précéder JÉSUS pour l'annoncer, mais JÉSUS devait le prévenir de sa grâce pour le sanctifier. Élisabeth entend la voix de Marie, dit saint Ambroise, mais Jean éprouve la présence de JÉSUS ; l'impression de l'Esprit divin qui le faisait tressaillir se communique à Élisabeth, et les deux mères prophétisent par la vertu de leurs enfants.

Marie répond alors : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit surabonde d'allégresse en DIEU, mon salut. Il a regardé la bassesse de sa servante, et voici qu'à dater de ce moment toutes les générations m'appelleront bienheureuse ! Car il a fait en moi de grandes choses, celui qui peut tout, et son nom est saint. Et sa miséricorde s'étend, d'âge en âge, sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé les desseins des superbes enorgueillis dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leur trône et exalté les humbles. Il a comblé de biens les indigents pressés de la faim, et renvoyé vides ceux

1. V. Montalembert, *Moines d'Occid.*, t. II, p. 432 et suiv.

qui étaient dans l'abondance. Il a relevé Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde promise à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. »

Marie demeura près de trois mois auprès de sa parente, nous dit l'évangéliste saint Luc. Pendant son séjour au pays d'Hébron, la charité de la Vierge ne demeura pas oisive. On montre encore près du village de Saint-Jean-Baptiste,

La Visitation de la sainte Vierge, (d'après Giotto.)

élevé sur les ruines d'Aïn, à la distance de trois ou quatre cents pas de l'ancienne maison de Zacharie, au milieu d'un vallée charmante plantée d'oliviers, la fontaine où la Mère de DIEU venait puiser l'eau nécessaire à la famille de ses hôtes. On lui a donné le nom de Fontaine de la Vierge, et les Arabes ont conservé le souvenir des traditions qui s'y rattachent.

Comme le temps de la délivrance d'Élisabeth approchait, Marie prit congé de ses parents.

La fête de la Visitation remonte aux dernières années du quatorzième siècle. Au début du grand schisme, Urbain VI, ému des périls de la barque de Pierre, leva les yeux vers l'Étoile de la mer, et promit à la Reine des vierges d'établir en son honneur la fête de la Visitation. DIEU le confirma dans son dessein par des révélations et des miracles, mais la mort ne lui laissa pas le temps de réaliser son vœu. Ce fut Boniface IX, son successeur, qui publia la bulle fixant au 2 juillet la célébration de cette fête.

Deux siècles plus tard, une foule immense écoutait dans la cathédrale de Dijon, où avait prêché S. Bernard, la parole d'un évêque dont la douce éloquence et l'entraînante sainteté faisaient revivre l'Abeille de Clairvaux. Parmi cet auditoire, qui se suspendait aux lèvres de l'homme de DIEU, on aurait pu remarquer une femme jeune encore, d'un rang distingué dans le monde, qui paraissait saisie d'un enthousiasme extraordinaire. Au sentiment de joie qui se peignait sur son visage se mêlait une expression d'étrange surprise. Le saint prélat qu'elle avait sous les yeux, dont elle entendait la voix, dont elle recueillait les enseignements, elle l'avait vu dans l'extase d'une révélation ! Les traits, la physionomie suave de la céleste apparition, elle les retrouvait dans la figure de l'évêque le plus gentilhomme de son temps. La voix d'en haut avait dit à cette femme qu'il serait son père.

Rompant dès lors tous les liens qui la retenaient captive, elle s'attache à lui, comme s'attache au robuste chêne la vigne qui cherche un appui pour ses flexibles rameaux. Quelques années après, S. François de Sales fondait une pieuse communauté dont Ste Jeanne de Chantal devenait la première abbesse. C'étaient ces deux âmes que DIEU avait ainsi réunies dans son amour. Le nouvel ordre fut établi sous l'invocation touchante de la Visitation de Notre-Dame.

RÉFLEXION PRATIQUE. — A l'exemple de la Mère de DIEU, marquons nos visites par la discrétion, les bons offices et les pieux entretiens.

3 Juillet. — S. RAYMOND de TOULOUSE. 1159.

TOULOUSE, capitale du Languedoc, fut le berceau de Raymond. Ses parents, très riches et fort honorables, lui firent donner une éducation chrétienne. Au lieu de rechercher les amusements de son âge, l'enfant ne prenait plaisir qu'à la piété. Après ses études, il s'engagea d'abord comme chantre au service de l'église de Saint-Sernin, chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Puis il se maria. Devenu bientôt veuf, sans quitter le monde il vécut comme un religieux : la prière, les macérations, les veilles firent ses délices, et les revenus de son patrimoine passèrent libéralement et sans bruit dans les mains des pauvres.

Aux aumônes particulières ce noble chrétien voulut ajouter des œuvres de charité permanente. Il construisit à ses dépens et renta un collège pour l'entretien et l'instruction de treize clercs pauvres, en l'honneur de JÉSUS-CHRIST et de ses douze apôtres.

Les habitants d'une contrée voisine de Toulouse ne pouvaient venir dans cette ville qu'en traversant sur des bacs une rivière dangereuse où maints bateaux avaient coulé. Le saint homme y fit jeter deux ponts qu'il paya de sa bourse.

La basilique de Saint-Sernin était un monument trop modeste. Raymond se chargea de la rebâtir. Pendant les treize années que dura la construction, il fournit les sommes nécessaires pour une si grande entreprise et veilla chaque jour à la bonne exécution des travaux. L'église était à peine achevée, que le généreux fondateur demanda d'être admis au nombre des religieux chargés de la desservir. Bientôt le parfum de ses vertus embauma la maison des chanoines, son zèle autorisé réforma les abus, et des personnes du monde accoururent se ranger, à son école, sous le joug suave de JÉSUS-CHRIST.

DIEU ne tarda pas d'appeler au ciel l'âme de son pieux serviteur (3 juillet 1159). Cet humble religieux, qui était comme le second fondateur de l'abbaye, se jugeait indigne d'y trouver même un coin pour ses cendres. On dut l'inhumer, sur son désir, dans un tombeau qu'il s'était fait préparer au collège de ses pauvres clercs.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Saint Raymond avait compris la maxime de JÉSUS-CHRIST rapportée par saint Paul : *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.* Faisons des aumônes généreuses : nous y goûterons un charme que les cœurs étroits ne soupçonnent même point.

4 Juillet. — Ste BERTHE, veuve. 725.

BERTHE, fille du comte de Rigobert, un des grands de la cour de Clovis II, fut pendant vingt ans l'épouse aimable, vertueuse et dévouée de Sigfried, riche seigneur de l'Artois. Devenue veuve à quarante ans, elle quitta le monde pour s'enfermer dans le monastère de Blangy, dont elle était la fondatrice. De ses trois filles, deux l'y suivirent bientôt : Gertrude et Déotile, que l'Église honore du culte des saints.

La pieuse veuve devint supérieure de sa communauté naissante. Elle s'appliqua toujours à la former aux vertus qui font les bonnes religieuses, et commença d'abord par lui donner l'exemple d'une vie tout à DIEU.

Un incident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses vint troubler la paix de cette sainte maison. Le comte Roger avait sollicité la main de Gertrude, fille de l'abbesse. Lorsqu'il apprit la vêture de celle qu'il recherchait, il courut au monastère et déclara d'une voix menaçante qu'il n'en sortirait qu'avec l'acquiescement de la mère et de la fille à ses impérieuses volontés. L'insolence de son

attitude se brisa contre l'inflexibilité de cette courageuse femme, et il quitta l'abbaye, affolé de colère et de vengeance.

La passion ne raisonne point. Cet homme orgueilleux, qui avait accès à la cour de Thierri, va trouver le roi et dénonce l'abbesse comme une intrigante dangereuse au pouvoir royal. Le mensonge était si habilement ourdi, que Berthe fut mandée sur-le-champ à la cour afin de répondre à une grave accusation. Le misérable ne doutait point qu'elle prouvât son innocence, mais il avait l'espoir criminel de l'arrêter en chemin et de lui faire outrage. Mais DIEU garda sa servante : un puissant seigneur, nommé Raoul, s'offrit pour accompagner Berthe dans son voyage et la défendre contre toute insulte. La pieuse veuve n'eut pas de peine à justifier sa conduite auprès du roi, et la calomnie retomba sur son auteur.

Rentrée à Blangy, Berthe s'occupa de l'achèvement de son monastère. Par ses soins, dix églises ou chapelles furent fondées en différents lieux de ses possessions. Ces œuvres terminées, elle se substitua dans les fonctions abbatiales sa chère Déotile, et se renferma, pour le reste de ses jours, dans une étroite cellule attenant à une chapelle, d'où la sainte recluse pouvait entendre les instructions, assister aux offices et adorer le saint sacrement. Ses filles en DIEU ne purent cependant se résoudre à l'y laisser comme morte pour elles. Tous les jours, à une heure déterminée, Déotile, Gertrude et leurs compagnes se réunissaient à la chapelle, vis-à-vis de la cellule, et y recevaient les avis de leur bien-aimée fondatrice.

Berthe vécut, ainsi séquestrée, dans les exercices de la plus haute dévotion, jusqu'à l'âge de 79 ans. Elle exhala doucement son âme le 4 juillet 725.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Avons-nous à souffrir de la malice des hommes ? Confions à DIEU le soin de nous défendre et restons en paix ; s'il n'empêche pas toujours les épreuves de fondre sur nous, il nous rendra supérieurs aux adversités ; son secours l'emportera sur le mal.

5 Juillet. — Le B. PIERRE de LUXEMBOURG, évêque. 1387.

LA courte vie du bienheureux Pierre fut étonnante du commencement à la fin. Il naquit le 20 juillet 1369, à Ligny en Barrois, dans cette illustre famille de Luxembourg qui donna des souverains à la Hongrie, à la Bohême et à l'Allemagne. Orphelin dès l'âge de quatre ans, il fut élevé par la comtesse d'Orgières, sa tante. Tout petit enfant, il était déjà un prodige de piété, de mortification, d'humilité, de modestie et de charité. Il faisait ses études à Paris, lorsque son frère, le comte de Saint-Pol, qui devait plus tard devenir connétable de France, fut fait prisonnier par les Anglais. Pierre se rendit aussitôt à Calais et s'offrit comme otage. Sa vertu charma tellement le roi Richard, que ce monarque lui permit de retourner à Paris. Promu bientôt à un canonicat de la métropole, ce noble adolescent s'acquitta des devoirs de sa

charge avec la maturité d'esprit d'un vieillard. La réputation de sa vertu et de son mérite se répandit aussitôt, grâce au crédit de sa famille, jusque dans les cours étrangères, et Clément VII, que la France et l'Espagne regardaient comme pape légitime, lui conféra l'archidiaconé de Dreux, et peu après l'évêché de Metz. Le jeune chanoine avait quinze ans. Il eut beau résister et refuser, il lui fallut obéir. On lui donna pour coadjuteur, sous le titre d'évêque de Thessalie, un religieux de Saint-Dominique. Lui ne reçut jamais que l'ordre de diacre.

Pierre, en dépit de son âge, fut un pasteur consommé dans la conduite de son diocèse. Il fit son entrée à Metz pieds nus et monté sur un âne ; il bannit tout luxe de son palais, n'eut de magnificence qu'envers les pauvres, et donna tout son temps à la prière, à l'étude et au soin de son église. « Puisqu'on a voulu me faire évêque, » disait-il, « je n'ai pas le droit d'être jeune homme. » « Mépris du monde, mépris de soi-même, mépris des mépris ! » Telle fut sa devise, dont la pratique constante lui mérita l'estime universelle. DIEU le récompensa dès cette vie par les extases et le don des miracles.

Pour l'avoir auprès de lui Clément VII ne tarda pas à le créer cardinal. Ce jeune homme de dix-sept ans fut l'édification de la cour papale. Dix mois après, Pierre tomba malade. Sentant venir sa fin, il appela ses domestiques, qui accoururent tout en larmes autour de sa couche. Il leur demanda pardon de les avoir mal édifiés, disait-il, et exigea d'eux une dernière marque de leur affection. Tous promirent en sanglotant de la lui donner. « Eh bien ! » leur dit-il, « prenez cette discipline, et frappez-moi chacun de plusieurs coups, pour me punir de vous avoir regardés comme mes serviteurs, vous qui êtes mes frères. » Ils eurent beau se défendre d'une pareille action, il leur fallut exécuter l'ordre de ce bon maître. Après cet acte héroïque d'humilité, le saint cardinal ne s'occupa plus que de DIEU, et, consumé du feu de l'amour céleste, il rendit au Créateur son âme innocente, le 2 juillet 1387, à l'âge de 18 ans.

Parmi les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, l'on cite en particulier la résurrection d'un enfant tombé d'une tour sur un rocher, où il se brisa la tête et répandit sa cervelle (5 juillet 1432).

RÉFLEXION MORALE. — Cette vie merveilleuse nous montre qu'une âme fidèle à la grâce n'a besoin, pour se sanctifier, ni de la vieillesse ni de l'âge mûr ; les jours de l'enfance lui suffisent.

6 Juillet. — Ste GODELIVE. 1070.

BERTOLF, gentilhomme flamand, recherchait avec ardeur une jeune fille noble et accomplie, nommée Godelive. Elle lui fut accordée. Il semblait que cette union vivement désirée dût être heureuse, et pourtant dès l'abord les fleurs de l'hymen se changèrent en épines : Bertolf, caractère violent et brutal, homme sans éducation et sans foi, conçut pour son épouse une aversion sauvage.

Isolée de sa famille, méprisée de son époux, sans expérience et sans secours, la jeune châtelaine se tourna toute vers DIEU, son unique soutien. Prier, assister les pauvres et les malades, surveiller sa maison, instruire ses domestiques et travailler de ses mains : telles furent ses continuelles occupations.

Loin d'amollir le cœur du gentilhomme, une si sage conduite l'irrita davantage. Pour punir sa femme d'avoir tant de vertu, il commença par lui ôter l'administration de son intérieur et la faire dépendre elle-même d'un valet, personnage digne d'un tel maître et qui sut enchérir sur les ordres barbares de Bertolf. La victime de ces deux monstres n'avait jamais d'autre pitance qu'un morceau de pain et un verre d'eau ; mais en revanche elle recevait avec profusion les injures et les mauvais traitements. Toujours douce et résignée, Godelive s'encourageait de l'exemple du divin Maître, et s'estimait heureuse de marcher après lui dans la voie des souffrances et des humiliations. Elle donnait aux pauvres la moitié de sa chétive nourriture ; et si des âmes compatissantes, pensant la consoler, blâmaient les violences de son tyran : « Ne parlez pas ainsi, » leur répondait-elle ; « vous me faites de la peine en médisant de Bertolf. DIEU, qui peut changer les cœurs, a voulu ce qui m'est arrivé. Priez pour mon mari ; mais, je vous en conjure, n'en dites pas de mal. »

La pensée intime de Bertolf était que sa femme ne résisterait pas au régime qu'il lui avait imposé. Déçu dans son espoir, il ne lui donna plus que la moitié de sa faible ration de pain. Godelive s'en contenta et continua de partager avec les pauvres. Cependant, lorsqu'elle comprit que son persécuteur en voulait à sa vie, elle se sauva chez son père, qui porta ses plaintes au comte de Flandre. Réprimandé par son souverain, Bertolf parut regretter sa conduite, et Godelive suivit son époux avec l'espoir d'un peu de bonheur tardif. Hélas ! son bourreau ne se contraignit pas longtemps. Elle s'aperçut bien qu'il voulait se défaire d'elle à tout prix ; néanmoins elle ne le quitta plus et s'abandonna sans réserve à la Providence. Lui, désespérant qu'elle mourût de faim, chargea deux misérables de l'étrangler en son absence, et l'on cacha le crime sous la déclaration d'une mort subite (1070). Les personnes qui virent le corps inanimé remarquèrent bien un cercle noir autour du cou, mais elles crurent prudent de garder d'abord leurs soupçons qui devinrent plus tard une triste certitude.

Plusieurs miracles attestèrent la sainteté de cette martyre de la foi conjugale. Ils ébranlèrent, dit-on, Bertolf lui-même : il pleura ses fautes et fit pénitence.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Un chrétien qui se retrempe dans le souvenir de la passion du Sauveur, est capable de supporter sans défaillances les plus dures épreuves. Un sort malheureux, chrétiennement supporté, ouvre à l'âme le plus court chemin du ciel.

7 Juillet. — Le B. PIERRE FOURIER. 1640.

PIERRE, né à Mirecourt, en Lorraine, de Dominique Fourier et d'Anne Nacquart, fut élevé dans la plus suave innocence et la plus amoureuse crainte de DIEU. Sa digne mère n'eut qu'à seconder l'œuvre de la grâce, qui se manifestait merveilleusement en lui. Pierre était beau comme un ange, et cette fleur de beauté brilla sur son visage jusque dans une extrême vieillesse, en dépit des austérités de sa pénitence.

En le voyant si vertueux dès l'enfance, ses bons parents comptaient bien le donner au Seigneur. Ils le firent étudier à Mirecourt, puis à l'université de Pont-à-Mousson où il obtint les plus brillants succès. Dès cette époque il sut préserver son âme de la contagion du mal par la prière, le jeûne, la sainte communion, l'amour de JÉSUS et de Marie. A vingt ans il revint auprès de son père déjà veuf, et ouvrit à Mirecourt une école qui attira les enfants des meilleures familles.

Cependant Pierre méditait de sortir du monde. Il entra au monastère des augustins de Chaumousey et fit ses vœux en 1587, à 22 ans. Dès lors sa vie ne fut qu'un long acte d'humilité, d'obéissance, de mortification, de chasteté, de pauvreté, surtout d'amour de DIEU et des hommes. Sur l'ordre de son supérieur, il devint prêtre et reprit ses études à l'université de Pont-à-Mousson. Il s'y distingua tellement qu'il devint un des hommes les plus instruits de son siècle. De retour à Chaumousey, Fourier administra quelque temps la petite paroisse de l'abbaye. DIEU le voulait ailleurs : le cardinal de Lorraine lui fit offrir le choix de trois paroisses ; l'humble prêtre accepta la plus chétive et la plus décriée, Mattaincourt.

Son zèle, ses travaux, ses vertus, sa charité, firent de cette petite Babylone une sainte Sion, et ce lieu, qui avait été le scandale du pays, en fut l'édification et le salut. Le bon curé commença par établir une école de filles. La bénédiction de DIEU fit grandir cette petite œuvre ; elle devint la congrégation de Notre-Dame, qui se répandit en Lorraine, en France, en Allemagne, et même en Amérique, où elle porta aux jeunes filles une éducation inconnue jusqu'alors : immense bienfait, précieuse aumône faite à l'esprit et au cœur des générations naissantes, dépourvues de ces salutaires institutions !

Le champ allait s'ouvrir plus large au zèle du bienheureux. L'évêque de Toul invita le vaillant curé de Mattaincourt à faire des missions dans les Vosges. Alors on vit l'homme de DIEU, le bâton à la main, le bréviaire sous le bras, allant à pied par monts et par vaux, pour distribuer au peuple la parole évangélique. Les églises pouvaient à peine contenir la foule affamée de l'entendre. Le comté de Salm avait tout entier embrassé le calvinisme. Les princes de ce pays appelèrent l'intrépide curé. Par obéissance, il vint, ne cessa de prier, de prêcher, d'édifier : au bout de six mois, le peuple désabusé rentrait en masse au bercail de l'Église.

Le ciel réservait au bon père une autre bénédiction. Depuis longtemps le bienheureux gémissait du relâchement qui avait envahi l'institut des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il entreprit, par ordre de son évêque, l'œuvre toujours difficile d'une réforme. Il mit tant de sagesse à l'opérer, que ses frères ne lui permirent plus de décliner les honneurs du généralat.

Il manquait au père de Mattaincourt une dernière consécration, celle des grandes épreuves. Son patriotisme la lui donna. La guerre, la peste, la famine, vinrent désoler sa patrie. Les historiens du temps s'accordent tous à dire que rien n'est comparable aux maux que la Lorraine souffrit alors, sinon ceux du siège de Jérusalem. Après des prodiges de charité, Pierre, jeté en exil par ces tristes événements, mourut sur la terre étrangère, en demandant à DIEU pour sa malheureuse patrie des jours meilleurs.

Les cendres du bienheureux reposent à Mattaincourt ; mais son cœur est encore dans la ville de Gray, où il cessa de battre le 9 décembre 1640.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le don du ciel le plus précieux pour un peuple, c'est un grand saint : demandons-le pour notre pauvre patrie.

8 Juillet. — Ste ÉLISABETH, reine de Portugal. 1336.

L'AN 1271, Constance, de la famille royale de Sicile, donnait à Pierre III, héritier présomptif du trône d'Aragon, une fille qu'on appela du nom de sa grand'tante, sainte Élisabeth de Hongrie. Cette naissance réconcilia Jacques Ier avec son fils, père de l'enfant. Le roi voulut avoir auprès de lui la petite princesse et prendre soin lui-même de son éducation. La cour admira bientôt en elle un air doux et sérieux, une imposante modestie, un dégoût prononcé des parures et des plaisirs, une grande inclination pour la retraite. A huit ans, elle récitait chaque jour l'office divin, s'exerçait déjà aux austérités de la pénitence et à la pratique de l'oraison. Pierre III la proclamait l'ange tutélaire du royaume. Plusieurs princes la demandèrent en mariage ; ce fut Denys, roi de Portugal, qui l'obtint pour épouse.

L'éclat de la couronne n'éblouit point Élisabeth, et la mollesse d'une cour cor-

rompue n'affaiblit point en elle l'esprit de pénitence. La jeune reine s'imposa d'abord un règlement sévère : tous les jours, elle se levait de grand matin, récitait, comme une religieuse, sa prière et une partie de l'office, entendait la messe, où elle communiait souvent, disait l'office de la Vierge et celui des morts, puis s'occupait de sa maison et de bonnes œuvres. Elle n'était jamais oisive, et prenait son délassement à travailler pour la décoration des autels. Quatre carêmes par an, et le reste du temps quatre jeûnes par semaine : telles étaient les mortifications d'Élisabeth. Ses exemples entraînèrent bientôt les dames de la cour : on y vit régner la vertu, et le vice dut au moins se cacher.

La reine avait pour tous les malheureux un cœur d'or : aux pèlerins, aux étrangers pauvres elle offrait un gîte, des habits, de l'argent même ; aux orphelins, aux jeunes filles dans l'indigence elle réservait une sollicitude maternelle ; aux mendiants elle offrait le vivre et ses bons offices. Tous les vendredis du carême, elle lavait les pieds à treize pauvres qu'elle habillait de neuf. Le jeudi saint, elle pratiquait la même charité à l'égard de treize pauvresses. Un jour il s'en trouva une qui avait au pied un ulcère affreux ; elle le pansa, le lava, le baisa, et la plaie disparut aussitôt sous ses lèvres héroïques. Un vendredi saint, elle avait fait venir quelques pauvres dans son palais de Santarem, pour accomplir, selon sa coutume, l'acte de la plus touchante charité. L'un d'eux, estropié, couvert de lèpre, n'avait pu suivre ses compagnons qui s'en retournaient. Le concierge le rencontra dans la cour et le maltraita. Élisabeth, apprenant la conduite du garde, le réprimanda sévèrement et se fit amener le pauvre infirme ; elle le soigna de ses mains royales et, le lendemain, lèpre et blessures, tout avait disparu.

Un jour Élisabeth portait dans le pan de sa robe une somme d'argent considérable qu'elle allait distribuer. Le roi la rencontre, et veut savoir ce qu'elle cache avec tant de soin : « Des roses, » répond la sainte. On n'était point à la saison des fleurs ; cependant la reine montra bien des roses, de belles roses fraîches épanouies !

Mais il est un fait merveilleux au-dessus des autres, qui montre comme la Providence protège ses serviteurs. L'éminente vertu d'Élisabeth ne fut point à l'abri de la méchanceté. La reine avait un page d'une piété, d'une sagesse exemplaires. Elle l'employait ordinairement pour faire ses aumônes. Un autre page de la chambre du roi, jaloux de la confiance que sa souveraine accordait à son compagnon, résolut de le perdre et le dénonça comme coupable d'une tendresse criminelle envers la reine. Denys, dont la conduite était loin de ressembler à celle de sa fidèle épouse, ajouta foi aux confidences calomnieuses de son serviteur. Comme il les roulait amèrement dans son esprit, il vint à passer à cheval devant un four à chaux. Sa décision est prise : c'est dans ce gouffre embrasé qu'il fera périr l'insolent qui le déshonore. Il appelle ceux qui entretiennent le feu : « Un page, » leur dit-il, « viendra demain vous demander si vous avez exécuté mes ordres : saisissez-le, et jetez-le dans le four. » Refuser était dangereux : ces hommes promettent de se prêter à la vengeance de leur prince. Le lendemain, il leur dépêchait le page de la reine. L'innocent jeune homme, porteur du mot d'ordre fatal, passe devant

une église ; le tintement de la clochette l'avertit qu'on y célèbre le saint sacrifice : il entre et adore pieusement le DIEU immolé. Sa prière se prolonge ; trois prêtres se succèdent à l'autel avant qu'il sorte du lieu saint. Pendant ce temps, le roi, impatient d'apprendre que le page de la reine est bien mort comme il a été convenu, charge celui-là même qui avait ourdi le mensonge d'aller demander en toute hâte si les ordres royaux ont reçu leur exécution. A peine le messager a-t-il transmis aux chauffeurs la question de son maître, qu'ils le saisissent et le jettent dans les flammes. Survient alors le page de la reine : ces hommes lui répondent qu'il ont accompli l'ordre du roi.Il revient au palais. Surpris de le voir, le monarque lui reproche sa lenteur. « Sire, » répond le page, « je suis entré dans une église : on y disait la messe ; je l'ai entendue jusqu'à la fin. A ce moment, une seconde messe était déjà commençée, j'ai voulu l'entendre, et de même une troisième, parce que mon père, en mourant, m'a laissé cette recommandation. Après quoi, j'ai fidèlement exécuté les ordres de Votre Majesté. » Le roi comprit alors que DIEU venait de punir un calomniateur, et il reconnut l'innocence de la reine et la vertu de son officier.

Élisabeth eut beaucoup à souffrir de son indigne et voluptueux époux. Sa résignation, sa douceur, sa tendresse, finirent cependant par le gagner. Ce prince lui donna sur le tard une affection sans partage et termina ses jours par une mort édifiante (1325).

Aussitôt que le monarque eut expiré, notre sainte se retira dans sa chambre, coupa elle-même ses cheveux et revêtit l'habit de Sainte-Claire. « Apprenez, » dit-elle aux grands du royaume, « apprenez qu'en perdant votre roi vous perdez aussi votre reine. Rendez au corps de votre souverain les honneurs que mérite sa dignité ; pour moi, j'y assisterai avec ce pauvre habit : il n'en faut point de plus riche pour des funérailles. Cette corde et cette vile tunique représenteront ma douleur, et ce voile noir sera comme un témoignage de la fidélité que j'ai toujours eue pour mon époux. »

Élisabeth quitta donc sa royale demeure pour habiter une humble maison, qu'elle fit bâtir auprès de son monastère de Sainte-Claire, à Coïmbre. Elle y passa ses jours dans l'oraison, les jeûnes et les austérités d'une vie toute monacale. Dans l'année de la mort du roi, elle fit, pour le repos de son âme, un pèlerinage au tombeau de Saint-Jacques de Compostelle, en Galice. Elle y apportait sa couronne d'or garnie des plus riches perles, ses habits royaux, des vases précieux, un ornement complet pour les messes pontificales, des tapisseries et des étoffes rehaussées d'or et de pierres fines, une somme d'argent considérable, de tels dons, en un mot, qu'elle surpassa les libéralités des plus grands princes en l'honneur du saint apôtre.

Une année avant sa mort, à l'âge de soixante-quatre ans, cette pieuse veuve reprit son bâton de pèlerine et revint à Santiago à pied, déguisée en mendiante, et portant elle-même son petit bagage, comme les personnes de la plus basse condition.

A son retour, elle réconcilia son fils Alphonse, roi de Portugal, avec son petit-

fils Alphonse, roi de Castille ; puis elle tomba malade à Estremos, où elle connut que sa fin approchait. Munie des derniers sacrements, l'humble fille de saint François n'aspirait qu'à partir pour le ciel. DIEU l'y reçut le 4 juillet 1336.

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU ne manque jamais à ceux qui le craignent et le servent. Supportons patiemment nos épreuves : sa providence les fera tourner à notre profit.

9 Juillet. — S. ÉPHREM, diacre, docteur de l'Église. 378.

PHREM, Père de l'Église syriaque, naquit à Nisibe, en Mésopotamie, dans une famille de pauvres laboureurs. Jeune encore, il était venu se jeter aux pieds de saint Jacques de Nisibe, qui l'éleva comme un fils. Après avoir reçu le baptême, vers sa dix-huitième année, il se retira dans la solitude, établit sa demeure dans une grotte au pied d'un rocher, passa les jours et les nuits à méditer les Écritures, et se livra tout entier aux plus rudes exercices de la pénitence. A le voir et à l'entendre, on l'aurait pris pour un grand criminel. Il couchait sur la dure, passait sans manger des journées entières, et, pour toute distraction, tissait au profit des pauvres des voiles de navire. Porté par nature à la colère, il se dompta si bien qu'on le surnommait *la douceur de Dieu*. Il se méprisait tellement qu'il aurait voulu que tout le monde le méprisât : « Otez ce masque d'hypocrisie qui me couvre, » s'écriait-il, « et vous trouverez un sépulcre de fange et de corruption. »

Après la mort de saint Jacques, Éphrem quitta sa patrie, alla visiter en Syrie les anachorètes qui habitaient dans les montagnes, et vint se fixer à Édesse, où il fut ordonné diacre. Dès lors il devint l'apôtre de la pénitence pour tous les peuples de la contrée.

Un vieux solitaire, qui le dirigeait, le trouva un jour terminant son *Commentaire sur la Genèse*. Il lut cet ouvrage et le porta, sans rien dire, aux savants et aux prêtres d'Édesse, qui en furent dans l'admiration. Éphrem composa des poésies catholiques, apprit lui-même aux vierges chrétiennes à les chanter, et fit bientôt oublier les vers gnostiques du fils de Bardesane, qui s'étaient conservés jusqu'alors dans le souvenir des peuples de l'Asie. Le saint diacre avait un talent particulier pour la chaire. Ses discours, effusion impétueuse d'un cœur que la crainte de DIEU terrifiait, faisaient accourir les foules, et souvent l'émotion de son auditoire se traduisait par des sanglots. Les fatigues de l'apostolat, les instructions qu'il composait pour les monastères, partageaient tout son temps. Il n'interrompit ses travaux, dans une extrême vieillesse, que pour visiter le grand évêque de Césarée, Basile, dont la réputation d'éloquence et de sainteté volait par toute la terre. « Un jour, » dit Éphrem, « une voix céleste me parla ainsi : Lève-toi, et va manger des pensées. — Où en trouverai-je, Seigneur ? — Dans le vase royal que je me suis préparé moi-même. — A ces mots, je compris qu'il s'agissait de Basile.

Je me rendis à Césarée. » En entrant dans l'église, Éphrem aperçut sur les marches de l'autel le saint évêque en habits pontificaux, adressant au peuple une de ces éloquentes homélies qui lui étaient familières. Le diacre s'arrêta pour considérer l'orateur ; il vit alors un spectacle qui échappait à tous les autres regards et qui le frappa d'admiration. Une colombe blanche comme la neige se tenait sur l'épaule de Basile, et lui dictait à l'oreille chacune des paroles que sa bouche répétait. « Je contemplai en silence cette vision merveilleuse, » reprend Éphrem ; « Basile m'apparaissait rayonnant de gloire et enrichi de paroles plus éclatantes encore que les pierreries. Je voyais l'assemblée resplendir sous les divines clartés de la grâce. Ne pouvant plus dominer mon enthousiasme, je proférai, en ma langue inconnue, des exclamations de surprise et d'attendrissement. » Le syriaque était en effet un idiome inconnu pour les fidèles de Césarée. On se pressa autour du vénérable étranger, sans le comprendre. Les uns disaient : Quel est cet homme ? D'autres : C'est quelque mendiant qui vient implorer la charité de l'évêque. Mais Basile, instruit par la colombe mystérieuse, s'adresse à l'inconnu : « N'êtes-vous pas le solitaire Éphrem, dont on raconte tant de merveilles ? » — « Oui, » répond le vieillard, « je suis Éphrem. » Ces deux hommes se donnent alors le baiser de paix. Dans une série de pieux entretiens, le diacre d'Édesse voulut apprendre de l'illustre évêque tous les secrets de la vie spirituelle. « O mon père, » lui disait-il, « ayez pitié d'un serviteur inutile du CHRIST ! Je n'ai rien fait jusqu'ici pour la gloire de notre Maître. Soyez impitoyable pour ma lâcheté ; conduisez-moi dans la voie droite ; amollissez mon cœur de pierre. Le DIEU des âmes m'a conduit à vous afin que vous daigniez soulager mon navire du poids de ses iniquités et le conduire dans les parages de la paix. » De son côté, Basile, surpris de l'érudition du pieux diacre, admirait tant d'humilité jointe à tant de science et de vertu.

Éphrem, de retour à Édesse, s'enferma dans une cellule solitaire. Il s'y préparait avec ferveur au passage de l'éternité, lorsque la peste et la famine éclatèrent dans la ville. L'homme de DIEU accourut pour combattre ce double fléau. La vigueur de la jeunesse sembla renaître dans ce corps affaibli par l'âge et les macérations. Il nous reste soixante-seize discours qu'Éphrem adressa dans cette circonstance à la population d'Édesse. Sous l'influence de son exemple et de sa parole également intrépides, les riches ouvrirent leur bourse, les valides offrirent leurs bras. Des greniers publics furent approvisionnés ; des hôpitaux furent disposés pour les victimes de l'épidémie. Éphrem en vint à faire placer des lits sous les portiques des palais et des églises, afin de recueillir immédiatement les pestiférés. Il passait les jours et les nuits à servir les malades, à leur administrer les sacrements. Après trois mois d'héroïques efforts, la peste fut vaincue.

Éphrem retourna dans sa cellule. Il y emportait le germe d'une maladie mortelle. Atteint lui-même de la fièvre, il fut bientôt à l'agonie. La ville d'Édesse accourut tout entière pour le saluer une dernière fois. Le solitaire fit lire son testament à cette foule émue jusqu'aux larmes. En voici le pâle résumé : « Moi, Éphrem, je vais mourir ; je ne descendrai plus du lit où je suis étendu. Approchez, posez vos mains sur ma tête, et fermez-moi les yeux. Je vous jure que jamais je ne

me suis séparé de l'Église ni de la foi. Ne placez point ma sépulture dans la maison du Seigneur, ni sous un autel ; cet honneur ne convient pas à un ver de terre comme moi. Ne couvrez point mon corps de riches tissus, ne lui faites point de pompeuses funérailles. Vous le prendrez sur l'épaule et vous courrez le jeter en terre, comme un objet d'opprobre et d'infection. Ne m'élevez aucun monument sépulcral, mais achetez-moi des intercesseurs auprès de DIEU dans la personne des pauvres. Aucun éloge de moi dans les églises, mais des prières pour implorer sur mon âme la miséricorde de DIEU. Offrez pour moi l'auguste sacrifice, car les morts sont secourus par les oblations des vivants : il y a communication de mérites entre les deux mondes. Et maintenant, vous et la ville que vous habitez, soyez bénis ! » A ces touchants adieux, la foule éclate en sanglots, et l'une des plus illustres patriciennes d'Édesse court se prosterner aux pieds du moribond. Elle lui offre un lieu de sépulture dans son domaine, et jure de se conformer en tout aux dispositions qu'il prescrit. Alors Éphrem se soulève sur sa couche et répond : « Faites, ma fille, ce que vous inspire votre foi. Écoutez cependant le dernier conseil d'un homme qui va mourir : Ne vous faites plus porter en litière par ceux que vous nommez vos esclaves. Ils sont vos frères ! » Puis, étendant la main, le vieillard la bénit et il expira (9 juillet 378). (1)

RÉFLEXION PRATIQUE. — S'oublier soi-même jusque dans les bras de la mort, ce *roi des épouvantements*, pour plaider la cause des déshérités de la terre : quel spectacle et quelle charité! Admirons nos saints, et soyons fiers de notre foi qui produit de telles merveilles.

10 Juill. — Ste FÉLICITÉ et ses SEPT FILS, martyrs. 160.

FÉLICITÉ, dame romaine d'une naissance illustre, vivait au milieu du second siècle, sous l'empereur Antonin. Après la mort de son mari, elle résolut de garder son cœur à DIEU, et s'occupa de retracer en elle le portrait de la veuve chrétienne peint par l'Apôtre. Élevés par elle dans la foi, ses fils, au nombre de sept, se faisaient remarquer parmi les plus fervents disciples de JÉSUS-CHRIST. La vie exemplaire de cette famille faisait la gloire du nom chrétien. Les pontifes idolâtres vinrent trouver l'empereur : « C'est contre vous, » lui dirent-ils, « que cette veuve et ses enfants conspirent, en insultant nos dieux ; et si l'on n'y met ordre, la vengeance divine éclatera bientôt. » Antonin transmit ses instructions au préfet de Rome, Publius. Félicité et ses fils devaient être contraints d'apaiser la colère des dieux, en leur offrant des sacrifices. Le préfet manda la veuve chrétienne. Elle vint à son tribunal. Publius lui parla d'abord avec tous les égards dus à son rang : « Obéissez à l'empereur, » lui dit-il, « et vos enfants seront les protégés du prince. » Après d'inutiles promesses, il en vint aux menaces les plus terribles. « Vous ne m'épouvanterez point, »

1. Cf. Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*

répondit la noble héroïne ; « vivante, je ne vous crains pas, et si vous m'envoyez au supplice, je vais à la victoire. » — « Malheureuse ! » s'écria le préfet, « s'il vous est agréable de mourir, du moins laissez vivre vos enfants ! » — « Ils vivront, » répliqua Félicité, « mais à la condition de ne pas sacrifier aux idoles ; autrement, ils mourraient d'une mort éternelle. »

Le lendemain, Publius fait comparaître les sept fils avec leur mère. « Ayez pitié de vos enfants, » dit-il à la veuve chrétienne ; « Rome admire leur noblesse et leur beauté ; ne les immolez point à la fleur de l'âge. » — « Votre compassion est cruelle, » répond Félicité ; puis, se tournant vers ses fils : « Mes enfants, voyez le ciel ; élevez vos regards en haut ; c'est là que le CHRIST vous attend ! Combattez pour le salut de votre âme, et montrez-vous fidèles à l'amour de votre DIEU ! » — « Est-ce ainsi qu'en ma présence tu oses conseiller la rébellion aux empereurs ? » s'écrie Publius ; et il donne l'ordre à ses soldats de souffleter la courageuse mère. Puis, appelant l'aîné de ses fils : « Soyez plus sage que votre mère, » lui dit-il. — « Ma mère est sage, » répond Janvier, « et ce serait folie de vous obéir. » On lui fit subir une cruelle flagellation. Félix ne montra pas moins de fermeté. « Philippe, » dit le préfet au troisième, « l'empereur Antonin, notre maître, vous ordonne de sacrifier aux dieux tout-puissants. » — « Ces dieux dont vous parlez, » répond le jeune homme, « ne sont ni dieux, ni tout-puissants ; leur offrir des sacrifices, c'est perdre son âme. » Silvain, le quatrième, fit une déclaration analogue. Alexandre, un adolescent, comparut. « Mon fils, » dit Publius, « prends pitié de ton jeune âge ; n'imite pas la révolte de tes frères ; l'empereur te comblera de biens. » — « Moi aussi, » répond Alexandre, « je suis un serviteur du CHRIST ! Qu'importe mon âge ? Vous vous attendrissez sur mon enfance, mais notre DIEU donne aux enfants la sagesse des vieillards. Ce DIEU unique, c'est lui que j'adore. Vos divinités avec ceux qui les invoquent sont la proie des enfers. » Vital et Martial, les deux derniers, furent successivement introduits. « Veux-tu, » dit le juge à celui-ci, « veux-tu comme tes frères courir à la mort ? » — « Oh ! puissiez-vous, » répondit l'enfant, « comprendre quels supplices terribles subiront les adorateurs des idoles ! DIEU retient encore sa colère ; il ne la laisse point éclater contre tant de sacrilèges ; mais quiconque refusera d'adorer le vrai DIEU, JÉSUS-CHRIST, est destiné aux châtiments éternels. »

Antonin reçut bientôt le procès-verbal de l'interrogatoire. Il commanda de séparer les uns des autres tous les membres de cette famille, et de les envoyer chacun à un tribunal différent, pour y être interrogés à nouveau, et punis conformément aux lois, s'ils refusaient de sacrifier aux dieux. En exécution de l'ordre impérial, cinq autres juges furent chargés de leur cause. Les martyrs demeurèrent inébranlables dans la foi. Janvier expira sous les coups de fouet plombé. Félix et Philippe furent achevés à coups de bâton. Silvain fut précipité d'une éminence et eut les membres fracassés. Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. Félicité, la dernière, fut immolée par le glaive du licteur. Toute cette phalange triomphante prit ainsi son essor vers les cieux, après avoir affronté ici-bas, pour l'amour du CHRIST, les menaces des hommes et leurs tourments. L'admirable

veuve fut ainsi huit fois martyre, car elle ressentit toutes les souffrances de chacun de ses enfants ; son supplice commença dans l'aîné de ses fils et fut consommé par sa propre mort (160).

RÉFLEXION PRATIQUE. — La foi de cette veuve héroïque triomphe de la chair et du sang, alors que la nôtre, hélas ! est impuissante à réprimer les saillies de nos passions. La moindre contradiction nous irrite, souvent un mot suffit pour nous troubler, pendant que ni les supplices ni la mort ne peuvent ébranler l'âme courageuse de sainte Félicité.

11 Juillet. — S. PIE Ier, pape et martyr. 150.

LE premier pape qui porta le glorieux nom de Pie était un Italien de la ville d'Aquilée, qui avait pour père Rufin et pour frère Pastor. Il vint de bonne heure habiter Rome, et fut admis au nombre des diacres. A la mort du pape Hygin, il monta sur le trône pontifical, le 9 avril 142. Avec l'aide des lumières de Justin, le philosophe chrétien, il combattit l'hérésie de Valentin, et refusa de communiquer avec Marcion, qui tentait d'introduire dans l'Église la doctrine fataliste des deux principes, l'un auteur du bien, dont l'âme serait une émanation, l'autre auteur du mal, dont le corps serait l'ouvrage.

Il publia des lois sévères contre les blasphémateurs, décréta inaliénables les biens donnés à l'Église, défendit d'admettre les vierges à prononcer le vœu solennel de perpétuelle chasteté avant l'âge de vingt-cinq ans, et ordonna que la fête de Pâques fût toujours célébrée le dimanche, en mémoire de la résurrection glorieuse du Sauveur.

Une touchante lettre de Pastor, frère du pape, donne des détails sur quelques faits du pontificat de Pie Ier, relatifs aux deux plus anciens monuments de la foi dans la capitale du monde. Il nous apprend que le sénateur Pudens, tout dévoué aux chrétiens, ses frères, voulut consacrer sa maison et en faire une église. Il érigea donc en cette ville de Rome un *titulus*, ou église paroissiale, dans le quartier nommé *Vicus Patricii*. Après la mort du noble patricien, ses deux filles, Praxède et Pudentienne, vendirent leur patrimoine pour en distribuer le prix aux pauvres. « Fidèles à l'amour du CHRIST, fleurs de virginité, elles persévéraient ensemble dans les veilles, le jeûne et la prière. Le zèle de la foi dévorait leur cœur. Elles désiraient qu'une piscine baptismale fût érigée dans l'église fondée par leur père. Les deux servantes du CHRIST m'exprimèrent ce vœu. Elles espéraient que cette piscine pourrait servir, au saint jour de Pâques, à baptiser leur nombreuse famille d'esclaves, qui était encore en grande partie païenne. Nous prîmes l'avis du bienheureux Pie, évêque du siège apostolique. Il accueillit ce projet et nous exhorta lui-même à l'exécuter aussitôt. De sa main, il désigna le lieu où la piscine sainte devait être placée, et la construction fut faite sous ses ordres.

» Cependant les deux servantes du CHRIST réunirent tous les esclaves qu'elles possédaient, soit dans la ville, soit à la campagne, et affranchirent ceux d'entre eux

qui étaient chrétiens. On commença à instruire les autres de la loi sainte de JÉSUS-CHRIST. Quand ils eurent déclaré leur volonté d'embrasser la foi chrétienne, l'évêque Pie ordonna que la cérémonie légale de leur affranchissement eût lieu dans l'église même. Enfin, le saint jour de Pâques, on conféra solennellement le baptême à tous ces catéchumènes. Ils étaient au nombre de quatre-vingt-six. A partir de ce moment, ce titre paroissial devint un lieu de réunions permanentes. Nuit et jour le chant des hymnes ne cessait de s'y faire entendre ; une multitude de païens accouraient, demandant à être admis au sein de l'Église et recevant avec joie le baptême.

» Des faits de cette nature ne tardèrent pas à éveiller les sentiments de jalousie et d'hostilité des idolâtres, qui adressèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin. Ce très pieux césar déclara que les chrétiens étaient libres d'adorer leur DIEU, mais dans l'intérieur de leurs maisons, sans se mêler au reste du peuple, sans paraître aux marchés ni aux thermes publics. Tous les chrétiens se conformèrent à cet édit. La maison des deux sœurs servit alors d'asile à nos vierges consacrées à DIEU. Leur vie se passait dans la prière, la mortification et les veilles. Les nouveaux baptisés, qui ne les avaient point quittées, partageaient leurs pieux exercices. Les louanges du CHRIST retentissaient le jour et la nuit dans cette demeure. Le bienheureux évêque Pie était au comble de la joie ; il nous visitait souvent et offrait pour nous des sacrifices au Seigneur..... »

Un peu plus tard Novat mourait, laissant à Praxède tout ce qu'il possédait. Cette pieuse vierge pria le pontife de consacrer en église les thermes de Novat, sous le nom de sa sœur Pudentienne, émigrée de ce monde dans sa dix-huitième année. Cet édifice, grand et spacieux, paraissait convenir à une telle destination : le saint évêque approuva le projet et fit la dédicace du monument.

Plus tard encore il érigea, sous le nom de la vierge Praxède, un autre titre avec son baptistère, dans les faubourgs de Rome, au *Vicus Laterani.*

Saint Pie Ier termina sa vie le 11 juillet 150, et reçut la sépulture près du tombeau de saint Pierre au Vatican. L'histoire conteste que ce pontife ait donné son sang pour la foi, mais l'Église l'honore comme martyr.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les douces joies que donnait au bienheureux Pie la ferveur des chrétiens de la primitive Église, nos pasteurs les demandent à notre piété : ne leur refusons pas cette consolation au milieu des graves sollicitudes que leur impose la charge de nos âmes.

12 Juil. — S. JEAN GUALBERT, abbé de Vallombreuse. 1073

JEAN GUALBERT était né à Florence, en 999, d'une illustre famille qui l'élevait dans l'esprit du monde et le destinait à la carrière des armes. Or, il advint que son frère Hugues fut tué par un gentilhomme de ses ennemis. Un jour de vendredi saint, Gualbert, se rendant à Florence escorté de ses écuyers, rencontra le meurtrier à un détour de la route, en un

passage bordé de rochers à pic, et si étroit que les deux adversaires se touchaient presque. Le coupable était seul ; il saute à bas de son cheval et, n'attendant que la mort, se prosterne le front dans la poussière, les bras étendus en croix, sans dire une parole. A ce spectacle, le noble Florentin sent son cœur s'émouvoir : la croix, où JÉSUS était mort à pareil jour pour le salut du monde, s'offrait à lui sous l'image de son plus mortel ennemi. Mais elle était un symbole de pardon. Il tend la main au meurtrier : « Relevez-vous, » dit-il, « ne craignez plus rien de moi. » Le gentilhomme éperdu se lève, remonte à cheval et s'éloigne.

Dans les mœurs de l'époque, où les vengeances de famille avaient encore tous les caractères de la *vendetta* telle qu'on la retrouve de nos jours en Corse, la conduite de Jean Gualbert constituait déjà une incroyable anomalie. Le triomphe de la croix n'était cependant pas encore complet. Le jeune homme, toujours suivi de ses écuyers, continua silencieusement sa route jusqu'à Florence. Il entra dans une église pour y vénérer le signe de la rédemption ; mais au moment où il s'approchait de l'autel, le crucifix inclina visiblement la tête, comme pour lui rendre grâces de l'acte de clémence exercé en son nom.

Au sortir de l'église, Jean renvoie ses compagnons à l'hôtellerie, court au monastère de San-Miniato, se prosterne devant l'abbé, lui raconte le prodige, et obtient d'être admis au nombre de ses novices. Cependant la disparition du jeune converti met en émoi sa famille et bientôt la ville entière. On finit par découvrir le lieu de sa retraite. Son père, suivi d'une foule d'hommes d'armes, se présente à l'abbé, redemandant son fils et jurant que s'il ne lui est pas aussitôt rendu, le monastère sera livré au pillage. « Entrez, » dit le supérieur avec calme, « vous allez voir votre fils et vous le reprendrez vous-même sans violence, s'il consent à vous suivre. » Or, durant le tumulte occasionné par cette scène inattendue, Jean avait quitté ses vêtements laïques pour prendre une robe de moine, il s'était lui-même coupé les cheveux, puis, un livre à la main, les yeux baissés, recueilli dans une méditation profonde, il se promenait à pas lents dans le cloître. Le père y entrait alors avec ses hommes : « Où est mon fils ? » s'écriait-il ; et il passait à côté de lui sans le reconnaître. — « Voilà, » dit le prieur, « celui que vous cherchez. » Il considère le jeune homme transformé ; en le voyant déjà comme entouré d'une auréole surnaturelle, sa colère fait place à une émotion pleine de respectueuse tendresse. « Très doux fils, » dit-il, « mon enfant bien-aimé, pourquoi avoir agi de la sorte ? Pourquoi nous avoir ainsi abandonnés ? » Jean répond avec une angélique modestie, et raconte ce qui s'est passé. Son père l'embrasse en pleurant, lui donne sa bénédiction, et le quitte en se recommandant à ses prières.

Le jeune novice ne se démentit point : sa ferveur répondit à sa résolution, et il expia par des excès de pénitence les excès de sa jeunesse. En peu de temps Gualbert devint un modèle. Il voulait toujours la dernière place parmi ses frères, et il méritait la première par son obéissance et son humilité. Sa mortification effrayait les plus austères, mais sa douceur, sa charité, sa bonne humeur, rendaient aimable sa pénitence. Il devint l'admiration de tous.

A la mort de l'abbé de San-Miniato, l'élection simoniaque de son successeur

fit prendre à Jean le parti de quitter ce monastère. Sur le conseil d'un vénérable ermite, il se dirigea vers Camaldoli. Un frère, fugitif lui aussi de San-Moniato, l'accompagnait. Durant le voyage, un pauvre leur demanda l'aumône : ils donnèrent le seul pain qui leur restait pour le repas du soir. Les camaldules leur firent bon accueil. Jean passa parmi eux plusieurs années. Témoin de ses vertus, le prieur voulut le faire élever au sacerdoce, mais l'humble moine refusa, demanda même la permission de se retirer dans une solitude plus profonde, pour y vivre caché à tous les regards. Il choisit une vallée ombragée de sapins *(vallis umbrosa)*, sur les bords d'un torrent alimenté par les sources de l'Apennin, à une demi-journée de Florence. De nombreux disciples accoururent se mettre sous la direction du serviteur de DIEU. Un couvent fut construit en planches grossières, et la communauté naissante fit revivre à Vallombreuse la ferveur des bénédictins de Subiaco. Son dénûment était tel que la plupart du temps il fallait d'une portion en faire trois. L'ameublement de chaque cellule et le vestiaire se réduisaient à si peu de chose, qu'ils tenaient facilement dans le sac porté à la ceinture par chacun des religieux. Dans cette pauvreté absolue, ils goûtaient une surabondance de joie que n'égaleront jamais les délices des riches de la terre. L'abstinence de viande était perpétuelle. Plus d'une fois il arriva que le pain, nourriture ordinaire de ces pieux cénobites, manqua complètement. Ému de cette situation, Jean ordonnait alors de tuer un mouton du troupeau et de l'apprêter pour le repas. Les frères prenaient place au réfectoire à l'heure accoutumée ; on servait à chacun sa part de viande, mais nul n'y touchait, et après l'action de grâces tous se retiraient, bénissant DIEU et continuant leur jeûne volontaire. Un jour que les choses s'étaient ainsi passées, on sonna violemment à la porte du monastère. Le cellérier accourut, ne vit personne, mais trouva toute une provision de farine et de pain (1).

Le grand nombre de ses frères obligea Gualbert à fonder de nouveaux établissements. Les nobles maisons d'Italie voulurent y contribuer. Jean eut bientôt sous sa discipline une douzaine de monastères, et sa réforme fut solennellement approuvée par le pape Alexandre II. Outre les religieux, l'abbé recevait des laïques, occupés aux divers offices de la maison sans être astreints à la clôture et au silence, afin de pouvoir communiquer avec le dehors : c'est le premier exemple de moines convers distingués des moines de chœur.

Peu de temps après, l'homme de DIEU, usé de fatigues et de pénitences, tomba malade à Passignano. Il fit venir les supérieurs de son ordre, les exhorta tous à la stricte observance de leur règle, reçut avec une dévotion angélique les derniers sacrements, et s'éteignit le 12 juillet 1073.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Pardonner pour l'amour de DIEU, c'est faire descendre sur son âme la miséricorde et les bénédictions du ciel.

1. Darras, *Hist. gén. de l'Église*.

13 Juillet. — S. EUGÈNE, évêque. 505.

CARTHAGE était sans pasteur depuis vingt-quatre ans, lorsque Hunéric permit aux catholiques de se choisir un évêque. Il y avait alors dans cette ville un prêtre remarquable par son savoir, sa piété, zon zèle et sa prudence : il se nommait Eugène. On l'éleva au trône pontifical. Il ne démentit point les espérances que son église fondait sur lui. Véritable père des fidèles confiés à ses soins, il sut toujours s'opposer à la fureur des Barbares, réprimer l'effronterie des ariens et fortifier l'esprit des orthodoxes. Il jeûnait constamment, se refusait presque tout à lui-même et donnait chaque jour aux pauvres tout ce qu'il recevait.

Les ariens ne tardèrent pas à le desservir auprès du roi. Le tyran lui défendit de prêcher au peuple et d'admettre dans sa chapelle aucun Vandale. L'évêque répondit que la maison de DIEU devait rester ouverte à tout le monde. Hunéric, furieux, persécuta dès lors sans ménagement tous les catholiques, surtout les Vandales orthodoxes. Un grand nombre de vierges consacrées à DIEU subirent d'atroces tortures ; plusieurs expirèrent sur le chevalet. Près de cinq mille ministres de JÉSUS-CHRIST furent bannis et relégués dans un désert, où ils n'avaient pour toute nourriture que du pain d'orge. Rien de plus touchant que le départ de ces généreux exilés. Le peuple les accompagna, des cierges à la main ; les mères présentaient à bénir leurs petits enfants et s'écriaient : « A qui nous laissez-vous en courant au martyre ? Nous n'aurons plus de prêtres pour réconcilier les pécheurs, baptiser nos fils, assister nos malades et bénir nos morts ! Du moins s'il nous était permis de vous suivre ! »

Eugène n'était pas enveloppé dans cette première proscription. Un ordre du prince appela bientôt les orthodoxes à une conférence avec les ariens. L'évêque de Carthage, prévoyant que ces ennemis de la foi y seraient juges et partie, demanda au monarque d'inviter à cette réunion les prélats d'outre-mer, et surtout le pontife de l'église romaine, chef de toutes les églises, puisqu'il s'agissait d'une cause qui leur était commune. Pour toute réponse, Hunéric irrité envoya plusieurs évêques en exil, et défendit à ses sujets de fréquenter les catholiques. La conférence, présidée par Cyrila, patriarche des ariens, n'aboutit qu'à une persécution générale. Un grand nombre de catholiques furent mutilés : on vit alors dans les rues de Carthage des hommes sans mains ou sans yeux, d'autres sans nez ou sans oreilles ; quatre-vingt-huit évêques moururent dans les tourments ; presque tous les autres furent bannis. De ce nombre était Eugène (484). Le roi voulut ainsi le punir d'avoir humilié publiquement le chef des ariens, Cyrila. Pour en imposer au peuple, cet imposteur avait combiné une supercherie qui devait le faire passer pour thaumaturge. Or, par une juste punition de DIEU, le misérable qui se prêtait à cette indigne manœuvre perdit la vue au moment même où Cyrila lui commandait de voir. « Infâme trompeur, » s'écria-t-il alors en présence de la foule,

« tu voulais te donner le mérite d'un prétendu miracle, et me voilà réellement aveugle ! » Puis, se tournant vers les évêques orthodoxes, il les suppliait d'avoir pitié de lui. « As-tu la foi ? » lui dirent-ils : « tout est possible à celui qui croit. » — « Je crois ! » répondit l'aveugle. Sur cette confession, Eugène fit sur lui le signe de la croix, et aussitôt ses yeux s'ouvrirent.

L'évêque de Carthage fut conduit dans une contrée déserte de la province de Tripoli, et confié à la garde d'un évêque arien, qui le traita durement. Gondamond, successeur d'Hunéric, le rappela et fit rouvrir, à sa prière, les églises des catholiques (488). Plus tard, Thasimond, ennemi de la vraie foi, donna l'ordre aux Juifs de condamner Eugène à perdre la tête ; mais la sentence capitale ne fut point exécutée. Le vaillant pontife reprit le chemin de l'exil et mourut en Languedoc, dans un monastère qu'il avait fait bâtir près d'Albi (505).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le DIEU de vérité a en abomination le mensonge et l'hypocrisie ; et il est rare que sa main ne s'appesantisse dès ce monde sur ceux qui s'en rendent coupables. *Les astucieux et les dissimulés*, dit le saint homme Job, *provoquent la colère de Dieu... Leur vie sera infâme et leur mort prématurée* (1).

14 Juill. — S. BONAVENTURE, cardinal et doct. 1274.

UONA VENTURA ! « O bénédiction ! » s'écriait la noble et pieuse dame Marie de Ritelli lorsque, à la prière de S. François, guérissait soudainement le cher petit malade dont elle avait désespéré. L'enfant que ce miracle conservait à sa mère était Jean Fidenza. De ce jour, le cri de la reconnaissance maternelle fut son nom : il s'appela *Bonaventure*. Résolu de consacrer au Seigneur cette vie qu'il tenait d'un vœu, il traversa, pur et candide, les jours de sa jeunesse, et alla frapper, à vingt-et-un ans, au monastère des frères mineurs. L'état religieux acheva de perfectionner cette belle âme. Après le noviciat, Bonaventure fut envoyé à Paris, où enseignait alors un illustre maître, Alexandre de Halès. Le professeur ne tarda pas à remarquer son nouveau disciple. Il admirait non seulement son ouverture pour la philosophie et la science sacrée, mais encore l'aimable et tendre piété de son cœur, où, disait-il, rien n'accusait la déchéance originelle. De fait, l'homme ne peut guère porter plus haut les grandes vertus claustrales, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, la chasteté. Bonaventure faisait revivre le grand saint François. L'amour le tenait tout en larmes des heures entières au pied des autels ; la communion était son plus cher délice, et lorsqu'il fut prêtre, sa ferveur ne connut plus de bornes : ses oraisons devinrent continuelles. Ses écrits sur la contemplation lui méritèrent le titre de *docteur séraphique*. Il avait tant de goût pour l'étude des Écritures, que, pour les imprimer davantage dans sa mémoire, il écrivit de sa main deux exemplaires de la Bible. L'un se conserve à Bagnera, lieu de sa naissance, dans le monastère de son ordre, et l'autre à la bibliothèque borroméenne de Milan.

1. Job, (*Vers. des Sept.*,)XXXVI, 13.

Après la mort d'Alexandre de Halès, en 1245, Bonaventure continua ses études sous Jean de la Rochelle, professeur de théologie dans l'ordre des franciscains. Il fut bientôt chargé lui-même de donner des leçons sur le livre des *Sentences* de Pierre Lombard. Elles eurent un tel succès qu'on lui donna la chaire de théologie laissée vacante par son habile maître en 1253. Coïncidence digne de remarque, le

Saint Bonaventure. (D'après Francisco Zurbaran, galerie de Dresde.)

même jour saint Thomas inaugurait son enseignement dans la chaire des dominicains. Ces deux docteurs, à qui revient une grande part de la haute réputation de l'université de Paris au XIIIe siècle, se lièrent alors d'une étroite et sainte amitié, qui dura toute leur vie. Les biographes nous ont conservé quelques traits charmants de cette union, qui rappelle la douce intimité de Grégoire et de Basile,

au IVe siècle. Un jour, le docteur angélique était venu visiter le docteur séraphique. De l'antichambre, il l'aperçoit tout absorbé dans la composition de la vie de son bienheureux père saint François. Alors, se tournant vers les frères des deux ordres qui l'accompagnaient : « Laissons, » leur dit-il, « laissons en paix ce saint qui travaille pour un autre saint. » Un autre jour, les deux amis s'entretenaient mutuellement de leurs chères études. « Où puisez-vous donc tant de doctrine et d'onction ? » demanda le disciple de saint Dominique à l'illustre franciscain. — « Mon livre, » répondit Bonaventure, « c'est le crucifix ; de là je tire tout ce que je dicte et tout ce que j'écris..»

Pendant que frère Bonaventure brillait à Paris, un chapitre des religieux de son ordre, présidé par le pape Alexandre IV, l'élevait au généralat, et jamais élection ne fut plus applaudie. Quelques années après, le souverain pontife voulut créer cardinal un homme si méritant.

Bonaventure, cardinal-évêque d'Albano, accompagna le pape au concile général de Lyon, où Grecs et Latins le vénérèrent et l'écoutèrent comme un des plus saints et des plus savants hommes de l'Église de DIEU. Le ciel voulut couronner ses mérites au milieu des travaux de l'auguste assemblée, dont il était comme l'oracle : il mourut le 14 juillet 1274, la cinquante-troisième année de son âge. On lui fit des obsèques dignes d'un empereur. Le souverain pontife et tous les pères du concile étaient présents à la cérémonie. L'oraison funèbre fut prononcée par Pierre de Tarentaise, qui devint plus tard le pape Innocent V.

En 1434, le tombeau du saint fut ouvert. On trouva sa tête aussi intacte que le jour de sa mort : la langue était vermeille, les lèvres et les joues colorées, comme celles d'un homme simplement endormi.

RÉFLEXION MORALE. — C'est dans la solitude et l'exercice des vertus monacales que les grands saints ont préludé à leur ministère apostolique. « L'âme qui se sépare du monde pour trouver Celui qui est au-dessus de tout, foule à ses pieds la créature et vole vers le ciel (1). »

15 Juillet. — S. HENRI, empereur. 1024.

HENRI, fils du duc de Bavière, vint au monde l'an 972. L'évêque de Ratisbonne, son parrain, l'éleva dans les sentiments les plus purs de la piété chrétienne ; il lui inspira une si profonde horreur du vice, qu'on n'eut jamais le spectacle de mœurs plus innocentes. Grâce aux bonnes dispositions d'un tel disciple, il en fit un grand prince et un grand saint, et lui apprit l'art de commander aux hommes en lui enseignant celui d'obéir à DIEU.

La mort de l'évêque de Ratisbonne ne changea point la conduite d'Henri. De

1. Saint Basile.

jour en jour il croissait en sagesse, et fit bientôt, par ses belles qualités de l'âme et du corps, l'admiration de toutes les cours d'Allemagne. A cette époque, il eut un songe qui imprima un nouvel élan à sa ferveur. Son précepteur lui apparut, et lui montra sur la muraille une inscription dont il ne put déchiffrer que ces deux mots : *après six*... A son réveil, il s'imagina qu'il n'avait plus que six jours à vivre, et voulut se disposer à bien mourir. Les six jours passés, il crut que DIEU lui accordait six mois, et il les consacra aux plus pieuses pratiques des bonnes œuvres et de la vertu. Les six mois s'écoulèrent, et alors il pensa que l'inscription lui promettait six ans de vie, durant lesquels la sanctification de son âme l'absorba tout entier. Au bout des six ans, ce ne fut pas la mort qui vint, mais l'empire. Henri s'était admirablement préparé à porter la couronne.

Il avait épousé Cunégonde, fille du comte de Luxembourg. La conformité de mœurs et de vertus avait uni ces deux cœurs par des liens aussi purs que leurs deux âmes étaient chastes ; ils avaient fait vœu de vivre ensemble comme frère et sœur et de s'aimer uniquement en DIEU. Fidèles jusqu'à la mort à cet engagement sacré, ils furent deux dans un même esprit, mais non dans une seule chair.

Devenu le père d'un grand peuple, Henri, sans rien changer à sa vie exemplaire, sacrifia son repos à la félicité de ses sujets : leurs intérêts furent les siens. Il s'appliqua constamment à réprimer les désordres et faire fleurir la justice. Son zèle irrita des seigneurs allemands, qui se révoltèrent contre lui ; mais sa fermeté pleine de sagesse étouffa la rébellion naissante. Les Esclavons envahirent le nord de ses États ; il marcha contre eux et les défit. Depuis la mort d'Othon III, Hardoin s'était emparé des principales places de la Gaule cisalpine. Henri triompha sans peine de l'usurpateur et se fit couronner roi des Lombards.

De retour en Allemagne, il vole au secours des Bohêmes, règle en Lorraine, une importante question d'investitures, chasse le duc de Bavière qui lui résistait, reprend la campagne contre le roi de Pologne, puis repasse les Alpes et fait fuir Hardoin une seconde fois. Ce fut pendant ce dernier séjour en Italie qu'il se fit sacrer empereur d'Allemagne par Benoît VIII, et promit au pape, (premier exemple d'un pareil serment,) « de garder à lui et à ses successeurs la fidélité en toutes choses. »

Le monarque, en quittant l'Italie, traversa la Bourgogne qu'il voulait rattacher à l'empire, comme un de ses fiefs naturels, et s'arrêta avec toute sa cour au monastère de Cluny pour conférer avec S. Odilon et se faire agréger à son ordre illustre et pieux.

De là il reprit sa route par Liège et Trèves Son voyage fut une série d'ovations triomphales. On accourait de tous les points de la Gaule et de la Germanie pour saluer le nouveau Charlemagne. Parmi les seigneurs, les évêques et les abbés qui vinrent lui offrir leurs hommages, se trouvait le prévôt de Saint-Waast, Poppo, autrefois vaillant soldat et officier d'avenir à la cour de Baudouin le Barbu, et depuis humble économe de monastère. L'empereur, qui connaissait depuis longtemps sa vertu, le reçut avec les marques du plus grand respect. La cour était

alors dans l'île de Bétuwe sur le Wahal et le Lech, où l'on avait organisé des fêtes pour célébrer l'avènement impérial. Henri prenait part aux spectacles et semblait y trouver quelque plaisir. Or, l'un de ces jeux d'histrions consistait à enduire de miel un acteur, et à le livrer ainsi à des ours qui venaient d'abord lécher le miel ruisselant sur ses membres nus. C'était ensuite au malheureux acteur, par sa souplesse et son agilité, à se soustraire à l'étreinte mortelle de ces animaux. Témoin de ces amusements barbares, si éloignés de l'esprit chrétien, Poppo reprocha au prince de les permettre. Henri, loin de s'offenser contre l'homme de DIEU, le remercia publiquement, le combla de présents et lui accorda pour son monastère toutes les faveurs qu'il était venu solliciter.

Las de guerroyer sans cesse, Henri avait eu plus d'une fois le vif désir de se retirer dans un cloître. Un jour qu'il visitait celui de Saint-Vanne de Verdun, il s'écria : « C'est ici le lieu de mon repos : voilà la demeure que j'ai choisie ! » Et il demanda sur le champ au bienheureux Richard de le recevoir parmi les moines de son abbaye. Richard comprit que la vocation de l'empereur n'était pas celle d'un pauvre et modeste religieux : il trouva un expédient pour satisfaire la piété du prince sans nuire à l'État. Il assemble sa communauté et prie le monarque de s'expliquer devant tous les religieux. Henri proteste qu'il a résolu de quitter les vanités du siècle, pour se consacrer au service de DIEU dans ce monastère. « Voulez-vous, » dit l'abbé, « pratiquer l'obéissance jusqu'à la mort, suivant la règle et l'exemple de JÉSUS-CHRIST ? » — « Je le veux, » répond Henri. — « Et moi, » dit l'abbé, « dès ce moment je vous reçois au nombre de mes religieux : j'accepte la responsabilité du salut de votre âme, si de votre côté vous promettez de suivre, en vue du Seigneur, tout ce que je vous ordonnerai. » — « Je jure de vous obéir ponctuellement. » — « Je veux donc, » reprend Richard, « et je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de reprendre le gouvernement de l'empire confié à vos soins par la Providence. Je veux que vous procuriez, autant qu'il dépendra de vous, le salut de vos sujets par votre vigilance et votre fermeté à rendre la justice. » En entendant ces paroles, l'empereur étonné regretta sans doute de ne pouvoir secouer le joug qui pesait sur ses épaules ; il se soumit pourtant, et continua de faire briller sur le trône les vertus qu'il eût voulu ensevelir dans la solitude.

Rentré en Allemagne, où il put jouir quelque temps d'une paix profonde, il s'occupa de devenir tous les jours plus parfait, et de rendre son peuple toujours plus heureux.

Cependant les Lombards avaient de nouveau remué, les Grecs et les Normands essayaient de troubler l'Église et de désoler l'Italie. L'empereur se remit en campagne, rangea au devoir les Lombards, refoula les Grecs, dissipa les forces des Normands, et rendit la paix à l'Église. Le pieux prince fit un pèlerinage au Mont-Cassin et fut délivré par l'intercession de S. Benoît, d'une grave infirmité qui le faisait cruellement souffrir.

Non content de défendre lès chrétiens et l'empire, le zélé monarque voulut encore étendre les conquêtes de la foi ; il donna sa sœur Gisèle en mariage au roi

Saint Henri.
(D'après Hans Burckmair, galerie d'Augsbourg.)

de Hongrie, dans le dessein de l'aider à convertir son peuple, ce qui arriva heureusement : Étienne devint l'apôtre de toute sa nation.

Condamné à perpétuelles guerres, l'empereur ne pensait qu'à la paix. Dans ce but il demanda une entrevue au roi de France, Robert-le-Pieux. Ils se rencontrèrent à Mouzon sur les bords du Chiers, affluent de la Meuse, et ils échangèrent leurs idées sur cette paix dont le monde avait si grand besoin. Ils rêvaient de rassembler à Paris, avec le concours de Benoît VIII, un concile général pour accomplir cette tâche aussi noble que chimérique. La mort devait bientôt dissiper leur utopie : l'année suivante l'empereur allait s'éteindre au château de Grona, en Saxe (1024). Il fut inhumé dans l'église de Bamberg, au milieu d'un immense concours de peuples. Eugène III le canonisa l'an 1152. L'impératrice Cunégonde reçut le même honneur un demi-siècle plus tard (1040).

Réflexion pratique. — Se préparer chaque jour à mourir saintement, voilà le moyen de bien vivre.

16 Juil. — NOTRE-DAME du MONT-CARMEL.

Le Carmel, en arabe Djebel Mar Elyas, Mont Saint-Élie, est une chaîne de montagnes, située entre la Syrie et la Judée, courant du nord-ouest au sud-est, dont la longueur est d'environ vingt-cinq kilomètres et dont la largeur varie entre six et huit kilomètres. Sa hauteur, vers l'ouest, ne dépasse guère deux cents mètres ; mais vers le centre et surtout vers l'est, elle s'élève davantage, et, dans son point culminant, elle atteint une alti-

tude d'environ cinq cent soixante-dix mètres. Elle est en grande partie boisée ; les chênes surtout y abondent. D'épais fourrés de lentisques entremêlés de petits pins et de caroubiers sont le refuge d'animaux sauvages. Les chacals y font entendre le soir leurs miaulements plaintifs ; les hyènes n'y sont pas rares, et l'on y voit quelques panthères.

Le Carmel, encore si verdoyant presque partout, était autrefois couvert d'oliviers, de vignes et d'arbustes (S. Jérôme). Plusieurs villes y avaient été construites (Jérém. IV, 26). Dans le Cantique des cantiques, la tête de l'épouse est comparée au Carmel : *Caput tuum ut Carmelus*, parce que, sans doute, elle était parée de sa chevelure comme le Carmel de sa riche végétation.

Ce fut sur cette montagne que le prophète Élie remporta contre les huit cent cinquante prêtres de Baal cette illustre victoire si admirablement décrite au IIIe livre des Rois, ch. XVIII. Élie était encore sur le sommet du Carmel lorsqu'il obtint par ses prières la pluie du ciel, après une sécheresse de trois années. A cette époque, le prophète y établit sa demeure avec Élisée, le plus célèbre de ses disciples ; et de saints personnages, désignés sous le nom d'*enfants des prophètes*, vinrent se mettre sous la direction de l'homme de DIEU. Leur communauté n'avait point disparu au temps de Notre-Seigneur. Le Verbe incarné, la Vierge Marie et Jean-Baptiste l'honorèrent de leur visite. Après l'Ascension, des anachorètes chrétiens se retirèrent sur le Carmel et y vécurent dans des cavernes. Ils se construisirent, près de la grotte d'Élie un oratoire en l'honneur de la Mère de DIEU. Plus tard un grand monastère y fut bâti. Jean Phocas, qui parcourut la Palestine en 1185, en vit les ruines. L'an 1209, Brocard, supérieur d'un nouveau monastère, pria saint Albert, patriarche de Jérusalem, de vouloir bien formuler un ensemble de prescriptions qui servît de règle à son ordre. Le pontife acquiesca à son désir, et la règle qu'il imposa aux moines du Mont-Carmel est encore celle qui, sauf quelques modifications, est observée de nos jours par les religieux carmes, les frères de la bienheureuse Vierge du Mont-Carmel. A peine constitué, cet ordre se répandit bientôt par toute d'Europe et y propagea la dévotion à Marie.

En 1251, la Mère de DIEU voulut octroyer à ses pieux serviteurs un témoignage de son amour et donner plus d'extension au culte qu'ils professaient en son honneur. Simon Stock était alors général des carmes en Occident. Depuis plusieurs années, ce saint religieux demandait à Marie, par ses larmes, sa pénitence et ses prières, de nouvelles faveurs pour les fidèles qui la servent et l'invoquent. Un jour elle lui apparaît, environnée d'une multitude d'esprits bienheureux, tenant à la main un scapulaire : « Reçois, cher fils, » lui dit-elle, « ce scapulaire de ton ordre ; il est une marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel ; celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, et le gage d'une paix et d'une protection spéciales. » Ce qui veut dire que Marie obtient à ses fidèles serviteurs des grâces extraordinaires, et aux pauvres pécheurs la conversion. Bientôt la révélation de Simon Stock fut connue dans le monde entier ; les peuples, les grands, les rois eux-mêmes, s'empressèrent de revêtir le saint habit, comme une

tunique de salut, et en masse partout on s'enrôla sous les drapeaux de Marie. DIEU confirma cette dévotion par une multitude de miracles, et les papes encouragèrent ce pieux élan par des bulles d'indulgences. Le savant et illustre pontife Benoît XIV, dans son traité des *Fêtes de la Vierge*, déclare en propres termes qu'il croit à la vision du général des carmes comme à un fait certain, « et nous pensons,» ajoute-t-il, « que tout le monde doit la regarder aussi comme véritable. »

Un demi-siècle plus tard, Marie daigna de nouveau se manifester au souverain pontife Jean XXII, pour lui recommander encore le saint ordre du Carmel. Étendant sa sollicitude jusque dans l'autre vie, elle lui promit de consoler dans le purgatoire les âmes des confrères, de les en retirer le plus promptement, et surtout le samedi après leur mort. Le pape Jean XXII promulgua ces faveurs dans la bulle appelée *Sabbatine* (1322). Dans la suite, Alexandre V les confirma (1409), et Benoît XIV en prit encore la défense contre des critiques téméraires.

En présence de tous ces faits, il n'est point étonnant que l'Église ait voulu honorer la Mère de DIEU sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Depuis 1226, les carmes seuls en faisaient l'office. Le 6 juillet 1728, Benoît XIII l'étendit aux États pontificaux, et ensuite à toute la catholicité.

RÉFLEXION PRATIQUE. — A quiconque mourra revêtu du scapulaire, Marie promet le ciel. Si nous n'avons pas encore ce saint habit, prenons-le donc sans retard. Si nous l'avons déjà, rendons-nous dignes de le garder jusqu'à la mort : en le démentant par une conduite coupable, nous nous exposons à un premier châtiment, qui serait de rejeter ce gage de salut.

Vue du Mont-Carmel.

17 Juillet. — S. ALEXIS, solitaire. 405.

Nous voici en présence d'un de ces fous sublimes qui portent aux dernières limites l'amour de la croix, qui renversent toutes les théories du monde, et que le monde condamne parce qu'il ne les comprend pas. Naissance, fortune, savoir, avenir : rien ne manquait au patricien Alexis. Euphémien lui avait choisi entre mille une fiancée belle et noble, et dans le palais du sénateur les grands de Rome célébraient l'union de son fils unique, lorsque ce héros des renoncements, épris du désir d'aimer DIEU sans partage, prit secrètement la fuite, se rendit au port et fit voile pour Laodicée. De cette ville, notre fugitif gagna Édesse, où il distribua tout ce qu'il possédait pour s'abandonner à la Providence.

Le pieux jeune homme employa dix-sept ans à visiter les sanctuaires célèbres, vivant du pain de l'aumône et se livrant à toutes sortes de mortifications ; puis il revint à Édesse et fit sa demeure dans le porche d'une église. Le sacristain considérait un jour avec admiration sa douceur, son humilité, son assiduité à la prière, lorsqu'une voix, qui venait de l'image de Marie, fit entendre ces paroles : « Ce pauvre est un grand serviteur de DIEU. » Le bruit du prodige se répandit bientôt dans toute la ville. Pour se soustraire à la vénération publique, Alexis s'embarqua sur le premier vaisseau venu. Il vint aborder au port d'Ostie.

Puisque DIEU l'a ramené dans sa patrie, sa décision est prise : il part pour Rome et va droit chez son père. Il le rencontre sortant du sénat : « Seigneur, » lui dit-il, « ayez pitié d'un pauvre de JÉSUS-CHRIST : commandez qu'on me retire en quelque petit coin de votre maison, et souffrez que je mange avec vos serviteurs les miettes qui tombent de votre table. Je ne vous serai point à charge, et DIEU, qui récompense les âmes compatissantes, répandra sur vous ses bénédictions. » Euphémien, touché de sa prière, lui donne le gîte et le couvert parmi ses valets. Ceux-ci accueillent mal ce misérable étranger, le logent dans un obscur réduit, sous le grand escalier, ne lui épargnent ni les injures ni les mauvais traitements.

Heureux de se voir ainsi méprisé dans la maison paternelle, Alexis eut le courage d'y vivre dix-sept ans, jusqu'à sa mort ! Lorsqu'il comprit que les jours de son pèlerinage terrestre allaient finir, il écrivit sur un bout de parchemin son nom, son histoire. A ses derniers moments, il prit ce billet à la main, s'étendit sur son grabat et, le cœur tout embrasé d'amour, s'endormit du sommeil des justes.

On devine les larmes et les sanglots d'Euphémien et de son épouse lorsqu'ils reconnurent leur fils : « Pauvre enfant ! » s'écriaient-ils, « nous ne te retrouvons qu'après t'avoir à jamais perdu ! C'était notre fils vivant que nous réclamions ! Que nous sert de te recouvrer aujourd'hui que le sépulcre te réclame ! » Bientôt l'événement fut connu dans toute la ville ; le pape, l'empereur, les amis de la famille, accoururent auprès d'Euphémien désolé. On fit au serviteur de DIEU de

splendides funérailles au milieu d'un immense concours, et de nombreux miracles rendirent glorieux son tombeau.

Réflexion morale. — Courir les mépris : voilà l'héroïsme des grands saints. Se résigner à l'humiliation, voilà le devoir de tout chrétien.

18 Juillet. — S. CAMILLE de LELLIS. 1614.

Privé de sa mère dès le berceau, et de son père à l'âge de sept ans, Camille s'éleva mal et donna dans les écarts des jeunes gens indisciplinés. Il avait embrassé la carrière des armes, mais il l'abandonna au bout de trois ans. Une plaie à la jambe, suite d'une égratignure négligée, l'amena à Rome pour s'y faire soigner. L'hôpital des incurables de Saint-Jacques était desservi par les meilleurs chirurgiens. Camille y demande une place de servant, dans l'espoir de faire guérir plus sûrement sa plaie. Il n'avait pas les qualités d'un infirmier : avant la fin du mois, l'économe de l'hospice le renvoyait comme fantasque, emporté, cherchant dispute sur le moindre prétexte aux autres employés de la maison, et surtout passionné pour les cartes, qui l'avaient déjà réduit à la misère. Tels furent les débuts de notre saint dans une carrière où il devait plus tard montrer une abnégation surhumaine. Il alla servir des maçons qui construisaient un bâtiment chez les capucins. C'est là que Dieu l'attendait : un des bons pères lui fit un jour une exhortation si touchante qu'il se mit à fondre en larmes ; il prit en horreur sa vie dissipée, cria vers le ciel miséricorde et demanda sur-le-champ l'habit de Saint-François. Il avait alors 25 ans.

On l'admit au noviciat, mais son ulcère l'en fit bientôt sortir. Lorsqu'il se crut guéri, il frappa chez les cordeliers. Sa plaie, rouverte, fut jugée sans remède, et il dut quitter le couvent pour l'hôpital des incurables. On le revit alors à Saint-Jacques, mais il ne parut plus le même homme. Camille pratiquait de rudes mortifications ; il demeurait nuit et jour près des malades, ses compagnons d'infortune ; il procurait aux moribonds tous les secours spirituels que réclamait leur état ; il communiait souvent, priait continuellement, se donnait sans réserve à son œuvre de charité. Au bout de quatre ans il avait passé par tous les emplois : on le nomma directeur.

Sa sollicitude pour les malades était infinie, mais mal secondée par la plupart de ses employés mercenaires, et il constatait avec douleur que l'argent seul ne fait pas les bons infirmiers. Afin de porter remède à ce mal, Camille résolut de fonder une congrégation d'hommes charitables qui ne serviraient pas misérablement les malades en vue d'un salaire, mais avec une tendresse toute maternelle et pour le seul amour de Dieu. Voilà l'humble origine des *camilliens*, ou *clercs réguliers pour le service des malades*. Le démon suscite des obstacles ; l'homme de Dieu ne se laisse point déconcerter : il se met à l'étude, apprend le latin et la théologie, reçoit la prêtrise, et voit un jour le Christ lui tendre les mains du haut

de sa croix et l'encourager dans son pieux dessein. Des amis lui donnent une maison, le pape Sixte V approuve son institut naissant, la ville de Naples l'appelle pour fonder un monastère, et trois ans plus tard, Grégoire XIV fait de sa congrégation un ordre religieux. Les fils de S. Camille s'établissent à Milan, à Gênes, à Bologne, à Florence, à Palerme et dans dix autres villes d'Italie. Toujours dévoués à leurs chers malades, ils font partout des prodiges de charité, demeurent jusqu'à la mort à leur poste souvent périlleux. Dans l'espace de vingt ans, 220 tombent victimes de leur zèle.

Leur saint fondateur, devenu leur général, donnait à tous l'exemple du sacrifice. Austère à lui-même jusqu'à ne se laisser que la peau et les os, il avait pour les malades la tendresse d'une mère. Par ses exhortations enflammées d'amour il leur inspirait la patience, la résignation, parfois même la joie dans les souffrances. Pour lui, les douleurs, et il en eut de longues et graves, n'étaient que des *miséricordes du bon Dieu*. Il mourut, plein de mérites, à l'âge de 65 ans (1614).

RÉFLEXION PRATIQUE. —Soulager nos frères souffrants est une œuvre de miséricorde qui appelle les bénédictions du ciel : un verre d'eau donné au nom de DIEU ne restera pas sans récompense.

19 Juillet. — S. VINCENT de PAUL. 1660.

VINCENT de PAUL, un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, naquit le 24 avril 1576, à Pouy, près de Dax, au pied des Pyrénées. Guillaume, son père, élevait ses six enfants dans son petit domaine, au milieu des travaux de la vie champêtre. Vincent gardait les troupeaux. De son enfance on ne sait guère qu'une chose, c'est que la charité fut sa première vertu. Quand, tout jeune, il revenait du moulin où son père l'envoyait chercher de la farine pour le pain du ménage, s'il rencontrait quelque vieillard ou quelque pauvre femme, il leur en donnait plusieurs poignées : « De quoi son père, qui était homme de bien, témoignait n'être pas fâché. » (Abelly.) Une fois, Vincent fit plus. Son petit trésor, trente sous qu'il était parvenu à force de travail et d'épargnes à s'amasser, il le donna tout entier. Ses heureux dons d'esprit le firent mettre chez les cordeliers de Dax. Il y fit des progrès si rapides qu'il put bientôt se charger d'instruire les autres. Un avocat de la ville lui confia l'éducation de ses fils. A vingt ans, le jeune précepteur vint à Toulouse, fit son cours de théologie en dirigeant une petite école, entra dans les ordres et, le 23 septembre de l'année 1600, reçut l'onction sacerdotale des mains de Mgr Bourdeille, à Château-l'Évêque, près de Périgueux.

Ses supérieurs ecclésiastiques le nommèrent alors à une riche cure, mais il céda devant un compétiteur : digne disciple de la croix, il donna sa démission, reprit l'enseignement et continua ses propres études. A cette époque, il fit le voyage de Marseille pour recueillir le petit héritage qu'une vieille dame lui avait légué. Il

retournait par mer à Narbonne, lorsque le bâtiment qui le portait fut attaqué par trois brigantins d'Afrique. Les pirates s'emparèrent du navire, enchaînèrent l'équipage et les passagers, et abordèrent à Tunis. Vincent, vendu comme esclave, tombe entre les mains d'un maître impitoyable, d'un renégat qui avait fait argent de son DIEU ; il finit par le convertir et vient aborder avec lui sur les côtes de la Provence. Il va au tombeau des saints apôtres, à Rome, accomplir un pèlerinage de délivrance. Là il s'inspire de la foi de Pierre, de l'ardeur de Paul, de la charité de Jean, et reçoit du cardinal d'Ossat une mission pour Henri IV, roi de France.

Au lieu de profiter de l'occasion pour fréquenter la cour, l'humble prêtre se logea près de l'hôpital de la Charité, dont il aimait à servir et consoler les malades. On le fit connaître à l'ex-reine Marguerite; il devint un de ses aumôniers. Dans la maison de cette aimable princesse, Vincent eut l'occasion d'accomplir un de ces actes de charité qui marquent même dans la vie d'un grand saint. Il y trouva un docteur, savant controversiste, que la reine avait appelé auprès d'elle pour sa science et sa piété.Cette nouvelle condition lui fit abandonner l'emploi de théologal qu'il remplissait dans son diocèse, « et comme il ne prêchait ni ne catéchisait plus, » raconte le saint, « il se trouva assailli, dans le repos où il était, d'une rude tentation contre la foi... jusque-là qu'il se sentait poussé, (dans son désespoir,) à se précipiter par une fenêtre. » Une tendre compassion porta Vincent de Paul à s'offrir à DIEU pour supporter l'épreuve à la place du malheureux docteur. DIEU le prit au mot : le pauvre prêtre retrouva le calme, mais Vincent fut attaqué par l'enfer et tourmenté au plus profond de son esprit par des doutes affreux. A bout de résistance, il écrivit le *Credo* sur un papier qu'il s'appliqua sur le cœur, en faisant avec DIEU ce pacte d'une sainte familiarité, que toutes les fois qu'il porterait la main à cet endroit, il entendait désavouer la tentation. Il luttait contre elle depuis trois ou quatre ans, lorsqu'il s'avisa un jour de prendre la résolution ferme et inviolable de s'adonner toute sa vie, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, au service des pauvres. A l'instant, la tentation s'évanouit. Si, de son côté, Vincent fut fidèle à sa promesse, toute sa vie en témoigne. Nommé par le cardinal de Bérulle à la cure de Clichy (1612), ce saint prêtre renouvela la face de cette paroisse, qui le pleura comme un père lorsqu'il fut envoyé comme précepteur dans la maison de Gondi. Poussé par le désir de la retraite, Vincent s'échappa, quelques années plus tard, de ce poste distingué, pour aller combattre l'hérésie dans la Bresse, en qualité de curé de Châtillon. Il y opérait un bien immense ; mais la famille de Gondi finit par obtenir son retour à Paris.

C'était l'heure marquée pour ses grandes entreprises. Touché de l'abandon où se trouvaient les gens de la campagne, Vincent de Paul s'associa des prêtres zélés pour leur venir en aide, et fonda la congrégation des *prêtres de la Mission*, approuvée par le pape Urbain VIII. Plus tard, le triste état des pauvres et des malades lui inspira l'association des *dames de charité ;* et pour leur donner des bras qui pussent agir, avec le concours d'une femme admirable, Louise de Marillac, veuve Legras, il fit jaillir de son cœur l'établissement des *filles de la charité*. Les pre-

mières étaient ses trésorières, les secondes sa milice active, et ses prêtres les chefs qui guidaient ces légions à l'assaut du malheur.

Vincent de Paul envoie ses *lazaristes* aux villes et aux campagnes, pour y faire fleurir la foi et la vertu ; il fonde des séminaires, et les dirige par leur entremise, pour donner à la France des prêtres vertueux et instruits ; il charge ses sœurs d'apprendre aux jeunes filles à lire, à travailler, à conserver l'innocence, ou de retourner l'infirme sur sa couche et de lui prodiguer les plus tendres soins ; il donne aux armées ses prêtres pour sanctifier les soldats, ses religieuses pour soigner les malades et panser leurs blessures ; il fait ouvrir à ses enfants et à lui-même les prisons et les bagnes, pour les purifier, et il devient l'aumônier général des galères ; il descend jusque dans les antres du vice, pour transformer ses victimes en Madeleines pénitentes ; il ramasse dans les rues les petits enfants, fruits délaissés de l'inconduite et de la misère, pour leur donner des mères et une famille ; il prépare aux vieillards indigents un asile où ils attendront en paix la mort. Son zèle ne se contente pas de couvrir la France : il en franchit les limites et s'étend sur l'Angleterre, l'Italie, la Pologne, nourrit des provinces entières pendant des années, sauve des horreurs de la famine et de la peste la Champagne, la Picardie, la Lorraine. Il suit sur les côtes barbaresques les chrétiens captifs, et ses enfants s'ensevelissent, pour sauver leurs frères, dans les bagnes pestiférés de Tunis, d'Alger, de Smyrne, de Constantinople ; il atteint par eux aux plages de l'Orient et porte la lumière de l'Évangile aux Indes et à la Chine.

Saint Vincent de Paul.
(D'après la gravure d'Edelinck, XVIIe siècle.)

Que de sagesse, de zèle, de dévouement et de persévérance ne fallait-il pas a Vincent pour mener de telles et si nombreuses entreprises ! L'institution des *enfants trouvés*, par exemple, lui coûta pendant de longues années des sollicitudes incessantes. La vue d'un mendiant qui déformait les membres d'un de ces petits malheureux pour exploiter la compassion publique, l'avait décidé à les secourir. Il en prit d'abord douze et les confia aux filles de la charité. Durant dix années l'œuvre se maintint avec peine, elle menaça même de disparaître. Vincent réunit alors toutes les dames patronnesses et, dans une de ces allocutions que le cœur seul peut

inspirer, conclut en ces termes : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez les délaisser. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. » A ces paroles, qu'un grand maître de l'éloquence a jugé dignes de ses éloges, les larmes coulent, la charité vote et l'œuvre est sauvée. Louis XIII donne d'abord le château de Bicêtre pour y loger ces pauvres petits ; on les transporte ensuite dans une maison plus saine du faubourg Saint-Lazare. Douze filles de la Charité sont préposées à leur éducation. Des nourrices de campagne élèvent les nouveau-nés ; après le sevrage, ils reviennent apprendre à parler et à prier DIEU ; les plus grands s'exercent, sous la direction des sœurs, à quelque travail manuel, en attendant l'âge de prendre un état. Tel fut le premier hospice des enfants trouvés. Vincent de Paul avait réalisé merveilleusement la parole du prophète : Que s'il se trouvait des mères assez dénaturées pour oublier et délaisser leurs propres enfants, la divine Providence prendrait soin d'eux en leur donnant des mères meilleures.

Le zèle du saint prêtre ne se bornait pas à concevoir, organiser et diriger ses œuvres. Il payait de sa personne et donnait à tous l'exemple du dévouement. Il servait lui-même les pauvres ; à l'hôpital il affronta souvent les maladies contagieuses. Une fois des soldats furieux poursuivaient devant lui un artisan. Déjà ils l'avaient atteint et ils allaient le blesser. L'homme de DIEU se jette entre leurs épées et lui fait un rempart de son corps au péril de sa propre vie. Son courage étonne et arrête les soldats, ses doux reproches les désarment, et ils se retirent.

Vincent de Paul n'était pas seulement charitable. La reine des vertus trouvait en lui pour escorte d'honneur une humilité profonde, une douceur angélique, l'esprit d'oraison, l'amour du sacrifice. Il se confessait presque tous les jours, tant il avait horreur des moindres imperfections. Il célébrait à l'autel avec une gravité, avec une onction qui frappaient tous les assistants. Sa messe dite, il aimait d'en servir une seconde, comme le plus modeste clerc. Il récitait ensuite son bréviaire et lisait l'Écriture sainte à genoux et tête nue. Alors commençait pour Vincent la vie active. La prière lui suffit, il ne déjeûne pas. Il remonte dans sa chambre pour vaquer aux multiples affaires qui l'attendent. Ni feu, ni cheminée dans cette cellule. Deux chaises de paille, une table, un grabat, un crucifix et quelques images collées au mur, c'est tout le mobilier. A quatre-vingts ans, on le força de changer de chambre, parce qu'il avait besoin d'un peu de feu pour panser ses pauvres vieilles jambes ; mais ce bois qui brûle, c'est le bien des pauvres, et il le dispute à son maigre foyer. Cependant il travaille, il écrit, il reçoit. Tout le monde a affaire à Saint-Lazare : évêques, prêtres, dames de charité, supérieurs de communauté, grands du

monde, pauvres, y viennent tour à tour; aucune œuvre ne peut se passer de Vincent; il est le conseil de toutes les entreprises, la providence de tous les besoins. Ses affaires l'appellent lui-même dehors. Il sort, mais à travers les rues tumultueuses il ne voit, il n'entend que DIEU. Chaque jour il visite quelques-uns des établissements ou des couvents qu'il dirige, préside l'assemblée des dames et des seigneurs, ou assiste au conseil de conscience. Ici c'est une confrérie de charité, là c'est un hôpital qui l'appelle. Les malades, les vieillards, les forçats l'attendent, et il doit aussi aller voir les grands personnages, les dames du haut monde, pour les intéresser à ses œuvres. La journée se passe. Vincent n'a fait attention ni au temps ni à l'heure. Il rentre tard, et son premier repas n'est pas encore pris. Si l'heure du souper de la communauté est passée, il ne veut que des restes. Puis, dans le silence de la solitude et du recueillement, il vaque à cette prodigieuse correspondance où l'on croirait voir plutôt les occupations d'un gouvernement que le travail d'un homme. Minuit souvent le trouvait encore à écrire. Et il s'était levé à quatre heures! Va-t-il enfin prendre un peu de repos? Non, il lui reste à prier DIEU une dernière fois, à faire pénitence de ses fautes. Le cilice, les ceintures de pointes, une haire horriblement hérissée, ne lui ont pas suffi pendant la journée; il s'arme de la discipline et mêle son sang aux sueurs de la fièvre.

Sa robuste nature finit par succomber à une vie qui tenait du prodige. DIEU permit à la vieillesse et aux infirmités d'avoir raison de cette âme jusque-là maîtresse de son corps. Lorsqu'il ne put plus marcher, il se traînait sur ses béquilles jusqu'à la chapelle de l'infirmerie pour entendre la messe et recevoir le pain des forts. Nuit et jour il souffrait cruellement. Au milieu de ses tortures, la douleur ne pouvait lui arracher que ce cri: « Ah! mon Sauveur! mon bon Sauveur! » Le 26 septembre 1660 il fut pris d'un profond assoupissement. C'était la mort qui venait. On commença les onctions. Le bon père, faisant un dernier effort, répondait *Amen* aux prières. Après minuit, un des assistants commence le *Credo*. *Credo*, répond le saint à chaque verset, et il baise son crucifix; — *Confido*, et il baise encore ce gage sacré de son espérance. Son visage couvert de sueur passe tout à coup du rouge vermeil au blanc de neige. Il remue les lèvres pour balbutier encore quelques saintes paroles, sa tête s'incline, et il s'éteint doucement.

Aussitôt un cri retentit: Le saint est mort! La foule se précipite à Saint-Lazare; tout ce qu'il y a de grand à Paris, princes, évêques, parlement, noblesse, assiste aux funérailles; les pauvres y sont aussi, pleurant leur père. Bientôt les témoins de la vie de ce prêtre proclament sa sainteté: c'est le roi de France, le roi et la reine exilés d'Angleterre, le grand-duc de Toscane, le sénat de Gênes, l'épiscopat français tout entier, Fénelon et Bossuet à sa tête, le clergé des deux ordres, le parlement, le peuple. A ces témoignages de la terre le Ciel répond par des miracles. Le procès de canonisation est instruit, l'Église prononce, et Vincent de Paul, par la voix de Clément XII, le 11 avril 1736, est proclamé saint (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — O merveilles de la charité! saint Vincent de Paul

1. V. A. Loth et Abelly.

n'était qu'un pauvre petit paysan, mais il avait dans le cœur la passion de la bienfaisance : elle lui fit enfanter des prodiges. A son exemple, aimons notre prochain, ayons pour les malheureux des entrailles de père.

20 Juil. — S. JÉROME ÉMILIEN, fondat. des Somasques. 1537.

JÉROME, fils du sénateur Ange Émiliani, de Venise, s'engage dans l'armée à quinze ans, malgré les pleurs de sa mère, veuve depuis peu, et ne tarde pas à imiter les désordres dont il avait trop d'exemples sous les yeux. En 1508, il est chargé par le sénat de défendre Castelnovo contre les Allemands. Le gouverneur de cette ville, effrayé du mauvais état des fortifications, avait abandonné son poste pendant la nuit. Indigné de cette lâche désertion, Jérôme fait réparer les murailles, soutient l'assaut et prolonge la résistance. Vaincu malgré son courage, il est jeté en prison, chargé de fers et réduit au pain et à l'eau. La pensée de la mort qui l'attend lui cause de terribles angoisses au souvenir du jugement de DIEU. Dans sa détresse, il implore Marie et fait vœu d'aller en pèlerinage à une de ses chapelles. Il avait à peine formulé sa promesse, qu'une lumière céleste éclairait son cachot : la Reine des anges apparaissait au malheureux captif, lui remettait la clef de ses fers, ouvrait la porte de la prison et lui rendait la liberté. Jérôme, pénétré de reconnaissance, court à Trévise et dépose ses chaînes dans la chapelle de la Vierge.

De ce jour, il devient un autre homme, et, dédaignant les honneurs qu'on veut lui décerner, il ne vit que pour DIEU et les pauvres. Sa charité brilla surtout dans la famine de 1528 : il dépensa la plus grande partie de son bien, fit de son palais un hôpital, et vendit jusqu'à ses meubles. La peste suivit la famine ; elle le trouva non moins dévoué. Atteint lui-même du fléau, il fut sauvé par miracle. Alors, sans craindre les railleries de ses concitoyens, il revêt un habit de mendiant, recueille les pauvres petits que le malheur avait rendus orphelins et leur tient lieu de père : il les loge, les nourrit, les élève. Les jours de fête, on les voyait sortir en procession au chant des cantiques, et visiter les églises de la ville, conduits par leur saint protecteur. Ce spectacle attirait en foule les habitants de Venise ; bien des larmes coulaient, et des voix émues répondaient, parmi le peuple, aux invocations des litanies chantées par ces enfants : *Ora pro nobis !*

L'œuvre de Jérôme était bénie de DIEU. Alors, sur les conseils de saint Gaëtan, il la poursuivit dans d'autres villes. Bergame lui dut bientôt deux orphelinats, l'un de garçons, l'autre de filles, et un établissement de repenties. A Vérone, à Padoue, à Brescia, même zèle du saint, et même succès. Il lui fallait des coopérateurs : il jette, à Somasco, les fondements d'une congrégation qui poursuivra sa pieuse entreprise. Les membres de cet institut sont tous laïques d'abord, mais plus tard ils deviendront des clercs réguliers, approuvés par deux papes, avec la double mission d'élever les orphelins et d'enseigner la jeunesse.

Dans sa résidence de Somasco, Jérôme travaillait sans relâche à sa propre sanctification et pour le bien du peuple. Oraisons prolongées, jeûnes rigoureux, macérations continuelles : il n'épargnait rien pour mettre son âme dans la plus sûre voie du paradis. En même temps son amour du prochain lui faisait parcourir les campagnes, partager les travaux des cultivateurs, instruire les ignorants, visiter et soigner les pauvres malades. Lorsque la peste éprouva ce pays, le saint religieux fit des prodiges de dévouement et mourut de la contagion, à l'âge de 56 ans (1537).

RÉFLEXION PRATIQUE. — O puissance toute miséricordieuse de Marie ! un malheureux captif l'invoque : elle accourt et brise ses liens. Prions-la de nous délivrer des chaînes de nos passions.

21 Juillet. — S. VICTOR, martyr. 303.

L'AN 303, l'empereur Maximien était à Marseille. Dans le corps de troupes qui l'accompagnait se trouvait un tribun romain nommé Victor. Catholique fervent, il se met en rapport avec les chrétiens de la ville, assiste fréquemment à leurs assemblées de nuit. On ne tarde pas à soupçonner sa foi ; surveillé, pris en flagrant délit, on le conduit devant le préfet, qui, eu égard à son grade, en réfère à l'empereur. Maximien, apprenant que ses propres officiers partageaient la croyance qu'il haïssait par-dessus tout, est au comble de la colère. Avant même d'entendre Victor, il ordonne de le traîner pieds et poings liés par les rues de Marseille, où la populace païenne lui prodigue les insultes et les coups.

On l'amène ensuite devant le préfet Euticius, qui met tout en œuvre pour le faire abjurer. Soumis à un long interrogatoire, le soldat chrétien répond par une franche apologie de son culte. Alors on le suspend au chevalet, on le torture avec la dernière violence. Un moment il sembla qu'il allait succomber. L'œil fixé vers le Ciel, il suppliait JÉSUS, d'une voix éteinte, d'avoir pitié de lui. Tout à coup la joie illumine son visage, il devient calme, insensible à la douleur. On lui demande la cause d'un tel changement. « J'ai vu, » répond-il, « le CHRIST descendre vers moi ; il m'a dit en me montrant la croix : Sois fort. Je suis celui qui souffre dans les saints et qui les couronne après la lutte. » A cette scène, les spectateurs se troublent. Trois soldats, Longin, Alexandre et Félicien, sont convertis et versent leur sang pour la foi.

Le procès de Victor dura plusieurs jours, et les débats furent entremêlés de violences. L'empereur intervint, sans obtenir autre chose qu'une confession plus éclatante. Pour en finir, il fait apporter un autel et commande au martyr de brûler de l'encens à Jupiter. Victor indigné approche de l'idole et d'un coup de pied la renverse. Transporté de fureur, le tyran fait couper ce pied qui vient d'outrager le plus grand dieu de l'empire, et il ordonne de jeter le profanateur sous une meule de moulin. On avait commencé de « moudre le froment d'élection »,

disent les Actes, lorsque la machine se brisa. Le martyr avait les os tout broyés, mais il respirait encore. Maximien, pour achever sa vengeance, lui fit couper la tête (21 juillet 303).

RÉFLEXION MORALE. — Chose étrange ! nous admirons le courage des martyrs sans voir que nous condamnons ainsi notre lâcheté : la foi servira-t-elle à ceux qui n'en auront pas les œuvres ?

22 Juillet. — Ste MARIE-MADELEINE. Ier siècle.

JÉSUS dînait chez un pharisien, nommé Simon. « Pendant le festin, une femme entra dans la salle, portant un vase d'albâtre qui contenait un liqueur odoriférante. Elle se nommait Madeleine ; elle était pécheresse, et toute la ville connaissait ses scandales. A la vue des convives, elle se prosterna derrière JÉSUS, lui baisa les pieds en pleurant, y versa ses parfums mêlés de ses larmes, et les essuya de ses cheveux.

» Le maître de la maison, voyant l'action de Madeleine, s'étonna que JÉSUS la souffrît. Il pensait en son esprit : S'il était prophète, il saurait qui est cette femme et qu'elle est pécheresse !

» JÉSUS voulut montrer au pharisien qu'il savait mieux que lui quelle était cette femme, et ne le connaissait pas moins lui-même : « Simon, » dit-il, « j'ai quelque chose à te dire. Un créancier avait deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante, et comme ni l'un ni l'autre n'avaient de quoi le payer, il leur remit à l'un et à l'autre ce qu'ils lui devaient. Des deux, lequel l'aima davantage ? » — « Suivant moi, » répondit Simon, « c'est celui à qui il a le plus remis. » — « Tu juges bien, » reprit JÉSUS.

» Alors, se tournant vers la pécheresse, mais continuant de parler au pharisien : « Tu vois cette femme ? je suis venu dans ta maison, et tu n'as point préparé d'eau pour me laver les pieds : cette femme les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné le baiser : elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as point répandu d'huile sur ma tête : elle a répandu sur mes pieds son parfum. C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de péchés lui seront pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui l'on remet moins aime moins. »

» Le parfum de Madeleine a rempli la terre et les siècles. Accepté par JÉSUS, il est devenu l'odeur même du CHRIST, l'odeur de la clémence infinie qui attire à la vie éternelle. Madeleine est la première pénitente du Sauveur. Elle le reconnut vraiment Sauveur, dans le sens qu'il devait « sauver son peuple de leurs péchés. » Elle lui demanda la vraie guérison, celle des plaies mortelles de l'âme ; elle fit la vraie satisfaction, celle des larmes ; elle paya le vrai tribut, celui de l'amour. JÉSUS lui décerne une gloire qu'il n'a donnée à nul autre : « Elle a beaucoup aimé. » Cette parole est de celles qui n'avaient pas encore été prononcées

dans le monde, et le monde n'avait rien imaginé qui en approchât ; elle est restée, dans le monde, plus puissante sur les cœurs que toutes les lumières de la raison, tous les livres de la morale et toutes les contraintes de la loi.

» JÉSUS donc dit à la grande pécheresse, désormais la grande pénitente : « Tes péchés te sont remis. » Les pharisiens murmurèrent, comme ils avaient fait à Capharnaüm en entendant le même langage. « Qui est celui-ci, » se dirent-ils, « qui remet même les péchés ? » Le monde, en pareil cas, ou ne permet point que l'on condamne, ou ne permet point que l'on pardonne. Il n'a qu'une infâme indulgence ou une implacable rigueur. DIEU voit le repentir, pardonne et purifie.

» Sans répondre davantage aux pharisiens, JÉSUS dit à Madeleine : « Ta foi t'a sauvée ; vas en paix. » Il n'ajoute point ce qu'il dit au paralytique, ce qu'il dira plus tard à la femme adultère : « Ne péchez plus. » Elle aime, il n'a plus rien à lui dire.

» Cette pécheresse est la même que Madeleine de laquelle il est ailleurs écrit que Notre-Seigneur l'avait délivrée de sept démons, la même aussi que Marie-Madeleine, sœur de Lazare et de Marthe, de qui JÉSUS dira qu'elle a choisi la meilleure part. Elle sera au Calvaire à côté de Marie et de Jean, les deux vases très purs de la sainte virginité ; elle y sera comme la réalité des promesses d'immense miséricorde dont Thamar et Rahab, aïeules du Messie, étaient la figure. Ressuscitée de la grâce, elle aura encore la gloire d'être la première entre les disciples qui verra JÉSUS victorieux sortir du tombeau. Et l'Église, instruite et conduite par l'Esprit-Saint, chante, à la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, l'évangile où il est rapporté que Marie, assise aux pieds du Seigneur, restait à l'écouter. Telle est cette femme, type touchant et sublime entre tant d'autres que JÉSUS a créés et donnés pour jamais à la terre, en pétrissant de ses mains et de son sang la fange de l'humanité. »

La scène de l'Évangile qui inspira cette belle page à Louis Veuillot, n'est pas la seule qui nous révèle le cœur de Madeleine. Entre toutes, celle de la première apparition de JÉSUS glorieux doit trouver ici sa place. Le surlendemain de la mort du Sauveur, Marie-Madeleine se rend avant le jour au sépulcre. Elle voit la pierre tombale écartée. En toute hâte elle va prévenir Simon-Pierre et l'autre disciple que JÉSUS aimait : « On a enlevé le Seigneur de son tombeau, » leur dit-elle, « et nous ne savons où on l'a placé. » Les deux disciples courent au Calvaire, constatent le fait et se retirent. Madeleine, revenue au tombeau, ne pouvait se résoudre à le quitter. Elle se tenait à l'entrée, fondant en larmes. Dans sa douleur, elle se penche pour regarder dans l'intérieur du sépulcre. Elle voit alors deux anges vêtus de blanc, assis à la place qu'avait occupée le corps, l'un à la tête et l'autre aux pieds. « Femme, » lui disent-ils, « pourquoi pleurez-vous ? » — « C'est qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Puis elle se retourne, et derrière elle, mais sans se rendre compte que ce fût lui, elle aperçoit JÉSUS qui se tenait debout. « Femme, » lui demande-t-il, « pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle suppose que c'est le jardinier. « Seigneur, » répond-elle, « si c'est vous qui l'avez enlevé d'ici, dites-moi où vous l'avez déposé, afin que je l'emporte. »

La voix de JÉSUS prononce alors ce mot : « Marie ! » Elle, le reconnaissant soudain, se précipite vers lui et s'écrie : « Mon bon Maître ! » — « Ne me touche pas, » lui dit JÉSUS ; « je ne monte pas encore vers mon Père. Va trouver mes frères et dis-leur que je monterai bientôt vers mon Père et votre Père, vers mon DIEU et votre DIEU. »

Marie-Madeleine revint donc trouver les disciples : « J'ai vu le Seigneur ! » s'écria-t-elle. « Voilà les paroles qu'il m'a dites. »

Sainte Marie-Madeleine au sépulcre.

Avant de remonter au ciel, Notre-Seigneur voulut revoir Béthanie, la maison où il avait souvent reçu les devoirs de l'hospitalité. Lorsqu'il en sortit pour son ascension, Marthe et Madeleine durent le suivre jusqu'à la montagne des Oliviers, afin de recevoir avec les autres disciples sa dernière bénédiction.

Après le martyre de saint Étienne, la persécution des Juifs fut si violente à Jérusalem, que tous les fidèles en sortirent, excepté les apôtres. Madeleine alla passer quelque temps en Galilée. L'orage passé, elle retourna dans la ville sainte. L'an 45, les Juifs se saisirent de Madeleine, de son frère Lazare le ressuscité, de

Marthe sa sœur et les embarquèrent, dans le dessein de les faire périr, sur un vaisseau dépouillé de tous ses agrès. Saint Maximin, l'un des soixante-douze disciples du Sauveur, Sydoine, que l'on croit être l'aveugle-né de l'évangile, et plusieurs autres, partagèrent leur sort. Jamais vaisseau ne fit plus heureuse navigation. Il vint aborder à Marseille. Un si grand miracle toucha les habitants de cette ville. Les exilés furent reçus avec honneur, et ils plantèrent dans toute la Provence le drapeau de JÉSUS-CHRIST. Saint Maximin fut évêque d'Aix, et saint Lazare de Marseille ; Marthe assembla dans Tarascon une communauté de vierges, dont elle fut la mère ; Madeleine, l'amante de la contemplation, se retira dans la solitude. On montre dans l'église Saint-Victor de Marseille une grotte où l'on dit qu'elle passait les nuits en prière ; on assure qu'aux *Aigualades*, à deux milles de la ville, une autre grotte fut sa première retraite. Ces lieux n'étaient pas assez solitaires : Madeleine les abandonna pour une haute montagne, absolument déserte, entre Toulon, Aix et Marseille. Là, elle fit sa demeure d'une caverne, *la Sainte-Baume*, au milieu d'un roc escarpé. Elle y vécut environ trente ans, n'ayant pour nourriture que l'amour de son DIEU, pour breuvage que les larmes de la pénitence.

Le temps de sa mort approchait. Les anges, qui la visitaient chaque jour, la transportèrent à Aix dans l'oratoire de saint Maximin. Toute baignée des larmes que lui tiraient la joie et l'amour, elle demande au bienheureux évêque le corps adorable de son JÉSUS, puis elle expire dans l'oratoire même, en présence du pontife et de son clergé.

Pendant la Révolution, l'église bâtie à la Sainte-Baume fut détruite ; un sacristain sauva le chef de la sainte, où restait encore de la chair à l'endroit touché par Notre-Seigneur le jour de sa résurrection, lorsqu'il dit à la sainte : *Noli me tangere.*

Pendant les Cent-jours, le maréchal Brune avait de nouveau profané la Sainte-Baume : on vit une punition de DIEU dans la mort qu'il eut bientôt à subir de la fureur populaire ; son cadavre fut jeté dans le Rhône.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Ames tendres qui avez imité Madeleine dans ses faiblesses, transformez comme elle votre amour, et il vous transformera.

23 Juillet. — S. APOLLINAIRE, évêque et martyr. 79.

APOLLINAIRE, un des disciples du Sauveur, suivit S. Pierre à Antioche, puis à Rome, d'où le prince des apôtres l'envoya prêcher l'Évangile à Ravenne. Avant d'entrer dans cette ville, Apollinaire ouvrit les yeux d'un jeune aveugle et convertit toute sa famille. Ce prodige lui amena un officier, qui le supplia en larmes d'avoir pitié de sa femme, malade à l'extrémité. L'homme de DIEU le suivit, marqua l'agonisante du signe de la croix, et elle se trouva guérie. Ce fut encore toute une famille de gagnée à la foi du CHRIST. Ces merveilles rendirent féconds les travaux du missionnaire ; le nombre des

croyants fut bientôt considérable, et les prêtres des idoles, irrités, dénoncèrent le puissant ennemi de leurs dieux au gouverneur Saturnin, qui le manda près de lui. « Qui es-tu ? » lui dit-il, « et que viens-tu faire dans cette ville ? » — « Je suis chrétien, » répond l'évêque, « et j'annonce le CHRIST, Fils de DIEU. » — « Ne connais-tu pas le grand Jupiter ? » — « Quel Jupiter ? » demande l'accusé ; « non, je ne le connais vraiment pas. » — « Viens, je te le ferai connaître. » Et le juge conduit Apollinaire au temple de l'idole. « Toutes ces richesses seraient mieux dans les mains des pauvres que devant l'image des démons ! » L'apôtre n'eut pas plus tôt formulé cette réflexion que les païens se jetèrent sur lui et le traînèrent hors de la ville en l'accablant de coups.

Il guérit de ses blessures et put bientôt reprendre le cours de son ministère. Un noble de la ville de Classe était devenu muet : l'évangéliste lui rendit la parole. Ce prodige éclaira plus de cinq cents adorateurs de Jupiter. Les païens, furieux, remuèrent de nouveau, et chassèrent le zélé convertisseur. Il se retira hors de la ville dans une maisonnette, où il continua quelque temps son ministère. Puis, laissant au prêtre Calocère, son disciple, le soin de l'Église de Ravenne, il se mit à parcourir la province d'Émilie.

A son retour, il ressuscite la fille du gouverneur Rufus, qui devient une chrétienne fervente, et les conversions redoublent. L'empereur, qui en est bientôt avisé, destitue Rufus. Le barbare Messalin lui succède, et, pour bien débuter, livre le saint pontife à des soldats qui lui déchirent le corps à coups de fouet, lui meurtrissent les mâchoires à coups de pierre et le jettent dans un noir cachot. Le gouverneur l'en retire pour l'exiler. Un naufrage fait aborder l'apôtre à l'autre rive de l'Adriatique. Comme il parcourait la Mésie et la Thrace, un jour qu'il se trouvait dans une ville où l'on adorait Sérapis, l'oracle de ce DIEU devient muet. Les infidèles vengent leur idole en chassant à coups de bâton l'homme de DIEU.

La Providence le ramène une troisième fois à Ravenne. Il vit longtemps au milieu de cette Église naissante, trouve même un protecteur, dans les moments critiques, en la personne du juge de la cité, dont il a guéri le fils né aveugle. Cependant les intrigues des prêtres païens finissent par triompher. Apollinaire s'échappe de la prison, mais ses ennemis le poursuivent, le laissent pour mort à la porte de la ville, et sept jours après le vaillant athlète va recevoir dans le ciel la récompense du bon combat.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Souvent les adorateurs des faux dieux se convertissaient à la vue d'un seul miracle ; et nous, qui bénéficions par l'histoire de toutes les merveilles du christianisme, nous chancelons dans la foi ! Disons donc à DIEU comme les apôtres : Seigneur, affermissez nos croyances.

24 Juillet. — Ste CHRISTINE, vierge et martyre. Commencement du IVe siècle.

URBAIN, gouverneur d'une ville située sur les bords du lac de Bolsena, persécutait les chrétiens. La petite Christine, sa fille, voulut savoir ce qu'on reprochait à ces hommes dont le courage, la constance et la joie dans les tourments contrastaient avec la conduite des autres criminels. Elle apprit que les disciples du CHRIST n'adoraient qu'un seul DIEU, et sacrifiaient à leur foi la vie présente, dans l'espoir d'une récompense éternelle après leur mort. Elle ressentit alors dans son cœur un vif désir de partager leur croyance et leurs supplices. Cette enfant de neuf ans se fit instruire en secret, reçut le baptême, et alla briser les idoles d'or et d'argent de son père. Urbain, furieux, résolut de châtier cette audace sacrilège. Il fait venir sa fille devant lui : « Je ne puis croire, » lui dit-il en dissimulant sa colère, « que tu sois l'auteur du crime dont tu es accusée ; ce n'est pas toi, j'espère, qui as mis nos dieux en pièces. » — « Plaisants dieux, » répond Christine, « que la main d'une enfant peut mettre en morceaux. Mais vraiment, père, adorez-vous de pareilles idoles ? » A ces mots, le gouverneur envoie chercher des bourreaux, et leur commande de déchirer sa fille à coups de fouets. L'innocente victime lève les yeux au ciel et supporte cette sauvage correction sans donner le moindre signe de douleur. Chargée de chaînes, jetée dans un noir cachot, elle y reçoit les consolations du DIEU des martyrs et demeure inébranlable devant les instances de tous ses parents. Urbain, exaspéré, fait attacher la fillette à une roue qui tourne sur un brasier. Son petit corps, arrosé d'huile, aurait dû rôtir ; mais, prodige étonnant ! il n'éprouve même pas l'ardeur du feu. Honteux de céder à une enfant, le père barbare la fait reconduire en prison : un ange la visite et la console. Le jour suivant, on trouve Urbain étouffé dans son lit par les transports de la colère.

Dion, qui remplaça ce monstre dénaturé, ne fut pas moins cruel envers la jeune victime. Sur son ordre, on prépare un berceau de fer, on y verse de l'huile bouillante, on y étend Christine. Elle, munie du signe de la croix, s'y trouve comme dans un bain délicieux. « Douce couchette ! » s'écrie-t-elle ; « il y a un an que je suis née à la grâce : DIEU me traite en enfant chérie ! » Les bourreaux, ébranlés, tombent à genoux, proclament véritable la religion de Christine et demandent le baptême.

La martyre avait retrouvé la liberté. Un nouveau gouverneur, nommé Julien, qui voyait avec dépit les nombreuses conversions au christianisme, la fit arrêter. « Sacrifie, » lui dit-il sans détour, « ou tu mourras. » — « Au vrai DIEU, oui ; mais point à vos démons, » répond l'enfant. Le despote ordonne aussitôt de l'enfermer dans un cachot rempli de vipères ; mais les reptiles ne touchent point à celle que les flammes et l'huile bouillante avaient respectée. Las de tant de prodiges, le gouverneur commande d'attacher Christine à un poteau et de la percer

à coups de flèches. Elle expira dans ce supplice le 24 juillet, sous le règne de Dioclétien.

Réflexion morale. — La grâce est si puissante, que par elle les enfants eux-mêmes peuvent triompher du démon, de la chair et du monde. N'alléguons pas notre jeunesse comme une excuse de nos égarements.

25 Juillet. — S. JACQUES le MAJEUR, apôtre. 44.

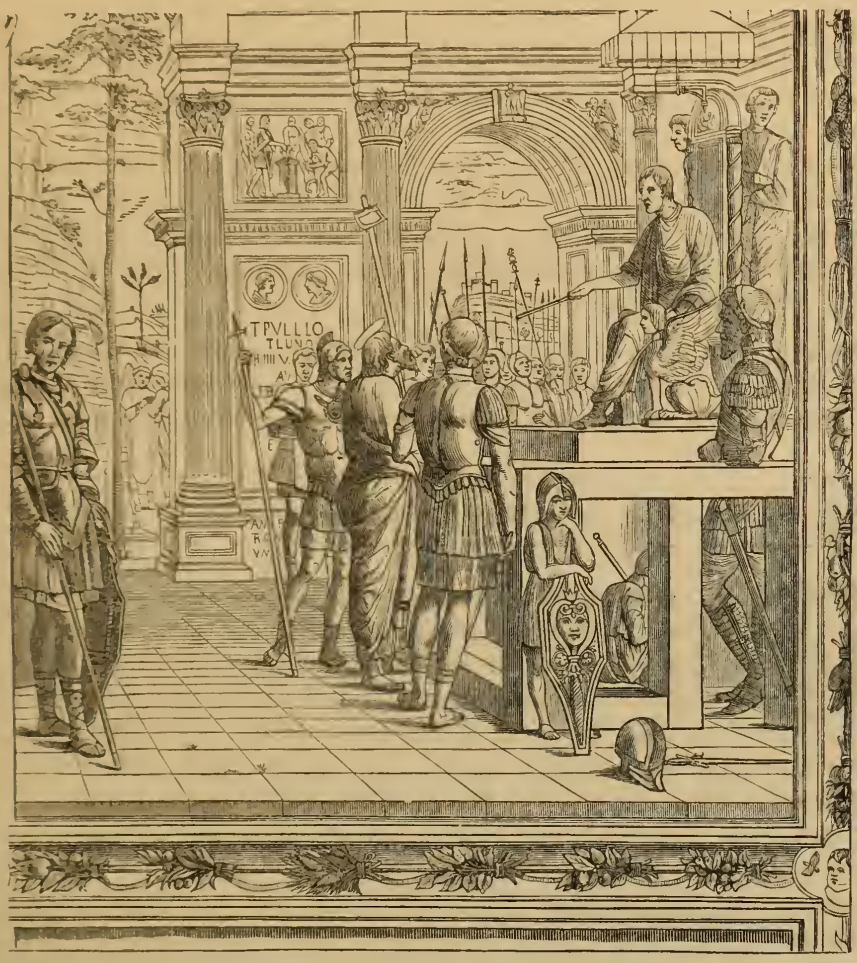
Jacques, surnommé *le Majeur* pour le distinguer du cousin de Jésus, était fils de Zébédée et de Salomé. Il naquit à Bethsaïde, en Galilée, environ douze ans avant l'ère chrétienne, et se fit disciple du Sauveur en même temps que Jean son frère, le futur évangéliste. Assis dans une barque avec leur père, ils raccommodaient leurs filets. Jésus les appela : aussitôt ils ramenèrent la barque au rivage, laissèrent Zébédée avec les serviteurs qu'il tenait à ses gages, et, abandonnant leurs filets, ils suivirent Jésus (1). Dans la suite, ils eurent le privilège d'être témoins de la transfiguration de Notre-Seigneur au Thabor et de son agonie au jardin des Oliviers. Le divin Maître les appelait *Boanerges, enfants du tonnerre*, parce que leur foi, leur prédication, devaient avoir l'impétuosité de la foudre. Le courage leur manqua, comme aux autres, lorsque le Fils de Dieu fut livré aux Juifs, et ils retournèrent à leurs filets ; mais le miracle de la résurrection ranima leur confiance, et la descente du Saint-Esprit les transforma en des hommes nouveaux. Jacques se fit d'abord le propagateur de l'Évangile parmi ses compatriotes : il sortit de Jérusalem pour aller prêcher les Juifs de la dispersion. Puis il se rendit en Espagne, dont il fut le premier apôtre.

Cependant la semence de la foi parmi les Celtibères produisait peu de fruits. Alors, disent les traditions espagnoles, la Sainte Vierge, encore vivante, apparut à Jacques pour le consoler et l'animer à poursuivre son œuvre d'évangélisation. Une nuit qu'il priait avec ses amis sur le bord de l'Èbre, près de Saragosse, il entendit les anges qui saluaient leur Reine : *Ave Maria, gratia plena*, répétaient-ils alternativement. Et il aperçut au milieu de leur phalange céleste la Mère de Dieu sur une colonne de marbre blanc. Elle lui fit entendre sa douce voix, lui promit sa protection, et lui ordonna de bâtir en ce lieu, et sous son vocable, un oratoire qui serait pour les habitants du pays le gage réciproque de son amour et de leur piété. L'apôtre éleva donc une chapelle en l'honneur de Marie : c'est la célèbre église de *Notre-Dame del Pilar* ou *du Pilier*, où l'on voit encore aujourd'hui la colonne de l'apparition, surmontée d'une image de la Vierge, devant laquelle brûlent jour et nuit près de cent lampes d'argent.

S. Jacques retourna plus tard à Jérusalem, et les Actes nous apprennent qu'Hérode le fit mourir par le glaive (2). L'histoire ecclésiastique ajoute que les Juifs

1. Matth. IV, 21.
2. XII, 1 et 2.

sollicitèrent deux insignes magiciens, Hermogène et Philète, de le faire périr. Philète le premier attaqua l'apôtre, mais les miracles du saint furent plus forts que les sortilèges, et Philète, touché de la grâce, se convertit. Pour le punir, son maître Hermogène l'enchanta si bien qu'il ne pouvait plus se mouvoir. S. Jacques le délivra. Hermogène eut beau invoquer les démons contre l'apôtre et son néophyte,



Saint Jacques jugé et condamné. (D'après le tableau de Mantegna, Padoue, Tremitani.)

loin de l'écouter, ils l'enchaînèrent lui-même, et le conduisirent pieds et poings liés devant le ministre de JÉSUS-CHRIST, qui eut la joie de le gagner à DIEU.

Le premier artifice des Juifs retournait ainsi sur eux. Ils chargèrent alors deux capitaines de la garnison romaine, Lysias et Théocrite, de s'emparer de l'apôtre, à la faveur d'une sédition populaire qu'ils devaient exciter eux-mêmes.

Un jour que le saint prédicateur démontrait publiquement par le témoignage des Écritures la mission divine de JÉSUS-CHRIST, un tumulte projeté d'avance s'élève dans l'assemblée. Josias, de la secte des pharisiens, se jette sur S. Jacques et lui passe une corde au cou ; en même temps les soldats s'emparent de l'apôtre et le traînent devant Hérode-Agrippa, qui le condamne à perdre la tête. Celui qui l'avait arrêté, Josias, témoin de l'héroïsme de sa victime, se déclare lui-même chrétien, et un jugement sommaire le condamne à payer, lui aussi, de sa tête la foi du CHRIST. Durant le trajet, le Juif converti supplie l'apôtre de lui donner un gage de pardon. Celui-ci s'arrête un instant : « La paix soit avec toi, » lui dit-il, et il l'embrasse. Reprenant ensuite leur route, ils arrivent au lieu du supplice et tombent martyrs sous le glaive du soldat (44).

Le corps du bienheureux fut enseveli à Jérusalem. Plus tard, les disciples qu'il avait amenés d'Espagne emportèrent les précieux restes de leur père, qui furent déposés dans un sépulcre de marbre, à Iria-Flavia (el Padron). Au commencement du IXe siècle, on les transporta à Compostelle (Santiago), où leur vénération amène en foule des pèlerins du monde entier.

RÉFLEXION MORALE. — Si nous avions la foi vive, nous réduirions à néant tous les efforts du malin esprit et de ses suppôts. « Pas un démon, » dit S. Athanase d'Alexandrie, « qui ne tremble en entendant prononcer le nom de JÉSUS. »

26 Juillet. — Ste ANNE, mère de la sainte Vierge.

L'AN 55 avant JÉSUS-CHRIST, sous la domination impie des Romains, dit Vincent de Beauvais, deux époux vivaient selon le cœur de DIEU dans la petite ville de Bethléem, au doux pays de Judée. Ils se nommaient Stolan et Emérentiane. L'innocence de leur vie rappelait les temps heureux des patriarches, dont ils étaient les enfants : ils attendaient avec les Hébreux fidèles l'accomplissement des prophéties qui annonçaient un Sauveur. Le ciel bénit leur union et leur donna une fille qu'ils nommèrent Anne.

La jeunesse de cette enfant fut pieuse comme sa vie entière. Elle reçut les leçons et les exemples de la vertu. Les mères en Israël la montraient à leurs filles en leur souhaitant de lui ressembler. La beauté de son âme se reflétait sur son visage noble et pur. Les jeunes hommes de sa tribu se disputèrent l'honneur de mériter une telle épouse. Sa modestie toucha le cœur de Joachim. Il habitait Nazareth et descendait de l'antique famille de David. Le ciel exauça ses vœux ; la main de la pieuse Anne lui fut promise.

Quelques mois après, le grand prêtre Issachar bénit cette alliance fortunée. La fille de Stolan, rayonnante de joie et de pudeur, s'avance vers le pontife. Les verrières du moyen-âge lui donnent un costume d'une splendeur royale. Son front pur, ses yeux modestes, la ravissante expression de ses traits, semblent réaliser l'idéal de la beauté. Le groupe brillant de ses compagnes fait ressortir davantage

les grâces de l'heureuse fiancée. En face, Joachim est entouré de jeunes gens de sa tribu ; il reçoit la main de son épouse. La figure du saint vieillard qui préside cette cérémonie ressemble à celle des patriarches de l'ancienne loi : tels devaient être Abraham unissant Isaac à la douce Rébecca, ou Raguel accordant sa fille au jeune Tobie.

La vie des deux époux fut simple, pleine de justice et de piété. Ils avaient promis de consacrer leurs fils au Seigneur ; mais pendant de longues années le Ciel sembla rester sourd à leurs vœux, et dès lors ils adoptèrent tous les malheureux pour leurs enfants.

DIEU récompensa leur charité. Un jour Anne, plongée dans la tristesse, inconsolable de n'avoir point d'enfant, priait dans le Temple avec une grande ferveur, suppliant DIEU, comme toutes les femmes d'Israël, de lui accorder l'espérance de voir naître de sa race le Sauveur de son peuple. Elle se souvint qu'Anne, femme d'Elcana et mère de Samuel, se trouvant dans une pareille affliction, avait prié DIEU avec tant de confiance et d'ardeur qu'elle avait été exaucée. Animée du même esprit, sainte Anne supplie ardemment le Seigneur de daigner regarder d'un œil favorable l'affliction extrême de sa servante et d'en avoir pitié, lui promettant que, s'il lui faisait la grâce de lui donner un enfant, elle le lui consacrerait à l'instant et le destinerait au service du Temple.

DIEU exauça une prière qu'il avait lui-même inspirée, et bientôt Anne devint la mère de la Très Sainte Vierge. Tout le Ciel fut dans la joie et dans l'admiration en voyant paraître sur la terre cette bienheureuse créature conçue sans péché, qui devait être la Mère du Fils de DIEU !

Il est aisé de comprendre quels furent les soins, les empressements, et quelle fut la tendresse de sainte Anne pour sa chère fille. Il fallut bientôt s'en séparer cependant pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de consacrer à DIEU dans le Temple l'enfant qu'il lui donnerait.

Marie n'avait que trois ans lorsque sainte Anne la conduisit au Temple, et la laissa au milieu des jeunes filles de son âge élevées à l'ombre du sanctuaire. Lorsque cette vierge très pure en sortit, dix ans plus tard, ses vénérables parents avaient quitté ce monde pour aller reposer dans le sein de DIEU (1).

Le corps de sainte Anne, inhumé d'abord à Bethléem dans le tombeau de ses ancêtres, fut transféré depuis par les premiers chrétiens dans le sépulcre de Notre-Dame. Vers l'an 97, saint Auspice, disciple du pape saint Clément, apporta ces précieuses reliques en Provence, et les déposa dans une grotte profonde, sous l'église d'Apt, où elles furent découvertes, huit siècles après, en présence de l'empereur Charlemagne. De nos jours, elles reposent dans une chapelle de cette antique cathédrale. Narbonne, la Visitation de Chartres, et quelques autres sanctuaires de France possèdent des ossements de la vénérable aïeule de JÉSUS-CHRIST. A Rome, l'église de la Conception garde son anneau.

1. V. Darras, *la légende de N.-D.*

Tout le monde sait qu'un fameux pèlerinage en l'honneur de sainte Anne existe près de la petite ville d'Auray, en Bretagne.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Marie, la Vierge pleine de grâce et immaculée, la Reine du ciel et la Mère de DIEU, fut le fruit inestimable des aumônes de sainte Anne. Voulons-nous obtenir du Seigneur quelque grâce particulière ? Appuyons notre demande sur des charités.

27 Juillet. — S. PANTALÉON, martyr. 305.

RIVÉ dès l'enfance de sa pieuse mère Eubula, Pantaléon ne reçut de son père Eustorgius, un des plus riches citoyens de Nicomédie, qu'une éducation païenne. Il étudia la médecine, et l'empereur Maximien Galère, charmé de sa réputation et de ses qualités, l'admit à sa cour. Il semblerait qu'un tel milieu ne dût point amener au christianisme, cependant il conduira notre païen au martyre. Hermolaüs fut le canal de la grâce pour cette âme prédestinée. Le prêtre, qui estimait le jeune médecin, éclaira son esprit de la divine lumière ; DIEU pénétra dans son cœur : Pantaléon reçut le baptême.

La première pensée du néophyte fut le salut de son père. Œuvre difficile assurément, mais point impossible avec le secours d'en haut. La prière, la douceur, l'insinuation, furent les armes qu'il employa ; un miracle détermina le triomphe. Un jour qu'on lui avait conduit un aveugle, il offre au malheureux infirme de lui rendre la vue, s'il promet d'embrasser la foi. L'aveugle accepte, guérit et se fait baptiser. Eustorgius, témoin du prodige, abandonne lui aussi le culte des idoles.

De ce jour, Pantaléon devient un apôtre. A la mort de son père, il dépense en bonnes œuvres son riche patrimoine et se contente pour vivre de sa profession. Encore l'exerce-t-il moins pour guérir les corps que pour gagner des âmes à JÉSUS-CHIST. Son zèle industrieux accrut considérablement le nombre des chrétiens de Nicomédie.

Des collègues jaloux prirent cette occasion de se débarrasser d'un rival qui gênait leurs intérêts : ils le dénoncèrent à l'empereur comme chrétien. Surpris de découvrir à la cour même un ennemi des dieux, Galère manda Pantaléon. Loin de dissimuler sa foi, le courageux disciple de JÉSUS-CHRIST démontra au prince la vanité des idoles, demeura ferme devant les menaces, accueillit sans broncher l'arrêt de sa condamnation. Conduit sur la place publique, on lui déchira le corps avec des ongles de fer, on brûla ses plaies avec des torches ardentes, on le jeta dans une chaudière de plomb fondu. Le CHRIST, qui s'était montré au martyr, l'avait rendu comme insensible à tous les tourments ; aucun ne put lui arracher la vie.

L'empereur voulut savoir qui avait converti son médecin. Hermolaüs, le coupable, fut arrêté. Maximien avait l'espoir que l'apostasie du prêtre entraînerait celle du disciple ; mais le vieillard sourit aux menaces comme aux promesses de

l'empereur, et une apparition du divin Maître à son fidèle ministre fit trembler la salle de l'audience jusque dans ses fondements. « C'est une marque de l'indignation de nos dieux ! » s'écrie le tyran. — « Que diriez-vous alors, » lui répond Hermolaüs, « si vos dieux tombaient eux-mêmes par terre ? » A peine achevait-il ces paroles qu'un officier, fendant la presse, donnait avis à l'empereur que la plupart des temples étaient renversés.

Il était temps d'en finir avec un ennemi si redoutable aux divinités païennes : le saint vieillard eut la tête tranchée.

Peu de temps après, le même supplice mit dans la main de Pantaléon les palmes du martyre (305).

RÉFLEXION MORALE. — Pour sauver une âme, DIEU donne à saint Pantaléon le pouvoir d'opérer des miracles, mais il se refuse à lui-même celui de violenter notre liberté : « Celui qui nous a faits sans nous, » dit saint Augustin, « ne nous sauvera pas sans nous. » Soyons dociles à la grâce ; à cette condition seulement nous mériterons le ciel.

28 Juillet. — S. INNOCENT, pape. 417.

INNOCENT, natif d'Albano, près de Rome, monta sur le trône pontifical en 401, à l'âge de quarante-deux ans. Par la noble attitude qu'il sut prendre dans les graves affaires de cette époque tourmentée, il tient un bon rang parmi les plus illustres pontifes des premiers siècles. Le gouvernement de l'Église présentait alors de grandes difficultés. L'Italie, l'Espagne, les Gaules, étaient sillonnées par la flamme de l'incendie et inondées par des torrents de sang ; l'hérésie pélagienne troublait l'Afrique proconsulaire ; les donatistes s'agitaient à Rome ; l'injustice et la haine persécutaient S. Chrysostome en Orient, sous le règne d'Arcade, ou plutôt d'Eudoxie et des eunuques. Innocent dilate sa charité au niveau des désolations : il fait des collectes pour secourir les souffrances et les misères qui existaient dans une proportion effrayante ; il donne à Honorius, qui tenait d'une main faible les rênes de l'empire, les conseils les plus prudents pour ménager les Goths, prêts à envahir l'Italie ; il éteint la querelle religieuse de l'Espagne en rappelant ses évêques à la concorde et à l'observation des règles canoniques ; il prend parti pour le saint patriarche de Constantinople, accueille son appel, et casse l'inique sentence rendue contre lui dans le conciliabule du Chêne ; il chasse de Rome les donatistes, condamne les novatiens, et porte les premiers coups à l'hérésie de Pélage, en expliquant la saine doctrine sur la nécessité de la grâce : ce qui fait dire à S. Augustin : « Frères, nous avons entre les mains la sentence du siège apostolique. La cause est finie, plaise à DIEU que l'erreur le soit de même ! »

Malheureusement les sages avis du pontife ne furent pas toujours écoutés. Ses démarches pacifiques auprès d'Honorius n'ayant pu aboutir à une entente entre ce prince et Alaric, la reine des nations tomba aux mains des barbares. La nuit

du 24 août 410, les Goths entrèrent dans Rome par la porte Salaria et mirent le feu à tout le quartier environnant. Le premier édifice ravagé par les flammes fut la maison de Salluste. A la lueur de l'incendie, les Romains apprirent qu'ils étaient la proie des guerriers d'Alaric. Le massacre et le pillage commencèrent ; ils durèrent trois jours. Il y eut d'indescriptibles horreurs et des actes de vertu héroïque. « Un chef des Goths, » écrit Sozomène, « saisit une femme chrétienne dont l'éclatante beauté avait séduit ce cœur farouche. Il ne put vaincre sa résistance. Tirant alors son glaive, il lui effleura la gorge, qui se teignit de sang. La chrétienne, s'agenouillant, lui dit : Frappez, vous ferez une martyre ! » Le nombre des victimes fut immense, et les bagages de l'armée furent remplis du plus précieux butin. Les coups des soldats frappèrent surtout les grands de Rome, et l'on vit alors, par un renversement étrange, ces fiers enfants de la maîtresse du monde, chassés de leurs palais, porter de province en province le spectacle de leur misère. Jérôme recueillit à Bethléem plusieurs de ces fugitifs, et suspendit même ses grands travaux bibliques pour soulager leur infortune. S. Augustin, à Hippone, déploya la même sollicitude en faveur des Romains expatriés.

Le pape, qui était à Ravenne auprès d'Honorius, s'empressa de venir consoler son peuple et poursuivre ses travaux apostoliques. Le monde avait les yeux tournés vers lui ; on recourait de toutes parts à ses lumières, et, comme il dit lui-même, « il était occupé sans relâche à répondre aux consultations qu'on lui envoyait de tous les points de l'univers sur les questions de foi et de discipline ecclésiastique. »

Les soins incessants de toutes les églises ne lui firent point oublier sa propre sanctification, et lorsque la mort vint le frapper, elle le trouva prêt. L'âme du bienheureux pontife s'envola vers DIEU le 28 juillet 417.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les plus graves sollicitudes ne nous autorisent point à différer l'œuvre de notre salut. DIEU ne promet à personne les jours de repos que nous rêvons tous pour nous préparer dans le calme au terrible passage du temps à l'éternité.

29 Juillet. — Ste MARTHE, vierge. Ier siècle.

L'ÉPOQUE de la naissance du Sauveur, la noble épouse de Théophile, Eucharis, mettait au monde sa fille Marthe dans le château de Béthanie. La pauvre enfant perdit son père avant d'avoir pu lui sourire. Sa mère, qui, d'un second et court mariage, avait eu Lazare et Marie-Madeleine, laissa bientôt trois orphelins.

Marthe dut servir de mère aux plus jeunes et gouverner leur opulente maison. Du côté de Lazare, elle avait les plus sensibles consolations. Sur le front de cet enfant reluisaient à la fois la candeur de son âge et la noblesse de sa race. A mesure qu'il grandissait, on voyait se développer en lui les plus généreux instincts. Marie-Madeleine, au contraire, faisait le tourment de sa pieuse sœur. Imagination ardente et capricieuse, âme sensible et légère, cœur pétri d'amour-propre et tourné

vers le plaisir : à ces désolants défauts de caractère, Marie-Madeleine joignait la noblesse, la fortune, la beauté. Les conseils de Marthe auraient pu la sauver : elle les regarda comme d'insipides doléances, faites pour éteindre tout le charme de la vie, propres seulement à l'étouffer comme sous un voile funèbre, et à la réduire tout entière à l'état d'une mort anticipée. La jeune châtelaine de Magdala finit par secouer le joug de la morale, pour devenir *la pécheresse*, *peccatrix*, *possédée de sept démons*, dit l'Évangile.

Marthe n'ignore pas ce que l'on raconte de JÉSUS de Nazareth. Elle sait que, en ce moment même, il descend de la Galilée vers Jérusalem, qu'il approche de Béthanie. Aussitôt elle quitte sa demeure en compagnie de Marcelle, une de ses servantes. Elle aperçoit JÉSUS de loin : déjà l'émotion gagne son cœur. Elle approche, elle écoute ; chacune des paroles du Sauveur est pour elle une révélation. Tout à coup, du milieu de cette foule ravie et silencieuse s'élève un cri d'admiration : *Heureux le sein qui vous a porté, heureux le sein qui vous a nourri !* C'est Marcelle qui adresse au Rédempteur d'Israël l'hommage spontané de sa foi et de son amour. Aussi bien, Marthe n'en doute plus : elle voit de ses yeux le Désiré des nations, celui qui guérit les corps et purifie les âmes ! Alors une pensée lui saisit le cœur : « Oh ! si Madeleine était là !... » Que de larmes en ce moment dans les yeux de Marthe ! Ses vœux, le Cœur adorable du divin Maître les a compris ; il les exaucera, et par sa miséricorde Madeleine sera régénérée.

Voici la pécheresse qui écoute sa sœur. Le récit des merveilles dont Marthe vient d'être témoin la laisse d'abord froide et railleuse. Mais enfin, cédant aux instances réitérées de Marthe, elle se décide à la suivre un jour auprès de JÉSUS. Comment s'opéra la transformation de Madeleine, nul ne saurait le dire. Mais Marthe avait prié, longtemps prié. Or, *la prière persévérante du juste a beaucoup de pouvoir*, dit l'apôtre S. Jacques. A peine Madeleine est-elle en présence du CHRIST, qu'un regard de la divine Bonté pénètre jusqu'aux dernières profondeurs de son âme et y dévore en un instant, par l'énergie de ses brûlantes ardeurs, les flammes impures qui la consumaient. Dès ce moment, la pécheresse n'est plus ; il s'est fait dans tout son être une révolution qui a soudainement détruit tous les goûts, toutes les habitudes mondaines, pour y substituer les merveilles du sacrifice et de l'amour. Et c'est Marthe qui aura devant DIEU le mérite, et devant les hommes l'honneur, d'avoir conduit cette victime volontaire à l'autel de l'immolation.

Il y eut ce jour-là fête au ciel parmi les anges, et fête aussi à Béthanie. Voyez les deux sœurs consacrant, dans les étreintes d'un long et chaste embrassement, la réconciliation si ardemment souhaitée de l'innocence conservée avec l'innocence reconquise ! Et puis, quelle paix, quelle harmonie entre les membres de cette sainte famille, unie désormais par le lien de la vertu et d'une commune affection ! Comme JÉSUS était aimé à Béthanie ! En retour, « JÉSUS, » dit l'évangéliste, « aimait Marthe, sa sœur Marie et Lazare. » Heureux enfants, et fiers, à bon droit, de l'honneur d'une amitié si haute, qui leur valait celui de recevoir souvent le Roi du ciel, et de le voir assis avec eux à la même table !

C'était à Marthe, la maîtresse de la maison, qu'il appartenait d'accueillir l'hôte

divin et de subvenir à ses besoins. Il y venait souvent, à cause du voisinage de Jérusalem. Lorsqu'il s'éloignait, Marthe se plaisait encore à être sa pourvoyeuse. Elle suivait, par le mouvement de son cœur, chacun de ses pas, veillait, avec une auxieuse sollicitude, à ce que rien ne manquât ni au Maître ni aux disciples. « Par là elle se donnait toute la part que son sexe lui permettait dès lors de prendre aux fonctions apostoliques, et méritait aussi d'en avoir une à leur récompense (1). »

Et lorsque, après les travaux évangéliques, JÉSUS revenait chercher le délassement de ses fatigues sous les ombrages de Béthanie, avec quelle expression de contentement on y saluait son retour! L'Évangile, toujours si sobre, ne laisse pas de nous montrer dans une scène touchante, où les plus hauts enseignements se trouvent mêlés à des détails de ménage, Madeleine prêtant l'oreille, avide et silencieuse, aux discours du Sauveur, et Marthe s'absorbant, active et empressée, dans les soins du repas qu'elle veut offrir à son hôte et aux disciples. Marthe, raconte l'auteur sacré, s'arrêta et dit : Seigneur, ne considérez-vous point comme ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle me vienne aider. JÉSUS lui répondit affectueusement : Marthe, Marthe, tu t'embarrasses et te tourmentes de beaucoup de choses ; mais enfin, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point ôtée.

« De tout le discours de JÉSUS, dit un grand écrivain, le Saint-Esprit ne nous a conservé que ce mot, qui exprime la seule chose nécessaire au bonheur présent et éternel de l'âme, la chose sans quoi tout le reste n'est que trouble et tourment, ou joie passagère qui bientôt nous sera ôtée. JÉSUS ne blâme pas l'empressement de Marthe, qui veut le servir ; mais il l'avertit que toute œuvre pour DIEU doit être faite avec calme et humilité ; que c'est surtout par l'amour qu'il se trouve bien servi ; que rien n'est plus opportun que d'écouter JÉSUS-CHRIST et de s'attacher à lui seul. Par ce mot, il relève la vie contemplative au-dessus de la vie active, quelque louable que soit l'action ; car c'est la vie contemplative qui est vraiment féconde pour le ciel, qui produit même ici-bas les grandes œuvres. La contemplation de DIEU fait connaître sa beauté, la beauté allume l'amour, l'amour donne cette ample flamme, ce feu vivant qui est le sacrifice. Tous les saints ont contemplé DIEU, c'est pourquoi ils ont voulu vivre et mourir pour lui (2). »

Cependant Lazare s'était alité. Ses sœurs envoyèrent dire à JÉSUS : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Le Fils de DIEU, sachant ce qui devait arriver, demeura encore deux jours dans le même lieu. Lorsqu'il revint en Judée, *son ami* était mort. Dès que Marthe aperçoit le divin Maître, elle tombe à ses pieds, et entre elle et lui s'établit aussitôt un colloque où se montre, avec la vivacité de sa foi, toute la tendresse de son âme.

« Seigneur, » dit-elle, « si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais maintenant même je sais que DIEU vous accordera tout ce que vous lui deman-

1. P. de Ligny.
2. L. Veuillot, *Vie de N.-S.*

derez. » JÉSUS lui dit : « Ton frère ressuscitera. » — « Je sais, » reprend Marthe, « qu'il ressuscitera au dernier jour. » — « Je suis la résurrection et la vie, » réplique le Sauveur ; « celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Le crois-tu ? » — « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le CHRIST, le Fils du DIEU vivant, qui êtes venu en ce monde. »

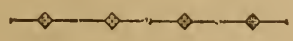
Après ces paroles, Marthe retourna vers sa sœur et lui dit tout bas que le Maître la demandait. Aussitôt Marie alla trouver le Seigneur. Ses hôtes la suivirent, croyant qu'elle allait au sépulcre. Témoins de l'émotion et des larmes de JÉSUS, ils dirent : « Voyez combien il l'aimait ! » JÉSUS, frémissant en lui-même, vint au sépulcre. « Otez la pierre, » commanda-t-il. « Seigneur, » observa Marthe, « il commence à sentir, car c'est le quatrième jour. » — « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, » reprit JÉSUS, « tu verras la gloire de DIEU ? » On ôta la pierre, et JÉSUS, levant les yeux au ciel, dit : « Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours, mais je le dis pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » Alors il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » Et à l'instant même celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, son suaire sur le visage. JÉSUS leur dit : « Déliez-le et le laissez aller. » JÉSUS, dit un saint Père, l'avait appelé par son nom ; sans quoi tous les morts, entendant la voix du Fils de DIEU, seraient sortis de leurs tombeaux !

Après la conversion de Madeleine, la résurrection de Lazare mettait le comble aux bienfaits de Notre-Seigneur envers la famille de Béthanie : elle ne faillira point au devoir de la reconnaissance. Après l'ascension, elle vient en Provence, et se dévoue tout entière à l'apostolat. Marthe, pour sa part, annonce JÉSUS-CHRIST aux habitants d'Avignon et de Tarascon, fonde une église dans chacune de ces deux villes, établit une société de vierges qui vivent sous sa conduite comme des anges, et délivre le pays d'un monstre dangereux appelé depuis la *Tarasque*.

Enfin, épuisée par les fatigues, les veilles et une fièvre lente qu'aucun remède n'avait pu couper, elle s'éteint pieusement, après avoir reçu la visite miraculeuse de Madeleine et de JÉSUS-CHRIST lui-même. Ses funérailles furent présidées, à Tarascon, par l'évêque de Périgueux, qu'une main invisible y avait instantanément transporté (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Une seule chose est nécessaire : au corps, le pain quotidien ; à l'âme, la connaissance et l'amour de DIEU.

1. V. l'abbé Véran, *Hist. de sainte Marthe.*



30 Juillet. — SS. ABDON et SENNEN, martyrs. 250.

ABDON et Sennen étaient deux riches seigneurs qui tombèrent entre les mains de l'empereur Dèce après sa victoire sur le roi de Perse. Sans craindre l'indignation de leur nouveau maître, ils s'appliquèrent à fortifier les chrétiens, encourager les confesseurs et ensevelir les martyrs. Leur courage irrita le tyran. Il les fit venir en sa présence, leur vanta la toute-puissance des dieux de l'empire qui avaient rendu ses armes victorieuses, et leur commanda de les adorer. « Votre victoire, » répondirent ces nobles chrétiens, « ne prouve rien en faveur de vos dieux ; car la Perse, que vous avez vaincue, les a implorés tout comme vous. » Dèce ordonna de les charger de fers et de les jeter dans une obscure prison.

Bientôt après, la mort de Galba, que l'empereur avait laissé à Rome, lui fit précipiter son retour dans sa capitale. Il traînait à sa suite les deux illustres captifs, qui devaient faire un des plus beaux ornements de son entrée triomphale. Lorsqu'ils eurent subi cette humiliation, ils comparurent dans leur costume étincelant de pierreries, mais enchaînés, devant le sénat. L'empereur loua publiquement leur noblesse et leurs qualités ; puis, se tournant vers eux : « Consentez à honorer nos dieux, » leur dit-il, « et vous serez libres de rentrer dans vos biens et dans vos charges. » Ils refusèrent énergiquement de renoncer à JÉSUS-CHRIST. Au lieu donc de recouvrer la liberté, ils retournent dans la prison, et le lendemain on les traîne dans l'amphithéâtre, pour les forcer à fléchir le genou devant la statue d'Apollon, le dieu du soleil. Mais au lieu d'honorer l'idole, les chrétiens crachent sur elle, en signe du plus profond mépris. Aussitôt on les fouette avec des cordes garnies de plomb, et des ruisseaux de sang coulent de leurs membres déchirés. On lance ensuite sur eux quatre ours et deux lions ; mais, au grand étonnement des spectateurs, ces fauves respectent les martyrs et viennent tranquillement se coucher à leurs pieds. Le préfet, attribuant ce prodige à quelque prestige de magie, ordonne à des gladiateurs de descendre dans l'arène et d'égorger les deux victimes. Leurs corps demeurèrent trois jours sans sépulture devant l'autel d'Apollon. Un sous-diacre, nommé Quirinus, vint les enlever secrètement et leur donna la sépulture chrétienne (250).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Notre devoir est de servir DIEU sans crainte des méchants. Celui qui a su calmer la férocité des bêtes sauvages, rendra impuissante, quand il lui plaira, la malice de nos ennemis. *Qui met sa confiance dans le Seigneur*, dit l'Écriture, *n'éprouvera point de mal* (1).

1. Eccli. XXXII, 28.

31 Juillet. — S. IGNACE de LOYOLA, fondateur de la compagnie de Jésus. 1556.

IGNACE *(Inigo)*, onzième enfant de Bertrand Yanez, seigneur de Loyola, naquit dans une étable, où sa mère, Saenz de Balde, s'était fait porter, en mémoire de l'enfantement de la Vierge. Il devint par ses brillantes qualités l'idole de ses parents, qui l'envoyèrent à la cour du roi Ferdinand d'Aragon. La passion de la gloire entraîna le jeune seigneur dans la carrière des armes, où il mena la vie dissipée des cavaliers de son temps. Chargé de défendre Pampelune contre les Français (1521), il eut la jambe cassée par un boulet de canon. Un os laissé en saillie sous le genou par les chirurgiens l'eût empêché de porter la botte avec grâce ; il le fit scier, et comme la jambe s'était raccourcie, il voulut qu'on tentât de l'allonger au moyen d'un appareil. Mais les efforts n'aboutirent pas, et Ignace resta boîteux. Condamné à un long repos, il chercha des distractions dans la lecture, et, faute d'autres livres, il lut les Vies des saints. L'austérité des solitaires, le courage et la patience des martyrs, enthousiasmèrent sa noble âme : il résolut de les imiter.

Ses premiers pas dans la voie de la pénitence furent des pas de géant. Il se ceignit les reins d'une chaîne de fer, prit un cilice, mendia de porte en porte, et servit les malades dans les hôpitaux. Il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau, passait les nuits en oraison et se disciplinait jusqu'au sang. Pour l'encourager, la Sainte Vierge lui apparut une nuit dans un rayon de lumière, tenant entre ses bras l'Enfant JÉSUS. Il se rendit alors en pèlerinage à Mont-Serrat, suspendit son épée à l'autel, se déclara chevalier de Marie, fit vœu de chasteté, donna ses habits à un pauvre, prit une robe de toile, s'en alla tête et pieds nus à Manrèze, et s'enferma dans une affreuse caverne, où, au milieu des inventions de la plus dure pénitence, il composa son admirable livre des *Exercices spirituels.* Ses austérités excessives faillirent lui coûter la vie. On le transporta demi-mort à l'hôpital. A cette époque, suivant ses historiens, il fut favorisé de grâces extraordinaires, telles que des ravissements, des extases dans la prière et une connaissance surnaturelle des mystères de la foi.

Après dix mois de retraite à Manrèze, Inigo s'embarque pour la Palestine, prend terre à Gaëte, reçoit la bénédiction du pape, et arrive le 4 septembre 1523 à Jérusalem. Il se met à prêcher. Les franciscains gardiens du saint sépulcre, redoutant que cet excès de zèle irrite les Turcs, le font arrêter et conduire à Venise, d'où il regagne Barcelone. Alors il se met à l'étude, apprend le latin et fréquente successivement les universités d'Alcala et de Salamanque. Il écrit mal et d'une façon décousue, mais il prêche avec tant d'ardeur que l'inquisition, alors très ombrageuse, lui ordonne de se taire et le jette ensuite dans une prison.

Rendu à la liberté, Ignace part seul, à pied, chassant devant lui un âne chargé de ses livres et de ses cahiers. Il entre à Paris au mois de février 1528 et recom-

mence ses études au collège de Montaigu. Là, DIEU lui fait connaître qu'il le choisit pour fonder un nouvel ordre d'apôtres. Pierre Lefèvre, François Xavier, Jacques Laynez, Alphonse Salméron, Nicolas Bobadilla et Simon Rodriguez veulent être ses disciples et partager ses travaux. L'an 1534, ils vont tous les sept, le jour de l'Assomption, dans l'église de Montmartre, entendent la messe dans la chapelle souterraine et s'engagent, par un vœu solennel, à passer en terre sainte, et, dans le cas d'impossibilité, à offrir au saint-siège leurs services.

Après un court voyage en Espagne et l'accession de trois nouveaux disciples, Claude Lejay, Jean Codure et Pasquier Brouet, ils partent pour Rome, où Paul III les dissuade d'aller à Jérusalem, et les autorise à recevoir la prêtrise. Ils renouvellent leurs vœux entre les mains du nonce Veralli, se font ordonner par l'évêque d'Arba, et conviennent alors d'un genre de vie uniforme. Loger dans les hôpitaux, vivre d'aumônes, enseigner le catéchisme aux enfants, combattre l'hérésie et le dérèglement des mœurs : tel est le plan de la nouvelle société, qui prendra le nom à jamais célèbre de *compagnie de Jésus*.

Ignace, malgré ses objections, ses prières et ses larmes, fut élu général, et en moins de deux ans ses disciples étaient connus dans le monde entier. L'Italie, l'Espagne, le Portugal, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, les appelèrent à l'envi, et l'Europe dut bientôt les céder à l'Afrique, à l'Asie, à l'Amérique. Rodriguez alla en Portugal, Lefèvre en Espagne, Salméron et Brouet volèrent en Irlande, et Lejay en Allemagne, combattre l'hérésie ; Xavier s'élança vers les Indes et le Japon ; Nugnez et Gonzalez passèrent au Maroc, d'autres au Congo, en Éthiopie et dans l'Amérique méridionale. Schismatiques, païens, hérétiques, tout plia devant les nouveaux et intrépides champions de la foi. La réputation de la compagnie fut au comble lorsque ses théologiens parurent au grand concile de Trente.

Pendant que ses disciples travaillent partout à la conquête des âmes, Ignace compose avec une sagesse consommée les règles de sa chère compagnie, et trouve encore du temps pour se livrer à la conversion des pécheurs. Un volume ne suffirait pas à raconter les œuvres merveilleuses de ce saint prêtre. En vain essaya-t-il, à diverses reprises, de se décharger du généralat. DIEU seul, en l'appelant à la récompense, pouvait lui accorder le repos ; mais auparavant il lui réservait la joie de recevoir dans son institut l'illustre duc de Gandie, François de Borgia. L'œuvre du saint était accomplie : les jésuites, alors divisés en douze provinces, comptaient déjà plus de cent collèges, outre les maisons professes. Usé par les pénitences et par tant de travaux entrepris, selon sa devise, *pour la plus grande gloire de Dieu*, Ignace mourut à Rome, le 31 juillet 1556, à l'âge de 65 ans. Grégoire XV le mit au rang des saints (1622). Ses reliques, placées dans le tombeau de l'autel qui est en bronze doré, reposent dans une chapelle de l'église du Gésu, une des plus belles et des plus riches de Rome.

L'institut des jésuites est le plus fortement constitué des ordres religieux, celui qui a produit le plus d'hommes remarquables. « Il avait été créé pour embrasser, dans le vaste emploi de ses attributs et de ses fonctions, toutes les classes, toutes

les conditions, tous les éléments qui entrent dans l'harmonie et la conservation des pouvoirs politiques et religieux. Son but était de défendre l'Église catholique contre les luthériens et les calvinistes, et son objet politique de protéger l'ordre social contre le torrent des opinions anarchiques, qui marchent toujours de front avec les innovations religieuses. Ce corps était si parfaitement constitué qu'il n'a eu ni enfance ni vieillesse. On le voit, dès les premiers jours de sa naissance, former des établissements dans tous les États catholiques, combattre avec intrépidité toutes les erreurs, fonder des missions dans le Levant et dans les déserts de

Fondation de la compagnie de Jésus. (D'après le tableau de Lindenschmidt.)

l'Amérique, se montrer dans les mers de la Chine, du Japon et des Indes (1).» En 1880, le nombre des provinces de la compagnie de JÉSUS s'élevait à vingt-deux, et celui de ses membres à près de dix mille.

RÉFLEXION PRATIQUE. — *Tout à la plus grande gloire de Dieu !* Cette belle et sainte maxime, qui fut le ressort de sa féconde activité, Ignace la répète 376 fois dans ses constitutions. Elle est d'ailleurs un des grands préceptes de l'Apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (2).

1. Card. de Bausset.
2. I Cor. X, 31.

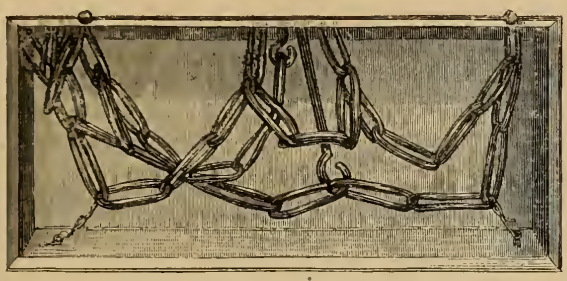
MOIS D'AOUT.

1er Août. — S. PIERRE-ÈS-LIENS. 42.

ÉRODE-AGRIPPA faisait la guerre aux chrétiens. Pendant les fêtes de Pâques de l'an 42, il incarcéra leur premier chef, saint Pierre, et le remit à seize soldats, qui se relayaient deux à deux pour le garder. Son dessein était de le livrer aux Juifs après les fêtes. « Or, » dit l'écrivain sacré, « la prière de l'Église montait sans interruption au trône de DIEU pour la délivrance de l'apôtre. La nuit qui devait précéder sa comparution au tribunal d'Hérode, Pierre était endormi entre les soldats de garde, attaché à chacun d'eux par une chaîne, et les sentinelles juives veillaient à la porte de la prison. Soudain l'ange du Seigneur lui apparut, et une lumière céleste inonda la cellule. L'ange, étendant la main, toucha Pierre à l'épaule, et le réveilla en disant : Lève-toi ! — A l'instant les chaînes se détachèrent des mains du captif. Ceins-toi les reins et boucle tes sandales, dit l'ange. — Pierre obéit, et l'ange ajouta : Mets ton manteau et suis-moi. — Pierre sortit en suivant son guide ; il ne savait point encore que tout ce qui se faisait par l'intervention de l'ange fût véritable, et il se croyait dans l'illusion d'un songe. Or, ils traversèrent librement le premier et le second poste des sentinelles, et vinrent à la porte de fer qui donne accès dans la ville. La porte s'ouvrit d'elle-même sous leurs pas. Continuant à marcher, ils s'engagèrent dans une rue à l'intérieur, et en ce moment l'ange disparut. Reprenant alors ses esprits, Pierre s'écria : Je comprends maintenant la réalité. Le Seigneur a véritablement envoyé son ange pour m'arracher aux mains d'Hérode et à l'attente universelle du peuple juif ! — Songeant alors au chemin qu'il devait prendre, il se dirigea vers la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc. Un grand nombre de fidèles y étaient rassemblés et priaient. Pierre frappa à la porte, une jeune fille nommée Rhodia vint, pour savoir qui heurtait ainsi. Elle reconnut la voix de Pierre et, dans le transport de sa joie, oubliant d'ouvrir la porte, elle courut annoncer aux frères que Pierre était dehors. — Avez-vous perdu l'esprit ? lui dirent-ils. — Mais elle protesta qu'elle ne se trompait point. Alors c'est son ange, reprirent-ils. — Cependant Pierre continuait de frapper ; ils vinrent lui ouvrir, et, à sa vue, ils demeurèrent tous dans la stupeur. Pierre éleva les mains, leur faisant signe de garder le silence ; il leur raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison et ajouta : Allez porter cette nouvelle à Jacques (le Mineur) et à tous les frères. Ayant ainsi parlé, il sortit de la maison et se retira dans un autre lieu. Or, le jour venu, l'anxiété des soldats, d'où Pierre avait disparu, fut extrême. Hérode le fit chercher partout sans le découvrir (1). »

1. Actes des Apôtres, XII, 3-19.

Les chaînes de l'apôtre restées dans le cachot furent recueillies par le gardien, qu'il avait eu le temps de convertir. L'église de Jérusalem conserva comme un précieux trésor ce gage des souffrances de son père, et l'environna toujours d'un respect filial. En 436, l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, les reçut de Juvénal, évêque de Jérusalem. Elle en retint une qui fut déposée dans la superbe basilique construite pour la recevoir ; elle envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien. Cependant l'église de Rome conservait déjà la chaîne que saint Pierre avait portée sous Néron, et qu'avait recueillie sainte Balbine, fille de saint Quirinus, tribun militaire et gardien de la prison. Le pape ayant rapproché les deux chaînes, elles se joignirent miraculeusement l'une à l'autre pour n'en former qu'une seule. En mémoire de ce prodige, saint Léon, de concert avec l'impératrice, édifia la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens. La sainte relique y fut déposée ; elle y est encore, après avoir reçu les hommages de toutes les générations qui se sont succédé depuis le Ve siècle (1).



Les chaînes de saint Pierre
conservées dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, Rome.

Réflexion pratique. — « C'est son ange ! » Quelle vénération, quel respect vraiment surnaturels des chrétiens pour le Vicaire de Jésus-Christ ! Et aussi quelle foi dans ce monde des esprits invisibles qui nous environnent et nous gardent ! Respectons la présence de notre ange gardien, et prions-le chaque jour de nous protéger.

2 Août. — S. ALPHONSE-MARIE de LIGUORI, évêque. 1787.

Alphonse-Marie de Liguori, né le 27 septembre 1696 à Marianella, près de Naples, d'une famille noble et ancienne, montra dès l'enfance d'heureuses dispositions pour l'étude et la vertu. Cet *ange*, comme l'appelaient ses condisciples, fut reçu docteur en droit civil et en droit canon à l'âge de dix-sept ans, et sa carrière s'annonçait brillante lorsqu'il se fit

1. De Bléser, *Rome et ses Monuments.*

inscrire au barreau de Naples. Il y remporta de beaux triomphes. Toutefois la vie du siècle ne lui plaisait point ; il ne fréquentait ni les théâtres, ni les fêtes, ni les assemblées ; l'église était le lieu de ses prédilections. Les plus riches familles recherchaient son alliance ; il n'y répondit que pas des refus, et la rare beauté de la princesse de Presiccio, que ses parents lui destinaient, ne put vaincre la résolution du jeune avocat de garder son cœur tout à DIEU. Il n'avait embrassé sa profession qu'avec répugnance; l'occasion de l'abandonner se présenta bientôt à lui. Un jour, il oublia dans sa plaidoirie un des points les plus importants de la cause qu'il défendait. Le procès fut perdu. Son client, furieux, vint lui reprocher sa négligence. « Pardonnez-moi, » répondit le défenseur, confus et les larmes aux yeux, « pardonnez-moi, j'ai tort, c'est une faute. » Il courut s'enfermer dans sa chambre, refusa pendant trois jours de voir personne, et en sortit pour aller prendre l'habit religieux au monastère du Saint-Sacrement (1722). Quatre ans après il était prêtre. Le cœur brûlant de charité, l'âme sanctifiée par le jeûne et la prière, il livre alors au vice une guerre sans merci, et par l'onction et la force de sa parole il ramène à DIEU une multitude de pécheurs. Ce qui le touche particulièrement, c'est l'abandon moral des pauvres gens de la campagne. DIEU lui inspire de fonder une congrégation de prêtres destinés à parcourir les bourgs, les villages, les chaumières, pour évangéliser le peuple. Afin d'arriver plus sûrement à son but, Alphonse fait un de ces vœux qui épouvantent la nonchalance humaine, le vœu de ne perdre jamais une minute de son temps. La malveillance et la rivalité lui suscitent des obstacles ; son œuvre naissante se dissout et se reforme plusieurs fois ; mais, confiant en DIEU, il persévère, et voit enfin Benoît XIV approuver son institut du *Très-Saint-Rédempteur* (1749), qui se répand bientôt dans le royaume de Naples, en Sicile et dans les États de l'Église. Plus tard les liguoristes franchiront les frontières d'Italie, établiront une succursale dans l'ancienne chartreuse du Val-Saint, en Suisse, et pénétreront en Espagne, en Autriche et en France.

Le bienheureux fondateur ne se contente pas de diriger sa congrégation et de donner à ses fils spirituels l'exemple d'un laborieux dévouement pour les humbles et les pauvres ; il emploie toutes ses heures libres à composer des écrits savants et onctueux, qui feront aimer plus fort JÉSUS souffrant, son sacrement d'amour et sa divine Mère. Par ses exemples, sa prédication et ses livres, Alphonse est le héraut éloquent et persuasif de la croix, du tabernacle et de Marie, les trois grands moyens de salut et la base de toute piété solide.

L'humble missionnaire fuyait les honneurs et ne redoutait rien tant que les dignités de l'Église. Il lui fallut cependant un jour obéir à Clément XIII, qui lui imposait le siège de Sainte-Agathe (1762). Il signala son épiscopat par le maintien de la discipline, les incessants travaux des visites pastorales et la création de plusieurs établissements de charité. Pour se recueillir avant la mort, il se démit de sa charge, alla s'enfermer au sein de sa chère congrégation, et consacra le reste de ses jours à composer un nombre considérable de délicieux petits traités d'ascétisme. Parvenu à sa 91e année, il rendit son âme à DIEU, le 1er août 1787, à Nocera, dans la principale maison de sa congrégation. De nombreux miracles

firent éclater sa sainteté, pendant sa vie et après sa mort. Grégoire XVI le canonisa (1839), et Pie IX le proclama docteur de l'Église (1870).

Réflexion pratique. — Avec le triple amour de Jésus crucifié, du saint sacrement et de la divine Marie, comme le bienheureux Alphonse, quels prodiges de sainteté ne ferions-nous pas ?

3 Août. — Stes MARANE et CYRE, vierges. Ve siècle.

Marane et Cyre, deux nobles vierges de Bérée, en Syrie, foulant aux pieds leur bel avenir dans le monde, se retirèrent hors de la ville, pour mener une vie de pénitence dont le récit paraîtrait incroyable s'il n'avait été fait par un historien digne de foi, le savant et pieux Théodoret.

Aidées de leurs suivantes qui voulurent demeurer sous leur direction, les deux saintes murèrent un enclos et s'y enfermèrent sans aucun abri, exposées à toutes les variations du temps et des saisons. Le mur d'enceinte n'avait qu'une fenêtre, masquée par la maisonnette où habitaient leurs suivantes. Par cette ouverture, qui remplaçait le tour et les parloirs de couvents, nos recluses recevaient leur maigre pitance, donnaient audience aux femmes de la ville qui venaient s'édifier auprès d'elles, et dirigeaient dans les voies du salut les pauvres filles qui les avaient suivies.

Ces deux victimes volontaires d'une mortification héroïque étaient revêtues d'un long manteau qui leur couvrait la face, les mains, les pieds et tout le corps ; elles s'étaient chargées d'un poids de fer qui les écrasait : un collier, une ceinture, des bracelets et des ceps. Cyre, plus faible que sa compagne, pouvait à peine redresser son pauvre corps. Depuis quarante-deux ans elles habitaient cette prison d'un nouveau genre, lorsque l'évêque de Cyr, en cours de pérégrinations ascétiques, vint les visiter. Il les pria de se décharger de leur fardeau pendant la pieuse conversation qu'il eut avec elles. Pleines de respect pour sa dignité, elles déférèrent à son désir ; mais aussitôt qu'il les eut quittées, elles se hâtèrent de reprendre leur chaînes, douces à l'amour qui les leur imposait.

On ne saurait croire la gaieté charmante et l'allégresse toute divine de ces admirables vierges, que l'esprit de sacrifice tint parquées de la sorte durant un demi-siècle. Un peu d'eau et quelques rares et grossiers aliments faisaient toute leur nourriture. Par trois fois elles passèrent, à l'imitation du Sauveur, tout le carême sans manger. Elles ne sortirent qu'une fois de leur asile : ce fut pour accomplir le pèlerinage de la terre sainte. A l'aller et au retour, elles firent à pied, sans prendre ni aliments ni breuvage, le chemin de Bérée à Jérusalem. Leur dévotion satisfaite, elles s'empressèrent de se reclure une seconde fois et pour jamais dans l'enceinte de leur muraille.

Cette vie d'austérités sans exemples dans le sexe délicat, fit des deux solitaires

l'ornement et le modèle de celles qui se proposent d'arriver au comble de la perfection. Elles moururent saintement le 3 août, vers le milieu du Ve siècle.

RÉFLEXION MORALE. — La grâce et l'amour de DIEU donnent aux faibles eux-mêmes une force étonnante que l'on ne rencontre en nulle autre sphère, à l'état de permanence, dans les âmes les mieux trempées. Notre impuissance de rien faire qui soit digne d'un saint accuse donc notre lâcheté.

4 Août. — S. DOMINIQUE. 1221.

CELUI qui devait fonder l'ordre illustre des frères prêcheurs et la pieuse dévotion du Rosaire, Dominique, vint au monde l'an 1170, à Calahorra, dans la Vieille-Castille. Son père, Félix de Guzman, était un grand d'Espagne. Sa mère, Jeanne d'Aza, était une sainte. On connaît le songe qu'elle fit avant la naissance de Dominique : le dogue portant à la gueule un flambeau était le symbole du courageux missionnaire qui, par lui-même et les siens, portera chez toutes les nations la lumière de l'Évangile. L'enfant prédestiné reçut la plus chrétienne éducation. Envoyé, dès l'âge de quatorze ans, à l'université de Palencia, il y fit de brillantes études. Ses progrès dans la perfection ne furent pas moins remarquables. D'une pureté angélique, il s'exerçait nuit et jour à la prière, macérait son corps par les pénitences, parlait peu et couchait sur une planche ou à plate terre. Lorsque l'Espagne éprouva les horreurs d'une cruelle famine, le jeune étudiant vendit ses biens,ses livres mêmes pour secourir les malheureux. Que dis-je? il poussa le dévouement jusqu'à s'offrir comme esclave aux Maures d'Afrique à la place d'un prisonnier dont les bras étaient le seul soutien de sa famille.

A peine Dominique avait-il pris ses degrés qu'on le chargea d'expliquer l'Écriture et d'évangéliser le peuple. Un célèbre hérésiarque fut le fruit de sa première mission. A la seconde, les églises ne purent contenir la foule de ses auditeurs : il prêcha sur les places et dans les champs. Un jour qu'il annonçait la parole de DIEU sur les bords de la mer, des pirates s'emparèrent de lui et le maltraitèrent. Lui, pour les récompenser, les sauva d'un naufrage certain pendant une horrible tempête, et les convertit tous à JÉSUS-CHRIST. Dominique ne fut plus, dès lors, l'homme d'un diocèse, mais de toute l'Espagne.Il parcourut les royaumes de Castille et d'Aragon ; ses discours, pleins d'ardeur et d'éloquence apostolique, retentirent jusqu'au fond des âmes et opérèrent partout des conversions sans nombre.

L'évêque d'Osma l'avait fait entrer dans le chapitre de sa cathédrale. Chargé par le roi de Castille, Alphonse IX, d'une importante mission en France, le prélat se fit accompagner par le jeune chanoine.En traversant le Languedoc,les deux voyageurs furent témoins des ravages de l'hérésie. Par leur doctrine fataliste qui ouvrait la porte à tous les désordres, et encore plus par leurs violences et leurs excès, les albigeois semaient partout le trouble et la désolation. L'évêque d'Osma et Dominique se rendirent auprès du pape Innocent III, obtinrent la permission de tra-

vailler à la conversion des hérétiques et retournèrent en Languedoc (1207). De ce moment, notre saint se consacra tout entier à sa noble entreprise. Les continuateurs fanatiques de Manès, enorgueillis du soutien que leur prêtait le comte de Toulouse, portaient la guerre chez leurs voisins, pillaient les églises et massacraient les prêtres. Dominique résolut d'arrêter ce torrent dévastateur, et ses discours amollirent des âmes que l'éloquence de S. Bernard, un demi-siècle avant, n'avait pu ébranler. Il tint des conférences avec les docteurs de l'hérésie, et appuya parfois la doctrine catholique sur l'indiscutable autorité de miracles éclatants. Ne le vit-on pas, dans la réunion de Fanjeaux, recourir au jugement de DIEU ? Une courte exposition de la foi avait été rédigée par l'apôtre ; il la mit entre les

S. Dominique combat l'hérésie des albigeois. (D'après une peinture de Fra Angelico. XVe siècle.

mains de ses adversaires pour être livrée aux flammes, à la condition qu'ils tiendraient pour fausse leur propre doctrine si le feu épargnait son manuscrit. L'épreuve fut publiquement répétée trois fois, et trois fois l'on retira les feuillets intacts du milieu d'un brasier ardent, où venaient de se réduire en cendres les écrits de ses contradicteurs.

Cependant les controverses, comme il arrive d'ordinaire, n'avançaient pas beaucoup la conversion des sectaires. Alors Dominique s'adresse à la Mère de DIEU et la prie instamment de combattre avec lui les ennemis de son Fils. Un jour la Vierge lui apparaît dans sa chapelle de Rouille, et lui déclare que la *salutation angélique* sera le principe de la conversion des albigeois, comme elle le fut jadis de

la rédemption du monde ; et qu'en prêchant le *rosaire*, qui contient 150 *Ave Maria*, il verra les pécheurs se convertir par milliers. Sans s'arrêter davantage aux disputes, le missionnaire annonce les grandeurs et les mérites de la Reine du ciel, et propage la dévotion du chapelet.

Le meurtre de son légat Pierre de Castelnau avait décidé le pape Innocent III à ordonner une croisade contre les sectaires (1208). Dominique suspendait parfois ses courses pour instruire les soldats du CHRIST et leur apprendre à réciter le rosaire. Grâce à lui les armées de la bonne cause firent des prodiges : cent catholiques chassèrent trois mille albigeois ; cinq cents passèrent sur le corps de dix mille de ces fanatiques ; la plupart des villes du Languedoc et du comté de Toulouse tombèrent facilement aux mains des croisés ; avec deux ou trois mille guerriers, Simon de Montfort tailla en pièces, à Muret, cent mille hommes venus pour assiéger cette place ; Toulouse elle-même fut obligée de se rendre et de recevoir les instructions de l'homme de DIEU.

Jusqu'alors Dominique avait toujours porté l'habit et suivi la règle des chanoines de St-Augustin ; mais il éprouvait un désir ardent de ressusciter l'esprit apostolique parmi le clergé, en instituant un ordre religieux dont les membres se prépareraient, par la retraite et les fortes études à dissiper l'erreur et à répandre les lumières de la foi. C'est à Toulouse qu'il jeta les premiers fondements de son institut. Innocent III, qu'il vit au concile de Latran, l'encouragea dans son pieux dessein, et Honorius III approuva le nouvel ordre sous le nom de frères prêcheurs (1216). A peine fut-il confirmé, qu'on vit ses religieux se répandre de toutes parts, triompher de l'hérésie et porter en tous lieux la réformation des mœurs. Toulouse, Metz, Paris, Venise, reçurent des colonies de dominicains ; bientôt ils couvrirent de leurs établissements l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Pologne et les pays du Nord. Le saint fondateur parcourut, à plusieurs reprises, la France, l'Espagne, l'Italie, prêchant partout avec succès, partout semant les prodiges, ressuscitant même les morts, et renouvelant les merveilles des premiers siècles de l'Église.

Un jour il eut à Rome une vision. Le Sauveur lui apparut irrité contre les pécheurs, prêt à les livrer à la justice de son Père. Marie, la Mère des miséricordes, lui présenta deux de ses fidèles serviteurs, dévoués à lui ramener les âmes et obtenir leur grâce. Quelques heures après, il rencontra François d'Assise : c'était bien le saint homme que la Reine du ciel avait présenté à JÉSUS avec lui. Dès ce jour commença l'étroite liaison de ces deux grands patriarches, qui se prolongera dans leurs fils spirituels, notamment, à l'université de Paris, entre S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure.

Les travaux, les fatigues, les austérités, les ardeurs de l'amour divin, avaient usé la santé de Dominique. Il connut l'heureux moment qui devait commencer pour lui le repos et le bonheur. Sa dernière maladie ne fut pas longue ; il expira sur la cendre, à Bologne, le 6 août 1221, jeune encore, mais plein de mérite et de gloire. Il avait refusé plusieurs fois d'être évêque pour consacrer toutes ses forces à sa double tâche de missionnaire et de fondateur d'ordre. Sa grande famille,

appelée autrefois en France les *jacobins*, a rendu d'immenses services à l'Église, et compte une longue série d'hommes illustres, depuis Albert le Grand et S. Thomas jusqu'au P. Lacordaire.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Avec le rosaire, S. Dominique a converti les pécheurs par centaines de milliers. Cette dévotion est toujours efficace : aimons donc à égrener pieusement chaque jour notre chapelet.

5 Août. — Ste MARIE-DES-NEIGES. 353.

SOUS le pontificat de Liberius, parmi les fidèles les plus fervents et les plus dévoués à l'Église, on remarquait un vieillard de race patricienne nommé Jean. Sa femme, elle aussi d'une des plus nobles familles romaines, ne lui avait pas donné d'enfants. Les deux époux, n'ayant point d'héritier de leur nom à qui léguer leur fortune, en faisaient profiter les pauvres. Dans leur dévotion à la très sainte Vierge, Mère de DIEU, ils eurent l'idée de la constituer leur légataire universelle, et la conjurèrent par de ferventes prières de vouloir bien leur révéler elle-même l'œuvre qu'il lui serait le plus agréable de voir accomplir par eux en son nom. La bienheureuse Vierge exauça cette supplication naïve et récompensa la foi des deux époux par un miracle. On était à l'époque des grandes chaleurs. Au matin du 5 août (353), le sommet du mont Esquilin parut semé d'une neige compacte qui résistait aux ardeurs du soleil et recouvrait un espace limité, affectant des lignes bien tranchées et d'un configuration particulière. Or la nuit précédente, Jean et son épouse avaient eu chacun séparément la même vision. La sainte Vierge leur était apparue : « J'accepte votre héritage, » avait-elle dit. « Je vous charge de me bâtir une demeure sur la terre, pendant que je vous en prépare une éternelle dans les cieux. Dès l'aube du jour, allez trouver Liberius, mon serviteur ; il vous dira ce que vous devrez faire. »

En cette même nuit, la Vierge s'était également manifestée au pontife : « Demain, » lui avait-elle dit, « le sommet de l'Esquilin sera couvert de neige. Sur les contours formés par cette blanche apparition doit s'élever le sanctuaire que Jean le patricien veut consacrer à ma gloire. »

Rome entière alla contempler le prodige. Liberius, avec tout le clergé et les fidèles, se rendit processionnellement au milieu d'une foule immense sur le mont Esquilin, dont la crête neigeuse attirait tous les regards. On jeta en ce lieu les fondements d'une église qu'enrichirent les largesses du patricien. Liberius en fit la dédicace le 5 août, anniversaire de l'apparition miraculeuse. Elle porta indistinctement les deux noms de Sainte-Marie-des-Neiges ou de basilique Libérienne. Sous le pontificat de Théodore Ier, en 645, on y déposa la crèche de Bethléem où naquit le Sauveur. De là le nouveau titre de Sainte-Marie-à-la-Crèche, qui est encore aujourd'hui le vocable officiel de cette église, désignée

ordinairement sous le nom de Sainte-Marie-Majeure, parce qu'elle est la plus grande des basiliques romaines consacrées à la Mère de DIEU (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — A l'exemple des pieux fondateurs de Sainte-Marie-des-Neiges, faisons deux parts de nos charités : l'une pour les pauvres, l'autre pour l'Église.

6 Août. — La TRANSFIGURATION de N.-S.

JÉSUS-CHRIST avait annoncé que plusieurs d'entre ses disciples ne goûteraient point la mort qu'ils n'eussent vu le royaume de DIEU. Huit jours après, cette promesse fut accomplie. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mena seuls, à l'écart, sur une haute montagne, et s'y mit en prières. Pendant qu'il priait, il apparut transfiguré. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements éclatèrent d'une lumière blanche et vive comme celle de la neige. Auprès de lui, deux hommes pleins de majesté, Moïse et Élie, lui parlaient de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Pierre, éperdu, dit à JÉSUS : « Maître, il nous est bon d'être ici. Dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Les apôtres étaient troublés et hors d'eux-mêmes, dans un mélange de joie et de terreur. Comme Pierre parlait encore, sans bien savoir quelles paroles sortaient de ses lèvres, une nuée lumineuse couvrit Moïse et Élie, et une voix descendit de la nuée, qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes délices ; écoutez-le. » Les apôtres tombèrent le visage contre terre. Lorsqu'ils se relevèrent sur l'ordre de JÉSUS, ils le virent seul. Il avait suspendu cet éclat céleste qui tendait sans cesse à envahir son humanité, et qui était l'état propre et naturel du Fils unique de DIEU, mais que par sa toute-puissance il renfermait au dedans de lui-même, afin que le Fils de l'homme, la victime, n'y disparût pas. Car le miracle n'était point que la divinité eût jeté ses rayons, mais que l'humanité pût la voiler et en quelque sorte l'engloutir.

Les trois qui eurent cette vision du Thabor, Pierre, Jacques et Jean, on les verra encore dans un rang à part au jardin des Oliviers, à l'heure de l'agonie. Pierre était le chef de la nouvelle alliance ; Jacques devait être le premier martyr de l'ordre des apôtres ; Jean représentait les vierges qui suivent partout l'Agneau; et tous trois, formant le nombre sacré, offraient le type parfait du sacerdoce définitif qui allait naître au pied de la croix (2).

RÉFLEXION MORALE. — Les aspirations de notre âme vers le bonheur nous font partout rechercher les délices du Thabor, et, comme l'apôtre, dès ici-bas nous les voudrions permanentes; mais, hélas! elles ne peuvent être que passagères. N'en soyons point étonnés, car *la vie de l'homme sur la terre*, dit l'Esprit-Saint, *est une épreuve* (3).

1. Darras, *Hist. gén. de l'Église.*
2. L. Veuillot, *Vie de N.-S.*
3. Job, VII, 1 *(Vers. Septuag.)*

7 Août. — S. GAÉTAN de THIENNE. 1547.

AU XVIe siècle, la société italienne, docile aux entraînements du vice et aux séductions de l'erreur, mais rebelle aux attraits de la vertu et aux devoirs de la foi, méritait ce jugement d'Isaïe sur Jérusalem au temps d'Achaz : *Elle n'a plus une partie saine depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.* DIEU, pour la guérir, lui préparait un apôtre. Gaétan naquit à Vicence, dans la noble famille de Thienne, en 1480. Pour lui donner le jour, sa mère, comme celle d'Ignace, quitta son palais et s'enferma dans une étable. A peine était-il né qu'elle le consacrait à la sainte Vierge. « Mère du Sauveur, » disait-elle, « je ne vous demande point pour mon enfant les richesses périssables ni les honneurs de la terre; qu'il devienne grand aux yeux de DIEU, cela me suffit. » Marie agréa cette offrande : Gaétan montra de bonne heure une tendre piété, un grand amour des pauvres et une étonnante facilité d'esprit. Heureuse des nobles dispositions de son fils, la comtesse de Thienne l'applique promptement aux études : il parcourt brillamment le cercle des lettres humaines, étudie à l'université de Padoue et se fait recevoir docteur *in utroque jure* (1504). Sa piété croissant de jour en jour, il embrasse l'état ecclésiastique, et le pape Jules II, qui se connaissait en hommes, lui confie la charge de protonotaire apostolique, l'une des prélatures les plus considérables de Rome. La sagesse de ses conseils, l'impartialité de ses décisions, la grâce de son abord, assurèrent au jeune prélat une influence marquée dans les affaires. Il ne dépendait que de lui de se pousser dans les honneurs, mais il rêvait uniquement la gloire de DIEU et le salut des âmes. Il quitte Rome, revient à Vicence, et travaille avec ardeur aux œuvres de miséricorde. Les pauvres sont l'objet de sa prédilection : il se mêle aux artisans, afin de leur apprendre à sanctifier leur travail; son zèle déborde sur les malades des hôpitaux, sa parole et ses exemples ravivent la foi et rallument la charité. Le directeur de sa conscience l'envoie à Venise, il y opère les mêmes merveilles : ange au service des malades, séraphin à l'autel, apôtre en chaire, il entraîne les cœurs vers DIEU et mérite le beau surnom de *chasseur d'âmes.*

On lui conseille de retourner à Rome et d'y fonder une congrégation : il part, s'unit à plusieurs saints personnages qui entrent dans ses vues, s'adresse au pape Clément VII et obtient l'approbation pontificale. Les nouveaux clercs réguliers poussaient plus loin encore que les franciscains la pratique de la pauvreté : ils devaient vivre comme eux de l'aumône des fidèles, mais ils s'interdisaient de la demander, attendant de la Providence, au milieu de leurs travaux apostoliques, le pain de chaque jour. Leur premier supérieur fut Pierre Caraffa, évêque démissionnaire de Théate, qui fut plus tard le pape Paul IV. De là l'origine du nom de *théatins* (1524).

Rome et l'Italie ressentent bientôt les avantages de cet admirable établissement dont notre saint était l'âme. Les disciples accourent nombreux; on s'installe

dans une maison plus vaste. L'année suivante elle est pillée ; Gaétan, maltraité lui-même par les soldats de l'empereur d'Allemagne, sort de Rome avec ses religieux, ayant pour toute richesse leur bréviaire. Venise les reçoit, et l'ordre y prend une seconde naissance. Nommé général malgré ses larmes, Gaétan déploie dans cette ville, puis à Vérone, puis à Naples, les ressources de son infatigable dévouement. Partout à sa parole la foi se ranime, les pratiques de la piété sont remises en honneur, la fréquentation des sacrements est rétablie ; sous sa douce influence la vie ecclésiastique refleurit, les confréries pieuses s'épanouissent, et les chaires, fatiguées d'une parole trop mondaine, retentissent de prédications instructives. Par l'institution de ses clercs réguliers, Gaétan ouvre la voie aux nombreux instituts dont le secours sera si utile à l'Église, dans la crise redoutable qu'elle traverse. Tous les ordres religieux qui ont passé depuis quatre siècles se rattachent même à l'idée de notre saint. Il est, avant le fondateur de la compagnie de JÉSUS, le vaillant adversaire du protestantisme.

Au milieu de ses absorbantes occupations, le *patriarche des clercs réguliers* trouve toujours de longues heures pour sa dévotion, et ses austérités croissent avec ses travaux : son cœur est tout à DIEU et à Marie en même temps qu'au prochain. Une nuit de Noël, pendant qu'il faisait oraison dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, la sainte Vierge lui apparut tenant l'enfant JÉSUS : elle le lui remit un instant entre les bras, et le saint prêtre eut alors son âme inondée de délices ineffables.

Gaétan s'éteignit à Naples le 7 août 1547 ; la nouvelle de sa mort apaisa subitement les troubles qui régnaient dans cette ville.

RÉFLEXION PRATIQUE. — A la vue de ces amants de la pauvreté volontaire, apprenez du moins, vous, pauvres, la résignation, et vous, riches, le détachement.

8 Août.— S. CYRIAQUE et ses Compagnons, martyrs. 303.

L'AN 302, le farouche persécuteur Maximien-Hercule avait entrepris d'élever, à la gloire de son collègue Dioclétien, ce vaste palais des Thermes qui pouvait recevoir plus de trois mille baigneurs. Les chrétiens condamnés pour la foi y furent employés comme forçats jusqu'à l'entière exécution des travaux, et Baronius porte leur nombre à plus de 40.000. Cet établissement était encore en exercice à la fin du IVe siècle, mais depuis cette époque les auteurs le signalent comme des ruines. Il couvrait l'emplacement qu'occupent l'église de Sainte-Marie-des-Anges, la place *dei Termini*, le couvent des chartreux, celui des bernardins, la prison, les greniers publics, les maisons et les jardins potagers qui sont à l'entour, et une partie de la villa Massimi.

Un Romain chrétien, noble et fort riche, chargea Cyriaque et deux autres jeunes hommes de soulager les fidèles condamnés à ce rude travail, et de leur distribuer d'abondantes aumônes, en même temps qu'ils leur portaient les consolations de la foi. Surpris à ce ministère de charité, Cyriaque et ses compagnons furent jetés

dans les fers. Ils y opérèrent plusieurs miracles dont le bruit se répandit jusqu'à la cour. La fille de Dioclétien, Artemia, était malade : l'empereur appela Cyriaque pour la guérir.

Les saints ne sont jamais plus heureux que de pouvoir rendre le bien pour le mal. Le diacre se rend au palais du prince et trouve la jeune fille horriblement travaillée par le démon. Il tombe à genoux, se munit du signe de la croix, puis, se relevant, au nom de JÉSUS-CHRIST commande à l'esprit impur de lâcher sa victime. Et le malin s'enfuit en poussant un grand cri. Converties par ce prodige, Artemia et sa mère firent mettre en liberté leur bienfaiteur et ses deux amis. Les vaillants chrétiens reprirent aussitôt l'œuvre de leur dévouement auprès des malheureux ouvriers des Thermes, et, en soulageant leurs frères, produisirent parmi les païens des conversions merveilleuses.

Dioclétien était sorti de Rome. Maximien ordonne d'arrêter de nouveau les saints confesseurs, et sur leur refus de sacrifier aux idoles, on les condamne à mort. Cyriaque ne cessait d'affirmer hautement sa foi; le juge, irrité, le fait étendre sur le chevalet, puis rouer de coups de bâton. « Gloire à vous, JÉSUS ! » s'écriait le martyr, dont la constance jetait les païens dans la stupeur. Il eut enfin la tête tranchée, avec ses deux compagnons et vingt autres chrétiens, le 16 mars 303. L'Église célèbre leur fête le 8 août, qui est le jour de la translation de leurs reliques.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Cyriaque se dépensa pour ses frères et donna son sang pour la foi. DIEU ne demande pas le sacrifice de notre vie, mais les malheureux nous sollicitent de la charité : faisons l'aumône ; elle ouvre, comme le martyre, la porte du paradis.

9 Août. — S. ROMAIN, martyr. 258.

ROMAIN était un soldat de l'empereur Valérien. Il assista à l'interrogatoire et au supplice de saint Laurent, dont la garde lui avait été confiée. Les admirables réponses du martyr avaient déjà fait sur son cœur une impression profonde ; son courage dans les supplices acheva de lui ouvrir les yeux. Pendant qu'on déchirait le corps du saint diacre, Romain vit un ange qui lui essuyait le visage et qui étanchait le sang de ses plaies. Il en demeura tout interdit. Pressé par la grâce, et sans délibérer davantage, il s'approche de Laurent, lui dit ce qu'il voit, et se recommande à ses prières. Après la torture, le saint confesseur fut reconduit en prison. Romain pénètre dans son cachot, demande le baptême et sort tout transformé. Incapable de dissimuler la joie débordante de son cœur, il publie hautement sa conversion et les merveilles qui l'ont provoquée. L'empereur, apprenant ce qui s'est passé, fait comparaître Romain à son tribunal. « Je suis chrétien ! » s'écrie le soldat en entrant ; « je suis chrétien ! » A ces paroles hardies, la colère de Valérien est à son comble ; il ordonne sur-le-champ de dégrader ce garde infidèle, de l'accabler de coups et de lui trancher la tête. Romain sous les fouets ne cessa de crier : « Je suis chré-

tien ! » Son corps fut déchiré jusqu'aux os, puis d'un coup de glaive sa tête tomba. (9 août 258.)

Réflexion pratique. — Les infidèles se montrent dociles à la grâce, et les chrétiens y résistent : serait-elle moins puissante en ceux-ci qu'en ceux-là ? *Si vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, gardez-vous d'endurcir votre cœur* (1).

10 Août. — S. LAURENT, martyr. 258.

Laurent, né à Huesca, en Espagne, eut le bonheur d'être élevé par des parents chrétiens, d'une probité reconnue et d'une vertu éclatante. Il répondit aux soins qu'ils prirent de son éducation, et l'on admira la bonté de son caractère, la générosité de son âme, la docilité de son esprit, la pureté de son cœur. Encore tout jeune, il vint à Rome, entra dans le clergé et fut établi, comme archidiacre, gardien des vases sacrés et de l'argent destiné au service du culte ou à l'aumône.

L'Église vit bientôt s'allumer une sanglante persécution ; Valérien porta un édit qui condamnait à mort tous les ministres de l'Évangile. Un jour que le bienheureux Sixte célébrait les saints mystères au cimetière de Saint-Calliste, des soldats se saisirent de lui et le jetèrent chargé de chaînes dans la prison Mamertine. Laurent ne cessa de venir l'y visiter, pour lui rendre compte de la distribution des aumônes confiées à ses soins. Leur conversation fut surprise par un soldat, qui crut comprendre que l'archidiacre disposait de trésors considérables.

Bientôt on conduisit le pontife au supplice. Laurent le suivait tout en pleurs, et lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? Où allez-vous, saint pontife, sans votre diacre ? » Sixte lui répondit : « Ce n'est pas que je t'abandonne, mon fils. Mais un plus grand combat t'est réservé : tu me suivras dans trois jours. » Comme il achevait ces paroles, sa tête tomba sous le glaive du bourreau.

Cependant le préfet de Rome ordonna de lui amener Laurent. Il croyait que les chrétiens avaient de grands trésors, et il espérait se les faire remettre. « Vous autres, chrétiens, » lui dit-il, « vous vous plaignez que nous vous traitons cruellement. Il n'est point ici question de supplices ; je vous demande ce qui dépend de vous. On raconte que dans vos cérémonies les pontifes offrent des libations avec des vases d'or ; que le sang des victimes est reçu dans des coupes d'argent, et que, pour éclairer vos sacrifices nocturnes, vous avez des cierges fixés sur des chandeliers d'or. On dit que, pour fournir à ces offrandes, les frères vendent leurs héritages, et réduisent parfois leurs enfants à l'indigence. Mettez au jour ces trésors cachés. L'empereur en a besoin pour solder les troupes et rétablir les finances de l'État. J'apprends que, selon votre doctrine, il faut rendre à chacun ce qui lui appartient : or, l'empereur reconnaît comme sienne la monnaie frappée à son image ; rendez donc, comme vous dites, à César ce qui est à César. Si je ne me

1. *Psalm.* XCIV, 8.

trompe, votre DIEU ne fait point battre monnaie ; il a apporté des paroles en ce monde, mais point d'argent : rendez-nous donc l'argent et gardez les paroles. » — « J'avoue, » répondit le diacre, « que notre Église est riche ; l'empereur lui-même ne possède pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux ; mais donnez-moi quelque temps pour tout mettre en ordre, dresser l'état de toutes nos richesses et en faire le calcul. » Le préfet lui accorda trois jours.

Dans cet intervalle, Laurent parcourut la ville pour chercher en chaque rue les pauvres que l'Église nourrissait. Il les rassembla tous : lépreux, aveugles, boiteux, paralytiques, malades couverts d'ulcères, et les rangea dans la cour de l'église. « Venez, » dit-il ensuite au préfet, « vous verrez une grande cour pleine de vases

Saint Laurent à Rome.

précieux et de lingots d'or entassés sous les galeries. » Puis, ouvrant la porte, il lui montra toutes les infirmités humaines réunies : « Voilà, » lui dit-il, « voilà les trésors dont je vous parlais. J'y ai joint les perles et les pierreries ; vous voyez les vierges et les veuves : c'est la couronne de l'Église. Profitez de ces richesses pour Rome, pour l'empereur et pour vous-même. » Le préfet, exaspéré, se livre à tous les transports de sa fureur et donne l'ordre de déchirer le diacre à coups de fouets, comme le plus vil des esclaves. Laurent soutient la torture avec une rare intrépidité ; puis on le mène en prison. Là, un aveugle, nommé Lucile, se jette aux pieds du martyr, lui prend la main, se l'applique sur les yeux

et recouvre aussitôt la vue. Ce miracle convertit l'officier Hippolyte, chargé de la garde du prisonnier.

Le lendemain Laurent reparaît au tribunal. Le préfet lui ordonne de sacrifier à Jupiter, sous peine des plus affreux supplices. A son refus, les bourreaux étendent le diacre sur un chevalet, lui disloquent les membres et le fouettent cruellement avec des scorpions. Ce fut alors que Romain, un des soldats de la garde, vit un ange essuyer la sueur et le sang du martyr. Athlète invincible, Laurent bénissait DIEU et demeurait calme devant la rage des soldats qui le frappaient avec fureur. Le tyran, déconcerté, jure dans son dépit qu'il inventera, pour vaincre l'obstination de sa victime, des tortures inouïes. « Vos tortures? » s'écrie le patient, « mais elles font mes délices ! »

Le juge fit apporter un immense gril de fer, sous lequel on mit des charbons ardents. Le saint diacre y fut étendu et y rôtit à petit feu. Sa constance, sa joie même pendant que ses chairs brûlaient et que la graisse de son corps découlait sur le brasier, amena la conversion d'un grand nombre de païens. Au milieu des atroces souffrances d'un pareil supplice, la figure du martyr était rayonnante, et il s'exhalait de lui les parfums les plus embaumés. Avant de mourir, il trouva la force d'apostropher son bourreau : « Voilà déjà un côté rôti, » lui dit-il, « fais-moi retourner.. C'est assez cuit maintenant, tu peux manger. » Puis il se remit à prier jusqu'au moment où son âme, dégagée des liens du corps, fut portée par les anges au séjour des immortelles joies. Ce martyre eut lieu sur le mont Viminal, le 10 août 258.

L'église de Saint-Laurent-in-Lucina (près du Corso) possède le gril de l'illustre martyr. Formé de grosses barres de fer d'une longueur de deux mètres sur un mètre de largeur, six pieds le fixaient dans une table de marbre sur laquelle on avait étendu un lit de charbons enflammés. La table de marbre se conserve à Saint-Laurent-hors-des-murs, où reposent les cendres de Pie IX.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les trésors de l'Église, dit saint Laurent, ce sont les pauvres. Parce que, en leur faisant du bien, ils nous ouvrent, selon la pensée d'un saint père, la porte du paradis.

11 Août. — S. ALEXANDRE le Charbonnier, évêq. et mart. 251.

ALEXANDRE, d'une famille honorable du Pont, reçut une éducation distinguée. Sa vertu et sa piété l'élevèrent à une haute perfection : il ne craignait rien tant que d'offenser DIEU. Effrayé des dangers du monde pour la fleur des vertus et redoutant les fumées de l'orgueil, il prit le parti de s'ensevelir dans la solitude. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et se fit charbonnier.

Retiré dans une pauvre chaumière, aux environs de Comane, il savourait avec délices l'abjection et les mépris. Assidu aux offices, il priait encore plus dans son obscur réduit, et méditait pieusement les divines Écritures.

Cependant l'évêque de Néocésarée, Grégoire le Thaumaturge, par sa sainte vie, ses prédications et ses nombreux miracles, multipliait dans toute la contrée le nombre des chrétiens. La ville de Comane le pria de venir constituer une église dans son sein, en lui donnant un évêque. Le jour fixé pour l'assemblée, les principaux et les magistrats de la ville cherchaient le plus noble, le plus éloquent, le plus distingué par les qualités qu'on voyait resplendir dans S. Grégoire, pour le lui présenter. « Vous ne devez pas, » leur dit l'illustre évêque, « exclure de votre choix les plus humbles et les plus pauvres. L'Esprit de DIEU souffle où il veut. » — « Si vous voulez choisir parmi les artisans, » lui répond un magistrat quelque peu railleur, « prenez Alexandre le Charbonnier. » — « Qui est cet Alexandre ? » demande Grégoire. On lui amène alors un homme en guenilles et demi-nu, dont les mains et la figure sont noircies par la poussière du charbon. Toute l'assemblée se met à rire à son aspect : le charbonnier seul conserve son calme, paraît satisfait de sa condition et témoigne, par son extérieur grave et modeste, de son recueillement et de sa paix intérieure. Grégoire le prend à part ; après une conférence sérieuse avec lui, le Thaumaturge rentre seul dans l'assemblée et fait un discours sur les devoirs redoutables de l'épiscopat. Lorsqu'il a terminé cette conférence, l'on introduit un homme revêtu des ornements pontificaux. Tous les regards se tournent de son côté : c'est Alexandre le Charbonnier, que, d'après l'ordre de saint Grégoire, on a ainsi transformé. « Ne vous étonnez pas, » dit le Thaumaturge, « si vous vous étiez trompés en jugeant selon les sens. Le démon voulait rendre inutile ce vase d'élection en le tenant caché. »

Après la consécration épiscopale, qui eut lieu immédiatement, le nouvel élu fit un discours au peuple. Sa parole était solide, forte et pleine de sens, quoique peu ornée ; son air et son maintien étaient nobles et majestueux. Sous la figure d'un charbonnier, Grégoire avait découvert le vrai mérite et la solide vertu.

Alexandre gouverna dignement l'église de Comane et convertit un grand nombre d'idolâtres. Dans la cruelle persécution de Dèce, il eut la gloire de donner sa vie pour la foi : on le fit brûler vif (251).

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU, qui avait pris de pauvres pêcheurs pour colonnes de son Église, s'est plu dans tous les siècles à se choisir des pontifes et des prêtres dans les plus humbles conditions. Considérons dans les ministres de notre sainte religion moins l'origine que la dignité, moins la noblesse que la sainteté.

12 Août. — Ste CLAIRE, vierge. 1253.

CLAIRE, de la noble famille des Sciffi, vint au monde dans la ville d'Assise, l'an 1193. Prévenue dès le berceau des grâces les plus abondantes, elle passa toute sa jeunesse dans une innocence et une piété angéliques. Remarquable par sa beauté, appartenant à une condition qui favorise le luxe, sa parure la plus somptueuse fut toujours la modestie : elle

avait en horreur les ajustements mondains ; obligée de se revêtir d'habits précieux, elle y joignait un cilice, et dans un âge qui ne rêve que plaisirs, elle n'aimait que le jeûne, la retraite et la prière.

La réputation de François d'Assise amena Claire à lui ouvrir son âme. Le serviteur de DIEU admira bientôt ce fond inestimable de pureté, d'amour de DIEU, de détachement de la terre, dont le Seigneur l'avait enrichie pour sa gloire. Il la confirma dans la résolution qu'elle avait prise de vouer à JÉSUS sa virginité. Ces deux grandes âmes se comprirent : le jour vint bientôt où Claire, formée par François, devait entreprendre, pour les personnes de son sexe, l'œuvre que poursuivait pour les hommes le patriarche d'Assise.

Le 18 mars 1212, la noble vierge, parée de ses plus riches vêtements, se rendit sur le soir à la petite église de Notre-Dame-des-Anges, s'y fit couper les cheveux, quitta ses habits de luxe, revêtit une robe de bure serrée d'une corde, et se retira chez les bénédictines. Elle avait 18 ans.

Cette retraite surprit toute la ville ; le monde la qualifia de folie. Les parents de Claire, poussés par les langues médisantes, mirent tout en œuvre, usèrent même de violence pour l'arracher de son asile. La novice, cramponnée à l'autel d'une main et montrant de l'autre ses cheveux coupés : « Désormais, » s'écria-t-elle, « JÉSUS sera mon époux, et mon vêtement une robe de pénitence. » Il fallut bien la laisser en paix. Quinze jours après, sa sœur Agnès vint la rejoindre. Alors les violences recommencèrent. On arrache cette jeune sœur des bras de Claire, on lui déchire son costume, on l'entraîne en la chargeant d'injures et de coups. Rien n'y fait : Agnès triomphe et retourne au couvent.

Telle est l'origine du second ordre de Saint-François, qui donnera au monde tant de modèles d'innocence, de ferveur, de pénitence et de sainteté. Approuvé par Innocent III, il reçoit bientôt dans son sein de nombreuses vierges, et la mère de la pieuse fondatrice y entre elle-même avec sa troisième fille. Claire est nommée supérieure et portera ce fardeau jusqu'à sa mort ; mais elle saura bien se dédommager de tant d'honneur par la constante pratique de l'humilité, de la mortification, du renoncement. Toujours et en tout la dernière de toutes, elle veut être aussi la plus pauvre. Son riche héritage va tout entier aux indigents, elle ne veut aucuns revenus pour ses communautés, qui vivront d'aumônes quotidiennes. DIEU récompensa par des miracles cette confiance absolue en celui qui vêt le lis et nourrit le passereau. Un jour il y avait au monastère un seul pain pour le dîner de cinquante personnes. Claire ordonne d'en envoyer la moitié aux religieux qui les desservaient. On coupe le reste en cinquante morceaux et tout le monde mange sa réfection...

Dans sa guerre impie contre le saint siège, Frédéric II employa des troupes de Sarrasins. Ils étaient sur le point de s'emparer d'Assise. Pleine d'une sainte confiance en DIEU, Claire, qui ne pouvait plus marcher, se fit porter à l'entrée du monastère. Là, prosternée avec ses filles devant l'hostie sainte : « Seigneur, » s'écria-t-elle, « permettrez-vous que vos pauvres servantes soient livrées aux infidèles ? » Aussitôt une voix se fit entendre : « Ne crains rien, ma fille, je vous

garderai. » A ce moment même, les soldats, qui avaient déjà franchi les murailles de la ville, prirent la fuite et levèrent le siège.

Du vivant de la sainte fondatrice, l'ordre se répandit en Italie, en France et ailleurs. Après sa mort, le nombre de ses filles devint incalculable, sous les différents noms de clarisses, de cordelières, d'annonciades, de capucines, de récollettes et autres encore.

Le 11 août 1253, l'âme de cette très pure vierge, laissant le temple de son corps, s'envola sur les ailes de la prière et de l'amour aux demeures éternelles. En apprenant sa mort, la curie romaine est saisie d'une vive et douce émotion ; elle se rend à Saint-Damien, le pontife à sa tête. Obéissant à la même impulsion, la cité tout entière prend le même chemin. On allait procéder à la cérémonie des funérailles ; déjà commençait l'office des morts, quand le pape fit observer que mieux vaudrait chanter celui du commun des vierges ; si bien qu'il semblait préluder à la canonisation de Claire avant même que son corps fût inhumé. Le cardinal-évêque d'Ostie, chef du sacré collège, déclara qu'il fallait en pareille matière procéder avec plus de maturité. On continua donc la cérémonie funèbre. Il ne parut ni sûr ni convenable de laisser le corps de la vénérable vierge dans un lieu éloigné de la ville : il fut donc résolu qu'on le porterait, cette fois parmi les chants de fête, dans l'appareil d'un triomphe, au son des instruments, dans l'église de Saint-Grégoire, où d'abord avait reposé le corps de saint François, comme s'il devait initier à la tombe la sainte dont il fut l'initiateur dans la vie. Deux ans après, Alexandre IV canonisa sainte Claire. En 1850, on fouilla le tombeau de l'illustre vierge, et l'on y trouva ses ossements entiers et bien conservés. Ils furent déposés dans une châsse, à l'exception d'une côte réservée à Pie IX et de plusieurs fragments destinés aux monastères des clarisses (1).

RÉFLEXION MORALE. — *Heureux les riches !* crie le monde. *Heureux les pauvres !* dit Notre-Seigneur. Claire crut à la parole du divin Maître ; elle embrassa la pauvreté religieuse avec son cortège de pénitences ; elle y goûta des douceurs ineffables, et remporta la palme d'une éminente sainteté. — Les maximes du monde sont trompeuses ; les promesses de DIEU sont infaillibles.

13 Août. — Ste RADEGONDE, reine. 587.

LORS de l'expédition des rois Thierri Ier et Clotaire Ier au-delà du Rhin, la fille du roi de Thuringe, Radegonde, tomba en proie aux vainqueurs. Elle échut à Clotaire, qui la fit élever avec soin dans une de ses *villas*, en vue d'en faire un jour sa femme. Elle prit goût à l'étude et surtout à la piété ; mais, loin d'aspirer à partager le trône de son féroce vainqueur, elle disait à ses compagnes qu'elle ne désirait rien tant que le martyre.

Lorsqu'elle sut, à dix-huit ans, que le roi faisait tout préparer pour ses noces, elle s'échappa de nuit dans une barque ; mais on l'eut bientôt reprise, et Clotaire

1. Croizet, Darras.

la fit monter sur le trône. La noble Radegonde, qui, depuis sa conversion, était plus occupée des choses du ciel que de celles de la terre, ne fut pas ce qu'il fallait à Clotaire; il avait, disait-il, trouvé en elle « une nonne et non une femme ». La nuit, elle se levait pour s'étendre sur un cilice ; le jour, elle étudiait les saintes Lettres, s'entretenait de la religion avec les clercs et les évêques, et soignait de ses propres mains les malades dans l'hôpital qu'elle avait fondé.

Au bout de six ans de mariage, Clotaire fit tuer un tout jeune frère de Radegonde, compagnon de sa captivité, qu'elle aimait tendrement, et à qui nul crime ne pouvait être imputé. La reine, accablée et indignée de cet attentat, obtint la permission de quitter la résidence royale et vint à Noyon, auprès de l'évêque Médard, qui avait sur le roi et sur toute la nation un extrême ascendant. Clotaire finit par consentir à ce qu'elle se fît religieuse, ne se remaria pas, et Radegonde reçut le voile des mains de saint Médard.

La nouvelle religieuse, usant de sa liberté reconquise, allait de sanctuaire en sanctuaire et semait partout, en guise d'offrandes, ses bijoux et ses vêtements de reine. Elle s'établit dans le domaine de Saix, en Poitou, que son mari lui avait concédé. Là, cette jeune reine de vingt-quatre ans vécut en vraie recluse, et se mit à pratiquer les plus rigoureuses austérités, mais surtout à se prodiguer aux pauvres et aux malades et à leur rendre les services les plus rebutants. Elle baignait les lépreuses, elle baisait leurs plaies dégoûtantes.

A deux reprises Clotaire, dont l'amour s'était rallumé en l'absence de Radegonde, se mit en route pour venir la reprendre ; mais, retenu et dominé d'abord par une crainte religieuse, et ensuite par les supplications de Germain, l'illustre évêque de Paris, ce prince cruel et débauché reconnut qu'il ne méritait pas d'avoir une telle épouse : il lui fit demander pardon et la laissa en paix.

Radegonde était déjà dans son monastère de Ste-Croix de Poitiers, qui prospéra rapidement sous la règle de saint Césaire d'Arles. Elle y attira près de deux cents filles, la plupart de noble race, et leur donna pour abbesse une de leurs jeunes compagnes, nommée Agnès, qu'elle avait élevée. Volontairement descendue au rang de simple religieuse, notre sainte faisait sa semaine de cuisine, balayait, lavait la vaisselle, nettoyait les chaussures des sœurs, n'étant plus reine que par l'ascendant de l'esprit, du savoir et de la bonté. Sur sa chair nue elle portait une chaîne de fer. Elle passait tout le carême dans la solitude de sa cellule, ne se nourrissant que de racines cuites, sans huile, sel ni pain, et buvant si peu d'eau qu'elle avait toujours la gorge desséchée. Elle n'en poursuivait pas moins ses études sur les Pères et les saintes Écritures ; elle continuait surtout à s'occuper des pauvres et de leurs plus répugnantes infirmités. Dans sa vive sollicitude pour les intérêts du pays, elle intervenait sans cesse pour prêcher à ses belles-filles Brunehaut et Frédégonde la paix et la réconciliation. Elle mourut le 13 août 587, la 42me année de sa vie de religion.

Le couvent qu'elle avait fondé et la France qu'elle avait édifiée versèrent d'abondantes et sincères larmes sur sa perte. Grégoire de Tours l'inhuma et raconta les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Tous ne sont pas appelés aux austérités du cloître, mais tous doivent faire pénitence et pratiquer les vertus de leur état. Bienheureux qui portera devant son juge, après la mort, l'innocence conservée ou reconquise ! Mais ce bonheur dépend de nous. Que cette pensée inspire et règle toute notre vie.

14 Août. — S. MARCEL, évêque et martyr. 387.

EN dépit de sa rage et de ses efforts trois fois séculaires pour éteindre dans leur sang la foi des chrétiens, le paganisme se mourait. L'essai infructueux de Symmaque à Rome et de Libanius à Constantinople, en faveur d'une restauration païenne, n'avait cependant point découragé les fauteurs des idoles. « Serrés en faisceau compact autour de leurs faux dieux, » dit l'abbé Darras, « puissamment organisés en des affiliations ténébreuses qui furent le berceau de nos modernes sociétés secrètes, les partisans du vieux culte poursuivaient sur tous les points du monde leur résistance occulte mais acharnée. Ceux qui, dans les plaines de Tours, s'opposaient à l'action de saint Martin, étaient en correspondance avec leurs frères d'Italie et des provinces orientales. Partout les démons défendaient leur dernier asile et, comme « le fort armé » du récit évangélique, livraient à la foi chrétienne un combat d'autant plus redoutable qu'il paraissait être le dernier... Il importe de remarquer l'origine du germe d'insurrection déposé au sein des sociétés actuelles par les derniers tenants du paganisme et de l'idolâtrie démoniaque. Fertile en fruits de mort, ce germe est le même qui, développé aujourd'hui par le rationalisme et la révolution, couvre l'Europe de ruines et dévaste les âmes... Les problèmes politiques et sociaux qui agitent notre époque contemporaine remontent jusque-là... Au IVe siècle, comme de nos jours, il ne manquait pas d'esprits rebelles qui repoussaient énergiquement le remède de la foi chrétienne. Loin d'en reconnaître la salutaire efficacité, ils soutenaient que les désastres de l'empire romain dataient du jour où les césars avaient été assez aveugles pour embrasser la religion du CHRIST. Cette vue erronée, que saint Augustin réfuta plus tard avec tant de magnificence dans son immortel ouvrage de la *Cité de Dieu*, était alors populaire et séduisait les hommes les plus graves...

» Tel était le sens des réactions païennes en Italie et en Orient. Théodose avait eu à se prononcer dans ce conflit entre les deux cultes, et, dès la première année de son règne, il avait ordonné à Cynegius, préfet du prétoire, de parcourir l'Asie pour y détruire les temples idolâtriques. Constantin les avait seulement fait fermer. Rouverts par Julien l'Apostat, ils avaient été une seconde fois abandonnés ; le vide s'était peu à peu élargi autour de leur enceinte. Maintenant l'empire était chrétien : il était temps d'abattre des monuments de superstition et d'erreur dont la vue seule entretenait les espérances de quelques païens opiniâtres. Cynegius s'était mis à l'œuvre. Il ne trouva guère de résistance. La ville d'Apamée entreprit cependant de défendre son temple de Jupiter. C'était un vaste édifice, décoré avec

tout le luxe et toute la richesse de l'Orient. Ses assises de pierres de taille, reliées entre elles par des crampons de fer, eussent défié une armée de démolisseurs. Saint Marcel, évêque d'Apamée, conseilla au préfet de ne pas s'épuiser en vains efforts. « Je prierai DIEU, » dit-il, « et il saura bien renverser l'édifice infâme. » Le saint évêque pria, et, de lui-même, le temple s'écroula avec un fracas épouvantable. La rage des païens ne connut plus de bornes. Quelques jours après, saint Marcel était à Aulona, au pied du Liban, se disposant à faire démolir un édifice du même genre. Retiré à l'écart, il priait sur la montagne, quand les idolâtres fondirent sur lui, le ietèrent sur une pile de bois où ils mirent le feu, et le brûlèrent vif (14 août 387). »

RÉFLEXION MORALE. — Que nous sert que les temples des idoles soient renversés, si nous leur élevons un sanctuaire dans notre cœur? S'abandonner à quelque mauvaise passion, c'est ériger un autel à Satan.

15 Août. — L'ASSOMPTION de la SAINTE VIERGE. 54.

LES traditions de la plus grande valeur, combinées, permettent de fixer la date de la mort et de la résurrection de Marie vers l'an 54.

Les apôtres avaient déjà porté la foi dans toutes les contrées du monde, lorsque l'ange de l'Incarnation, Gabriel, vient de nouveau saluer sa Reine et lui annoncer que dans trois jours le temps de son pèlerinage va finir. A cette nouvelle l'auguste Vierge tressaille de joie et se prépare à la mort. Sarvia, sa fidèle servante, apprend la nouvelle en pleurant, et les saintes femmes encore en vie se montrent inconsolables.

Le troisième jour Notre-Dame reposait sur le modeste lit que la pieuse Sarvia s'était plu à embellir pour la dernière fois. Soudain les apôtres sont miraculeusement transportés de tous les points du globe à Jérusalem, près de leur reine expirante qu'ils ne se lassent, tout en larmes, de contempler. Leurs regrets attendrissent l'âme de la douce Vierge : « Enfants bien-aimés, » leur dit-elle, « je m'en vais au royaume de mon Fils ; mais mon cœur demeurera toujours près de vous, pour vous soutenir dans vos efforts et vous consoler dans vos afflictions. » Après ces paroles, elle ferma doucement les yeux, et on l'entendit prononcer cette prière : « Mon Fils, je remets mon âme entre vos mains. » JÉSUS, le Seigneur, apparaissant alors, reçut cette âme immaculée dans ses bras, et elle prit, escortée par les anges, son vol vers les cieux.

Les saintes femmes rendirent à Notre-Dame les derniers devoirs. Une lumière éblouissante rayonnait de son corps virginal comme d'un centre glorieux et remplissait toute la demeure. Le visage de la bienheureuse Marie était semblable à la fleur blanche des lis, et jamais parfums n'ont répandu d'aussi suaves émanations que ce *lis des vallées.*

Les apôtres passèrent la nuit près des restes de la Mère de DIEU, exaltant leur reine, exhalant leur douleur. Le lendemain, saint Pierre et saint Paul portèrent le corps jusqu'au lieu de la sépulture ; les autres disciples suivaient en chantant des

Le Couronnement de la sainte Vierge. (D'après P. Lippi, Académie de Florence.)

hymnes de reconnaissance ; et les saintes femmes accompagnaient en pleurant le convoi funèbre. Une nuée lumineuse apparut alors sous la forme d'une couronne resplendissante, et les anges firent entendre une harmonie céleste dont les sons mélodieux se mêlaient à la psalmodie des apôtres.

Sur le parcours, un des princes des prêtres s'élança, transporté de colère, au milieu du saint cortège et voulut l'arrêter. DIEU châtia son audace : ses mains se séchèrent et, se séparant des bras, demeurèrent attachées au cercueil. Ce miracle de la justice divine convertit le prêtre juif : il crut, et ses membres recouvrèrent aussitôt leur intégrité et leur vigueur.

Arrivés à la vallée de Josaphat, les apôtres déposèrent avec respect le corps de leur reine dans un sépulcre neuf, et, le soir venu, ils se retirèrent dans la maison de saint Jean l'évangéliste, à Jérusalem.

Or, saint Thomas, par une disposition de la divine Providence, n'arriva que le lendemain. Voulant contempler une dernière fois les traits chéris de Notre-Dame, il supplia les apôtres d'ouvrir son tombeau. Ils acquiescèrent à ce pieux désir ; mais, ayant ouvert le sépulcre, il n'y trouvèrent que les vêtements de la divine Vierge. Victorieuse des ombres de la mort, elle s'était élancée vers l'Éternel, et son divin Fils lui avait offert dans le ciel un trône de miséricorde et d'amour. C'est vers ce trône que montent les vœux des mortels, c'est de ce trône que descendent les grâces et les bienfaits.

« O doulce Dame, » disaient dévotement nos pères du XVIe siècle, « par icelle grant joie que vous eustes quand vous fustes portée ès cieulz et assise de côté votre Fils, en la compaingnie des anges du paradis, je vous prie que vous vueilliez prier à DIEU pour moi et pour mes bons amis et amies, et pour tous ceulz qui sont en estat de grâce, qu'il les y tiengne, et pour ceulz qui non y sont, que il les y vueille mettre pour estre en la joie du paradis avec les sains (1). »

RÉFLEXION PRATIQUE. — Marie dans le ciel est une avocate pour les hommes auprès de DIEU. Ne laissons passer aucun jour de notre vie sans adresser quelque prière à la Mère de JÉSUS : elle nous obtiendra la grâce de devenir dignes du paradis.

16 Août. — S. ROCH, pèlerin. 1327.

ROCH appartenait à l'une des principales familles de Montpellier. Devenu orphelin à vingt ans, il se trouva maître d'une riche succession dont son âge ne lui permettait pas encore de disposer. Il donna le plus qu'il lui fut possible aux pauvres, laissa le reste aux mains de son oncle, qui était son tuteur, et entreprit, déguisé en pèlerin, le voyage de Rome pour visiter le tombeau des saints apôtres.

En Toscane, il rencontre la peste dans la ville d'Aquapendente : il va droit à l'hôpital, visite les malades, et les guérit en faisant sur chacun d'eux le signe de la

1. V. Darras, *Légende de N.-D.* ; — Darras, *Hist. gén. de l'Église.*

croix. La contagion faisait d'horribles ravages à Césène. Le saint y accourt, et sa présence délivre la cité du terrible fléau. Le bruit se répandit alors que Roch était un ange venu du ciel, et on le réclama de toutes parts. La peste s'était déclarée à Rome : il y vola précipitamment, on l'y reçut comme un sauveur, et il renouvela dans la ville du pape les prodiges d'Aquapendente et de Césène.

Roch, lorsqu'il eut satisfait sa dévotion, reprit le chemin de la France, s'arrêtant partout dans les hôpitaux pour guérir les pestiférés. DIEU lui réservait son épreuve. Atteint lui-même de la redoutable maladie à Plaisance, et ne voulant point encombrer l'hospice de sa chétive personne, il se couche dans la rue ; on l'en repousse impitoyablement. Il se traîne alors jusqu'à la forêt voisine et s'arrête dans une cabane déserte. Là, une source lui donne son eau rafraîchissante pour laver ses plaies, et le chien d'une ferme lui apporte plusieurs jours de suite, pour sa nourriture, un pain qu'il dépose près de lui avec maintes caresses. Une fois guéri, le saint retourne dans cette ville de Plaisance qui l'a si mal reçu, et lui rendant le bien pour le mal, la délivre du fléau.

Exténué par la fatigue, pauvre et déguenillé, Roch, à son retour en France, ne fut reconnu de personne. Dans un village de son propre domaine on le prit pour un espion. Livré à son oncle, il refusa de se nommer, supporta sans rien dire les mauvais traitements, et passa cinq années en prison, heureux d'être, comme JÉSUS-CHRIST, méconnu des siens. Les souffrances de cette dure captivité, à laquelle un mot de sa bouche pouvait mettre un terme, achevèrent de le sanctifier. Sa vie était une oraison continue ; et le gardien admirait la douceur, la patience de son prisonnier, qui, disait-il, n'était pas de la même espèce que les autres hommes.

Victime volontaire de l'humilité, Roch tomba malade. Le prêtre qui vint le préparer à la mort découvrit sans peine le trésor de sainteté caché en cet inconnu ; il raconta ce qu'il avait vu, et le bruit se répandit vite que la prison détenait un saint. Le peuple y courut en foule, mais il ne trouva plus qu'un cadavre. L'âme du captif, libre de son entrave, s'était envolée au ciel (16 août 1327).

Cependant la grand'mère de Roch songe à son petit-fils qui ne revient pas. Si c'était lui, le mystérieux prisonnier ! Elle veut voir ce corps inanimé, elle écarte le suaire : ô surprise ! sur la poitrine du mort elle reconnaît le signe que portait son petit-fils en naissant ! C'est un héros de la pauvreté, c'est un saint ! On lui fit de magnifiques funérailles : son corps fut porté en triomphe dans la grande église de Montpellier, et des miracles illustrèrent son tombeau.

Le culte de saint Roch devint presque aussitôt populaire ; on l'invoqua contre la peste, et une multitude d'églises et de chapelles furent érigées en son honneur.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si nous n'avons pas à invoquer saint Roch contre la peste qui tue le corps, demandons-lui de nous délivrer de la contagion du péché qui tue les âmes.

17 Août. — S. MAMMÈS, martyr. 273.

Mammès, fils de Théodote et de Rufine, deux nobles époux qui moururent pour la foi dans la prison de Césarée, en Cappadoce, fut recueilli par une illustre veuve nommée Ammia. Elle lui servit de mère et le fit son héritier.

L'empereur romain, qui persécutait l'Église, s'attachait surtout à détourner de la foi la jeunesse des écoles. Telles furent ses instructions à Démocrite lorsqu'il l'envoya président à Césarée. Informé du zèle de Mammès, Démocrite ordonna d'arrêter cet enfant et s'efforça de le séduire. L'écolier se montra digne fils de martyrs. « On verra, » lui dit le persécuteur, « si les ongles de fer et les brasiers ardents n'auront pas raison de ton courage. » — « Mais il ne t'est pas permis, » répliqua Mammès, « de tourmenter un patricien, fils adoptif d'Ammia, la plus noble dame de ce pays. » Le président l'envoya à l'empereur, qui le fit fouetter cruellement. Et comme le jeune chrétien persistait dans sa foi, les bourreaux lui brûlèrent les flancs avec des torches, lui meurtrirent les membres à coups de pierre et le précipitèrent dans la mer, une masse de plomb au cou. Un ange, venu pour le sauver, le transporta sur la montagne voisine, où il vécut quarante jours, comme Moïse sur le Sinaï, sans boire ni manger. Après ce temps, il vit une verge descendre du ciel, et entendit une voix qui lui ordonnait d'en frapper la terre. Il obéit; la terre s'entr'ouvre, et de son sein déchiré sort un volume mystérieux où il puise la doctrine du salut.

Instruit de la sorte par Dieu lui-même, il descendait souvent de la montagne pour évangéliser la ville. Les biches, les chèvres, venaient se mettre d'elles-mêmes entre ses mains pour le nourrir de leur lait. Lorsqu'Aurélien renouvela les édits de persécution, le solitaire de Césarée fut dénoncé au juge Alexandre. Un jour, l'homme de Dieu voit venir à lui les archers du barbare ; il s'avance au-devant d'eux, les fait entrer dans sa cellule et leur sert des mets champêtres. Cependant les bêtes fauves arrivent, comme à l'ordinaire, pour faire leur cour à ce nouvel Adam. A ce spectacle, les soldats, saisis de respect, implorent leur pardon. Mammès les rassure, les congédie, et leur promet qu'il sera aussitôt qu'eux à Césarée.

Il s'y rend donc et se présente au tribunal du juge : « Est-ce vous, » lui demande le président, « qui avez le magique pouvoir d'apprivoiser les bêtes féroces et de les rendre douces comme des moutons ? » — « Je ne suis pas un magicien, » répond Mammès, « mais je sers Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre, à qui les animaux farouches obéissent sans résistance. » — « Il faut, » ajoute Alexandre, « quitter cette superstition et obéir à notre empereur. » — « En fait de religion je n'obéis qu'à Dieu, et je ne quitterai point son service pour adorer des idoles. » Sur cette réponse, on le suspend en l'air, on le fouette jusqu'au sang, puis on le jette en prison. Quarante chrétiens y étaient déjà : il brise leurs chaînes

et leur donne la liberté ; mais il demeure lui-même dans son cachot, où un ange vient le fortifier pour de nouveaux supplices.

Alexandre le fait de nouveau comparaître devant lui. Pour vaincre la résistance du martyr, il emploie successivement le feu, les bêtes de l'amphithéâtre ; mais les lions et les ours viennent se coucher auprès de Mammès et lui lèchent les pieds, « montrant ainsi, » disent les Actes, « que les sentiments humains ont passé dans le cœur des bêtes, et la férocité des bêtes dans le cœur des bourreaux. » Après cette scène, un grand nombre de païens se convertirent, et on se hâta de donner la mort à cet intrépide confesseur du CHRIST. Un soldat vint lui enfoncer dans le ventre une fourche de fer. Mammès, retenant de la main ses entrailles qui se répandaient, se retira, sans que personne osât l'arrêter à deux stades de la ville, et rendit à DIEU son âme ornée des trois couronnes de la virginité, du doctorat et du martyre (273).

La cathédrale de Langres possède le chef de Mammès.

RÉFLEXION MORALE. — Les tyrans modernes, comme ceux du IIIe siècle, s'en prennent aux enfants. DIEU veuille qu'ils trouvent en eux des Mammès, prêts au martyre plutôt que d'abandonner la foi !

18 Août. — Ste HÉLÈNE, impératrice. 328.

NÉE vers le milieu du IIIe siècle, Hélène vivait à Drepanum, près de Nicomédie, dans une condition des plus humbles, lorsqu'elle attira l'attention de Constance Chlore, qui revenait de son ambassade chez les Perses. Le jeune officier l'épousa, et en eut un fils, l'éternel honneur de son nom, le grand Constantin ; mais il fut obligé de la répudier pour devenir empereur. Lorsque Constantin ceignit la pourpre (306), il fit venir sa mère près de lui et la combla de marques de respect ; elle eut le titre d'auguste et son nom fut gravé sur les monnaies. On ne sait à quel moment elle devint chrétienne. Peut-être l'était-elle de naissance, peut-être n'abandonna-t-elle le culte des idoles qu'après la conversion de son fils. En tout cas, elle n'intervint qu'assez tard dans les affaires religieuses de l'État.

Trompé par les fausses accusations de sa femme Fausta, Constantin fit périr son fils Crispus ; puis, dans un mouvement de sauvagerie païenne, il sacrifia l'impératrice aux mânes de sa victime et la fit étouffer dans un bain chaud. Hélène, que cette barbarie de l'empereur accablait, résolut, quoique âgée de soixante-dix-neuf ans, d'aller faire aux lieux saints un pèlerinage d'expiation, avec le secret désir d'y retrouver la vraie croix.

Munie des pleins pouvoirs de Constantin, elle partit à la fin de l'année 326. Rien n'était triste et désolé comme l'état où la dernière conquête romaine avait laissé Jérusalem. On n'y voyait que des ruines, ou des temples d'idoles élevés par Adrien, superbes mais vides ; la ville ne contenait presque plus de chrétiens. Lorsque l'impératrice voulut se rendre au Calvaire, on ne put lui en indiquer l'endroit.

Enfin, après de longues recherches, on commença les fouilles, et quelques jours plus tard on découvrit intactes les trois croix. Nous avons raconté, à la date du 3 mai, comment on reconnut celle qui avait porté le divin Sauveur.

Hélène, dont on avait peu parlé jusqu'alors, devint l'héroïne du monde chrétien. On s'entretenait partout de ses vertus, on s'apercevait qu'au milieu des honneurs elle avait toujours mené une vie humble et sainte. Constantin mit à sa disposition toutes ses richesses pour bâtir un monument digne de renfermer l'auguste relique. Après avoir commencé la construction de trois églises, sur le saint sépulcre, à Bethléem et au jardin des Oliviers, la pieuse impératrice quitta les lieux saints et mourut en allant rejoindre son fils, qui se trouvait alors en Illyrie. (328). (1)

RÉFLEXION MORALE. — Chrétiens, qui avez adopté pour votre étendard la croix, son nom, ne l'oubliez pas, signifie pénitence, mortification, abnégation, austérité, humiliation, mépris, patience, opprobres, persécutions, chaînes, prison, martyre et mort pour DIEU !

19 Août. — S. LOUIS, évêque de Toulouse. 1297.

LOUIS était second fils de Charles II, roi de Naples et de Sicile, neveu de sainte Élisabeth de Hongrie, et petit-neveu du saint roi Louis IX. Au milieu de la mollesse des cours, il mena dès son bas âge une vie humble, austère et angélique. A sept ans il se glissait la nuit hors de sa couche, et reposait par pénitence sur son tapis de pied. Ses récréations mêmes avaient un but sérieux, et ses promenades se terminaient ordinairement à une station dans quelque église ou à la visite d'une pauvre chaumière. Sa modestie et sa pudeur le firent appeler l'*ange de la cour*.

Pour recouvrer la liberté, son père, prisonnier du roi d'Aragon, le laissa comme otage à son vainqueur avec ses deux autres fils. Louis avait alors quatorze ans. Il en passa près de sept en captivité dans Barcelone, donnant à ses frères un rare exemple de patience, de résignation et de piété. Dès cette époque il jeûnait et communiait souvent, entendait la messe tous les jours, récitait l'office de la sainte Vierge, et passait en prières une grande partie du jour et de la nuit. Il se lia d'amitié avec les religieux de Saint-François et promit à DIEU, étant malade à mort, d'entrer dans leur ordre.

Lorsqu'il sortit de prison, à l'âge de vingt-et-un ans, il dédaigna les offres d'une couronne, et reçut la tonsure en présence du roi son père, puis les ordres mineurs et le sous-diaconat à Rome, le diaconat et la prêtrise à Naples. Boniface VIII le nomma aussitôt évêque de Toulouse, sans exciter d'autre réclamation que celle de l'élu : le jeune prince déclara qu'il ne serait évêque qu'après avoir embrassé, selon ses engagements, la règle de Saint-François. Il voulut donc, avant son sacre, faire ses vœux solennels de religion et vêtir la robe de moine, qu'il porta

1. V. *La vie des saints* illustrée, de Firmin Didot.

jusqu'à sa mort. Ayant ensuite courbé la tête sous la consécration épiscopale comme sous le plus redoutable des fardeaux, il prit le chemin de son diocèse. Toulouse le reçut comme un saint et comme un roi. L'aspect du jeune pontife ne démentait point sa renommée. La grâce dont son âme était pleine rayonnait sur son visage ; il était doué d'une puissance attractive qui lui gagnait les cœurs et les inclinait à la vertu.

Hélas ! le saint pontife ne vécut pas un an. Dans un voyage qu'il faisait en Provence, la mort l'arrêta au château de Brignoles, où il était né : il la salua comme un messager divin, et il expira en invoquant Marie, « objet, » disait-il, « de toute sa confiance après JÉSUS. » Il avait à peine 23 ans (1297).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Louis méprise les royautés terrestres pour conquérir plus sûrement un trône dans les cieux. A son exemple, subordonnons toutes choses, et même, s'il le faut, sacrifions-les au salut de notre âme.

20 Août.— S. BERNARD, abbé, docteur de l'Église. 1153.

BERNARD, l'une des plus grandes figures du moyen âge, vint au monde, l'an 1091, au château de Fontaine, près de Dijon. Son père, Tescelin, descendait des comtes de Châtillon, et sa mère, Aleth, des comtes de Champagne. La noble dame le consacra, dès le berceau, non seulement à DIEU mais à l'Église, l'éleva pieusement, dans l'espoir de le donner au Seigneur, et lui inspira de bonne heure un grand mépris pour le siècle. Voué à l'étude des belles-lettres, Bernard fit d'étonnants progrès ; mais sa piété l'emportait encore sur ses rares talents : il aimait la retraite, il était méditatif, il parlait peu. Distingué entre tous et beau comme un ange, il fut exposé dans sa jeunesse à deux grands périls : aux séductions de l'esprit et à celles de la chair. Il en triompha par le secours de sa mère et la dévotion à la sainte Vierge : le seul nom de Marie le faisait tressaillir. Aussi fut-il humble comme une fleur cachée, pur comme un rayon du jour. Une nuit de Noël, l'Enfant JÉSUS lui apparut dans son sommeil. Cette vision l'enflamma d'amour, tant il fut épris de sa ravissante beauté.

Bernard avait perdu depuis trois ans sa pieuse mère, lorsqu'il résolut de mettre son innocence à l'abri du cloître. Cîteaux lui parut l'asile propre à son dessein. Personne n'osait en embrasser la réforme austère, introduite depuis une douzaine d'années par le bienheureux Robert, abbé de Molesmes. Il n'en fut point effrayé, et il n'y vint pas seul : il entraîna trente jeunes nobles à sa suite, parmi lesquels se trouvaient cinq de ses frères. Guy, l'aîné, dit au plus jeune, au moment des adieux : « Nous te laissons tout notre bien. » — « Oui, » s'écria l'enfant, « vous prenez le ciel et vous me laissez la terre : le partage n'est pas égal. » Dans la suite, ce dernier quitta tout, lui aussi, pour aller avec son père se joindre à eux. Saint Étienne, alors abbé de Cîteaux, reçut cette vaillante colonie avec des transports de joie secrète. Bernard avait 22 ans. Dès l'abord, sa ferveur surpasse la perfection des plus saints religieux ; il déclare une guerre impitoyable à son corps et à tous ses

sens ; il pousse les rigueurs de ses austérités jusqu'à compromettre sa santé trop délicate. La prière a pour lui des charmes indicibles ; DIEU se communique intimement à son âme, et les délices qui l'inondent ne manqueront jamais plus à ce cœur favorisé de JÉSUS et de l'auguste Reine des anges.

Par leur exemple, Bernard et ses compagnons attirèrent un monde à Cîteaux. On fonda deux couvents, à la Ferté en Bourgogne et à Pontigny ; il fallut en créer deux autres, à Clairvaux et à Morimond. Bernard fut envoyé à Clairvaux avec douze des siens. C'était un affreux désert, au sein d'une vaste forêt, qui servait de retraite aux brigands. Ils se mirent à défricher cette terre sauvage, bâtirent un oratoire et des huttes en bois, et firent de ce lieu un des plus illustres de l'univers ; il devint une école florissante, un séminaire de saints ; et les papes et les rois, et les évêques et les princes, y accoururent à l'envi près d'un pauvre moine, devenu la merveille de son siècle. La gloire de cette maison surpassa celle de Cîteaux : elle fonda des monastères dans presque toutes les contrées, et, du vivant de saint Bernard, elle en compta jusqu'à 168. Il y en eut pour les religieuses, et l'unique sœur de notre saint alla y vivre, elle aussi, de la vie de ses frères.

Jusqu'ici Bernard avait été un saint moine, le père des pauvres, le maître des âmes religieuses, le prédicateur de la pénitence ; il allait devenir, entre les mains de DIEU, un vase d'élection pour pacifier les troubles publics, pour aplanir les différends entre les peuples et les rois ; il allait être le fléau des ennemis de la foi, le thaumaturge de son temps, l'un des plus grands docteurs de l'Église.

L'an 1127, il réconcilie l'archevêque de Reims avec ses diocésains, et l'évêque de Paris avec le roi de France ; l'année suivante il assiste au concile de Troyes, dont il devient l'âme, et il dresse les statuts de l'ordre des templiers. A peine rentré dans sa chère solitude, il en est arraché par un schisme qui désole l'Église ; il assiste au concile de Clermont et d'Étampes, où il décide l'assemblée en faveur du pape Innocent II.

Dans ses courses, toutes d'obéissance pure, les miracles suivaient les pas du moine de Clairvaux, et partout on le recevait comme l'ange de la paix. Le pape lui offrit de magnifiques récompenses ; il refusa tout, les évêchés de Langres, de Châlons, les archevêchés de Gênes, de Reims, de Milan ; il accepta cependant un os de la tête de saint Césaire, martyr, et, avec cette relique, il revint heureux s'enfermer dans son cloître.

La Providence avait suscité l'abbé de Clairvaux pour abattre les ennemis de l'Église et de la foi : il lui fallut quitter encore sa cellule bénie pour venir au concile de Sens ; il y réfuta les doctrines du fameux Abailard, le confondit et le réduisit à se réfugier auprès de Pierre le Vénérable, qui le porta pour le reste de sa vie à la pénitence.

DIEU réservait à Bernard une douce récompense : l'an 1145, il eut la consolation de voir élever sur le trône pontifical un de ses fils, sous le nom d'Eugène III, et, du fond de son désert il lui adressa son beau livre *de la Considération*. Sous ce pape, on résolut une croisade contre les infidèles, et l'abbé de Clairvaux fut chargé

de la prêcher ; il le fit avec un succès prodigieux en France et en Allemagne, où les miracles marquaient ses pas. A Bâle, il rendit la parole à un muet et la vue à un aveugle ; à Strasbourg, il redonna l'usage de ses jambes à un boiteux, et de tous ses membres à un paralytique. Cependant, la perfidie des Grecs et la mauvaise conduite des soldats ayant fait échouer la croisade, un orage épouvantable

L'apparition de la sainte Vierge à saint Bernard. (D'après P. Lippi, Florence, Budia.)

se forma contre l'homme de DIEU, qui l'avait prêchée. Le saint moine souffrit avec joie cette persécution, et, attribuant l'insuccès de l'entreprise à son indignité, il s'imposa une rude pénitence. Il reçut alors la mission d'évangéliser les contrées dont Toulouse était la capitale, et se dirigea vers le Midi en passant par Poitiers, Angoulême, Bordeaux, Bergerac, Périgueux et Sarlat. Cette dernière ville était un centre redouté de l'hérésie manichéenne. Saint Bernard l'ébranla par l'élo-

quence de ses prédications, et acheva de la convertir par la puissance de ses miracles. Les habitants lui présentèrent des pains à bénir. « Faites-en goûter à vos malades, » leur dit-il, « et ils seront guéris. » Sa prédiction s'accomplit à la lettre. Il fut ensuite appelé aux conciles d'Étampes, de Reims et de Trèves, et le pape Eugène vint à Clairvaux, où l'on tint en sa présence un chapitre général de l'ordre.

Ce fut le terme des travaux extérieurs de Bernard. Sentant ses forces s'affaiblir, il obtint de ne plus sortir de son monastère. Ce repos ne fut point sans fruits pour l'Église : le pieux docteur composa divers ouvrages pleins d'onction, fruit de l'amour divin dont son cœur était embrasé, et de sa filiale tendresse pour la Reine du ciel. Le roi de Sardaigne vint le visiter, et revint ensuite se faire son disciple. Sur la prière de l'archevêque de Trèves, l'abbé de Clairvaux consentit encore, tout mourant qu'il était, à venir mettre la paix entre Metz et les princes voisins de cette ville. Ce fut le dernier acte de sa vie, féconde en grandes œuvres. De retour dans son désert, il tomba dans une maladie mortelle qui lui ouvrit le séjour de la gloire céleste le 20 août 1153 (1).

Réflexion pratique. — Pour s'enflammer de courage, Bernard se demandait souvent : « Pourquoi es-tu venu ici ? pourquoi as-tu quitté le monde ?... » A son exemple, posez-vous quelquefois cette grave question : « Pourquoi Dieu m'a-t-il mis au monde ? » Et vous entendrez comme un écho de votre première leçon de catéchisme vous répondre : « Pour connaître, aimer, servir Dieu, et acquérir par ce moyen la vie éternelle. »

21 Août. — Ste JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT de CHANTAL fondatrice de la Visitation de Sainte-Marie. 1641.

Jeanne naquit à Dijon, le 23 janvier 1572, de Bénigne Frémyot et Marguerite de Berbisey. Elle ne connut jamais sa mère, morte en couches de son frère André ; son père, homme de caractère et de principes, pourvut à son éducation et lui inspira une grande virilité d'âme. A cinq ans, elle confondait un hérétique. Soir et matin, elle recevait l'instruction religieuse, montrait une précoce dévotion envers la sainte Vierge, un grand amour pour les pauvres et une profonde piété envers l'Église. Dans sa jeunesse, elle courut plus d'un péril et de la part du monde et de la part d'une vieille maîtresse qui lui soufflait l'esprit mondain. Jeanne sut répudier ces inspirations basses et refuser la main d'un seigneur calviniste qui ne méritait pas sa confiance.

A vingt ans, elle épousa le baron de Chantal, gentilhomme plein de vaillance, doux, affable, gai. La baronne alliait à la grâce naturelle une humeur vive, un esprit pénétrant, un jugement sûr, enfin des qualités qui la firent surnommer la

1. V. Chapiat, *Le saint de chaque jour*.

dame parfaite. Elle ne songeait qu'à trois choses, servir DIEU, plaire à son mari et bien conduire sa maison.

DIEU leur avait donné six enfants : deux moururent en bas âge, un garçon et trois filles leur restèrent. Rien ne manquait au bonheur de ces nobles époux, lorsqu'une épouvantable catastrophe l'interrompit soudain. « Seigneur, » disait souvent Jeanne dans ses prières, « Seigneur, prenez tout ce que j'ai au monde, mais laissez-moi mon mari. » Précisément, ce fut le baron de Chantal que DIEU lui enleva : dans une partie de chasse, il fut tué d'un coup d'arquebuse. La jeune femme sentit alors, dans l'amertume de sa douleur, le vide des choses de la terre ; elle fit vœu de chasteté, vendit au profit des pauvres tous ses vêtements de luxe, et ne s'occupa plus que de mener la vie d'une veuve selon l'Église et de bien élever ses enfants. Elle leur fit contracter de bonne heure des habitudes de prière, et leur inspira l'amour du travail, la simplicité des goûts, l'éloignement des parures mondaines et la pratique de la charité.

Elle demandait au ciel un habile et clairvoyant directeur. Nous avons raconté, à la date du 2 juillet, comment la Providence lui donna François de Sales (1604). Dès les premières entrevues, ces deux âmes se comprirent. La baronne admira la sainteté de l'évêque et s'engagea par vœu à lui obéir. L'évêque, pour s'assurer des dispositions de la baronne, lui fit déposer la plupart de ses ajustements ; puis il régla les exercices de piété, les pénitences, les bonnes œuvres qu'elle devait faire, et lui précisa ses devoirs de famille. Jeanne devint un modèle accompli de toutes les vertus. Ses domestiques eux-mêmes l'admiraient : « Madame est très dévote, » disaient-ils, « mais elle n'est jamais incommode à personne. » Malgré la charge de ses quatre enfants, elle fut recherchée en mariage. Pour s'y soustraire à toujours, elle renouvela son vœu de chasteté et grava sur son cœur avec un fer rouge le nom de JÉSUS.

Ses désirs de perfection augmentant de jour en jour, elle songea au cloître.

En 1607, la pieuse veuve était à Annecy, mandée par l'évêque de Genève. « Eh bien, ma fille, » lui dit-il, « je suis résolu de ce que je veux faire de vous. » — « Et moi, » répond la sainte, « je suis résolue à vous obéir. » — « Or sus, ma fille, il faut entrer à Sainte-Claire. » — « Mon père, je suis toute prête. »—« Non, vous n'êtes pas assez robuste : il faut être sœur de l'hôpital de Beaune. » — « Tout ce qu'il vous plaira. » — « Ce n'est pas encore ce que je veux ; vous serez carmélite. » — « Je suis prête à obéir. » Voyant alors qu'elle était comme une cire amollie par le feu divin et disposée à recevoir n'importe quelle forme de vie religieuse : « Eh bien, » dit-il, « rien de tout cela ne vous convient. » Et il commence à développer devant elle tout le plan et l'idée générale de la Visitation. La baronne écoute, ravie de joie, et ne doute point qu'elle entende la volonté de DIEU. Dès ce moment elle connut sa voie. Il ne lui restait plus qu'à la suivre.

Elle retourna dans sa famille, et disposa toutes choses en vue d'une douloureuse séparation. Son départ fut déchirant : le vieux Frémyot pleurait comme un enfant, le jeune fils de Jeanne s'était couché en travers de la porte par où elle devait sortir ; il lui fallut donc s'arracher aux larmes de son vieux père et passer sur le

corps de son fils. Le vieillard la bénit : « Allez, ma chère fille, » lui dit-il, « allez où DIEU vous appelle ; je mourrai content, s'il arrive que je ne vous vois plus au monde, de vous savoir dans la maison de DIEU. » L'héroïque veuve partit pour Annecy. Elle y fut bientôt rejointe par deux postulantes, et François de Sales dut songer « à trouver une cage pour ses petites colombes, une ruche pour ses pauvres abeilles. »

Le 6 juin 1610, le saint évêque leur donna le voile. Elles commencèrent la vie de communauté sans aucune espèce de provisions. Ne sachant comment préparer le repas, la bonne sœur tourière va trouver Mme de Chantal. « Ma bonne fille, DIEU y pourvoira, » répond la sainte. La cuisinière attend tranquillement le pourvoyeur, qui n'arrivait jamais. Alors elle fait bouillir quelques herbes du jardin dans une écuelle de lait empruntée d'une voisine. A peine nos religieuses se mettaient-elles à table qu'elles recevaient du pain, du vin et de la viande. On leur donna un petit baril qui dura huit mois. La supérieure affirmait que si on n'avait pas pensé d'en avoir d'autre, il eût toujours duré.

Après sa profession, la sainte fondatrice s'engagea par vœu à faire toujours ce qui serait jugé le plus parfait.

Cependant la jeune communauté s'accroissait en nombre et en ferveur ; la maison se trouvait trop étroite pour les aspirantes qui se présentaient. On acheta une maison près du lac, et, au prix d'innombrables contradictions, fut bâti le premier monastère des visitandines, celui qu'elles nomment encore la *Sainte-Source*. Lyon reçut bientôt une colonie de ces pieuses vierges. En 1616, un troisième couvent se fondait à Moulins. François crut le moment venu de donner à ses filles des constitutions définitives. Après avoir beaucoup prié, beaucoup réfléchi, il se mit à l'œuvre et sut si bien tempérer ses règles, que les plus faibles ne purent les trouver trop sévères, ni les plus fortes trop douces, mais que toutes peuvent s'en accommoder, pourvu qu'elles sachent aimer DIEU et le prochain, Le 23 avril 1618, Paul V érigea la Visitation en ordre religieux sous la règle de Saint-Augustin.

L'enthousiasme qui avait accueilli *l'Introduction à la vie dévote*, la distinction personnelle des premières compagnes de Jeanne Frémyot, firent penser qu'on ne trouverait nulle part une éducation plus sage ni de meilleures maîtresses. On pressa la sainte fondatrice d'ouvrir des pensionnats. Après bien des refus, elle se rendit. A la fin du XVIIe siècle, on les trouve répandus partout.

Après la mort de François de Sales, Jeanne Frémyot s'occupa de recueillir les livres, les sermons et les lettres du suave docteur, pour les communiquer au public et en embaumer l'Église. Puis elle continua de visiter des maisons déjà établies et d'en fonder de nouvelles. Ce n'était pas seulement les provinces qui demandaient des Visitations, mais encore les petites villes et les bourgades ; et en même temps la Suisse, la Sicile, l'Allemagne, la Pologne, et, par-delà les mers, le Canada français, ravis des merveilles dont ils entendaient parler, sollicitaient des rameaux d'un arbre qui produisait de si doux fruits. Il ne nous est pas possible d'énumérer ni les travaux ni les miracles de l'illustre fondatrice. Qu'il nous soit cependant permis, avant de finir, de signaler le prodige d'Annecy. En 1632, lorsqu'on ouvrit le tom-

beau de S. François de Sales, la Mère de Chantal voulut lui baiser les mains et en placer une sur sa tête. A l'instant on vit cette main décharnée s'allonger d'elle-même, s'appuyer sur la tête de la sainte, et, comme pour lui témoigner une tendresse paternelle, la presser avec force. On garde encore à Annecy le voile qui reçut cette miraculeuse pression.

En 1641, Jeanne tomba malade à Moulins. A ses derniers moments, son confesseur lui dit : « Or sus, ma chère Mère, voici l'Époux qui vient ; voulez-vous

Sainte Jeanne de Chantal. (D'après Restout.)

aller au-devant de lui ? » — « Oh ! oui, mon père, je m'y en vais... JÉSUS, JÉSUS, JÉSUS ! » Et son âme s'envola.

RÉFLEXION PRATIQUE. — *Faire toujours le plus parfait :* ce vœu héroïque de Ste Chantal ne nous fera-t-il pas rougir, je ne dis pas de nos imperfections, mais, hélas ! de nos fautes consenties ?

22 Août. — S. SYMPHORIEN, martyr. 177.

Les Éduens, encore presque tous idolâtres, honoraient d'un culte particulier Cybèle, Apollon et Diane, leurs divinités tutélaires. Un jour qu'ils promenaient la statue de Cybèle par les rues d'Autun, au son de la flûte et des cymbales, et que la foule se prosternait la face contre terre, Symphorien, issu d'une des plus nobles familles de la contrée, distingué par l'éducation brillante qu'on donnait alors aux jeunes gens d'origine sénatoriale, ne put s'empêcher de témoigner son mépris pour les idoles. Il se moqua hautement de cette pompe superstitieuse. Les païens irrités le traînèrent au tribunal du proconcul Héraclius, comme un séditieux qui refusait d'adorer les divinités de l'empire. « Pourquoi, » lui demande le juge, « ne consens-tu point à rendre hommage à la mère des dieux ? » — « J'adore le vrai Dieu, » répond Symphorien ; « quant à l'idole de vos démons, si vous me laissez faire, je me charge de la briser sous vos yeux à coups de marteau. » — « Il ne te suffit pas d'être sacrilège, » dit le magistrat, « tu veux encore te faire châtier comme rebelle ? » Héraclius le fit battre de verges par ses licteurs et jeter ensuite en prison. Quelques jours après, il l'interrogea de nouveau, essayant de le tenter par les plus séduisantes promesses. « Je vais, » ajouta-t-il, « faire couronner de fleurs les autels d'Apollon, de Cybèle et de Diane. Tu assisteras à mes côtés au sacrifice. » Le saint rejeta vivement les insidieuses propositions du gouverneur. Il peignit ensuite, en faisant ressortir leur ridicule extravagance, les courses insensées des corybantes en l'honneur de Cybèle ; la supercherie des prêtres qui rendaient les oracles d'Apollon ; les chasses superstitieuses en l'honneur de Diane. Héraclius le condamne alors à avoir la tête tranchée. Pendant qu'on traîne le martyr au supplice, sa mère, doublement vénérable et par sa foi et par ses cheveux blancs, sa mère accourt, non pour l'attendrir par ses larmes, mais pour l'affermir et l'animer par ses exhortations. Du haut des remparts elle lui criait : « Symphorien, mon fils bien-aimé, souviens-toi du Dieu vivant, montre ton courage et ta foi. On ne doit pas craindre une mort qui conduit sûrement à la vie. Pour ne pas regretter la terre, lève tes regards vers le ciel, et méprise les tourments qui durent si peu ! Si tu as de la constance, ils vont être changés en une félicité éternelle. »

Soutenu par la voix de sa tendre mère et par la force céleste de la grâce, le jeune chrétien subit généreusement le martyre (177). Ses précieuses reliques, recueillies par les fidèles, furent déposées dans une humble sépulture, où s'élevèrent depuis la majestueuse basilique et le célèbre monastère qui portaient son nom (1).

Réflexion pratique. — Les martyrs meurent pour Dieu : vivons donc pour lui !

1. V. Darras, *Hist. gén. de l'Église.*

23 Août. — S. SIDOINE APOLLINAIRE, évêque. 489.

SIDOINE, le Virgile des Arvernes, naquit à Lyon, le 5 novembre 430, d'une des plus illustres familles de la Gaule. Élevé aux célèbres écoles de sa ville natale, il reçut une éducation digne de sa naissance, cultiva les lettres, l'éloquence et la poésie. A vingt ans, il épousa la fille du rhéteur Avitus, Papianilla. Lorsque son beau-père fut proclamé empereur (455), il le suivit à Rome et y prononça un panégyrique du nouveau césar, qui lui valut l'érection d'une statue d'airain sous le portique de Trajan. Le règne d'Avitus fut de courte durée. Une partie de la Gaule s'étant armée pour venger sa mort, son gendre s'enferma dans Lyon et soutint les périls d'un siège. La ville fut prise, dépouillée de ses privilèges, accablée d'impôts, et Sidoine, pour racheter sa vie, dut s'adresser à la clémence de Majorien. En célébrant le nouvel empereur dans un poème rempli d'adroites louanges, il obtint pour ses compatriotes, avec l'oubli du passé, les faveurs du monarque romain.

Il habitait depuis plusieurs années son beau domaine d'Avitiac, en Auvergne, au milieu de ses enfants et de ses nombreux amis, lorsque Anthemius le fit venir à Rome, pour l'inauguration de son second consulat impérial. Le poète orateur prononça son panégyrique en vers alexandrins dont les accents n'auraient pas été désavoués par le siècle d'Auguste (1er janvier 468). Le soir même Anthemius signait un rescrit qui nommait Sidoine préfet de Rome et président du sénat. Au titre de comte qu'il avait déjà, le chantre transalpin joignit donc celui de patrice.

Le désir de revoir sa patrie ramène Sidoine en Gaule vers la fin de 471. Peu de temps après la ville de Clermont perd son évêque. Pour le remplacer, elle jette les yeux sur l'illustre sénateur. Sidoine résiste, mais inutilement. Pontife malgré ses larmes, il devient un homme nouveau ; renonçant aux lettres profanes, il ne compose plus de vers qu'en l'honneur des saints et des martyrs, et se livre à une étude approfondie de l'Écriture. Il avait toujours été doux, serviable, généreux : il redouble de bienfaisance, et, dans un temps de disette, on le voit épuiser ses ressources, et vendre jusqu'à sa vaisselle d'argent pour secourir les affamés. Pasteur vigilant, il mérite l'amitié de saint Loup et de saint Remi, et inspire à tous une telle confiance que les suffragants de Bourges, qui ne peuvent tomber d'accord sur le choix d'un métropolitain, lui en confient l'élection. Doué d'une éloquence incomparable et d'une mémoire prodigieuse, il peut sans préparation parler admirablement sur toutes sortes de sujets. Un jour, il célébrait pontificalement dans la basilique du monastère de Chantoin. On ne trouvait plus la messe de la fête. Sidoine, sans autre ressource que son souvenir, chanta l'office propre et commenta l'évangile en chaire comme s'il avait eu le livre sous les yeux. Les assistants furent émerveillés ; on eût dit un ange, et non point un homme, qui officiait.

En 474, l'Auvergne fut envahie par les Visigoths. Sidoine leur opposa une vigoureuse résistance dans sa ville épiscopale, et, après avoir souffert les horreurs d'un

long siège, il alla au-devant du roi Euric, et osa demander au prince arien qu'il laissât aux catholiques la liberté de leurs croyances. Loin de rien obtenir, il fut envoyé prisonnier au château de Liviane, à quelques lieues de Carcassonne. Au bout d'un an, il rentra dans son diocèse, où il ne cessa d'agir avec une vigueur tout apostolique pour adoucir le sort d'un peuple dont il se montra constamment le véritable père.

Le 23 août 489, sur le point de mourir, l'évêque de Clermont se fit transporter à l'église : bientôt une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants l'entourèrent, fondant en pleurs. « Pourquoi, » disaient-ils, « nous abandonnez-vous, pasteur bien-aimé ? A qui laisserez-vous vos fils orphelins ? Qui saura, comme vous, nous distribuer le sel de la sagesse et nous inspirer la crainte du Seigneur ? » — « Ne craignez pas, peuple chéri, » répondit le pontife ; « voici mon frère Aprunculus ; il me survivra et sera votre évêque. » Ce furent ses dernières paroles, et il expira.

Réflexion pratique. — En Sidoine, le patricien, le poète, l'orateur, s'effacent devant le saint, son meilleur titre de gloire. La sainteté ! voilà un laurier qui ne se fane pas. Avant tout, soyons des saints.

24 Août. — S. OUEN, évêque. 683.

Colomban, lors de son exil dans les Gaules, s'arrêta sur les bords de la Marne, au château d'un seigneur nommé Authaire. Aiga, la femme de son hôte, lui présenta ses trois enfants, Adon, Radon et Dado ou Audoenus (Ouen), et l'abbé leur donna sa sainte bénédiction (611). Elle leur porta bonheur. L'aîné, Adon, que saint Éloi à la cour de Dagobert chérissait comme son âme, rompit le premier avec les plaisirs et les dignités du monde, et alla fonder sur le sol de son patrimoine, au plateau de Jouarre, deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes, sous la règle de Saint-Colomban. Le second fils d'Authaire et son successeur dans la charge de trésorier de Dagobert, Radon, imitant son frère aîné, consacra sa part de l'héritage paternel à la fondation d'un autre monastère, qui s'appela, du nom de son fondateur, Radolium (Reuil). Dado, le troisième et le plus jeune, devint archevêque de Rouen. Il était né en 609 à Sancy, près de Soissons, et fut élevé dans la crainte de Dieu à l'abbaye de Saint-Médard. Lorsqu'il eut rejoint ses frères à la cour, il devint le plus cher des leudes de Dagobert et son principal confident. Ce prince le nomma son référendaire, et l'on voit encore dans plusieurs chartes la souscription du jeune seigneur : *Dado obtulit.* Le futur prélat était « d'une haute intelligence, éloquent, prudent au conseil, d'un jugement droit, d'une taille élevée, beau de visage, et surtout rempli de la charité du Christ. »

Saint Éloi était à cette époque un des exemples et des ornements de la cour. Dado n'aurait pu choisir un meilleur modèle ; et quoique l'âge eût mis entre eux une vingtaine d'années de différence, ils se lièrent d'une étroite amitié. Vivant en

moine plutôt qu'en laïc, Audoenus était infatigable aux oraisons, aux veilles, aux jeûnes, au soulagement des malheureux, et sous son riche costume militaire il portait un cilice. Son plus ardent désir était de fuir le monde, mais, du vivant de Dagobert, il ne put obtenir l'autorisation de quitter la cour. Pour s'en consoler, il vint choisir dans les forêts qui couvraient alors la Brie, au milieu de ses domaines héréditaires, l'emplacement d'une fondation monastique où il se proposait d'abriter un jour sa vieillesse dans la paix du Seigneur, et qu'il voulait décorer du nom de Jérusalem. Au fond d'une clairière, sur les bords d'une chute d'eau, durant trois nuits une croix lumineuse lui apparut. Ce fut là, à Resbacum (Rebais), qu'il établit un nouveau cloître, royalement doté dans la suite par Dagobert. S. Faron en fit la dédicace ; S. Agile, un moine de Luxeuil, en fut le premier abbé.

Comme S. Ouen visitait son diocèse, une croix lumineuse lui apparut.

En 640 mourait à Rouen l'évêque Romain, l'un des élèves les plus distingués de l'École palatine. Pour recueillir l'héritage de ses vertus et de son dévouement pontifical, les vœux de la population désignèrent saint Ouen. A la même époque le clergé et le peuple de Noyon avaient élu l'orfèvre du palais mérovingien, saint Éloi, pour succéder à saint Achaire. Le sacre des deux amis eut

lieu simultanément le dimanche avant les Rogations, 21 mai 640, dans l'église de Rouen, au milieu d'un concours immense de prélats, de clercs, de seigneurs et de fidèles.

L'évêque saint Ouen exerça une sorte de souveraineté à la fois spirituelle et temporelle. Clovis II lui avait accordé un privilège d'après lequel ni évêque, ni abbé, ni comte, ni juge ne pouvait s'établir sans son aveu dans toute l'étendue de sa juridiction métropolitaine. Pendant les quarante-trois années de son épiscopat, le bienheureux s'employa constamment à renouveler la face du pays par des institutions salutaires. Il orna les églises, bâtit des maisons de refuge et de secours, répara les routes et ouvrit de nouveaux centres de population. Il fit venir auprès de lui les plus saints abbés de l'époque, Germer, Vandrille, Filibert et d'autres ; par ses conseils et son concours ils établirent dans cette partie de la Neustrie (la troisième Lyonnaise) plusieurs monastères qui furent longtemps la gloire et l'ornement de cette province. L'un des plus célèbres, celui de Rouen, a gardé le nom du pontife, consacré par la plus admirable des basiliques normandes.

Saint Ouen fut un des plus dignes prélats de son siècle, si fécond à la fois en scandales et en prodiges de vertu. Pieux évêque, ami fidèle, protecteur des moines, père des pauvres, favori des princes, il respecta toujours le pouvoir sans excuser jamais les vices des grands et des rois, et, parmi tant de révolutions, sans autre intrigue que la droiture, il sut maintenir son crédit à la cour, même auprès d'Ébroin.

Chargé par Thierri III de négocier la paix avec Pépin, duc d'Austrasie, l'évêque de Rouen eut la joie de réussir dans son ambassade. A son retour de Cologne, il se rendit à Clichy, où résidait la cour mérovingienne, afin d'instruire le roi du succès de sa démarche. Il y mourut d'une fièvre pernicieuse le 24 août 683. On jugea convenable de rendre son corps à son église. Le roi Thierri, la reine Clotilde, Varatton, maire du palais, et un grand nombre de seigneurs accompagnèrent le convoi jusqu'à Pontoise. Beaucoup d'évêques, d'abbés, de clercs et de moines le suivirent jusqu'à Rouen.

La *Vie de saint Éloi*, écrite d'un style simple et clair par saint Ouen, est un des plus précieux monuments historiques du VIIe siècle.

Réflexion pratique. — A la cour, le jeune Ouen rechercha l'amitié du sage et vertueux Éloi, pour avoir en lui un modèle et un conseil. A son exemple, choisissons pour nos amis ceux qui nous offrent des vertus à imiter.

25 Août. — S. LOUIS, roi de France. 1270.

Louis IX, né à Poissy le 25 avril 1215, se montra digne, comme roi, de son aïeul Philippe-Auguste, et comme chrétien, de sa pieuse mère Blanche de Castille. Sa politique consolida l'œuvre de ses prédécesseurs par la soumission des grands vassaux, l'affranchissement des communes et la paix imposée à l'Angleterre, vaincue à Taillebourg et à Saintes

(1242). Jamais le royaume des lis ne fut plus florissant que sous son règne.

Mais c'est du chrétien que nous devons parler. Né d'un prince chaste et vaillant, dont la mort prématurée l'appela au trône de France dès l'âge de onze ans, il fut élevé avec soin par la régente sa mère. « Mon fils, » lui disait-elle souvent, « DIEU m'est témoin combien je vous aime ; mais, quelle que soit ma tendresse pour vous, j'aimerais mieux mille fois vous voir mort à mes pieds que souillé d'un péché mortel. » Le vœu de la princesse fut exaucé sans qu'il lui en coûtât la perte d'un trésor si précieux. Louis montra une délicatesse de conscience, une pureté de mœurs, une piété qu'on eût admirées dans un cloître ; il exerça une charité, une tendresse pour les pauvres, une justice pour ses sujets, qui firent les délices de son peuple ; il déploya un courage, une sagesse, un héroïsme qui firent trembler et réduisirent à la paix tous ses ennemis. Avant l'âge de vingt ans, il avait dompté en personne, à la tête de ses armées, les comtes de Champagne, de Toulouse et de Bretagne, terminé la guerre des Albigeois et repoussé le roi d'Angleterre.

Tout jeune encore, il ne semblait vivre que pour DIEU. Il entendait chaque jour deux messes ; pour assister à l'office de Matines, il se levait à minuit, mais sans troubler ses serviteurs dans leur sommeil ; à la pointe du jour, il était déjà debout, afin de commencer sa journée par la prière. Ses courtisans trouvaient que c'était donner bien du temps à la messe et aux sermons : « Ils ne se plaindraient pas, » disait le roi, « si j'en passais le double au jeu et à la chasse. » Effectivement, sa piété ne fit tort qu'à ses plaisirs, jamais à ses devoirs royaux. Ce prince faisait de si rudes pénitences, que son confesseur dut parfois intervenir pour les modérer ; il avait des jours réglés pour le jeûne, en dehors de ceux prescrits par l'Église, et son jeûne était sévère. Lorsqu'il n'avait point à sa table de convives étrangers, il introduisait dans la salle à manger trois pauvres, à qui passait la meilleure part du repas. Un de ses délassements, que nos maîtres d'aujourd'hui ne goûteraient guère, était de sortir la nuit, soigneusement déguisé et accompagné d'un seul serviteur, pour porter des secours aux malheureux : une multitude de pauvres furent soulagés de la sorte sans savoir qui était leur charitable visiteur. Tous les jours cent vingt-deux pauvres venaient recevoir du roi chacun deux pains, une mesure de vin, une part de viande ou de poisson et un denier ; soixante autres recevaient deux fois la semaine quatre deniers par tête. Dans ses voyages, il ne s'arrêtait nulle part sans réunir autour de lui et secourir de larges aumônes tous les malheureux. Aux grandes fêtes, il servait lui-même deux cents pauvres ; puis il menait dans sa garde-robe trois des plus misérables et des plus infirmes, les habillait de neuf et leur lavait les pieds.

Les œuvres de bienfaisance du monarque ne se bornèrent pas à l'assistance quotidienne des indigents. Ses fondations charitables furent très nombreuses. Pontoise, Vernon, Compiègne, lui durent leurs hôtels-DIEU, et il accrut considérablement celui de Paris. On sait quelle merveille architecturale il fit construire dans son palais, au retour de la terre sainte, pour y recevoir la couronne d'épines : c'est la Sainte-Chapelle. En outre, il fonda l'hôpital des Quinze-Vingts, destiné à

recevoir trois cents aveugles, en mémoire de trois cents chevaliers de sa suite à qui les infidèles avaient crevé les yeux pendant la croisade, et les abbayes de Royaumont au diocèse de Beauvais, du Lys au diocèse de Sens, de Maubuisson près de Pontoise, de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, de Longchamps au diocèse de Paris. La basilique de Saint-Denis fut reconstruite par ses ordres, et partout il protégea les religieux de Saint-Dominique, du Mont-Carmel et de Saint-François. Lorsqu'on lui reprochait sa munificence, il répondait : « S'il m'arrive de faire trop de dépenses, j'aime mieux que l'excès soit en aumônes faites pour l'amour de DIEU qu'en choses de luxe et en frivolités. »

Et cet homme, qui se faisait si humble et si petit pour s'anéantir à l'exemple du Sauveur, exerçait ses fonctions de roi avec une fermeté qui réduisit à l'impuissance les vassaux les plus remuants ; et il rendait la justice avec une impartialité qui fit trembler plus d'une fois les plus puissants seigneurs. L'un d'entre eux avait fait pendre trois jeunes gens coupables du simple délit de chasse. Louis le condamna lui-même au supplice de la corde, et il fallut la pressante intervention de toute la noblesse du royaume pour soustraire le coupable à la mort. Encore lui infligea-t-il de très fortes indemnités, avec le pèlerinage de la terre sainte, qui était un long exil. Tout le monde a dans ses souvenirs historiques le chêne de Vincennes, les jardins du palais royal transformés en prétoire. Le monarque avait une adresse merveilleuse pour découvrir la vérité. Citons un exemple. Un grand seigneur voulait acquérir l'héritage d'une veuve : devant sa résistance, il simule un contrat de vente et prend possession des terres qu'il convoitait. La veuve demande justice au roi. Le seigneur se présente avec deux faux témoins qu'il a pratiqués ; Louis, qui se doute bien qu'il a devant lui des hommes achetés, les appelle l'un après l'autre. Au premier il demande s'il sait par cœur le symbole de la foi. Et voilà notre homme qui lui récite le *Credo*. « C'est assez, » dit le juge, « retirez-vous. » Le second témoin se présente : « Votre compagnon a *confessé la vérité*, » lui dit le roi ; « je vous exhorte vivement à faire de même. » A ces mots, le misérable, se croyant décelé, tombe aux genoux du prince et avoue la fausseté du contrat.

« Les affections de famille, qui s'allient si bien avec la sainteté, furent toujours très vives dans le cœur de saint Louis. Il avait une sorte de culte pour Blanche de Castille, sa mère, qu'il respecta, devenu roi, comme il l'avait respectée étant petit enfant. L'amour qu'il eut pour Marguerite de Provence, son épouse, était si connu, qu'il a pour ainsi dire revêtu un caractère romanesque sous la plume des historiens du moyen âge. Aussi l'emmena-t-il dans sa première expédition d'outre-mer, persuadé que ce ne sont pas les affections bénies de DIEU qui amollissent le cœur de l'homme. Et lors du traité conclu avec les Sarrasins, dont il était le prisonnier, Louis ne voulut pas que le contrat fût définitif avant que Marguerite l'eût approuvé, ce qui jeta dans le dernier étonnement ces barbares qui ne comprenaient pas qu'on pût avoir de pareils égards pour une femme. Enfin, il eut pour ses enfants cette tendresse éclairée qui s'allie avec la fermeté, qui transforme en une vertu solide le plus naturel des sentiments. Il voulut être en quelque sorte

leur instituteur ; et l'une de ses occupations les plus douces était de les initier lui-même aux leçons de l'histoire, parce qu'il y trouvait l'occasion d'étaler devant leurs yeux les exemples des vertus qu'ils devaient pratiquer dans la position où DIEU les avait fait naître (1). »

La France jouissait, sous l'empire des sages lois promulguées par Louis IX, d'un calme profond et d'une prospérité sans égale, quand une fièvre vint la faire trembler pour une tête si chère : il y eut une explosion de larmes et de prières ; le roi fit vœu d'une expédition en terre sainte, et il recouvra aussitôt la santé. Malgré l'opposition des grands, il voulut accomplir son vœu. Après en avoir conféré à Cluny avec le pape Innocent IV, il prit la croix et partit d'Aigues-Mortes, vers la fin de mai 1248, à la tête de dix-huit cents voiles. Ayant débarqué en Égypte, il défit les Sarrasins campés sur le rivage et s'empara de Damiette. Il avait mis « son corps en péril pour le salut des siens, » comme dit Joinville. A Mansourah il fut plus admirable encore. Par son courage et son sang-froid il parvint à rétablir le combat, gravement compromis par la témérité de son frère, le comte d'Artois, qui paya de sa vie, avec quinze cents chevaliers, sa désobéissance à l'ordre du roi de ne pas s'aventurer dans le désert. Louis IX, à la tête de sa cavalerie, dominait de sa haute taille toute l'armée. Les chevaliers, dispersés dans la plaine, crurent voir l'ange des combats qui venait à leur secours, tant le courage et la piété du prince lui donnaient de prestige. « Je vous promets, » dit Joinville, « que oncques plus bel home armé ne vy. » Grâce aux dispositions stratégiques et à l'héroïsme personnel d'un tel général, les croisés restèrent maîtres du champ de bataille de Mansourah (8 février 1250) ; mais bien des hommes et plusieurs chefs illustres y avaient péri ; et comme on félicitait le roi de sa victoire : « Que DIEU soit honoré de ce qu'il nous donne, » répondit-il ; et en même temps de grosses larmes lui roulaient dans les yeux : larmes d'amour et de pitié pour ses malheureux compagnons, et non de découragement et de faiblesse dans l'épreuve, car nous l'y verrons tout à l'heure donner le plus bel exemple de résignation et de fermeté.

Une chaleur torride jointe à la putréfaction des cadavres avait développé une terrible épidémie dans le camp des chrétiens : le scorbut, les fièvres, la dyssenterie, les décimaient. Nul cependant ne songeait à fuir, et le roi moins que personne. Il travaillait lui-même aux retranchements, visitait et soignait les malades. Atteint à son tour par le fléau, il voulut, malgré son extrême faiblesse, tout surveiller pour une retraite devenue inévitable vers Damiette. Il fit embarquer les femmes, les enfants, les malades, refusa de se séparer de son armée, prit place à l'arrière-garde et tomba au pouvoir de l'émir Djemal-Eddin.

Prisonnier à Mansourah, il n'avait pour se couvrir la nuit qu'une casaque grossière. Plus tard, le soudan du Caire, cherchant à amollir par les douceurs du bien-être cette âme inflexible, lui envoya de riches vêtements ; Louis les refusa. La dyssenterie l'épuisait : il était si maigre que les os de l'épine dorsale lui perçaient la peau. Mais il conservait toute son énergie ; le soudan le pressait en vain de lui faire cession des villes de la Palestine pour recouvrer sa liberté : les menaces

1. L'abbé Rivière, *Cours d'histoire ecclésiastique*, t. III, p. 513.

mêmes ne purent l'intimider. Il eût souffert la mort plutôt que de prêter un serment qui lui paraissait contraire à sa foi. Le vainqueur exigeait du captif une somme énorme. Le roi consentit à la payer pour ses compagnons d'infortune, « mais, » ajouta-t-il, « un roi de France ne se rachète pas avec de l'argent. » Et il offrit de rendre Damiette pour sa rançon personnelle. Une pareille réponse fit dire au sultan que ce Français était aussi grand dans les fers que les armes à la main. Lorsque les émirs eurent assassiné leur maître, l'un d'eux, Actaï, chef des mameluks, vint demander au roi de le faire chevalier, « pour avoir tué, » disait-il, « son ennemi. » Le roi refusa. Tant de courage commandait l'admiration des infidèles eux-mêmes, et un jour les émirs s'écrièrent en sortant de la prison : « Ce prince franc est le plus fier chrétien qu'on ait jamais vu ! »

Redevenu libre, Louis se dirigea vers la Palestine et y séjourna quatre ans : quatre ans de bénédictions pour les chrétiens de cette contrée, dont il répara les églises et fortifia les villes pour les mettre à l'abri des invasions musulmanes. A l'enceinte de Caïpha, au pied du Mont-Carmel, on le vit travailler de ses propres mains comme un humble ouvrier. Il racheta aux infidèles plus de 10.000 chrétiens captifs.

A Joppé, le légat du pape lui apporta une triste nouvelle : Blanche de Castille venait de mourir.

Louis IX dut hâter son retour à Paris (1254). Il s'appliqua uniquement à faire le bonheur de son peuple par la réformation des abus, la sagesse de ses ordonnances, l'allégement des impôts et la punition des blasphèmes.

La triste situation des chrétiens d'Orient lui fit entreprendre une seconde croisade. Il alla débarquer sur la plage de l'ancienne Carthage, dans l'espoir de convertir à la foi le souverain de Tunis. Vaines espérances ! il fallut au contraire assiéger cette ville. Mais des ennemis plus terribles que les Sarrasins ne tardèrent pas à se montrer : la fatigue, la mauvaise nourriture et les chaleurs du climat amenèrent la fièvre et la dyssenterie. Une des premières victimes fut Tristan, fils du roi et légat du saint siège. Un grand nombre de seigneurs succombèrent à leur tour, et la mort du roi lui-même vint mettre le comble à tous ces maux. Lorsqu'il se sentit mortellement atteint, Louis IX se fit coucher sur la cendre, reçut les sacrements avec une piété qui émut toute l'assistance, et rendit à DIEU sa grande âme le 25 août 1270, à l'âge de cinquante-cinq ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Saint Louis punissait les blasphémateurs parce que le blasphème, plus peut-être que tout autre crime, appelle la colère du Ciel. Ne jurons jamais, ni ne souffrons, sans protester, qu'autour de nous l'on jure le nom de DIEU.

26 Août. — S. AMADOUR, solitaire. Ier siècle.

SAINT Amadour, d'après une ancienne tradition, est le même que le Zachée de l'Évangile. On croit également qu'il fut l'époux de sainte Véronique, cette femme courageuse qui essuya la face de JÉSUS montant au Calvaire.

Notre-Seigneur venait de guérir un aveugle près de Jéricho. Entré dans cette ville, bientôt il se voit entouré d'une grande foule. Au milieu de ce peuple, était un homme riche, chef des publicains, qui se nommait Zachée.

Sachant donc que JÉSUS va passer, il se place sur son chemin, et comme la foule l'empêche de voir, (il était de très petite taille,) il monte sur un sycomore. Le divin Maître arrive, lève les yeux et dit : « Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. » Le publicain descend en hâte et conduit à sa demeure son auguste visiteur. Cependant Zachée, recevant son hôte, lui dit : « Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rends le quadruple. » JÉSUS répond : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui avait péri. Telle fut la conversion de Zachée, que certains auteurs mettent au nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.

Après l'Ascension, un vieux navire désemparé le conduisit miraculeusement aux côtes de la Provence avec Lazare, Marthe, Marie-Madeleine et quelques autres. Il vint en Aquitaine chercher une solitude. Au milieu du Quercy, dans un labyrinthe de roches qui s'élèvent au-dessus d'un ravin étroit et profondément creusé par les eaux torrentielles du Lauzon, il trouva une sombre vallée, peuplée de bêtes fauves, et qui s'appelait alors le *Val ténébreux*. Ce sévère et grandiose paysage ne pouvait manquer de plaire à un homme qu'occupaient de hautes et austères pensées. Il se bâtit une humble cellule sur l'un des points culminants de la montagne, creusa dans le roc un oratoire en l'honneur de la Mère de DIEU, et y plaça une statuette de la Vierge qu'il avait sculptée. Les peuples des environs saluèrent le pieux ermite du nom de *Roc-Amadour, qui aime le rocher*. A sa mort il fut enseveli dans le vestibule de la petite chapelle. Son tombeau demeura longtemps inconnu, mais les miracles opérés par l'image de la Mère de DIEU firent affluer les foules à ces roches désertes, et le sanctuaire de Roc-Amadour, l'un des plus anciens qui soient au monde, fut en grande vénération. On y montrait la fameuse épée de Roland, la *durandal*, apportée de Roncevaux après sa mort. Au-dessus de la porte, une cloche sonnait d'elle-même, quand un chrétien exposé au naufrage implorait la Vierge de Roc-Amadour.

L'an 1166, il plut à DIEU de faire éclater la gloire de son pieux serviteur. Un habitant du pays voulut à sa mort être inhumé à l'entrée de l'oratoire. En creusant sa fosse on découvrit le corps du bienheureux. Il était intact et se conserva

jusqu'au jour où les huguenots vinrent piller la sainte chapelle. Ils livrèrent aux flammes les reliques du saint : le feu les respecta. Alors le chef des hérétiques prit un marteau et les brisa en proférant d'horribles blasphèmes. A son tour, la Révolution de 93 s'efforça de les anéantir. Ce que l'on put soustraire à ce vandalisme sacrilège est aujourd'hui renfermé dans deux reliquaires : dans l'un on voit des ossements à demi consumés par le feu et mêlés avec une poussière semblable à une cendre noire ; dans l'autre apparaissent plusieurs ossements et le foie que le feu n'a pas endommagés.

Réflexion pratique. — La sainte Vierge n'oublie pas qu'à l'origine même du christianisme, des sanctuaires furent bâtis en son honneur sur la terre des Gaules. Marie aime toujours la France ; ayons donc une double confiance en elle, et comme chrétien et comme Français.

27 Août. — S. CÉSAIRE, évêque. 542.

Césaire, qui fut pendant un demi-siècle le plus illustre des évêques de la Gaule méridionale, appartenait à la noble famille des comtes de Châlon-sur-Saône, où il naquit l'an 470. Encore enfant, il aimait les pauvres au point de se dépouiller de ses propres habits pour les vêtir. Son éducation terminée, il pria l'évêque de Châlon de l'admettre au service des autels. Deux ans après, le désir d'une plus grande perfection le conduisit au monastère de Lérins, qui était alors la plus grande école de science et de piété. Il s'y livra avec la fougue de la jeunesse aux exercices de la pénitence et de la contemplation. Bientôt ses supérieurs craignirent qu'il ne succombât d'épuisement, et l'envoyèrent dans le Midi soigner sa santé. L'évêque d'Arles apprécia dès l'abord ce jeune et saint religieux ; il lui conféra la prêtrise, et, avant de mourir, le désigna pour son successeur. Lorsque Césaire apprit qu'on voulait le faire évêque, il alla se cacher au cimetière des Alyscamps. Le peuple découvrit sa retraite et le ramena en triomphe dans la ville (501). La résistance et les larmes du jeune prêtre, — il avait trente-et-un ans, — donnaient une nouvelle preuve qu'il méritait d'occuper le siège de l'antique *Rome gauloise*. Les huit lustres de son glorieux pontificat démontreront éloquemment qu'il était bien l'élu de Dieu.

Césaire, évêque, se décharge sur les diacres, à l'imitation des apôtres, du soin des choses temporelles, pour ne s'occuper que du salut des âmes. Il assemble les fidèles, préside les offices, prêche tous les jours, matin et soir. Nous possédons cent trente de ses sermons bien pensés, solides de doctrine, écrits d'un style simple et naturel.

Césaire dirigea les grandes controverses de son époque, et fut l'âme de plusieurs conciles, de celui d'Orange, en particulier, qui fit justice de l'hérésie de Pélage.

La grande influence de Césaire éveilla la jalousie des rois goths : sous Alaric, il fut exilé quelque temps à Bordeaux. Pendant le siège d'Arles, les barbares qui défendaient la ville accusèrent l'évêque d'être d'intelligence avec l'ennemi.

Dénoncé à Théodoric, il fut mandé à Ravenne, pour y répondre à une accusation de lèse-majesté. Il parut devant le roi, qui, l'ayant considéré quelques minutes en silence, se leva et se découvrit par respect pour l'auguste vieillard. Interrogé sur les circonstances qui lui étaient reprochées, Césaire n'eut pas de peine à se justifier. « Cet homme me représente un ange du ciel, » dit Théodoric ; « pourquoi l'avoir contraint à un si long voyage ? Que DIEU punisse ses accusateurs ! » Au sortir de l'audience royale, Césaire reçut en don un bassin d'argent avec trois cents pièces d'or. Le lendemain, l'objet était vendu par l'homme de DIEU pour grossir la somme destinée au rachat des captifs. Le roi, l'ayant appris, ajouta une nouvelle offrande au trésor de la charité épiscopale.

De Ravenne Césaire se rendit à Rome, fit reconnaître la primauté de sa métropole sur la Provence et la Septimanie, et reçut le pallium des mains du pape Symmaque.

Ce grand et vertueux pontife mourut dans son église le 27 août 542, à l'âge de soixante-treize ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Aux époques de grande détresse, l'Église n'a point hésité à faire fondre même les vases sacrés pour secourir les malheureux, donnant ainsi à tous l'exemple d'un dévouement inconnu aux siècles qu'elle n'a pas éclairés.

28 Août. — S. AUGUSTIN, évêque et docteur. 430.

AURELIUS Augustinus, le plus illustre des pères de l'Église latine, naquit à Tagaste, dans la Numidie, le 13 novembre 354. Son père, qui avait la dignité de patrice, était païen, et ne se convertit que dans les derniers mois de sa vie. Monique, sa mère, dont les prières et les larmes, aidées de la grâce divine, devaient enfanter Augustin à JÉSUS-CHRIST, était une sainte. Son fils eut une jeunesse fort brillante, mais aussi fort orageuse : l'indomptable vivacité de son esprit et de ses passions naissantes le rendait indocile à tout frein.

Au sortir des écoles de Tagaste, il étudia les belles-lettres à Madaure. Bientôt la supériorité de ses talents le fit briller au milieu de ses compagnons, et son père, qui ne visait qu'aux succès mondains, résolut de l'envoyer à Carthage, où Démocrite devait l'initier à tous les secrets de la rhétorique et de l'éloquence. Mais si la capitale de l'Afrique était alors un centre admirable de lumières, elle était aussi une école de corruption pour l'esprit et les sens. Le jeune Augustin s'y laissa séduire par les doctrines manichéennes, et s'abandonna aux dérèglements d'une volupté criminelle. Le théâtre surtout lui devint funeste. « Les spectacles me ravissaient, » raconte-t-il lui-même, « tout remplis qu'ils étaient des images de ma misère et des aliments de ma flamme. » Informée de la conduite de son fils, Monique, déjà veuve, en était aux larmes les plus amères, et, dans l'espoir de le changer,

elle vint le rejoindre à Carthage, où il professait la rhétorique depuis l'âge de vingt ans, aux applaudissements universels. Le succès grandissant son ambition, Augustin voulut aller à Rome, et, pour se débarrasser de l'importune surveillance d'une mère chrétienne, il trompa Monique sur son voyage et la laissa en Afrique : pendant qu'elle priait pour son indigne fils, lui mettait à la voile pour la fuir. Pauvre mère ! il lui restait DIEU seul pour prier et pleurer à ses pieds, mais « vos prières et vos larmes ne se perdront pas, » lui avait dit un évêque ; « mère, vous serez un jour consolée. »

Augustin enseigna la rhétorique à Rome avec un triomphe toujours croissant, et, sur sa réputation, le préfet Symmaque l'envoya professer l'éloquence à Milan, où son génie grandit encore. Ici la grâce l'attendait : il connut S. Ambroise ; la réputation de l'homme l'avait attiré d'abord, la vertu de l'évêque et la force de la vérité l'ébranlèrent ensuite. Monique était venue rejoindre son prodigue. Ses efforts, unis à l'éloquence d'Ambroise, triomphèrent d'Augustin. Ce lion se débattit longtemps dans le filet ; aux prises avec la grâce, ses rugissements furent terribles : « Demain, demain ! » s'écriait-il ; et ce demain ne venait pas. Un jour, le cœur troublé par le tableau de la vie chrétienne des solitaires d'Égypte, qu'un de ses amis venait de lui tracer, il se répandait en sanglots dans sa demeure, lorsque, au fond de son âme, une voix se fit entendre qui lui disait : « Prends et lis. » Il ouvre saint Paul et tombe sur ce passage : « Loin la débauche et les impudicités ! Revêtez-vous de JÉSUS-CHRIST en immolant les convoitises de la chair. » C'en est fait, sa résolution est prise : il vole à sa mère, et lui annonce la résurrection de ce fils dont elle pleure depuis si longtemps la mort ; il est baptisé bientôt par Ambroise, avec son ami Alypius et le fils de ses péchés Adéodat, et les deux grands docteurs laissent échapper de leur âme reconnaissante l'hymne d'action de grâces de tous les siècles futurs, *Te Deum !* C'était l'an 387 ; Augustin avait alors trente-trois ans.

Résolu de renoncer au monde, il voulut retourner en Afrique, pour y pleurer ses fautes dans quelque solitude. Il passa par Rome, où il avait un vœu à remplir, et descendit le Tibre dans le dessein de s'embarquer à Ostie. Une grande douleur l'y attendait. Au moment de mettre à la voile, sainte Monique tomba malade, dans la cinquante-septième année de son âge : « Mon fils, » dit-elle à son illustre converti, « il n'y a plus rien qui puisse me retenir sur la terre. Vous êtes catholique et voué au Seigneur : tous mes désirs sont accomplis. »

Après neuf jours de maladie, l'âme de Monique, délivrée des liens du corps, s'envola au ciel. Écoutons S. Augustin. « Je lui fermai les yeux, la douleur déchirait mes entrailles et je versai des torrents de larmes. Par un effort suprême de volonté, je refoulai cette émotion et j'en vins à commander à mes yeux de rester secs ; mais dans cette lutte, je souffrais intérieurement des tortures. Adéodat, mon fils, se jeta en pleurant sur le corps de ma mère. Il poussait des sanglots à fendre l'âme ; nous le retînmes, et, à force de raisonnements, nous le fîmes taire. Cet incident me rendit à moi-même du courage. Nous comprenions qu'une telle mort ne devait point être accompagnée de lamentations ni de pleurs. Il n'est per-

mis de se désoler ainsi qu'à ceux qui n'ont pas la foi, ou pour des défunts qui ne laissent point d'espérance. Or, ma mère n'était point morte sans espérance, ou plutôt, elle venait de naître à la véritable vie, et cette pensée, appuyée sur des motifs certains, devait rassurer notre foi.»

Tout en pleurant sa mère, Augustin, qui est déjà un apôtre, revient à Rome pour y travailler durant un an à la conversion des manichéens. Puis il rentre en Afrique, donne tous ses biens à l'Église, et se retire à la campagne avec quelques amis fidèles. Sa retraite fut le berceau des ermites qui portent son nom et qui, sous sa règle, ont peuplé l'Europe de leurs austères vertus. Là, livré à la prière et à l'étude, il jeûne, il se mortifie avec une rigueur effrayante, il compose son beau traité *de la Vraie Religion*, et il voit mourir Adéodat, ce fils de grande espérance.

Après trois ans de douce solitude, Augustin, mandé par Valère, évêque d'Hippone, reçoit la prêtrise et la mission d'annoncer au peuple la parole de DIEU. Mais il ne se sépare pas de ses religieux : il bâtit un monastère où ils vivent avec lui dans la pauvreté, le jeûne, le silence et la prière. Le vénérable pasteur d'Hippone l'obtient plus tard pour coadjuteur et lui laisse au bout d'un an son siège épiscopal.

Le nouvel évêque devient alors le fléau des donatistes, des manichéens et autres hérétiques qui désolent sa patrie. Pour les combattre il emploie toutes les armes : écrits, discours, conférences publiques et privées. Eux cherchent à le faire périr, mais la Providence veille sur lui et le conserve à son église. Le fameux Pélage vient dogmatiser sur la grâce : la nouvelle hérésie, répandue comme un déluge sur la face du monde chrétien, fournit à l'athlète sacré la matière du plus beau de ses triomphes, et lui mérite le nom de *docteur de la grâce*. Fils spirituel de saint Ambroise, il se lie d'une étroite amitié avec S. Jérôme : trois gloires de l'Église latine.

Le nom et les louanges de l'évêque d'Hippone retentissaient partout : on vantait son mérite et ses victoires, on lisait ses beaux livres, on consultait sa science. Il était l'oracle des conciles et de l'Église universelle. Une si légitime et si glorieuse influence n'effaçait point dans l'esprit du grand pontife le souvenir des égarements de sa jeunesse. Il les pleura dans le livre immortel de ses *Confessions*, et il se renferma dans l'humilité de la retraite. Prêtre, il avait vécu au milieu de ses frères ermites ; évêque, il voulut habiter avec ses prêtres et donner à tous l'exemple de la pauvreté, de la pénitence, de la piété : ce fut l'origine des *chanoines réguliers*, qui, sous sa règle, ont couvert le monde de leurs monastères.

La prise de Rome par Alaric (410) fut pour Augustin l'occasion de son beau livre *la Cité de Dieu*. Les païens voulaient rendre le christianisme responsable de leur infortune, et réconcilier le monde avec les dieux, qui, disaient-ils, avaient fondé l'empire. Le saint docteur montra que les désastres de Rome étaient bien plutôt l'œuvre de ces dieux, dont les exemples infâmes avaient autorisé tous les désordres. Puis s'élevant sur les ailes du génie au-dessus des calamités passagères, il décrivit les éternelles beautés de la Jérusalem céleste. Bientôt le flot des bar-

Saint Augustin remettant sa règle à ses religieux.
(D'après un tableau du Musée Campana. Ecole italienne du XVe siècle.)

bares, qui avait couvert l'Italie, envahit l'Afrique elle-même et désole cette riche contrée. Dans cette grande épreuve de sa patrie, Augustin, déjà vieux, semble grandir encore. Il encourage les populations à la résistance, rappelle aux évêques leur devoir de rester à leur poste périlleux, et, joignant l'exemple à la parole, se renferme dans Hippone menacée par les Vandales. C'est là qu'il mourut, trois mois après le début du siège, en demandant à DIEU, comme évêque et citoyen romain, d'humilier les barbares et de soutenir son peuple (28 août 430).

RÉFLEXION MORALE. — D'une âme égarée, Monique, par ses prières et ses larmes, fit un grand docteur et un grand saint. Mères chrétiennes, si vous savez pleurer et prier, la conversion de vos Augustins sèchera un jour vos larmes.

29 Août. — S. MERRY, abbé. 700.

PENDANT que l'abbaye de Saint-Martin d'Autun était gouvernée par Héroald, un enfant d'une des plus nobles familles de la ville vint demander une place parmi les religieux de Saint-Benoît : c'était Médéric ou Merry. Ce jeune Burgunde avait alors treize ans. A un âge si tendre il pratiqua les plus grandes vertus. Il ne consentait que deux fois par semaine à prendre un peu d'orge trempé dans l'eau; il portait continuellement un cilice. Humble, charitable, patient, dévoué, sa précoce sagesse le distinguait entre tous ses frères, et, à la mort de l'abbé, ils l'obligèrent de prendre la crosse. Merry, à la tête de son couvent, considérait moins les honneurs que les obligations de sa charge. Doux et ferme à la fois, il soutenait les faibles, encourageait les pusillanimes, consolait les affligés, réprimandait les coupables. Son historien nous apprend que ses religieux recherchaient les charmes de ses entretiens, et que ses exemples, encore plus que ses exhortations, les entraînaient dans les voies de la perfection chrétienne.

DIEU se plut à signaler par des miracles la vertu de son serviteur. Un moine, horriblement tourmenté par l'esprit des ténèbres, découvrit son état au bienheureux. L'abbé se dépouille de sa tunique et ordonne au religieux de s'en revêtir. A peine le vêtement de Merry a-t-il touché l'obsédé, que le démon s'écrie d'une voix formidable : « Pourquoi me tourmentes-tu par tes prières ? Tu m'arraches le vase que j'ai possédé longtemps, et tu me précipites dans les flammes ! » Alors le saint, d'une voix majestueuse, dicte ses ordres à Satan : « Tais-toi, esprit pervers, et sors de cet homme. Tu ne posséderas pas un trésor que le CHRIST s'est acquis au prix de son sang. » A partir de ce jour, le moine fut délivré de la tentation et mena une vie aussi tranquille qu'édifiante.

Bientôt les foules accoururent, tant était grande la réputation du bienheureux : les uns venaient lui demander la délivrance de leurs maux physiques, et s'en retournaient souvent guéris ; les autres venaient lui exposer leurs misères morales, et trouvaient toujours auprès de l'homme de Dieu encouragements et bons conseils. Merry défendait bien de publier ses prodiges, mais on ne l'écoutait guère. C'était là sa plus profonde douleur, et les louanges qu'il entendait résonner à ses oreilles étaient comme autant de flèches aiguës qui lui transperçaient le cœur. N'y pouvant plus tenir, il sortit secrètement du monastère et se retira dans les montagnes du Morvan. Ses religieux l'y découvrirent bientôt et le déterminèrent, avec l'intervention de l'évêque d'Autun, à retourner au milieu d'eux. Plus tard, il les quitta une seconde fois pour aller en pèlerinage au tombeau de saint Germain, à Paris. La fièvre le prit en route et il dut s'arrêter au monastère de Champeaux-en-Brie. Dès que ses forces le lui permirent, il reprit sa course, multiplia les miracles sur ses pas, alla vénérer les reliques de sainte Geneviève, et se fixa dans un ermitage aux portes de Paris, près d'une chapelle dédiée à saint Pierre, qui est devenue

l'église de Saint-Merry. Le solitaire y vécut près de trois ans, mais la fièvre le tourmenta toujours. Il triomphait du mal par la patience et la prière, sanctifiant ainsi la contrée hospitalière qui devait plus tard le mettre au nombre de ses principaux protecteurs.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le démon de l'orgueil est si subtil que les saints le redoutent dans les œuvres mêmes où abonde pour eux la grâce divine. Et nous, si faibles, même après tant de chutes nous ne savons jamais trembler.

30 Août. — Ste ROSE de LIMA, vierge. 1617.

ROSE, cette première fleur de la sainteté dans l'Amérique du Sud, naquit à Lima, le 20 avril 1586. On lui donna au baptême le nom d'Isabelle ; mais un jour que le visage de l'enfant parut transformé en une belle rose épanouie, sa mère la prit dans ses bras, et la baisant avec tendresse : « Oui, » s'écria-t-elle, « tu seras ma Rose : Rose sera ton nom ! » Plus tard, l'évêque de Lima, saint Turibe, lui conféra le sacrement de confirmation sous ce nom de Rose, et la sainte Vierge voulut qu'elle y ajoutât le sien, pour s'appeler Rose de Sainte-Marie.

Rose, que DIEU appelait à une éminente sainteté par les âpres sentiers de la pénitence, fit dès le berceau l'apprentissage de la souffrance et supporta courageusement plusieurs opérations chirurgicales. A cinq ans, elle fit vœu de virginité ; à six ans, elle commença de jeûner le vendredi et le samedi, au pain et à l'eau ; à quinze ans, elle prit la résolution de ne jamais manger de viande. Sa mère, la voyant si belle, songeait à la marier. Pour arrêter de tels projets, Rose se frotte le visage avec l'écorce du poivrier des Indes, coupe sa chevelure, entre dans le tiers ordre de St-Dominique et n'a de cesse qu'elle n'ait obtenu la permission d'en porter le costume. Alors sa vie devient un prodige d'austérité. Elle passe des carêmes entiers sans autre nourriture que quelques pépins de citron ; elle se couvre d'un large cilice armé de pointes d'aiguilles, porte jour et nuit sous son voile une couronne hérissée de clous, et entoure ses reins d'une triple chaîne cadenassée. Son lit se compose de bâtons noueux, entremêlés de tessons de pots cassés : avant de s'y étendre, chaque soir elle remplit sa bouche de fiel. Ce que lui coûta une telle immolation de la nature, DIEU seul le sait. Dans le principe, elle avait sa couche en horreur : rien que de la voir ou d'y penser la faisait trembler. Un jour sa répugnance alla si loin qu'elle ne pouvait se décider à subir son martyre. JÉSUS alors lui parla d'une manière sensible : « Ma fille, l'arbre de la croix était plus dur, plus étroit, plus effrayant... Au prix du mien, tu as un lit de fleurs. » Fortifiée par ces paroles, la constance de Rose ne se démentit plus pendant les seize années qu'elle vécut encore. Elle dormait fort peu, et l'insomnie fut pour elle une des mortifications les plus difficiles à supporter. Sur vingt-quatre heures, elle en donnait douze à la prière, dix au travail des mains et deux seulement au repos. Quand elle était à genoux, ses paupières se fermaient malgré elle ; pour triompher du sommeil,

elle fit faire une croix d'une taille un peu plus élevée que la sienne, dont les bras étaient percés de deux clous capables de la porter ; la nuit, elle la dressait contre le mur, et s'y tenait suspendue tant que durait sa prière.

Et ces effrayantes mortifications étaient approuvées par les confesseurs de la sainte : ils voulurent d'abord s'y opposer, mais chaque fois une lumière divine les arrêta, et la mère de Rose, qui maltraitait sa fille lorsqu'elle découvrait ses pénitences, ne put jamais, par un effet de l'intervention divine, l'obliger à prendre quelques ménagements.

Cette grande âme, avide de mépris et d'humiliations, se regardait comme la plus misérable des créatures, « indigne, » disait-elle, « de respirer l'air du jour. » Maltraitée par sa mère, bafouée du monde, elle eut encore à subir des désolations intérieures qui la crucifièrent plus horriblement que toutes ses austérités. JÉSUS voulait ainsi la rendre digne des douceurs dont il la combla dès ici-bas. Il se montra souvent à elle : « Rose de mon cœur, » lui dit-il un jour, « tu seras mon épouse. » Elle reçut fréquemment la visite de la sainte Vierge, de sainte Catherine de Sienne et des saints anges. Aussi son cœur était-il un foyer brûlant d'amour, un volcan d'où les flammes divines s'échappaient sans cesse. Elle invitait toutes les créatures à louer, à bénir, à aimer DIEU. Elle eût voulu embraser tous les cœurs. « Oh ! pourquoi ne suis-je qu'une femme ? » s'écriait-elle un jour, « j'irais par toute la terre allumer dans les âmes l'amour de mon DIEU ! » Ces élans de charité séraphique brisèrent enfin ce vase d'élection, et la sainte fiancée vola vers son époux à l'âge de trente-et-un ans (1617).

RÉFLEXION MORALE. — L'Église est le parterre mystique de JÉSUS-CHRIST, où il cultive les lis, les roses, les violettes, fleurs d'humilité, de martyre, de virginité. Confions notre âme à ce divin jardinier.

31 Août. — S. RAYMOND NONNAT, cardinal. 1240.

RAYMOND, de Portel, en Catalogne, perdit sa mère en naissant. Dès qu'il eut l'âge de raison, il voua un culte filial à Marie et montra les plus heureuses dispositions pour la vertu. La pénétration de son esprit lui faisait parcourir avec succès la carrière des belles-lettres, lorsque son père, irrité de sa vocation religieuse, l'envoya faire valoir une ferme. Le jeune homme devint sans peine gardien du troupeau : en le menant paître dans les bois, il nourrissait son âme de la contemplation des choses célestes et passait sa vie en exercices de piété. Il trouva près d'un ermitage abandonné, une petite chapelle avec une image de la Vierge qui firent ses délices. On le dénonça bientôt comme négligeant ses occupations pour la prière. Afin de le surprendre, son père vint à l'improviste : Raymond était bien au pied de la madone de l'ermitage, mais à sa place un berger inconnu, un ange du ciel, gardait le troupeau. Le père, qui n'était pas un incrédule, comprit les desseins de la Providence, embrassa son fils avec

tendresse et se retira. Quelque temps après, il lui permit d'entrer dans l'ordre de la Merci, où la Mère de DIEU appelait son fidèle serviteur.

Le jeune novice reçut l'habit des mains de saint Pierre Nolasque lui-même, fit de rapides progrès dans la perfection, et, au bout de trois ans, fut envoyé en Barbarie racheter les chrétiens captifs. Ils étaient en nombre si considérable à Alger, que le saint religieux donna tout et s'offrit lui-même en otage pour les délivrer tous. Puis, entraîné par son zèle, il se mit à convertir les musulmans et à les baptiser. Le pacha, furieux, le condamna au supplice du pal. Raymond, devant la couronne du martyre, tressaillit de bonheur ; mais le tyran, pour ne pas perdre une forte rançon, commua sa peine et lui fit donner la bastonnade. Cet horrible tourment n'arrêta point l'homme de DIEU dans ses travaux apostoliques. Dénoncé de nouveau, il fut cruellement fouetté dans tous les carrefours de la ville ; puis, sur la grande place, le bourreau lui perça les lèvres, lui mit à la bouche un cadenas et le jeta dans un cachot. Il n'en sortit qu'après huit mois, lorsque enfin arriva sa rançon avec l'ordre de revenir en Espagne.

Grégoire IX voulut honorer du cardinalat ce vaillant serviteur du CHRIST. Cette dignité ne fit rien changer à Raymond, malgré les instances des grands et de sa famille, ni dans son costume, ni dans sa cellule, ni dans son genre de vie. Toujours dominé par l'unique sentiment de la charité, rencontrant un jour un pauvre transi de froid et sans coiffure, il lui donne son chapeau. La nuit suivante, Marie vient couronner de fleurs son cher enfant; mais il témoigne préférer une couronne d'épines, et JÉSUS-CHRIST, ému de cette noble prédilection, lui en met une sur la tête.

Raymond, mandé à Rome par le pape, s'était mis en route avec son habit de bure, lorsque la fièvre l'obligea de s'aliter à Cardone. Il y termina les jours de son pèlerinage terrestre, le 31 août 1240, à l'âge de trente-sept ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les saints ont tous aimé le Calvaire. Alors que *le Christ lui-même a dû souffrir pour entrer dans la gloire*, prétendons-nous aller au ciel par une autre voie que celle des souffrances ?

MOIS DE SEPTEMBRE.

1er Sept. — S. GILLES, solit. et abbé. VIIIe siècle.

GREC de nation et d'illustre naissance, Ægidius (Gilles) se dépouilla de tous ses biens en faveur des pauvres, et, résolu de fuir les dangers du siècle, alla s'ensevelir dans une île déserte, où il se livra tout entier aux pénitences et à l'oraison.

Le voisinage d'Athènes l'obligea bientôt de chercher une plus profonde retraite. Il s'embarqua sur un vaisseau en partance pour Marseille, et vint se mettre sous la discipline du grand archevêque d'Arles, saint Césaire. Frappé du mérite de cet étranger, l'illustre pontife le retint deux ans près de lui ; mais l'amour de la solitude l'emporta de nouveau dans l'âme du jeune Athénien : il passa le Rhône, s'enfonça dans les gorges profondes que traverse le torrent du Gardon, et eut l'agréable surprise d'y trouver un compatriote, saint Vérédème. Il le prit pour maître dans la vie spirituelle et fit de grands progrès à l'école du pieux ermite. Ils s'enflammaient l'un l'autre au service de JÉSUS-CHRIST.

Cependant les populations avoisinantes vinrent solliciter les conseils et les prières des deux anachorètes, et des miracles furent opérés. Gilles n'hésita plus alors à quitter ce lieu. Sans indiquer à personne sa nouvelle retraite, il alla se fixer dans une plaine couverte de bois et de broussailles, appelée la vallée flavienne, et s'installa dans une grotte près de laquelle coulait une petite source. Là, dégagé de toute préoccupation terrestre, tout à DIEU, il commença un genre de vie d'une ferveur angélique et d'une rare austérité. Ses jours, ses nuits presque entières s'écoulaient dans une prière continue, dans l'adoration de DIEU et la contemplation des mystères. Son âme, souvent portée sur les ailes de l'extase, semblait n'appartenir qu'au ciel. Il jeûnait tous les jours, et ne prenait d'autre nourriture que le lait d'une biche qui venait coucher dans sa grotte.

Or, le roi du pays, Flavien (Wamba, roi des Goths), chassant un jour dans la forêt, ses chiens poursuivirent la biche qui nourrissait saint Gilles. Exténuée de fatigue, près de tomber sous les coups des chasseurs, la pauvre bête court vers l'homme de DIEU et, par ses bramements plaintifs, implore sa protection. L'ermite sort de la caverne : il entend les chiens aboyer et les chasseurs crier l'hallali. A la pensée du péril qui menace sa compagne, il lève ses regards vers le ciel, et, en versant des larmes, il supplie le Seigneur de conserver la vie à l'innocent animal. Les chiens n'avancent plus. Un des chasseurs, pour faire sortir la biche de sa retraite, décoche une flèche à travers les broussailles : elle va traverser la main du solitaire. Le roi, touché d'une crainte secrète et pressé par la nuit, se retire. Le lendemain, il fait couper les buissons qui défendent l'accès de la caverne, il aper-

çoit alors le saint en prière, couvert de sang, et la biche réfugiée auprès de lui. A l'aspect de l'ermite, plein de douceur et de majesté, orné de l'auréole de la sainteté et de la souffrance, Flavien tombe à genoux, lui demande pardon et veut faire panser sa plaie. Gilles n'y veut point consentir, et demande à DIEU de lui conserver sa blessure et ses douleurs.

En vain le roi lui avait offert des présents. A force d'instances, l'homme de DIEU accepta la construction d'un monastère, et l'on vit bientôt fleurir dans ce désert les prodiges de pénitence et de vertu qui avaient émerveillé la Thébaïde. Gilles fut ordonné prêtre et conduisit sa famille spirituelle avec un zèle incomparable. Il fit le pèlerinage de Rome pour placer son couvent sous la protection du pape et revint chargé des bénédictions pontificales. Plus tard, cédant encore à son attrait pour la vie solitaire, saint Gilles se retira en Espagne, dans une solitude de la montagne Nuria, sur les confins du diocèse d'Urgel. La persécution exercée contre les catholiques par un indigne successeur de Wamba ne lui permit pas d'y finir ses jours. Il revint en France, se réfugia, pendant l'invasion musulmane, dans le Midi, auprès de Charles-Martel, et mourut plein de mérites au milieu de ses frères, rentrés en possession de leur cloître après la défaite des Sarrasins sous les murs de Toulouse (721). La monastère de Saint-Gilles devint dans la suite un des grands pèlerinages de la chrétienté. La ville qui lui dut sa fondation comptait au XIIe siècle plus de cent mille habitants.

RÉFLEXION MORALE. — La solitude a pour les âmes pures d'irrésistibles attraits. Celles qui répugnent constamment à se trouver seules garderont difficilement les voies de DIEU.

2 Septembre.—S. ÉTIENNE Ier, roi de Hongrie. 1038.

LES Hongrois, qui étaient venus du fond de l'Asie s'établir sur les bords du Danube, pratiquaient encore l'idolâtrie à la fin du Xe siècle. Saint Adalbert de Prague leur porta les lumières de l'Évangile, et leur duc, Geysa, reçut le baptême, sans renoncer, hélas! aux dieux de sa patrie. « Je suis assez riche, » disait ce barbare, « pour adorer tous les dieux ensemble. »

A sa mort (997), son fils Waïc, âgé de vingt ans, lui succéda. La mère de ce jeune prince, Gisèle, sœur du duc de Bavière, lui avait inspiré de bonne heure des sentiments de vénération et d'amour pour la religion chrétienne, et ces germes de foi s'étaient ensuite développés sous l'influence des exhortations d'Adalbert. Waïc était chrétien et s'appelait Étienne. Dès qu'il fut sur le trône, il se mit avec une ardeur infatigable à propager la religion du CHRIST parmi ses sujets encore païens. Le culte proscrit avait beaucoup de partisans, et les seigneurs, mécontents surtout d'être obligés de rendre à la liberté leurs esclaves chrétiens, se révoltèrent. Le jeune duc se fit armer chevalier à la manière allemande, marcha contre eux, les battit et tua leur chef. Sa victoire laissa le champ libre aux missionnaires, et comme il se mit lui-même à la tête des ouvriers apostoliques, la conversion du

pays devint universelle. Étienne le divisa en onze diocèses, avec Strigonie (Gran) pour métropole, fit venir une quantité de clercs et de moines, et, afin de favoriser les pèlerinages et les rapports entre peuples, fonda des hôpitaux avec monastères à Jérusalem, à Ravenne, à Constantinople et à Rome.

Le moment était venu de solliciter l'admission de ce peuple, si longtemps la terreur de l'Europe, dans la grande famille chrétienne. Le duc envoya une députation au pape Sylvestre II ; elle lui fit connaître les saintes œuvres accomplies à la gloire du CHRIST par le prince hongrois, et le vif désir qu'il avait de recevoir du souverain pontife la couronne royale. Sylvestre envoya au descendant d'Attila un beau diadème avec une croix processionnelle en or massif, et reconnut la division de ses États en églises et en évêchés. Étienne se fit sacrer solennellement, dédia son royaume à la sainte Vierge, en fit hommage au saint-siège, et employa toute sa vie à faire le bonheur de ses sujets. Il publia un code de lois très sages, extirpa les vices et les abus, fit fleurir la justice et la piété. Il avait pour les malheureux des entrailles de père ; il pourvut aux besoins des veuves, des orphelins et des familles indigentes avec tant de sagesse et de libéralité, que la Hongrie sembla n'avoir plus de pauvres.

Ce saint roi servait DIEU avec la plus tendre dévotion. Il consacrait une partie de la nuit à méditer et prier ; chaque jour il entendait la messe, et souvent il y communiait.

De graves afflictions pesèrent sur les dernières années du monarque : il perdit tous ses enfants, fit de longues maladies, et par son inflexible justice aliéna les esprits de quelques seigneurs. L'un d'eux pénétra un jour dans l'appartement royal avec l'intention de tuer son souverain, mais une force invisible l'empêcha de commettre ce forfait : il alla se jeter aux pieds d'Étienne, lui demanda pardon et se convertit. Peu de temps après, le roi-apôtre de la Hongrie rendait son âme à DIEU, le jour de l'Assomption en l'année 1038.

RÉFLEXION MORALE. — Aimons une religion qui incline les rois vers les peuples, les grands vers les petits, les riches vers les nécessiteux, et qui unit ainsi dans l'esprit familial les deux extrêmes de la société. C'est la vraie fraternité, qui n'a rien de commun avec les délirantes utopies dont nous dupent les modernes révolutionnaires.

3 Septembre. — S. MANSUY, évêque. (Date inconnue.)

UN jeune Scot d'Irlande était venu à Rome, on ne sait ni en quel temps ni à quelle occasion. Il embrassa la foi catholique, prit au baptême le nom de *Mansuet* (doux), et fut envoyé dans la Gaule belgique pour y planter l'arbre du salut. Il entra dans le pays des Leuques et fixa son siège à Toul, leur ville principale. C'était un homme doux, affable, séduisant, mais d'une fermeté inébranlable. Il se jeta vaillamment au sein de ces peuplades barbares, pour leur annoncer JÉSUS-CHRIST, dessiller leurs yeux sur la

vanité des idoles, et les amener à une vie pure et sainte. Et comme il savait que leur conversion serait l'œuvre de la grâce, il mettait tous ses soins à la leur mériter par la prière, les jeûnes et les privations de toute sorte. Dans ce but, il s'était choisi une retraite dans les vastes forêts qui avoisinaient la ville, et là, sous l'ombre des arbres majestueux, dont l'épais feuillage formait son premier temple au Seigneur, il traitait avec DIEU la grande affaire qui l'avait conduit dans ces régions désormais chères à son cœur. Opposant la chasteté aux vices infâmes, la charité à l'égoïsme, les lumières de la foi aux monstrueuses erreurs du paganisme, le saint évêque réussit, malgré les efforts de Satan et de ses suppôts, à former à JÉSUS-CHRIST un petit troupeau de fidèles.

Toutefois la masse de païens restait aveugle. Pour ouvrir les yeux de cette foule dominée par l'habitude et les préjugés, les miracles étaient nécessaires. Mansuy, comme tous les apôtres, montra ses lettres de créance. Le fils du préfet de la ville contemplait un jour, d'un lieu élevé, des courses de chevaux ; il perdit l'équilibre et fit une chute si malheureuse qu'il en mourut. Le père, au désespoir, mande l'apôtre et le supplie d'obtenir du DIEU des chrétiens ce que les idoles ne sauraient accorder, la résurrection d'un mort. Le serviteur du CHRIST tombe à genoux aux pieds du cadavre, et, dans une fervente prière, supplie le Maître de la vie de manifester sa toute-puissance. Aussitôt l'enfant se lève et se jette, plein de santé, dans les bras de son père. Ce prodige éclaira le préfet, sa famille et un grand nombre de citoyens. L'exemple de ces convertis fut salutaire ; bientôt le pays presque entier embrassa le christianisme. Le saint évêque, jouissant alors d'une paix profonde, forma un clergé, bâtit une église, confirma son peuple dans la connaissance du vrai DIEU et la pratique des bonnes œuvres, et, après quarante ans de glorieux travaux, alla recevoir au ciel la couronne des saints apôtres.

REFLEXION PRATIQUE. — Une vertu aimable entre toutes et qui rend aimable, c'est la douceur. Prenons la résolution de l'acquérir, ou de la mieux pratiquer.

4 Septembre. — Ste ROSE de VITERBE, vierge. 1252.

LA courte vie de Rose fut un tissu de merveilles. Elle n'avait que trois ans lorsqu'une de ses tantes vint à mourir. Les larmes et les sanglots de sa famille l'émurent profondément. Compatissante à une telle douleur, l'enfant tombe à genoux devant le cercueil, lève les mains et le regard vers le ciel, et de sa voix douce appelle sa tante. Aussitôt la morte ouvre les yeux, tourne la tête, et sort comme d'un profond sommeil. DIEU avait ainsi voulu attester de bonne heure la sainteté de sa petite servante.

Rose, vêtue d'une étoffe grossière, allait nu-pieds, jeûnait et se disciplinait. L'amour divin s'était allumé dans son âme comme un incendie : souvent il lui fallait se lever, la nuit, et sortir en plein air, pour se rafraîchir la poitrine et pour exhaler en de suaves cantiques les flammes qui la brûlaient.

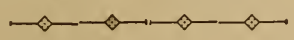
A sept ans, elle voulut entrer chez les franciscaines de Viterbe. Son âge ne

leur permit pas de la recevoir. Elle se mit alors à vivre en ermite dans une petite cellule. Cette enfant sublime consumait son corps en austérités, son âme en ardeurs et en contemplations. A dix ans, on crut qu'elle allait mourir, mais au fort de la maladie, la Reine des anges lui apparut, lui ordonna de se lever, de vêtir l'habit du tiers ordre de Saint-François, et d'aller prêcher la justice et la pénitence. Rose obéit ; la parole s'élança de ses lèvres, abondante, impétueuse, entraînante. Ses discours subjuguaient les esprits et convertissaient les cœurs. A sa voix, les foules assiégèrent les confessionnaux et la table sainte, les scandales disparurent, la religion et les vertus chrétiennes fleurirent à l'envi. C'est que la petite prêcheuse appuyait ses exhortations de miracles aussi éclatants que nombreux : sourds, aveugles, paralytiques, tous auprès d'elle retrouvaient la santé. Un jour elle parlait à une foule si nombreuse que sa voix n'arrivait pas aux derniers rangs de ses auditeurs. Tout à coup, on vit le bloc de pierre où elle se tenait debout se détacher du sol, s'élever doucement avec elle dans les airs et l'y soutenir pendant tout son sermon. Devant ce prodige un étonnement muet s'était emparé de tous les assistants ; à la fin il se changea en transports d'enthousiasme, en acclamations de triomphe.

Rose trouva cependant des ennemis à Viterbe. Ils obtinrent son exil. Retirée dans les âpres montagnes de Soriano, la servante de DIEU continua ses prédications et ses miracles, et ramena une multitude d'âmes au Seigneur. Afin de prouver aux hérétiques la vérité de la foi romaine, un jour elle fit allumer un grand bûcher, y monta au milieu des flammes et y demeura trois heures. Pas un cheveu de sa tête, pas un fil de ses vêtements ne fut atteint.

Lorsque, après dix-huit mois d'exil, elle retourna dans sa ville natale, ce fut pour ses concitoyens une jubilation sans pareille. Tous voulaient l'approcher et imprimer sur ses habits, ses mains, son front, leurs baisers respectueux. L'humble enfant eut beau protester ; il lui fallut subir les honneurs de cette démonstration. Elle alla frapper de nouveau à la porte des franciscaines : sa demande fut une seconde fois repoussée. « Vous me refusez l'entrée de votre couvent, » dit-elle à la supérieure, « et cependant vous m'y recevrez un jour. » Ce ne devait être qu'après sa mort. Elle vécut encore deux ou trois ans dans sa pauvre cellule, puis elle partit pour le ciel, à l'âge de dix-sept ans et demi (1252). Les filles de Saint-François réclamèrent sa précieuse dépouille, qui s'est conservée sans corruption jusqu'à nos jours.

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU n'accorde pas à tous le don des miracles, mais à tous il veut donner les grâces qui sanctifient. Demandons-les instamment et rendons-nous dignes de les recevoir.



5 Septembre. — S. BERTIN, abbé. 709.

BERTIN, que ses parents destinaient à briller dans le monde, lui dit adieu dès l'âge de dix-huit ans et alla, de Constance, sa patrie, au monastère de Luxeuil. Il était encore le plus jeune des religiux du couvent, qu'il les dépassait tous par la perfection de sa vie. Durant trente ans il les édifia de ses austérités, de sa science et de son humilité ; puis, à l'âge où la plupart des hommes commencent d'aspirer au repos, l'obéissance le conduisit, avec Mommolin et Ébertramne, dans le centre de la Gaule. Ils l'évangélisèrent avec un tel succès, que le roi Clotaire II les fit venir à sa cour et les combla d'honneurs. Ils se rendirent ensuite auprès de l'évêque de Thérouanne, S. Omer, pour l'aider dans ses travaux apostoliques. A leur voix, les idoles tombèrent et le culte du vrai DIEU fut implanté dans ces contrées barbares. Sur une colline appelée encore aujourd'hui Saint-Mommolin, au milieu des marécages, ces trois religieux bâtirent un petit édifice qu'on nomma plus tard le *vieux monastère*, et là, sous le regard de DIEU, ils se livraient comme à Luxeuil, malgré les occupations du ministère évangélique, à toutes les pratiques de la vie claustrale. Bon nombre de leurs convertis voulurent les imiter. Afin de les recevoir, il fallut construire un nouveau monastère. Bertin pria et jeûna avec ses religieux, pour obtenir le secours d'en haut ; puis il se livra à la Providence, avec trois d'entre eux, sur une barque désemparée. L'embarcation, guidée par les anges, remonta miraculeusement le cours de la rivière, et vint doucement aborder à une petite île qu'on appellait en ce temps Sithiu. Un monastère fut élevé dans ce lieu choisi par DIEU lui-même, et plus de deux cents moines vinrent s'y placer sous la direction de Bertin. L'homme de DIEU s'appliqua de toutes ses forces à les former à l'obéissance, au travail, à la prière ; et grâce à cette vigoureuse impulsion, la communauté de Sithiu persévéra longtemps dans une ferveur qui fit l'admiration de la France entière. Des légumes, des racines et un peu d'eau composaient toute la nourriture de ces religieux. Comme les anges au ciel, ils étaient partagés en différents chœurs, et jamais, ni le jour ni la nuit, on ne cessait à l'abbaye de S. Bertin de chanter les louanges du Seigneur. On y mangeait aussi son pain à la sueur de son front : après avoir passé les premières heures du jour dans les exercices monastiques et l'étude des saintes Lettres, les serviteurs de DIEU consacraient le reste du temps au travail des mains. Ils desséchèrent et comblèrent les marais d'alentour ; ils construisirent en l'honneur de Marie une magnifique église autour de laquelle se forma peu à peu la ville de Saint-Omer. St-Omer repose donc, comme tant d'autres villes de France, sur une terre défrichée et sanctifiée par les travaux et les sueurs des moines.

Bertin dirigea ses frères pendant près de soixante ans. Il fit ensuite élire à sa place un supérieur, et rentra dans la vie commune pour préparer son âme au jugement qu'elle allait bientôt subir. Lorsqu'il sentit approcher sa dernière heure, il

réunit ses religieux, leur recommanda la persévérance, les bénit et, au milieu de leurs sanglots, exhala son âme, le 5 septembre 709.

RÉFLEXION MORALE. — Bertin, qui avait fui le monde à dix-huit ans, qui servait DIEU dans l'austérité du cloître et les travaux apostoliques depuis quatre-vingts ans, ne se trouvait pas prêt à paraître devant son juge. Les grands cèdres redoutent la foudre, et nous, petits arbrisseaux, nous ne tremblons pas! Disons avec le prophète : *Seigneur, transpercez mes chairs de votre crainte ; à la vue de vos jugements, je crains* (1).

6 Septembre. — S. HUMBERT, abbé. VIIe siècle.

UMBERT était un gentilhomme de Mézières, en Champagne, fils d'Évrard et de Popile, l'un et l'autre de la première noblesse du pays. Après avoir terminé ses études dans un monastère de Laon, il se donna au Seigneur et reçut les saints ordres. Lorsque l'évêque de Maëstricht, S. Amand, traversait la Champagne pour se rendre à Rome, Humbert était à Mézières pour y recueillir la succession de sa famille. Il donna l'hospitalité au saint pontife, et, gagné par la piété de son hôte, le suivit jusqu'à la ville éternelle. Pendant le voyage, un ours énorme se jeta sur la monture qui portait le bagage des pieux pèlerins, et l'étrangla. Humbert, pour le punir, l'obligea de remplacer leur bête de somme. C'était un curieux spectacle de voir ce sauvage habitant des montagnes obéir à l'homme de DIEU avec la docilité d'un agneau.

S. Amand inspira sans peine à son compagnon l'amour de l'état monastique. Après un second pèlerinage à Rome, où un ange apparut à Humbert et lui imprima publiquement sur la tête une croix lumineuse, ce saint prêtre bâtit et dota deux églises à Marolles, l'une pour le chapitre, l'autre pour le monastère où il s'enferma et fit profession. Plus tard il gouverna cette abbaye, et lui donna sa terre de Mézières-sur-l'Oise.

Le bienheureux était uni par les liens d'une sainte amitié avec la fondatrice du couvent de Maubeuge, Ste Aldegonde. Au moment de mourir, il envoya demander à la pieuse abbesse des suaires pour ensevelir son corps. Le messager n'eut pas besoin de se rendre jusqu'à Maubeuge : en route il trouva un exprès que Ste Aldegonde, avertie par une révélation céleste, envoyait à Marolles, et qui portait au mourant des linceuls funèbres.

La dépouille mortelle d'Humbert fut inhumée dans l'oratoire qu'il avait bâti. Cent cinquante-trois ans plus tard, l'abbé Rodin leva de terre ce précieux trésor. Il exhalait une odeur si agréable que toute l'église en fut embaumée ; les linges qui le couvraient n'étaient point corrompus, et les fleurs jetées avec lui dans la sépulture avaient encore toute leur fraîcheur. Ces merveilles inspirèrent aux

1. Ps. CXVIII, 120.

assistants la vénération pour un si grand saint, et l'on ne douta point qu'elles fussent une marque de sa béatitude en paradis.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Pour gagner le ciel, il nous faut dompter, non les fauves du désert, mais les passions de notre nature, vraies bêtes farouches que la muselière seule peut réduire.

7 Septembre. — S. CLOUD, solitaire. 560.

LE roi d'Orléans, Clodomir, avait succombé à Véseronce, dans une expédition contre le roi des Burgundes (524). Il laissait trois enfants en bas âge, Théobald, Gontaire et Clodoald, vulgairement saint Cloud. Dépouillés par l'ambition de leur oncle Clotaire, non seulement des états paternels, mais des caresses de leur mère Gontheuca, ils furent recueillis par leur aïeule sainte Clotilde, qui ne dissimulait pas son dessein de les rétablir un jour sur le trône. Pour ruiner ses espérances, Childebert et Clotaire ourdirent un complot contre la vie de leurs neveux ; mais Clodoald, grâce à la fidélité de quelques officiers de son père, échappa au massacre et fut élevé secrètement, loin du regard de ses oncles fratricides.

Plus tard, le jeune prince fit de sérieuses réflexions sur le danger des grandeurs de ce monde, et résolut de se donner tout entier au service de DIEU. Renonçant à recouvrer le royaume de son père, il se coupa lui-même la longue et belle chevelure, apanage de sa race, et choisit DIEU seul pour son héritage.

Devenu solitaire, vivant de son travail et du peu de ses biens qu'on lui avait rendu, il se mit à étudier les Écritures, à mortifier ses passions, à secourir les indigents. Il portait un cilice, couchait sur la terre nue, et pratiquait pour l'amour du Sauveur les plus austères pénitences. Enflammé par les instructions et les exemples d'un saint anachorète, nommé Séverinus, Clodoald parvint à une éminente sainteté, qu'il plut à DIEU de faire connaître par des miracles. Un jour arrive un pauvre qui lui tend la main. Clodoald, à bout d'aumônes, donne sa cuculle. Le soir, ce mendiant trouva l'hospitalité dans une ferme voisine. Durant la nuit, une clarté céleste illumina l'humble chaumière, et le vêtement qu'un fils de roi, pauvre lui-même, avait dépouillé pour couvrir l'indigent, rayonnait d'un éclat merveilleux.

Cependant le désir qu'avait notre saint de rester inconnu au monde, ne lui paraissait point compatible avec le voisinage de Paris. Une solitude de la Provence, où il alla se réfugier, lui permit de vivre quelques années à sa guise ; mais sa réputation, ses vertus, sa naissance, lui attirèrent ensuite de nombreux visiteurs. Voyant qu'il ne parvenait pas à se faire oublier des hommes, Clodoald résolut de retourner au milieu d'eux, afin de les sauver. Il part pour Paris, se laisse ordonner prêtre, sur la demande du clergé et du peuple, se livre avec une pieuse ardeur aux fonctions du ministère sacré. Ses oncles, dont l'ambition n'avait plus à le redouter, lui cédèrent en propriété le domaine de Nogent, sur la Seine. Il y construisit un

oratoire et un monastère, et s'y enferma, dans une société de prière et de pénitence, avec quelques hommes désireux de leur salut.

Bientôt des disciples vinrent en grand nombre demander au prince solitaire bons conseils et bons exemples. Tout en les dirigeant, Clodoald travailla jusqu'à la mort, avec un zèle tout sacerdotal, à instruire et sanctifier le peuple du voisinage. Il n'avait que trente-huit ans lorsque DIEU ouvrit à son âme les portes de la bienheureuse éternité, le 7 septembre 560. On l'inhuma dans la crypte de l'oratoire qu'il avait bâti, et qui dès lors changea de nom pour prendre celui de son glorieux fondateur, Saint-Clodoald, par corruption Saint-Cloud.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Clodoald renonce aux trônes de la terre pour conquérir plus sûrement le royaume des cieux. Et nous, quels sacrifices avons-nous faits jusqu'ici pour assurer notre bonheur éternel ?

8 Septembre. — NATIVITÉ de la SAINTE VIERGE.

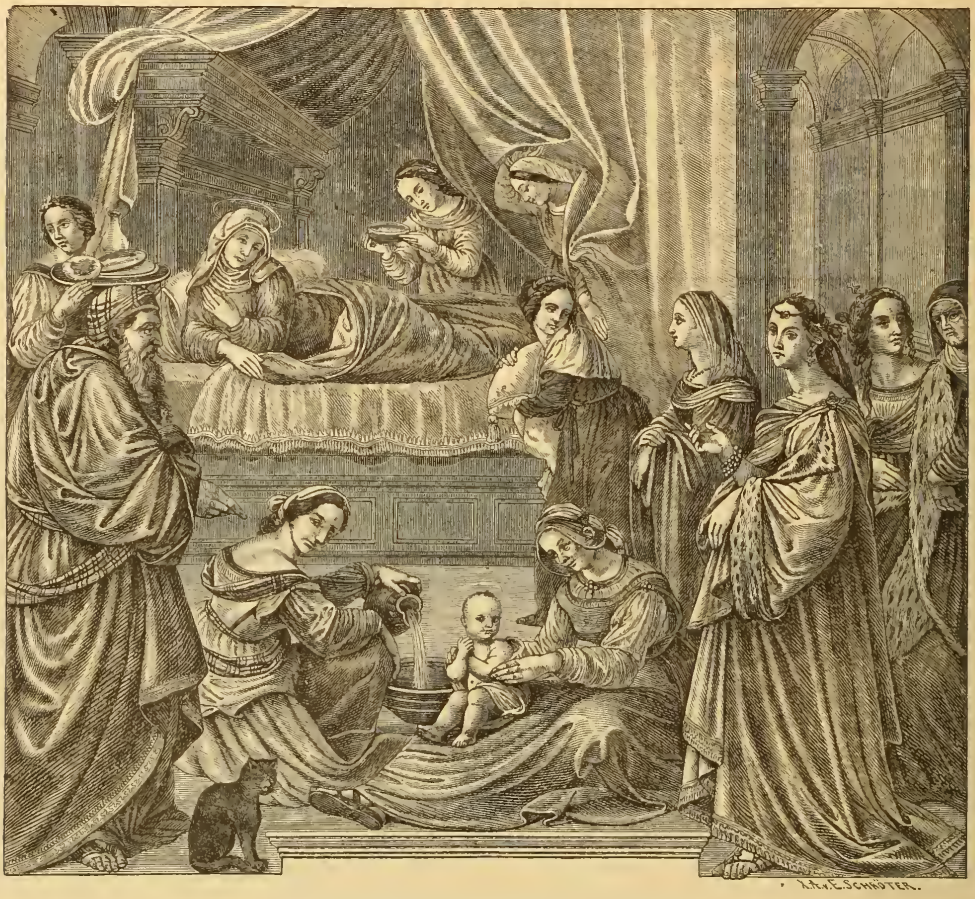
TOUS les siècles avaient attendu la naissance de la femme qui, selon la promesse de DIEU à nos premiers parents, devait donner au monde un sauveur. Les temps étaient accomplis. L'aurore de ce grand jour du salut brilla sur la terre vers l'an du monde 3988. La Vierge annoncée par le prophète Isaïe naquit à Nazareth, ville de Galilée, au mois de Tisri (8 septembre). Son père fut saint Joachim, qui descendait de la famille royale de David par Nathan. Sa mère fut sainte Anne, de la famille d'Aaron. Le sang royal et le sang sacerdotal s'unirent donc en celle qui devait enfanter le Roi et le Prêtre éternel.

« Pourquoi, » dit saint Jean Damascène, « la Vierge-Mère est-elle née d'une mère stérile ? Parce qu'il fallait, pour arriver à la seule chose qu'on peut appeler une nouveauté sous le soleil et le miracle des miracles, que la voie s'ouvrît par une merveille, et s'élevât progressivement des moindres aux plus grandes. Mais on peut en rapporter une raison plus secrète et plus divine : c'est que la nature cède le pas à la grâce, comme une humble suivante à sa souveraine, et s'arrête en tremblant, sans oser la devancer. Or, comme la fille qui devait naître d'Anne serait la Vierge Mère de DIEU, la nature, d'elle-même impuissante à produire un tel fruit de grâce, dut attendre que la grâce le produisît. O couple bienheureux, Anne et Joachim, recevez les félicitations de l'univers. »

Au jour voulu, on porta au temple l'enfant bénie et on lui donna le nom de *Miriam* (Marie), reine ou étoile de la mer. Dans l'ancien Testament, ce nom apparaît une fois, porté par la sœur de Moïse, au pied du Sinaï, à côté de l'arche sainte. Dans le Testament nouveau, le nom de Marie rappelle le Sinaï virginal, qui fut le trône de DIEU enfant, l'Arche du salut universel, où DIEU et l'homme se sont réconciliés. Marie ! doux nom apporté du ciel par la voix de l'archange, et qui brillera toujours au-dessus de tous les noms des femmes de la terre, puisqu'il désigne la plus parfaite d'entre elles, la plus belle âme unie au corps le plus pur, le

vase élu où se concentrèrent tous les trésors de la grâce, le temple saint où le Verbe éternel se fit chair pour habiter parmi nous.

A l'occasion de cette naissance, la maison de Joachim fut en fête pendant plusieurs jours, et le patriarche fit participer les pauvres à sa joie, en leur distribuant



La naissance de la sainte Vierge.
(D'après le tableau de Pacchia, dans l'église San-Bernardino, à Sienne.)

d'abondantes aumônes. Le temple ne fut pas oublié non plus : Joachim y présenta de magnifiques oblations, pour remercier le Seigneur et laver dignement l'opprobre qu'il y avait reçu du grand-prêtre, l'année précédente, à la fête des Tabernacles.

Réflexion pratique. — Le jour de sa fête, les enfants portent à leur mère un bouquet. Offrons à Marie, en cet anniversaire de sa naissance, les fleurs de nos bonnes résolutions, et prions-la de les bénir pour les féconder.

9 Septembre. — S. OMER, évêque. 667.

UDOMAR, dont on a fait Omer, était le fils d'un seigneur des environs de Constance, en Helvétie. Peut-être, en passant dans cette contrée, Colomban l'avait-il instruit et gagné: l'histoire n'en dit rien, mais elle constate que, peu après le séjour de l'apôtre irlandais sur les bords du lac de Constance, le jeune Omer vint se présenter à Luxeuil, entraînant avec lui son père, par une rencontre qui n'est pas rare dans les annales monastiques. L'abbé Eustaise les admit tous deux à la profession religieuse. Le père y persévéra jusqu'à la fin de ses jours : le fils en sortit au bout de vingt ans, désigné à Dagobert par saint Achaire de Noyon, qui l'avait connu à Luxeuil, pour occuper l'évêché de Thérouanne et de Boulogne. Omer regrettait tellement sa retraite, qu'il fallut pour ainsi dire l'en arracher : « Quelle différence, » disait-il, « entre le port où je suis, et la mer orageuse où l'on va m'embarquer sans expérience et contre mes goûts ! » (637).

Le pays des Morins, dont Thérouanne était la capitale, avait été vainement évangélisé par des martyrs lors de la première introduction de la foi dans les Gaules : il était retombé dans l'idolâtrie ; le peu de chrétiens qui s'y étaient formés depuis la conquête et la conversion de Clovis y croupissaient dans de grossières superstitions, et ce diocèse était sans pasteur depuis près d'un siècle. C'était un champ inculte qui demandait un ouvrier courageux et infatigable. Le nouvel évêque fit refleurir la religion sur les ruines des temples païens, qu'il abattit. Mais pour venir à bout de sa rude tâche, il comprit qu'il lui fallait du renfort. Quelques années après son avènement, il fit demander à l'abbé Walbert de Luxeuil trois de ses anciens confrères, venus comme lui des bords du lac de Constance. Il les installa dans un domaine situé sur l'Aa et nommé Sithiu, qu'il venait de recevoir d'un riche et puissant seigneur païen récemment converti. C'était une sorte d'île, au milieu d'un vaste marécage, où l'on ne pouvait guère aborder qu'en nacelle. Là s'élevèrent à la fois et une abbaye célèbre qui prit bientôt le nom du plus jeune de ces trois moines, Saint-Bertin, et sur la colline voisine, une petite église, qui est devenue la cathédrale de la ville épiscopale, connue encore aujourd'hui sous le nom de l'apôtre de la Morinie, Saint-Omer.

Dans sa vieillesse, l'évêque de Thérouanne devint aveugle. Il s'en réjouit à la pensée qu'il serait plus libre de son temps pour méditer la loi du Seigneur. On dit qu'il recouvra la vue, à la translation des reliques de saint Vaast par saint Aubert, évêque d'Arras, où il assista; mais qu'ayant prié DIEU de lui continuer son épreuve, il la perdit une seconde fois.

Après trente ans de labeurs apostoliques et d'héroïque charité, qui changèrent la face de toute cette province, Omer mourut saintement, et l'on déposa son corps dans l'église qu'il avait bâtie (667) (1).

1. V. Montalembert, *Moines d'Occid.*

RÉFLEXION MORALE. — Il n'y a qu'un mal en ce monde, le péché. Les peines, les maladies, les infirmités, si nous les supportons chrétiennement, sont une aide précieuse pour gagner le ciel. Lorsque DIEU leur envoie quelque épreuve, les saints se réjouissent.

10 Septembre. — S. NICOLAS de TOLENTINO. 1309.

EUX chrétiens de Santo-Angelo, dans la marche d'Ancône, affligés de la stérilité de leur mariage, allèrent au tombeau de saint Nicolas de Myre, lui demander un fils qui fût l'imitateur de sa sainteté. Ils l'obtinrent, et un an après leur pèlerinage à Bari, la pieuse Aimée, l'épouse de Compagnani, mettait au monde un enfant qui reçut le nom de Nicolas. De bonne heure il aima DIEU et l'étude ; à l'église, sa dévotion était si profonde, son maintien si religieux, que les fidèles disaient de lui : « Si DIEU le laisse vivre, ce petit sera quelque jour un grand saint. » Lorsqu'il sut que son patron jeûnait dès son enfance trois fois par semaine, il voulut l'imiter. A douze ans, il entendit un sermon sur le mépris du monde qui lui fit prendre la résolution d'en sortir. Ses parents n'hésitèrent point, sur ses instances, à le donner aux augustins.

Son noviciat fut comme un long jour de ferveur. Sagesse admirable, austérité prodigieuse, humilité profonde, telles furent les hautes qualités de Nicolas. Pour cilice il avait souvent une ceinture de fer armée de pointes, et pour discipline une chaîne. Les supérieurs, afin d'édifier tout leur ordre par l'exemple d'un si saint religieux, l'envoyèrent successivement passer quelque temps dans la plupart de leurs maisons, et fixèrent enfin sa demeure à Tolentino. Il y vécut trente ans, plus mortifié que jamais, ne voulant prendre pour nourriture que quelques herbes bouillies. Dans une maladie grave, les médecins lui prescrivirent le gras, et son supérieur l'obligea d'en manger. Ce fut un vrai supplice pour l'austère Nicolas, qui « préférait avoir la mort entre les dents qu'un seul morceau de viande. » Il se soumit néanmoins, mais après une première bouchée il s'arrêta : « N'essayez pas davantage, » dit-il, « de réveiller en moi les appétits de la sensualité. » Une autre fois l'obéissance l'avait contraint d'accepter une perdrix rôtie. L'infirmier en a déjà coupé un morceau, quand le malade lève les yeux au ciel et s'écrie : « Mon DIEU, vous connaissez mon cœur ! » Aussitôt la perdrix se retrouve entière, remplumée, vivante ; elle s'envole du plat et de la chambre. La maladie part en même temps, et le saint est guéri.

Le démon essaya de troubler l'âme de notre ermite : « Contente-toi de la règle commune, » lui disait le malin, « sans quoi tu seras inutile au prochain et une charge pour ton ordre. » Ces réflexions jetèrent Nicolas dans de grandes angoisses ; mais le divin Maître lui apparut pour dissiper ses craintes et l'engager à continuer son genre de vie. Dès lors ses pénitences, son oraison et ses travaux furent incroyables. Les religieux quittaient le chœur après complies. Lorsqu'ils y revenaient, le lendemain à l'aurore, pour le chant des matines, ils y retrouvaient

Nicolas encore en oraison. Après cet office, le bienheureux disait la messe avec la piété débordante d'un séraphin. Puis il se livrait à l'apostolat : prêchant, confessant, donnant des conseils, inspirant l'amour de DIEU. Il reprenait ensuite la contemplation dans sa cellule, agenouillé sur une plaque de marbre.

Malgré tant de vertu, Nicolas craignait les jugements de DIEU, et un jour qu'il se crut aux portes de la mort, il trembla d'une frayeur terrible. Mais il eut aussitôt recours à Marie et la paix rentra dans son cœur. Ses derniers jours ici-bas furent comblés des plus insignes faveurs spirituelles, et son passage de ce monde en l'autre fut l'excès d'une longue extase, qui lui arriva le 10 septembre 1309, à l'âge de soixante-dix ans.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Même dans la maladie, Nicolas veut rester fidèle à sa règle de ne point manger de viande. C'est excessif, direz-vous. Manquer par caprice, comme vous le faites, à vos bonnes résolutions, est-ce moins excessif? Que la conduite des saints nous fasse rougir et nous corrige.

11 Septembre. — S. PAPHNUCE, évêque. IVe siècle.

PAPHNUCE avait quitté le monde dès sa jeunesse pour embrasser l'état religieux au monastère de Pisper, sur les confins de la Haute-Égypte. Il y donnait l'exemple des plus belles vertus, lorsque DIEU l'appela au gouvernement d'une église de la Thébaïde. Il quitta donc le désert, mais sans se départir de l'austérité du cloître ; il vécut au milieu du monde, mais uniquement pour le convertir, l'édifier, le sauver ; et ce fut l'œuvre de ses exemples autant que celle de sa parole.

Maximien persécutait alors les chrétiens. Souvent, pour prolonger leur martyre, il les condamnait à la peine des mines, après leur avoir fait crever un œil et couper le jarret gauche. Évêque zélé, Paphnuce méritait toute la colère du tyran. Il fut arrêté, éborgné, rendu boiteux et relégué dans les carrières. Le pontife supporta sa longue épreuve avec la résignation, la patience et le courage des saints.

Lorsque la paix fut rendue à l'Église, il reprit ses fonctions pastorales avec une telle ardeur que l'on s'aperçut à peine de son état d'infirmité. Il assista au concile général de Nicée, en 325 ; et comme on est plus digne de défendre la foi quand on a souffert pour elle, ce vénérable mutilé parut avec beaucoup d'éclat dans l'illustre assemblée, au milieu de plusieurs autres saints confesseurs de JÉSUS-CHRIST, restes précieux de la persécution des césars. On racontait plusieurs miracles opérés par son intercession. Pendant la tenue du concile, l'empereur Constantin faisait souvent venir Paphnuce dans son palais, afin de concerter avec lui les moyens d'établir la paix religieuse, et jamais ce prince ne congédiait le vieillard sans baiser respectueusement la cicatrice de son œil.

L'évêque de la Haute-Thébaïde vécut jusqu'à une extrême vieillesse. Après sa mort, son peuple, qui l'avait pleuré comme un père, ne tarda pas à l'implorer comme un saint.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Rien n'est propre à nous sanctifier comme l'acceptation patiente et résignée des épreuves. Alors, selon la pensée de saint Augustin, les amertumes de la vie présente éveillent en nous le désir du ciel ; nous comprenons mieux notre exil, nous offrons à DIEU nos peines et nous nous acheminons à la patrie.

12 Septembre. — S. GUI, sacristain. 1112.

GUI, surnommé *le Pauvre d'Anderlecht*, vint au monde vers 1050, dans les environs de Bruxelles. Ses parents étaient de simples ouvriers, qui lui répétaient souvent les paroles de Tobie: « Si nous craignons DIEU, nous sommes assez riches. » Dès sa jeunesse, Gui passait chaque jour plusieurs heures en prières, partageait son pain noir avec les indigents, et se mettait au service des malades. On l'appelait déjà et il était bien *l'ange du village.*

Un jour qu'il se trouvait à Laeken, il entra dans l'église et resta plus d'une heure à genoux devant l'autel. Le curé, qui s'en aperçut, l'appela, s'entretint avec lui, admira sa piété précoce et lui offrit de le prendre pour sacristain. Balayer l'église, parer les autels, prendre soin des ornements sacrés, servir les messes, mais rien au monde ne convenait mieux au cœur du saint jeune homme : il accepta d'emblée. Le pasteur de Laeken ne tarda pas à se réjouir de son choix. Gui était ordonné, propre et ponctuel ; la prière le suivait partout dans ses emplois ; et son bonheur était de faire à l'église de longues oraisons: parfois il y passait la nuit. Ses gages étaient fort modiques ; mais il se contentait de si peu pour vivre, il se mortifiait, il jeûnait si souvent ! C'étaient les pauvres, en définitive, qui émargeaient à sa place. La délicatesse de sa conscience lui découvrait les plus minces imperfections, et il les expiait dans les macérations et les larmes. Avec cela, il charmait par ses manières douces et polies. Un marchand de Bruxelles, que les qualités aimables de Gui avaient gagné, parvint à lui persuader qu'en s'associant à son commerce, il pourrait faire de plus grandes charités. Le sacristain quitta donc son emploi et suivit le négociant; mais DIEU ne bénit pas son trafic. Il revint sans tarder à sa chère église de Laeken, et l'expérience qu'il venait de faire des embarras du monde le rendit plus pieux encore. Dix ans après, il entreprit le pèlerinage des sanctuaires de l'Italie et de la Palestine. Son but était de faire pénitence et de se soustraire à des marques de vénération qui alarmaient sa modestie. Il partit pour Rome à pied et mendia son pain dans tout le voyage. En terre sainte, il visita tous les lieux célèbres, sans interrompre jamais son jeûne ni ses grandes austérités. Il mit sept ans pour accomplir ses dévotions. Au retour, il rencontra dans la ville éternelle le doyen de l'église d'Anderlecht et quelques autres compatriotes partant pour Jérusalem. Le bienheureux s'offrit à leur servir de guide. Là, malgré ses soins, ils succombèrent à une maladie contagieuse. Épuisé de fatigues, il rentra dans le Brabant et alla porter aux chanoines d'Anderlecht la triste nouvelle de la mort de leur doyen. Ces religieux le retinrent au service de leur église ; il les édifia quel-

que temps par ses vertus et sa pénitence, et mourut bientôt en odeur de sainteté.

RÉFLEXION PRATIQUE. — *Fais l'aumône et ne détourne ta face d'aucun pauvre ; car il arrivera ainsi que la face du Seigneur ne se détournera pas non plus de toi... L'aumône délivre de tout péché et de la mort* (éternelle) (1).

13 Septembre. — S. MAURILLE, évêque. 437.

AURILLE reçut le jour dans une très noble et très chrétienne famille du Milanais. Il étudia sous la discipline de S. Martin, qui enseignait aux jeunes gens les saintes Lettres et la pratique de la vertu dans son monastère de Milan. Il eut un autre maître encore plus illustre dans la personne de S. Ambroise, qui lui donna les fonctions de lecteur dans son église.

Peu de temps après, la mort de son père mettait Maurille en possession d'un riche héritage. Il en fit abandon à sa mère, alla rejoindre S. Martin, qui venait d'être élu au siège épiscopal de Tours, et reçut le sacerdoce des mains de ce pontife. Il restait encore à cette époque de nombreux idolâtres aux environs d'Angers : le jeune prêtre s'y rendit pour les convertir. Ses prédications eurent un grand succès ; il eut la joie d'abattre un temple païen célèbre dans le pays, et de lui substituer une église et un monastère qui devint le prieuré de Saint-Pierre de Chalonne.

A cette époque l'évêque d'Angers mourut. Sur les conseils de S. Martin, les fidèles et le clergé de cette église élurent Maurille à sa place (407). Les traditions racontent que le nouveau pasteur prit un jour la fuite, parce qu'un enfant malade, porté à l'église au moment d'une cérémonie, était mort sans avoir reçu la confirmation. Il s'embarqua pour l'Angleterre, et s'y fit jardinier. Ses diocésains, qui le cherchaient partout, découvrirent sa retraite. Au moment où ils l'abordèrent, une voix d'en haut avertit le prélat de retourner vers son peuple : DIEU lui accorderait la vie de l'enfant. Le bienheureux, dès qu'il fut arrivé dans sa ville, courut au tombeau du pauvre petit, le ressuscita, et le confirma sur-le-champ. Le miraculé lui succéda plus tard sur le siège épiscopal.

La mort de S. Maurille fut un deuil public. Il expira le 13 septembre 437, au milieu d'un grand concours de fidèles, venus pour pleurer ses derniers moments et lui demander une suprême bénédiction.

RÉFLEXION PRATIQUE. — N'y a-t-il pas encore dans votre cœur quelque idole à renverser ? Ne demeurez pas plus longtemps chrétien de nom et païen de fait ; mettez d'accord votre conduite avec vos croyances.

1. Paroles de Tobie à son fils, IV, 7 et 11.

14 Sept.— L'EXALTATION de la SAINTE CROIX. 628.

LE jour de la Pentecôte de l'année 628, le patriarche de Constantinople, Sergius, au milieu d'une foule immense, montait à l'ambon de Ste-Sophie, et lisait un message d'Héraclius annonçant, comme couronnement de ses victoires, la paix conclue avec la Perse. Les applaudissements couvrirent la voix du pontife. De longues acclamations se succédèrent pour le prince, pour l'armée victorieuse, pour l'empire d'Orient réhabilité, pour le patriarche lui-même.

Cependant, qu'était devenue la croix du Sauveur, l'instrument de rédemption, qu'une guerre de six années donnait le droit au monde chrétien de reconquérir ? Le traité conclu avec Siroès stipulait la remise de la vraie croix, mais Siroès lui-même ignorait l'endroit où elle avait été déposée. Héraclius confia à son frère Théodore le soin de cette importante négociation, et attendit au palais d'Hérée, près de Chalcédoine, ne voulant pas remettre le pied à Constantinople sans le trophée divin qui avait été le mobile et qui allait être la récompense de sa triomphante expédition. L'on avait cru jusque-là que, dans ses diverses retraites, Chosroès s'était fait suivre de la croix sainte, il n'en était rien. Serbar, le vainqueur de Jérusalem qui avait apporté le précieux trésor en Perse, l'avait déposé dans une forteresse, et savait maintenant seul ce secret. Il en profita pour augmenter le crédit que les derniers événements lui assuraient déjà. La vraie croix fut rendue à Théodore. Le 14 septembre 628, Héraclius, monté sur un quadrige triomphal, un diadème sur la tête, les épaules couvertes du manteau de pourpre, entrait solennellement à Constantinople par la porte d'Or. En avant du char, des prêtres portaient la relique de la vraie croix, autour de laquelle trois cents étendards enlevés aux Perses formaient un glorieux ombrage. Le cortège se dirigea vers Sainte-Sophie, où le patriarche Sergius accueillit le nouveau Constantin, en cet anniversaire de la première exaltation de la croix.

Au printemps de l'année suivante, Héraclius s'embarquait pour la Palestine, et reportait à la ville sainte le bois sacré teint du sang rédempteur. A plusieurs milles en avant de Jérusalem, le patriarche Zacharie, les prêtres, les religieux, tous les fidèles vinrent à sa rencontre avec les cierges, les encensoirs, et au chant des hymnes sacrées. Quand le cortège fut arrivé à la porte Dorée, l'empereur mit pied à terre, déposa sa couronne et son manteau de pourpre, et s'achemina vers la nouvelle église du Saint-Sépulcre, portant sur ses épaules la relique de la vraie croix. Il la remit au patriarche, qui vérifia l'intégrité du sceau apposé autrefois par lui-même, et, montant à l'ambon, présenta à l'adoration du peuple le sublime trophée. Depuis, on célèbre toujours, en souvenir de la victoire des chrétiens d'Orient, la fête de l'Exaltation de la sainte croix (1).

REFLEXION PRATIQUE. — En voyant une croix, pensez au sacrifice du Calvaire

1. V. Darras, *Hist. gén. de l'Église*.

et aux obligations qu'il vous impose. Si JÉSUS-CHRIST s'est livré pour vous, ne devez-vous pas vous donner tout à lui ? S'il n'exige pas de vous sang pour sang, ne demande-t-il pas amour pour amour ?

15 Septembre. — S. NICOMÈDE, prêtre et martyr. 71.

LA fille spirituelle du prince des apôtres, sainte Pétronille, n'avait échappé que par la mort aux obsessions du comte Flaccus, qui voulait l'épouser. Félicule, sa compagne, subit à son tour les importunités du patricien : « Choisissez, » lui dit-il un jour : « ou ma main, ou l'encens aux dieux de l'empire. » La vierge chrétienne refusa. Flaccus, irrité, la livra aux juges. Ils la tinrent enfermée sept jours dans un obscur cachot, puis sept autres jours parmi les vestales. La trouvant malgré tout inébranlable, ils la condamnèrent à la torture, et la firent ensuite jeter dans un cloaque, où elle rendit son âme à DIEU.

Il y avait alors à Rome une société de chrétiens qui s'était donné pour mission de procurer aux dépouilles des fidèles une sépulture honorable. L'un de ses membres les plus zélés était un prêtre nommé Nicomède. Il réussit à retrouver le corps de la sainte martyre et l'inhuma, non loin de Rome, sur la voie Ardéatine. Saisi pour ce fait, le vertueux prêtre reconnut qu'il avait maintes fois rempli ce même devoir. Flaccus ordonna de le conduire devant les statues des dieux et lui enjoignit de les honorer. « Il n'y a qu'un seul vrai DIEU, qui règne au ciel, » répondit le ministre de JÉSUS-CHRIST ; « je n'en reconnais point d'autre et je méprise les démons. » Le tyran eut beau insister, Nicomède ne changea rien à sa profession de foi. Le juge alors le condamna aux fouets plombés, qui lui valurent la couronne du martyre (15 septembre 71). Le corps de ce généreux confesseur fut jeté dans le Tibre ; mais un clerc, du nom de Juste, le retrouva et l'ensevelit dans son jardin, près des murs de la ville, sur la voie Nomentane, lui rendant ainsi le suprême devoir dont il s'était tant de fois acquitté envers ses frères.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le livre de Tobie montre que les bons offices envers les morts sont très agréables à DIEU (XII, 12). Conduisons religieusement nos défunts jusqu'à leur dernière demeure et prions souvent pour eux.

16 Septembre. — S. CYPRIEN, évêque et martyr. 258.

D'UNE famille illustre et depuis longtemps habituée aux honneurs consulaires, Cyprien avait enrichi l'héritage de ses aïeux par l'éclat d'un grand talent et d'une rare éloquence. On le considérait comme le rempart de l'idolâtrie expirante. La vérité sollicita longtemps son cœur livré aux passions du monde, et ce ne fut qu'après de mûres délibérations qu'il se rendit à la voix d'un saint prêtre, son ami Cœcilius, dont il voulut par

reconnaissance porter le nom. Les païens lui rendirent en sarcasmes ce que son éclatante conversion jetait de discrédit sur leurs doctrines. Ils le nommaient ironiquement *Coprien*, par une allusion de son nom à un mot grec qui signifie *fumier*. Mais les humiliations de l'Évangile paraissent glorieuses au nouveau disciple de la croix. Il en embrasse avec ferveur les saintes austérités. Ses richesses patrimoniales, qu'il avait augmentées par des charges lucratives, sont distribuées aux pauvres. Il se voue à la continence parfaite, revêt l'humble manteau des philosophes chrétiens, et commence à étudier l'Écriture, non pour satisfaire un vain désir de science, mais pour y chercher des règles de conduite. Parmi les ouvrages ecclésiastiques, le néophyte affectionne surtout ceux de son compatriote Tertullien, avec lequel son génie a de grandes affinités. Tous les jours il en lit quelques passages, et quand il demande à son secrétaire les œuvres du célèbre docteur, il a coutume de dire : « Donnez-moi le maître. »

Pour répondre aux reproches de ceux qui lui demandent compte de sa conversion, Cyprien écrit d'abord son livre *de la Vanité des idoles*, où il prouve l'absurdité du culte idolâtrique, démontre l'unité de DIEU et la divinité de JÉSUS-CHRIST. Bientôt après, il expose l'ensemble de la religion, ses dogmes fondamentaux et leurs conséquences morales, dans son traité *des Témoignages*, presque entièrement composé de sentences extraites des saintes Écritures.

Le philosophe chrétien fit des progrès si rapides dans la perfection, sa vie devint si édifiante, que les fidèles réclamèrent avec instance son élévation à la dignité du sacerdoce. Un an après (248), le siège épiscopal de Carthage étant devenu vacant, ils demandèrent Cyprien pour évêque. Cet honneur, dont il se croyait indigne, il aurait voulu « le laisser à ses aînés dans la foi, » mais le peuple assiégeait sa demeure et en fermait toutes les issues. Le modeste prisonnier fut porté malgré lui sur la chaire pastorale, où son élection fut confirmée par le jugement des évêques de la province et les acclamations de la multitude.

En 250, l'empereur Dèce ouvrit la septième persécution générale. Une des premières victimes de l'église d'Afrique fut l'évêque de Carthage.

Cyprien aux lions ! criait la foule ameutée contre l'ennemi des idoles. Le saint pontife crut, en se retirant, apaiser la violence de la sédition. Il fut proscrit, sa tête mise à prix et ses biens confisqués. De sa retraite, où il demeura quinze mois, il assistait son troupeau par ses exhortations, ses encouragements, ses prières ; mais il eut la douleur de voir ses efforts trop souvent inutiles. Parmi les chrétiens traînés devant les tribunaux, les uns avaient confessé leur foi jusqu'au martyre ; d'autres, vaincus par les tortures, ou même à la première sommation, avaient sacrifié aux idoles ; d'autres enfin avaient acheté à prix d'argent leur inscription sur les listes d'apostasie, croyant sauver ainsi leur foi avec leur vie. Cyprien se montra justement sévère pour tous ces *tombés*, pour les prêtres qui les recevaient sans pénitence à la communion, et pour les martyrs et confesseurs qui leur donnaient des *billets d'indulgence*. Cette grande fermeté ne l'empêcha point de demander, au concile de Carthage, une indulgence plénière pour tous les tombés (252). Vers le même temps, cette ville fut dévastée par la peste. Le pontife exhorta

les fidèles à assister les victimes du fléau, sans distinction de croyance, à pratiquer envers leurs persécuteurs eux-mêmes la charité chrétienne, qui devenait ainsi un héroïque dévouement.

Consulté par des évêques de Numidie sur le baptême conféré par des hérétiques, Cyprien s'était déclaré pour la nullité d'un tel sacrement. Ce fut le point de départ d'une discussion regrettable, si toutefois les lettres attribuées à l'évêque de Carthage ne sont pas l'œuvre malhonnête des donatistes. S'il pécha par trop de vivacité, dit saint Augustin, il lava bien sa faute dans le sang de son glorieux martyre.

La huitième persécution générale avait commencé. A la première nouvelle des édits contre les chrétiens, l'évêque de Carthage avait écrit, en style brûlant, une *Exhortation au martyre*, qu'il adressait à tous les fidèles de son église. Il fut pris le premier et conduit devant le proconsul d'Afrique, nommé Paternus, qui se contenta de l'envoyer en exil à Curube, port de mer, à une vingtaine de lieues de Carthage. Mais Galère Maxime, successeur de Paternus, animé de sentiments plus hostiles, donna l'ordre de conduire le saint évêque au prétoire. Une immense multitude vint assister à l'interrogatoire de l'illustre docteur. « Es-tu Thascius Cyprien ? » lui demanda le proconsul. — « Je le suis, » répondit le pontife. — « Es-tu l'évêque de ces sacrilèges chrétiens ? » — « Je le suis. » — « Les augustes empereurs ordonnent de sacrifier aux dieux. » — « Je ne sacrifierai pas. » — « Songe à ce que tu veux faire. » — « En une chose si juste, il n'y a point à délibérer. Exécutez les ordres que vous avez reçus. » La sentence fut portée, et le proconsul lut ce décret : « Cyprien sera puni par le glaive. » — « *Deo gratias !* » répondit le généreux évêque. Les chrétiens, mêlés à la foule, s'écrièrent alors : « Qu'on nous fasse mourir avec lui ! » Une scène tumultueuse suivit le jugement : le proconsul donna l'ordre de conduire saint Cyprien hors de la ville, pour prévenir la sédition qu'il craignait. L'évêque de Carthage se banda lui-même les yeux ; un prêtre et un diacre, qui l'accompagnaient au lieu du supplice, lui lièrent les mains ; il fit remettre vingt-cinq pièces d'or à l'exécuteur, et présenta sa tête au bourreau, qui l'abattit d'un coup (14 septembre 258).

Réflexion pratique. — Les maux que nous endurons pour Dieu sont autant de gains pour notre âme : aimons donc les souffrances, ou du moins sachons nous y résigner.

17 Septembre. — Ste HILDEGARDE, abbesse. 1179.

L'Esprit de Dieu souffle où il veut, et bien souvent c'est aux simples qu'il révèle les secrets de sa sagesse infinie. Ste Hildegarde en est une preuve éclatante.

Elle naquit en Allemagne, l'an 1098, d'une très noble et très riche famille. Dès l'âge de huit ans elle fut confiée, sur ses instances, à une pieuse vierge qui vivait dans un ermitage sur le mont de Saint-Disibode. A son école, Hilde-

garde fit d'admirables progrès dans la vertu et dans l'intelligence des psaumes, son unique étude. De cette humble vierge DIEU voulait faire un vase précieux : pour que l'or fût bien pur, il le mit au creuset et l'y laissa longtemps. La sainte fut en proie à d'incessantes et cruelles maladies : tantôt elle se trouvait d'une faiblesse à ne pas se sentir vivre, tantôt de violents accès de fièvre la tourmentaient et la surexcitaient. Plusieurs fois on crut ses derniers moments arrivés. Mais au milieu de ses souffrances elle demeurait joyeuse, car c'était alors que les visions surnaturelles abondaient dans son âme.

Un jour Notre-Seigneur lui commanda de mettre par écrit toutes les lumières qu'il lui communiquait. Cet ordre l'attrista, et comme elle différait d'obéir, ses douleurs redoublèrent. Alors elle consulta son confesseur. Ne voulant rien décider par lui-même dans une affaire si délicate, celui-ci demanda l'avis de l'autorité ecclésiastique, et le pape Eugène III, après une enquête confiée à l'évêque de Verdun, écrivit à Hildegarde, lui recommandant de conserver par l'humilité la grâce qu'elle avait reçue, et d'écrire en toute simplicité ce que Notre-Seigneur lui révélerait.

Cette approbation solennelle répandit partout le bruit de la sainteté d'Hildegarde. On venait la consulter de très loin sur des cas de conscience, sur le moyen de faire son salut. Un religieux nommé Wilbert lui proposa trente questions très épineuses, qu'elle résolut à la satisfaction des plus habiles docteurs. Plusieurs jeunes personnes, attirées par les vertus de la bienheureuse, vinrent se ranger sous sa conduite. Son ermitage fut bientôt trop étroit. Grâce à une donation du comte de Spanheim, elle put fonder, près de Bingen, le monastère de Saint-Rupert, dont elle fut abbesse. C'est de là qu'elle correspondait avec tous les grands personnages de son temps. Cette femme étonnante et illettrée parcourut une grande partie de l'Allemagne pour annoncer les secrets de DIEU. Elle s'adressait aux pauvres et aux paysans aussi bien qu'aux puissants et aux riches ; elle entreprenait la conversion des Juifs, intervenait dans les disputes théologiques et prédisait l'avenir ; elle distribuait des remèdes pour le corps aussi bien que pour l'âme ; elle apaisait les discordes des États et les querelles de famille ; et tout cela avec une autorité qui désarmait la résistance.

Hildegarde vécut jusqu'à l'âge de quatre vingt-deux ans, et le 17 septembre 1179, selon sa prédiction, elle alla jouir de l'Époux céleste, dont elle avait entrevu dès ici-bas l'ineffable beauté.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Hildegarde comprit, au redoublement de ses douleurs, que DIEU punissait sa désobéissance. Nos épreuves ne viennent-elles pas le plus souvent de là ? Quand donc comprendrons-nous qu'il nous faut obéir ?

18 Sept.— S. THOMAS de VILLENEUVE, archev. 1555.

L'AN 1488, Alphonse-Thomas Garcias de Villanueva et Lucie Martinez, de Fuenlana, dans la Nouvelle-Castille, recevaient du ciel un trésor précieux : Thomas, leur fils, qui devait être un grand saint. Dès l'enfance il fut très aumônier. A l'école il partageait son pain avec les enfants pauvres. En voyait-il de mal vêtus ? il leur donnait ses habits. Il revint une fois à la maison sans souliers, sans veste, sans gilet, tête nue : il s'était dépouillé ainsi en faveur des malheureux. Lorsque sa mère avait distribué tout le pain destiné aux pauvres, et qu'il survenait quelque mendiant, le petit Thomas prenait sur sa portion de quoi lui faire l'aumône. Un jour que Lucie Martinez avait emporté la clef de la dépense, avant son retour, six indigents vinrent à la porte. A défaut de pain, l'enfant leur donna un poulet à chacun. « Ah ! mère, » dit-il ensuite à la pieuse dame, « lorsque vous sortez, ne fermez pas les aumônes si vous voulez garder vos poulets. Un pauvre de plus, et je donnais la poule. »

Lorsqu'il eut terminé ses études à l'université d'Alcala, Thomas professa la philosophie et la théologie au collège de Saint-Ildefonse, puis à Salamanque, où il put, selon ses désirs, embrasser l'état religieux chez les ermites de Saint-Augustin (1516). Quatre ans après il était prêtre, et, tout en poursuivant son cours de professeur, il commençait à Salamanque ces prédications fameuses qui lui valurent le surnom d'*apôtre de l'Espagne*. Son éloquence venait surtout de sa piété : « C'est dans l'oraison, » disait-il, « que se préparent les flèches dont les âmes des auditeurs doivent être percées. L'étude sans la prière laisse le cœur sec et froid, et il est impossible alors d'en tirer des mouvements de feu et des paroles embrasées. »

Élu successivement prieur de Salamanque, de Burgos, de Valladolid, deux fois provincial d'Andalousie et une fois de Castille, le bienheureux s'acquitta de ces différentes charges avec tant d'humilité, de mansuétude et de fermeté tout à la fois, qu'il maintint partout une admirable discipline. En même temps, il conduisait un grand nombre de personnes du monde au sommet de la perfection.

Charles-Quint avait nommé Thomas archevêque de Grenade ; mais l'humble religieux fit de telles instances que l'empereur rapporta son décret. Dix ans plus tard on l'obligea, sous peine d'excommunication, d'accepter le siège de Valence. Les honneurs ne lui firent point oublier son vœu de pauvreté. Il conserva sa robe de bure et coucha toujours sur une planche avec une pierre pour oreiller. Ses revenus passaient aux pauvres et aux hôpitaux. Tous les jours cinq cents mendiants recevaient l'aumône à la porte de son palais. L'exemple d'une si sainte vie était bien nécessaire au diocèse de Valence, où le désordre moral régnait presque partout. Les visites pastorales, de sages règlements, et surtout les vertus du pieux archevêque, ramenèrent un grand nombre d'égarés. Les miracles vinrent augmenter son crédit auprès du peuple et du clergé. Un jour il se fit amener un pauvre dont le regard fixé sur lui l'avait frappé. « Est-ce que l'aumône que je vous accorde ne

vous suffit pas ? » lui demanda l'homme de DIEU. — « Seigneur, elle me suffit bien à moi , mais il faut partager avec ma femme et deux enfants. » — « N'avez-vous aucun métier pour entretenir votre famille avec ce que je vous donne ? » — « Seigneur, je suis impotent des pieds et des mains. » (Il ne marchait, en effet, qu'avec deux crosses).—« Que préféreriez-vous,la santé ou une aumône plus considérable ? » — « Ah ! » répliqua le pauvre, « si j'avais seulement la santé ! » — « Au nom de JÉSUS-CHRIST le Nazaréen, laisse tes béquilles et va-t-en guéri chez toi à ton ouvrage. » Et le mendiant s'en alla guéri.

Thomas soupirait après la solitude et aurait voulu résigner la charge pastorale, mais ni le pape ni l'empereur ne voulurent l'entendre. Il s'endormit dans la paix du Seigneur le 8 septembre,dans la soixante-septième année de son âge, la onzième de son épiscopat.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les parents de S. Thomas, qui étaient très charitables, développèrent en lui l'esprit de bienfaisance plus encore par leurs exemples que par leurs conseils. Pères et mères, ne l'oubliez pas, c'est surtout votre conduite qui enseignera la vertu à vos enfants.

19 Sept.—S. JANVIER, évêq., et ses compagnons, martyrs. 305.

JANVIER était, dit-on, un napolitain distingué par sa noblesse en même temps que par sa science et sa piété. Le pape l'obligea d'accepter le siège épiscopal de Bénévent, où l'avaient porté les suffrages du clergé et du peuple. La sollicitude pastorale du nouveau prélat fut des plus actives, son zèle infatigable et sa charité sans bornes. Il affermit les fidèles dans la foi, soutint leur courage dans les persécutions et convertit une multitude d'infidèles. Il se montra surtout intrépide à soulager les chrétiens exposés aux fureurs des tyrans.

Sous Dioclétien, le diacre Sosie, de Misène, fut arrêté, tourmenté, puis jeté dans les prisons de Pouzzoles. Le diacre Procule, qui l'avait visité, subit le même sort. Janvier vint à son tour encourager et assister Sosie, son disciple bien-aimé. Arrêté lui aussi, on l'amena chargé de chaînes à Nole, devant le gouverneur Timothée. Sur son refus de sacrifier aux idoles, les bourreaux jetèrent le saint pontife dans une fournaise ardente. Au lieu d'un feu dévorant, Janvier trouva dans les flammes une rosée rafraîchissante, et il en sortit sans avoir un seul cheveu de brûlé. Le juge, ébahi, le fit appliquer à une affreuse torture et conduire ensuite au cachot.

Le diacre Festus et le lecteur Didier, envoyés vers leur évêque par les fidèles de Bénévent, devinrent ses compagnons de chaînes et furent traînés avec lui à Pouzzoles, pour y trouver la mort en compagnie des autres captifs, sous la dent des bêtes de l'amphithéâtre.Conduits dans l'arène,où se pressait la multitude pour jouir du sanglant spectacle : « Courage, mes frères ! » s'écrie Janvier, « mourons pour notre divin Maître !» A l'instant les lions, les tigres, les léopards s'élancent

avec furie ; mais, ô merveille ! ils s'arrêtent devant les martyrs et se couchent à leurs pieds comme des agneaux. Alors l'amphithéâtre retentit d'une immense clameur : « Le DIEU des chrétiens, c'est le vrai DIEU ! » Cinq mille personnes se convertirent. Le gouverneur, dans sa malice obstinée, s'empressa de faire trancher la tête à ses victimes, le 19 septembre 305.

Les reliques de saint Janvier reposent à Naples, où un miracle perpétuel s'opère par le sang du martyr : contenu tout desséché dans deux fioles, aussitôt qu'on l'approche de la tête ou de quelqu'un des membres qu'il vivifiait jadis, il devient liquide et bouillonne comme du sang vivant.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Mettons en DIEU toute notre confiance et demandons-lui qu'il nous préserve du feu des tentations, qu'il nous délivre de la dent du lion infernal.

20 Septembre. — S. EUSTACHE, martyr. 120.

AU commencement du second siècle de l'Église, dit la légende, on remarquait parmi les chefs des armées romaines un brillant officier nommé Placide, qui s'était signalé dans les combats et portait de glorieuses cicatrices. Riche, intelligent, courageux, il était cher à l'empereur ; les soldats aimaient à combattre sous ses ordres, et son nom était la terreur de ses ennemis. Au milieu de tant de gloire, il était doux et compatissant, et comme autrefois le centurion Corneille, il se plaisait à répandre ses aumônes sur les indigents. Il avait une épouse digne de lui, nommée Tatiana, et deux jeunes fils. Que manquait-il à cette heureuse famille ? Tout, hélas! car elle ne connaissait pas JÉSUS-CHRIST.

Les loisirs que lui laissait le métier des armes, Placide aimait à les consacrer à la chasse, cette image de la guerre. Un jour il se livrait à cet exercice avec une suite nombreuse, lorsqu'il surprend un cerf magnifique. Monté sur un cheval aussi intrépide que son maître, Placide poursuit la bête fauve, laissant tous ses compagnons bien loin derrière lui. Enfin se présente un grand rocher qui devait arrêter le léger animal dans sa fuite, mais celui-ci d'un bond prodigieux s'élance jusqu'à la cime, où il s'arrête, se retourne, et regarde avec assurance le chasseur étonné.

Placide pensait aux moyens de surmonter à son tour l'obstacle, lorsqu'il aperçoit dans la ramure du cerf une croix brillante et lumineuse portant l'image de JÉSUS crucifié. Une voix sortait de la vision. « Placide, pourquoi me poursuis-tu ? Tes bonnes œuvres me plaisent ; je ne veux pas que ton âme soit plus longtemps souillée par le culte des idoles, ni qu'elle périsse avec celle des païens. » Placide, saisi d'étonnement et de frayeur, avait sauté de son cheval et, prosterné contre terre : « Seigneur, » dit-il, « qui êtes-vous ? » — « Je suis le CHRIST, » reprend l'apparition ; et elle lui parle des grands mystères de la foi. L'officier se relève converti et se fait baptiser sous le nom d'Eustache, avec sa femme et ses enfants, Agapiste et Théopiste.

Les deux époux se signalèrent encore davantage après leur conversion par une admirable charité. Ils vendirent leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres de Rome. Dénoncés comme chrétiens, ils furent arrêtés avec leurs fils. Et comme ils refusèrent de sacrifier aux idoles, on les enferma tous quatre dans un bœuf d'airain, placé sur un immense bûcher, au milieu de l'amphithéâtre. Le spectacle de leur supplice fut un incident des fêtes barbares auxquelles les maîtres du monde conviaient alors la populace romaine. A prix d'argent, les fidèles obtinrent des bourreaux les ossements calcinés des martyrs. Plus tard une église fut bâtie sous le vocable de saint Eustache ; et encore aujourd'hui cette antique diaconie a conservé son titre cardinalice. Les reliques de saint Eustache furent déposées par Célestin III sous l'autel principal. C'est de là qu'une notable partie en fut tirée pour être envoyée à l'abbaye royale de Saint-Denis. On en détacha quelques ossements que reçut l'église paroissiale de Sainte-Agnès, à Paris. Dès lors, cette église prit le nom de Saint-Eustache, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. En 1567, les calvinistes pillèrent le monastère de Saint-Denis, et brûlèrent la châsse du martyr romain. La portion de ses reliques conservée à Paris échappa aux dévastations sacrilèges des protestants et des révolutionnaires de 93 : elle forme encore aujourd'hui le plus précieux ornement de la magnifique église de Saint-Eustache.

Réflexion pratique. — Si Dieu nous accorde les biens de ce monde, bénissons-le ; s'il nous en prive, bénissons-le toujours. Sa sainte volonté, même lorsqu'elle nous impose des croix, vaut mieux pour nous que la terre entière avec ses plaisirs.

21 Septembre. — S. MATTHIEU, apôtre. 1er siècle.

Matthieu, « le publicain, » comme il se désigne lui-même, portait le nom de Lévi. Il était du nombre de ces parias de la Judée envoyés par le césar romain pour percevoir un impôt odieux, et inscrire sur leurs tablettes le nom des citoyens rebelles ou retardataires, qui, par indocilité ou par impuissance, n'avaient pas payé l'impôt à l'heure prescrite. Il occupait son bureau sur les bords du lac de Génézareth, quand le Sauveur, passant près de lui, le regarda et lui dit : « Suis-moi. » A l'instant même, le publicain se leva, quitta tout et suivit Jésus. Or, quelques jours après, Lévi lui donna dans sa maison un grand festin, auquel assistaient plusieurs publicains et d'autres convives également détestés des Juifs. Les pharisiens et les scribes murmuraient de cette conduite. Ils s'adressèrent aux disciples de Jésus et leur dirent : « Pourquoi mangez-vous avec des publicains et des pécheurs ? » Jésus prit la parole, et répondant à leurs secrètes pensées : « Ce n'est pas, » dit-il, « l'homme en bonne santé, mais le malade qui a besoin de médecin. Je suis venu appeler à la pénitence, non pas les justes, mais les pécheurs. » Depuis ce jour Matthieu fut au nombre des disciples de Jésus. Peu de temps après, il fit partie du collège apostolique et ne quitta jamais son divin Maître.

Après l'Ascension, Matthieu prêcha d'abord en Judée. Les Hébreux convertis à la foi demandaient à conserver, en un court et substantiel récit, l'histoire du Sauveur, telle qu'ils l'avaient apprise de la bouche des apôtres. « Ils s'adressèrent, » dit Eusèbe, « à saint Matthieu, qui, sur le point de s'éloigner de la Palestine pour porter la parole sainte aux extrémités du monde, consentit à leur laisser par écrit, et dans son idiome maternel, l'Évangile qui porte son nom. Il suppléait par ce livre sacré au vide qu'allait causer son absence. »

A la dispersion, Matthieu eut en partage l'Éthiopie. Il passa par l'Égypte et montra le chemin du ciel aux peuples de cette contrée, visitée jadis par l'Enfant-

Vocation de saint Matthieu. (D'après Overbeck, XIXe siècle.)

DIEU. Arrivé dans la ville de Nadaber, en Éthiopie, l'apôtre y fut reçu, dit-on, par l'eunuque de la reine Candace, qu'avait baptisé le diacre Philippe. L'évangéliste annonça le Sauveur, et un miracle éclatant donna créance à ses paroles. Une des filles du roi venait de mourir : saint Matthieu invoqua le nom de JÉSUS, et elle revint à la vie. Ce prodige détermina la conversion du prince Égipe, de toute sa famille et d'une foule de païens. La fille aînée du monarque, Iphigénie, se voua même au Seigneur, et bientôt, à son exemple, de nombreux lis de pureté embaumèrent l'église naissante.

Cet épanouissement de la virginité fit tressaillir de bonheur l'âme de l'apôtre.

Hélas ! il devait lui coûter la vie ! Le roi mourut. Hirtace, son parent, monta sur le trône, et pour s'y affermir, il voulut épouser la princesse. Elle refusa énergiquement sa main. Le tyran pria l'homme de DIEU d'intervenir. « Venez à l'église, » répondit le saint, « vous serez témoin de mes conseils à Iphigénie. » Hirtace vint entendre l'exhortation de Matthieu, qui fut un éloge de la virginité, rien de plus. Furieux, il sortit brusquement, et donna l'ordre de mettre à mort le prédicateur. Les bourreaux le trouvèrent à l'autel du divin sacrifice, et, sans respect pour le lieu saint, l'immolèrent à coups de hache.

Depuis l'an 1080, les reliques de saint Matthieu reposent à Salerne, et sont l'objet d'une grande dévotion dans la cathédrale de cette ville.

RÉFLEXION MORALE. — Le publicain Lévi, cet obscur collecteur d'impôts, est devenu l'un des douze qui convertirent le monde et substituèrent la croix de leur Maître aux aigles qui dominaient le Capitole. Dans la main de DIEU il n'est pas de faibles instruments. Admirons sa puissance, à laquelle ce qui n'est rien suffit pour réduire au néant ce qui est.

22 Septembre. — S. MAURICE et les soldats de la légion Thébaine, martyrs. 286.

LORSQUE Maximien Hercule vint dans les Gaules pour réprimer l'insurrection des Bagaudes, il se fit suivre de la vingt-deuxième légion qui avait ses quartiers d'hiver à Thèbes, dans la haute Égypte, d'où son surnom de *Thébaine*. Elle avait séjourné quelque temps à Jérusalem, et s'était convertie tout entière aux prédications de l'évêque Hyménée. Maximien, qui attachait la plus grande importance à écarter de ses soldats toute propagande chrétienne, s'était arrêté, en traversant des Alpes, dans un village nommé *Octodurum*, aujourd'hui Martigny, en Valais, pour laisser quelque repos à ses troupes. Il fut rejoint en cet endroit par la légion Thébaine, qui prit ses cantonnements à Agaune, au pied du Grand-Saint-Bernard. Le tyran voulut l'employer comme les autres à rechercher les chrétiens du pays, qu'il faisait mourir. La légion Thébaine s'y refusa formellement. Maximien répondit à cette première désobéissance en la faisant décimer. On rangea au hasard sur plusieurs lignes de front tous les légionnaires qui la composaient. Les exécuteurs passèrent en comptant les soldats, et chaque dixième avait la tête tranchée. Ce qui resta, après cette atroce boucherie, ne consentit pas davantage à obéir aux ordres de Maximien. Une seconde décimation n'eut pas plus de résultat. Le césar irrité aima mieux compromettre le succès de ses armes que de paraître céder à ce qu'il appelait l'obstination d'une soldatesque mutinée. Ce ne fut pas sans une explosion de colère qu'il lut la lettre écrite au nom de cette phalange de martyrs par Maurice, le primicier de la légion, et qui débutait ainsi : « Nous sommes vos soldats, César, mais nous sommes en même temps les soldats de DIEU. De vous, nous tenons les honneurs légionnaires ; de DIEU, nous tenons l'innocence de notre âme. Vous nous

soldez nos travaux militaires ; DIEU nous fait don de la vie en ce monde et en l'autre. Quand DIEU nous défend une chose, si vous nous la commandez, César, nous ne devons point vous obéir. Pour tout le reste, nous sommes à vos ordres ; montrez-nous l'ennemi, vous nous verrez à l'œuvre !... Mais, chrétiens, nous ne verserons pas le sang de nos frères. »

La réponse de césar à cette éloquente requête digne d'un Tacite chrétien, fut une boucherie sauvage. Par ses ordres, la légion Thébaine fut réunie dans une vallée qu'il cerna de ses troupes. Il fit massacrer sous ses yeux cette foule de héros qui se laissèrent égorger pour le nom du CHRIST dont ils étaient les soldats avant d'être ceux de l'empire.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Quel beau et fier langage que celui de saint Maurice ! Méditons-le et inspirons-nous des nobles sentiments qu'il exprime. Oui, fidèle aux hommes, le vrai chrétien ne sera jamais infidèle à son DIEU.

23 Sept. — Ste THÈCLE, vierge et mart. Fin du 1er siècle.

ICONIUM, au pied du Taurus, sur les bords d'une rivière nommée Marmara, était jadis la capitale de la Lycaonie. Ses ruines, semées de colonnes frustes, d'autels mutilés, de fragments d'inscriptions grecques, témoignent seules aujourd'hui de sa splendeur passée. Mais l'immortalité que ces monuments n'ont pu donner à Iconium, elle les doit au séjour de Paul dans ses murailles maintenant renversées. L'hôte qui eut l'honneur d'abriter sous son toit le messager de l'Évangile s'appelait Onésiphore, et ce nom, inscrit dans les épîtres de S. Paul, traversera les siècles, environné du respect de toutes les générations. Enfin, la gloire d'Iconium, c'est d'avoir produit « ce bouquet de myrrhe, cette fleur de virginité, plus parfumée que les lis de Saron, qui porta sur la terre le nom de Thècle. » Elle avait dix-huit ans, et déjà elle était fiancée à l'héritier d'une des plus nobles familles de l'Asie, quand elle entendit la prédication de l'Apôtre. Répudiant alors toutes les espérances de la terre, elle ne voulut d'autre époux que le CHRIST. On la vit vendre ses pierreries et ses riches parures. Elle leur préférait désormais les chaînes du martyre ; et lorsque Paul fut emprisonné pour la foi, la noble vierge venait auprès du captif entendre la parole de DIEU, plus précieuse que l'or.

Arrêtée à son tour, elle fut condamnée comme chrétienne et jetée aux bêtes dans l'amphithéâtre. Les païens purent alors contempler un étonnant spectacle. Le lion dont elle devait assouvir la rage vint se coucher devant l'héroïne, lui léchant les pieds, comme s'il eût respecté ce corps virginal. En ce jour une bête farouche se montra moins cruelle que les hommes ! Les bourreaux espérèrent que les flammes feraient ce que les animaux sauvages avaient refusé. Mais la vertu de JÉSUS-CHRIST éteignit les ardeurs du brasier dévorant, et Thècle en sortit victorieuse.

Ainsi préservée par la protection divine, Thècle consacra le reste de ses jours

à la contemplation et à la solitude. Elle mourut à Séleucie dans un âge avancé. Les empereurs chrétiens firent élever une basilique somptueuse sur le rocher qui servit de retraite et de tombeau à la noble vierge. Les saints pères la nomment la première martyre de son sexe, et proclament qu'elle a réuni en elle toutes les gloires et tous les trophées qui peuvent illustrer la femme chrétienne (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Thècle, mystérieusement défendue, ne reçut aucun mal des bêtes de l'amphithéâtre. « Qui es-tu, » lui dit le gouverneur, « toi que les lions n'osent toucher ? » — « Je suis la servante du DIEU vivant, » répondit la martyre ; « si les bêtes sauvages m'ont épargnée, c'est que j'ai mis toute ma confiance en JÉSUS-CHRIST, la consolation des affligés, l'espérance de ceux qui n'en ont pas d'autre. » Mettons dans notre cœur la même confiance, et nous aurons droit à la même protection.

24 Septembre. — S. GÉRARD, évêque et martyr. 1046.

GÉRARD naquit à Venise de parents illustres. Il prit de bonne heure la robe monacale et se mit en route pour faire le pèlerinage des saints lieux. Comme il traversait la Hongrie, le roi S. Étienne fit en sorte qu'il le retînt dans ses États. L'homme de DIEU se bâtit un ermitage dans une solitude appelée *le Beel*, où il vécut sept années, sans autre compagnie que celle d'un religieux nommé Maur.

S. Étienne le tira malgré lui de cet état d'obscurité, en le nommant évêque de Canise ou Morissène. Après la mort de ce prince, les Hongrois voulurent élever au trône un seigneur nommé Alban. Gérard s'y opposa vainement ; mais sans trembler devant la puissance et la cruauté du nouveau monarque, il lui prédit qu'après deux ans de règne la mort le traînerait devant son juge. L'événement justifia la prophétie. Pour succéder au tyran, André, fils de Ladislas-le-Chauve, promit de rétablir le culte des faux dieux. Dès que saint Gérard connut cet engagement de son souverain, il se mit en route avec trois autres prélats pour tenter auprès de lui une démarche en faveur de la foi catholique. Il eut alors une vision où Notre-Seigneur lui présentait le calice de son propre sang : par là il comprit que DIEU lui réservait l'honneur du martyre. Nos courageux pontifes étaient arrivés au bord du Danube, lorsqu'ils rencontrèrent le duc Vatha, qui donna l'ordre de les lapider. Au moment du supplice, Gérard fait le signe de la croix, et voici que toutes les pierres qu'on jette aux saints confesseurs demeurent suspendues en l'air. Nullement ébranlé par ce prodige, le farouche monarque commande de traîner l'évêque de Canise sur la pointe d'un rocher, pour le précipiter en bas. Dans sa chute le serviteur de DIEU se brisa la tête contre une pierre, et ses bourreaux l'achevèrent à coups de lance.

RÉFLEXION MORALE. — Les saints ne tremblent que devant DIEU. Nous,

1. V. Darras, *Hist. gén. de l'Église.*

hélas ! peut-être tremblons-nous davantage devant le monde, oubliant ainsi la parole de Notre-Seigneur : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne* du feu (1).

25 Sept. — S. PACIFIQUE de SAN-SEVERINO. 1721.

CHARLES-ANTOINE Divini, en religion frère Pacifique, était né à San-Severino d'une famille qui comptait parmi ses aïeux des savants et des artistes. Orphelin dès le bas âge, il fut recueilli par un oncle, prêtre austère, qui l'éleva sévèrement. Lui s'essayait déjà aux mortifications, dans le désir d'être un jour religieux. A dix-sept ans, il entra au couvent de Forano, chez les frères mineurs de l'observance. Il fit son noviciat et ses études, reçut la prêtrise, fut nommé lecteur en philosophie, puis se livra au ministère de la prédication. Sa parole était simple, mais solide et ardente du feu de la charité. Il avait l'éloquence des saints. Des infirmités précoces le contraignirent à la retraite dès l'âge de trente-cinq ans. Ne pouvant plus travailler, frère Pacifique voulut souffrir. Sa vie fut un carême perpétuel : carême de l'Église, carême de Saint-Pierre et Saint-Paul, carême de l'Assomption, carême de Saint-Michel ; tous les vendredis, jeûne au pain et à l'eau ; tous les samedis et les vigiles des fêtes de Notre-Dame, jeûne en l'honneur de la sainte Vierge. Son repas consistait d'ordinaire en un peu de soupe mêlée d'eau ou même de cendres, et un morceau de pain trempé dans de l'eau rougie. Le reste de sa portion appartenait aux pauvres. Il portait un cilice avec des chaînes de fer et se donnait plusieurs fois par jour la discipline jusqu'au sang. Ce saint homme prenait sur son sommeil de longues heures pour prier dans sa cellule ou dans la petite église de Notre-Dame-des-Anges. Cette vie toute céleste ne l'empêchait point de se regarder comme le plus grand pécheur de la terre et de pleurer souvent à chaudes larmes de componction. A l'autel, sa figure s'illuminait, son corps, attiré en haut par l'amour divin, se soulevait ; il restait ainsi en extase jusqu'à ce qu'on le rappelât à lui. Par mortification et pour ne pas perdre de temps, frère Pacifique parlait peu, et lorsqu'il allait par le couvent, il tenait toujours à la main son chapelet. Comme sa sœur était venue le voir le jour de la Portioncule : « Ma sœur, » lui dit-il, après quelques instants d'entretien, « il ne faut pas perdre un temps qu'il vaut mieux employer à gagner l'indulgence ; tâchons de nous rendre dignes d'une grâce si précieuse. » Et il la congédia. A une autre visite, elle ne put obtenir de lui que ces mots : « Vous vous portez bien, ma sœur, et vous voyez que je suis en bonne santé : au revoir, et soit loué Notre-Seigneur. »

Ce saint religieux consomma son holocauste l'année 1721, la soixante-neuvième de son âge.

1. Matth. X, 28.

RÉFLEXION PRATIQUE. — A l'imitation de frère Pacifique, soyons plus avares de votre temps, et méditons ces paroles du divin Maître : *Il faut, pendant qu'il est jour, que j'accomplisse les œuvres de Celui qui m'a envoyé : la nuit arrive*, (c'est-à-dire la mort,) *où personne ne peut rien faire* (1).

26 Sept. — SS. CYPRIEN et JUSTINE, martyrs. 304.

VOUÉ au démon dès son bas âge, Cyprien passait pour le plus habile magicien de son temps. Or, il y avait à Antioche une vierge convertie avec sa famille et fiancée au CHRIST. Justine était son nom. Aglaïdas, un avocat de la cité, conçut le vif désir d'en faire son épouse ; mais vainement lui demanda-t-il sa main : « J'ai au ciel un Époux, » avait répondu la jeune fille ; « il me gardera sans tache jusqu'au jour de son avènement. » Voyant ses avances toujours repoussées, il va trouver Cyprien et lui promet deux talents d'or s'il peut, par ses maléfices, lui gagner le cœur de Justine. Le sorcier y emploie tout son art, mais la vierge chrétienne demeure toujours victorieuse des charmes et des séductions diaboliques. Le magicien finit par s'emporter contre le démon : « Quoi ! » lui dit-il, « avec toute ta puissance tu ne peux pas même avoir raison d'une jeune fille ? » Satan, la rage au cœur, lui répond : « J'ai vu un signe qui m'a fait trembler : j'ai vu le signe du crucifié ; aussitôt j'ai pris la fuite. » — « Il est donc plus grand que toi, ce crucifié ? Si son ombre suffit pour te vaincre, que feras-tu pour nous arracher de ses mains lorsqu'il viendra lui-même pour punir ? Fuis donc loin de moi, artisan de mensonge ! Le DIEU de Justine sera le mien ! »

Cyprien tiendra parole. Il connaissait un prêtre, nommé Eusèbe. Il va se jeter dans ses bras et, fondant en larmes : « Votre DIEU est le vrai DIEU, » lui dit-il ; « je désire être son serviteur, mais voudra-t-il d'un scélérat tel que moi ? » Eusèbe l'accueille, le rassure et l'instruit. Les démons mettent tout en œuvre pour empêcher cette conversion, mais le magicien désabusé a recours au signe de la croix et triomphe de l'enfer par le nom de JÉSUS.

Justine remerciait DIEU de tant de grâces. Frappée du désordre innocemment causé par sa beauté, elle se coupa les cheveux, vendit ses bijoux au profit des pauvres, détermina ses parents à faire de leur maison une église, et devint dans la suite abbesse d'un monastère.

Aglaïdas lui-même, converti, distribua ses biens aux indigents et se donna tout à DIEU.

Cyprien fit des progrès rapides dans les voies du salut ; il était si humble et si fervent que l'évêque d'Antioche lui conféra le sacerdoce, et, seize ans plus tard, le consacra pour son successeur.

Le nom de Cyprien avait trop d'éclat, son histoire avait eu trop de retentissement, pour qu'il demeurât en paix dans la persécution. Sous celle de Dioclétien, le gouverneur de la Phénicie, Eutolme, le fit arrêter, tandis qu'on saisissait la vierge Justine à Damas. Ils furent conduits à Tyr, où l'on déchira le pontife avec

1. Joan. IX, 4.

des crocs de fer et la vierge à coups de fouets. Quelques jours plus tard, on les tira de leur cachot pour les jeter dans une chaudière remplie de poix bouillante ; mais le liquide brûlant respecta les deux martyrs. Le juge, étonné de ce miracle, s'écria : « Elle est donc invincible la puissance du CHRIST ! » Et il ne savait que faire. « Garde-toi de rien entreprendre contre ces saints, » lui dit un de ses parents ; « mais envoie-les à l'empereur avec un rapport de ce qui est arrivé. » Dioclétien, qui se trouvait à Nicomédie, prononça contre eux la sentence capitale, et leur tête tomba sous le glaive du bourreau, le 26 septembre 304.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Armez-vous du signe de la croix, invoquez fréquemment le nom de JÉSUS, et vous triompherez de toutes les attaques de l'esprit des ténèbres.

27 Septembre. — SS. COME et DAMIEN, martyrs. 286.

UNE créature de Maximien Hercule, Lysias, était depuis quelques semaines gouverneur de Cicilie, lorsque cinq frères furent amenés à son tribunal. Côme, Damien, Anthyme, Léonce et Euprépès, originaires d'Arabie, avaient reçu de leur mère Théodotis une éducation chrétienne. Leur vie offrait un admirable spectacle de dévouement et de charité. Côme et Damien, jumeaux et aînés de cette famille héroïque, avaient étudié la médecine près des plus illustres praticiens ; mais leur foi, accompagnée du don des miracles, dépassait encore leur science. Le peuple, qui les voyait chaque jour opérer gratuitement des cures merveilleuses, les écoutait comme des oracles, et en soignant les corps eux convertissaient les cœurs et guérissaient les âmes : au lieu de l'argent qu'ils refusaient de recevoir, Côme et Damien communiquaient à la foule immense qui se pressait autour d'eux le trésor inappréciable de la foi en JÉSUS-CHRIST. Ils comparurent les premiers devant Lysias. « Il est donc vrai, » leur dit-il, « que vous parcourez les cités et les provinces pour soulever le peuple contre les dieux de l'empire et prêcher le culte d'un misérable crucifié ? Infâmes séducteurs, si vous ne sacrifiez immédiatement à Jupiter, vous expirerez dans les tourments ! De quel pays êtes-vous ? Quel est votre nom et l'état de votre fortune ? » — « Nous sommes nés en Arabie, » répondirent les deux confesseurs. « L'un de nous s'appelle Côme ; l'autre, Damien. Nous avons encore trois frères qui se glorifient comme nous d'appartenir à la religion du CHRIST. Quant à notre fortune, les chrétiens, qui adorent le vrai DIEU, s'abandonnent à sa providence. » Lysias fit introduire Anthyme, Léonce et Euprépès, qui montrèrent le même courage que leurs aînés. Les cinq frères furent donc étendus sur le chevalet. Pendant que les fouets des bourreaux tombaient sur leur chair ensanglantée, ces généreux athlètes chantaient les louanges du Seigneur. « Si vous avez des tortures plus cruelles, » disaient-ils, « faites-les-nous souffrir. Nous ne ressentons point la violence de celles-ci. Avec la grâce de DIEU, nous aurons la force d'en subir de plus grandes. » On les jeta à la mer pieds et mains liés ; leurs corps surnagèrent

et revinrent au rivage. Lysias criait à la magie. « Non, » dirent nos héros, « nous ne sommes point des magiciens ; c'est la puissance divine de JÉSUS-CHRIST qui se manifeste en nous. Devenez chrétien et vous en ferez vous-même l'expérience. » Après les avoir inutilement exposés aux flammes d'un bûcher et aux tortures de la lapidation, le gouverneur leur fit trancher la tête (27 septembre 286).

L'illustre solitaire Sabas fit construire sur l'emplacement de leur maison pater-

Les saints frères Côme et Damien soignant un malade.
(D'après une peinture de Francisco Peselli. XVe siècle.)

nelle une église qui devint bientôt l'objet d'un célèbre pèlerinage. Une partie de leurs saintes reliques repose dans l'église qui leur fut dédiée à Rome par le pape saint Félix (483-492), et qui devint dès lors un titre cardinalice.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les vrais chrétiens sont avant tout des sauveurs d'âmes. A l'exemple des deux frères martyrs, montrons le ciel aux autres, et en même temps suivons le chemin qui nous y conduira nous-mêmes.

28 Septembre. — S. WENCESLAS, roi et martyr. 935.

WRATISLAS, duc de Bohême, laissait à sa mort (916) deux fils en bas âge, Wenceslas et Boleslas, qu'il avait eus de sa femme Drahomire. Comme celle-ci était une païenne fière et cruelle, le duc confia la régence à leur aïeule Ludmille, et la chargea d'élever elle-même Wenceslas, l'héritier présomptif. Drahomire ne put dérober son aîné aux soins de sa belle-mère, mais elle la dépouilla de la régence, et s'empara du gouvernement

au nom de son second fils Boleslas, qu'elle éleva dans la haine du christianisme. Elle fit abattre les églises, interdit l'exercice public de la religion chrétienne, et défendit de l'enseigner aux enfants. Les religieux, les prêtres, les fidèles étaient poursuivis et mis à mort. Cette persécution sauvage dura jusqu'en 925. A cette époque Wenceslas entrait dans sa dix-huitième année. Il était majeur. La Bohême se souleva tout entière et le réclama pour souverain. Boleslas et Drahomire durent se contenter d'un cercle de territoire habité par des païens, qui leur fut concédé d'après les conseils de Ludmille. Elle espérait ainsi maintenir la bonne harmonie entre les deux frères et calmer les farouches ressentiments de Drahomire. Ce fut en vain. Le 16 septembre 927, sainte Ludmille était égorgée par deux assassins qu'avait soudoyés son atroce belle-fille. Voulant se défaire aussi de son propre fils, cette mère dénaturée appela contre la Bohême Radislas, prince de Gurine, païen comme elle, qui mit sur pied de nombreuses troupes. Wenceslas marcha contre lui. Lorsque les deux armées furent en présence, le duc, pour épargner les horreurs d'une bataille, offrit à Radislas de décider de la victoire par un combat singulier. Celui-ci accepta, mais, ayant vu deux anges qui se tenaient aux côtés de son adversaire pour le protéger, pris de terreur, il jeta les armes, s'avoua vaincu et demanda la paix.

Wenceslas ne se servit de son triomphe que pour travailler au bonheur de son peuple et à sa propre sanctification. Honoré de ses voisins, comblé des faveurs de l'empereur Othon, il fit fleurir en Bohême la paix, la religion, les mœurs et l'abondance.

Il lui restait cependant un ennemi, et un ennemi acharné : sa mère. Toute à Boleslas, qu'elle avait formé à son image, elle lui mit le poignard dans la main et l'exhorta à frapper son frère au sortir d'un festin de réconciliation. Wenceslas, qui se méfiait de leurs avances hypocrites, s'était retiré dans une église et s'offrait à DIEU en sacrifice : il ne se trompait point. Durant sa prière, il tomba sous l'épée fratricide, qui lui perça le cœur (28 septembre 935). Ses reliques reposent dans l'église de Saint-Vit, à Prague. L'Université de cette ville et le royaume de Bohême le choisirent pour patron.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Demandons à DIEU pour notre cher pays des gouvernants chrétiens.

29 Septembre. — S. MICHEL, archange.

MICHEL, dont le nom hébraïque signifie *qui est semblable à Dieu ?* est le chef de la milice céleste qui précipita Lucifer et ses anges révoltés dans les abîmes infernaux. Les Juifs le regardaient comme le protecteur d'Israël et le gardien de la synagogue. Dans l'ancien Testament, c'est lui qui apparaît à Moïse pour donner le signal de la délivrance, qui combat avec Gédéon et lui obtient la victoire, qui encourage à la lutte Judas Machabée. Dans l'Apocalypse, S. Jean nous le montre aux prises avec le dragon

pour défendre l'Église, figurée par la femme qui s'est enfuie dans le désert. Aussi les chrétiens ont-ils de tout temps adopté l'archange pour leur défenseur. Il soutient les martyrs, arrête Attila aux portes de Rome, annonce le retour de la paix au grand pape Grégoire, ce qui fait dire à l'illustre pontife : « Chaque fois qu'il s'accomplit un acte d'éclatante vertu, c'est Michel qu'il faut remercier ; » et à Bossuet : « Il ne faut point hésiter à reconnaître S. Michel comme le défenseur de l'Église. Si le dragon et ses anges combattent contre elle, il n'y a point à s'étonner que S. Michel et ses anges la défendent. »

RÉFLEXION PRATIQUE. — Entendons le cri de l'archange : *Qui est semblable à Dieu ?* et ne comparons DIEU à quoi que ce soit au monde, en notre cœur.

30 Septembre. — S. JÉROME, docteur, 420.

JÉROME, né vers 331, à Stridon, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, va de bonne heure étudier les belles-lettres à Rome, sous la direction du célèbre grammairien Donat et de l'orateur Victorin. Il se fait bientôt remarquer par la profondeur de son jugement, la vigueur de son intelligence et l'éclat de son imagination ; mais en même temps il s'abandonne aux séductions de la grande ville. Pour le soustraire à ses dangereux entraînements, son père l'envoie à Trèves. Là commence pour lui l'œuvre transformatrice de la grâce. Aquilée, où Jérôme reçoit les conseils du saint et savant évêque Valérien, achève sa conversion. Résolu de renoncer au monde, il va faire un premier essai de la vie solitaire dans les sauvages campagnes de son pays natal ; mais c'est vers l'Orient, cette terre des grands cénobites, que sa vocation le pousse : il gagne Constantinople, traverse le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, séjourne à Antioche chez le prêtre Évagre, se rend au désert de Chalcide, et se fait admettre parmi les moines de l'abbé Théodose, dont il partagera désormais les jeûnes et les travaux.

Cependant le démon ne peut se résoudre à lâcher une si belle proie. Il poursuit le fugitif jusqu'au fond des solitudes pour lui rappeler sa vie mondaine à Rome, et réveiller dans son imagination tous les fantômes qui l'avaient captivé. Mais l'athlète du CHRIST, loin de se laisser abattre, redouble d'austérités : « Je me tenais à l'écart des hommes, » a-t-il écrit lui-même, « parce que mon âme était remplie d'amertume. Le sac dont j'étais couvert avait rendu mon corps si hideux qu'il faisait horreur aux autres, et ma peau devint si noire qu'on m'eût pris pour un Éthiopien. Je passais des jours entiers à verser des larmes, à jeter des soupirs, et quand, malgré moi, j'étais obligé de céder au sommeil qui m'accablait, je laissais tomber sur la terre nue un corps tellement décharné qu'à peine les os tenaient les uns aux autres. »

Saint Jérôme étudie avec ardeur les saintes Écritures. Afin d'en comprendre le texte original, il prend d'un solitaire juif des leçons d'hébreu, et se prépare ainsi

à nous donner la *Vulgate*, seule version de la Bible déclarée authentique par l'Église.

Une légende raconte qu'un jour il voit entrer dans sa cellule, l'œil en feu, la gueule béante, un grand lion, traînant une de ses pattes qui laisse derrière lui une trace de sang. Jérôme s'en approche, le caresse, panse sa plaie, et le terrible animal se dévoue à lui comme un esclave.

Après quatre ans, des moines schismatiques expulsent Jérôme de sa solitude. Alors il visite Jérusalem et les monastères de la Palestine, retourne à Antioche, où il consent à recevoir l'onction sacerdotale, et rentre dans Bethléem pour y passer trois ans, uniquement occupé à la méditation et à l'étude. La haute réputation de saint Grégoire de Nazianze l'attire ensuite à Constantinople, mais il reprend bientôt le chemin de son désert. Saint Paulin et saint Épiphane l'entraînent à Rome, et le pape Damase en fait son secrétaire. Alors le génie et la sainteté de Jérôme brillent du plus grand éclat. On recourt à sa science de toute

Saint Jérôme dans le désert. (D'après un tableau d'Andrea del Sarto. XVe siècle.)

parts. Sous son impulsion, des réunions ascétiques, composées de vierges et de veuves, se forment autour de plusieurs femmes illustres, Albine, Marcelle, Paule, Eustochium. Devant cet auditoire d'élite le grand docteur commente les passages difficiles de la Bible ; son influence transforme la haute société romaine, et l'on voit les dames les plus illustres quitter les attraits du siècle pour une vie cachée et retirée en JÉSUS-CHRIST.

Après la mort du pape Damase, la jalousie persécute l'ancien solitaire par des accusations calomnieuses. Il pourrait aisément, de son éloquence brûlante, foudroyer ses misérables adversaires. Il se contente de quitter Rome et de regagner l'Orient. Il part avec son jeune frère Paulinien, revoit saint Épiphane à Salamine et saint Paulin à Antioche, vient dans Alexandrie se faire l'humble disciple de l'illustre aveugle Didyme, et retourne dans sa chère solitude à Bethléem.

De nombreux disciples accourent autour de l'illustre cénobite ; il fonde un monastère d'hommes dont il prend la direction, et un monastère de femmes qu'il confie à sainte Paule, cette illustre patricienne venue de Rome chercher un refuge près de son père spirituel. Au lieu d'occuper son temps à tresser des corbeilles, comme les solitaires de la Thébaïde, le docteur continue à étudier l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque, consulte les grands rabbins de la Palestine, et achève sur les textes originaux la traduction de la Bible.

Jérôme avait choisi une grotte spacieuse, non loin de son monastère, pour en faire sa cellule de travail et de méditation. Il y vécut trente-quatre ans, n'usant que d'une nourriture grossière, dont le vin et la viande étaient exclus, sauf le cas de maladie, regardant comme une rupture du jeûne de manger avant le coucher du soleil. Ses heures de prière étaient réglées. Quant aux heures de travail, il les prenait aussi bien sur la nuit que sur le jour. Il avait aussi ouvert une école pour les enfants de Bethléem, et il y enseignait lui-même le latin et le grec. Les luttes de l'origénisme et du pélagianisme lui suscitèrent de dures épreuves, mais sa vertu, ses travaux et la sainte amitié de Paule et d'Eustochium le soutenaient et le consolaient. Pélage, qui ne pouvait répondre par des arguments solides à la dialectique puissante de Jérôme, employa la violence pour se débarrasser de son contradicteur. Une bande de brigands soudoyés par cet hérétique ravagèrent les deux couvents de Bethléem et y mirent le feu. Échappé à ce danger, notre saint put jouir quelque temps d'un repos toujours actif, malgré la vieillesse et les infirmités. Il expira, presque nonagénaire, le 30 septembre 420, et fut enterré dans une grotte où l'on voit encore aujourd'hui son nom gravé sur le rocher.

Réflexion pratique. — Dans une maladie grave qui le conduisit aux portes du tombeau, comme il le raconte lui-même, saint Jérôme se vit aux pieds du souverain Juge, qui lui reprocha d'être un disciple de Cicéron plutôt qu'un chrétien. Vigoureusement flagellé par ordre du Seigneur, il fit alors cette promesse : « Si désormais je prends un livre profane, si je le lis, je consens à être traité comme un apostat. » Que de chrétiens méritent le même reproche ! Ils savent par cœur Cicéron, Tacite, Horace, Virgile et Homère, mais ils n'ont souci de connaître l'Évangile. Étudions davantage notre religion et ses saints Livres

MOIS D'OCTOBRE.

1er Octobre. — S. REMI, évêque. 533.

Emile, comte de Laon, et son épouse Célinie étaient avancés en âge, lorsqu'un saint ermite, nommé Montan, les avertit de la part du Seigneur qu'il leur naîtrait un fils dans leur vieillesse, pour la gloire de l'Église et de la Gaule. « Son premier miracle, » ajouta-t-il, « sera de me rendre la vue. » En effet, le jour où naquit Remi, le pieux ermite, qui était aveugle, recouvra subitement la lumière. Son éducation terminée, Remi s'enferma dans une solitude voisine de sa ville natale avec son frère de lait, Soussin, qui voulut partager sa retraite. Ils y vivaient depuis quatre ans, lorsque le siège épiscopal de Reims vint à vaquer. Le peuple et le clergé de cette ville acclamèrent tous d'une voix Remi : « Il est digne, » disait-on ; « c'est l'élu de Dieu ; il sera notre père ! » On courut en foule à sa cellule. Ignorant ce qui venait de se passer, il n'eut pas le temps de fuir. Tout en larmes, il supplia ce peuple d'avoir pitié de son adolescence. Il protesta contre la violation des règles de l'Église qui ne permettaient point d'ordonner un évêque si jeune. Enfin, il déclara qu'il n'accepterait pas la dignité qu'on voulait lui imposer. Or, en ce moment une auréole lumineuse descendit du ciel sur la tête du saint, et sa chevelure parut tout imprégnée d'une huile miraculeuse, pareille à celle qu'on emploie pour l'onction des pontifes. Devant cette manifestation de la volonté divine, la résistance du solitaire n'était plus possible : il fut sacré à l'âge de vingt-deux ans.

Lorsque Clovis dans les plaines de Tolbiac eut invoqué « le Dieu de Clotilde, » qui lui donna la victoire sur les Allemands, Remi se chargea d'éclairer l'âme de l'illustre néophyte, qu'il baptisa avec trois mille soldats de son royaume.

Dans la soirée qui précéda la cérémonie du baptême, le vénérable évêque passa quelques heures en prière devant l'autel de l'église Sainte-Marie, pendant que Clotilde priait elle-même dans l'oratoire de Saint-Pierre, à proximité de la demeure royale. Ce fut dans cette chapelle qu'il se rendit ensuite pour donner au roi ses derniers avis. En présence de la reine, de quelques clercs et d'un certain nombre de serviteurs du palais, l'évêque résuma, dans une allocution paternelle, les instructions évangéliques des jours précédents. Pendant qu'il parlait, une lumière céleste éclata soudain dans l'église, effaçant la lueur des cierges allumés, et une voix se fit entendre qui disait : « La paix soit avec vous. C'est moi, ne craignez point ; persévérez dans mon amour. » Après ces paroles, la lumière surnaturelle disparut. Le roi et la reine se précipitèrent aux genoux du saint pontife, en versant des larmes d'émotion et de joie. L'homme de Dieu, illuminé lui-même par l'esprit prophétique, leur tint ce langage : « Votre postérité gouvernera noblement

ce royaume ; elle glorifiera la sainte Église et héritera de l'empire des Romains. Elle ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu, mais la décadence viendra par l'invasion des vices et des mauvaises mœurs, car c'est là ce qui précipite la ruine des royaumes et des nations. » En parlant ainsi, le visage de l'évêque resplendissait de gloire, comme autrefois celui de Moïse. Le législateur évangélique des Francs avait une auréole semblable à celle du chef des Hébreux. La prière de l'évêque de Reims à l'autel de Marie, la veille du baptême des Francs, est restée dans la mémoire nationale, et s'est traduite par cet adage chrétien : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ. Le royaume de France est le royaume de Marie !*

Depuis ce jour Clovis montra pour saint Remi un profond attachement, et n'entreprit jamais rien de considérable sans prendre son avis. Le pape Symmaque nomma l'évêque de Reims légat du saint-siège et primat des Gaules. On vit dès lors l'apôtre porter la parole de DIEU à Toul, à Metz, à Verdun, dans les montagnes des Vosges et jusqu'à Cologne. De retour dans son diocèse, il s'occupa de recruter des prêtres instruits et vertueux : c'est de son école que sortirent Arnoul, Médard, Éleuthère, Ursus, qui tous devinrent évêques, et Thierry, qui fonda sur le mont Dore un monastère célèbre.

L'hérésie arienne avait de nombreux sectateurs dans l'Occident. Remi fut un de leurs plus redoutables adversaires.

DIEU, pour purifier son serviteur, lui envoya, sur la fin de sa vie, des infirmités douloureuses. Il les supporta avec une patience tout angélique et ne quitta la terre, comblé de mérites, épuisé de travaux, qu'après soixante treize ans d'épiscopat, le 13 janvier 533, dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge.

RÉFLEXION MORALE. — La prophétie de l'évêque de Reims concernant la monarchie française s'est réalisée au pied de la lettre. Plus la France s'écarte des voies de la vertu et de la vérité, plus elle précipite sa propre ruine.

2 Octobre. — S. LÉGER, évêque et martyr. 678.

LÉODÉGAR ou Léger naquit en Austrasie, vers l'an 615, de la famille des ducs d'Alsace, véritable dynastie de rois, d'où sortirent Hugues Capet, Rodolphe de Habsbourg, Maximilien d'Autriche. Sa mère, Sigrade, a laissé son nom au catalogue des saints, et son frère Guérin devait partager avec lui la couronne du martyre. Léger fut conduit très jeune à la cour de Clotaire II, roi de Neustrie, mais il n'y resta point. Diddo, évêque de Poitiers, acheva lui-même l'éducation de son neveu, et en fit son archidiacre. En 659, sur la recommandation de la reine, l'église d'Autun le choisit pour évêque. Ce diocèse était cruellement désolé par des factions intestines. La présence du nouveau pasteur rétablit la paix. Il soulagea les pauvres, instruisit le peuple, réforma les abus, décora les églises.

A la mort de Clotaire III, Léger, comme la plupart des seigneurs francs, se

déclara pour Childéric II contre son frère Thierri III, qui s'était fait proclamer à l'instigation d'Ébroin ; mais il sauva la vie à ce dernier, que ses crimes avaient rendu odieux, et le fit reléguer au monastère de Luxeuil. Childéric fut heureux et sage tant qu'il voulut suivre les conseils du saint évêque d'Autun, son premier ministre, mais, jeune et impétueux, il se livra aux plaisirs et négligea ses devoirs. Léger le reprit sans craindre sa disgrâce, et dut bientôt aller rejoindre Ébroin à Luxeuil.

Childéric mourut assassiné. Léger retourna dans son diocèse ; Ébroin redevint maire du palais. Ce monstre avait à peine ressaisi le pouvoir, qu'il se déclara hautement l'ennemi du pontife son bienfaiteur et fit assiéger Autun. Pour épargner le sang, l'évêque sortit de la ville et se présenta au duc de Champagne, Waimer. Suivant les instructions d'Ébroin, celui-ci lui fit crever les yeux. Pour lui infliger ce supplice, les bourreaux voulurent le garrotter, mais il refusa. Immobile et calme, dominant toutes les faiblesses de la nature, il se laissa arracher les yeux sans pousser même un soupir,et pendant que des stylets de fer creusaient les orbites sanglantes, il disait : « Je vous rends grâces, ô DIEU tout-puissant, d'avoir daigné glorifier en ce jour votre serviteur. » On le fait jeter pieds nus dans une piscine dont le fond était parsemé de rocailles aiguës comme des clous. On l'y promène jusqu'à ce que l'eau soit rougie de sang ; puis on l'étend à terre, et on lui coupe la langue et les lèvres. En cet état, les yeux arrachés, les pieds mutilés, la bouche et le visage ne formant qu'une plaie, Ébroin le confie à un leude qui devra le mettre sous bonne garde; mais cet homme fait conduire le saint évêque à l'hospice de Fécamp, où le martyr recouvre l'usage de la parole et dicte une longue lettre pour sa mère, Ste Sigrade, retirée à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons. Après trois ans de séjour au monastère de Fécamp, Léger, accusé par Ébroin d'avoir participé au meurtre de Childéric, comparaît au tribunal des leudes, puis au synode des évêques et enfin devant le roi Thierri. Partout il proteste d'innocence, et nul ne le condamne. Bientôt cependant un message venu du palais ordonne de mettre à mort le bienheureux évêque. Conduit dans la forêt d'Ivelines, le martyr bénit ses bourreaux, s'agenouille et fait une dernière prière. Puis, se levant, il incline sa tête vénérable, que d'un seul coup le féroce Wardard fait rouler sur le sol.

Le corps du décapité demeurait debout, et il fallut que son bourreau le frappât du pied pour le faire tomber à terre. Le malheureux, épouvanté de son action, saisi d'un accès de délire, s'enfuit, courut se jeter dans un four allumé près de là et s'y brûla tout vivant (2 octobre 678).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Dans les épreuves, rappelons-nous cette sentence de JÉSUS-CHRIST qui a fortifié tous les martyrs : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'à eux appartient le royaume du ciel* (1).

1. Matth. V, 10.

3 Octobre. — S. GÉRARD, abbé. 959.

GÉRARD, né vers 890 au village de Stave, d'une famille ducale de la basse Austrasie, servit d'abord son suzerain, le comte Béranger de Namur. Ce jeune seigneur, dont on louait le caractère affable et les belles qualités, se séparait des autres chevaliers, durant les grandes chasses, pour aller prier dans la chapelle de Brogne, qui appartenait à sa famille. « Heureux, » s'écriait-il en quittant l'autel, dont il avait peine à s'arracher, « heureux ceux qui n'ont d'autre occupation que de louer sans cesse le Seigneur ! » Envoyé en ambassade auprès du comte Robert de Paris, Gérard eut l'occasion de visiter la célèbre abbaye de Saint-Denis. Le calme du cloître, la vie édifiante des moines, aidèrent l'œuvre de la grâce dans son cœur. Après avoir obtenu, non sans peine, l'agrément de Béranger, il revint se faire admettre au noviciat (921). Il se mit à l'étude avec ardeur, car il n'avait reçu qu'une instruction superficielle, et fut ensuite ordonné prêtre.

En 931, ce saint religieux bâtit dans sa terre de Brogne un monastère qui devint bientôt un foyer d'attraction pous les âmes d'élite ; puis il s'ensevelit dans une cellule voisine, afin d'y vivre en reclus. On l'en fit bientôt sortir pour le charger de la réforme de tous les couvents de Flandre. Il s'y employa avec tant de zèle et de prudence, qu'il rétablit partout la discipline, avec la règle de saint Benoît, dont il était l'habile et vaillant défenseur. La même mission lui fut ensuite confiée en Lorraine, en Champagne et en Picardie. Ces utiles travaux absorbèrent vingt années de sa vie, pendant lesquelles l'homme de DIEU ne diminua ni ses grandes austérités ni ses longues heures d'oraison. Il fit le voyage de Rome pour obtenir du pape la confirmation des divers changements qu'il avait introduits. De retour dans sa patrie, Gérard s'enferma dans son couvent de Brogne et y mourut le 3 octobre 959. La Belgique wallonne l'a mis au nombre de ses patrons.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Demandons à S. Gérard, qui a tant travaillé à la réforme des monastères, de nous prêter son appui pour notre propre réformation.

4 Octobre. — S. FRANÇOIS d'ASSISE. 1226.

JEAN BERNARDON, d'Assise en Italie, vint au monde en 1182. Comme le Sauveur, il naquit dans une étable. Son père, qui comptait l'employer dans son commerce, lui fit apprendre le français, d'où lui vint et lui resta le nom de *François*. Le jeune Bernardon avait de l'esprit, du cœur, du courage, des manières douces et polies, mais surtout de la bonté ; dès son enfance il aima l'aumône. Cependant l'attrait du plaisir fut puissant sur son âme ; il passa une jeunesse, non pas criminelle, mais dissipée. Fait prison-

nier dans un démêlé entre Assise et Pérouse, la prison ne le convertit point ; une longue maladie, pas davantage. Toutefois une tendre compassion pour les malheureux dominait toujours son cœur : un jour qu'il mettait un bel habit neuf pour

Mort de saint François d'Assise. (D'après dom Ghirlandajo, Florence.)

la première fois, il rencontra un pauvre noble en guenilles ; touché de pitié, il changea avec lui. La nuit suivante, il vit en songe un magnifique palais rempli d'armes marquées de la croix : imaginant que DIEU l'appelait au métier des armes

il voulut s'engager ; mais dans une autre vision DIEU lui fit connaître qu'il s'agissait d'une milice toute spirituelle. Aussitôt il résolut de renoncer au négoce et de se donner tout au Seigneur.

Un jour qu'il était à cheval, il rencontra un lépreux ; il en eut horreur d'abord ; mais, pour se vaincre, il descendit, l'embrassa et lui donna son argent. Après s'être dépouillé de ses biens, François se retira dans un ermitage. Il avait alors vingt-cinq ans.

Un jour qu'il priait dans l'église délabrée de Saint-Damien, une voix lui dit de la réparer ; il se mit en quête, travailla lui-même avec les ouvriers, et vint à bout de son entreprise. Il en fut de même de celle de Saint-Pierre. Sa dévotion envers la sainte Vierge lui inspira un pareil dessein pour l'église de Notre-Dame des Anges, dite de la Portioncule, et il en vint également à bout. Il se mit bientôt à prêcher la pénitence. Les conversions suivirent ses discours ; on ne pouvait ni voir ni entendre cet homme sans être touché. Quelques-uns, quittant tout, vinrent se mettre sous sa conduite ; le premier fut un bourgeois d'Assise, Benoît de Quintavane ; le second, un chanoine, Pierre de Catane ; le troisième, le frère Gilles, l'inséparable compagnon du saint dans la suite. Bientôt ils furent au nombre de douze ; il commencèrent une société, sous l'autorité de leur évêque, et se dispersèrent pour annoncer partout la pénitence : on les nomma les Pénitents d'Assise

Les disciples se multiplièrent ; François composa une règle sur la base qu'il avait adoptée, donnant pour fonds à son ordre la Providence et la charité des fidèles ; puis il se rendit à Rome pour obtenir l'approbation du saint-siège.

Le nouveau patriarche, comblé des bénédictions et des faveurs du souverain pontife, se retira près de la Portioncule, et il y bâtit de petites cellules pour ses disciples ; mais leur nombre s'accrut si vite qu'il fallut sans retard bâtir des couvents. En moins de trois ans, il y en eut plus de soixante. La vie de François était un prodige. Son jeûne était continuel, ses travaux incessants ; il traitait son corps avec un souverain mépris, lui donnant pour lit la terre et pour oreiller une pierre ; après avoir tout le jour prêché, servi les malades, prodigué ses forces en œuvres de charité, il passait la nuit dans les larmes, au pied du saint sacrement ou de son crucifix, ne goûtant de sommeil que par accablement. Le feu divin descendit alors en cette âme avec de telles ardeurs, qu'on l'appela le *Séraphin* terrestre, et son institut l'ordre *séraphique*. Cependant jamais homme ne fut plus humble : François se regarda toujours comme le plus indigne de la terre. Jamais on ne put le déterminer à recevoir la prêtrise, et il donna le nom de *frères mineurs* à ses enfants. Les nombreux miracles qu'il opérait frappaient moins que son austère et humble sainteté ; il entraînait tout par ses paroles et ses exemples. Les hommes affluaient dans ses couvents ; les femmes dans celui de sa *fille* en JÉSUS-CHRIST sainte Claire ; les gens du monde dans son *tiers ordre de la pénitence*.

Son nom et ses fils spirituels remplissaient l'Europe. Il tourna les yeux vers l'Asie et l'Afrique. Après plusieurs voyages, il se retira sur le mont Alverne, se démit du généralat de son ordre en faveur de Pierre de Catane, et reçut d'en haut la visite d'un séraphin qui lui imprima dans la chair les stigmates de la

Passion. En vain s'étudia-t-il à cacher cette faveur : le sang qu'il perdait pas ses saintes blessures trahit son humilité.

Depuis ce martyre d'amour, notre saint ne vivait que par une espèce de miracle : les deux années qui suivirent ne furent plus que maladies, douleurs, extases continuelles, qui achevèrent d'épuiser son pauvre corps. Alors DIEU daigna faire connaître à son fidèle serviteur le moment heureux de la récompense. François se fit rapporter à Notre-Dame des Anges, demanda d'être dépouillé de sa robe et couché sur la terre, pour y mourir comme était mort JÉSUS sur la croix. On satisfit à son désir ; mais le gardien, ayant pris une mauvaise tunique et une corde, lui dit : « Prenez ceci en aumône, par obéissance. » François accepta ; puis, après avoir supplié le Seigneur de bénir ses enfants, qui éclataient en sanglots, il expira le 4 octobre 1226, dans la quarante-cinquième année de son âge (1).

Après sa mort, ses stigmates parurent avec plus d'évidence que jamais, et toute la ville d'Assise accourut à ce spectacle. Il fut enterré dans l'église de Saint-Georges, et DIEU y rendit son tombeau glorieux par une multitude de miracles.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La sauvegarde des vertus, c'est l'humilité. Nous le savons, nous le disons, mais travaillons-nous à devenir humbles ?

5 Octobre. — S. PLACIDE et ses compagnons, martyrs. 541.

PLACIDE était fils de Tertullus, le sénateur qui avait si généreusement doté le monastère naissant de Subiaco. Confié dès l'âge de sept ans au bienheureux Benoît, il fit de rapides progrès dans la perfection, et le saint patriarche l'aima comme un de ses plus chers enfants.

Un jour, pendant que le vénérable Benoît était en prière dans sa cellule, le petit novice alla puiser au lac la provision accoutumée. En voulant retirer la cruche pleine, il glissa et tomba la tête la première. Le courant l'eut bientôt entraîné loin du bord. Cependant, de sa cellule, l'homme de DIEU vit le danger que courrait son disciple. Il appela précipitamment Maurus : « Frère, » lui dit-il, « cours au lac ; l'enfant vient d'y tomber, et l'eau l'entraîne. » En parlant ainsi, il avait béni le messager, qui prit sa course, arriva au bord du lac, et, sans s'apercevoir qu'il n'était plus sur la terre ferme, continua d'avancer sur l'onde qui le portait. Il atteignit Placide, le prit par les cheveux et le ramena au rivage. Alors seulement Maurus comprit qu'il venait, comme autrefois saint Pierre, de marcher sur les eaux. Il revint tout effrayé près du bienheureux et lui raconta l'événement. Benoît en fit honneur à la vertu d'obéissance de son disciple. Mais celui-ci protesta qu'il n'avait pas même eu la conscience de ce qui s'était passé. L'enfant, miraculeusement sauvé, prit la parole et termina cette controverse des deux humbles moines : Lorsqu'on est venu à mon secours, » dit-il, « j'ai vu sur ma tête la peau de mouton de notre vénérable père, et je considérais son visage souriant pendant qu'il me sauvait. »

1. V. Croiset, ap. Chapiat, *Le saint de chaque jour.*

Devenu religieux, Placide fut envoyé en Sicile pour récupérer les dix-huit domaines situés dans cette île, que son père avait donnés au Mont-Cassin et dont une gestion infidèle dérobait les produits. Il y resta et construisit près de Messine le monastère de Saint-Jean-Baptiste, qui devint une pépinière de moines fervents. Une bande de pirates conduits par Manuca vinrent trop tôt l'interrompre dans son œuvre de colonisation religieuse. Placide fut saisi avec ses religieux, ses deux frères et sa jeune sœur Flavia, qui étaient venus le visiter. Cruellement tourmentés d'abord, et jetés sans nourriture dans de sombres cachots, ils donnèrent ensuite leur vie pour la foi, le 5 octobre 541.

Réflexion pratique.— Bossuet, parlant du miracle que nous avons rapporté, déclare « que l'obéissance porte grâce pour accomplir l'effet du commandement, que le commandement porte grâce pour donner efficace à l'obéissance. Marchez sur les flots avec le secours de l'obéissance ; vous trouverez de la consistance au milieu de l'inconstance des choses humaines. Les flots n'auront point de force pour vous abattre, ni les abîmes pour vous engloutir. »

6 Octobre. — S. BRUNO, fondateur des Chartreux. 1101.

É vers l'an 1035, à Cologne, de la noble famille des Harefast, issue, dit-on, des patrices romains établis par Trajan dans la *Colonia Agrippina*, Bruno avait jusqu'à l'âge de quinze ans suivi les cours de l'école métropolitaine de Saint-Cunibert dans sa ville natale. Attiré en France par la renommée de l'écolâtre de Reims, Hérimann, il vint grossir la foule des disciples qui se pressaient autour de ce maître fameux, et lorsqu'il lui succéda, cinq ans après, ce fut une explosion d'enthousiasme dans tout le monde lettré. Comme orateur, Bruno surpassait le trop célèbre Bérenger de Tours ; comme poète, on le comparait à Virgile, et comme philosophe, à Platon. Mais la prééminence de son enseignement éclatait surtout dans la science maîtresse de toutes les autres, la théologie. De tous les points du monde les disciples venaient autour de sa chaire pour recueillir son enseignement substantiel et fécond. Il eut la gloire de former le grand pape Urbain II.

L'an 1082, l'un des docteurs les plus éminents par le savoir et en apparence les plus vertueux, Raymond Diocrès, mourut à Paris. Lorsqu'on procéda à la levée du corps, exposé depuis la veille dans une bière découverte au milieu de la grande salle de l'école, le mort leva soudain la tête, se dressa sur son séant, et d'une voix qui terrifia les scolastiques et les docteurs assemblés, s'écria : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été accusé ! » Puis la tête retomba inanimée, et le mort reprit sa rigidité cadavérique. La stupeur, l'effroi, avaient glacé tous les assistants. Lorsqu'on put retrouver assez de calme pour délibérer, on convint de surseoir aux obsèques et de laisser la bière jusqu'au lendemain. Cette seconde fois la foule fut immense. Comme on se disposait à soulever le cercueil, le mort dressa encore la tête : « Par un juste jugement de Dieu, » s'écria-t-il avec un accent épouvantable,

« j'ai été jugé ! » La multitude entendit cette voix sépulcrale, et frissonna de terreur. On convint encore de retarder d'un jour les funérailles. Mais alors la ville entière accourut, anxieuse et terrifiée. Le mort releva encore la tête, et d'une voix tonnante fit entendre ce dernier cri : « Par un juste jugement de DIEU j'ai été condamné ! » Ce fut une indescriptible consternation : la certitude désormais irrécusable de la condamnation éternelle d'un docteur dont la vertu semblait égaler le savoir, plongea la ville dans la pénitence et le deuil.

Saint Bruno met l'ordre des chartreux sous la protection de la sainte Vierge.
(D'après une peinture de Zurbaran, XVIIe siècle.)

Bruno avait entendu les trois exclamations du mort. Bouleversé jusqu'au fond de l'âme, il s'adresse à quelques amis qui l'avaient accompagné : « Vous venez d'entendre la voix terrible d'un homme qui passait pour un saint. Qu'adviendra-t-il de nous,misérables pécheurs ? Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ?... Sortons du milieu de Babylone,... fuyons la colère à venir, la sentence d'éternelle damnation ; allons au désert chercher l'arche du salut, le port assuré de la pénitence. »

Ils firent ainsi et se présentèrent, au nombre de sept, à l'évêque de Grenoble, saint Hugues, qui leur donna une solitude des montagnes de son diocèse, nommée

Carthusia (la Chartreuse). Bruno y éleva un modeste oratoire auprès duquel se groupèrent des cellules séparées les unes des autres, comme les anciennes laures de la Palestine. Alors commença cette vie angélique de contemplation, de travail, de prière, dont l'austérité rappelait celle des Thébaïdes. De ces cellules silencieuses et occupées sortiront de nombreuses et remarquables copies des anciens classiques, de merveilleux documents d'histoire, de littérature, de science, et des manuscrits inimitables. Le saint fondateur voulait que son ordre fût celui de l'érudition chrétienne, et que la science des chartreux fût sanctifiée par les salutaires rigueurs de la pénitence. Ces vénérables solitaires vivaient heureux autour de lui, lorsque le pape Urbain II, qui le connaissait, le leur enleva pour le bien général de l'Église. Le moine obéissant se rendit à l'appel du pontife suprême, laissa ses fils dans l'affliction, se promettant bien de retourner au plus tôt dans sa douce Chartreuse. Mais ce fut en vain. Alors une violente tentation d'abandonner leur désert s'empara des anachorètes orphelins : un auguste vieillard leur apparut, les conforta, leur assura le secours de la Reine des anges, à condition de la prier d'une manière spéciale. De là vient la pratique des chartreux de réciter tous les jours le petit office de la sainte Vierge.

Averti d'en haut que sa mort était proche, il assembla ses religieux, leur fit sa profession de foi catholique, et, les lèvres collées au crucifix, rendit paisiblement son âme à DIEU (6 octobre 1101).

RÉFLEXION PRATIQUE. — A la pensée du jugement de DIEU, les saints tremblent et vont peupler les solitudes ; et nous, imprudents, nous courons les plaisirs ! Soyons plus avisés ; travaillons à notre salut avec cette crainte salutaire que recommande l'Apôtre (1), et que l'Esprit-Saint a définie un commencement de sagesse (2).

7 Octobre. — Ste JUSTINE, vierge et martyre. 63.

LE prince des apôtres avait envoyé à Padoue un de ses plus fervents disciples, l'évêque Prosdocime. Vitalien, préfet de la ville, et sa femme Prépédigne furent du nombre de ceux que convertirent les prédications du saint missionnaire. Quelque temps après leur baptême, les deux époux eurent une fille qu'ils appelèrent Justine. Pleins de reconnaissance pour le Seigneur qui comblait ainsi leurs vœux, ils mirent tous leurs soins à élever cette enfant dans la pratique des vertus chrétiennes, et ne tardèrent pas d'apercevoir les trésors de grâces déposés par le ciel dans sa jeune âme.

Néron monta sur le trône. Ce prodige de cruauté ouvrit la première persécution générale. Vitalien n'était plus gouverneur de Padoue ; l'empereur l'avait remplacé par Maximien, un idolâtre digne du césar incendiaire de Rome. Le nouveau préfet se hâta d'exécuter les ordres du tyran. Un grand nombre de fidèles furent martyrisés, d'autres se réfugièrent dans des cavernes, hors de la ville.

1. Philipp., II, 12.
2. Psalm. CX.

Justine avait alors environ seize ans. Au milieu des périls elle ne trembla pas, mais, confiante dans le Seigneur, elle pénétrait jusque dans les prisons pour encourager les martyrs, les soigner et leur porter des aumônes. Maximien donna l'ordre de l'arrêter.

Un jour qu'elle avait visité des chrétiens de la campagne, en rentrant dans la ville elle tomba aux mains des soldats qui la cherchaient. C'était pour elle l'heure du grand combat. La noble héroïne s'agenouille un instant et supplie Notre-Seigneur de soutenir son courage dans les tourments qui l'attendent. DIEU lui fait comprendre qu'il est avec elle en amollissant la pierre sous ses genoux, dont l'empreinte y reste gravée. Ensuite elle se laisse conduire au préfet. Du ton le plus paternel il l'exhorte à renoncer au DIEU des chrétiens, lui fait les plus séduisantes promesses, et lui déclare son intention de la choisir pour épouse. « J'ai donné mon cœur à JÉSUS, Fils de DIEU, » répond Justine ; « quant aux idoles je ne les adorerai pas. » Outré de dépit, le gouverneur éclate en injures contre la vierge et ordonne au bourreau de lui percer le cœur d'un coup d'épée (7 octobre 63). Les reliques de la sainte reposent dans une des plus belles églises de l'Italie, à Padoue, qui l'honore comme sa patronne. Les Vénitiens se sont mis également sous sa protection, et conservent dans l'église qu'ils ont bâtie en son honneur la pierre où s'imprimèrent ses genoux avant son martyre.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La belle vie et la sainte mort de Justine furent l'œuvre de ses ferventes prières. Tant que nous prierons ou si peu ou si mal, nous resterons d'imparfaits et pauvres chrétiens.

8 Octobre. — Ste PÉLAGIE, pénitente. Fin du Ve siècle.

VERS 460, Nonnus, évêque d'Édesse en Mésopotamie, se trouvait à un concile provincial tenu par le patriarche d'Antioche. On le pria d'annoncer au peuple la parole de DIEU. L'affluence fut telle pour l'entendre, qu'il dut parler en plein air, devant l'église de Saint-Julien. Les évêques étaient rangés en cercle au pied de la chaire, et la foule se pressait à l'entour. Pendant le sermon une comédienne fameuse à Antioche, la Perle *(margarita)*, ainsi qu'on l'appelait, vint à traverser la place. Elle était portée dans une litière par des esclaves. Il se fit un mouvement de curiosité dans l'auditoire, et le discours fut interrompu. Les évêques détournaient les yeux en pleurant. Mais Nonnus, fixant ses regards sur la pécheresse, s'écria : « Je parlais des miséricordes infinies de notre DIEU ; vous en aurez bientôt un nouvel exemple. Il fera grâce même à cette femme, l'ouvrage de ses mains. » Cette parole, ou plutôt l'Esprit-Saint qui l'avait inspirée, toucha le cœur de Margarita. Elle descendit de sa litière, et, dans une attitude humble et recueillie, elle écouta le pieux pontife. Bientôt on vit un torrent de larmes inonder son visage.

Le jour suivant, la nouvelle convertie va se jeter aux pieds de Nonnus, en présence des évêques assemblés dans l'église, et demande instamment d'être régé-

nérée dans l'eau sainte. Ses larmes, ses protestations de repentir touchent l'homme de DIEU : il l'admet au baptême, et elle change son nom en celui de Pélagie *(naufragée)*.

Heureuse d'être délivrée de la servitude du démon, la néophyte affranchit tous ses esclaves, distribue aux pauvres les trésors acquis par le crime, quitte secrètement la ville d'Antioche et, couverte du sac de la pénitence, va s'enfermer dans une grotte du mont des Oliviers. Là, sous le nom et l'habit d'un solitaire, elle expie dans les austérités, la contemplation et la prière, les désordres et les scandales de sa jeunesse. Après quarante ans d'une vie tout angélique, elle y couronna son long martyr par une mort précieuse devant Dieu.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les miséricordes du Seigneur sont infinies ; mais encore faut-il bien les implorer et vouloir se convertir. Malheureux les pécheurs qui ne sentent pas le poids de leurs chaînes ! Prions DIEU que nous ne nous endormions point dans le mal.

9 Octobre. — S. DENIS, premier évêque de Paris. 95.

LEVÉ à l'école des philosophes d'Athènes, sa patrie, Denis avait formé son génie naturel par l'étude des sages du paganisme. Au temps de la passion de Notre-Seigneur, il avait environ 25 ans et voyageait en Égypte avec son ami Apollophane, pour compléter son éducation. Les deux jeunes gens étaient à Héliopolis alors que la miraculeuse éclipse qui couvrit l'Orient de ténèbres annonçait à l'univers la consommation du déicide au Golgotha. Et Denis, de plus en plus dans l'admiration devant ce phénomène dont il ne pouvait pénétrer la cause, s'écria : « Ou le DIEU de la nature souffre, ou la machine du monde se détraque et va retourner dans son ancien chaos. »

Paul vint à Athènes, discuta dans la synagogue avec les Juifs et les prosélytes, prêcha tous les jours sur la place publique. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens discutèrent avec lui, mais, ne pouvant éluder par leurs subtilités la force invincible de ses arguments, ils le traînèrent à l'Aréopage pour le faire juger et condamner comme novateur. Ce fut dans cette auguste assemblée que l'apôtre fit paraître sa sagesse inspirée, et que la foi vint éclairer Denis, alors aréopagite. Il renonça immédiatement aux superstitions païennes, quitta même les emplois de la vie séculière pour devenir un parfait disciple de JÉSUS-CHRIST.

Après lui avoir conféré le baptême, Paul l'emmena pendant trois ans avec lui dans ses voyages, le forma aux vertus et aux travaux évangéliques, et le donna ensuite pour évêque à la chrétienté d'Athènes.

Denis entretint alors un saint commerce de lettres avec les plus grands hommes du christianisme naissant. Nous avons encore ses épîtres à Jean l'Évangéliste, à Polycarpe, à Timothée, à Tite et à d'autres évêques ; elles sont pleines de l'esprit de DIEU et de la science des saints. Quelques auteurs ont assuré qu'il écrivit aussi à la sainte Vierge, et qu'il eut le bonheur de la voir avec S. Jean à

Saint Denis prêchant le christianisme dans les Gaules. (D'après Lesueur.)

Éphèse. Ce qui est plus certain, (car Denis lui-même nous l'apprend dans son livre des *Noms divins*), c'est qu'il eut la consolation de se trouver à Jérusalem au temps de la mort de Marie. Comme les apôtres, il assista au trépas de cette Vierge immaculée ; il vit le Seigneur JÉSUS environné de ses anges et venant recueillir l'âme de sa Mère ; trois jours après, il constata que le tombeau de la Reine du ciel était vide, et avec les autres pontifes il célébra « la toute-puissante bonté du Seigneur. »

De retour à Athènes, Denis s'applique avec une ardeur nouvelle à la sage conduite de son diocèse, et voyage de tous côtés pour prêcher la divine parole. A Éphèse, Jean l'Évangéliste lui représente un jour l'état déplorable des nations de l'Occident, encore plongées pour la plupart dans les ténèbres de l'idolâtrie. Quoique âgé de soixante-dix-huit ans, Denis n'hésite pas à entreprendre la mission de les évangéliser. Laissant pour son successeur à Athènes S. Publius et prenant avec lui Éleuthère et Rusticus, il vient à Rome et se présente au pape S. Clément, qui l'envoie dans les Gaules.

Paris était alors le rendez-vous des nobles Gaulois, à cause de la salubrité de l'air, des agréments du fleuve et de la richesse du sol. L'homme de DIEU le choisit pour champ de ses travaux. Il s'y fixe avec courage, se met à prêcher avec tant de zèle et de constance, qu'il convertit bientôt un grand nombre de païens. Alors il bâtit des églises, institue des prêtres pour les desservir, et continue par ses prédications à étendre la foi du CHRIST.

Cependant la persécution dirigée contre le christianisme par l'empereur Domitien ne se bornait plus à l'enceinte de Rome. Un édit général venait de l'étendre à toutes les provinces de l'empire. S. Denis et ses deux compagnons d'apostolat, le prêtre Rusticus et le diacre Éleuthère, furent arrêtés par ordre du préfet Sisinnius Fescenninus, et comparurent devant son tribunal. Le persécuteur les fit flageller, dans l'espoir de vaincre leur constance ; mais la force des bourreaux s'épuisa avant celle des martyrs. Sur son ordre, les trois bienheureux furent conduits hors de la cité, sur une colline dédiée à Mercure (aujourd'hui Montmartre). Là ils devaient avoir la tête tranchée. Rusticus et Éleuthère furent exécutés les premiers ; leur tête roula sur le sol à côté de leur corps inanimé. Enfin le glaive du bourreau frappa Denis, et l'on vit le corps du pontife se soulever, prendre sa tête dans ses mains et descendre ainsi la colline l'espace de deux mille pas (9 novembre 95). Fescenninus avait recommandé qu'on jetât les cadavres dans la Seine, afin de les soustraire à la vénération des fidèles. Mais une pieuse chrétienne, nommée Catulla, parvint à tromper la vigilance des soldats. Elle fit enlever ces précieuses dépouilles, et leur donna pendant la nuit la sépulture dans un champ qui lui appartenait. Plus tard les fidèles y élevèrent une basilique en l'honneur des martyrs, et ce lieu devint célèbre par les miracles qui s'y opéraient.

RÉFLEXION PRATIQUE. — A la voix de saint Denis, ces fiers Gaulois, nos ancêtres, surent briser leurs idoles et courber la tête sous le joug du CHRIST. Comme eux, brisons nos idoles — les passions de notre cœur — et montrons-nous les dociles disciples de l'humble et doux JÉSUS.

10 Octobre. — S. FRANÇOIS de BORGIA. 1572.

FILS de Jean de Borgia, duc de Gandie, et de Jeanne d'Aragon, petite-fille du roi Ferdinand V, François vint au monde le 28 octobre 1510. Les meilleurs maîtres formèrent son esprit, et l'archevêque de Saragosse, son oncle, dirigea sa piété.

A l'âge de 17 ans, il fut envoyé à la cour de Charles-Quint. Le poste pouvait être funeste à un adolescent noble, beau, gracieux, brillant d'esprit, d'un caractère facile, d'un cœur tendre et de manières exquises. Mais il comprit le péril, et sut l'éviter par le fréquent usage des sacrements et de la dévotion à la sainte Vierge. L'empereur, qui l'avait surnommé *le miracle des princes*, le combla de faveurs, l'emmena dans ses expéditions, l'admit dans son conseil, et lui fit épouser Léonor de Castro, d'une des plus grandes familles du Portugal, et qui lui donna huit enfants. Mais ni le rang, ni la fortune, ni l'estime publique, ne pouvaient satisfaire le cœur de François. Il songeait à se consacrer à DIEU, lorsqu'un événement décida sa vocation. Isabelle, cette impératrice resplendissante de beauté, de jeunesse et de puissance, fut atteinte par la mort à Tolède. Borgia, son grand écuyer, chargé de remettre sa dépouille mortelle au clergé de Grenade, fit ouvrir le cercueil pour constater l'identité de la personne. La vue du cadavre horriblement défiguré le frappa de stupeur. Il fit un retour cruel sur le néant des grandeurs de la terre, et l'éloge funèbre de la princesse, prononcé avec une sombre éloquence par Jean d'Avila, acheva de le dégoûter du monde. Il s'engagea par vœu à prendre l'habit monastique s'il survivait à sa femme. Cependant Charles-Quint, au lieu d'agréer sa demande de retraite, nomma François capitaine général de Catalogne. On vit alors ce qu'est un saint au pouvoir. Borgia extermina les bandits, réprima le libertinage des soldats, remédia aux abus de l'injustice, fit fleurir les bonnes mœurs et la religion. Il vivait lui-même comme un religieux, passait chaque jour plusieurs heures en prières, dormait peu, se mortifiait beaucoup et communiait tous les dimanches. Lorsque la mort de son père l'obligea de se retirer dans sa principauté de Gandie, Borgia y fit bâtir des hôpitaux, des monastères, et fonda des assemblées de charité. Sitôt qu'il eut perdu sa femme (1541), il se fit admettre par S. Ignace dans la société de JÉSUS, mais n'y entra que quatre ans plus tard, après avoir réglé les affaires de sa famille.

A la mort du P. Laynez (1565), François, qui était son vicaire, fut élu troisième général de la société de JÉSUS. Le monde entier approuva ce choix ; lui seul en versait d'intarissables larmes.

Le pape avait associé François à l'ambassade du cardinal Alessandrini, qui avait la mission de former contre les Turcs le faisceau des forces européennes. La santé du vénérable jésuite, déjà bien compromise, acheva de se ruiner par les fatigues de ses courses en France et en Espagne. De retour à Rome, il n'eut que deux jours pour recevoir les sacrements et mourir (1572). Ste Térèse, qui lui avait consulté

es doutes de son âme, l'appelait un saint; Grégoire XIII le nommait un ministre fidèle, et Clément X, après avoir constaté de grands miracles, l'inscrivit au Martyrologe.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si quelque beauté terrestre trouble votre âme, pensez aux vers et à la pourriture du tombeau ; à cette méditation ajoutez une prière, et le charme sera bientôt rompu.

11 Oct.— SS. TARAQUE, PROBE et ANDRONIQUE, mart. 304.

TARAQUE était un vieillard, citoyen romain, né à Claudiopolis, en Isaurie. Il avait servi dans les armées de l'empire. Probe, natif de Pamphilie, s'était consacré aux œuvres de charité, après avoir distribué ses biens aux pauvres. Andronique, jeune, beau et spirituel, appartenait à l'une des premières familles d'Éphèse. Ces trois chrétiens furent cités, vers l'an 304, au tribunal de Numérien Maximie, gouverneur de la Cilicie, pour rendre compte de leur foi.

Après leur avoir fait souffrir divers supplices, on les conduit dans l'arène. On fait sortir de sa tanière un ours furieux. Il s'élance vers les martyrs, puis s'arrête soudain, va se coucher aux pieds d'Andronique, et en le caressant lèche ses plaies saignantes. Tout l'amphithéâtre retentit de cris d'admiration et le gouverneur fait tuer la bête compatissante. On lâche alors une lionne affamée dont les rugissements font trembler les spectateurs ; la voilà, elle aussi, immobile devant ses victimes, et comme enchaînée par une vertu suprême. Les cris redoublent et font craindre au tyran que la foule prenne parti pour les martyrs. Plus cruel que les animaux, il ordonne aux gladiateurs de trancher la tête des saints confesseurs, qui vont au ciel recevoir la récompense de leurs généreux combats.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Il est une vie qui mène à l'éternelle mort, et une mort qui mène à l'éternelle vie : tous, martyrs ou non, doivent choisir l'une ou l'autre. Si nous ne sommes pas de ceux que Tertullien appelait des *fous éternels*, notre choix sera bientôt fait.

12 Octobre. — Les 4966 MARTYRS persécutés par Hunéric, en Afrique. 483.

LORSQUE le despotique et cruel roi des Vandales Hunéric monta sur le trône (477), jamais peut-être, même aux plus mauvais jours de Constance et de Valens, la secte d'Arius n'avait compté un aussi grand nombre d'adhérents. L'Espagne, la Gaule, l'Italie leur appartenaient par droit de conquête. L'Afrique était leur domaine. Le tyran témoigna d'abord de la douceur envers les catholiques, mais lorsqu'il crut son pouvoir affermi par l'exil ou l'égorgement des siens, il porta un décret de bannissement contre les

évêques, les prêtres, les diacres et les chrétiens orthodoxes. Il ordonna de les conduire, au nombre de quatre mille neuf cent soixante-six, dans les déserts de la Mauritanie. On les assembla dans les deux villes de Sicca et de Larée, où les Maures devaient venir les prendre. Un dimanche, les prisonniers se mirent en marche, les vêtements en loques, les mains et le visage souillés, mais l'âme et le cœur purs. En route, ils logeaient dans des caves, et si des vieillards ou des jeunes gens ne pouvaient plus marcher, on les piquait avec des javelines, on les pressait à coups de pierres. On en vint même à leur lier les pieds, pour les traîner comme des bêtes mortes par des chemins pierreux, où leurs membres se déchiraient horriblement. La plupart expirèrent bientôt dans ce cruel supplice. Les plus valides arrivèrent au désert, où ils ne trouvèrent pour leur nourriture qu'un peu d'orge, qui leur fut supprimée dans la suite. « Leurs bourreaux les tourmentèrent de tant de manières, dit le Martyrologe romain, que tous reçurent la couronne du martyre. Parmi eux étaient les évêques Félix et Cyprien. »

RÉFLEXION PRATIQUE. — La mort, plutôt que de laisser entamer notre foi !

13 Octobre. — S. ÉDOUARD, roi d'Angleterre. 1066.

DOUARD, dont les lois servent encore aujourd'hui de base à la constitution du peuple britannique, fut pour l'Angleterre ce que S. Henri Ier avait été pour l'Allemagne. Issu des anciens rois de la dynastie saxonne, il fut banni durant le règne des deux Canut, les envahisseurs Danois (1017-1042). Richard Ier, duc de Normandie, son oncle maternel, lui offrit un asile. Le royal proscrit passa trente-cinq ans en exil. Dans l'intervalle, le duché de Neustrie changea cinq fois de maître, passant de Richard Ier à Richard II, Richard III, Robert Ier le Diable, Guillaume le Bâtard, sans que la généreuse hospitalité normande fît défaut à Édouard.

Le prince saxon conservait toujours l'espoir de remonter sur le trône de ses pères. Le secours sur lequel il comptait le plus était la protection céleste. Pour l'obtenir, il fit à DIEU deux promesses solennelles : la première, de vivre dans la continence parfaite ; la seconde, d'aller en pèlerinage au tombeau des saints apôtres lorsqu'il serait rétabli dans son royaume. A la mort de Canut II, les Anglais d'un concert unanime appelèrent Édouard au trône. Il s'en montra digne par une sagesse, une fermeté, une prudence qui n'avaient d'égales que son désintéressement et sa charité.

Le pieux monarque n'oubliait point son second vœu fait en exil, et se préparait à entreprendre le pèlerinage *ad limina*. L'an 1050 tout fut disposé pour ce saint voyage. Édouard réunit les riches présents qu'il voulait offrir au tombeau des apôtres, et convoqua une assemblée nationale pour annoncer son départ. A cette nouvelle, princes, seigneurs et peuple fondirent en larmes. Ils lui représentèrent vivement les maux que pouvait occasionner son absence, et le supplièrent de s'adresser au pape pour obtenir d'être relevé de son vœu. Le roi y consentit. Les

députés chargés de cette négociation près de Léon IX arrivèrent à Rome pour le concile de l'an 1051. Le souverain pontife leur remit en séance solennelle une lettre adressée au roi d'Angleterre, où il le déliait de son vœu et de l'obligation de l'accomplir. Mais en échange il lui ordonnait de distribuer aux pauvres les sommes d'argent tenues en réserve pour ce pèlerinage, de construire et doter en l'honneur du prince des apôtres, dans sa ville capitale, un monastère pour la gloire de DIEU, l'édification et l'instruction de ses peuples. Telle fut l'origine de Westminster, la plus illustre des abbayes d'Angleterre, véritable fleur monastique éclose du cœur d'un saint pape et d'un saint roi. Pour sa construction Édouard mit quinze années de laborieux efforts, et en fixa la dédicace au 28 décembre 1065, jour où s'ouvrait annuellement la cour plénière. Le soir de Noël, le souverain fut pris d'un fièvre violente ; durant la nuit, saint Jean l'Évangéliste, pour lequel il avait une tendre dévotion, lui apparut et lui révéla sa mort prochaine. Malgré son épuisement, Édouard voulut se rendre à la cérémonie. Mais au retour, il tomba en défaillance et resta longtemps sans donner signe de vie. Lorsqu'il reprit ses sens, voyant la reine qui pleurait à chaudes larmes : « Consolez-vous, » lui dit-il, « je vais quitter cette terre de la mort pour entrer dans la patrie des vivants. » Puis il indiqua l'heure où il devait mourir et ordonna qu'on prévînt aussitôt le peuple de commencer les prières pour le repos de son âme. Il émigra vers le Seigneur le 5 janvier 1066. Avec lui les Anglais perdirent le bonheur, la liberté, la puissance. Le jour de ses funérailles, un paralytique et six aveugles trouvèrent leur guérison auprès de son cercueil (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si quelqu'un s'est lié par vœu, comme saint Édouard, qu'il ne s'en repente point, mais qu'il tienne joyeusement sa promesse. « Heureuse nécessité qui oblige à une vie meilleure ! » s'écrie saint Augustin. « Dans l'accomplissement de vos vœux, » ajoute-t-il, « comptez sur le secours de celui qui vous a inspiré de les faire. »

14 Octobre. — S. BURCHARD, évêque. 752.

BURCHARD était né en Angleterre, d'une noble et riche famille. Dégoûté du monde, il abandonna bientôt patrie, fortune et amis, pour passer en France et s'y dévouer au salut des âmes (732). A cette époque, Boniface travaillait à détruire l'idolâtrie en Allemagne, et il demandait de tous côtés des hommes apostoliques pour le seconder dans cette pieuse entreprise. Burchard, qui venait de recevoir les saints ordres, alla le trouver et s'offrit pour porter l'Évangile où il lui plairait de l'envoyer. Boniface, qui se connaissait en hommes, apprécia bientôt les mérites du jeune prêtre, et résolut de lui confier l'église de Wurtzbourg, que saint Chilien et ses compagnons avaient fondée au prix de leur sang. Il le conduisit donc à Rome et le présenta au pape Zacharie.

1. Cf. Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, et Lingard, *History of England.*

Le souverain pontife érigea Wurtzbourg en évêché, puis, de ses propres mains, consacra Burchard évêque de cette ville.

Pendant les quarante années qu'il gouverna son diocèse, Burchard y fit constamment progresser la foi, et ses ouailles, grâce à son zèle infatigable, ne furent pas seulement chrétiennes de nom, mais aussi de cœur, par les bonnes œuvres et les vertus. On doit à ce saint évêque la construction de plusieurs abbayes. C'est dans l'un d'elles, bâtie sur le Mein et dédiée à Notre-Dame, qu'il voulut être enterré. Il mourut au château de Hohembourg, transformé en monastère, le 9 février 752. Il avait abdiqué la charge épiscopale quelque temps auparavant, pour mieux préparer son âme dans la retraite à paraître devant DIEU (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Ne nous laissons pas surprendre par la mort ; et comme elle frappe d'une main furtive, tenons-nous toujours prêts. « Méditer sur la mort, » disait Platon, « c'est être philosophe. »

15 Octobre. — Ste TÉRÈSE, vierge. 1582.

TÉRÈSE naquit à Avila, en Espagne, le 28 mars 1515. Ses nobles et pieux parents, Sanchez de Cépéda et Béatrix de Ahumada, élevèrent leur douze enfants dans les bons principes. Tous les jours on lisait en famille la vie des saints. Cette lecture fit sur la jeune Térèse une si vive impression qu'à sept ans elle résolut avec Rodrigue, un de ses frères, d'aller chercher le martyre au pays des Maures. En chemin, ils rencontrèrent un de leurs oncles qui les ramena au logis. Frustrés dans leur désir, ils vont imiter les solitaires : dans le jardin paternel ils bâtissent des cellules et s'y retirent pour se livrer à la prière.

De si beaux commencements s'arrêtèrent bientôt : à treize ans, Térèse, qui venait de perdre sa mère, lisait des romans, fréquentait une jeune étourdie de parente et prenait des goûts mondains. Les religieuses augustines, où son père eut la bonne idée de la mettre en pension, réveillèrent ses inclinations pour la vertu. Cependant elle flottait encore indécise sur son avenir, lorsqu'elle tomba malade et sortit du couvent. Les morales d'un vieil oncle et les bonnes lectures déterminèrent sa vocation. Un jour elle vient trouver son père : « Tout est fini, » dit-elle : « je veux mourir à vous, mourir à tout, et n'être plus qu'à DIEU. » Et elle entra au Carmel le 2 novembre 1535. Elle éprouva d'abord une horrible répugnance pour la vie qu'elle embrassait. Néanmoins elle prit l'habit, et DIEU, pour récompenser sa victoire, embrasa son cœur des flammes du céleste amour. Affamée d'humiliations, Térèse se rassasia de pénitences ; mais sa santé délicate ne put tenir à ce régime : elle dut aller chez une de ses sœurs pour se rétablir. Les remèdes achevèrent de la ruiner. Son père, qui tremblait pour la vie de sa fille, la ramena chez lui. Elle fut trois ans à se remettre et ne dut la vie qu'à la protection de saint Joseph.

1. V. *Vies des Saints* illust. de F. Didot.

La mort de son père la ramena au couvent. Sa convalescence dans le monde avait bien endommagé sa piété. Quand elle eut repris l'oraison, elle pleura ses infidélités, et DIEU, pour les punir, laissa son âme aride pendant quatorze ans. Ces longs jours de désolation, Térèse les passa dans l'humilité, la prière et l'abandon complet de tout son être à la volonté divine. On la traitait, pour ses révélations, de visionnaire, d'illuminée, de rêveuse : effrayée, brisée de douleur, un jour elle retrouva le calme au pied du crucifix : « Ne crains rien, » lui dit intérieurement JÉSUS-CHRIST ; « c'est moi, ma fille, je ne t'abandonnerai point. » A ces mots toutes ses peines s'évanouirent et son âme entra dans une paix inaltérable. Elle put dès lors travailler à une œuvre difficile, la réforme du Carmel. Encouragée par de saints personnages, et malgré des oppositions passionnées, elle jeta les fondements de son ordre, un des plus beaux ornements de l'Église, le 24 août 1562. En moins de douze ans elle bâtit quinze monastères, dont la ferveur et l'austérité réjouirent les anges.

Sainte Térèse. (D'après un portrait du temps.)

Térèse, secondée par Jean de la Croix et Antoine de Hérédia, fut encore l'âme d'une heureuse transformation des couvents d'hommes.

Sur l'ordre de ses confesseurs, Térèse écrivit des traités spirituels qui serviront toujours à diriger les âmes dans leur haut vol vers DIEU. Psychologue et mystique, elle a mérité que l'Église la considère comme l'un de ses grands docteurs.

Le 29 septembre 1582, frappée à mort, elle allait communier en viatique. Lorsqu'elle vit entrer le saint sacrement dans sa pauvre cellule, son beau visage s'enflamma : « Mon Seigneur et mon Époux, » s'écria-t-elle, « le moment après lequel je soupirais avec tant d'ardeur est enfin arrivé ! » Après une extase qui dura quatorze heures, l'effort de l'amour brisant les derniers liens du corps, la sainte expira doucement le jeudi soir, 3 octobre, à Albe, dans la soixante-huitième année de son âge.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Évitez les lectures frivoles, fuyez les compagnies mondaines : les plus belles âmes courent le danger de s'y perdre.

16 Octobre. — S. GALL, 646.

L'IRLANDE vit s'épanouir au VIe siècle, dans la personne de saint Gall, une des plus belles fleurs de la vie monastique et l'un des premiers apôtres de la Suisse. Confié dès l'âge de douze ans à l'illustre abbé du monastère de Bencor, saint Colomban, le jeune Gall fit, sous la conduite d'un tel maître, des progrès merveilleux dans les sciences et la vertu. Il fut un des douze moines qui, ne voulant pas se séparer de leur supérieur, l'accompagnèrent en France, bâtirent avec lui le monastère d'Anegray, sur les confins stériles des diocèses de Toul et de Besançon, puis celui de Luxeuil, qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de nos rois et servir de retraite, un siècle plus tard, au fameux Ébroin et à sa noble victime, le grand saint Léger.

Plus tard Gall, devenu ermite, fut choisi pour évêque par le peuple et le clergé de Constance ; mais son humilité leur opposa une résistance invincible. Alors on le supplia de vouloir bien désigner le plus digne. Il indiqua le diacre Jean, de Coire, lequel prit la fuite en entendant prononcer son nom. La cache où il s'était réfugié ne le protégea pas longtemps, et les évêques purent bientôt procéder à la cérémonie de son sacre.

Gall demeura huit jours près du nouvel évêque, et partit ensuite pour le lac de Constance. Une foule de disciples nouveaux l'accompagnaient. Ils construisirent ensemble un monastère. Les merveilles du Mont-Cassin et de Benoît se renouvelèrent alors dans l'Helvétie : la simple bénédiction de Gall guérissait les malades, et de toutes les contrées voisines arrivaient à lui des boiteux, des aveugles, des paralytiques. Bientôt une belle église entourée de cellules s'éleva dans ce désert. Ce fut l'origine de l'abbaye et de la ville de Saint-Gall.

Lorsqu'en 625 le vénérable Eustaise, second abbé de Luxeuil, fut mort, les moines élurent saint Gall pour lui succéder. Il refusa la direction de cette abbaye, comme il avait refusé l'évêché de Constance. Il demeura donc dans sa retraite d'où il ne sortait que pour évangéliser les populations d'alentour et visiter son vieil ami le prêtre Willimar. Le dernier acte de son apostolat sur cette terre de Suisse qu'il avait tant aimée, fut une mission dans la paroisse de ce vénérable curé. A la suite des discours qu'il adressa, malgré son grand âge, aux fidèles d'Arbon, il fut pris par la fièvre et mourut le 16 octobre 646.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si nous ne fuyons pas le monde, à l'imitation des saints, du moins bâtissons-nous une solitude dans notre cœur.

17 Octobre. — B. MARGUERITE-MARIE. 1690.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE vint au monde le 22 juillet 1647, à Vérosvres, au diocèse d'Autun. Son enfance fut celle d'une âme privilégiée. Elle avait de la laideur du péché une conception si profonde, qu'il suffisait, pour l'arrêter dans les vivacités de son âge, de lui dire que c'était offenser DIEU. A l'âge de huit ans, elle perdit son père et fut mise en pension chez les clarisses de Charolles, où elle fit sa première communion l'année suivante. L'eucharistie lui inspira du dégoût pour les plaisirs innocents, de l'attrait pour la retraite, la prière et la vie religieuse. JÉSUS-CHRIST commença par l'initier fortement au mystère de la souffrance, la trempe des grandes âmes. Marguerite-Marie demeura quatre ans sans marcher, et la maladie l'avait réduite à la dernière extrémité, lorsqu'elle reçut sa guérison en échange du vœu qu'elle fit à la sainte Vierge d'être un jour une de ses filles.

Revenue à la santé, la future visitandine ne songea guère à tenir sa promesse. D'une humeur vive, enjouée, expansive, elle trouvait des charmes aux amusements de son âge et au commerce de l'amitié. DIEU, pour la détacher du monde, lui envoya de nouvelles épreuves. Sa mère, mise hors d'état de s'occuper de sa famille, confia le gouvernement de sa maison à des personnes qui tyrannisèrent la pauvre fille, au point qu'elle devait se cacher pour prier ou manger.

Fortement impressionnée par la terreur des jugements de DIEU, elle désirait parfois ardemment devenir une sainte. Alors elle cherchait un modèle facile à imiter, mais elle n'en trouvait aucun qui ne lui offrît point la croix. Dans ces moments, elle se prenait à aimer les vertus religieuses, la pauvreté, la charité, l'obéissance, et peu à peu le divin amour rentrait ainsi dans son cœur. A vingt-trois ans, le triomphe était complet : Marguerite-Marie entrait à la Visitation de Paray-le-Monial, et DIEU lui disait intérieurement : « C'est ici que je te veux (1671). »

Dès le noviciat, DIEU conduisit son épouse par des voies si extraordinaires qu'on hésitait à se prononcer sur sa vocation. Elle s'en plaignit au Maître : « Hélas ! Seigneur, vous serez donc causé qu'on me renverra ! » — « Dis à ta supérieure, » lui répondit JÉSUS, « qu'elle n'a rien à craindre en te recevant, et que, si elle me trouve solvable, je serai ta caution... Je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense, mais d'une manière qui n'est connue que de moi. »

.....Un jour qu'elle était au pied du saint sacrement, JÉSUS se montre à elle, et lui découvrant son divin Cœur : « Voilà, » dit-il, « ce Cœur qui a tant aimé les hommes..., et, pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes... Je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable... Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre abondamment les influences de son divin

amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu. »

Pendant plusieurs années on traita la bienheureuse de visionnaire, d'illuminée ; mais DIEU, qui était avec elle, lui donna le courage d'affronter toutes les contradictions. Un jésuite, le P. La Colombière, comprit le premier l'œuvre providentielle confiée à l'humble vierge, et contribua beaucoup à dissiper les préventions. Semur-en-Auxois et Paray-le-Monial voulurent bientôt honorer le sacré Cœur. La communauté de Paray se consacra solennellement à ce doux symbole de l'amour divin (1686), et résolut même de lui élever une chapelle dans l'intérieur du couvent. Marguerite, ravie de voir enfin s'accomplir les vœux de son divin Époux, s'écriait avec transport : « Je mourrai maintenant contente, puisque le Cœur de mon Sauveur commence à être connu ! » Quatre ans plus tard son âme partit pour le ciel (1690).

RÉFLEXION PRATIQUE.— La dévotion au Cœur de JÉSUS est maintenant aussi éclatante que l'Église catholique : toutes les chaires la proclament, toutes les voix l'exaltent et la bénissent, et les fidèles se font inscrire à l'envi sur les registres de ses pieuses associations. Entrez dans le sacré Cœur de JÉSUS, comme dans une fournaise d'amour, en vous rappelant que beaucoup de péchés vous seront remis, si vous savez beaucoup aimer.

18 Octobre. — S. LUC, évangéliste. Ier siècle.

LUC était originaire d'Antioche. Doué d'un caractère énergique et d'une intelligence élevée, il se livra de bonne heure à l'étude et devint fort habile dans les belles-lettres, dans la science de la médecine et dans l'art de la peinture.

Le bruit se répandait partout qu'un homme extraordinaire parcourait la Judée, prêchant une doctrine nouvelle qu'il confirmait par des miracles. Luc voulut le voir : il devint un de ses disciples et le suivit pas à pas dans ses courses apostoliques.

Lorsque S. Paul eut été terrassé sur le chemin de Damas, Luc le choisit pour son maître et se joignit à lui pour l'aider dans ses grands travaux et partager les fatigues, les souffrances, les persécutions de son apostolat. Aussi, lorsque le Docteur des gentils, enchaîné par les satellites de césar, écrivait aux fidèles, il pouvait dire à la louange de son disciple : « Luc est resté seul avec moi. »

Inspiré d'en haut, Luc écrivit vers l'an 53 son Évangile, qui fut bientôt répandu dans toute l'Église. Dix ans plus tard, sa plume traça dans les *Actes des apôtres* l'histoire du merveilleux établissement de la religion chrétienne. Il y raconte l'accomplissement des prédictions du Fils de DIEU, la descente du Saint-Esprit, le changement prodigieux qu'il opéra dans l'esprit et le cœur des apôtres, l'admirable vie des premiers fidèles et le miracle de la conversion des païens.

Il existe plusieurs portraits de Marie dus au pinceau de S. Luc. La tradition nous apprend que, dans le but de conserver à la postérité l'image fidèle de la Mère de DIEU, il s'en vint la supplier de lui laisser faire son portrait. La Vierge y consentit, et le saint évangéliste peignit cette gracieuse image que nous vénérons encore aujourd'hui sous le nom de Vierge de saint Luc.

Après la mort de son maître décapité à Rome, Luc, animé de son esprit et de son zèle, annonça JÉSUS en Italie, dans les Gaules, la Dalmatie, la Macédoine, et probablement encore dans l'Égypte et la Libye, faisant partout de glorieuses conquêtes à la foi. S. Jérôme dit qu'il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, et S. Grégoire de Nazianze ajoute qu'il couronna sa vie par le martyre, pendu à un olivier par les idolâtres d'Achaïe.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Comme Luc, consacrons à la gloire de DIEU, au bien, à la piété, les talents que nous avons reçus du ciel : DIEU ne nous permet ni de les faire valoir contre lui, ni de les enfouir.

19 Octobre. — S. PIERRE d'ALCANTARA. 1560.

PIERRE, fils de Garavito, célèbre jurisconsulte et gouverneur d'Alcantara, se distingua dès son enfance par une grande discrétion et un goût prononcé pour l'oraison mentale. A sept ans, on le trouva un jour agenouillé derrière les orgues de l'église, tellement ravi en DIEU qu'il ne voyait et n'entendait plus personne. Après de brillantes études, il entra au couvent des Franciscains de Manjarès. Une fois religieux, il s'appliqua sans cesse aux pratiques de la plus rigoureuse mortification.

Mais l'œuvre principale de Pierre d'Alcantara fut la réforme de l'ordre de saint François. Muni des autorisations nécessaires, il bâtit un couvent près de Pédroso, dans le diocèse de Placentia (1555). Les cellules étaient si étroites que le lit, — trois simples planches, — en occupait la moitié. Les religieux allaient pieds nus, ne buvaient point de vin, ne mangeaient ni viande, ni œufs, ni poisson, et faisaient tous les jours trois heures d'oraison. De la province d'Estramadure, Pierre porta sa réforme en Portugal, et en moins de six ans il compta neuf maisons de sa nouvelle règle. Les œuvres de ce moine austère étaient si agréables au Seigneur qu'il les confirma souvent par des miracles. Un soir, surpris en rase campagne par le mauvais temps, notre saint se réfugia avec ses compagnons dans une masure abandonnée ; la neige, qui tombait à flocons, demeura toute la nuit suspendue sur leurs têtes comme une toiture, et ils se reposèrent tout à leur aise jusqu'au soir. Une fois qu'un passeur ne voulait pas exposer son bac au gros temps sur le Tage, Pierre traversa ce fleuve en marchant sur les eaux. Au couvent de Pédroso, son bâton de voyage qu'il avait planté en terre devint un beau figuier dont les fruits opérèrent des miracles. Pierre obtint fréquemment par ses oraisons un temps propice aux biens de la terre, préservant ainsi le royaume de Valence des horreurs

de la famine. Une révélation de Ste Térèse nous apprend d'ailleurs que DIEU ne refusait rien de ce qu'on lui demandait par l'entremise de ce carme bien-aimé. Au cours d'une visite des maisons de sa réforme, Pierre mourut au couvent d'Arenas, le 19 octobre 1560. Les miracles continuèrent nombreux à son tombeau.

RÉFLEXION PRATIQUE.—A l'exemple de Pierre d'Alcantara, méditez la passion de JÉSUS-CHRIST. Tout consiste à connaître JÉSUS, et JÉSUS crucifié. « Je ne connais point d'autre sagesse, » dit S. Bernard, « que la méditation affectueuse des souffrances et de la mort du Fils de DIEU. »

20 Octobre. — S. CAPRAIS, évêque et martyr. 287.

L'ÉGLISE d'Agen florissait sous la conduite de son saint évêque Caprais, lorsque Dacien, gouverneur de ce pays, vint, au nom des empereurs, exercer dans cette ville une cruelle persécution. Beaucoup de fidèles, redoutant les supplices, prirent la fuite. Caprais fut de ce nombre. Une jeune vierge, nommée Foi, fut arrêtée. Le gouverneur la fit étendre sur un lit d'airain chauffé par un immense brasier.

Or, du haut de la montagne où il s'était retiré dans une caverne, Caprais vint à jeter les yeux sur ce triste spectacle. Le courage de la jeune chrétienne réveilla dans l'âme du pontife le désir de confesser la foi. Aussitôt, prosterné contre la terre, il supplie DIEU de lui faire connaître, quoiqu'il en soit indigne, s'il peut sans témérité se produire de lui-même pour souffrir le martyre. Alors il aperçoit une colombe qui descend du ciel et va déposer, sur la tête de la vierge que l'on tourmente, une couronne de perles précieuses, plus brillantes que les rayons du soleil. Il voudrait néanmoins un prodige nouveau pour mieux connaître la volonté divine. Il frappe de la main la roche qui l'abrite, et voit jaillir une source qui, depuis, n'a jamais tari, et où guérissent souvent ceux qui boivent ses eaux avec foi.

Plein de joie, de confiance en DIEU, et brûlant de donner à JÉSUS-CHRIST le témoignage de son sang, Caprais, sans plus différer, sort et va droit à la place publique où l'on continue de martyriser sainte Foi. Là, en présence de tout le monde, il déclare hautement qu'il est chrétien. Le tyran ordonne de le conduire avec la généreuse vierge dans le temple des dieux et, sur le refus de les honorer, on leur tranche la tête.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Témoins du martyre de S. Caprais, Prime et Félicien demandent à le suivre jusque dans les supplices et à mourir avec lui. Voyez comme les exemples entraînent ! Prenez donc bien garde à ne pas subir l'influence des mauvais.

21 Octobre. — S. HILARION, ermite. 371.

HILARION naquit à Tabathe, en Palestine, d'une famille opulente et païenne, qui l'envoya de bonne heure aux écoles d'Alexandrie. Un maître chrétien, voyant les bonnes dispositions de l'adolescent, lui découvrit les beautés de la foi. Hilarion livra son âme aux influences de la grâce, et devint bientôt un fervent disciple de JÉSUS-CHRIST.

A cette époque les vertus du grand saint Antoine faisaient l'admiration du monde, et attiraient auprès de lui des foules innombrables. Hilarion voulut le visiter. A la vue du patriarche du désert, son cœur s'émut, son esprit, éclairé par une lumière surnaturelle, comprit que le monde n'est rien, que Dieu est tout : « Et moi aussi, » s'écria-t-il, « le Seigneur me veut ermite ! » Il alla chercher un abri contre la vanité des choses d'ici-bas dans une île marécageuse, à sept milles de Gaza.

Depuis vingt-deux ans Hilarion combattait nuit et jour dans son affreux désert, lorsqu'il plut à DIEU de manifester au monde la vertu de son serviteur. Le préfet Elpide avait trois fils qui se mouraient. Il recourut aux prières du saint ermite, et les trois malades furent arrachés à une mort regardée comme certaine. Ce fut le signal de visites innombrables et incessantes à l'illustre thaumaturge. Chrétiens et idolâtres venaient de toutes parts s'édifier auprès de lui, recevoir de sa bouche la doctrine du salut, solliciter en leur faveur sa puissante intervention auprès de DIEU. Beaucoup se firent ses disciples, et la Palestine devint une nouvelle Thélaïde, où plus de trois mille solitaires vivaient sous la direction du saint anachorète.

Pour fuir les honneurs qui le suivent partout, Hilarion gagne les déserts voisins d'Alexandrie. De là, il passe en Occident, et parvient à vivre quelque temps ignoré en Sicile; mais, par son crédit auprès de DIEU et sa charité pour les hommes il se trahit encore lui-même, et de nouveau les foules se pressent autour de son ermitage. Il se retire alors en Dalmatie.

Un jour il rencontre un pauvre paralysé qui se traîne péniblement à terre. Ému de compassion, toujours prêt à sacrifier son repos pour le bien d'un membre souffrant de JÉSUS-CHRIST : « Au nom de la Trinité sainte, » lui dit l'homme de DIEU, « lève-toi et marche. » Merveilleuse puissance ! ces paroles résonnaient encore sur les lèvres du thaumaturge que déjà l'infirme était debout, tressaillant de bonheur. De nouveau la vénération du peuple entoura le solitaire. Il recommençait à trembler lorsqu'un avertissement du ciel lui fit connaître que des misères et des dangers du temps il allait bientôt passer aux joies sans mélange de l'éternité.

A la nouvelle de sa fin prochaine, les pèlerins accoururent nombreux, afin de contempler le saint homme étendu sur sa natte et se préparant au terrible passage. « Que crains-tu de mourir ? » disait-il à lui-même ; « voilà soixante ans que tu sers DIEU, et tu redouterais d'aller à lui ? »

Sa dépouille mortelle, ensevelie avec le plus grand respect par les habitants de la contrée, fut ramenée plus tard en Palestine par Hésychius, et les miracles se continuèrent à son tombeau.

RÉFLEXION PRATIQUE. — En vain le démon cherche-t-il à effrayer le juste qui va mourir. L'Esprit-Saint l'a dit : *la mort sera douce à celui qui craint Dieu* (1). Soyez toujours chrétien fidèle, en vue de ce moment redoutable, pour lequel la foi seule a des secrets, et les bonnes œuvres des consolations.

22 Octobre. — S. ABERCIUS, évêque. 170.

ABERCIUS était évêque d'Hiérapolis, capitale de la Petite-Phrygie. Un jour, à la vue des longues files d'hommes et de femmes qui allaient adorer les idoles, il se sentit ému jusqu'aux larmes, et adressa au Seigneur de ferventes prières pour leur conversion. La nuit suivante il vit, pendant son sommeil, un jeune homme qui lui mettait une verge à la main en disant: « Lève-toi, et va briser ces simulacres impies. » Au réveil, le saint comprend qu'il vient d'avoir une vision divine. Il saisit un long pieu, vole au temple, enfonce les portes, et renverse les statues d'Apollon, d'Hercule, de Diane et de Vénus. Les prêtres païens s'éveillent au bruit et accourent. « Allez avertir les magistrats et le peuple, » leur dit Abercius, « que les dieux, repus de viande et enivrés de vin par les sacrifices de la veille, se sont rués les uns sur les autres et se sont taillés en pièces. Ramassez, si vous le voulez, leurs débris épars. Jetez au feu ces pierres brisées. Elle feront peut-être une chaux passable. » Après ces paroles, l'évêque quittait le temple et regagnait sain et sauf sa demeure. Un tumulte épouvantable suivit bientôt cette scène nocturne. Avant l'aurore, le temple était envahi par une multitude furieuse qui voulait venger l'attentat commis contre ses dieux. « Brûlons la maison d'Abercius ! » criaient les uns. « Saisissons-le, » répondaient les autres, « et qu'il expire dans les tourments ! »

Le jour s'était levé. Abercius va tranquillement s'asseoir au *Forum* où ses disciples l'entourent et l'écoutent. La foule s'y précipite. « Quoi! » criait-on de toutes parts, « c'est en plein Forum qu'il ose tenir ses discours impies ! » Des clameurs sauvages retentissent; la multitude inonde la place comme un torrent débordé. Tout à coup un spectacle effrayant arrête sa fureur. Trois jeunes démoniaques, bien connus de toute la ville, s'élancent les vêtements déchirés, se tordent dans des convulsions horribles et déchirent de leurs dents les lambeaux de leur chair. « Au nom du DIEU véritable que tu prêches, » disent-ils au saint évêque, « nous t'en conjurons, cesse de nous tourmenter. » Tous les regards étaient fixés sur Abercius, dont la noble et douce figure frappait les païens d'étonnement. Le pontife lève les mains au ciel : « DIEU tout-puissant, Père de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, » s'écrie-t-il, « vous dont la miséricorde dépasse infiniment la malice des hommes, je vous en supplie, délivrez des chaînes de Satan ces trois jeunes infortunés, afin que tout le peuple vous reconnaisse pour l'unique et vrai DIEU ! » Puis il touche de son bâton la tête des possédés, en commandant aux mauvais esprits d'abandonner leurs victimes, et ils s'en vont en poussant des hurlements épouvantables.

1. Eccli., I, 13.

Le miracle est si manifeste que, de toute cette multitude décidée tout à l'heure à massacrer l'évêque, il n'en est pas un qui ne demande le baptême. Abercius passe la journée à instruire ces convertis et veut se retirer le soir en les bénissant, mais tous l'entourent : « Non, non, » lui disent-ils d'une voix suppliante, « auparavant donnez-nous le baptême ! » Il remet la cérémonie au lendemain. La foule demeure devant sa maison. Touché de cette persévérance, il sort à minuit, (c'était l'heure où la veille il brisait les idoles) et baptise 500 néophytes.

Réflexion morale. — Qu'il est bien difficile à une âme de se dégager des liens de la vanité, de la grandeur et de la richesse humaines ! Mais pourquoi donc tant rechercher les choses de ce monde, puisqu'elles ne peuvent satisfaire notre cœur plus grand que le monde ?

Saint Jean de Capistran.
(D'après le tableau de Bartolommés Vivarini, XVe siècle.)

23 Octobre. — S. JEAN de CAPISTRAN.

Jean, né à Capistrano dans les Abruzzes, était fils d'un gentilhomme français venu dans le royaume de Naples, à la suite de Louis d'Anjou, pour soutenir de son épée les droits contestés de ce prince. Après de brillantes études à l'université de Pérouse, Jean se fixa dans cette ville, entra dans la magistrature et fit un riche mariage. Tout lui souriait dans le monde, quand tout à coup s'évanouirent les flatteuses espérances de sa brillante fortune, et comme la mort venait en même temps de lui ravir sa jeune épouse, il résolut de se donner tout à Dieu. Il vendit ses biens, les distribua aux pauvres et entra chez les franciscains, à Pérouse.

Prêtre, Jean fut employé au ministère de la parole avec un succès étonnant. Les larmes, les sanglots de ses auditeurs interrompaient ses discours, et sa parole produisait partout de nombreuses conversions.

Le terrible Mahomet II triomphait en Orient. A la tête d'une armée formidable, il avait pris d'assaut Constantinople (1453), pour en faire la capitale de son empire, pendant que ses généraux subjuguaient la Thrace et la Macédoine. L'Occident terrifié se voyait à la veille d'une invasion, qui avait pour but d'arborer le croissant sur les murs de Vienne et de Rome. Dans cet imminent danger, le monde chrétien tourne ses regards vers l'oracle d'alors. Capistran est chargé par le pape de prêcher une croisade. A la voix puissante de l'homme de DIEU, une armée se lève, il la discipline pour les combats du CHRIST, et, la croix à la main, vole au secours de Belgrade. Mahomet II y avait mis le siège, et, malgré sa défaite navale sur le Danube, déjà ses canons avaient abattu les tours de la ville et ouvert de larges trouées dans ses murailles. La victoire semblait favoriser les Turcs, leur drapeau flottait déjà sur plusieurs points : Hongrois et croisés se ruèrent en désespérés contre l'ennemi ; le choc fut si terrible que les musulmans prirent la fuite, abandonnant aux chrétiens tout leur matériel de siège (1456). Quelques semaines après, le héros de la foi mourut des fatigues de cette campagne, et alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La vie de l'homme en ce monde est un combat. Croisons-nous et résistons de toutes nos forces à l'armée du diable. *Car nous n'avons pas* seulement *à lutter contre la chair et le sang, mais contre les puissances, contre les autorités, contre les princes de ce monde ténébreux, contre les esprits mauvais* répandus *dans les régions de l'air* (1).

24 Octobre. — S. MAGLOIRE, évêque. 575.

MAGLOIRE, de la race valeureuse des Bretons, fut confié par ses nobles et pieux parents à son oncle Samson, et lui succéda sur le siège épiscopal de Dol. Deux ans après, DIEU voulant le conduire à la plus haute perfection par le détachement complet des choses de ce monde, l'avertit de déposer sa charge et de se retirer dans la solitude.

Alors commence pour Magloire une vie pleine de merveilles. Arrivé au lieu de sa retraite, — un marais sur le bord de la mer, — il se jette à genoux, remercie le Seigneur de lui avoir rendu la liberté, se livre sans retard aux pieux exercices des anachorètes. Il converse habituellement avec DIEU, et s'il est encore de ce monde, ce n'est que pour y exercer la charité. Il recueille les voyageurs égarés dans le désert et se fait une joie de les servir. Les infirmes viennent lui demander de les guérir, et les malheureux de les consoler.

Un seigneur, nommé Loïescon, était attaqué d'une lèpre hideuse. Désespérant du secours des médecins, il alla trouver le bienheureux ermite et s'en retourna guéri. En reconnaissance, il lui donna la moitié de ses terres situées dans l'île de Sareck. Magloire s'étant présenté pour en prendre possession, dit la légende, tous

1. Éph., VI, 12.

les oiseaux qui remplissaient les bois du domaine, tous les poissons qui en habitaient les côtes, se précipitèrent en masse vers la part qui revenait au moine, comme s'ils ne voulaient d'autre seigneur que lui.

Il commença aussitôt à construire une belle abbaye dont il dut prendre la direction. Il fut la règle vivante de ses fils spirituels, et prêcha d'exemple la discipline monacale. Tout austère à lui-même, il avait pour les autres une bonté, une douceur inaltérables. Les pèlerins qui venaient à lui étaient toujours reçus avec une affabilité charmante, une générosité magnifique ; et quand le bon supérieur avait épuisé ses soins et ses ressources, les miracles venaient à son aide.

Il mourut le 24 octobre 575.

Quatre siècles plus tard, Salvateur, évêque de Saint-Malo, porta les reliques de Magloire à Paris. On les vénère à Saint-Jacques du Haut-Pas.

Réflexion pratique. — L'obéissance sera toujours la caractéristique de la sainteté. Magloire voulait finir ses jours dans un désert inconnu aux hommes, mais devant les douces représentations de l'évêque de Dol, son successeur, il abandonna son projet. Obéissons à nos supérieurs.

25 Octobre. — S. FRONT, évêque. 75.

Front, juif de naissance, fut des premiers à reconnaître Jésus de Nazareth pour le messie, et à prendre rang parmi ses disciples.

Il suivit saint Pierre à Antioche, puis à Rome, où il reçut la mission d'aller avec saint Georges évangéliser les peuples de la basse Guyenne. Georges mourut en route après trois jours de marche, mais au contact du bâton de S. Pierre confié à S. Front, il revint à la vie.

En Velay, où nos deux apôtres arrivèrent bientôt, une dame de haute condition leur donna l'hospitalité. Eux, comme récompense, lui donnèrent la foi. Dieu réservait ce pays au zèle de saint Georges ; mais avant leur séparation, il confia aux deux amis une dernière œuvre commune, la fondation de Notre-Dame du Puy. La Mère de Dieu les fit avertir par leur hôtesse qu'elle voulait être honorée sur le mont des Vellaves. Aussitôt Front et Georges gravirent cette montagne, et bien que l'on fût aux plus grandes chaleurs de l'année, ils la trouvèrent couverte de neige. Or, sous leurs yeux survint un cerf dont les pas sur cette nappe blanche tracèrent les dimensions d'une église. En présence de ces merveilles, les deux saints n'hésitèrent point : ils promirent à Marie de consacrer ce lieu à son culte. Saint Georges, en effet, y dressa un autel, ses successeurs y bâtirent une église et la ville du Puy, célèbre par son pèlerinage de Notre-Dame.

Blaye, Poitiers, Tours, reçurent la visite du bienheureux. Le Maine, la Normandie, le Beauvaisis le virent ensuite.

Poursuivant ses courses évangéliques, l'illustre exilé alla voir saint Georges que la persécution avait jeté, lui aussi, loin de sa ville épiscopale. De la Gaule narbonnaise où ils se rencontrèrent, les deux amis cheminèrent ensemble vers la Pro-

vence, afin de visiter sainte Marthe. La pieuse vierge les reçut comme elle recevait autrefois le Sauveur et ses apôtres. Elle prédit aux pontifes la fin de la persécution, leur retour dans leur église, et fit promettre à saint Front de venir à ses funérailles ; « car avant la fin de l'année prochaine, » disait-elle, « je quitterai ce monde pour retourner à DIEU. »

Un jour que le bienheureux allait commencer le sacrifice de nos autels, il s'endormit paisiblement. Dans ce sommeil, le CHRIST lui apparut et lui dit : « Il est temps d'aller aux funérailles de Marthe, mon hôtesse. » Ces paroles étaient à peine prononcées que l'évêque, miraculeusement transporté auprès de la sœur de Madeleine, l'ensevelissait de ses propres mains, au grand étonnement de la foule qui ne savait ni qui il était ni d'où il venait. Cependant le diacre de Vésone attendait depuis longtemps pour la messe du pontife ; il alla le réveiller. Front, revenu à lui, raconta au peuple ce qui venait de se passer ; ensuite, pour prouver la réalité du miracle, il envoya sur-le-champ prendre son anneau pastoral, oublié au tombeau de sainte Marthe.

Un vision avertit le vénérable évêque de sa fin prochaine. Il fit avec joie et ferveur sa préparation à la mort et son âme s'envola (75).

RÉFLEXION PRATIQUE.—Dès le Ier siècle, la Reine du ciel voulut être honorée dans les Gaules sur le mont Anis (Le Puy) ; au XIXe, elle a choisi les Pyrénées françaises pour son sanctuaire le plus célèbre du monde entier : la France est vraiment le royaume privilégié de Marie. Montrons-nous dignes d'une si glorieuse prédilection.

26 Oct. — Le B. BONAVENTURE de POTENZA. 1711.

ENTRE Matéola et Salerne, à peu près à mi-chemin, s'élève sur une petite colline la gracieuse ville de Potenza, antique évêché de la province de Naples. C'est là que naquit Charles-Antoine-Gérard-Lavanga, d'une famille très humble selon le monde, mais grande devant DIEU. Son père était tailleur.

A quinze ans, il entra chez les mineurs conventuels et prit le nom de Bonaventure. On le fit peu étudier. Son âme était plutôt faite pour la contemplation, cette science des saints qui souvent en eux supplée les autres. Au bout de quelques années, on l'envoya au couvent d'Amalfi, sous la direction du vénérable Père Dominique de Muro. Le maître et le disciple n'eurent bientôt qu'un cœur et qu'une âme. Ils passaient les jours à parler des voies de DIEU ; les nuits, ils priaient et pleuraient ensemble, prosternés sur le pavé du sanctuaire. Dominique fit de Bonaventure surtout l'enfant de l'obéissance. Le jeune religieux pratiqua cette vertu avec une excessive perfection que le ciel se plut à récompenser par des miracles. Un trait entre mille : Un jour que le bienheureux ne trouvait point la clef de la sacristie, le père gardien lui dit avec un sourire malin : « Elle est au fond de la citerne ; prenez une ligne et allez la pêcher ! » Bonaventure, qui ne sait qu'obéir,

lance un hameçon dans le puisard, et amorce la clef. Ce miracle fit grand bruit.

En 1710, on envoya le bienheureux relever le couvent de Ravello. C'était là qu'il devait mourir, et il le savait. Il rendit son âme à DIEU sans agonie, le 26 octobre 1711.

Sa dépouille mortelle restée flexible répandait une odeur suave. L'évêque la fit porter dans les rues de la ville, et beaucoup de miracles s'accomplirent sur son passage. A l'église, le mort ouvrit les yeux et inclina la tête devant le saint Sacrement.

RÉFLEXION MORALE. — Sur toutes les vertus sanctifiantes, l'obéissance a le pas. La pauvreté ne méprise que la terre ; la chasteté ne sacrifie que la chair ; l'obéissance immole tout : l'esprit, la volonté, le monde, le corps, le cœur.

27 Octobre. — S. FRUMENCE, évêque. IVe siècle.

VERS 308, un philosophe tyrien, nommé Mérope, poussé par le désir de connaître les divers pays du monde, entreprit un de ces longs voyages qui n'effrayaient pas les anciens. Il emmenait avec lui ses neveux Frumence et Édèse, encore enfants. Il visita la Perse, puis s'embarqua pour l'Abyssinie ; mais une avarie força le navire à relâcher, probablement à Adulis, et les pillards de la côte massacrèrent équipage et passagers. Cependant Frumence et Édèse étaient assis sous un arbre à quelque distance ; touchés de leur jeunesse, les barbares les épargnèrent et les conduisirent au roi, à Axum, capitale l'Éthiopie. Ces adolescents plurent au prince, qui prit un soin particulier de leur éducation, et dans la suite fit d'Édèse son échanson, et de Frumence son trésorier.

Avant de mourir, il les récompensa de leurs bons services en leur donnant la liberté ; mais sa veuve, chargée de la régence durant la minorité de son fils Aïsan, les pria de rester près d'elle. Lorsque Aïsan fut en âge de gouverner. Frumence, qui avait à cœur la conversion de l'Éthiopie, alla trouver l'évêque d'Alexandrie S. Athanase, lui raconta les premiers succès de la foi parmi les descendants de Chus et lui demanda pour eux un évêque. Ce fut lui-même que l'on choisit. Frumence, rempli de la grâce du sacerdoce, reprit le chemin d'Axum. L'œuvre qu'il entreprenait marcha rapidement ; ses discours et ses miracles eurent bientôt opéré de nombreuses conversions. Le roi Aïsan reçut le baptême, ainsi que son frère, Sazan, qu'il avait associé au pouvoir, et ils contribuèrent avec zèle à la propagation de l'Évangile parmi leurs sujets.

Les Éthiopiens gardèrent environ quatre siècles la foi que leur avait enseignée S. Frumence ; puis ils se laissèrent envahir par l'hérésie jacobite, qu'ils professent encore aujourd'hui, ne reconnaissant avec le disciple d'Eutychès, Jacob Zanzale, qu'une seule nature en JÉSUS-CHRIST, la nature divine (1).

1. V. *La vie des Saints* illustrée, de Firmin Didot.

RÉFLEXION PRATIQUE. — DIEU, qui veut le salut de tous, est fertile en moyens de miséricorde et saisit toutes les occasions de faire briller sa lumière. N'y fermons pas les yeux, puisque sans la vérité nous ne pouvons plaire au Seigneur.

28 Octobre. — SS. SIMON et JUDE, apôtres. Ier siècle.

ON assure que Simon était le marié de ces noces de Cana où le Sauveur changea l'eau en vin. Frappé de ce prodige, il aurait, de concert avec sa jeune épouse, tout quitté pour suivre JÉSUS.

Jude, (Thadée), était frère de S. Jacques le Mineur, fils d'Alphée ou Cléophas et de Marie, belle-sœur de la sainte Vierge : on l'appelait, selon la coutume des Juifs, *frère* de JÉSUS. Il fut un des apôtres qui eurent le plus de part à l'amitié du divin Maître, et celui qui prenait avec le plus de confiance la liberté de l'interroger.

Après la dispersion du collège apostolique, Simon porta la foi en Égypte, et de là dans les vastes provinces du nord de l'Afrique. Il y produisit tant de conversions que ces pays devinrent bientôt des chrétientés florissantes.

Jude alla prêcher en Mésopotamie,et probablement en Lybie, où il aurait rejoint Simon. Partout il eut de grands succès ; il éclaira des multitudes d'infidèles. Dans le cours de son apostolat, il écrivit aux chrétiens une admirable épître, qui renferme en peu de lignes un discours plein de grâce et de vigueur, où il vise aux hérétiques déchirant le sein de l'Église naissante.

Après avoir parcouru pendant trente ans une immense étendue de pays, et augmenté partout le troupeau du divin Pasteur, Simon et Jude se réunirent dans la Perse.

Le roi de Perse, supplia les saints prédicateurs de venir résider à Babylone. Ils y séjournèrent, en effet, et fondèrent de nombreuses églises dans le royaume.

Le démon fit expier aux apôtres par le martyre la gloire de tant de triomphes remportés sur lui. Ils furent arrêtés dans la ville de Suanyr et conduits au temple du Soleil pour l'adorer. « Écoutez tous, et voyez, » dit hautement S. Simon. « Le soleil sert DIEU comme un serviteur docile ; pareillement la lune est soumise aux ordres du créateur. Pour vous prouver que leurs simulacres renfermés dans ce temple ne contiennent que des démons, nous allons commander, moi à celui qui habite l'idole du soleil, et mon frère Jude à celui qui habite l'idole de la lune, de sortir de ces statues et de les briser eux-mêmes en sortant. » Et les démons se retirèrent aussitôt sous la forme de deux noirs Éthiopiens. Le peuple, furieux de voir ses chefs-d'œuvre réduits en poudre, massacra les deux apôtres.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Disciples de JÉSUS-CHRIST, prêchons son Évangile par une conduite en tout conforme à ses divins enseignements.

29 Octobre. — S. NARCISSE, évêque. IIIe siècle.

NARCISSE, né en Palestine, étudia de bonne heure avec succès les lettres divines et humaines. Il embrassa l'état ecclésiastique et devint un modèle de la vie sacerdotale : on l'appelait le saint prêtre.

Narcisse avait toujours joui de l'estime universelle, quand il fut choisi, à l'âge de quatre-vingts ans, pour évêque de Jérusalem. Malgré sa vive opposition, il dut se rendre aux vœux unanimes du peuple et du clergé. Son sacre eut lieu vers l'an 180.

La sainteté de ce pontife ne put le mettre à l'abri de la calomnie ; ou plutôt il dut à sa vigueur apostolique d'être en butte aux traits des méchants. Quelques chrétiens, indignes de ce nom, ne pouvant supporter la louable sévérité de l'homme de DIEU, qui reprenait leurs désordres, conspirèrent contre lui et l'accusèrent d'un crime atroce. Ils attestèrent leur déposition par de faux serments accompagnés d'imprécations. « Si je ne dis pas la vérité, je veux périr par les flammes ! » dit l'un d'eux. — « Je consens à être en proie à la plus horrible maladie ! » continue le second. — « Je veux perdre la vue ! » ajoute le troisième. Narcisse ne voulut plus exercer un ministère que le soupçon pouvait compromettre ; et comme il avait toujours aspiré au bonheur de la solitude, il s'arracha aux larmes et aux supplications des fidèles pour s'enfoncer dans un désert.

Cependant ses calomniateurs reçurent le châtiment de leur crime. Le feu prit à la maison du premier, qui périt avec toute sa famille dans l'incendie. Un mal inconnu consuma le second : tout son corps n'était qu'une plaie infecte, et il expira dans les plus affreux tourments. Le troisième, saisi d'effroi à la vue de la vengeance divine, confessa publiquement sa faute. Il en eut un tel regret, qu'à force de larmes il perdit la vue.

Trois évêques s'étaient succédé sur le siège de Jérusalem, lorsque Narcisse, âgé de près de cent dix ans, reparut dans sa ville épiscopale. On le supplia de reprendre la conduite de son troupeau. Il y consentit.

Une lettre du coévêque de Jérusalem, citée par Eusèbe, nous apprend que S. Narcisse vivait encore à l'âge de 116 ans révolus. On ignore la date de sa mort.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si la calomnie vous attaque et triomphe, voici votre vengeance : une plus sainte vie.

30 Octobre. — S. ALPHONSE RODRIGUEZ. 1617.

SÉGOVIE, en Espagne, fut le berceau de Rodriguez. Son père était un riche négociant. Sa mère, excellente chrétienne, lui inspira, dès sa plus tendre enfance, une vive piété. Le petit Alphonse avait pour la sainte Vierge un amour transportant : « O ma Dame, » lui disait-il un jour avec une charmante naïveté, « si vous saviez comme je vous aime ! je vous aime

tant, que vous ne pouvez m'aimer davantage. » La Mère de DIEU lui apparut alors : « Tu te trompes, mon fils, » lui répondit-elle, « je t'aime bien plus que tu ne saurais m'aimer. » A cette réponse inattendue, l'enfant resta muet de surprise et de confusion ; mais il sentit croître en son cœur sa dévotion pour Marie.

Le jeune Rodriguez avait fini ses études au collège des jésuites d'Alcala, lorsque la mort de son père l'obligea de prendre la direction de sa maison de commerce Il épousa Marie Suarez, qui lui donna deux enfants. Bientôt après, la mort de sa fille et de sa femme le déprit du monde ; il se retira des affaires pour ne plus s'occuper que de la mort et du salut de son âme.

Saint Alphonse Rodriguez.

Dès ce moment Rodriguez n'eut aucun lien sur la terre; il n'aima plus même dans son jeune fils que l'innocence, et pria DIEU de le prendre, s'il devait un jour l'offenser. Ce petit ange ne tarda pas d'aller rejoindre sa mère et sa sœur dans le ciel. Alphonse ne songea plus alors qu'à suivre son attrait pour la vie religieuse. On lui conseilla d'apprendre auparavant la langue latine, et le saint ne dédaigna pas d'aller en classe avec les petits enfants. Malgré ses efforts, il ne fit guère de progrès, dut même abandonner l'étude, et entra dans la compagnie de JÉSUS comme frère coadjuteur temporel ou frère convers. Il avait trente-neuf ans. On l'envoya bientôt dans l'île Majorque exercer les fonctions de portier du collège. L'humble frère s'y sanctifia pendant plus de trente ans. Sa grande vertu était l'obéissance aveugle.

Alphonse Rodriguez est une des fleurs du jubilé sacerdotal de Léon XIII, qui l'a canonisé en 1888.

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'Évangile, qui ne révèle rien de la vie cachée de JÉSUS à Nazareth, ne manque pourtant pas de nous dire qu'il y obéissait. Imitons Notre-Seigneur ; et, pour mieux pratiquer l'obéissance, n'oublions pas qu'elle n'est plus raisonnable lorsqu'elle est trop raisonnée.

31 Octobre. — S. QUENTIN, martyr. 287.

FILS du sénateur Zénon, Quentin avait renoncé aux espérances de la terre pour se consacrer au salut des âmes. Vers 283, il s'offrit pour évangéliser les pays idolâtres. Le pape Caïus l'envoya dans les Gaules, en compagnie de S. Lucien. Ensemble ils passèrent les Alpes, vinrent jusqu'aux bords de la Somme, et, pendant que Lucien prenait pour lui les Bellovaques, son compagnon se chargeait d'éclairer les Ambiani. Grâce au zèle de Quentin, la lumière de la foi éclaira bientôt les âmes de ces infidèles, et il se forma dans cette contrée une des plus florissantes églises des Gaules. Le nouvel apôtre, puissant en parole et en œuvres, multipliait ses conquêtes et semait les miracles sur ses pas.

Tant de conversions irritaient les fanatiques sectateurs des idoles, dont les temples étaient déserts. Celle d'un magistrat d'Amiens et de toute sa famille exaspéra les ministres du culte délaissé. Le pontife de Jupiter dénonça Quentin au cruel préfet Rictiovare, qui le fit arrêter. Lorsque les bourreaux lui annoncèrent qu'ils allaient le décapiter, le serviteur de DIEU s'agenouilla et fit une prière fervente ; puis il tendit le cou, et sa tête ensanglantée roula sur le sol (287). Son corps, jeté dans la Somme, fut retrouvé par les fidèles, qui lui donnèrent une sépulture honorable sur la montagne voisine. On l'y découvrit plus tard, et une femme aveugle recouvra la vue en invoquant le martyr. En 641, S. Éloi leva de terre les précieux restes de l'apôtre d'Amiens, et les renferma dans une belle châsse qui fut placée dans l'église de la ville d'Augusta, aujourd'hui Saint-Quentin.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Soutenus par une foi vive, des millions de martyrs ont affronté les tyrans, les supplices, la mort. Pourquoi donc aujourd'hui tant de trembleurs parmi les chrétiens, sinon que leur foi chancelante ne saurait les animer ? *Tout est possible à celui qui croit*, disait Notre-Seigneur au père de l'enfant démoniaque (1).

1. Marc, IX, 22.

MOIS DE NOVEMBRE.

1er Novembre. — La TOUSSAINT.

L'ORIGINE de la Toussaint remonte à l'année 610, qui fut celle de la transformation en église chrétienne du temple païen, si fameux dans l'antiquité sous le nom de Panthéon. Ce chef-d'œuvre de l'architecture romaine, que Michel-Ange devait reproduire plus tard au dôme de St-Pierre et jeter audacieusement dans les cieux, avait été bâti l'an 27 avant notre ère, en l'honneur de la victoire d'Actium, par Agrippa, gendre d'Auguste, et dédié à Jupiter vengeur.

En accordant au souverain pontife l'autorisation de convertir le Panthéon au culte du vrai DIEU, l'empereur Phocas fit acte d'intelligence et de foi. S. Boniface dédia solennellement à Marie le temple purifié (13 mai 610). Il y transporta, pour la consécration, vingt-huit chariots d'ossements sacrés, provenant des catacombes, et y plaça l'antique image de la sainte Vierge que le chapitre de Saint-Pierre couronna en 1652. De là les noms de Sainte-Marie *ad Martyres* et d'église de *Tous les Saints* donnés au Panthéon chrétien. Dans la suite on fixa la fête au 1er novembre pour l'opposer aux excès que, dans ce même jour, les païens commettaient dans la célébration de la fête de tous les dieux, pour détruire insensiblement ces abominations et en détourner les chrétiens. Telle fut l'origine de la Toussaint, rendue obligatoire pour l'Italie en 831 par Grégoire, établie dans la Gaule en 837 sous le règne de Louis-le-Débonnaire par Grégoire IV, et depuis universellement célébrée dans toute la chrétienté.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Récitons, sinon chaque jour, du moins tous les dimanches, les litanies des saints.

2 Novembre. — La COMMÉMORATION des MORTS.

L'OBLIGATION pour l'Église universelle de célébrer la Commémoration des fidèles trépassés le lendemain de la fête de tous les saints, remonte à l'an 1002, sous le pontificat de Sylvestre II. Odilon de Cluny avait le premier établi ce touchant anniversaire dans les diverses maisons de son ordre.

Fidèles de l'Église militante, hier nous partagions la joie des saints de l'Église triomphante ; aujourd'hui nous compatissons aux douleurs des âmes de l'Église souffrante. Ceux-là nous invitaient à leur bonheur, celles-ci nous demandent de les soulager dans leurs souffrances. Les uns nous criaient : courage ! et comme

nous, vous triompherez ; les autres nous implorent : « Pitié disent-elles, et vous nous délivrerez. Comme nous devons envier le bonheur de ceux-là, nous devons pleurer le malheur de celles-ci. Ainsi règnera l'union parfaite en l'Église de JÉSUS-CHRIST. Nous invoquerons les saints, qui nous aideront par leurs prières à nous sauver. Nous prierons, à notre tour, pour les âmes des trépassés, afin de leur ouvrir le ciel.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Voulez-vous qu'après votre mort on prie beaucoup pour votre repos éternel ? Priez beaucoup vous-même pendant votre vie pour les âmes du purgatoire. *Selon la mesure avec laquelle vous aurez mesuré*, a dit Notre-Seigneur, *mesure sera faite à vous-même* (1).

3 Novembre. — S. HUBERT, 727.

HUBERT, fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, et de Phigberte, descendait à la sixième génération, et en ligne directe, de Clovis et de Ste Clotilde. Il quitta la France des Séquanais et vint offrir son concours au duc d'Austrasie, Pépin d'Héristal.

Les exercices du corps, la chasse, cette image de la guerre, étaient, on le sait, fort en honneur chez les Mérovingiens. Hubert partageait les prédilections de sa race, il en avait la fougue belliqueuse. Cependant DIEU l'appelait à une autre milice, à une gloire plus solide que celle du trône. On raconte qu'en un des jours solennels qui précèdent la fête de Pâques, Hubert, tout entier aux vanités du monde, partit pour la chasse dans la forêt des Ardennes, non loin du monastère d'Andaïn, actuellement Saint-Hubert. Mais voici que soudain le cerf qu'il poursuit s'arrête ; une croix éclatante de lumière paraît dans sa ramure. En même temps une voix se fait entendre : « Si tu ne te convertis et ne mènes une vie sainte, » dit-elle, « tu descendras bientôt en enfer. » Le prince saute à bas de son cheval, et se prosterne pour adorer le Seigneur, dont la majesté vient de lui apparaître. Lorsqu'il se releva, il était un autre homme et ne songeait plus qu'à faire la volonté de DIEU. La vision lui avait ordonné de se rendre auprès de Lambert, évêque de Maëstricht, et de remettre entre ses mains la direction de sa nouvelle vie. L'homme de DIEU reçut avec une sainte allégresse l'illustre converti. Sur ces entrefaites, Floribane, son épouse, mourut. Hubert se retira dans un ermitage de la forêt des Ardennes, non loin du monastère d'Andaïn, et édifia toute la contrée par sa vie austère.

Vers 699, le saint pénitent alla visiter le tombeau des apôtres Pierre et Paul. Le pape Sergius lui donna la consécration épiscopale, et, neuf ans plus tard, le suffrage populaire le désigna pour succéder à l'évêque martyr, S. Lambert.

En 721, Hubert décida de transférer solennellement à Liège les reliques de son prédécesseur. Le corps fut déposé provisoirement dans l'oratoire des saints Cosme et Damien. Mais on entreprit immédiatement, dans la villa où le martyr avait été poignardé, la construction d'une superbe basilique, destinée à recevoir ses restes

1. Matth., VII, 2.

Saint Hubert. (D'après la gravure d'Albert Dürer, XVIe siècle.)

précieux. L'humble villa de Liège, jusqu'alors simple maison de campagne entourée de quelques chaumières, se transforma soudain en une véritable cité. Hubert y transféra le siège épiscopal. Il prit en main le gouvernement de cette ville improvisée, lui donna des lois, régla la discipline et les mœurs des citoyens. C'est ainsi qu'au VIIIe siècle les reliques d'un évêque martyr faisaient éclore une cité dont l'évêque vivant devenait le véritable roi, en même temps qu'il en était le pasteur et le père.

Saint Hubert mourut en 727. Son corps fut porté à Liège et déposé dans l'église de Saint-Pierre. Lorsqu'on le leva de terre, seize ans plus tard, il était entier comme au jour de sa sépulture En 825, ses reliques furent transférées au monastère d'Andaïn, qui porta dans la suite le nom de Saint-Hubert. Les pèlerins y sont toujours venus en foule invoquer le bienheureux contre l'horrible maladie de la rage (1).

Réflexion pratique. — Si notre conscience nous dit, comme la vision d'Hubert : « Convertis-toi ou tu descendras bientôt dans les gouffres infernaux, » à l'exemple de ce prince, promettons à Dieu de nous réformer sans délai.

4 Nov. — S. CHARLES BORROMÉE, cardinal. 1584.

Charles Borromée vint au monde le 2 octobre 1538 de Gilbert Borromée, sénateur de Milan, et de Marguerite de Médicis, sœur du pape Pie IV. Dieu signala sa naissance par une clarté extraordinaire qui parut sur le château d'Arona deux heures avant le jour. La jeunesse de Charles répondit à ces heureux débuts ; elle fut une merveille d'innocence et de vertus naïves. Admis de bonne heure à la tonsure cléricale et pourvu d'un riche bénéfice, il employa tous ses revenus aux bonnes œuvres.

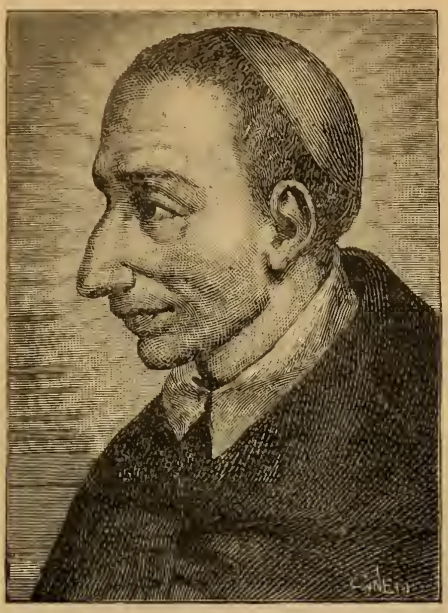
Son oncle le fit venir à la cour pontificale pour se décharger sur lui d'une partie des affaires du gouvernement ; puis il le nomma cardinal et archevêque de Milan, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans ; mais la maturité de la raison, jointe à l'éminence de la vertu, suppléaient en lui au nombre des années. Il sut se montrer digne du haut rang où la Providence l'avait placé.

Il parut au milieu de son troupeau comme le bon pasteur et le père le plus tendre. Indépendamment des conciles provinciaux qu'il tenait régulièrement pour rétablir d'abord, et affermir ensuite, la discipline parmi les ecclésiastiques, il fonda jusqu'à cinq séminaires, pour lesquels il dressa des règlements qui, depuis, ont servi de modèle.

Une si belle vertu devait être couronnée par les épreuves. Ceux dont il attaquait les vices décrièrent le saint. Bien plus, il se trouva une main assez criminelle pour attenter à la vie de l'archevêque. Il reçut un coup d'arquebuse ; mais, par l'évidente protection de Dieu, la balle qui aurait dû le percer de part en part, n'atteignit que ses vêtements et tomba à ses pieds.

1. Cf. Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, t. XVII, pp. 71-96.

Une autre épreuve se présente bientôt pour le saint cardinal. La peste se manifeste dans Milan. Aussitôt les grands et les riches du siècle abandonnent la ville ; on conseille à Charles de se retirer en lieu sûr ; on lui représente qu'il doit se conserver pour le troupeau entier; que d'autres par ses ordres porteront aux malades les secours et les consolations de la religion : mais il repousse avec indignation un conseil si contraire à ces paroles du Sauveur : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* — S. Charles Borromée mourut le 3 novembre 1584, emportant dans la tombe la douleur de son troupeau, qui le chérissait comme le plus tendre des pères, les regrets du saint siège, dont il avait été l'appui, et l'admiration de l'Église, que sa vie sainte avait édifiée, son zèle étendue et sa prudence réformée (1).



Portrait de saint Charles Borromée.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Si les pasteurs de nos âmes doivent nous aimer jusqu'au sacrifice de leur vie, n'avons-nous pas quelques obligations à remplir envers eux ? Respecter les ministres du Seigneur ne suffit pas ; il faut encore les écouter.

5 Novembre. — B. MARTIN de PORRÈS. 1639.

LIMA, capitale du Pérou, fut la patrie du bienheureux Martin. L'innocence, l'humilité, la modestie, brillaient en lui. Bientôt Martin voulut quitter le monde. Quoique fort instruit, il ne demandait qu'à être reçu comme frère tertiaire au couvent des dominicains. Son vœu fut exaucé. On lui confia l'infirmerie, et il eut bientôt l'occasion de montrer son dévouement dans une épidémie terrible, qui fit de nombreuses victimes et enleva soixante religieux. Porrès y déploya un zèle, un héroïsme incroyables. Toute sa vie d'ailleurs se passa dans l'exercice de la charité.

Sa haute perfection lui attira l'estime des personnages les plus remarquables du Pérou, qui le firent le distributeur de leurs aumônes et recherchèrent ses entretiens. Une si belle vie fut couronnée par une sainte mort (1639). Des miracles s'opérèrent sur son tombeau. Lorsqu'on leva son corps de terre, vingt-cinq ans plus tard, il était sans corruption. Grégoire XVI béatifia Porrès le 19 mars 1836.

RÉFLEXION MORALE. — La charité est ingénieuse : Porrès, humble frère lai, sans ressources, nourrit les indigents, dote les filles pauvres, construit un orphe-

1. Mgr Postel, *Hist. de l'Eglise.*

linat. Nous prétextons la gêne, les temps mauvais, pour ne guère donner aux malheureux. Soyons plus francs, et reconnaissons que le feu sacré ne brûle pas en notre cœur.

6 Novembre. — S. LÉONARD, solitaire. 559.

Issu d'une des plus nobles familles de la Gaule, Léonard eut pour parrain le grand Clovis et fut baptisé par saint Remi, qui se chargea de son éducation. Le jeune seigneur répondit aux soins de son maître; il devint habile dans les lettres humaines et plus encore dans la science du salut. Son père le destinait à la cour, mais DIEU l'appelait à une plus noble carrière. L'évêque de Reims le forma au ministère de la prédication, et Léonard y réussit à souhait.

Le Seigneur ajoutait à ses discours la sanction du miracle. Un jour il apprit que la reine était en péril de mort ; il accourut près d'elle, la guérit en la bénissant, et s'enfuit au désert, où le roi lui donna, dans le Limousin, une ample forêt pour y bâtir un monastère qui s'appela Noblac et qui devint le noyau de la ville de Saint-Léonard le Noble. Le bienheureux y vécut, entouré de nombreux disciples, jusqu'à une extrême vieillesse, et s'endormit dans le Seigneur le 9 novembre, vers l'an 559.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Le monde est plein de pièges pour le salut ; nulle de ses faveurs qui ne recèle quelque poison. Si nous n'avons pas le courage de le fuir, à l'exemple des saints, du moins opposons-lui la méfiance, cette *mère de la sûreté.*

7 Novemb. — S. WILLIBRORD, apôtre de la Frise. 738.

WILLIBRORD, né en 657 dans le Northumberland, eut pour père un illustre guerrier saxon, Walgis, non moins pieux que brave, lequel se préoccupa surtout de faire donner à son fils une éducation chrétienne. Dans ce but, il le confia à S. Wilfrid, alors abbé du monastère bénédictin de Ripon. La vocation religieuse de l'enfant se prononça de bonne heure. A vingt ans,libre de la déclarer,il l'eût embrassée avec joie dans l'abbaye où il avait passé son adolescence ; mais la persécution suscitée par le roi northumbre Egfrid chassa les disciples de saint Benoît du sol de l'Angleterre. Ils se réfugièrent en Irlande. Willibrord les y suivit et vint se fixer, sous la direction de S. Egbert, au couvent de Bathmelsigi (Melfont). Il y prononça les vœux monastiques, et dix ans plus tard fut élevé au sacerdoce.

Egbert fit choix de Willibrord pour aller évangéliser la Frise. Onze autres religieux lui furent adjoints comme auxiliaires. Willibrord et ses compagnons reçurent l'accueil le plus favorable près de Pépin d'Héristal, duc des Francs. Ce prince mit à leur disposition la Frise citérieure et usa de son autorité souveraine pour pro-

téger les prédicateurs de l'Évangile contre la violence et la barbarie des habitants.

Ainsi secondé par la bienveillance de Pépin, Willibrord partit pour Rome, dans le dessein de faire confirmer sa mission par le pontife romain Sergius.

Le pape voulut sacrer lui-même l'apôtre de la Frise. La ville d'Utrecht devint dès lors la métropole de la Frise. Willibrord, sous son nom épiscopal de Clément en fit le centre d'un apostolat fécond qui, dans une période de quarante années, s'étendit depuis les bouches du Rhin jusqu'aux bords de l'Eyder. Lorsque, après quarante ans d'épiscopat, il mourut octogénaire, le 7 novembre 738, dans son monastère d'Epternacht, la Germanie était définitivement ouverte au zèle des ouvriers évangéliques.

RÉFLEXION MORALE. — Willibrord était d'une douceur et d'une humilité remarquables. Ces vertus le firent aimer du peuple qu'il travaillait à convertir ; bientôt l'affection des idolâtres changea leur cœur, et ils furent dociles à la voix de l'apôtre. Pour acquérir de l'empire autour de soi, rien ne vaut la douceur.

8 Novembre. — S. GODEFROY, évêque. 1115.

EN 1104, le cardinal Richard, légat du siège apostolique, les évêques, les abbés et les seigneurs francs étaient réunis en concile à Troyes, lorsque les députés d'Amiens s'y rendirent et exposèrent la désolation de leur église, privée de pasteurs depuis deux ans. Priés de faire connaître leur élu : « Il siège parmi vous, » dirent-ils ; « c'est Godefroy, abbé du monastère de Nogent-sous-Coucy. » L'humble abbé, qui ne se doutait de rien, entendant prononcer son nom, manifesta une confusion inexprimable et voulut prendre la fuite. Mais les pères le retinrent et acclamèrent son nom. Le cardinal-légat le fit asseoir au milieu de l'assemblée, et, en vertu de l'autorité apostolique, l'institua évêque d'Amiens.

Godefroy prit une part très active à l'établissement de la commune d'Amiens. Le comte de cette ville, Enguerrand de Coucy, ennemi juré des franchises communales, résolut d'étouffer l'institution nouvelle dans son berceau, dût-il entasser les ruines et verser des flots de sang sur ses propres domaines. Les bourgeois appellent à leur secours le fils même du tyran, Thomas de Marle, entrent en lutte pour la défense de leurs droits. C'est une guerre atroce et parricide. Tant de malheurs déchaînés sur son troupeau, et plus encore tant de crimes commis par ses diocésains, brisent le cœur du saint évêque. Désespérant de ramener l'ordre et la paix dans Amiens, il se démet de ses fonctions, et va demander un asile aux enfants de saint Bruno, sur les pentes abruptes des montagnes du Dauphiné.

Les habitants usèrent de tous les moyens pour décider leur évêque à rentrer dans sa ville et en appelèrent au concile de Reims. Godefroy dut se résigner, devant la volonté du concile, à reprendre le gouvernement de l'église d'Amiens. Son retour fut un vrai triomphe.

Il mourut le 8 novembre 1115, dans un couvent de Soissons (1).

1. Cf. Darras, *Hist. gén. de l'Église*, XXIV, p. 482, XXVI, pp. 92 98.

Réflexion pratique.— Sacrifier ses goûts aux intérêts ou même au bon plaisir du prochain : voilà l'œuvre de la plus pure charité. Presque tous les jours des occasions se présentent de pratiquer ainsi cette vertu ; livrons-nous à son exercice, et jamais l'égoïsme n'aura de prise dans notre cœur.

9 Novembre. — S. MATHURIN. 388.

Darin et Euphémie, les parents de Mathurin, étaient de riches gaulois qui demeuraient dans le Gâtinais, au diocèse de Sens, sur une terre appelée Liricant (aujourd'hui Larchant, près de Fontainebleau). Tous deux étaient attachés au culte des idoles. L'évêque de Sens, Polycarpe, enseigna la vraie religion à leur fils, et le mit en état de recevoir le baptême à l'âge de douze ans.

Les vertus de Mathurin lui méritèrent bientôt la grâce du sacerdoce ; et lorsque Polycarpe entreprit le voyage de Rome, dont il ne devait point revenir, ce pontife laissa le gouvernement de son diocèse aux mains de son digne disciple.

On assure que sa réputation de thaumaturge le fit appeler à Rome. Il est certain qu'il y passa les trois dernières années de sa vie, et que ses prédications, ainsi appuyées par la puissance divine, amenèrent un grand nombre de païens à se convertir. L'homme de Dieu mourut dans la ville éternelle, le 1er novembre 388. Il avait manifesté dans sa maladie le désir d'être inhumé en France. Quelques personnes pieuses, que la reconnaissance lui avait attachées, entreprirent d'y transporter sa dépouille mortelle. Les précieuses reliques, déposées à Larchant, y attirèrent de nombreux pèlerins, et l'on éleva bientôt dans ce modeste village une église, qui ne le cédait pas aux plus beaux édifices de l'époque.

Réflexion pratique. — Nous gémissons peut-être d'avoir des proches qui ne partagent pas nos sentiments religieux. Faisons mieux : comme saint Mathurin, convertissons-les par nos prières et surtout par l'édification de notre conduite.

10 Novembre. — S. ANDRÉ AVELLIN. 1608.

Né à Castronuovo, dans le royaume de Naples, Lancelot Avellin fit paraître dès son enfance les plus heureuses dispositions à la vertu. Il était beau comme les anges, et il sut, par la vigilance et la prière, demeurer chaste comme eux. Il embrassa la cléricature et se fit recevoir docteur en droit. Attaché à un tribunal ecclésiastique, il lui arriva dans une plaidoierie de faire un léger mensonge. Il n'en fallut pas davantage pour le décider à renoncer au barreau.

L'évêque de Naples lui confia le gouvernement spirituel d'un monastère de religieuses. Animé de l'esprit de Dieu, le nouveau directeur y fit fleurir la discipline, et cette maison, très relâchée auparavant, devint l'édification du pays. Résolu à quitter entièrement le monde, il entra chez les clercs réguliers de S. Gaëtan ou

théatins, et prit le nom d'André (1556). Il devint bientôt maître des novices de son ordre, et, dix ans plus tard, supérieur de la maison de Naples.

Le 10 novembre 1608, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, notre saint était au pied de l'autel pour dire la messe ; il avait commencé les prières de la confession, lorsqu'il tomba frappé d'apoplexie. Quelques heures plus tard, il allait achever son sacrifice à l'autel de l'Agneau glorifié.

RÉFLEXION PRATIQUE. — André quitte pour toujours le barreau à la suite d'un léger mensonge, parce que les saints ne distinguent pas, dans la pratique, les petites fautes d'avec les grandes ; toutes effraient leur âme, et, pour les éviter plus sûrement, ils fuient les occasions. Demandons à DIEU la délicatesse de la conscience, et en particulier la détestation du mensonge.

11 Novembre. — S. MARTIN, évêque. 306.

MARTIN, le plus illustre, le plus populaire des évêques de la Gaule, vint au monde à Sabaria, en Pannonie, où son père, officier païen de l'armée impériale, était campé avec sa légion. Un changement de garnison amena le légionnaire idolâtre dans la cité de Pavie. C'était à l'époque où les solennités du culte catholique, reléguées jusque-là dans les catacombes, se produisaient enfin au grand jour. Martin se montrait épris des splendeurs d'une religion qu'il ne connaissait pas encore. A dix ans il se fit inscrire parmi les catéchumènes. Deux ans après il voulait se faire anachorète, mais son père ne le lui permit pas. Lorsqu'éclata la guerre entre Constantin et Licinius, le fils du vétéran dut, malgré lui, s'enrôler sous les drapeaux, et comme il savait obéir à ses parents et à son prince, il fit avec conscience son apprentissage dans la carrière qui lui était imposée, franchit avec succès les premières épreuves et fut envoyé comme officier dans les Gaules. Il y servit jusqu'à l'avènement

Saint Martin.

du césar Julien. La profession des armes fut pour lui comme un noviciat de la vie monastique. Obligé par son rang d'avoir un serviteur, il en fit le compagnon de ses exercices religieux. Dans le secret de leur intimité, c'était le maître qui voulait servir. Rien d'ailleurs de ces détails ne transpirait au dehors. Martin, aimé de ses chefs, estimé de ses égaux, était connu pour l'un des plus braves soldats de sa légion ; il donna mille preuves de sa valeur sur les divers champs de bataille. Une seule chose le trahissait quelquefois, son tendre amour pour les pauvres. Un jour, pendant ce rude hiver où Julien l'Apostat faillit être asphyxié à Lutèce, Martin traversait à cheval la porte de la cité d'Amiens. Un vieux mendiant, presque nu, se trouvait là, grelottant de froid et demandant la charité des voyageurs. L'officier n'avait plus une seule pièce de monnaie. Il détacha son manteau de ses épaules, d'un coup de sabre le fendit en deux et en jeta la moitié aux pieds du mendiant. La nuit suivante JÉSUS-CHRIST lui apparut couvert de ces dépouilles opimes de la charité. Le Seigneur disait aux anges qui l'environnaient : « C'est Martin, le catéchumène, qui m'a couvert de ce manteau! » Après cette vision, Martin demanda le baptême et n'aspira plus qu'à se consacrer à DIEU. Toutefois, sur le conseil d'un de ses chefs, il attendit encore deux ans pour se retirer de l'armée.

Le premier usage que Martin fit de sa liberté fut d'aller se mettre sous la direction du grand évêque de Poitiers. Saint Hilaire apprécia bientôt le trésor que la Providence lui envoyait. Il voulut élever son nouveau disciple au diaconat. Martin refusa cet honneur et ne consentit qu'avec peine à recevoir l'ordination d'exorciste. L'exil de saint Hilaire, qui survint alors, sépara ces deux grandes âmes, et pendant que le pontife partait enchaîné pour la Phrygie, Martin prit seul et à pied la route de l'Italie. Le serviteur de DIEU se réfugia dans une île déserte de la côte de Gênes, appelée Gallinaria. Il y vécut en ermite jusqu'au moment où le décret de 360 rendit Hilaire à son église.

Martin courut retrouver son ancien maître à Poitiers. Avec son concours, il alla fonder en une solitude que nous appelons aujourd'hui Ligugé, le premier monastère qui ait été construit dans les Gaules (360). Il n'en sortait que pour évangéliser les populations voisines.

Les miracles du grand thaumaturge déterminèrent le peuple de Tours à le choisir pour évêque (371). Le saint homme ne changea rien à sa vie, à son costume, ni à ses mœurs. La dignité d'évêque, qu'il porta si bien, ne semblait qu'avoir ajouté encore à la modestie du moine. Il résida quelque temps dans une cellule attenant à son église. Mais bientôt la multitude des visiteurs rendit cette habitation insuffisante. Il établit alors, à deux milles de la cité, un monastère, Marmoutiers (*Martini monasterium*), où quatre-vingts religieux vinrent se grouper autour de lui.

Le 11 novembre 396 saint Martin rendit au ciel son âme qui avait tant travaillé à l'œuvre de DIEU sur la terre.

Son successeur, saint Brice, fit élever à sa mémoire un superbe tombeau, qui

devint illustre par un concours immense de pèlerins venus de toute l'Europe, et où les miracles furent éclatants et nombreux (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Au début de cette vie de merveilles, que trouvons-nous ? L'aumône au vieillard d'Amiens. Faites du bien à vos frères les pauvres, et vous pourrez compter sur les bénédictions du ciel.

12 Novembre. — S. RENÉ, évêque. 450.

L'ÉVÊQUE d'Angers, Maurille, traversait un jour le village que l'on appelle aujourd'hui la Possonnière. Une femme de haute naissance nommée Bononia, vint se jeter à ses pieds et le conjura de lui obtenir du ciel un enfant, l'objet de tous ses désirs. L'évêque lui promit de prier pour elle, et un an plus tard (397), la noble dame mit au monde un fils, qu'elle offrit à Dieu. Cependant sa reconnaissance ne dura pas, car elle négligea de faire baptiser son nourrisson. A sept ans, une maladie soudaine emporta le petit païen. Lorsque sa mère comprit qu'il se mourait, elle se rendit en toute hâte à l'église de Saint-Pierre d'Angers, où Maurille offrait le saint sacrifice, et le supplia de venir sans retard conférer le baptême à son cher moribond. L'évêque délibéra un instant s'il devait interrompre les cérémonies saintes, ce que défendent les saints canons, ou risquer de laisser mourir l'enfant hors de la communion chrétienne. Il crut pouvoir attendre, mais quand il arriva, le fils de Bononia était mort. Cet événement jeta Maurille dans une profonde tristesse. Se jugeant désormais indigne des fonctions de l'épiscopat, il résolut de se retirer au fond d'une solitude, et vécut dans les larmes jusqu'au jour où DIEU lui fit connaître que la vie de l'enfant était accordée à son repentir. Il revint donc, fit ouvrir la tombe, et, à son appel, le cadavre se releva plein de vie. Le ressuscité reçut immédiatement le baptême et, en souvenir du miracle, le nom de René.

Il fit ses études à l'école épiscopale, et cette fois le vœu de sa mère fut accompli : l'enfant qu'elle avait offert au Seigneur entra dans la cléricature, devint archidiacre, administra l'église de Chalonnes-sur-Loire, et, à la mort de Maurille, lui succéda sur le siége d'Angers. Il devint plus tard évêque de Sorrento, en Italie, et c'est dans cette ville qu'il mourut en 450. Ses restes furent portés en France et déposés, le 12 novembre 1012, dans l'église de Saint-Maurille d'Angers.

RÉFLEXION MORALE. — Les saints pleurent non seulement leurs fautes consenties et leurs négligences coupables, mais aussi les malheurs dont ils sont la cause involontaire. L'ombre même d'une offense de DIEU les effraie, et toute peine d'autrui les émeut. Heureux qui sait développer en soi cette délicatesse de conscience et cette sensibilité de cœur !

1. Cf. Darras, *Hist. gén. de l'Egl.*, t. IX, X et XI.

13 Novembre. — S. STANISLAS KOSTKA. 1568.

STANISLAS, fils de Jean Kostka, sénateur, et de Marguerite Kriska, naquit à Rotskow en Pologne, le 28 octobre 1550. Sa pieuse mère lui inspira, dès la première enfance, les sentiments de la plus pure vertu, et le premier usage qu'il fit de la raison fut de se consacrer à DIEU avec une ferveur angélique.

A la mort de l'empereur Ferdinand, les Jésuites perdirent la maison qu'il leur avait prêtée pour leurs élèves, et ceux-ci durent se loger dans la ville. Stanislas fut alors contraint de prendre pension chez un luthérien, où il eut à souffrir une espèce de martyre lent et sourd. Il fut contrarié dans ses dévotions, critiqué dans sa conduite, ridiculisé dans sa piété, maltraité même par son frère, qu'approuvait leur lâche précepteur. Rien ne put arrêter en lui l'essor de l'amour divin : il dormait peu, se levait à minuit pour prier, faisait chaque matin sa méditation et entendait deux messes, allait adorer chaque soir le saint sacrement, macérait sa chair innocente par le cilice et les disciplines, communiait chaque dimanche, et vivait comme un ange sur la terre. Ce genre de vie et les persécutions de son frère, si cruelles à son cœur aimant et sensible, le jetèrent dans une maladie grave. Il était presque à la mort. Il demanda le saint viatique ; le luthérien ne voulut pas le permettre. Stanislas pria le Seigneur de ne point le priver de cette nourriture divine. Sa prière ne fut pas vaine : deux anges lui apportèrent le pain du ciel, et l'auguste Reine des anges, qu'il aimait d'une ardeur si tendre, vint lui annoncer qu'il ne mourrait point, mais qu'il devait entrer dans la compagnie de JÉSUS.

Dès qu'il est rétabli, Stanislas quitte Vienne, donne son habit à un pauvre, se revêt d'une espèce de sac de toile, ceint une corde où pend son chapelet, se munit d'un bâton et vient, par la route d'Augsbourg à Dillengen, trouver le célèbre et pieux Canisius, provincial des jésuites d'Allemagne, qui le reçoit avec une bonté affectueuse. Après trois semaines d'épreuves, le novice part pour Rome, et passe dans les mains du grand saint François de Borgia, général des jésuites, qui l'embrasse tendrement et lui dit : « Stanislas, je vous reçois avec joie : DIEU vous veut avec nous ! »

La place de Stanislas n'était point sur la terre : bientôt DIEU l'avertit de sa mort prochaine,et il tressaillit de joie. « Oh ! » s'écriait-il un jour, au commencement du mois d'août, « le beau jour au ciel que celui de l'Assomption ! J'espère bien y faire la fête prochaine. » Il expira le 15 août 1568. Il avait dix-huit ans (1).

RÉFLEXION MORALE. — La vocation au sacerdoce, à la vie religieuse, est avant tout l'œuvre de DIEU ; mais le père et la mère doivent surveiller, protéger, faciliter même de tout leur pouvoir l'épanouissement de cette fleur presque toujours délicate. Et des chrétiens affirment sottement qu'il faut d'abord montrer le monde aux personnes appelées d'en haut à le fuir ! Comme si la vocation éteignait dans l'élu de DIEU les feux de la concupiscence, et le dispensait d'être prudent !

1. Croiset, Ap. Chapiat, *Le saint de chaque jour.*

14 Novembre. — S. SÉRAPION, martyr. XIIIe siècle.

SÉRAPION, d'une illustre famille anglaise, naquit vers la fin du XIIe siècle, fut élevé à la cour du duc d'Autriche, et embrassa la profession des armes. Il suivit en Espagne le duc qui portait secours au roi de Castille contre les Maures, s'engagea au service d'Alphonse IX, et demeura dans la Péninsule pour consacrer sa vie à combattre les ennemis du nom chrétien. Au bout de quelques années, il rencontra des religieux de Sainte-Marie de la Merci rapatriant de nombreux captifs qu'ils venaient de racheter chez les infidèles. Ce spectacle toucha son cœur et y fit naître le désir d'embrasser cette sainte milice. Pierre Nolasque lui-même le reçut dans son ordre à Barcelone.

Après plusieurs voyages en pays barbares où il racheta un grand nombre de prisonniers, Sérapion reçut l'ordre de partir pour Alger en compagnie d'un autre religieux. Comme il profitait de sa présence au milieu des infidèles pour leur annoncer JÉSUS-CHRIST et les convertir, le chef des Maures le fit fustiger et jeter, chargé de fers, dans un cachot. Bientôt après, une sentence de mort fut prononcée contre lui. On le mit en croix et tous les membres de son corps furent coupés, articulation par articulation ; puis le glaive acheva son martyre, et son âme s'envola dans le ciel.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Vivre parmi les infidèles, alors même qu'ils ne se font pas persécuteurs, n'est pas sans quelques dangers pour la foi et la vertu. Précautionnons-nous donc contre les mauvais chrétiens qui nous entourent, et tenons leurs funestes exemples pour plus redoutables à notre âme que les turpitudes païennes elles-mêmes.

15 Novembre. — B. ALBERT le GRAND. 1280.

ALBERT, issu de la famille des comtes de Bollstatt, naquit à Lavingen, en Souabe, vers la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe. Il fit ses études aux universités de Padoue, de Paris et de Cologne. Indécis sur sa vocation, à la fin de ses humanités il eut recours à la sainte Vierge, qu'il aimait comme une mère. Elle lui apparut et lui fit connaître que DIEU le voulait dans l'ordre des frères prêcheurs. On raconte qu'au début de son noviciat, sa lenteur d'esprit le jeta dans un tel découragement qu'il voulait retourner dans le monde. Sa divine protectrice le consola. Pendant son sommeil, il lui sembla qu'il sortait du couvent avec l'intention de n'y plus revenir. Alors la Reine du ciel, escortée de trois dames d'une incomparable beauté, vint au-devant du fugitif et lui assura qu'il n'aurait plus cette difficulté d'apprendre. De fait l'intelligence d'Albert se délia merveilleusement, et, dans la suite, ses étonnantes recherches, sa puissante dialectique, ses vastes connaissances, lui valurent le surnom de *Grand*. Il professa la philosophie et la physique à Ratisbonne, à Stras-

1. Propre d'Alger.

bourg, à Fribourg en Brisgau, à Hildesheim, à Cologne. A l'université de Paris, ses leçons sur Aristote attirèrent une telle affluence d'auditeurs que les salles destinées aux cours devinrent bientôt insuffisantes ; il se vit obligé de parler en plein air, sur la place publique, à laquelle on donna son nom (Place Maubert, *Magnus Albertus*). Après trois ans, il revint à Cologne diriger l'école des dominicains, où il eut pour élève l'illustre saint Thomas.

Appelé malgré lui au siège épiscopal de Ratisbonne, après trois ans il résigna ses hautes fonctions pour retourner à ses études. Il mourut à Cologne, le 15 novembre 1280.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Êtes-vous dans l'incertitude sur votre vocation? Priez la sainte Vierge de vous faire connaître la volonté de DIEU.

16 Novembre. — S. EDMOND, archevêque. 1240.

EDMOND Rich, natif d'Abington (Angleterre), fut élevé sur les genoux d'une mère pieuse, qui ne cessait, par ses exemples surtout, de porter ses enfants à la vertu. Il fit d'excellentes études à Oxford, puis à Paris, et devint un des hommes remarquables de son siècle.

Un jour sa mère lui apparut en songe : il s'occupait de géométrie ; elle, prenant sa main, lui fit tracer trois cercles reliés ensemble en prononçant ces mots : « Le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. » Frappé de cet avertissement, Edmond ne voulut plus d'autre étude que celle de la science divine. Il se fit recevoir docteur en théologie et enseigna les saintes Lettres avec un grand succès.

En 1219, le bienheureux retourna dans sa patrie, et, tout en continuant ses leçons à Oxford, se livra au ministère de la prédication. Grégoire IX le nomma au siège de Cantorbéry (1234). Évêque, il réforma les abus, traqua les vices, soutint les faibles et nourrit les pauvres.

Sa vigueur épiscopale ne tarda pas à lui susciter des ennemis. Henri III violait les droits et usurpait les biens de l'Église. L'archevêque, renouvelant l'exemple de S. Thomas sous le règne de Henri II, prit en main la défense des intérêts de la religion. Persécuté par le roi, par les seigneurs, par son chapitre même, il dut s'exiler et se retira en France. Après avoir quelque temps édifié les moines de Pontigny, il alla mourir chez les cisterciens de Soissy (1240).

RÉFLEXION PRATIQUE. — L'archevêque de Cantorbéry recommandait de prier surtout avec le cœur : « Cinq mots du cœur, » disait-il, « valent mieux que des milliers de paroles froides. » Si la ferveur soutient notre attention, sans parler beaucoup nous prierons beaucoup.

17 Novembre. — S. GRÉGOIRE le Thaumaturge. 270.

GRÉGOIRE de Néocésarée, dans le Pont, d'une famille noble et riche mais païenne, venait de terminer d'une manière brillante l'étude du droit romain et s'était déjà produit au barreau avec succès, lorsque la grâce lui fit rencontrer Origène. Venu à Césarée pour y conduire sa sœur et retourner de suite dans son pays, le jeune homme oublia parents, patrie, affaires, projets ambitieux ou profanes études, et ne songea plus qu'à profiter des leçons du célèbre docteur qui l'initiait à une science et à une vie nouvelles. Après cinq ans, il reçut le baptême, revint à Néocésarée, abandonna toute sa fortune, et se retira dans une campagne solitaire, pour y être tout à DIEU. Une pareille conduite, dans une ville qui ne comptait que dix-sept chrétiens, parut une folie. C'était bien la folie de la croix qui convertit le monde. L'archevêque d'Amasée appela Grégoire au siège épiscopal de Néocésarée. Ici se révèle, dans toute sa plénitude, la vertu des miracles dont le Fils de DIEU avait investi ses disciples, en disant qu'on leur verrait faire des prodiges plus étonnants encore que les siens. Chaque pas du nouvel évêque était accompagné d'une merveille. « Ordonnez que ce rocher aille en tel endroit, » lui disait un prêtre païen, « et je croirai au CHRIST. » Grégoire, animé de cette foi qui transporte les montagnes, parlait au rocher, qui se déplaçait de lui-même et se rendait au lieu désigné. On lui donna le surnom de *faiseur de miracles (Thaumaturge)*, que l'histoire lui a conservé.

Lorsque l'âme de ce nouveau Moïse fut appelée à la céleste récompense, il ne laissait dans sa ville épiscopale que dix-sept infidèles, juste le nombre des chrétiens qui formaient son église lorsqu'on l'avait intronisé.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Ce n'est pas le don des miracles qu'il faut envier aux saints, mais leurs vertus. Admirez, à votre plaisir le pouvoir du thaumaturge, mais surtout imitez son zèle, sa foi, son détachement, sa charité.

18 Novembre. — S. ODON, abbé. 942.

NÉ dans le Maine, en 879, d'une famille seigneuriale, Odon voulut être tout à DIEU dès l'âge de seize ans, et se fit admettre parmi les chanoines de St-Martin de Tours. Le désir de se perfectionner le conduisit à Paris, où enseignait Remi d'Auxerre. Il revint ensuite à Tours, mais il n'y resta guère et alla s'enfermer dans le couvent bénédictin de Baume, en Bourgogne (909). Bernon, qui le dirigeait, chargea bientôt le nouveau frère d'y instruire la jeunesse. En 927, Odon devint à son tour et malgré sa résistance abbé de Cluny, le Mont-Cassin des Gaules, fondé par Bernon sur les terres de Guillaume, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine. Il fut, dit l'abbé Darras, l'instrument de la Providence pour la rénovation monastique.

Plusieurs fois les papes prirent conseil d'Odon et l'employèrent comme médiateur entre des princes en discorde. C'est ainsi qu'il rapatria le roi Hugues et Albéric, patrice des Romains. A son dernier voyage d'Italie, le bienheureux, attaqué d'une fièvre violente,voulut être ramené en France près du tombeau de S. Martin, auquel il était fort dévot. Arrivé à Tours, il y mourut le 18 novembre 942.

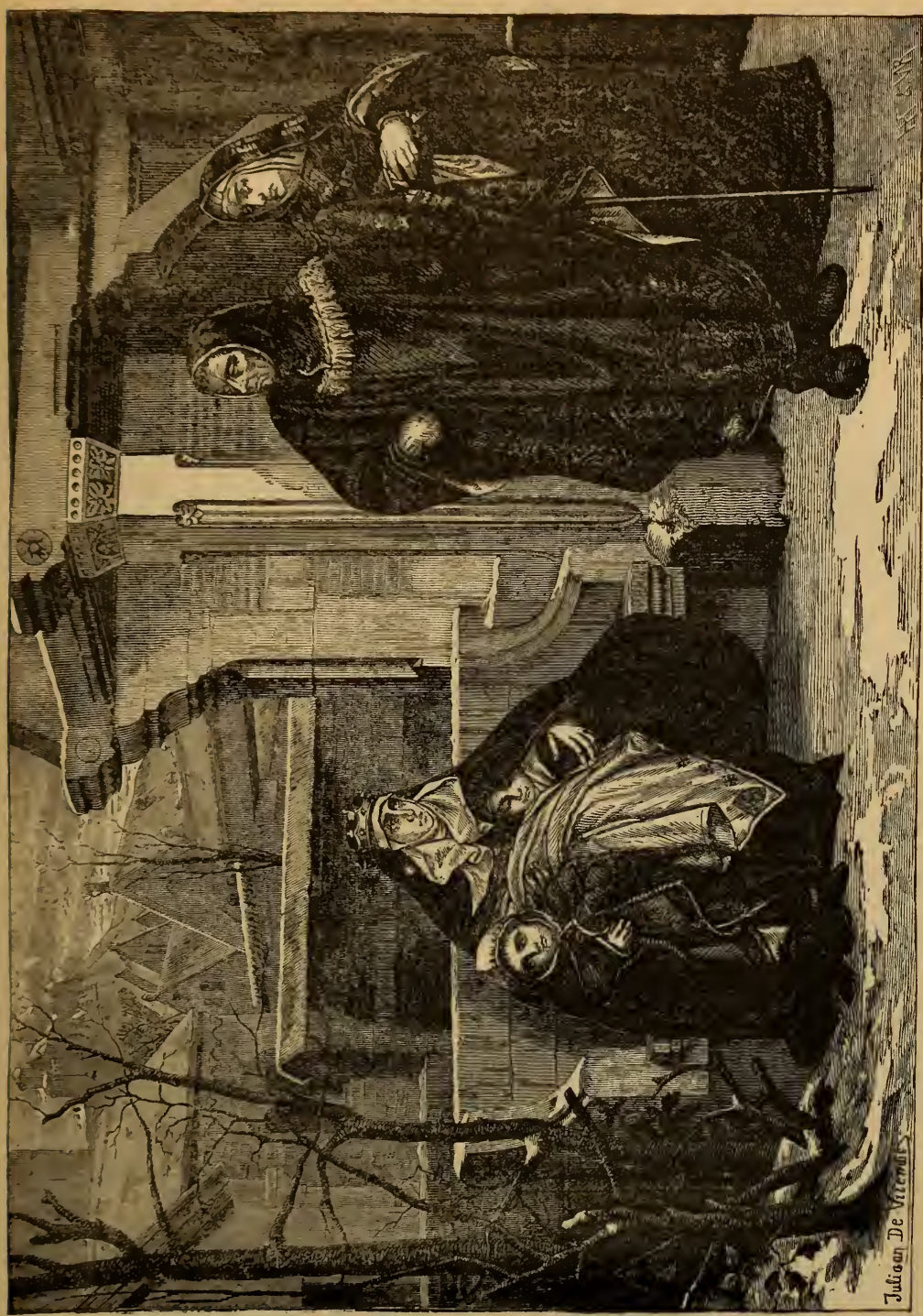
RÉFLEXION PRATIQUE. — « Les aveugles, les infirmes, les mendiants, » disait l'abbé de Cluny, « seront les portiers du royaume des cieux. Il faut donc bien se garder de leur fermer la porte sur la terre. » Par nos aumônes ménageons-nous prudemment en eux des introducteurs auprès de JÉSUS-CHRIST glorifié.

19 Nov. — Ste ÉLISABETH de HONGRIE, veuve. 1231.

ÉLISABETH, fille du roi de Hongrie, vint au monde en 1207. Fiancée dès l'enfance au fils du duc de Thuringe, elle fut élevée à la cour de ce dernier avec la princesse Agnès, sœur du jeune Louis. DIEU prévint cette enfant de ses plus abondantes bénédictions : Élisabeth fut un prodige de piété. Sophie, mère d'Agnès, conduisait à l'église ces deux petites filles parées comme des reines, une couronne de diamants sur la tête. En y entrant, Élisabeth déposait la sienne, pour ne pas la porter devant JÉSUS couronné d'épines. Sa dévotion la fit persécuter par la duchesse et sa fille, mais le duc Louis, cœur noble et pur, l'aima d'un amour d'autant plus tendre qu'il la vit plus pieuse. Leur mariage fut une de ces unions embaumées d'innocence qui feraient croire à des esprits célestes descendus sur la terre pour l'édifier. La vie de la jeune épouse fut humble, austère et laborieuse. Elle travaillait de ses mains pour les pauvres, faisait sa nourriture des mets les plus simples, excluait de son vêtement toute recherche et portait un cilice. Ses aumônes était si abondantes que des ministres s'en plaignirent un jour au prince Louis : « A-t-elle aliéné les biens de la couronne ? » leur demanda celui-ci. — « Non. » — « Eh bien ! ses aumônes attireront sur nous les bénédictions du ciel. » Heureux les peuples sous de tels princes !

Il fallait cependant qu'une telle vertu passât par la croix pour arriver à la gloire céleste. Louis s'était engagé dans la croisade de Frédéric Barberousse, et il venait de périr à Otrante. Ce fut un coup de foudre pour Élisabeth, mais elle demeura inébranlable dans sa confiance en DIEU. D'autres malheurs l'attendaient. Son beau-frère la chassa comme dissipatrice des biens de l'État, et avec elle son fils Herman, héritier de la couronne, et ses deux filles Sophie et Gertrude. La duchesse, hier souveraine,la mère des pauvres, se vit réduite à loger dans une méchante auberge ! Ce fut alors le triomphe parfait de la grâce. Élisabeth fit chanter un *Te Deum* à l'église des cordeliers. Sa triste situation n'altéra ni la paix ni même la joie intérieure de son âme. Jamais une parole d'amertume ! Seulement elle inondait de caresses et de larmes ses pauvres petits enfants !

Une si cruelle injustice ne pouvait durer. L'évêque de Bamberg, oncle d'Élisabeth, lui fit restituer sa dot, et même la réconcilia avec le duc Henri. Le jeune



Sainte Élisabeth chassée d'Eisenach. (D'après le tableau de Julien de Vriendt.)

Herman recouvra sa couronne ; mais la sainte veuve ne voulut plus des grandeurs d'ici-bas. Retirée dans une maisonnette de planches, elle mena la vie des anachorètes : pauvrement vêtue, nourrie de gros pains et de légumes, elle donnait en aumônes tous ses revenus. Elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et se montra la digne fille du séraphique patriarche. En retour, DIEU lui versa les consolations et les extases.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La sainteté brille partout et toujours ; mais c'est surtout dans les épreuves qu'elle trouve « ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus. » Soyons vraiment à DIEU : nous ne redouterons plus l'adversité.

20 Nov. — Ste MAIXENCE, vierge et mart. VIIIe siècle.

MAIXENCE, fille d'un roi d'Écosse, avait fait vœu de virginité. Pour se soustraire à l'alliance qu'on lui préparait contre ses désirs, elle s'échappa du royaume de son père, avec Rosebie, sa gouvernante, et Barbance, un de ses plus fidèles serviteurs. Débarquée en France, la noble fugitive se trouva au bord de la rivière d'Oise, entre Creil et Compiègne, sans bateau pour la traverser. Elle eut recours au divin Époux de son âme, et fut miraculeusement transportée sur l'autre bord avec son humble suite. Elle s'y crut hors d'atteinte et continua dans une solitude sa vie tout angélique. Cette héroïne de la pureté s'occupait nuit et jour à la contemplation. Elle comptait bien passer d'heureux et longs jours en son ermitage, lorsque soudain des soldats s'y présentèrent. La pieuse Maixence eut à défendre sa vertu contre la brutalité d'un barbare, et son invincible résistance lui mérita la palme du martyre : cet impudent la décapita d'un coup d'épée. On dit que l'innocente victime prit entre ses mains sa tête ensanglantée, et la porta jusqu'au bourg voisin, qui vit dans ce miracle la glorification d'une sainte.

L'évêque de Senlis leva cette précieuse relique et lui donna une sépulture honorable dans l'église de l'endroit. Plus tard on en bâtit une sous le nom de la martyre et tout le village fut appelé le Pont-Saint-Maixence, en mémoire du miracle de la sainte marchant sur les eaux.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Pour préserver son innocence, une jeune et délicate princesse n'hésite point à s'expatrier, au péril de ses jours ; et nous n'aurions pas le vulgaire courage de fuir la compagnie de ceux qui nous portent au mal ?

21 Nov. — PRÉSENTATION de MARIE au TEMPLE.

LA tradition chrétienne porte que Marie, en vertu d'un vœu de ses parents, fut présentée au temple à l'âge de trois ans. Ce fut l'acte de religion le plus saint et le plus agréable à DIEU qui eût encore été accompli sur la terre. Lorsque Joachim et Anne offrirent leur jeune

enfant, descendante de tant de rois et de pontifes, les pères et les mères des principales familles de Jérusalem s'adjoignirent à eux, dit S. Isidore de Thessalonique, pour rendre hommage à la famille de David, la première de toutes dans les respects et les espérances de la nation ; et les anges, s'associant à cette fête de la terre, ajoutent Grégoire de Nicomédie et S. Germain de Constantinople, couvrirent de leurs ailes la fille de David, semèrent sous ses pas les fleurs odorantes du paradis, et célébrèrent par de mélodieux concerts l'entrée dans le lieu saint de celle qui devait être l'auguste sanctuaire du DIEU vivant.

Les Pères de l'Église grecque affirment unanimement que ce fut le prêtre Zacharie qui reçut la fille des rois sur le parvis du temple, l'offrit en oblation au Seigneur, et s'interposa pour obtenir son admission dans la maison de DIEU, parmi les jeunes filles qu'on y élevait aux frais du trésor public.

A cet âge si tendre, dit Vincent de Beauvais, Marie parlait déjà avec la gravité d'une femme de trente ans. Appliquée à la méditation des choses du ciel, tous les jours elle recevait la visite de l'ange du Seigneur.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Marie, où la raison devance les années, se consacre à DIEU à l'âge de trois ans. Ne l'oublions pas, c'est au temps de la jeunesse qu'il faut se former aux saints exercices de la vertu. Plus tard, le temps nous manquerait pour reconnaître nos fautes, et le courage pour les expier.

22 Novembre. — Ste CÉCILE, vierge et martyre. 232.

CÉCILE, de l'illustre famille des Cœcilii Metelli, eut le bonheur de connaître la vraie foi et de se donner sans réserve à JÉSUS-CHRIST. Ses parents la fiancèrent, malgré elle, à un jeune patricien, mais son bon ange lui apparut et lui annonça qu'il serait le gardien de sa virginité.

Cécile avertit son époux qu'elle avait un céleste protecteur, et le supplia de ne rien entreprendre qui lui méritât sa colère. Valérien, stupéfait, demanda à voir ce mystérieux gardien. « Vous le verrez, » dit Cécile, « si vous en êtes digne.» —« Et que faire pour en être digne ?» s'écria Valérien. — « Devenir chrétien, » repartit la vierge. Valérien se fit instruire et reçut le baptême. Alors l'ange de Cécile se montra devant lui brillant de l'éclat du soleil, porté sur deux ailes de feu, tenant en main deux couronnes où s'entrelaçaient des lis et des roses d'une incomparable fraîcheur. Il les offrit aux deux époux comme un présent du DIEU des âmes pures. Valérien, transporté de joie, demanda la conversion de son frère Tiburce, et reçut bientôt avec lui la couronne glorieuse du martyre.

Après leur mort, Cécile, prévoyant la sienne, s'empressa de verser d'immenses aumônes dans le sein des pauvres, et déroba de la sorte ses grands biens à l'avide convoitise des tyrans. Elle ne s'était point trompée : des soldats vinrent la saisir et la traînèrent en prison.

Cependant Cécile comparaît au tribunal du préfet Almachius. Elle se présente avec la modestie d'une fille de l'Église, avec la fierté d'une patricienne, avec la

majesté d'une épouse du CHRIST. Il lui demande son nom et sa condition. Elle répond qu'elle se nomme Cécile devant les hommes, mais que *chrétienne* est son plus beau nom ; qu'elle est citoyenne de Rome, de race noble et illustre.

Sainte Cécile. (D'après Raphaël.)

Le juge la condamne à périr étouffée dans une salle de bain (caldarium). L'épouse de JÉSUS-CHRIST demeure toute une nuit enfermée au sein d'une atmosphère brûlante, et sans éprouver même un léger malaise. Le préfet, informé du prodige, envoie un licteur trancher la tête de Cécile. Le bras mal assuré du bourreau ne peut, après trois coups, l'abattre entièrement. Ils se retire, laissant la vierge demi-morte et baignée dans son sang. Aussitôt la foule des chrétiens s'empresse autour d'elle et recueille avec des linges le sang qui s'échappe de ses blessures. Elle survit trois jours encore, puis remet entre les mains du DIEU des martyrs son âme sainte et précieuse (22 novembre 232).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Celui qui obligeait les martyrs à sacrifier leur vie plutôt que de trahir leur foi, ne nous impose-t-il pas l'immolation de notre nature vicieuse ? Comme eux donc il nous faut combattre ici-bas, si nous voulons un jour triompher au ciel avec eux.

23 Novembre. — S. CLÉMENT, pape et martyr. 100.

CLÉMENT, romain de naissance et juif d'origine, fut converti par les apôtres Pierre et Paul, dont il partagea les travaux et les souffrances. Il succéda au pape saint Clet, vers l'an 90, et siégea environ dix années. Tandis qu'il s'appliquait avec courage au salut des âmes, deux terribles persécutions s'élevèrent contre le troupeau de JÉSUS-CHRIST : l'une

sous Domitien, l'autre sous Trajan. Épargné dans la première, Clément fut victime de la seconde. Après avoir fait employer en vain la voie des séductions et celle des menaces, l'empereur exila le saint pontife en Chersonèse, où il fut condamné à travailler aux mines.

Aufidien, gouverneur du pays, le pressa de sacrifier aux dieux. Irrité du refus énergique de Clément, il le condamna à mort, et, pour soustraire ses restes à la vénération des fidèles, il ordonna de le précipiter une ancre au cou dans la mer.

Le 23 novembre de l'an 100 ou 101, Corneille et Phœbus, disciples du pontife martyr, exhortèrent les chrétiens à demander au Seigneur de leur faire connaître où était le corps de leur vénérable père. Pendant qu'ils priaient, la mer se retira. Ils suivirent à pied sec le mouvement des eaux, et trouvèrent une petite chapelle en marbre d'une structure admirable, bâtie de la main des anges. Elle renfermait la dépouille mortelle du saint, avec l'ancre, instrument de son supplice.

La précieuse relique fut transférée à Rome sous le pontificat de Nicolas Ier.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les saints baisent la main de DIEU qui les frappe pour les éprouver ; dans leurs afflictions ils n'ont qu'une parole : « Mon DIEU, soyez béni ! » Est-ce de la sorte que nous comprenons les traverses de notre vie ?

24 Novembre. — S. JEAN de la CROIX. 1591.

ELUI qui seconda le plus sainte Térèse dans la réforme du Carmel fut Jean de la Croix. Sainte Térèse disait : « Ou souffrir ou mourir ; » Jean ajoutait : « Souffrir et être méprisé pour DIEU. » Ensemble ils poursuivent le même but, subissent les mêmes avanies, ces haines colorées par le zèle qui se couvrent du prétexte de la justice, et qui ne sont trop souvent que d'abominables passions. Térèse avait failli être emprisonnée ; Jean fut relégué pendant neuf mois dans un cachot : il ne dut sa délivrance qu'aux plaintes de Térèse et à l'intervention de Philippe II. Quelques mois avant sa mort, le chapitre de son ordre ne l'ayant pas réélu, Jean se retira au désert de Pennela. Ses envieux l'y suivirent. Il mourut à quarante-neuf ans, le 15 décembre 1591. Il laissait plusieurs ouvrages mystiques remplis d'une doctrine toute céleste, où l'on trouve d'excellentes maximes et de remarquables instructions pour arriver jusqu'aux plus éminents degrés de la perfection.

RÉFLEXION MORALE. — Dans un corps traité avec trop de délicatesse notre esprit s'épaissit. Pour nous spiritualiser, il faut l'exercice de la mortification.

25 Nov. — Ste CATHERINE, vierge et mart. Vers 310.

ATHERINE était une chrétienne d'Alexandrie d'Égypte, distinguée à la fois par son rang, sa fortune, son savoir et sa chasteté. Elle avait étudié les lettres divines et humaines ; elle était un prodige de science et de vertu. L'empereur Maximin, qui avait fait d'Alexandrie le siège

de son gouvernement, lança un édit contre les chrétiens pour les contraindre à sacrifier aux dieux. La savante et pieuse vierge se mit à soutenir la foi et le courage de ses frères, et, n'écoutant que son zèle, voulut plaider leur cause devant l'empereur. Sa noblesse et sa beauté lui obtinrent facilement une audience. Elle parla si bien, son argumentation fut si éloquente et si serrée, que Maximin, par un caprice de tyran, voulut la mettre aux prises avec les plus habiles sophistes d'Alexandrie. Par de ferventes prières Catherine avait imploré le secours de l'Esprit de DIEU ; un ange lui était apparu et lui avait dit : « Ne crains rien : tu vaincras par la force de la parole divine ; le Seigneur sera avec toi et tu persuaderas un grand nombre d'infidèles ; tu feras connaître JÉSUS, et tu seras couronnée du martyre. » Fortifiée par cette vision, Catherine entre au palais et va s'asseoir au milieu des philosophes assemblés pour la confondre. Sa parole est nette, forte, persuasive. Nul ne peut soutenir avec elle la discussion, et plusieurs, touchés de la grâce, confessent la vraie foi. Maximin, qui, comme Pilate, ne cherchait point la vérité, entre en fureur, condamne tous ces savants à périr dans les flammes et jette la vierge en prison. Cependant il met tout en œuvre pour gagner Catherine, et comme elle résiste à ses avances, il la livre aux juges. Devant les instruments de torture, on ordonne à la vierge d'offrir aux dieux l'encens. « Mon corps est entre vos mains, » répond-elle, « je vous l'abandonne : les tourments de cette vie ne sont que passa-

Mariage mystique de sainte Catherine.

gers, la récompense qui les suit est éternelle. » Aussitôt les soldats la frappent jusqu'au sang à coups de lanières plombées, puis la jettent demi-morte au fond d'un cachot. Après onze jours, on essaye encore de corrompre sa foi. Tous les efforts demeurant inutiles, on la condamne au supplice de la roue. C'était une machine horrible et compliquée, composée de deux cylindres armés de pointes de fer, qui tournaient en sens inverse, et entre lesquels on broyait la victime. Dès le premier tour l'instrument fut brisé. Catherine retourna dans sa prison, où l'impératrice Fausta et le tribun Porphyre, venus un jour la visiter, trouvèrent la foi, pour donner bientôt à JÉSUS-CHRIST le témoignage de leur sang. Catherine elle-même ne tarda pas à voir son triomphe couronné de la gloire du martyre. Elle eut la tête tranchée, vers l'an 310.

Les anges, dit le Martyrologe romain, portèrent le corps de cette héroïne sur le mont Sinaï, où un grand concours de chrétiens viennent toujours lui rendre hommage.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Soutenue par l'Esprit de DIEU, Catherine, une vierge de dix-huit ans, put confondre la sagesse des hommes, l'enfer et la mort. Demandons à DIEU avec confiance de nous soutenir contre tous les ennemis de la foi et du salut.

26 Nov. — S. LÉONARD de PORT-MAURICE. 1751.

PAUL-JÉROME CASANOVA, en religion P. Léonard, naquit à Port-Maurice, dans les États sardes, le 20 décembre 1676. Son père l'éleva chrétiennement, puis l'envoya faire ses études à Rome. Après sa philosophie, Paul suivit les cours de médecine. Mais plus désireux de sauver les âmes que de guérir les corps, il entra chez les franciscains à Saint-Bonaventure. Encore diacre, on le fit prêcher. Le recteur de l'établissement où il portait la parole dit du jeune prédicateur : « Ce sera une trompette éclatante qui ramènera bien des pécheurs dans la voie du salut. » Effectivement, Léonard opéra d'innombrables conversions. Son sujet ordinaire était la Passion du Sauveur : il introduisait partout l'exercice du chemin de la croix. Pendant quarante ans il évangélisa l'Italie. La veille de chaque départ, le saint homme s'agenouillait, au milieu du réfectoire, une corde au cou, s'accusait de ses fautes au père gardien et se recommandait aux prières des religieux. Le lendemain, il partait en récitant avec ses compagnons les litanies de la sainte Vierge. Arrivé à la cure du lieu de son apostolat, il baisait la main du pasteur de la paroisse et lui demandait de le bénir.

On a calculé que S. Léonard donna environ quatre cents missions, réparties entre quatre-vingt huit diocèses. Il quitta ce monde en 1751, à l'âge de soixante-quinze ans. Lorsque Benoît XIV apprit sa mort, il s'écria : « Nous perdons beaucoup, mais nous aurons au ciel un protecteur. »

Réflexion pratique. — S. Léonard ne comptait pas sur son éloquence pour convertir les pécheurs, mais sur la grâce de Dieu, qu'il sollicitait en leur faveur par la prière et les pénitences. Voulons-nous enfin nous convertir ? Prions et pleurons.

27 Novembre. — S. SIFFREIN, évêque. VIe siècle.

Issu d'une noble famille de la Champagne, Siffrein alla s'ensevelir dans l'abbaye de Lérins avec son père, pieux chevalier qui mourut après quelques années de profession monastique. Le jeune religieux fit, sous l'abbé Césaire, plus tard évêque d'Arles, de tels progrès dans la pratique des vertus et l'étude des lettres, il acquit en même temps un tel renom de piété, qu'il fut élu évêque par le peuple et le clergé venaissin. Père des pauvres et des infirmes, il portait fréquemment ses pas vers leurs humbles réduits, qu'il réjouissait par de bonnes paroles et d'abondantes aumônes.

Dieu signala par des miracles la sainteté de son serviteur. Un clerc, que le bon évêque affectionnait beaucoup, vint à mourir. Le bienheureux pria et lui rendit la vie. Les malades venaient en foule auprès de Siffrein, qui les guérissait. Il avait aussi le don de lire dans les cœurs et de connaître l'avenir. Il mourut le 27 du mois de novembre ; ses reliques sont religieusement conservées à Carpentras.

Réflexion pratique. — A l'exemple de saint Siffrein, ne nous contentons pas de donner l'aumône matérielle ; ajoutons-y les charités spirituelles, c'est-à-dire des paroles de consolation ou d'exhortation, d'autant plus précieuses aux malheureux qu'elles sont, hélas ! bien rares.

28 Novembre. — S. JACQUES de la MARCHE. 1479.

Jacques, né en 1389 de parents pauvres, à Montbrandon, dans la Marche d'Ancône, reçut au baptême le nom de Dominique. Un prêtre, qui avait remarqué ses dispositions pour l'étude, lui enseigna les éléments du latin et contribua, avec le concours de personnes charitables, à lui faire compléter son éducation à l'université de Pérouse ; puis un gentilhomme lui remit la direction de ses enfants et l'emmena à Florence. Un jour qu'il traversait Assise, Jacques, tourmenté du désir d'une vie plus parfaite, entra dans l'église de Notre-Dame des Anges. La ferveur des religieux de Saint-François l'édifia tellement qu'il résolut de rester avec eux (1400). On l'envoya faire son noviciat dans ce qu'on appelait *la Prison*, et c'est là qu'il jeta les fondements de cette rare vertu où il parvint dans la suite. Il donnait trois heures de la nuit au sommeil, et le reste à la méditation des choses saintes, ajoutant à ces veilles une abstinence rigoureuse, une continuelle mortification de l'esprit et des sens. Il ne quittait jamais son cilice, et il porta dix-huit ans une cotte de mailles sur sa chair nue. Son éminente sainteté le fit élire archevêque de Milan ; mais il prit la fuite et obtint, à force de prières, de ceux qui l'avaient poursuivi, qu'on le laissât exercer sa vocation de simple missionnaire.

Jacques mourut nonagénaire, le 14 novembre 1479, au couvent de la Trinité, près de Naples. Benoît XIII le mit au rang des saints.

RÉFLEXION MORALE.— Contribuer à l'éducation d'un enfant pauvre qui sera un jour ministre du Seigneur, c'est participer d'avance au mérite de ses bonnes œuvres.

29 Nov. — S. SATURNIN, évêque et martyr. Ier siècle.

AU nombre des missionnaires envoyés dans les Gaules par le prince des apôtres figurait Saturnin, appelé communément Sernin. En débarquant sur les côtes de Narbonne, le petit groupe se dispersa, et Saturnin choisit Toulouse pour théâtre de ses travaux.

Or, il advint qu'un jour les oracles cessèrent, et les prêtres déclarèrent au peuple qu'un ennemi des dieux, ministre de je ne sais quelle secte nouvelle intitulée chrétienne, attirait par sa présence leur malédiction sur la cité. Pour apaiser Jupiter, on propose d'immoler un taureau. Le sacrifice était prêt, lorsque Saturnin fut reconnu sur la place et signalé à la foule. On se rue sur l'évêque ; le prêtre et le diacre qui l'accompagnaient s'enfuient, et le pontife est traîné seul au Capitole, en face de l'autel. « Prends cet encens et fais-le fumer en l'honneur des dieux, » lui dit le grand-prêtre, « ou crains pour ta vie. » — « Je ne brûlerai pas d'encens, » répond l'apôtre, « et je ne crains rien, hormis mon DIEU, qui est le seul véritable. Comment les vôtres me feraient-ils peur, puisque vous prétendez que je les effraie ? » A cette réponse, la rage des païens s'exalte encore. On détache le taureau préparé pour le sacrifice, on lui passe autour des flancs une corde à l'extrémité de laquelle on lie Saturnin par les pieds. L'animal, excité par les clameurs de la multitude et rendu furieux par les aiguillons que la populace lui enfonçait dans les chairs, se précipite d'un bond du haut du Capitole. La tête du saint martyr fut brisée dans la chute et son sang inonda les premières marches où il vint tomber. Le taureau, poursuivant sa course, traîna hors des faubourgs, jusque dans la plaine, le corps inanimé du premier évêque de Toulouse. On conserve ses reliques dans la belle église de Saint-Sernin.

RÉFLEXION PRATIQUE. — La passion raisonne mal. Au lieu de dire: Nos dieux craignent Saturnin, donc il faut l'écouter; elle dit : Vengeons par sa mort nos divinités humiliées! Donc, si quelque mauvaise passion agite notre cœur, méfions-nous.

30 Novembre. — S. ANDRÉ, apôtre. Ier siècle.

ANDRÉ, de Bethsaïde en Galilée, fut d'abord disciple de Jean-Baptiste. Lorsqu'il entendit son maître dire, en montrant JÉSUS : « *Voici l'Agneau de Dieu !* » il se mit à suivre le Sauveur. « Que cherchez-vous ? » lui dit JÉSUS. — « Maître, où demeurez-vous ? » dit André. — « Venez et voyez, » repartit le Sauveur ; et André suivit JÉSUS. Tout heureux

de sa rencontre, ce généreux disciple de Jean courut avertir son frère Simon : «Nous avons trouvé le Messie,» lui dit-il ; et il l'amena au Fils de DIEU, qui changea son nom en celui de Pierre.

Après l'Ascension de l'Homme-DIEU, André prêcha quelque temps dans la Judée ; il parcourut ensuite les provinces de la Thrace et de la Scythie, les rives du Pont-Euxin, détruisant partout l'empire du prince des ténèbres, et plantant dans tous les lieux l'étendard de la croix. Il termina sa course apostolique dans l'Achaïe.

Le proconsul Égée gouvernait cette province. Il vint à Patras, fit saisir ceux qui avaient foi dans le CHRIST, et les voulut contraindre à sacrifier aux idoles. André, plein de zèle pour la gloire de DIEU, osa se présenter à lui. Le proconsul le fit jeter en prison, et, après l'avoir condamné au supplice de la fustigation, ordonna qu'il mourût sur une croix. A cette sentence, André laissa éclater une joie qui mit dans la stupeur tous les assistants. Lorsqu'il aperçut de loin l'instrument de supplice : « O croix salutaire, » s'écria-t-il, « croix consacrée par les membres du Seigneur, je vous désire, je vous aime ardemment, je vous ai toujours recherchée ! Mes vœux enfin vont s'accomplir ! Laissez-moi passer des mains des hommes dans vos bras, et rendez-moi à mon Maître. Daigne m'agréer par votre entremise Celui qui s'est servi de vous pour me racheter ! »

Il fut attaché à cette croix avec des cordes, et y demeura suspendu pendant deux jours, prêchant l'Évangile du haut de cette chaire sacrée. A la fin, il parut environné d'une splendeur céleste ; son âme se dégagea des liens du corps et s'envola au séjour des délices éternelles, le 30 novembre, sous le règne de Néron.

RÉFLEXION MORALE.— Sans JÉSUS, rien n'est amer comme les croix ; avec son amour, elles sont une source de douceurs qui expliquent les transports de saint André en face du gibet où il va mourir.

MOIS DE DÉCEMBRE.

1er Déc. — S. ÉLOI, évêque. 659.

UN jeune homme du nom d'Éloi (Éligius), né en 588, au village de Chatelac, à deux lieues de Limoges, vint faire son apprentissage en cette ville, chez l'orfèvre Abbon. La profession d'orfèvre exigeait alors les talents divers de l'émailleur, du fondeur, du ciseleur, du lapidaire, et même celui de l'architecte. L'apprenti passa bientôt maître en cet art difficile. Clotaire II le chargea d'exécuter un trône, et lui fit remettre l'or et les gemmes destinés à ce chef-d'œuvre. Au lieu d'un seul trône, Éloi en fit deux exactement semblables. « Vraiment, » s'écria Clotaire, « on peut confier à une telle probité tous les trésors du monde. » A la mort de Bobbo, l'argentier du roi, le jeune artiste lui succéda. La coutume exigeait qu'il prêtât serment. Mais, dans son respect pour le nom de DIEU, Éloi s'y refusa. Clotaire n'insista point. « Désormais, » lui dit-il, « j'aurai plus confiance à une seule parole de vous qu'à mille serments. » Dagobert hérita des mêmes sentiments pour Éloi. Même en ciselant ses chefs-d'œuvre, Éloi avait

Saint Éloi. (D'après P. Cristus, Cologne.)

constamment un livre de piété sous les yeux. Il passait la plupart des nuits sur un cilice, priant avec larmes. A Paris, des processions de pauvres, de captifs délivrés par sa charité, indiquaient le chemin de sa demeure. Il fonda de ses deniers l'abbaye de Solignac, près de Limoges, et un monastère à Paris, où vivaient jusqu'à trois cents religieuses. DIEU lui avait accordé le don des miracles. Le saint homme arrêta un incendie qui menaçait de consumer la ville de Paris tout entière; à St-Denis, il guérit un boiteux; à Strasbourg, il ressuscita un mort.

En 640, les fidèles de Noyon le choisirent pour évêque. Éloi détacha de leurs idoles les hordes sauvages campées dans les bois et parmi les marais, jusqu'aux rivages de la mer du Nord, et peu à peu les conquit à la foi chrétienne. Ce fut l'œuvre de dix-neuf années, pendant lesquelles il ne cessa de combattre, jusqu'à la victoire définitive, les restes de l'idolâtrie. Comme les Remi, les Germain, les Sulpice, ce fut un de ces évêques qui, selon le mot d'Ozanam, « éclairaient les rois, disciplinaient les peuples, et devenaient les fondateurs de la société française.» S. Éloi mourut le 1er décembre 659. Ses restes furent enfermés dans une châsse faite avec les bijoux dont la reine Bathilde s'était dépouillée sur son tombeau, S. Éloi est le patron de Limoges et de Noyon (1).

RÉFLEXION MORALE. — A n'envisager les choses que par leur côté humain, un acte de probité fit la fortune de S. Eloi. Ainsi DIEU se plaît à récompenser souvent dès ce monde la vertu de ses bons serviteurs.

2 Décembre. — Ste BIBIANE, vierge et martyre. 363.

SIBIANE était fille de S. Flavien, préfet de Rome, qui mourut en exil pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, et de sainte Dafrose, qui donna son sang pour la foi.

Apronien, favori de Julien l'Apostat, fut le tyran de cette famille chrétienne, dont les biens avaient été confisqués à son profit. Il cita Bibiane et sa sœur Démétrie à son tribunal, tenta contre elles tous les moyens de séduction et d'intimidation, et, voyant ses efforts inutiles, les jeta au fond d'un cachot. La misère et la faim n'eurent pas auprès d'elles un meilleur succès. Ramenées devant leur juge, les deux vierges protestaient ensemble que rien ne serait jamais capable de les ébranler, lorsque tout à coup Démétrie tomba morte et fut ainsi délivrée des mains de son bourreau.

Apronien chargea une femme perverse, nommée Rufine, de préparer l'apostasie de Bibiane en corrompant sa vertu. Elle échoua dans ce rôle odieux, et devint alors pour sa captive une mégère impitoyable. Sous la violence des coups comme devant la séduction des paroles, Bibiane demeura inébranlable.

Ivre de haine, le préfet commanda de lier la martyre à une colonne, et de la battre de fouets plombés jusqu'à son dernier souffle. Immobile, les yeux au ciel, le

1. Cf. *Vies des Saints* illustr. de Firmin Didot ; — Darras, *Hist. gén. de l'Eglise*.

visage souriant, la généreuse chrétienne semblait étrangère à la scène barbare qui faisait couler de sa chair en lambeaux des ruisseaux de sang.

Lorsque la sainte eut exhalé son âme, son corps, hideusement mutilé, fut jeté à la voirie. Un prêtre, avec l'aide de pieux fidèles, vint nuitamment l'enlever, et lui donna la sépulture près des restes de sa mère et de sa sœur. Plus tard on bâtit sur leur tombeau une chapelle, qui se transforma dans la suite en une belle église.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Une âme bien établie dans la vertu demeure insensible à toutes les tentatives de séduction. Vos bronchements perpétuels sont donc le triste indice d'un cœur partagé entre DIEU et Satan. Or, entendez le prophète : *Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés ? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le ; mais si c'est Baal, suivez-le* (1).

3 Déc. — S. FRANÇOIS XAVIER, apôtre des Indes. 1552.

FRANÇOIS, né dans la Navarre, en 1506, fut converti à Paris par S. Ignace de Loyola. *Que sert à l'homme de conquérir l'univers s'il perd son âme ?* Cette maxime de JÉSUS-CHRIST, souvent répétée par Ignace au brillant professeur du collège de Beauvais, finit par lui faire sentir le néant de la gloire humaine. Pour établir dans son cœur le règne absolu de DIEU, François comprit qu'il fallait détruire l'empire des sens. Dans un hôpital, il approcha d'un malade qui avait un ulcère d'une puanteur insupportable : il y appliqua les lèvres et en suça le pus. Après cette victoire sur lui-même, il fut capable de tous les sacrifices. Destiné par S. Ignace aux missions des Indes orientales, il s'embarqua le 7 avril 1541, à la conquête spirituelle d'un pays dont il ignorait la langue. Il aborda à Goa, capitale de la domination portugaise en ces contrées, et entreprit d'abord de ramener les Portugais, dont la vie scandaleuse était le plus grand obstacle à la conversion des infidèles. Il passa ensuite sur la côte de la Pêcherie, déjà évangélisée, mais où régnaient le vice et la superstition, étudia la langue malabre, traduisit le catéchisme, apprit par cœur sa traduction et se mit à parcourir les bourgades. Sa prédication, soutenue par des miracles, produisit des fruits abondants. Encouragé par de tels succès, il avança dans les pays voisins, et en peu de temps il eut la consolation de voir les idolâtres détruire leurs temples. L'année suivante il évangélisa le royaume des Travancore, où, dans l'espace d'un mois, dix mille païens se firent baptiser. A l'île de Manat, à Cochin, à Méliapour, à Malacca, aux Moluques, à Ternate, partout les conversions furent nombreuses.

En 1549, François débarquait au Japon, dans le royaume de Saxuma. Il y établit une chrétienté, mais les bonzes vinrent à bout d'indisposer le roi contre lui. Il partit donc pour se rendre à Firando, où il baptisa plus d'idolâtres en vingt jours qu'à Saxuma pendant toute une année. Amanguchi le reçut mal ; Méaco imita Amanguchi. Xavier revint dans cette dernière ville, et parvint à gagner au christianisme trois mille infidèles. Le roi de Bongo désirait voir le saint missionnaire.

1. III Reg. XVIII, 21.

François se rendit dans ses États, où le peuple vint en foule demander le baptême. Après un séjour de deux ans et demi au Japon, Xavier voulut faire connaître JÉSUS-CHRIST à la Chine, dont l'entrée demeurait interdite aux étrangers. La mort ne lui permit pas d'aller plus loin que l'île Sancian, où il mourut âgé de quarante-six ans, le 2 décembre 1552. Il avait baptisé de sa propre main plus de onze cent mille idolâtres, et planté la croix dans trois mille lieues de pays.

Son corps fut trouvé après deux mois dans un état de parfaite conservation. Les Portugais le conduisirent d'abord à Malacca, où il fit cesser une terrible épidémie, et ensuite à Goa, où l'on constatait, deux siècles plus tard, que la décomposition du tombeau l'avait encore miraculeusement épargné.

RÉFLEXION PRATIQUE.— Une sentence de Notre-Seigneur bien comprise sauve François, et avec lui plus d'un million d'infidèles ! Aimons et méditons les maximes de l'Évangile : elles ont toujours une vertu salutaire.

4 Oct. — S. PIERRE CHRYSOLOGUE, évêque et doct. 452.

PIERRE, surnomé Chrysologue *(parole d'or)*, était d'Imola en Romagne. En 433, il accompagna à Rome, auprès du pape, son évêque Corneille qui l'avait ordonné diacre, lorsque Sixte IV, obéissant à un ordre reçu de S. Pierre dans une vision, s'inclina profondément devant cet humble clerc et le proclama évêque de Ravenne.

L'élévation subite de Pierre Chrysologue ne changea rien à la vie humble et mortifiée de l'archidiacre d'Imola. Il régla l'intérieur de sa maison sur le pied d'un monastère. Son zèle, tempéré par la prudence, savait extirper ou prévenir les abus. Il mit en particulier toute l'ardeur de sa parole éloquente à faire disparaître les vestiges des coutumes superstitieuses du paganisme. Ses sermons, courts, nets de doctrine et de langage, séduisaient toutes les âmes. Ravenne, alors résidence impériale, voyait affluer de tous les points de l'Occident une foule de personnes que leurs affaires ou les devoirs de leur charge appelaient à la cour. Dans le nombre, il se rencontrait beaucoup de païens. Pierre ne se déchargeait sur personne du soin de les évangéliser, et l'on compta par milliers les néophytes qui lui durent le bienfait de la régénération. Mais c'était surtout pour les jeunes gens qu'il aimait à renouveler le miracle d'Élisée, à multiplier les résurrections spirituelles. Il savait admirablement s'insinuer dans le cœur des adolescents pour y combattre les passions naissantes et y déposer les germes de la vertu.

La dix-huitième année de son épiscopat, Chrysologue, divinement averti de sa fin prochaine, voulut mourir au lieu où il avait vu le jour. L'évêque et les fidèles d'Imola vinrent processionnellement à sa rencontre. Le lendemain, il offrit le saint sacrifice à la basilique de Saint-Cassien, pria au tombeau du martyr, et s'endormit bientôt après dans le Seigneur avec un calme et une sérénité angéliques (452).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Au milieu des occupations de la charge pastorale,

Pierre Chrysologue ne plaignait pas son temps aux néophytes, qu'il catéchisait lui-même. Et des chrétiens regardent comme perdues les heures données à l'instruction et aux pratiques religieuses.

5 Décembre. — S. SABAS, abbé. 532.

SABAS vint au monde à Mutalasque, en Cappadoce, l'an 439. Dès l'âge de huit ans, il entra dans un monastère voisin de la ville de Césarée ; puis, conduit par un attrait particulier vers les lieux témoins de la vie du Sauveur, il vint en Palestine, où il vécut dans une grotte, sur les bords du torrent de Cédron, l'esprit continuellement plongé dans la contemplation des choses divines. L'exemple de la solitude chrétienne est rarement stérile. Sabas se vit bientôt entouré de cent cinquante disciples, qu'il quittait chaque année pour passer le carême dans une solitude plus profonde, sans autre nourriture que la sainte eucharistie.

La méchanceté de quelques faux frères le décida à se retirer dans un désert, sur les bords du fleuve Gadarar. Étant entré dans une caverne, il y fait sa prière et s'endort. A son réveil, il voit un lion près de lui. Sans s'émouvoir, l'homme de DIEU commence matines. Son étrange compagnon s'éloigne, n'osant interrompre la prière du moine. Il revient ensuite, et le tire doucement par la robe comme pour l'inviter à sortir : « La caverne est assez grande pour nous deux, » lui dit aimablement Sabas ; « si donc tu veux être seul, cherche une autre demeure ; car il n'est pas juste que moi, créé à l'image de DIEU, je cède la place à une bête. » A ces paroles, le roi du désert se retire et ne reparaît plus.

Le patriarche de Jérusalem le décida à retourner dans son monastère. Il en sortit encore, mais pour aller s'opposer aux progrès de l'erreur dans la capitale de l'Orient, livrée aux intrigues des eutychéens. Il parut au palais impérial, couvert de ses pauvres habits de moine. Les gardes l'avaient d'abord écarté des portes, le prenant pour un mendiant. L'empereur donna ordre de l'introduire. Il crut, dit l'historien, voir un ange sous la forme mortelle. « Je suis venu, » dit Sabas, « pour supplier votre piété de rendre la paix à l'Église, de ne plus troubler l'épiscopat ni le sacerdoce, afin que nous puissions tranquillement prier jour et nuit pour votre sérénité. » Anastase, ému de la sainteté du vieillard, lui accorda sa requête, mais ce n'était, hélas ! qu'une concession passagère. Anastase devait soutenir jusqu'à sa mort l'hérésie des monophysites (qui n'admettaient qu'une nature en JÉSUS-CHRIST).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Céder devant la malice d'autrui par un sentiment de charité, vaut mieux pour notre âme qu'un éclatant triomphe.

6 Déc.— S. NICOLAS, évêque, patron des écoliers. 342.

É à Patare, en Lycie, d'une noble famille, Nicolas se distingua dès l'adolescence par une pureté de vie qui le rendit le modèle des écoliers avant qu'il devînt leur patron. Ordonné prêtre, il fut le zélé coadjuteur de son oncle dans le gouvernement d'une église. Sa fortune était considérable, il n'en profita que pour enrichir les pauvres. Un de ses concitoyens, tombé d'une situation opulente dans la plus complète misère, avait trois filles que cette catastrophe atteignait d'autant plus qu'elle les exposait à tous les mauvais conseils de la détresse. Une nuit, pendant que toute la famille dormait, une main inconnue glissa une somme considérable à travers les ais mal joints de la fenêtre. Le père, après avoir cherché vainement qui avait voulu lui rendre ce service inespéré, employa ce trésor à doter sa fille aînée, qu'il maria honnêtement. Le lendemain des noces, pareille trouvaille se fit dans la pauvre demeure. La seconde fille fut mariée. Mais le père ne dormait plus ; il passait la nuit à épier son bienfaiteur inconnu, lorsqu'une main furtive fit tomber par la fenêtre une nouvelle pluie d'or. Il s'élança aussitôt dehors, et rejoignit l'inconnu, qui fuyait à toutes jambes. C'était Nicolas. Le père attendri se prosterna à ses genoux en l'appelant son sauveur. L'homme de DIEU voulut en vain exiger qu'il ne dît jamais un mot de ce qui venait de se passer, et, pour échapper aux hommages qui lui venaient de toutes parts, il prit la résolution de s'en aller aux saints lieux. Durant la traversée il ressuscita un matelot. Les miracles qu'il opéra sont sans nombre; il n'est pas un seul infirme qui se soit présenté à l'homme de DIEU sans être immédiatement guéri. Ce pèlerinage fut pour Nicolas une source féconde de grâces. Il eût voulu mourir sur cette terre sacrée, mais le ciel l'avertit d'aller reprendre le gouvernement de la communauté de jeunes prêtres qu'il avait fondée dans son pays. Son retour au milieu de ses frères, qui ne comptaient plus le revoir, fut un vrai triomphe. A la mort de l'évêque de Myre, clergé et fidèles, d'une voix unanime, élurent Nicolas pour son successeur. On était à l'époque où Dioclétien et Galère préparaient leur terrible persécution contre l'Église. Aussitôt les édits de mort publiés, Nicolas fut arrêté, mis à la torture et jeté au fond d'un cachot. DIEU permit qu'il y fût oublié jusqu'au jour où Constantin rendit aux fidèles la liberté. L'évêque de Myre retourna alors à son église et s'appliqua à convertir les païens. Sa vertu sembla prendre encore un nouvel éclat. On le vit, dans une famine, pourvoir à la subsistance de toute la Lycie. Une émeute ayant éclaté à Taïphale, le bienheureux se présenta seul à la populace rebelle et calma les esprits. Trois commissaires impériaux, victimes d'une calomnie, attendaient l'heure du supplice capital. Tout à coup l'un d'entre eux, Népotien, s'écria : « Seigneur DIEU, qui avez arraché les trois Hébreux à la mort, nous sommes innocents comme eux ! Au nom de Nicolas, votre serviteur, prenez vous-même notre défense. » Or, en ce moment l'empereur dormait dans son palais. Un vieillard lui apparut en songe et lui dit : « Lève-toi et donne sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois officiers qui viennent d'être injus-

tement condamnés à mort. » Constantin étonné demanda au vieillard : « Qui es-tu pour me tenir un pareil langage ? » — « Je suis Nicolas, évêque de Myre. » Constantin se leva et fit mander son préfet du prétoire. Celui-ci avait eu la même vision. Les trois captifs furent amenés. « Par quelles opérations magiques, leur dit-on, avez-vous produit ces fantômes qui nous sont apparus simultanément ? » Les malheureux ne comprenaient rien à cette interrogation. Quand on leur en eut expliqué le sens, Népotien s'écria : « DIEU tout-puissant, avez-vous donc daigné exaucer ma prière et envoyer Nicolas, votre serviteur, attester en personne notre innocence ? » Il raconte alors la scène de la prison ; passant ensuite à la justification des griefs qui avaient été faussement imputés à ses compagnons et à lui, il parle avec un tel accent de sincérité qu'il convainc l'empereur. Constantin les absout : « Ce n'est pas à moi que vous devez la vie, » ajoute-t-il, « c'est au saint vieillard qui est venu à votre secours. — Allez lui dire que j'ai fidèlement exécuté ses ordres, et demandez-lui de prier pour moi. » Tel est le trait de la vie de saint Nicolas que l'art symbolique du moyen âge a si souvent reproduit dans les sculptures et les verreries de nos cathédrales.

Ce grand évêque mourut plein de jours et de saintes œuvres vers l'an 342. Son tombeau est encore aujourd'hui à Myre l'objet d'un pieux pèlerinage (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Comme Népotien, demandez au bienheureux Nicolas de vous préserver, non de cette mort que tout enfant d'Ève doit subir, mais de la mort du péché, la seule redoutable. — Enfants, priez l'évêque de Myre, qui fut un modèle d'innocence, de vous aider à conserver la vôtre.

7 Décembre. — S. AMBROISE, évêque et doct. 397.

LA mort d'Auxence, évêque arien de Milan (374), les hérétiques de cette ville intriguaient pour lui donner un successeur de leur secte. De leur côté, les catholiques, opprimés depuis longtemps, demandaient un évêque de leur communion. Les deux partis, réunis à l'église pour l'élection, étaient sur le point d'en venir aux mains. Le gouverneur de la province accourut pour empêcher le désordre. Ce magistrat se nommait Ambroise. Arrivé au milieu de la tumultueuse assemblée, il fait un discours rempli de sagesse et de modération qui calme les esprits. Pendant sa harangue, un enfant se met à crier trois fois : *Ambroise évêque !* Aussitôt catholiques et ariens de répéter l'acclamation : *Ambroise évêque !* Et le gouverneur fut l'élu de tous. Il tenta de se soustraire à l'épiscopat par tous les stratagèmes que lui suggéra son humilité, voulut s'enfuir à Pavie, mais s'égara, et après avoir marché toute la nuit, se retrouva le lendemain aux portes de Milan. Craignant alors de résister à la volonté divine, il se résigna. Son éminente vertu le fit dispenser des règles ordinaires. Simple catéchumène, on le baptisa et on l'ordonna prêtre et évêque en huit jours. Ambroise avait alors trente-quatre ans. Il était né en Gaule, vers 340, d'une famille illustre, avait fait

1. V. Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*

à Rome les plus brillantes études, avait paru avec éclat au barreau, dans la magistrature et dans l'administration.

Saint Ambroise arrête Théodose au seuil de l'église de Milan.

Aussitôt qu'Ambroise fut élevé sur le siège de Milan, le pape lui envoya, pour le seconder et achever de l'instruire, un prêtre nommé Simplicien, d'une science remarquable et d'une grande vertu. Le nouveau pontife écrivit lui-même à S. Basile pour lui demander le secours de ses lumières, et le prier de lui envoyer ses ouvrages.

La plus grande partie de la journée, dit S. Augustin, l'appartement d'Ambroise était rempli de personnes qui venaient le consulter. Il célébrait chaque jour le saint sacrifice après une longue préparation, prêchait à son peuple tous les dimanches, et se livrait à l'administration du sacrement de pénitence avec un zèle admirable. Il jeûnait chaque jour, excepté le samedi, le dimanche et les fêtes des martyrs. Il distribua tout son patrimoine à

l'Église et aux pauvres, et, dans un temps de calamité, n'hésita point à vendre même les vases sacrés pour secourir les indigents. Il combattit une foule de superstitions et d'abus, entre autres, l'usage de renvoyer le baptême à un âge avancé. Tant de zèle et de vertus parvinrent à délivrer presque entièrement son diocèse de la funeste hérésie d'Arius.

Lorsque Ambroise tomba malade, on pria de toutes parts dans l'empire pour une vie si précieuse ; mais le moment de récompenser le saint était arrivé. JÉSUS-CHRIST lui apparut, le combla de consolations et l'invita à la gloire céleste. Le grand serviteur de DIEU y entra le 4 avril 397, à l'âge de cinquante-sept ans (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — On connaît la fermeté d'Ambroise refusant l'entrée du temple à Théodose après le massacre de Thessalonique. Si cette vertu est nécessaire aux pasteurs pour le maintien des lois de l'Église, elle ne l'est pas moins aux fidèles pour résister aux assauts du démon, du monde et des passions. Demandons à DIEU la fermeté chrétienne.

8 Décembre. — S. ROMARIC, abbé. 653.

ROMARIC était un leude opulent, dont les biens furent confisqués et le père égorgé pendant la lutte fratricide entre les deux petits-fils de Brunehaut, Théodebert et Thierri. Après la mort de celui-ci, il avait récupéré son vaste patrimoine, et il occupait une haute position à la cour de Clotaire II, devenu seul maître des trois royaumes francs.

Amat, moine de Luxeuil, était venu prêcher en Austrasie. Romaric le reçut à sa table, et l'interrogea sur le meilleur moyen de faire son salut : « Je m'étonne, » lui répondit le religieux, « qu'un homme intelligent comme toi ne se souvienne pas de la réponse du Seigneur à celui qui lui faisait la même demande : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et viens me suivre : tu auras ton trésor au ciel.* » Dès ce moment, Romaric appartint à DIEU. Il distribua aux pauvres toutes ses terres, à l'exception de son château de Habend, rendit la liberté à une foule de serfs, et partit pour Luxeuil, afin de s'y faire moine. Une fois religieux, il rechercha les occupations les plus basses, et surpassa tous les frères par sa régularité.

Quelques années après, Romaric et Amat quittèrent Luxeuil et se rendirent dans le domaine que Romaric s'était réservé. Ils y édifièrent une église et y fondèrent le plus grand monastère de femmes qu'on eût encore vu en Gaule. Amat en prit d'abord le gouvernement, mais s'en déchargea bientôt sur Romaric qui le dirigea durant vingt-cinq ans.

Sur la fin de sa vie, ayant appris que Grimoald, maire du palais sous le roi Sigebert, menaçait les droits du jeune héritier de ce prince, Romaric, descend de sa montagne et se rend au palais, qu'il n'avait pas revu depuis trente ans, pour dénoncer au roi les périls de la patrie ; informé de son approche, Grimoald va

1. Cf. Rivaux, *Histoire ecclésiastique.*

au-devant de lui. A l'aspect de ce vieil homme de DIEU, il crut voir une apparition surnaturelle, et trembla. On ne dit pas ce qui se passa entre eux. On sait seulement que Grimoald promit de faire tout ce qui lui était demandé. Romaric mourut trois jours après ; sa cendre fut réunie à celle de S. Amat, le maître et l'ami qui l'avait conduit à DIEU par le *rude sentier* (1).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Vivre dans le dépouillement : voilà le meilleur moyen de faire son salut. Du moins, si nous restons dans le monde, n'y attachons pas notre cœur.

9 Décembre. — Ste LÉOCADIE, vierge et martyre. 303.

LÉOCADIE était une vierge chrétienne de Tolède, remarquable par sa beauté, sa distinction et sa sagesse.

Lorsque Dacien, gouverneur de la Taraconnaise sous Dioclétien et Maximien, vint à Tolède, il fit dresser la liste des fidèles, afin d'exercer sur eux toutes les rigueurs de la persécution. Léocadie fut bientôt mandée à son tribunal. Le tyran se leva pour lui faire honneur et lui dit d'un ton bienveillant: « Je sais votre naissance et je connais vos qualités ; sans doute on vous a calomniée en vous dénonçant comme chrétienne : vous êtes trop sage pour appartenir à cette abominable secte. » — « Vous vous trompez,» répondit la vierge ; « ceux-là seuls méprisent notre sainte religion qui ne la connaissent pas. Les dieux de l'empire sont évidemment des fables. JÉSUS-CHRIST seul nous a fait connaître le vrai DIEU, l'Éternel, le Tout-Puissant: toute ma gloire est d'être chrétienne. » — « Vile esclave ! » s'écrie Dacien, « tu es indigne de ta noble famille ! » Puis, s'adressant à ses licteurs : « Puisqu'elle veut être la servante d'un misérable Galiléen mort en gibet, qu'on la traite en esclave. » Sur son ordre, les bourreaux la saisissent, et la flagellent avec une atroce cruauté. Dans ce supplice, Léocadie ne laisse pas échapper un seul gémissement. On la voit, les yeux levés au ciel, murmurer une prière. Craignant qu'elle n'expirât sous la violence des coups, le gouverneur la fit conduire en prison. Après avoir tendrement baisé une croix que sa pieuse main avait tracée sur une des pierres du cachot, Léocadie expira doucement des suites de ses blessures, le 9 décembre 303.

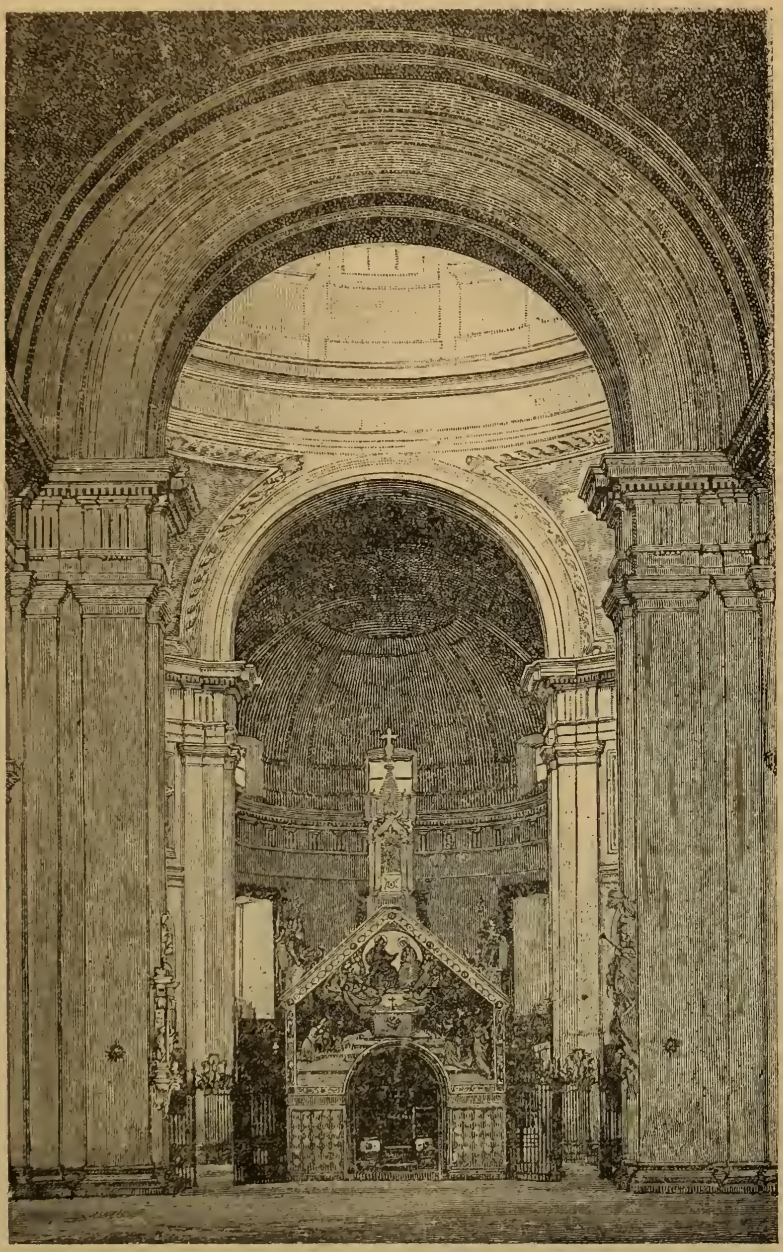
RÉFLEXION PRATIQUE. — Oui, notre vraie grandeur est d'être chrétiens : il faut donc répondre par notre conduite à un titre si glorieux ; or, remarque S. Ambroise, « quand je dis un chrétien, je dis un homme parfait. »

1. V. Montalembert, *Moines d'Occid.*

10 Décembre. — NOTRE-DAME de LORETTE.

LE 10 mai 1291, la chambre de la sainte Vierge, où le Verbe divin s'était revêtu de notre chair mortelle, se trouvait transportée par les anges de Galilée en Dalmatie, sur une colline située entre Tersato et Fiume. Marie elle-même révélait cette translation à l'évêque de Tersato, depuis longtemps malade et alors subitement guéri. Malgré ces signes manifestes, une députation fut envoyée à Nazareth, pour reconnaître l'emplacement occupé jusque-là par la maison sainte et comparer la nature des constructions. L'enquête confirma le miracle du 10 mai.

Le 10 décembre 1294, la *santa Casa* quittait la Dalmatie, passait par-dessus l'Adriatique, et venait se poser dans la Marche d'Ancône, au milieu d'un bois de



Notre-Dame de Lorette.

lauriers. Des bergers veillant à la garde de leurs troupeaux aperçurent, comme autrefois ceux de Bethléem, une vive lumière qui rayonnait à travers les arbres de la forêt. Ils approchèrent en tremblant de l'objet lumineux. Cette maison, d'une incontestable vétusté, dans un endroit ou il n'y avait jamais eu de construction quelconque, les saisit d'une profonde émotion religieuse. Avant d'en franchir le seuil, ils tombèrent à genoux pour prier. Dès l'aurore ils coururent à Recanati annoncer le prodige dont ils venaient d'être témoins. On refusa d'abord de les croire.... La maison fut soigneusement examinée ; elle n'avait point de fondations, et reposait simplement sur le sol. Les arbres qui l'environnaient, penchés vers elle, paraissaient participer à l'adoration qu'inspirait aux hommes la merveille qu'ils contemplaient.. Dès lors ce point privilégié de la péninsule italique devint le but d'un pèlerinage incessant. Cependant les visiteurs de la *santa Casa* étaient exposés, dans la profondeur du bois, aux attaques des brigands. La demeure de Marie quitta donc cette dangereuse solitude, et vint sur une colline plus rapprochée de la ville. Les pèlerinages reprirent avec une nouvelle ardeur. Survint une autre profanation. La colline appartenait à deux frères. Les offrandes qui affluaient allumèrent dans leur cœur la plus ardente cupidité. Comme ils se disputaient l'emplacement choisi par la sainte demeure, les anges la transportèrent une quatrième fois sur une autre colline, qui regarde la mer. Elle est là depuis 610 ans, renfermée dans une magnifique église que Paul II fit construire avec les sommes recueillies dans le monde entier (1).

Réflexion pratique.— C'est au fait miraculeux de la translation en Occident de la demeure de Marie, que se rapporte la composition des litanies de la sainte Vierge, ou de *Notre-Dame de Lorette*. Récitons-les chaque jour avec piété.

11 Décembre. — S. DAMASE, pape. 384.

Damase, né en Espagne vers l'an 304, était archidiacre de Rome lorsque Libère dut prendre le chemin de l'exil, par ordre de Constance, pour avoir défendu la foi catholique et soutenu S. Athanase (355). Il accompagna le pape proscrit jusqu'en Thrace, où l'envoyait le décret impérial. De là il revint à Rome, où il eut beaucoup à souffrir des ariens. Libère, rendu à son troupeau, se servit de ses conseils dans le gouvernement de l'Église. A la mort du pontife, Damase fut appelé à s'asseoir sur le siège apostolique (366). Il avait soixante-deux ans. Son intronisation réjouissait les gens de bien. Néanmoins un parti se forma, qui élut l'antipape Ursicin. Il en résulta des troubles qui ne s'apaisèrent que par l'exil de l'intrus.

La sévérité de Damase avait servi de prétexte au schisme. Il n'en continua pas moins à tenir d'une main ferme le pouvoir spirituel, et à faire exécuter ponctuellement les règles canoniques. Il tint un concile à Rome, où il excommunia les principaux fauteurs de l'arianisme. Sur l'avis de S. Athanase, il en assembla un second pour lancer l'anathème contre Auxence, évêque arien de Milan, confirmer

1. V. l'abbé Bareille, *Hist. g. de l'Égl.*

la foi catholique de Nicée, et déclarer nuls les actes du conciliabule de Rimini. Dans un troisième concile à Rome, il condamna l'hérésiarque Apollinaire, ses deux disciples Timothée et Vital, ainsi que Maxime de Constantinople, et dans un concile à Aquilée, Pallade et Secondien. Son zèle pour la réforme des mœurs et l'extirpation des abus ne remporta pas de moins éclatantes victoires. Tout plia devant l'autorité du grand vicaire de JÉSUS-CHRIST. Pour cimenter la paix de l'Église, ce pape infatigable réunit un dernier concile à Rome, où brillèrent saint Ambroise et saint Jérôme, qui devint le secrétaire du pape. Poète distingué, Damase aimait et protégeait les savants. Il mourut le 11 décembre 384.

RÉFLEXION MORALE. — Si nous suivons toujours la ligne du devoir, le monde ne manquera pas de nous trouver trop sévères : mais est-ce le monde qui nous jugera au tribunal de DIEU ?

12 Déc. — Ste ADÉLAIDE, impératrice, veuve. 999.

FILLE de Rodolphe II, roi de Bourgogne, et veuve à vingt ans de Lothaire, roi d'Italie (949), Adélaïde tomba aux mains de Bérenger II, qui s'empara d'une partie de son royaume et la fit enfermer dans une étroite prison, à Pavie, où on la maltraita cruellement. Elle s'évada par une nuit si noire qu'elle tomba dans un marais, d'où un pêcheur la retira demi-morte. Arrivée en Allemagne, elle implora le secours d'Othon Ier, qui vint en Italie avec une nombreuse armée, défit Bérenger, épousa Adélaïde, et fut couronné empereur des Romains par le pape Jean XII.

Au milieu des délices de la cour, Adélaïde menait une vie austère et se faisait remarquer par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Othon Ier mourut en 973, sa sainte veuve prit grand soin de l'éducation de son fils Othon II, qui gouverna sagement tant qu'il suivit ses conseils. Après la mort de ce prince, Adélaïde eut beaucoup à souffrir de sa brue Théophanie, régente d'Othon III. La mort subite de la mère du jeune prince rendit bientôt le pouvoir à l'aïeule. Elle ne se souvint de ses ennemis que pour les combler de ses bienfaits. Sur les conseils de ses directeurs, S. Adelberg, abbé de Wissembourg, et S. Odilon, abbé de Cluny, elle déploya sa générosité non seulement en faveur des pauvres, mais aussi des églises ; elle érigea, restaura et dota plusieurs monastères de chanoines, de religieux et de religieuses dans toutes les parties de l'empire, particulièrement en Saxe, en Italie et en Bourgogne. Chrétienne zélée, elle ne négligea rien pour procurer la conversion des infidèles. Dans la dernière année de sa vie, elle entreprit un voyage en Bourgogne, qui avait pour but la réconciliation du roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets. La sainte veuve mourut en route, à Seltz, l'an 999.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Un chrétien doit savoir pardonner, selon la recommandation de saint Paul écrivant aux Romains : *Ne vous vengez point vous-mêmes, mais faites place à la colère*, c'est-à-dire cédez à celui qui vous outrage, et ne dites rien dans le feu de la colère.

13 Décembre. — Ste ODILE, vierge. 720.

LE duc d'Alsace, Adalric, désirait vivement un fils. Amère déception ! il lui naquit une fille aveugle. Pour calmer son irritation, il fallut lui promettre de tenir secrète la naissance de la pauvre enfant. Confiée d'abord à une paysanne, elle fut ensuite amenée chez sa tante, abbesse de Baume, en Franche-Comté, qui l'éleva dans les sentiments de la piété la plus tendre. Toutefois, à l'âge de treize ans elle n'avait pas encore reçu le baptême. Une voix du ciel ordonna à Érhard, évêque de Ratisbonne d'aller au monastère de Baume baptiser une jeune aveugle sous le nom d'Odile *(enfant de lumière)*. Érhard obéit ; après les cérémonies du baptême il fit sur les yeux de la jeune fille une onction avec le saint chrême en disant : « Sois éclairée des yeux du corps comme des yeux de l'âme, au nom de JÉSUS-CHRIST. » Aussitôt les paupières de la petite chrétienne se séparèrent, et son premier regard fut dirigé vers le ciel. Par reconnaissance pour un si grand bienfait, l'enfant voulut aussitôt se consacrer à DIEU.

Odile apprit bientôt le secret de son origine, et conçut le plus vif désir de connaître ses parents. Son frère prêta les mains au retour de l'innocente exilée ; mais son père la reçut mal et consentit à peine à la loger au château. A la longue pourtant, ses qualités aimables lui gagnèrent le cœur d'Adalric. Quelques années plus tard, un duc d'Allemagne demanda sa main. Odile, qui ne voulait que JÉSUS-CHRIST pour époux, refusa cette union ; et comme son père mettait tout en œuvre pour lui arracher son consentement, elle s'enfuit et traversa le Rhin sur un bateau de pêcheur. Tombée de fatigue au pied d'un rocher, dit la légende, elle le vit tout à coup s'entr'ouvrir. A peine s'y était-elle réfugiée qu'il se referma pour la soustraire à toute recherche. De cette roche aride DIEU fit jaillir une source rafraîchissante où la vierge fugitive se désaltérait chaque jour. Odile vivait depuis un an dans sa retraite, lorsque son père fit publier qu'il s'engageait sur son âme à lui laisser la libre disposition de son avenir. Elle revint alors au milieu des siens et voulut fonder un monastère sur la cime d'une montagne des Vosges. Adalric lui céda dans ce but son château de Hohembourg. En quelques années, la sainte y réunit cent trente vierges, parmi lesquelles trois de ses nièces et sa propre sœur. Ce nombre augmentant toujours, elle bâtit un second couvent, auquel était joint un hôpital, où elle venait soigner de ses propres mains les malades. Le gouvernement de ces deux maisons épuisèrent bientôt ses forces ; elle assembla ses filles, leur fit de touchants adieux et brisa les liens qui retenaient son âme, le 13 décembre 720.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Prions sainte Odile de nous obtenir la grâce de fermer les yeux aux vanités du monde pour les ouvrir aux splendeurs de la foi.

14 Décemb. — S. NICAISE, évêque et martyr. 451.

SUCCESSEUR de Sévère sur le siège épiscopal de Reims, au Ve siècle, Nicaise était un prélat d'une grande vertu et d'une admirable sainteté. L'Église, sortie enfin de l'ère des persécutions, jouissait d'une paix profonde. Un grand nombre de chrétiens en profitaient pour se livrer aux vanités du siècle. Afin de les ramener, le saint évêque priait jour et nuit, prêchait de tous côtés, menaçait même les pécheurs de la vengeance divine. Elle ne tarda pas à venir : DIEU, lassé des crimes qui se multipliaient, permit aux Barbares d'envahir les Gaules. Quand Attila parut devant Reims, ses habitants s'étaient retirés dans les bois; mais Nicaise était resté avec une poignée d'hommes courageux pour attendre ce qu'il plairait à DIEU. Les Barbares le trouvèrent sur le seuil de son église, entouré de prêtres, de diacres, et chantant d'une voix forte le verset : *Adhæsit pavimento anima mea ; vivifica me secundum verbum tuum.* (1) Un violent coup d'épée trancha dans son gosier la sainte psalmodie : sa tête roula à terre avec son cadavre. Ce fut le prélude des massacres ; mais, la basilique ayant retenti d'un bruit soudain et inconnu, les Huns effrayés s'enfuirent, laissant là leur butin. Le lendemain, les habitants reprirent possession de leurs maisons et recueillirent les restes des martyrs. » (2)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Grâce aux prières de saint Nicaise, la peste, qui couvrit de deuil toute la Gaule épargna la ville de Reims. Prions cet illustre pontife de préserver notre âme des ravages plus funestes du péché mortel.

15 Décembre. — S. FORTUNAT, évêque. 601.

NÉ en 530 aux environs de Trévise, Venantius Fortunat fut guéri miraculeusement d'une maladie qui menaçait de le rendre aveugle. Il avait alors trente ans, et sa réputation de poète commençait à s'établir. Dans sa reconnaissance pour S. Martin, à qui il devait la vue, il voulut aller en pèlerinage au tombeau du thaumaturge. Il comptait bien revenir dans sa patrie, mais DIEU le réservait à d'autres destinées. Après son pèlerinage de Tours, il se fixe à Poitiers, retenu par l'attrait des vertus de sainte Radegonde. Ordonné clerc, puis prêtre, il devient à la fois l'intendant et l'aumônier du monastère de la pieuse reine. En cette qualité, il a bientôt des relations suivies avec les plus illustres évêques de France, et lorsqu'il aura chanté le triomphe du CHRIST, à l'occasion du fragment de la vraie croix envoyé à Radegonde par l'impératrice Sophie et Justin le jeune, il deviendra le poète liturgique, non seulement des Gaules, mais de toute l'Église latine. Sur la fin de sa vie, le pieux aumônier se constitue l'historien ecclésiastique de nos gloires nationales : S. Hilaire, S. Germain, S. Aubin,

1. Mon âme s'est collée à la terre ; vivifiez-moi selon votre parole. (Ps. CXVIII, 25.)
2. Amédée Thierry, *Attila.*

S. Paterne, S. Amand, S. Remi, S. Médard, Ste Radegonde. Fortunat était septuagénaire lorsqu'il fut promu au siège épiscopal de Poitiers. Il ne l'occupa guère qu'une année et mourut en 600 ou 601. (1)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Avez-vous quelque talent qui vous distingue des autres ? Employez-le au service du Seigneur, qui vous l'a donné.

16 Décembre. — S. ÉVRARD. 869.

SAINT Évrard, comte de Cysoing, servit avec succès dans l'armée de Lothaire, contre les Esclavons et autres peuples encore païens. Dans ces glorieuses expéditions, Évrard n'avait en vue que la défense de l'Église et la soumission des infidèles à la foi. Cysoing lui dut sa belle et riche abbaye, enrichie du corps de saint Calixte (854).

Marié à la fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire, Évrard ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à former l'esprit et le cœur de ses huit enfants. Sa charité pour les pauvres et les malheureux, sa douceur envers ses sujets, lui attiraient le respect et l'affection de tous.

Après avoir rendu de nouveaux et importants services à la chrétienté et à l'Italie sous le gouvernement de Louis-le-Jeune, fils et successeur de Lothaire, Évrard se démit de ses charges et partagea ses biens entre ses enfants. Il mourut en 869, au moment où il revenait d'Italie à Cysoing. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église du monastère qu'il avait bâti. L'église de Cysoing possède encore le chef du bienheureux, sauvé des profanations révolutionnaires de 93 par Augustin Gosse de Saint-Amand, son dernier abbé. (2)

RÉFLEXION PRATIQUE. — Pour se sauver, toutes les vies des saints le proclament, croire ne suffit pas, il faut de plus faire le bien. A la mort, rien ne nous suivra, rien ne nous servira, hormis nos bonnes œuvres.

17 Décembre. — S. STURM, abbé. 779.

STURM, né vers l'an 712 d'une noble famille bavaroise, fit de tels progrès dans les sciences et la piété, qu'avant l'âge requis on le jugea digne du sacerdoce. Depuis trois ans il exerçait le ministère ecclésiastique parmi les chrétientés naissantes de sa patrie, lorsqu'il exprima le désir de s'astreindre à une vie plus parfaite. Boniface lui donna deux compagnons et les envoya dans la vaste forêt de Bochonia ; après quatre jours de marche, Sturm trouva, au confluent du Gisel et de la Fulda, un site délicieux, et revint annoncer sa découverte au saint archevêque.

La forêt de Bochonia appartenait au domaine princier de Carloman. Boniface alla trouver le duc d'Austrasie, qui répondit à sa demande : « Je fais don au Sei-

1. V. Darras, *Hist. g. de l'Égl.*, t. XV.
2. Cf. Destombes, *Vie des Saints de Cambrai et Arras.*

gneur de tout ce qui m'appartient au lieu dont vous parlez, et j'étends cette concession à quatre milles de circuit, au midi et au nord, à l'orient et à l'occident. » Sturm, accompagné de sept religieux, prit possession du lieu béni, au chant des hymnes et des prières. Le travail du défrichement commença, en même temps que la psalmodie, les veilles saintes, les oraisons et le jeûne. La règle de Saint-Benoît, que le fondateur et deux de ses moines allèrent étudier pendant deux ans au Mont-Cassin, y fut établie dans toute sa perfection.

Telle fut l'origine de cette puissante abbaye de Fulda, l'idéal des colonies monastiques, le foyer de la civilisation et de la foi dans l'Allemagne centrale. Saint Sturm en fut le premier abbé. Il mourut dans la paix du Seigneur le 17 décembre 779. Innocent II le canonisa au concile de Latran. (1)

RÉFLEXION MORALE. — La vraie civilisation est le fruit naturel de l'Évangile.

18 Décembre. — S. GATIEN, évêque. IIe siècle.

ENVOYÉ en Gaule par le pape S. Clément, Gatien annonça JÉSUS-CHRIST à Tours, dont il fut le premier évêque. Deux choses l'aidèrent puissamment dans la propagation de la vérité : sa vie tout angélique et les miracles qui accompagnaient sa parole. Les infidèles, quelque grossiers qu'ils fussent, pouvaient-ils raisonnablement refuser leur croyance à la doctrine que confirmaient d'éclatants et nombreux prodiges ? Au seul signe de la croix les maladies et les démons obéissaient à Gatien, comme si DIEU lui-même leur eût commandé. Peu à peu la persécution qui avait entravé son apostolat se ralentit, les conversions devinrent plus fréquentes, le culte des idoles fut discrédité, et les chrétiens eurent la liberté de bâtir des oratoires et de s'y assembler publiquement.

Après sa mort, qui arriva le 18 décembre, la dépouille mortelle du bienheureux évêque fut ensevelie dans un monastère qu'il avait fondé hors de la ville de Tours. S. Gatien n'avait pas employé moins de cinquante ans à évangéliser les *Turones*.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Travaillons sans relâche à notre sanctification, sans nous décourager à la vue du peu de fruit de nos efforts. C'est le travail que DIEU demande et non le succès.

19 Décembre. — Ste PROTHASIE, vierge et martyre. 282.

PROTHASIE eut, dit-on, Senlis pour patrie. Dès ses plus tendres années, elle avait incliné son oreille aux leçons de la sagesse, et son âme aux inspirations de la grâce. Ayant appris par les saintes Écritures que la chasteté est un trésor renfermé dans des vases d'argile, elle s'environna, pour la conserver, du triple rempart de l'humilité, de la prière et de la pénitence, indiquant ainsi par son exemple, à la jeunesse chrétienne, les

1. V. Darras, *Hist. gén. de l'Égl.*, t. XVII.

moyens d'échapper aux souillures du siècle. Prise et conduite devant Rictiovare, lors de la persécution de Dioclétien, elle reçut l'ordre de sacrifier aux dieux de l'empire. Le tyran, à qui les merveilles de la grâce étaient inconnues, pensa remporter sur la foi de la jeune chrétienne un prompt et facile triomphe ; mais DIEU, qui combattait avec elle, déjoua ses perfides efforts : Prothasie foula aux pieds les idoles et adora hautement JÉSUS-CHRIST. Sa récompense ne se fit pas attendre : elle reçut le même jour la double couronne du martyre et de la virginité (vers 282).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Nous sommes tous tenus, à l'exemple des saints, de tout perdre, même la vie, de tout souffrir, même la mort, plutôt que de trahir notre conscience, notre foi, notre DIEU.

20 Décembre. — Bse JULIE, recluse. 1367.

JULIE della Rena vit le jour à Certaldo en Toscane, au commencement du XIVe siècle. Elle montra dès l'enfance de grandes dispositions pour la piété. Dès qu'elle connut le monde, elle le prit en horreur et ne s'occupa que de plaire à DIEU. Une vertu lui était chère entre toutes, l'humilité. Afin de satisfaire son désir de s'abaisser, elle se fit servante. Tout le temps que lui laissaient ses occupations, elle le consacrait à la prière. Elle craignit cependant d'être encore trop occupée des choses de la terre, et quitta sa place pour revêtir l'habit de Saint-Augustin, que portaient les recluses. Ses concitoyens admiraient déjà sa sainteté lorsqu'elle sauva des flammes un petit enfant qu'un miracle seul pouvait arracher à la mort. De ce moment, tout le monde manifesta de la vénération pour Julie. Mais les hommages extérieurs épouvantaient cette humble fille. Pour s'y soustraire, elle s'enferma dans une réclusion complète. La pieuse solitaire parvint de la sorte à une haute perfection. Les morceaux de pain que lui jetaient quelques enfants charitables faisaient toute sa nourriture. Cette douce et timide colombe, qui s'était plu, comme l'épouse des cantiques, dans le creux du rocher, s'envola dans le paradis en 1367.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Les saints craignaient la louange et, pour l'éviter, fuyaient dans la solitude. Du moins, ne recherchons pas les applaudissements des hommes.

21 Décembre. — S. THOMAS, apôtre.

GALILÉEN de naissance et d'obscure condition, Thomas suivit JÉSUS dès la première année de son ministère public, et eut l'honneur d'être mis au nombre des douze apôtres. Il ne tarda pas à donner une preuve de son dévouement. On cherchait à détourner le Sauveur d'aller en Béthanie, où Lazare venait de mourir. « Les Juifs cherchent à vous lapider, » lui

disait-on, « et vous allez à eux ? » Thomas, voyant son Maître décidé à faire ce voyage, s'écria : « Allons nous aussi, et mourons avec lui ! »

Au moment de la Passion, Thomas prit la fuite et ne se montra point. Lorsque les disciples lui annoncèrent qu'ils avaient vu le Seigneur ressuscité, il récusa leur témoignage en ces termes : « Si je ne vois de mes yeux les plaies de ses mains, si je ne mets le doigt dans la cicatrice qu'ont laissée les clous, et la main dans son flanc entr'ouvert, je ne croirai point ! » Huit jours après, JÉSUS vint au milieu des apôtres. Il leur dit : « La paix soit avec vous. » Puis, s'adressant à Thomas, il lui dit : « Mets là ton doigt et vois mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté ; et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Thomas s'écria : « Mon Seigneur et mon DIEU ! » JÉSUS lui dit : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui croiront n'ayant point vu. » La cause de l'incrédulité de l'apôtre était moins dans son infirmité que dans nos besoins. De son doute dissipé par JÉSUS-CHRIST lui-même jaillissent les clartés qui affermissent notre foi. Les hommes sur la parole desquels l'univers entier devait croire, furent d'abord les plus difficiles à persuader. L'Homme-DIEU ressuscité ne vainquit leur résistance qu'en se mettant sous leurs yeux et pour ainsi dire dans leurs mains.

A la dispersion des apôtres, Thomas eut en partage l'Orient.

On croit que cet apôtre vécut jusqu'à un âge très avancé, et qu'il évangélisa les Indes, la Chine et le Thibet. Les monuments découverts par les missionnaires modernes sont une preuve indubitable qu'au moins ses disciples y annoncèrent le vrai DIEU.

Les brahmanes de Méliapour, irrités des progrès de la foi chrétienne, le percèrent de leurs lances. Plus tard ses précieux restes furent transportés à Édesse.

RÉFLEXION MORALE.— *Heureux ceux qui croiront sans avoir vu !* disait le divin Maître au disciple incrédule. Certes, la lumière ne manque point aux vérités évangéliques, mais, malgré tout, elles sont l'objet de notre foi, et la foi, pour être méritoire, demande un effort. Ayons le courage des vrais croyants.

22 Décembre. — S. FLAVIEN, martyr. 362.

ISSU d'une ancienne famille romaine conquise à JÉSUS-CHRIST, Flavien reçut une éducation digne de son rang et de sa foi. Ses talents, sa piété, sa sagesse, l'élevèrent, sous Constantin, à la préfecture de Rome. La pureté de ses mœurs, son zèle pour la religion, sa charité sans bornes, resplendirent, à ce poste élevé, du plus brillant éclat.

Arriva le règne malheureux de Constance, fauteur de l'arianisme. Rien ne fut négligé pour attirer Flavien au parti des hérétiques. Ne pouvant le gagner, on le fit destituer. Julien, le nouvel empereur, respecta d'abord l'ancien préfet de Rome. Flavien en profita pour soutenir les chrétiens persécutés. Son zèle ne tarda pas à exciter contre lui le préfet Apronien, qui convoitait l'immense fortune de son prédécesseur. Ce digne ministre du césar apostat donna ordre d'arrêter Flavien,

le déclara déchu de sa noblesse, confisqua ses biens, le fit marquer d'un fer rouge au front, et prononça contre lui l'exil perpétuel.

Flavien laissait une épouse et deux filles sans secours. Ce fut sa grande douleur ; mais il les confia aux bras maternels de la Providence. Elle ne leur manqua point. Dafrose et les vierges Bibiane et Démétrie reçurent toutes les trois la couronne du martyre. Le séjour de Flavien en exil ne fut pas de longue durée. Il y souffrit tout ce que la cruauté de son persécuteur et des païens put inventer contre lui, et mourut de misère vers l'an 362.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Que la crainte de perdre votre place ne vous fasse pas biaiser sur les principes ; vous vous montreriez indigne d'en avoir une dans les cieux.

23 Décembre. — S. SERVULE, paralytique. 590.

SOUS le portique qui mène à l'église Saint-Clément, écrivait saint Grégoire, nous avons vu un pauvre homme, nommé Servule, que tout le monde à Rome a connu comme nous. Il était privé de tous les biens de ce monde, et tous ses membres étaient paralysés. Sur le misérable grabat où forcément il restait toujours couché, il ne pouvait ni s'asseoir, ni se retourner, ni se soulever, ni même porter la main à la bouche.

Instruit des mystères de la foi, ce déshérité de la nature ne perdait jamais de vue les souffrances du divin Sauveur : aussi ne se plaignait-il jamais.

Le triste état du saint mendiant touchait de compassion les âmes charitables : les aumônes affluaient ; dans sa pauvreté, Servule se trouvait riche, et pouvait à son tour faire du bien aux indigents plus nécessiteux que lui. Son lit de douleur était une chaire de prédication qui convertissait les âmes.

A ses derniers moments, il demanda aux personnes qui l'assistaient de se lever, de réciter des psaumes, en attendant que DIEU disposât de son âme ; et, tout moribond, il priait avec elles. Tout à coup il poussa un cri d'admiration en disant : « N'entendez-vous pas cette mélodie qui résonne dans le ciel ? » et à l'instant même il rendit le dernier soupir (vers 590).

RÉFLEXION PRATIQUE. — Quand un infirme amasse tant de mérites, rougissons de notre paresse spirituelle, nous qui avons la santé.

24 Déc. — Stes THARSILE et ÉMILIENNE, vierges. IVe siècle.

GORDIEN, sénateur de Rome, avait trois filles, Tharsile, Émilienne, Gordienne, et un fils qui fut le père de saint Grégoire-le-Grand. Élevées dans une piété angélique, ces trois jeunes sœurs se consacrèrent à JÉSUS-CHRIST et se livrèrent dans la maison paternelle à tous les exercices de la vie religieuse.

Émilienne, la plus jeune, et Tharsile, l'aînée, tendirent constamment à la plus haute perfection. Il n'en était pas ainsi de Gordienne. Sa ferveur se ralentissait chaque jour.

Tharsile eut de bonne heure accompli sa tâche ici-bas. Quand vint le moment de son agonie, elle s'écria : « Retirez-vous, faites place : voici JÉSUS qui vient à moi ! » Après ces mots, elle expira. Sa mort précieuse arriva le 24 décembre.

Peu de temps après, Tharsile apparut à Émilienne. « Viens, ma sœur, » lui disait-elle, « que nous célébrions ensemble l'Épiphanie. » Émilienne, songeant aussitôt à l'indévote que son départ livrerait à elle-même, répondit : « Si je vais auprès de toi, qui protégera la vertu chancelante de notre pauvre sœur ? » Tharsile le visage empreint tristesse, répliqua : « Gordienne est résolue de vivre avec les mondaines ! » Après cette vision, Émilienne tomba dans une maladie mortelle, et son âme s'envola vers le Seigneur la veille de l'Épiphanie, le 5 janvier.

RÉFLEXION MORALE. — Celui qui s'écarte un peu de la piété pour ne vouloir pas être à DIEU sans partage, s'expose à l'abandon total de son devoir.

25 Déc. — La NATIVITÉ de NOTRE-SEIGNEUR.

AUGUSTE, le maître du monde, voulait savoir combien de têtes étaient courbées sous son joug. Il ordonna que, de toutes parts, chacun des habitants de la terre eût à se rendre au lieu d'où sa famille tirait son origine, pour se faire inscrire sur les registres publics.

Marie et Joseph, de la race royale de David, furent obligés de se rendre à Bethléem, ville de leurs pères.

La foule était grande et il n'y eut point de place pour eux dans l'hôtellerie. Sortant de la ville inhospitalière, ils se virent contraints de loger dans une caverne. L'intérieur de cet humble réduit était déjà occupé par un bœuf, que des pâtres y avaient amené pour y passer la nuit. C'est là que voulut naître le Fils de DIEU. Sa Mère l'enveloppa de pauvres langes, l'étendit dans la crèche de l'étable, sur un peu de paille que les pasteurs y avaient déposée. Le bœuf et l'âne, s'approchant, le réchauffaient de leur haleine. Marie prit une pierre, la recouvrit de paille, et la déposa en forme d'oreiller sous la tête de son Fils. « La foi de nos pères, » dit saint Bonaventure, « nous a conservé ce monument de la pauvreté d'un DIEU. »

« JÉSUS nouveau-né donne ainsi tout d'abord au monde qu'il vient instruire une des leçons sur lesquelles il insistera le plus. Il est le pauvre du Psalmiste, le roi qui plus tard portera sur son épaule, pour marque de sa royauté, la croix ; l'homme « qui a connu dès sa jeunesse le travail et la douleur. »

» Aussitôt né, le Roi demande son peuple. Un ange du ciel invite les bergers d'aller à la crèche. Ils sont les premiers appelés, parce que le Seigneur est venu « à cause de la souffrance des pauvres et des gémissements des misérables, » et parce qu'ils sont simples.

La Nativité de Notre-Seigneur.

» L'ange leur dit : « Il vous est né en ce jour un Sauveur. » *Vobis*, à vous, pour vous! « Vous le trouverez enfant dans une crèche. » Ils viennent, ils contemplent sa glorieuse infirmité. Certes, ni lui ni les siens n'ont entrepris de tromper le monde ! Mais ces bergers, ce menu peuple, n'ont rien lu qui les aveugle. Ils adorent, et ils s'en retournent glorifiant DIEU. Paix aux hommes de bonne volonté. » (1)

« Le monde entier a suivi les bergers à l'étable de Bethléem. Prosterné devant la crèche, baignant de larmes l'humble litière sur laquelle repose un DIEU, l'homme s'anéantit dans l'extase de l'amour, de l'adoration et de la reconnaissance. Oui, c'était ainsi qu'un DIEU devait naître ! Sa divinité éclate mieux dans la nudité de l'étable et dans l'abaissement de la crèche. » (2)

PRIÈRE. — O JÉSUS, DIEU naissant, puissent nos cœurs vous offrir ici-bas une demeure permanente, jusqu'au jour où vous nous recevrez pour toujours dans la maison de votre Père.

1. L. Veuillot, *La Vie de N.-S. J.-C.*, p. 125.
2. Darras, *Hist. gén. de l'Egl.*, t. IV, p. 313.

26 Décembre. — S. ÉTIENNE, premier martyr. 34.

LORSQUE les apôtres choisirent des diacres pour distribuer les aumônes parmi les fidèles, Étienne fut le premier élu. Bientôt les ennemis de JÉSUS s'élevèrent contre lui ; mais ils les confondait tous, et personne ne pouvait résister à la sagesse et à l'esprit qui parlaient en lui. On chercha donc à soulever la multitude en accusant Étienne de vouloir détruire la loi sainte. Conduit au grand conseil, présidé par Caïphe, le diacre fit une splendide exposition de la foi depuis Abraham jusqu'au Messie. Arrivé à ce point : « Hommes indociles, » s'écria-t-il, « vous résistez toujours à l'Esprit-Saint. Ce qu'ont fait vos pères, vous le faites. Quel prophète n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont mis à mort ceux qui prédisaient l'avènement du Juste, et vous venez de trahir le Juste lui-même, et de vous constituer ses meurtriers, vous qui aviez reçu par le ministère des anges une loi que vous n'avez pas gardée. »

A ces mots, la rage qui dévorait le cœur des juges éclata. Lui, cependant leva les yeux au ciel ; « Je vois, » dit-il, « les cieux ouverts, et le Fils de l'homme assis à la droite du Très-Haut ! » Alors les Juifs poussèrent des vociférations d'horreur, se ruèrent contre lui, l'entraînèrent hors des murs de la ville pour le mettre à mort. Pendant qu'on lapidait Étienne, Saul, que le sang du martyr devait transformer en apôtre, gardait leurs manteaux.

RÉFLEXION MORALE. — « Seigneur, ne leur imputez point ce péché, » disait Étienne implorant à sa dernière heure le pardon de ses bourreaux. Ainsi se vengent les chrétiens. Si nous gardons du fiel dans le cœur, sommes-nous dignes de JÉSUS-CHRIST ?

27 Décembre. — S. JEAN l'ÉVANGÉLISTE.

JEAN, le *disciple bien-aimé*, avait environ vingt-cinq ans lorsqu'il fut appelé à suivre JÉSUS. L'innocence de son cœur le rendit cher au divin Maître. Il fut le témoin assidu de ses paroles, de ses œuvres. Il était sur le Thabor au moment de la transfiguration ; il reposa, dans la dernière cène, sur la poitrine du Fils de DIEU, monta au jardin des Oliviers avec lui. Seul il l'accompagna jusqu'au Calvaire, reçut de lui la garde de sa Mère bien-aimée, recueillit sa dernière parole, vit percer son côté d'une lance, aida à le déposer de la croix, et à le placer au sépulcre.

Quand Madeleine eut annoncé la résurrection, il arriva le premier au tombeau ; il fut le témoin des diverses apparitions du Sauveur, et vit son Ascension glorieuse. Après la Pentecôte, avec Pierre il monta au temple, où fut guéri le boiteux de naissance. Jetés tous deux en prison, ils proclament, en face du conseil des Juifs, ce grand principe de la liberté de la conscience : « Obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes. »

L'Asie-Mineure fut surtout le théâtre de l'apostolat de saint Jean. Il mena Marie à Éphèse, y établit son domicile, et se répandit dans cette vaste province, dont il gouverna les églises.

Dans la persécution suscitée, en l'an 95, par l'empereur Domitien, il fut saisi et envoyé à Rome. On le jeta dans une chaudière d'huile bouillante, mais il en sortit sain et sauf. Alors on l'exila dans l'île de Pathmos: c'est là qu'il écrivit l'*Apocalypse.*

L'an 97, l'Évangéliste revint à Éphèse, dont le premier évêque, Timothée, avait souffert le martyre l'année précédente ; il prit la direction de cette église, et la conserva jusqu'à sa mort.

Jean se trouvait le seul apôtre encore en vie : les hérésies gnostiques commençaient à troubler l'Église; pour les réfuter, il rédigea son *Évangile.* Matthieu, Marc, Luc, avaient écrit l'histoire de JÉSUS sur la terre; Jean s'élève comme un aigle au plus haut des cieux ; il nous raconte la génération éternelle du Verbe, qui, *au commencement était en Dieu*, et qui *était Dieu ;* il nous révèle tous les trésors de la divinité du VERBE FAIT CHAIR, et son immense amour pour les hommes. Cet évangile, avec les trois *épîtres* du même apôtre, sont le code enflammé de la charité.

Sur la fin de sa vie, comme la faiblesse de son grand âge ne lui permettait plus les longs discours, Jean se contentait de faire cette brève exhortation : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses auditeurs finirent par lui demander pourquoi il répétait toujours la même chose : « C'est le précepte du Seigneur, » répondit l'apôtre, « et si vous l'observez, cela suffit. Il mourut à Éphèse, vers l'an 101.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Voulez-vous être, comme S. Jean, un privilégié du Fils de DIEU ? Gardez purs votre corps et votre cœur.

28 Décembre. — Les SAINTS INNOCENTS.

HÉRODE avait été obligé, quelques jours après la visite des rois de l'Orient, d'aller revendiquer auprès de César-Auguste une puissance que lui disputaient ses fils.

A son retour il apprit que les mages avait évité de revenir à Jérusalem. Saisi de fureur, il fit brûler, par un sentiment de vengeance, tous les navires de Cilicie qui se trouvaient en ce moment dans les ports de Palestine (1).

On avait parlé au tyran de l'étable de Bethléem, des anges qui étaient apparus aux bergers, d'un enfant couché dans une crèche. L'arrivée des princes venus d'Orient pour saluer la naissance du nouveau roi avait retenti dans toute la ville sainte. Hérode craignit que quelque descendant de la race d'Aristobule ou d'Hircan ne menaçât son trône. Pour éteindre les derniers restes de cette famille royale, dont il avait usurpé les droits, il conçut la plus horrible des proscriptions. Il donna l'ordre de faire mourir tous les enfants nés depuis deux ans à Bethléem et dans les campagnes voisines. Alors fut accomplie la parole du prophète Jérémie :

1. P. Comestor, *Hist. Scholast.*

« Une clameur a retenti dans Rama, au milieu des lamentations et des larmes. C'est Rachel pleurant ses fils ; elle repousse toute consolation, parce qu'ils ne sont plus. » JÉSUS dira : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Et combien cette parole a consolé de mères ! Si celles de Bethléem avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs, on n'aurait entendu que bénédictions et louanges. Elles auraient su que leurs fils n'étaient pas morts ; que le baptême de sang leur avait au contraire donné la vie éternelle ; et que là où le CHRIST a appelé les enfants, sa miséricorde veut attirer aussi les mères.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Prenez garde à ne pas mériter vous-même l'exécration que vous inspire Hérode, par le scandale qui tue, non pas le corps, mais l'âme des enfants.

29 Déc. — S. THOMAS BECKET, évêq. et mart. 1170.

THOMAS fut confié dans son enfance, aux chanoines de Merton, puis il continua ses études aux écoles métropolitaines d'Oxford et de Paris. A peine de retour en Angleterre, l'archevêque de Canterbury l'employa dans plusieurs négociations délicates avec la cour de Rome. Henri II, dont il avait défendu les droits auprès du Pape, le nomma chancelier, lui confia l'éducation de son fils et l'éleva au siège de Canterbury (1162). Dès lors l'esprit de pénitence s'empara de Thomas ; il embrassa la discipline régulière, prit l'habit religieux sous celui du prélat, se revêtit d'un cilice, et voulut être tout entier aux devoirs de sa charge et à l'exercice des vertus épiscopales.

Henri II méditait l'abolition des immunités de l'Église, et comptait sur le dévouement de l'archevêque de Canterbury. Thomas refusa d'apposer sa signature au bas des constitutions qui violaient les droits du clergé. Indigné de sa hardiesse, le roi le fit juger, condamner et déposer. L'incorruptible évêque en appela au saint-siège, et comme sa vie n'était pas en sûreté, il passa secrètement en France.

Après plusieurs tentatives infructueuses, Louis VII apaisa Henri II, et Thomas revint en Angleterre (1170). Il avait à peine repris possession de son église, que ses ennemis excitèrent le ressentiment du prince à un tel point qu'un jour le monarque s'écria : « Personne n'aura donc le courage de me délivrer de ce prêtre ? » Quelques misérables avaient recueilli ce mot : ils entrent dans l'église au moment des vêpres : « Où est le traître ? où est l'archevêque ? » demandent-ils hautement. Le courageux prélat s'avance vers eux : « Voici l'archevêque, » leur dit-il, « mais je ne suis pas un traître. » Et il se met à genoux en ajoutant : « Je suis prêt à mourir pour DIEU, pour la justice et pour la liberté de l'Église. » Aussitôt les assassins le percent de leurs épées (29 décembre 1170). Henri II protesta de n'avoir pas ordonné ce crime, et se résigna, pour calmer l'opinion, à venir l'année suivante, pieds nus, faire amende honorable devant les restes ensanglantés du martyr.

RÉFLEXION MORALE. — Le divin Maître proclame en son Évangile que souffrir pour la justice, c'est être bienheureux. (1)

1. II Tim. III, 12 ; Matth. V, 10.

30 Déc. — B. SÉBASTIEN WALFRÉ, oratorien. 1710.

SÉBASTIEN Valfré naquit en Piémont, d'une famille d'agriculteurs (1627). Appelé par un attrait particulier à l'état ecclésiastique, il ne pouvait point compter que ses parents l'aidassent dans sa vocation. Afin de subvenir lui-même aux frais de ses études, il passait les nuits à copier des manuscrits. Arrivé au sacerdoce, Sébastien entra dans la congrégation de l'Oratoire, s'y livra d'abord aux plus bas ministères et remplit avec joie l'office de portier et de cuisinier. Les religieux de son couvent, charmés de toutes ses aimables vertus, le nommèrent leur supérieur et le gardèrent à leur tête pendant vingt ans.

Le vénérable oratorien partageait son temps entre la prière, la prédication, le confessionnal et le soin des malades. Notre-Seigneur le favorisait de dons extraordinaires, tels que la connaissance de l'état des âmes qu'il dirigeait. L'an 1710, il tomba malade. Le roi Victor-Amédée vint le voir, le servir de ses mains, et se recommander à ses prières. « Soulagez vos sujets, *demeurez uni avec le souverain pontife*, si vous voulez que le Seigneur vous bénisse, vous, votre famille et votre État. » Telle fut la recommandation que lui laissa l'homme de DIEU. Plût au ciel que les descendants du prince l'eussent toujours suivie !

RÉFLEXION PRATIQUE. — Dans l'exécution de la volonté de DIEU, rien n'arrête un saint. Nous, que la moindre difficulté déconcerte, que sommes-nous donc ?

31 Décembre. — S. SYLVESTRE, pape. 335.

SYLVESTRE, ordonné prêtre à trente ans par le pape saint Marcellin, rendit de grands services à l'Église. Il lutta contre les donatistes avec une telle habileté qu'il confondit leurs plus rusés docteurs. A la mort du pape saint Melchiade, il fut, d'une voix unanime, élevé sur le siège de saint Pierre (314).

Depuis la victoire de Constantin sur Maxence (312), l'Église commençait à respirer : cependant la guerre contre Maximin et Licinius obligea Sylvestre à se réfugier au mont Soracte.

Constantin, victorieux, mais non chrétien encore, ayant été guéri d'une sorte de lèpre par Sylvestre, qui l'instruisit et le baptisa, regarda dès ce jour le pontife comme son père. Constantin fut l'instrument dont DIEU se servit pour le triomphe de la foi, mais Sylvestre fut l'âme de toutes ses glorieuses entreprises. La principale fut la convocation du grand concile de Nicée, où fut anathématisé l'impie Arius et proclamée solennellement la foi chrétienne dans le symbole qui porte ce nom. Sylvestre quitta cette vie mortelle le 31 décembre 335.

RÉFLEXION PRATIQUE. — Après une horrible tempête de trois siècles, l'Église est enfin triomphante : ainsi en sera-t-il de toute âme qui supporte patiemment l'épreuve et garde toujours sa confiance en DIEU.

U. O.

TABLE DES MATIÈRES.

A

SS. Abdon et Sennen . . . 352
S. Abercius 471
S. Abraham 108
Ste Adélaïde 519
Ste Agathe 58
Ste Agnès 36
B. Albert le Grand 493
Ste Alène 269
S. Alexandre le Charbonnier. 370
S. Alexis 327
S. Alphonse de Liguori . . 357
S. Alphonse de Rodríguez . 478
S. Amadour 399
S. Amateur 182
S. Ambroise 513
S. André, apôtre 505
S. André Avellin 488
S. André Corsini 57
Ste Angèle 13
Ste Angèle Mérici 233
Ste Anne 344
Annonciation. 126
S. Anselme 167
S. Antoine 31
S. Antoine de Padoue. . . 257
S. Aphraate 145
S. Apollinaire 339
S. Arcade. 25
Assomption de la Ste Vierge . 376
S. Athanase 183
S. Aubin 88
S. Augustin 401

B

Ste Balbine. 135
S. Barnabé 254
S. Basile 262
Ste Bathilde 51
S. Bénézet. 156
S. Benoît 118
S. Benoît-Joseph Labre . . 160
S. Benoît le Maure. . . . 139
S. Bernard. 383
S. Bernardin de Sienne. . . 214
Ste Berthe 302
S. Bertin 414
Ste Bibiane 508
S. Blaise 56
S. Bonaventure 319
S. Bonaventure de Potenza . 475
S. Boniface, ap. d'Allemagne. 241
S. Boniface, martyr. . . . 207
S. Bruno 452
S. Burchard 462

C

S. Camille de Lellis . . . 328
S Caprais 469
S. Casimir 91
Se Catherine d'Alexandrie . 501
Ste Catherine de Sienne . . 180
Ste Catherine de Suède . . 122
Ste Cécile 499
S. Célestin 144
S. Césaire, évêque 400
S. Césaire, médecin. . . . 81
Vén. César de Bus 158
Chaire de S. Pierre à Rome . 33
S. Charles Borromée . . . 484
Ste Christine 341
Ste Claire 371
S. Clément 500
Ste Clotilde 237
S. Cloud 416
Ste Colette 94
S. Columba, apôtre d'Écosse. 251
SS. Côme et Damien . . . 439
Commémoration des morts . 481
Conversion de S. Paul. . . 40
S. Corneille 55
S. Crispin de Viterbe . . . 218
Ste Cunégonde 90
S. Cyprien, évêque 425
S. Cyprien et Ste Justine . . 438
S. Cyriaque et ses Compagnons 366
S. Cyrille d'Alexandrie . . 47
S. Cyrille de Jérusalem . . 111

D

S. Damase 518
S. Denis l'Aréopagite . . . 456
S. Dominique 360

E

S. Edmond, arch. de Cantorbéry. 494
S. Édouard, roi 461
Ste Élisabeth de Hongrie . 496
Ste Élisabeth de Portugal . 307
S. Éloi. 507
S. Émilien 286
S. Éphrem 310
S. Épiphane 204
SS. Épipode et Alexandre . 168
S. Étienne Ier, roi de Hongrie 410
S. Étienne, Ier martyr. . . 530
S. Étienne, abbé 162
S. Eucher. 75
S. Eugène. 318
Ste Eulalie. 67
S. Euloge. 101
Ste Euphrasie. 105
S. Eustache 431
S. Évrard. 523
Exaltation de la sainte Croix . 424

F

SS. Faustin et Jovite . . . 70
Ste Fébronie 284
Ste Félicité 312
S. Félix de Cantalice . . . 212
S. Ferdinand. 231
S. Fidèle de Sigmaringen. . 172
S. Flavien. 526
S. Fortunat 522
S. François de Sales . . . 48
S. François de Paule . . . 137
S. François Régis 267
S. François de Borgia . . . 459
S. François d'Assise . . . 448
S. François Xavier 509
S. François de Girolamo . . 203
S. François Caracciolo. . . 240
Ste Françoise Romaine . . 99
S. Front 474
S. Frumence. 476
S. Fulgence 5

G

S. Gabin et Ste Suzanne . . 74
S. Gaétan. 365
S. Gall. 465
S. Gatien 524
Ste Geneviève 7
S. Georges 170
S. Gérard, évêque 436
S. Gérard, abbé. 448
S. Germain 227
Ste Germaine Cousin . . . 265
SS. Gervais et Protais. . . 271
S. Gilles 409
S. Godefroy 487
Ste Godelive 304
S. Gontran 131
S. Grégoire Ier 102
S. Grégoire VII. 220
S. Grégoire de Nazianze . . 199
S. Grégoire le Thaumaturge . 495
S. Gui. 422
S. Guillaume de Bourges . . 24

H

Ste Hélène, impératrice . . 381
S. Henri, empereur. . . . 321
B. Henri Suzo 89
S. Hilaire de Poitiers . . . 27
S. Hilarion 470
Ste Hildegarde 427
S. Honoré 23
S. Hospice 216
S. Hubert. 482
S. Hugues. 150
S. Humbert 415

I

S. Ignace, martyr 53
S. Ignace de Loyola . . . 353
S. Innocent 347
SS. Innocents 531
S. Irénée 287
S. Isaac 130
S. Isidore de Séville . . . 140
S. Isidore, laboureur . . . 208
Invention de la sainte Croix . 186

J

S. Jacques le Majeur . . . 342
S. Jacques de la Marche . . 504
S. Janvier. 430
S. Jean-Baptiste. 280
S. Jean l'Évangéliste . . . 530
S. Jean Chrysostome . . . 45
S. Jean Damascène. . . . 195
SS. Jean et Paul. 285
S. Jean Gualbert 315
S. Jean l'Aumônier. . . . 38
S. Jean de Matha 62
S. Jean de Dieu. 98
S. Jean Climaque 154
S. Jean Népomucène . . . 209
S. Jean de St-Facond . . . 255
S. Jean de Capistran . . . 472
S. Jean de la Croix. . . . 501
S. Jean le Silencieux . . . 206
B. Jean-Baptiste de la Salle . 188
Ste Jeanne de Chantal . . . 386
S. Jérôme. 442
S. Jérôme-Émilien 334
S. Joachim 116
SS. Jonas et Barachise. . . 133
S. Joseph 113
Ste Julie, vierge et martyre . 217
Ste Julie recluse. 525
Ste Julienne 71
S. Justin 155
Ste Justine. 454

L

S. Laurent 368
S. Léandre 83
S. Léger 446
Ste Léocadie 516
S. Léon le Grand 152
S. Léon IX 165
S. Léonard de Port-Maurice. 503
S. Léonard, solitaire . . . 486
S. Léonor. 298
S. Lomer 34
S. Louis, évêque 382
S. Louis, roi de France . . 394
S. Louis de Gonzague. . . 273
S. Luc, évangéliste. . . . 467
S. Lucien. 22
S. Ludger. 129

M

S. Macaire, évêque. . . . 151
S. Macaire 6
Mages (les trois rois) . . . 18
S. Magloire 473
Ste Maixence. 498
S. Mammès 380
S. Mansuy. 411
SStes Marane et Cyre . . . 359
S. Marc 173
S. Marcel, pape. 31
S. Marcel, évêque 375
Ste Marcelle 52
S. Marcellin 166
Ste Marguerite, reine d'Écosse. 252
Ste Marguerite de Cortone . 77
Bse Marguerite-Marie . . . 466
Ste Marie-des-Neiges . . . 363
Ste Marie-Madeleine . . . 336
Ste Marie-Madeleine de Pazzi. 226
Ste Marie la Douloureuse. . 270
Bse Marie d'Oignies . . . 279
Bse Marie de l'Incarnation . 164
Ste Marthe 348
S. Martin de Tours . . . 489
B. Martin de Porrès . . . 485
Martyrs d'Afrique (les 4966) . 460
Ste Mathilde 106
S. Mathurin 488
S. Matthias, apôtre. . . . 80
S. Matthieu, apôtre . . . 432
S. Maurice 434
S. Maurille 423
S. Maximin 230
Ste Mechtilde. 154
S. Médard. 248
S. Merry 405
S. Michel, archange . . . 441
S. Michel (l'apparition de l'archange). 197

N

S. Narcisse 478
Nativité de Notre-Seigneur . 528
Nativité de Marie 417
S. Nicaise. 521
S. Nicéphore, ... 63
S. Nicolas, évêque 512
S. Nicolas de Tolentino . . 420
S. Nicomède. 425
S. Norbert 244
Notre-Dame de Lorette . . 517
Notre-Dame du Mont-Carmel. 324

O

S. Odile 520
S. Odon 495
S. Omer 419
S. Ouen 392

P

S. Pacifique 437
S. Pantaléon. 346
S. Paphnuce 421
S. Pascal Baylon. 211
S. Patrice. 109
S. Paul, Ier ermite 29
S. Paul Ier, évêque. . . . 247
S. Paul, apôtre 294
Ste Paule 43
S. Paul de la Croix. . . . 177
S. Paulin de Nole 277
Ste Pélagie 455
S. Pépin de Landen. . . . 76
S. Perpétue, évêque . . . 149
S. Pie Ier, pape. 314
S. Pie V, pape 192
S. Pierre, apôtre 290
B. Pierre Canisius 176
S. Pierre-Célestin 213
S. Pierre Chrysologue . . . 510
S. Pierre d'Alcantara . . . 468
S. Pierre Damien 78
B. Pierre de Luxembourg. . 303
S. Pierre-ès-liens. 356
B. Pierre Fourier. . . . 306
S. Philippe de Néri. . . . 224
S. Phocas. 93
S. Placide et ses Compagnons. 451
S. Polyeucte. 68
S. Porphyre. 82
S. Pothin et ses Compagnons. 236
Présentation de Marie au Temple. 498
S. Prétextat. 86
Prêtres, diacres et pieux laïcs. 85
Ste Prothasie. 524

Q

Quarante martyrs de Sébaste. 100
S. Quentin. 480

R

Ste Radegonde. 373
S. Raymond. 301
S. Raymond Nonnat. . . 407
S. Remi. 445
S. René. 491
S. Riquier. 175
S. Robert. 178
S. Roch 378
S. Romain. 367
S. Romaric. 515
S. Romuald. 61
Ste Rose de Lima. . . . 406
Ste Rose de Viterbe. . . . 412

S

S. Sabas. 511
S. Saturnin. 505
Ste Scolastique 64
S. Sébastien 35
B. Sébastien Valfré. . . . 534
S. Sérapion 493
S. Servule. 527
S. Séverin. 66
S. Sidoine Apollinaire. . . 391
S. Siffrein. 504
S. Sylvère, pape. 272
S. Sylvin 72
S. Siméon, évêque et martyr. 73
S. Siméon, martyr 125
S. Siméon de Trèves. . . 235
S. Siméon Stylite 15
SS. Simon et Jude. . . . 477
Ste Solange 202
S. Stanislas 196
S. Stanislas Kostka. . . . 492
S. Sturm 523
Ste Suzanne 74
S. Sylvestre, pape 534
S. Symphorien 390

T

SS. Taraque, Probe et Andronique 460
Ste Thècle. 463
SStes Tharsile et Emilienne . 527
Ste Thècle. 435
S. Théodore de Tabenne . . 21
S. Théodose le Cénobiarque. 24

S. Thomas d'Aquin, docteur. 95
S. Thomas, apôtre. 525
S. Thomas de Villeneuve. . 429
S. Thomas Becket. 532
S. Timothée. 39
Toussaint 481
Transfiguration de Notre-Seigneur 364
S. Turibe 123

V

S. Valentin. 69
S. Valery 136
S. Védaste ou Vaast . . . 60
Ste Véronique de Milan . . 26
S. Victor, martyr 335
S. Vincent, diacre 37
S. Vincent Ferrier 142
S. Vincent de Lérins. . . . 219
S. Vincent de Paul 329
Visitation de la sainte Vierge. 299

W

S. Wenceslas. 440
S. Willibrord 486

Z

S. Zacharie, pape 107

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

DEC 1 8 2001
DEC 1 9 2001
OCT 1 8 2006
OCT 1 1 2006
SEP
SEP 2 7 2007

a39003 002771649b
BX 4655 .P7 1889
PRADIER, ABBE.
VIE DES SAINTS POUR TO

CE BX 4655
.P7 1889
C00 PRADIER, ABB VIE DES SA
ACC# 1394605